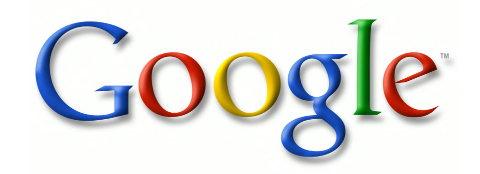
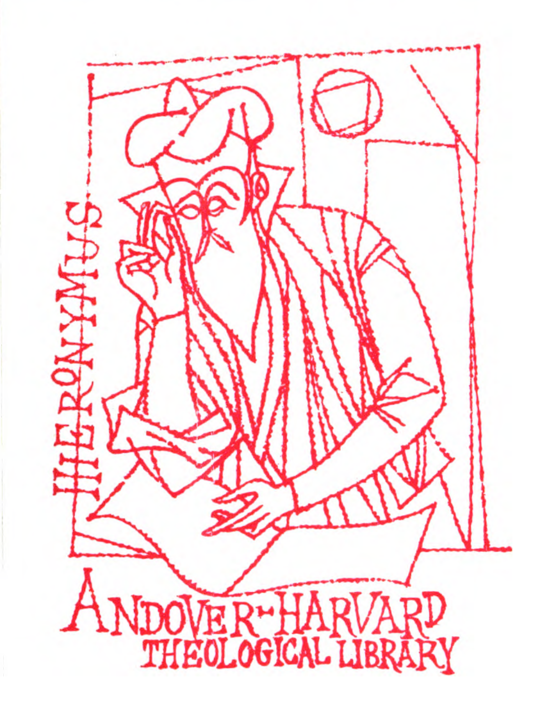
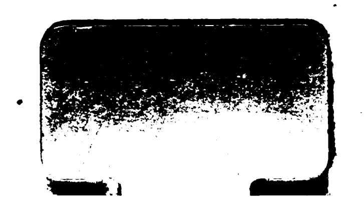




Feuille religieuse du Canton de Vaud


HIERONYMUS
ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY



FEUILLE

RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

ANNÉE 1844.





LAUSANNE,
AU BUREAU DE LA FEUILLE RELIGIEUSE,
RUE DU GRAND S^t. JEAN N° 41.

—

1844.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME DE 1844.

Pages.

AVANT-PROPOS ET AVIS. 1, 15, 48, 96, 144, 224, 240, 288, 336, 416, 560.

Explications de la Parole de Dieu.

Le figuier stérile. Luc XIII, 6-9. 3
Explication de l'épître aux Romains. Chap. II . 17, 33, 49, 97
L'union des frères. Ps. CXXXIII 81
La tempête. Actes XXVII, 1-26 161
L'opprobre de Christ. Ps. XXII, 6 193
Le chrétien en présence du monde. 1 Pierre, II, 12 241
La paix par la justification. Rom. V, 1 257
Naaman le Syrien. 2 Rois V, 15 337
La mort m'est un gain. Phil. I, 21 (Lettre de G. de la Fléchère) 353
Guéhazi. 2 Rois V, 20-27. 401
La sentence des justes. Matth. XXV, 34 417
Le Bonheur du pardon. Ps. XXXII 449
Se hâter. Ps. CXIX, 60 465
Elisée et le roi de Syrie. 2 Rois VI, 8-20 . . . . . . 497, 513
La prière et la sobriété. 1 Pierre IV, 7 . . . . 529, 545

Instructions et Exhortations.

Dieu créateur 129, 145
Assurance et humilité 209
Sur l'amitié du monde. Jacques IV, 4 289
Le vrai fondement de la paix 305
Quelques mots d'encouragement aux âmes travaillées et chargées 378

Missions Evangéliques.

VI. Asie Orientale. — Bornéo 65, 113
IX. Tribus sauvages de l'Amérique du Nord. — Mission vaudoise chez les Sioux 72, 177, 334
X. Amérique glaciale. — Rivière rouge 182, 225
III. Orient 273
» Mission Juive à Jérusalem 321, 385
VII. Océanie. — Nouvelle Zélande 433, 481
I. Afrique Occidentale 561

NOUVELLES. Suisse. — Lausanne 238, 285
Bâle 188, 239
France. — Paris 332, 333, 573
Angleterre 239
Prusse. — Berlin, Barmen 239. 286, 574
Orient. — Nestoriens. Arméniens 495, 574
Asie du Sud 191, 288
Asie Orientale. — Chine 287
Afrique du Sud. — Colonie du Cap 334
Pays des Bochouanas 334

		Pages.
Nouvelles.	Amérique. — Sioux	288, 334
	Océanie — Otaïti. Iles Fidji	192, 287
Variétés.	Assemblées de Missions pour les enfants	77
	Le Corroboro, danse de la Nouvelle-Hollande.	78
	Cruautés des castes indoues	121
	Une école nègre dans la Guiane	123
	Les Chippewas et la Bible (Lettre au Rédacteur)	125
	Cap Palmas, Afrique Occidentale	236
	Lettre sur l'envoi de livres franç. à Constantinople	397
	Lettre du Missionnaire Lacroix	441
	Un évangéliste Indou (Georges Christie)	492
Vignettes.	Le Corroboro, danse de la Nouvelle-Hollande	79
	Une école nègre dans la Guiane	124
	Cap Palmas, Afrique Occidentale	237
	Une maison de la mission aux îles Fidji	287
	Sacrifice humain chez les Khounds, Bengale	447
	Un évangéliste indou	493

Evangélisation. — Sociétés religieuses.

Société Evangélique Belge en 1843	39
Sixième rapport annuel	291, 310
Evangélisation de l'Irlande	105
Appel de la Société évangélique de Genève	109
Evangélisation du Bas-Canada. — Grande-Ligne et St-Pie	213
Tableau des Sociétés qui s'y emploient.	151
Encore deux annexes de la Grande-Ligne	369
Etablissement des Diaconesses d'Echallens	207
Combat de la vérité et de la liberté relig. en France. Villefavard	253
Saisie de l'écrit de l'abbé Maurette	254
L'œuvre de Dieu à Saintes	422, 449
Ecoles évangéliques à Paris	363
Société Evangélique de France; rapport de 1844	259
Mission parmi les Allemands de Paris	300
L'Evangile à Madère et le Docteur Kalley	312, 331, 337
Assemblées des Sociétés religieuses de Lausanne en 1844	372
Sociétés des intérêts généraux du Protestantisme Français.	409
Société Biblique de Nismes	472
Les amies des pauvres à Hambourg	502, 518, 550

Anecdotes. — Conversions. — Biographies.

La pauvre femme	11
Une réunion de prière	13
L'enfant de la forêt	25, 54, 85, 133, 163
Une réconciliation	52
La vraie grâce	92
L'abbé Maurette	156, 172
Histoire d'un soldat	200
Une réconciliation	203
Conversion d'une pauvre Irlandaise	216

Pages.

Normand Smith, sellier américain 297
Souvenirs de Joseph B. 307
Encore quelques exemples de libéralité aux Etats-Unis . . . 315
M. Cellérier père. 250, 342, 354
Une réponse douce apaise la fureur 432
La prisonnière de Newgate 467
Exemples de l'efficacité de la Bible 472
Pardon des injures 477
Efficacité d'un passage de la Bible 527

Bulletin Bibliographique.

Des réveils. — Le père Clément 31
Petite bibliothèque de l'enfance 31, 415
La famille de Beaumont.— Emma.— Elisabeth.— Le p. Vicaire. 31
Poésie chrétienne. — Recueil de Poésies relig. et popul. . . 47
Le souverain pontife. — Rome païenne 47
L'ami du pécheur. — Notice sur Mlle Tempié 48
De l'état actuel de l'Eglise réformée en France 62
L'Esprit du Protestantisme. — Christ le seul Maître . . . 62
Société Neuchâteloise pour trad. d'ouvrages chrét. allemands . 63
La gaîté de la jeunesse et le sérieux de la piété 63
Quelques gouttes du lait de la Parole 64
Réflexions pratiques sur les Psaumes 93
Le massacre de Vassy. 93
L'Evêché évangélique à Jérusalem 94
Feuilles mensuelles pour les réunions de Missions 95
Mémoires de deux jeunes Ecossais 111
W. Richemond. — De la personne et de l'œuvre de Christ . . 112
Explication des douze derniers prophètes; 2e livraison . . . 142
Des maladies. — Le Bon Messager pour 1844 143
Le Pape et l'Evangile. — Jamais seul 160
A mes enfants, Tome III. — Mon tour du lac Léman . . . 207
Sermons par Adolphe Monod 208
Encore la religion d'argent 222
Y a-t-il un Dieu? — Questions sur la Bible 223
La vie chrétienne. — Compagnon du Chrétien Evangélique . 256
Instructions et exhort. pastor.— Guide pour le service des Bonnes 271
Guide du maitre d'école. — Soirées d'un pasteur 320
L'Evangile et la Chine 336
Commentaire du Nouveau Testament 352
Histoire de Martin Risse. — Le chemin du bonheur perdu et retr. 383
Quelques directions à mes catéchumènes. — L'enfant du Mineur 384
Aux Maîtres et aux Serviteurs. — Une vérité importante, etc. 384
Les Juifs d'Europe et de Palestine 400
De la religion aux Etats-Unis. — Sophie l'Ecouteur 414
Histoire ancienne et moderne de l'Eglise des frères 415
Mes adieux à Rome. — Le Pape et l'Evang. — Le catholic. primitif 431
Correspondance de deux dames au XVIe siècle 432
Votre Bible n'est pas complète. — Massacre de Vassy . . . 432

Pages.
Pourrai-je jamais entrer dans l'Eglise romaine, etc. 432
Heures de recueillement chrétien 463
Courtes instructions. — Le chrétien biblique 464
Méditations pieuses par Watts. — Simple histoire 464
Cathéchisme historique 479
Prières chrétiennes. — Histoire de l'Eglise d'Ecosse 480
Vie de Zeisberger. — Appels de Dieu à Israël 496
Les amies des pauvres à Hambourg. — La famille Fairchild . 512
Essais sur le Pentateuque. — Commentaire sur l'Ev. de St-Jean. 526
Allons faire fortune à Paris 539
Les enfants des missions. — La fille de Sion 576

Poésies.

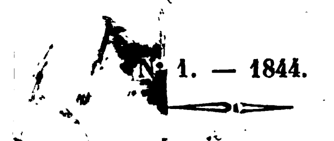
Le printemps 224
Bonheur de se retirer vers Jésus 479
Les ossements desséchés (Ezéchiel XXXVII) 575

Nouvelles.

SUISSE. *Lausanne* 270, 380
Echallens 207
Genève 220
FRANCE 142, 318, 543
Saumur 45
St-Etienne 60
Nismes 525
Foix 302
Marseille 303
Paris 319, 380, 478
Rochefort 462
Villefavard 319
Haute-Vienne 350, 351, 383
Mulhouse 462
Angers 382
ANGLETERRE 46
IRLANDE 525
SUÈDE 61, 525
PORTUGAL. *Madère* 351, 556
AMÉRIQUE. *Bas-Canada* 62, 319
Etats-Unis 221

Passages expliqués à la fin de quelques feuilles.

Jean II, 17 13
Psaume CXIX, 97 . . 95
Exode XX, 3 413
Matthieu VI, 26 . . . 527
Ephés. IV, 26 . . . 32
Jean XII, 28 144
Proverbes XV, 1 . . 432
Marc V, 34. 559



N° 1. — 1844. Du 7 Janvier.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Avant-propos. — Le figuier stérile. — La pauvre femme. — Jean II, 17 ; La réunion de prière. — Conditions et adresses.

Il y a aujourd'hui dix-huit ans que la Feuille religieuse a commencé à se répandre dans nos villes et dans nos campagnes, à pénétrer dans la maison du riche et dans la cabane du pauvre, à parler au savant et à l'ignorant, au jeune homme et au vieillard, au pécheur pour l'amener à la conversion, au fidèle pour le faire avancer dans la sanctification, à tous, pour leur apprendre ou leur rappeler que Jésus est *le chemin*, *la vérité*, *la vie*, et que *nul ne vient au Père que par lui*.

Nous espérons que son humble témoignage a quelquefois été entendu, et que, dans la grande journée de la révélation des choses cachées, il se trouvera quelques âmes qui reconnaîtront avec actions de grâces qu'elle leur a été en bénédiction, et qu'elle a quelque peu contribué à les faire passer *des ténèbres à la lumière, du royaume de Satan à celui de Dieu*. Quand nous pensons à notre grande faiblesse, quand nous nous souvenons du jour où nous avons entrepris cette œuvre *avec crainte et tremblement*, nous sentons que nous ne pouvons pas avoir assez de reconnaissance de ce qu'il nous a été

donné de la poursuivre pendant un si grand nombre d'années et de ce que *jusqu'ici l'Eternel nous a secourus.*

Depuis l'époque où la Feuille religieuse a commencé à paraître, le réveil a beaucoup augmenté dans notre pays, ce qui a dû apporter quelques modifications à sa rédaction : nous avons dû chercher à satisfaire autant que possible aux besoins spirituels de nos lecteurs. Les circonstances dans lesquelles se sont trouvées nos églises ont varié ; quelques divisions se sont manifestées ; quelques questions de second ordre ont par fois occupé une grande place dans les pensées et dans les conversations des enfants de Dieu : nous sommes heureux de n'avoir point à nous occuper de toutes ces choses, mais d'être plutôt appelés à prêcher *la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ;* à faire retentir au milieu d'un monde incrédule et *plongé dans le mal*, cette déclaration du Fils de Dieu : *Si vous ne vous convertissez vous périrez ;* et à répéter souvent à ceux qui croient en Jésus, ces paroles de St-Paul qui se lisent au commencement de chacune de nos Feuilles : *Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.*

En commençant cette nouvelle année, nous sentons vivement le besoin de demander à Dieu l'Esprit de sainteté et de vérité, et de vous supplier, chers lecteurs, de ne pas oublier devant le trône de Dieu, les rédacteurs et les collaborateurs de notre Feuille. Priez particulièrement pour eux lorsque vous recevez et que vous lisez un nouveau numéro. — Que la grâce et la paix vous soient données, à vous-mêmes, par Dieu notre Père et par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE FIGUIER STÉRILE.

Il disait aussi cette parabole : Un homme avait un figuier planté dans sa vigne ; et il y vint chercher du fruit, mais il n'y en trouva point. Et il dit au vigneron : Voici, il y a trois ans que je viens chercher du fruit en ce figuier, et je n'y en trouve point ; coupe-le : pourquoi occupe-t-il inutilement la terre ? Et le vigneron, répondant, lui dit : Seigneur, laisse-le encore cette année, jusqu'à ce que je l'aie déchaussé, et que j'y aie mis du fumier. Que s'il fait du fruit, tu le laisseras ; sinon, tu le couperas ci-après. Luc. XIII, 6-9.

Parmi les paraboles dans lesquelles le Docteur de vérité se plaisait à renfermer ses divines leçons, il n'en est point de plus connue que celle du figuier. — Quoiqu'au premier coup d'œil, on n'y voie qu'une scène de la vie des champs qui se répète tous les jours, elle ne laisse pas de nous donner les instructions les plus sérieuses. Il n'y a rien à négliger dans ce récit, dont le sens est si clair et si profond en même temps : chaque circonstance, chaque détail est fait pour éclairer notre esprit comme pour remuer notre conscience. Notre Maître nous parle ici le langage le plus tendre et le plus énergique ; et ce qui achève de recommander aujourd'hui cette parabole à notre attention, c'est qu'elle est parfaitement d'accord avec toutes les pensées qui doivent nous occuper à ce renouvellement d'année.

Un homme, dit le Seigneur, *avait un figuier planté dans une vigne ;* et nous comprenons sans peine que cet arbre n'avait pas été mis là sans raison. Comme toutes les choses de ce monde, il avait été créé dans un but qui constituait proprement son utilité. Il avait une destination à laquelle il ne pouvait être infidèle sans contrarier toutes les vues que la sagesse éternelle s'était proposées en lui donnant l'existence. — Et quelle était, pensez-vous, la destination de ce figuier ? Etait-ce simplement de plaire aux yeux par l'agrément de ses formes et la fraîcheur de sa verdure ? ou bien encore de prêter son ombre à l'homme et aux animaux ? Non, mes bien-aimés. Le figuier, comme tous les arbres de son espèce, tenait un rang plus élevé parmi les œuvres de la création ; il était destiné à porter des fruits.

C'est pour cela essentiellement qu'il existait; et tout le prix qu'on pouvait mettre à le conserver, dépendait de la manière dont il accomplissait cette œuvre à laquelle il était appelé. — Or ce figuier répondait-il aux sages et bienfaisantes intentions du Créateur à son égard? Lorsque la saison des figues était venue, le voyait-on se charger de ces doux fruits que le maître de la vigne espérait en recueillir? Hélas! le malheureux figuier ne produisait rien du tout: quoique les pluies du ciel et les soins du vigneron ne lui eussent certainement pas manqué, il était d'une stérilité qui trompait toutes les espérances qu'on avait fondées sur lui; et chaque fois que le maître de la vigne venait y chercher du fruit il avait le mécompte de n'y en point trouver.

Lecteurs! nous pourrions presque nous dispenser de le remarquer: si le figuier, comme toutes les choses du monde, avait une destination, nous aussi nous en avons une qui nous a été imposée d'en haut, et à laquelle nous ne pouvons nous soustraire sans nous mettre en opposition avec tous les plans que l'Auteur de notre être a formés en nous donnant la vie. Et cette destination, quelle est-elle? Est-ce de végéter ici bas dans l'indolence et l'inutilité? Certes, nous savons tous le contraire. Oui, nous savons, que, comme le figuier est fait pour produire des figues et la vigne des raisins, nous aussi nous sommes faits pour produire des fruits de charité, de piété et de justice qui soient agréables à Dieu et utiles aux hommes. Or, mes bien-aimés, ce Maître suprême qui vous a créés pour porter ces fruits, et qui exige que vous en portiez, est déjà venu plus d'une fois en chercher auprès de vous, et il s'agit d'examiner bien sincèrement et bien sérieusement, s'il en a trouvé. Depuis que vous existez, vous avez exercé vos facultés, vous avez agi, et parmi vos œuvres il en est peut-être plusieurs dont vous vous êtes applaudis, et qui vous ont fait honneur auprès de vos semblables. La question seulement est de savoir si ces œuvres ont été de celles que Dieu approuve et dont il a promis de tenir compte au dernier jour; c'est-à-dire, de celles qui sont faites par amour pour Lui, par reconnaissance pour le don de sa grâce, et

que le Saint-Esprit produit dans le cœur des croyants. Que pouvez-vous donc dire de vous-mêmes à cet égard? Vous êtes-vous appliqués jusqu'ici à conformer toutes vos pensées et toutes vos actions à la volonté de Celui qui vous a créés? Avez-vous été exacts à l'honorer, à observer ses sabbats, à lui rendre grâces en tout temps et pour toutes choses, à vous soumettre en toute occasion à ses dispensations? Avez-vous eu soin de *reprendre les déréglés*, de *consoler ceux qui ont l'esprit abattu*, de soulager et *supporter les faibles*, et *d'être d'un esprit patient envers tous*? Avez-vous donné à vos semblables l'exemple de la pureté, de l'humilité, du contentement d'esprit, du pardon des injures, du renoncement au monde et à vous-mêmes? Avez-vous enfin travaillé constamment à vous rendre *parfaits*, c'est-à-dire, à vous conformer pleinement à ce divin modèle qui nous a été proposé dans le caractère et dans la vie de Jésus-Christ? Ce sont là, on ne saurait le nier, les devoirs de tous ceux qui font profession de croire à l'Evangile. Dieu nous les recommande à tout instant dans sa Parole; il ne veut absolument reconnaître pour siens que ceux qui s'étudient à les remplir. Et ces devoirs, si importants et si sacrés, vous les avez plus d'une fois acceptés de la manière la plus expresse et la plus solennelle. En vous approchant en effet de la table sacrée, en y recevant les gages de l'amour inexprimable que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ, vous vous êtes engagés à le servir non comme vous le trouveriez bon, mais comme il l'a commandé; vous avez déclaré que *vous chargiez sur vous son joug* pour tout le temps que vous passeriez encore sur cette terre. Hélas! nous ne le savons que trop; on ne met, le plus souvent, aucune importance à ces engagements; on les oublie aussitôt après les avoir pris; on ne porte point de fruit; on ne songe pas même à en porter. Mais cette effrayante légèreté, si vous vous en êtes rendus coupables, bien loin de pouvoir vous servir d'excuse, contribuera encore à votre condamnation. Elle vous mettra bien au-dessous du figuier qui, au moins, ne pouvait savoir qu'il manquait à sa destination, tandis que vous, vous avez toutes les lumières

nécessaires pour reconnaître l'obligation où vous êtes de vous conformer à la vôtre.

Le maître de la vigne, on le conçoit sans peine, finit par se lasser de la stérilité de ce figuier qui trompait toujours l'attente de ceux qui étaient appelés à le cultiver. Il se sentit saisi d'une espèce de colère contre ce malheureux arbre qui n'était d'aucun rapport, et il dit à son vigneron : *Voici, il y a trois ans que je viens chercher du fruit en ce figuier, et je n'y en trouve point; coupe-le. Pourquoi occupe-t-il inutilement la terre?*

Vous trouverez peut-être, mes bien-aimés, la sentence un peu sévère; mais pourtant, l'était-elle trop? Aucun d'entre vous n'osera le soutenir. Le figuier pouvait être assez agréable à voir au milieu de cette vigne où il avait été planté; il pouvait être riche en rameaux et en feuillage. Et néanmoins il était juste qu'il pérît; car il ne remplissait pas sa destination, et toute chose dont on peut porter un pareil jugement, mérite d'être détruite. Une chose pareille, en effet, est un désordre parmi les œuvres de la création; et comme telle déjà, comme étant, pour ainsi dire, un faux ton au milieu de l'harmonie universelle, elle peut à bon droit être retranchée. Il est clair, d'ailleurs, qu'une chose qui n'est pas dans l'ordre, bien loin d'être utile, est très-ordinairement nuisible, en sorte que ce n'est plus qu'un fléau dont il importe de se délivrer, ou tout au moins un obstacle qu'on est parfaitement autorisé à écarter de son chemin. Ce sont là des vérités que nous reconnaissons tous, puisque, chaque jour, nous détruisons de nos propres mains les choses qui ne répondent pas au but pour lequel elles ont été faites et dont par conséquent nous ne pouvons tirer aucun bon usage. Mais lorsqu'une créature intelligente et immortelle oublie dans quelle intention Dieu l'a appelée à la vie; lorsqu'elle se met en contradiction avec sa volonté clairement et positivement exprimée, est-elle fondée à réclamer une plus grande indulgence? Un homme qui fait le mal, ou qui seulement néglige de faire le bien, a-t-il le droit d'exister? Ses semblables doivent sans doute le laisser vivre; ils n'ont pas le droit de le faire mourir, si ses fautes

ne tendent pas directement à la ruine ou au bouleversement de la société : mais si Dieu juge à propos de l'ôter de la terre et de l'appeler à rendre compte de son administration, personne, assurément, ne sera fondé à l'en blâmer. Dieu est, en effet, le Maître souverain de toutes ses créatures, et toutes celles qui s'éloignent du chemin qu'Il leur a tracé et qui se mettent par là-même en état de rébellion contre lui, ne peuvent trouver étrange qu'il exécute sur elles sa sentence. *La coignée est déjà mise à la racine des arbres ; c'est pourquoi tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.*

Il ne nous manquerait plus, mes bien-aimés, que de savoir nous faire courageusement l'application de ces vérités redoutables ; mais c'est à quoi nous avons une extrême répugnance. Oui, l'on a vu mille fois l'arbre stérile tomber sous la hache du cultivateur qui voulait en débarrasser sa possession, l'on a mille fois reconnu la justice de la sentence ; mais fait-on souvent la réflexion que, c'est là le sort que tout homme qui ne remplit pas sa destination, mérite de subir ? Y a-t-il bien des gens qui se disent à eux-mêmes, ce qui est vrai de tous, que, s'ils ne sont et ne restent que des arbres stériles, ils n'ont rien à attendre, sinon d'être coupés et jetés au feu ? Hélas ! on ne peut se cacher tout à fait à soi-même son état de stérilité ; on reconnaît au moins dans certains moments, qu'on est bien déplorablement pauvre en fait d'œuvres vraiment pieuses et vraiment chrétiennes ; on avoue par là même qu'on ne remplit pas sa destination. Mais, si l'on convient du fait, on en rejette toutes les conséquences. La pensée que l'on a sérieusement encouru le déplaisir de Dieu ne peut entrer dans l'esprit ; et quand même on se sent convaincu d'infidélité et de mépris envers Lui, quand même on viole tous les jours les ordres qu'Il nous donne et les promesses qu'on lui fait, combien de pécheurs qui se refusent absolument à croire qu'ils soient mal avec Lui et Lui avec eux ! — Il suit de là tout naturellement, que l'Evangile de sa grâce est très-loin de produire l'effet auquel il est destiné. On l'écoute, peut-être, comme une chose qui a droit à notre attention

et à notre respect; mais on n'y prend pas le profond et puissant intérêt que prendrait, par exemple, un condamné à mort, à la nouvelle de son pardon et de sa vie. On se laisse émouvoir par les souffrances, les vertus et les miséricordes de Jésus-Christ; mais on ne s'attache point à Lui comme à Celui qui peut seul nous empêcher de périr à tout jamais. On demeure ainsi hors de son alliance; on ne participe point à son salut; on ne participe pas davantage à ces secrètes opérations de sa grâce qui régénèrent le cœur de ses rachetés, et qui les rendent enfin capables de porter des fruits pour la vie éternelle. Le temps fuit, cependant; les années se suivent comme des flots; l'heure de la mort approche, et l'on ne songe guère plus au coup dont on est menacé, que l'arbre de notre parabole ne pensait à la coignée qui allait peut-être le renverser sur le sol.

Le dernier moment du figuier semblait arrivé en effet; et l'on ne pouvait rien prévoir qui pût le retarder. Mais le pauvre arbre trouva un intercesseur dans la personne du vigneron qui l'avait soigné jusqu'alors. Oui, le vigneron s'était attaché à cet arbre qui lui avait coûté tant de peines; et bien que ces peines n'eussent été couronnées d'aucun succès, il ne pouvait supporter la pensée que son malheureux élève pérît, avant qu'on eût tout mis en œuvre pour le sauver. *Seigneur,* dit-il donc au maître de la vigne, *laisse-le encore cette année, jusqu'à ce que je l'aie déchaussé et que j'y aie mis du fumier. Que s'il fait du fruit, tu le laisseras; sinon, tu le couperas ci-après.* C'étaient là, sans doute, de douces paroles qui étaient bien propres à émouvoir les compassions du maître de la vigne en faveur du figuier. La pensée qui nous frappe, dans ce moment, mes bien-aimés, c'est que, nous aussi, nous avons un Intercesseur auprès de ce Dieu de qui nous dépendons, savoir notre unique Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Que fait-il, en effet, ce Jésus, dans ce ciel qui doit le contenir jusqu'au rétablissement de toutes choses? A-t-il cessé de prendre intérêt à cette triste espèce humaine qu'il a aimée jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix? Gardons-nous de le penser! Non content d'en user envers nous comme

le vigneron envers le figuier; non content de donner tous ses soins à la culture spirituelle de toutes ces âmes plongées dans le péché et dans la mort, il prie incessamment pour elles. Les impénitents même et les rebelles ne sont pas exclus du bienfait de ses prières; il demande à Dieu d'user envers eux de sa longue attente et de sa grande patience; il le supplie de leur laisser le temps de rentrer en eux-mêmes et de se convertir à Lui en acceptant le pardon qu'il leur offre pour les y engager. Et, ce qu'il fait pour tous les hommes en général, mes bien-aimés, il le fait aussi pour chacun de vous en particulier. — Sans parler des ennemis déclarés de l'Evangile qui sont si nombreux dans notre pays, comme en général dans le monde, il y a incontestablement parmi nous, bien des personnes qui, tout en observant les formes extérieures de la piété, n'en portent nullement les fruits, et par conséquent sont très-loin de pouvoir être considérées comme des enfants de la promesse. Or tous ces hommes pouvaient être condamnés à subir incontinent la punition qui menaçait le figuier; mais notre céleste Intercesseur plaide leur cause devant le trône des miséricordes. Il dit aujourd'hui à Dieu, comme le vigneron : *Seigneur, laisse-les encore cette année;* donne-leur encore ces douze mois qui s'écouleront bien vite, mais durant lesquels ils auront tant d'occasions de reconnaître leur misère et de se tourner vers Toi pour être sauvés! Il s'engage aussi, en quelque sorte, comme le vigneron, à redoubler de travaux et de soins, afin que rien ne leur manque pour profiter du délai qu'il veut leur faire obtenir, et que la honte de leur stérilité soit abolie.

Oh, quelle faveur que cette intercession, mes bien-aimés! Quel bienfait que ce temps de réflexion et de repentance accordé à ceux qui le méritent le moins! Mais aussi, quel sujet de condamnation s'ils refusent d'en faire usage! *S'il fait du fruit,* ajoute le vigneron, *tu le laisseras; sinon, tu le couperas ci-après.* — Jésus-Christ tient aussi ce langage. Jésus-Christ nous dit aussi que, dans le cas où les concessions et les renvois de la justice éternelle ne servent à rien, la mort viendra, ou plus tôt ou plus tard, y mettre un terme,

et non-seulement la mort du corps, mais encore cette mort de l'âme qui ne sera suivie d'aucune résurrection.

Telles sont, mes bien-aimés, les principales leçons que nous donne cette parabole du figuier que nous nous étions proposé de vous expliquer. — Depuis dix-huit siècles qu'elle a été prononcée, elle a, sans aucun doute, opéré une grande œuvre sur la terre. Elle a été pour un grand nombre de pécheurs, l'occasion de s'examiner sérieusement eux-mêmes, et de reconnaître en eux ce besoin de pardon et de conversion qui ne peut être satisfait qu'en Jésus-Christ. Pourquoi donc ne produirait-elle pas, encore ici le même effet? Pourquoi ne déterminerait-elle pas bien des personnes à entrer incontinent dans le chemin de la paix et de la vie? Oh! mes bien-aimés, nous vous souhaitons tout ce qu'on est convenu de se souhaiter mutuellement au commencement d'une nouvelle année; nous vous souhaitons tous les biens dont vous ne serez pas tentés d'abuser, toutes les joies, toutes les allégresses, tous les épanchements qui se convertiront dans votre cœur en actions de grâces envers votre Bienfaiteur suprême. Mais nous vous souhaitons avant tout, les dispositions sans lesquelles nous ne pouvons avoir accès auprès de Lui; nous vous souhaitons la connaissance de votre misère qui fait qu'on cherche le salut, la foi qui fait qu'on le trouve, et la sanctification qui fait qu'on en porte les fruits à la gloire de l'amour infini qui l'a opérée. A moins que vous n'en veniez là, l'année qui vient de commencer sera toujours pour vous une mauvaise année qui ne vous laissera, en finissant, que des remords et des regrets que vous ne sentirez peut-être pas dans le temps, mais que vous sentirez très-certainement dans l'éternité.

Et si ces sentiments que nous vous souhaitons, vous sont déjà connus, mes bien-aimés frères; si vous marchez déjà dans ces voies de salut, nous aurons pourtant encore bien des vœux à former pour vous. Vous êtes chrétiens; mais vous appliquez-vous à l'être dans le sens le plus étendu et le plus élevé du mot? Vous portez des fruits; mais en portez-vous autant que vous pourriez et que vous devriez en

porter, si vous faisiez consciencieusement usage des grâces et des secours que vous avez entre les mains ? — Hommes, qui vous endormez peut-être dans la douce et tranquille possession de ce salut qui vous a été gratuitement accordé, écoutez cette Parole à laquelle vous croyez : *Il croîtra auprès du torrent, des arbres fruitiers de toutes sortes, dont le feuillage ne se flétrira point, et où l'on trouvera toujours du fruit dans tous leurs mois; ils produiront des fruits hâtifs, parce que les eaux du torrent sortiront du sanctuaire, et à cause de cela leur fruit sera bon à manger et leur feuillage servira pour guérir*[1]. Voilà, chrétiens, voilà votre image ; voilà ce que vous êtes appelés à devenir. Dites-vous-le bien, dites-vous-le tous les jours ; et pour que vous ne vous contentiez pas de vous le dire, priez, priez sans cesse avec cette confiance sans bornes que doit vous donner la promesse de votre Maître : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.* — Appliquez-vous donc avec ce secours d'en haut que vous réclamerez et que vous recevrez, à faire de cette année une bonne année, une année féconde en bonnes résolutions et en bonnes œuvres ; cherchez constamment, durant ces douze mois, à mettre toutes vos pensées et toute votre vie, à la hauteur de votre destination ; que tous les enfants de Dieu se réunissent pour s'exciter mutuellement à *combattre le bon combat, à achever la course,* à *garder la foi,* afin que, lorsque cette courte vie aura passé, nous soyons recueillis ensemble dans ce repos éternel qui nous est assuré en Jésus-Christ.

Voici, je viens bientôt, dit le Seigneur, *et ma récompense est avec moi, pour rendre à chacun selon son œuvre*[2].

LA PAUVRE FEMME.

C'est une bonne habitude, que celle de prendre, en sortant, quelques traités religieux, pour les distribuer quand l'occasion s'en présente. Nous avons entendu dire à un des pasteurs les

[1] Ezéchi. XLVII, 12. [2] Apocal. XXII, 12.

plus pieux de notre église : « Je ne sors pas plus de chez moi sans traités dans ma poche, que sans argent. Je veux pouvoir donner quelque monnaie à celui qui me demande l'aumône ; mais je tiens beaucoup plus encore à faire l'aumône spirituelle d'un traité à mes pauvres semblables qui ne connaissent pas le Seigneur. » — Une dame qui avait cette bonne habitude, et qui même faisait quelquefois des promenades dans le but exprès de répandre des traités, rentrait un jour après une de ces pieuses courses, ayant encore à la main un traité qu'elle n'avait pas eu l'occasion de placer. Elle s'arrêta devant la porte de sa demeure, cherchant du regard quelqu'un à qui elle pût l'offrir, et elle ne découvrit qu'une dame fort bien vêtue qui s'avançait de son côté. Elle jeta les yeux sur le traité qu'elle tenait et vit qu'il avait pour titre : *La pauvre femme.* « Comment l'offrir à une si belle dame, » se dit-elle ? « Sans doute elle prendra mon offre pour une insulte ? » Néanmoins elle s'enhardit, et plutôt que de rapporter le traité dans sa maison, elle s'avança timidement vers l'étrangère, et la pria avec toute la politesse dont elle était capable, de bien vouloir accepter ce traité. La dame le prit en effet ; mais après en avoir lu le titre, elle lança sur la distributrice un regard courroucé qui lui donna tout lieu de craindre d'avoir fait une fausse démarche. Toutefois l'étrangère, comme pour éviter une contestation et mettre fin à une scène qui lui était peinible, s'éloigna en emportant le traité.

Peu de mois après, la distributrice se trouvait dans une chapelle du voisinage, lorsque, après le service, elle fut accostée par une dame qui lui demanda si elle ne la reconnaissait pas. « Je suis la *pauvre femme* à qui vous fîtes, il y a quelque temps, l'aumône d'un traité dont le titre me convenait bien mieux que vous ne pouviez le croire. J'étais misérablement pauvre, en effet, quant aux biens spirituels ; mais par les compassions de Dieu, votre traité m'a fait trouver les vraies richesses, et je puis aujourd'hui me réjouir avec vous dans la grâce du Sauveur. »

Apprenons, entr'autres, de ce fait, à ne pas être plus difficiles qu'il ne le faut sur les circonstances d'opportunité et les convenances secondaires dans le bien que nous faisons. Nous devons sans doute nous appliquer à le faire avec toute la prudence et toutes les précautions qui peuvent aider le succès. Mais il arrive souvent que l'on renonce à faire une chose bonne et utile, par cela seul qu'on ne peut la faire dans les circonstances les plus favorables. Et cependant, ne vaut-il pas mieux

que le bien se fasse même avec quelque imperfection, que de ne pas se faire du tout? Si la femme chrétienne dont nous venons de parler, se fût laissée arrêter par le titre du traité qu'elle voulait remettre à la dame étrangère, elle eût évité, il est vrai, ce que la délicatesse du monde appellerait peut-être une inconvenance; mais une âme de moins eût été amenée à Jésus-Christ.

Le zèle de ta maison m'a dévoré. Jean II, 17.

UNE RÉUNION DE PRIÈRE.

Dans une ville de l'état de Connecticut, Amérique du nord, existait dès longtemps l'excellent usage d'une réunion de prière qui avait lieu le mercredi dans la salle d'école entre les membres pieux du troupeau. Mais la tiédeur et le relâchement qui s'étaient glissés dans la paroisse, avaient peu à peu fait déserter ce culte de la semaine, et l'on parla enfin de l'abolir. Une femme chrétienne de l'endroit réclamait seule contre ce parti extrême; elle n'épargna aucune peine pour engager les membres les plus influents du troupeau à maintenir plutôt la réunion en cherchant à la ranimer. Mais tout fut inutile; on lui répondit qu'on avait épuisé tous les moyens, que personne n'y venait plus, et la réunion fut abolie. — La zélée servante de Christ ne se découragea pas. « Si personne ne veut venir à la réunion de prière, dit-elle, cela ne m'empêchera pas d'y aller. » En effet, dès le mercredi suivant elle se rendit à l'heure accoutumée dans la salle d'école. Là elle pria, chanta un cantique, lut la Bible et termina encore par la prière; puis elle se retira avec la joie du Seigneur dans le cœur. En retournant chez elle, elle s'arrêta auprès d'un voisin à qui elle avait à parler : « D'où venez-vous, je vous prie? » lui demanda celui-ci. — « Je viens de la réunion de prière. » — « Quoi! de la réunion de prière? n'est-elle pas abolie? qui donc y avait-il? » — « Ah! répliqua-t-elle : il y avait Dieu d'abord et puis encore moi; et nous avons eu une belle réunion qui a été bien bénie; et mercredi prochain il doit y en avoir une semblable. » — Le fait se répandit bientôt dans la ville; on parla beaucoup et diversement du zèle persévérant de cette femme chrétienne. Son exemple rendit confus bien des chrétiens du lieu; et le mercredi suivant lorsqu'elle se rendit selon son dessein dans sa réunion solitaire, elle fut surprise de trouver

la salle remplie de ses frères en Christ, recherchant avec humiliation le Seigneur, et lui demandant avec larmes une nouvelle mesure de son Esprit. — Non-seulement la réunion de prière fut rétablie; mais ce fut encore l'occasion d'un réveil général de la piété dans l'endroit.

Nous recommandons cet exemple d'action et de zèle individuels à la sérieuse considération de nos frères, non pour son objet particulier, mais dans son point de vue général. — L'esprit d'association a pris de nos jours un développement qui embrasse toutes les sphères de l'activité humaine. Il importe peu de savoir s'il a passé des affaires du monde dans le domaine des choses de Dieu, ou si, comme nous sommes portés à le croire, c'est dans le travail de l'Evangile qu'il faut en chercher l'origine. Il n'en est pas moins vrai que l'esprit d'association a envahi tout ce qui se fait dans le règne de Dieu. Nous sommes loin de nous en plaindre, nous reconnaissons plutôt avec actions de grâces les grandes choses qui se font de nos jours par ce moyen. Mais, comme tous les moyens humains, celui-ci a ses inconvénients et ses piéges. L'action collective tend à effacer les individualités; elle affaiblit la responsabilité personnelle; elle porte à se reposer sur l'activité commune qui doit se faire pour le service du Seigneur : et voilà, nous le croyons, une des causes de l'affaiblissement et de la langueur que l'on peut à juste titre reprocher à notre réveil religieux. Il faut que les chrétiens rapprennent à payer de leurs personnes, à prendre sur eux la solidarité de tout ce qui se fait et de tout ce qui ne se fait pas; il faut que l'activité individuelle reprenne l'élan qui lui appartient; il faut que chaque fidèle sache, au besoin, se mettre à la brèche, et soutienne la cause du Seigneur comme s'il était seul à combattre, dût-il même être seul en effet à mettre d'abord la main à l'œuvre. Aussi sommes-nous heureux d'avoir eu à raconter ce fait, quelque humble et insignifiant qu'il soit en lui-même, à cette époque où chacun de nous est appelé à faire plus particulièrement le compte de ses voies, et à porter sur le passé le flambeau de la Parole de Dieu, afin d'y chercher des leçons pour l'avenir. Bien plus heureux serions-nous encore, si la conduite de cette pieuse femme en réveillait beaucoup de leur sommeil, et produisait parmi nos lecteurs chrétiens, un effet ressemblant même de loin à celui qu'elle produisit dans sa ville.

CONDITIONS ET ADRESSES.

La *Feuille religieuse* paraîtra, comme précédemment, pour chaque dimanche en hiver, — et de deux dimanches l'un, dès Pâques au milieu de novembre. — Une feuille sur quatre sera destinée à faire connaître l'œuvre des missions chez les païens; quelques suppléments seront aussi consacrés à ce sujet.

Prix de l'abonnement annuel, payable en souscrivant :

Pour le canton de Vaud, franc de port,		20 batz.
Neuchâtel,	id.	24 batz de Neuch.
Genève,	id.	3 fr. 50 c. de Fr.
le canton de Berne,	id.	25 batz.
Pour le canton d'Argovie, franc de port,		36 batz.
— de Lucerne,	id.	39 batz.
— de Zurich,	id.	40 batz.
Pour la France, franco frontière suisse,		3 fr. 50 c. de Fr.

On s'abonne, lettre et argent franco, à Lausanne, au *Bureau de la Feuille religieuse du canton de Vaud*, rue du Grand-Saint-Jean n° 41.

On souscrit aussi à Bex, chez M. MELLET. Pasteur.
— à Aigle, chez M. A. BERTHOLET, Ministre.
— à Ormont-dessus, chez M. HOSTACHE, Pasteur.
— à Villeneuve, chez M. RUCHONNET, Pasteur.
— à Vevey chez M. B. AUSSET.
— à Montreux, chez M. ROCH, institut. à la Collonge.
— à Corsier, chez M. VERREY, Pasteur.
— à Paleyzieux, chez M. BERTHOLET, Pasteur.
— à Oron, chez M. DUMONT, Pasteur.
— à St.-Saphorin (Lavaux). chez M. BAATARD, Past.
— à Chexbres, chez M DE LOES, Pasteur.
— à Cully, chez M. MORIN, Pasteur.
— à Lutry, chez M. RACCAUD, Pasteur.
— à Pully, chez M. DAPPLES, Pasteur.
— à Morges, chez M. A. VULLIET, Ministre.
— à Rolle, chez M. DUBOURG, libr.
— à Nyon, chez M. GONNET, Négociant.
— à Coppet, chez Madame BORY.
— à Aubonne, chez M. CRINSOZ-GLEYRE.
— à Bière, chez M. DUBOIS, Pasteur.
— à Longirod, chez M. A.CURCHOD, Pasteur.
— au Chenit, chez M. FONTANNAZ, Suffragant.
— au Lieu, chez M G. RAYMOND-BONNARD.
— à Vallorbes, chez M. BERTHOUD, Suffragant.

On souscrit aussi à Romainmotier, chez M. Gonin, Pasteur.
— à L'Isle, chez M. Vionnet, Pasteur.
— à Grancy, chez M. Miéville, Pasteur.
— à Cossonay, chez M. Nicaty, Pasteur.
— à Chavornay, chez M. Laurent, Pasteur.
— à Orbe, chez Mlle Fornésy.
— à Lignerolles, chez M. Guisan, Suffragant.
— à Yverdon, chez M. Garin, Ministre.
— à Ste.-Croix, chez M. Vermeil, Pasteur.
— à Bullet, Chez M. Chatelanat, Pasteur.
— à Grandson, chez M. Chautems, Pasteur.
— à Echallens, chez M. Germond, Pasteur.
— à Château-d'Œx, chez M. Morel, Pasteur.
— à Rougemont, chez M. Pilet, Pasteur.
— à Avenches, chez M. A. Blanchot, Instituteur.
— à Payerne, chez M. Caille à la poste.
— à Lucens, chez M. Dubrit, Pasteur.
— à Moudon, chez M. Leyvraz, Instituteur.
— à Berchier, chez M. Caille, Pasteur.
— à Thierrens, chez M. Mellet, Pasteur.
— à Môtiers en Vully, chez M. Boisot, Pasteur.
— à Neuchâtel, chez M. Michaud, libraire.
— au Locle, chez M. le Ministre Guyénet.
— à Genève, chez Mmes Beroud et S. Guers, et chez G. Kaufmann, libr., rue des Allemands-Dessous.
— à Berne, au Bureau des Gazettes à la poste.
— dans les cantons d'Argovie, de Lucerne et de Zurich, aux Bureaux des Postes respectifs.
— à Bâle, chez M. Aug. Courvoisier, Négociant.
— à St-Gall, chez M. le Doct. Zublin.

On souscrit pour la France :
A Paris, chez L. R Delay, libraire, rue Tronchet, n° 2.
Mens *(Isère)*, chez M. Blanc, Pasteur.
Valence, chez Marc Aurel, libraire.
Nîmes, chez Bianquis-Gignoux, libraire.
Toulouse, chez M. Franc Courtois, banquier.
Lemé *(Aisne)*, chez M. Collany, Pasteur.
Strasbourg, chez Rhein, libraire.
Lyon, chez Denis, libr., rue Neuve N° 8.

Messieurs les pasteurs qui voudront bien se prêter à recueillir des abonnements pour la *Feuille religieuse*, pourront les envoyer à l'une des adresses ci-dessus.

Les volumes brochés de 1826 et 1827 se vendent chacun 15 batz, et ceux des autres années qui existent encore, 20 bz.

Les Feuilles des missions des années 1828 à 1842, extraites de la Feuille relig., et formant, en une série à part, autant de petits vol. brochés, se vendent séparément, chaque année, 6 bz.

Le prix des volumes brochés, pour la France, est de 3 fr. de France pour l'année 1826; 4 fr. pour les années suivantes, et de 1 fr. pour chaque volume de la Feuille des missions.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 2. — 1844. Du 14 Janvier.

FEUILLE RELIGIEUSE
DU
CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Explication de l'Epître aux Romains; V. — L'enfant de la Forêt. — *Bulletin bibliographique*. Des réveils. Le Père Clément. Petite bibliothèque de l'enfance. La famille de Beaumont. Emma. Elisabeth. Le pauvre Vicaire. — Ephésiens IV, 26.

EXPLICATION DE L'ÉPITRE AUX ROMAINS [1].

V.

Suite de la seconde section.

DOCTRINE : JUSTIFICATION PAR LA FOI.

Chapitre II, v. 1-5.

1-3. *C'est pourquoi tu es inexcusable, ô homme! qui que tu sois, qui juges; car, en ce que tu juges un autre, tu te condamnes toi-même, puisque tu fais les mêmes choses, toi qui juges. Or nous savons que le jugement de Dieu est selon la vérité contre ceux qui font de telles choses. Et penses-tu, ô homme qui juges ceux qui font de telles choses et qui les pratiques, que tu échapperas au jugement de Dieu?*

1. *C'est pourquoi*... Remarquons la liaison qui existe dans les pensées de l'apôtre, et pour cela reprenons-en les dernières paroles : *lesquels ayant connu la juste ordonnance*

[1] Nos lecteurs n'auront peut-être pas oublié les articles qui parurent sous ce titre, il y a justement trois ans. Nous avions espéré pouvoir leur en offrir la continuation, de la même plume. Mais forcés d'y renoncer, nous sommes heureux de pouvoir reprendre la suite de cette *Explication* dont

de Dieu, que ceux qui font de telles choses sont dignes de mort, non-seulement, etc. Quelle que fût la dégradation morale des païens, ils avaient généralement conservé l'idée d'un jugement à venir. Ils se figuraient un tribunal où devaient comparaître les morts, et un enfer où les méchants étaient punis de supplices éternels. Ils connaissaient donc la justice de Dieu, comme ils *connaissaient* Dieu lui-même [1]. Ils en avaient des idées très-incomplètes et très-fausses, parce qu'*ils retenaient la vérité dans l'injustice* [2], mais enfin leurs lumières sur ce point rendaient leurs ténèbres sans excuses.

C'est pourquoi tu es inexcusable, ô homme! — *Inexcusable* de ne pas voir clairement la puissance éternelle et la divinité de Dieu dans ses ouvrages [3], tu ne l'es pas moins de mener la vie de péché que tu mènes; car tu connais la juste ordonnance de Dieu, savoir que ceux qui commettent l'iniquité sont dignes de mort.

O homme! qui que tu sois. — Le sentiment du juste et de l'injuste, et l'attente d'un jugement sont si fort attachés à la nature humaine, qu'on la voit subsister chez ceux-mêmes qui ont comme abandonné toute idée de Dieu. Aussi le Saint-Esprit s'adresse-t-il ici à tous les hommes sans exception; à vous donc, lecteur, et à moi, comme aux païens et aux Juifs contemporains de l'apôtre.

Qui juges; car en ce que tu juges un autre, tu te condamnes toi-même. — Il ne faut pas entendre ceci des jugements téméraires, ou injustes, ou trop sévères que nous portons si souvent sur le compte du prochain, et qui, procédant d'orgueil ou de manque de charité, méritent à bon droit le châtiment. Il s'agit plutôt des jugements modérés, justes, équitables que l'homme naturel lui-même sait très-bien, dans l'occasion, prononcer contre ceux qui font le mal. Les livres des païens et les discours des gens du monde sont pleins de ces jugements-là. C'est bien remarquable!

un autre de nos collaborateurs a bien voulu se charger. On eût sans doute remarqué ce changement même sans l'insertion de cette note. Quoi qu'il en soit, nous espérons que ces articles sur un des livres les plus importants de la Parole de Dieu, ne laisseront pas d'instruire et d'édifier nos lecteurs.

[1] Chap. I, v. 21. [2] Chap. I, v. 18. [3] Ch. I, v. 20.

ces mêmes hommes dont l'âme est assez dégradée pour applaudir à ceux qui font le mal[1] ne peuvent pas néanmoins, en tout et partout, confondre entièrement la lumière et les ténèbres. Ils se jugent les uns les autres, et la plupart du temps, assez bien. « Que le monde est méchant, disent-ils; on ne sait à qui se fier; partout de l'égoïsme, de la dissimulation, de l'orgueil, de l'avarice. » « O temps, ô mœurs! qu'est devenue l'ancienne foi! » Tels étaient déjà les exclamations qui échappaient aux païens de jadis.

Mais *en ce que tu juges un autre, tu te condamnes toi-même*; car cet autre ne t'est pas tellement étranger que tu ne puisses te voir en lui. C'est un homme; et toi, qu'es-tu? Il fait partie de ce monde méchant, égoïste, orgueilleux contre qui tu déclames; et toi donc, à quel monde appartiens-tu? Ainsi, veux-tu voir ce que tu es *par nature*? regarde-toi en cet autre que tu juges, et souviens-toi qu'en le jugeant *tu te condamnes toi-même*.

Puisque toi qui juges, tu fais les mêmes choses. Bien qu'assurément tous ne soient pas pécheurs de la même manière[2], il est entre les pécheurs une ressemblance plus grande qu'on n'en veut convenir. On peut posséder mille écus en billets de banque, ou en or, ou en monnaie, ou en terres, ou en meubles, ou en denrées: ce sont toujours mille écus. Ne confondons pas les manifestations du mal avec le mal même. Celui-ci demeurant tel quel, celles-là peuvent varier beaucoup. Or voici ce que *fait* tout homme non converti: il ne glorifie pas Dieu et ne lui rend point grâces[3], il s'enorgueillit dans ses pensées[4], il adore la créature au lieu du créateur[5], il obéit en conséquence à ses passions même les plus viles[6], et, par la plus triste contradiction, tantôt il approuve[7], tantôt il juge ceux qui font ainsi. En les approuvant, il montre toute sa dégradation: en les jugeant, il se condamne, puisqu'il fait les mêmes choses. Peu importe donc ce qui paraît aux yeux. L'homme de lettres ne manifeste pas son éloignement de Dieu comme le fait un homme de peine, ni l'Européen comme les noirs

[1] Chap. I, v. 32. [2] Ch. V, 14. [3] Ch. I, 21. [4] Ch. I, 21. [5] Ch. I, 25. [6] Ch. I, 26. [7] Ch. I, 32.

habitants de l'Afrique ; toujours est-il que ce que l'on juge chez les autres, ce sont précisément des actes semblables à ceux dont on se rend coupable soi-même.

2. *Or nous savons.* — Le chrétien sait, de science certaine, beaucoup de choses sur lesquelles l'homme abandonné à ses propres lumières ne forme que des conjectures plus ou moins plausibles, si même il ne les ignore ou ne les rejette. Par la Parole de Dieu et par son Esprit, *nous savons* que la loi est spirituelle [1], *nous savons* que toutes choses travaillent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu [2], *nous savons* qu'une idole n'est rien dans le monde [3], *nous savons* que nous avons de Dieu, dans les cieux, un édifice, une maison éternelle qui n'est pas faite par des mains [4], *nous savons* que nous Lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'Il est [5], *nous savons* qu'Il nous exauce [6], que nous sommes de Dieu [7], que le Fils de Dieu est venu [8] ; en sorte que l'apôtre St-Paul, et dans une certaine mesure, tout fidèle après lui, peuvent dire avec le Seigneur : *Ce que* NOUS SAVONS, *nous le disons* [9].

Nous savons que le jugement de Dieu est selon la vérité contre ceux qui font de telles choses. — C'est une importante portion de la vérité révélée, que celle qui se rapporte au jugement de Dieu. Qu'on veuille bien repasser dans son esprit tout le contenu de la Bible, et l'on verra que, depuis le Chap. III de la Genèse où l'on voit le jugement du Seigneur sur le serpent et sur l'homme, jusqu'aux dernières pages de l'Apocalypse où se trouve prophétisée la catastrophe finale par laquelle les hommes impies et l'ancien dragon seront ensemble précipités dans l'abîme, partout *la colère de Dieu se révèle* dans l'Ecriture [10]. Voyez Caïn, le Déluge, Sodome, l'Egypte, les Cananéens, Israël, Juda ; lisez les paroles foudroyantes des prophètes et les souveraines déclarations de Jésus-Christ, Juge des vivants et des morts ; puis vous vous assurerez qu'il n'y a rien de vrai, si le jugement de Dieu ne l'est pas. Cependant, cette vérité

[1] Chap. VII, 14. [2] Ch. VIII, 28. [3] 1 Cor. VIII, 4. [4] 2 Cor. V, 1. [5] 1 Jean III, 2. [6] Ibid. V, 15. [7] Ibid. 19. [8] Ibid. 20. [9] Jean III, 11. [10] Ch. I, 18.

est tout aussi peu crue dans le monde que celle du salut. Qu'elle fût bien établie dans les cœurs, et l'on verrait bientôt les pécheurs se réfugier tous vers Christ pour avoir la vie. C'est pourquoi il importe de la fonder solidement, comme le fait ici le Saint-Esprit. Il arrive souvent que des gens même pieux pensent à leurs péchés, sans penser du tout à l'effrayante condamnation que leurs péchés méritent; que ne sera-ce pas du mondain qui fait tout ce qu'il peut pour oublier absolument qu'il est pécheur? Il n'en est pas moins vrai que les hommes inconvertis devraient savoir, eux aussi, qu'il y a certainement une justice en Dieu. Quand ils jugent les autres, ils attestent par là qu'ils ont une loi écrite dans leur cœur et une faculté morale qui les rend capables de juger le mérite et le démérite des actions. Mais Celui qui a gravé cette loi dans leur cœur et qui leur a donné cette faculté de juger, ne doit-il pas avoir au plus haut degré le pouvoir de juger les êtres moraux, comme il est aussi la Loi Souveraine?

3. *Et penses-tu, ô homme qui juges ceux qui font de telles choses et qui les pratiques, que tu échapperas au jugement de Dieu?* — A vrai dire, il n'est pas plus facile de démontrer le jugement à venir, que l'existence de Dieu. A celui qui nierait la clarté du soleil, comment la lui prouver? Aussi l'apôtre n'essaie-t-il point de le faire. Il proclame le jugement de Dieu comme un fait incontestable, et il l'applique à la conscience de ses auditeurs. Lorsque Jonas, le prophète, criait dans les rues de Ninive: *Encore quarante jours et Ninive sera détruite!* il eût été fort embarrassé de répondre à ceux qui lui auraient demandé la preuve qu'il menaçait vrai. Quand Noé, *le prédicateur de la justice*, annonçait à ses contemporains l'approche du déluge, il ne lui eût pas été possible non plus de démontrer la vérité de ses paroles. Mais ce Jonas et ce Noé ne laissèrent pas de proclamer les jugements de Dieu, et *Ninive se repentit sur le sac et la cendre, et le monde des impies périt dans les eaux!* Et toi, ô homme pécheur! tu fais mal, le sachant et le voulant; tu es du moins fort habile à le discerner et à le condamner en autrui: et tu penserais échapper au jugement

de Dieu ! Pour juger un de tes semblables il te suffit d'avoir été témoin d'un seul acte coupable, et toi, tu vis dans l'habitude de ces actes ; tu pratiques tous les jours ce que ton prochain vient de faire une fois à tes yeux et que tu blâmes, et tu échapperais à la condamnation !

4. *Ou méprises-tu la richesse*... C'est ici un nouveau trait de la corruption de notre nature. Il faut à toute force que nous trouvions quelque moyen de *fuir la colère à venir* [1], car l'homme ne saurait consentir à son éternelle misère. Lors donc qu'on refuse de se convertir à Dieu dans une repentance et une foi véritables, seul moyen d'échapper au jugement, l'on nie ce jugement, en niant Dieu, en niant l'immortalité ; ou bien, on se fait de la bonté de Dieu un oreiller de sécurité.

De sa bonté... Elle est grande en effet, la bonté de Dieu ; car *il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes*. Les païens eux-mêmes en avaient été frappés, et ils donnaient au principal de leurs dieux le surnom de très-bon et très-puissant. Et nous chrétiens, n'instruisons-nous pas nos enfants à nommer l'Eternel du nom de Bon Dieu ?

Et de son support... Que de mystères sous ce mot ! Quand la Bible nous dit de nous supporter les uns les autres [2], c'est tout simple ; mais le support de Dieu, de ce Dieu qui ne peut souffrir le mal ! Cette Justice souveraine qui semble fermer les yeux sur le crime et qui supporte avec beaucoup de longanimité, *les vases de colère disposés pour la perdition !* Ce Créateur et Ordonnateur de toutes choses qui semble tolérer ici-bas les désordres les plus criants ! — Et ce support de Dieu est si réel, nous en avons une telle habitude, que s'il y a quelque chose qui nous étonne dans le Seigneur, comme s'il sortait alors de son caractère, c'est lorsqu'il dit à ses disciples avec une sorte d'impatience : *Jusques à quand vous supporterai-je* [3] *?*

Et de sa longanimité... Si Dieu supporte ce monde méchant, ce n'est pas qu'il ne puisse le punir. La force est en sa main, l'éternité lui appartient ; il peut attendre et

[1] Luc. III, 7. [2] Eph. IV. 2 ; Coloss. III, 13. [3] Matth. XVII, 17.

se laisser longtemps insulter, sans compromettre sa gloire ; aussi rien n'égale sa divine clémence envers les pécheurs.

Où méprises-tu la richesse de sa bonté, etc. Ailleurs, il est parlé de la richesse de la grâce de Dieu [1]. Quoi de plus riche et de plus précieux, en effet, qu'une bonté que l'offense ne saurait tarir, une bonté qui, en dépit même de l'offenseur, multiplie pour lui les moyens de réconciliation, une bonté qui se manifeste souvent d'autant plus grande que l'être qui en est l'objet s'en montré plus indigne ! Et voyez comme les impies mêmes comptent sur le support et la longanimité de Dieu. Ne foulent-ils pas cette terre comme si elle ne devait jamais être détruite ? Ne forment-ils pas leurs plans et ne les poursuivent-ils pas, comme si rien ne pouvait venir les déranger ? Ils se sentent continuellement protégés par cette bonté souveraine du Seigneur. Dans un sens donc, tu lui rends hommage, ô homme qui que tu sois, et pourtant au fond tu la *méprises*, tu l'oublies, tu la méconnais, tu l'insultes et tu la provoques.

Ne reconnaissant pas que la bonté de Dieu te pousse à la conversion. Au lieu de se convertir à la considération d'une telle patience, la plupart, hélas ! des pécheurs s'en prévalent pour persévérer dans le mal. Parce que la sentence contre leurs mauvaises œuvres ne s'exécute pas incontinent, leur cœur est plein d'envie de mal faire. Enfants rebelles et d'autant plus coupables, que le Père dont ils se détournent est, de leur propre aveu, un bon père ! Eh, quoi ! est-il donc si difficile de comprendre que tout ce support dont Dieu use envers nous, est pour notre salut [2] ? Le salut ! la délivrance de toute souffrance et de toute crainte ! ce mot ne te déplait pas, je pense, ô homme qui que tu sois ! mais si à la place de *salut*, je prononce avec l'apôtre, le mot de CONVERSION, qui est bien celui qu'il a employé, je te vois moins content. Tu voudrais être sauvé, sans te convertir. Or c'est impossible. La bonté de Dieu te convie au salut, c'est-à-dire qu'elle t'invite à te convertir ; et c'est là ta folie, ta grande iniquité, c'est que tu ne veux pas te convertir. Ecoute donc encore la parole de ton Dieu.

[1] Eph. I, 7 ; II, 7. [2] 2 Pierre III, 15.

5. *Mais par ta dureté*, ou par ton endurcissement. Une âme qui s'endurcit est une âme qui, de plus en plus, devient insensible aux choses de Dieu, jusqu'à ce qu'elle s'en aille au Jugement, comme va le bœuf stupide à la boucherie. On s'endurcit, soit qu'on résiste au châtiment, à l'exemple de Pharaon, soit qu'on méprise la bonté de Dieu, ce qui est la cause la plus ordinaire de l'endurcissement.

Et par ton cœur non converti. Cette version, nous le croyons, vaut mieux que la version ordinaire, qui porte: *et par ton cœur sans repentance*. *Conversion* dit plus et mieux. *Sans repentance*, il est vrai, la conversion n'existe pas; mais le mot de *repentance*, ne rend pas tout ce qui est contenu dans celui de *conversion*. Le terme que l'apôtre emploie exprime comme un changement de l'âme tout entière. Désirs, affections, volontés, tout doit être renouvelé dans le pécheur; autrement il est perdu.

Tu t'amasses un trésor de colère etc., ou plus littéralement encore, si l'on pouvait donner au mot *thésauriser* un sens actif: *tu thésaurises, à ton usage, la colère*, etc. Voyez-vous, lecteur, l'opposition que fait l'apôtre, entre la richesse de la bonté de Dieu, et l'horrible trésor de colère que s'amasse le pécheur non-converti? Voyez-vous celui-ci, pareil à l'avare qui met écus sur écus pour complaire à sa vile passion; le voyez-vous, dis-je, enfermant jour par jour dans son cœur plus de haine pour Dieu, augmentant la somme de ses péchés, et pouvant compter bientôt par millions et par milliards les siècles du châtiment qu'avec une insatiable avidité, il se prépare *pour le jour de la colère et de la révélation du juste jugement de Dieu?*

Il y a un jour de la colère, de la colère même de l'Agneau[1]. Eh! quoi, le temps présent n'est-il pas déjà tout chargé de la colère de Dieu? Que sont donc ces fléaux qui ravagent le monde entier, ce sang humain qui, sans cesse, teint les eaux et engraisse le sol, ces villes que la terre engloutit, cette mort qui chaque jour détruit ses cent mille victimes? Mais tout cela n'est rien au prix du grand jour où le juste jugement de Dieu sera révélé. *Dans ce jour, les*

[1] Apoc. VI, 16, 17. Ps. II, 9, 12.

cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments embrasés seront dissous, et la terre et les ouvrages qu'elle renferme seront entièrement consumés[1]. *Le Seigneur Jésus sera révélé au ciel avec les anges de sa puissance dans un feu de flamme, exerçant la vengeance sur ceux qui ne connaissent point Dieu, et sur ceux qui n'obéissent point à la bonne nouvelle de notre Seigneur Jésus-Christ; lesquels subiront leur peine, savoir une ruine éternelle*[2]. Et alors les anges du ciel entonneront ces cantiques : *Tu es juste, Seigneur, qui es, et qui étais, et qui es le Saint; parce que tu as exercé ces jugements... Oui, Seigneur, Dieu tout-puissant, tes jugements sont véritables et justes*[3].

L'ENFANT DE LA FORÊT[4].

Premières années d'un Missionnaire, racontées par lui-même.

Mon père était un pauvre paysan, qui habitait une petite cabane au milieu des bois, non loin d'un des lacs de la Suède [5]. C'est là que je suis né au commencement de ce siècle. Aujourd'hui encore, entouré des palmiers, des bananiers et de toute la riche végétation de l'Inde, je reporte avec regret mon imagination et mon cœur vers cette sombre solitude de mélèses et de sapins, où se passèrent les années de mon enfance.

Le premier événement de ma vie dont j'aie gardé le souvenir, est l'incendie qui, dans une obscure nuit d'hiver, consuma la petite ferme de mon père. Il était alors absent, et nous n'avions pas de voisin pour venir à notre aide. Ma mère chercha bien, par des efforts inouïs, à étouffer les flammes; mais ce fut en vain, et il ne lui resta bientôt plus que le temps de sauver ce qu'elle put de nos effets. Elle en fit une maladie

[1] Pierre III, 10. [2] 2 Thess. I, 7-9. [3] Apoc. XVI, 5-7.

[4] Cette notice est l'abrégé d'un petit livre publié en allemand sous le titre de *Waldmeisterlein* (l'Aspérule). On n'y trouve nulle part le nom de celui qui en est l'objet. Mais comme il n'existe à notre connaissance qu'un seul missionnaire d'origine suédoise, du moins qui ait travaillé dans l'Indostan, il n'est pas difficile de percer l'anonyme que sa modestie lui a fait garder, et les lecteurs de la *Feuille Religieuse* ne pourront manquer de le reconnaître. L'original est surtout écrit pour la jeunesse; mais tous les âges, nous le croyons, liront ceci avec intérêt.

[5] Dans la province de Karlstadt, au nord du lac Wénern.

dont sa santé ne se releva jamais, et qui lui coûta bien des années passées sur un lit de souffrances. Pour moi, l'aîné de la famille, qui avais alors cinq ans, je ne pouvais rendre aucun service; et j'étais réduit, ainsi que mon vieux grand-père, mon jeune frère et ma petite sœur au berceau, à contempler dans l'inaction et l'épouvante, le feu qui dévorait notre chétive maison. Dès le lendemain, mon père construisit à la hâte un abri bien plus chétif encore, où nous dûmes passer l'hiver; car dans cette saison rigoureuse, il ne fallait pas songer à relever notre habitation. L'été suivant, les frais d'une ferme nouvelle épuisèrent les ressources de mon père, et l'état maladif de ma mère acheva de nous ruiner. Nous fîmes des dettes, et mon père finit par être forcé de vendre son petit bien pour les payer. On aurait peine à se représenter tout ce qu'avait d'accablant la position de mon père: chargé d'une femme et de cinq jeunes enfants, il n'avait pour les nourrir que ce qu'il gagnait comme menuisier de village. Malgré tous ses efforts, notre pauvreté devint extrême, et la vie errante que nous devions mener en suivant mon père partout où l'appelait son état, aggravait encore notre position. Sans doute, Dieu n'oublie aucune de ses créatures; lui qui dresse chaque jour la table aux oiseaux des cieux, sans *qu'ils sèment ni ne moissonnent*, ne saurait refuser à un pauvre enfant d'Adam sa nourriture, dût le dîner n'arriver que le soir; et nous éprouvâmes souvent, en effet, la grande bonté du Seigneur, bien que nous ne la connussions pas tout entière. Mais tandis qu'il comble l'impie de tous ses dons extérieurs, il prive quelquefois, même du nécessaire, ceux qu'il veut attirer à lui, et semble pour un temps les avoir oubliés, afin que, dépourvus de tout secours humains, ils soient contraints de s'en remettre à sa miséricorde. Il leur ferme tout autour la vue, comme d'une muraille, afin qu'ils soient forcés de regarder en haut.

Quoique mes parents ne connussent bien alors ni eux-mêmes ni le Sauveur, ils étaient extérieurement très-pieux, et par leur pauvreté, le Seigneur les tenait continuellement dans sa dépendance. Ils s'occupaient volontiers de bonnes choses et fréquentaient bien l'église, quoique l'Evangile n'y fût pas prêché fidèlement, car ils ne le comprenaient eux-mêmes pas. Ils m'apprirent beaucoup de prières, qu'ils me faisaient réciter matin et soir; mais de sincère repentance, de régénération du cœur, de foi vraie et vivante, ils ne m'en parlaient point. Ils n'avaient jamais vu de vrais chrétiens ni entendu de

prédication fidèle. Le pasteur disait bien ce qu'il fallait faire ou ne pas faire pour être agréable à Dieu ; il prémunissait contre les vices et exhortait à la vertu ; mais il en parlait, comme si l'homme eût pu faire tout cela par ses propres forces et n'eût eu besoin ni de conversion, ni de renouvellement par le Saint-Esprit. La corruption profonde du cœur humain, la rédemption par Jésus-Christ mort et ressuscité, la justification par la foi et la nécessité de la nouvelle naissance, n'étaient pour rien dans ses discours. Les habitants de la contrée n'ayant aucune idée de ces choses, craignaient fort d'être troublés dans leur sécurité ; et quand leur conscience, momentanément réveillée par la Parole de Dieu, venait à leur faire des reproches, ils les considéraient comme des tentations par lesquelles l'ennemi des âmes voulait les détourner de la foi. Mais cette foi n'était qu'extérieure, une foi de tête ou de mémoire et non de cœur. Ils pensaient que pourvu qu'ils admissent en gros, comme vrai et sans douter, ce que dit la Bible et le Catéchisme, c'était là toute la vraie foi. Les plus sincères faisaient tous leurs efforts pour conformer à la loi leur vie extérieure ; mais c'était le petit nombre, et la plupart ne s'en donnaient pas la peine, persuadés qu'ils avaient la foi et que Dieu ne pouvait par conséquent manquer de les sauver, quand même ils vivraient encore un peu dans le désordre. C'est ainsi que je fus instruit. Néanmoins, je dois à mes parents beaucoup de reconnaissance, car ils avaient fort à cœur de faire de moi un homme pieux. Mais Dieu seul pouvait le faire; et s'il n'eût eu pitié de moi, j'eusse été perdu, malgré leur sollicitude.

A six ans, je savais bien lire en suédois, et peu après aussi écrire : non qu'il y ait des écoles de campagne dans ce pays-là; l'instruction des enfants y est entièrement remise à la sollicitude des parents qui y pourvoient, soit par eux-mêmes, soit en prenant des instituteurs chez eux en hiver. Mon père qui savait lire et écrire, fut heureux de m'enseigner ces deux arts utiles, surtout en voyant que j'étais si avide d'apprendre et que je comprenais tout si facilement. Il m'eût bien volontiers fait suivre la grande école de Karlstadt, ou même faire des études plus relevées encore ; mais il avait trop de peine à gagner notre pain journalier pour songer à une telle dépense. Lorsqu'une fois je sus lire, la soif de connaissances qui me dévorait, me fit saisir avec avidité tous les livres que je pouvais découvrir ; mais à part quelques recueils de prières et de ser-

mons, ce que je pus en trouver était fort peu de chose. Toutefois, ce fut un grand avantage pour moi d'avoir eu de bonne heure ces moyens de m'instruire, car la plupart des enfants, dans cette contrée, n'en ont aucun; et dès que je fus un peu plus grand, les travaux manuels auxquels m'obligeait notre pauvreté, ne me laissèrent plus le temps de lire.

J'atteignis ainsi ma dixième année. Il survint alors dans le pays une famine presqu'aussi terrible que quand l'enfant prodigue *eût voulu se nourrir des carouges que l'on donnait aux pourceaux.* En effet, nous fûmes réduits, pour ne pas mourir de faim, à manger du pain de son et de bourré, ou même de l'écorce d'arbre et d'autres aliments non moins mauvais. Encore cette nourriture, que partout ailleurs on eût repoussée avec dégoût, nous eussions été heureux d'en avoir en suffisance. Mais elle nous manqua aussi, et mon père ne pouvant plus me nourrir, accepta avec joie, au commencement de l'été, l'offre d'un fermier du voisinage qui voulait me prendre chez lui pour garder les troupeaux; là, du moins, il espérait que je ne manquerais pas du nécessaire. A mon départ, ma mère m'accompagna aussi loin que sa faiblesse le lui permit, et lorsque, le cœur déchiré, j'eus pris congé d'elle, ses larmes maternelles ne cessèrent de me suivre encore. Excellente mère! jamais je n'oublierai le moment où, sur le point de quitter pour la première fois la maison paternelle, je restais suspendu, en sanglottant, à ton cou, sans pouvoir me séparer de toi! Quoique tu ne connusses pas le Seigneur alors comme j'ai maintenant le bonheur de le connaître, tu fis monter à lui bien des soupirs et des prières pour le supplier de me garder au milieu du monde plein de malice, dont j'ignorais tous les dangers. — La prière de ma mère fut exaucée : quoique je ne connusse pas mieux le Seigneur que le monde, il me connaissait pourtant, lui, et ne m'a jamais abandonné. Quand je repasse les années écoulées de ma vie, je ne puis qu'admirer la patience et l'amour infini avec lesquels mon Père céleste m'a porté dans ses bras, m'a ramené de mes égarements; et dans le sentiment de mon indignité, je dois m'écrier avec un patriarche [1] : *Je suis trop petit au prix de tes faveurs et de la fidélité dont tu as usé envers ton serviteur!* Je quittai le toit paternel aussi simple qu'une colombe; mais je fus planté au milieu des épines, et elles furent pour moi comme un rempart. ***Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie aucun de ses bienfaits.***

[1] Genèse XXXII, 10.

Ma position chez mon maître avait bien des difficultés; mais j'étais accoutumé à la peine. Dès quatre heures du matin j'étais au travail; plus tard je conduisais les troupeaux au pâturage; mais comme la contrée est presque toute couverte de bruyères, et que l'été était fort sec, j'avais bien de la peine à trouver pour eux une nourriture suffisante; ce qui m'attirait de la part de mon maître des reproches et des imprécations. En outre ma nourriture, quoique meilleure que chez mon père, était encore très-chétive et je n'avais jamais de quoi apaiser ma faim. On voit que j'étais bien pauvre dans tout ce qui regarde cette terre; mais combien j'eusse pu facilement m'élever au-dessus de ma pauvreté, si j'avais su alors, ce que je sais maintenant, que *ma bourgeoisie est dans les cieux*, et que je suis par là infiniment plus riche que l'empereur de la Chine qui règne sur le plus grand peuple, ou que celui de la Russie qui possède la plus vaste étendue de pays. — Je me rappelle souvent à ce sujet un Dalécarlien[1] qui travaillait comme ouvrier chez un riche seigneur des environs de Stockholm. Celui-ci, pendant une promenade, s'entretenant un jour avec l'ouvrier, lui demanda : « Sais-tu bien à qui appartient ce terrain, là au bord du lac? » — « Non. » répondit le manœuvre. — « Il est à moi. Et cette campagne, là-bas vers le bois, et le château sur la colline, sais-tu à qui ils sont? » — « Je ne sais. » — « Ils m'appartiennent aussi. Et même tout, tout ce que tu peux voir d'ici est à moi. » — Alors le Dalécarlien suspendant son travail, planta sa bêche dans la terre, ôta son bonnet, et montrant le ciel, dit d'un ton sérieux à son maître : « Et cela, est-il aussi à toi? » — Puissent tous les riches de ce monde, qui se font de leurs biens un appui, ne pas être tranquilles jusqu'à ce qu'ils aient répondu à cette solennelle question d'une manière satisfaisante!

Quelque pauvre que je fusse (et jamais aucun de mes lecteurs ne le fut sans doute plus que moi), j'avais parfois de douces compensations. Un dimanche de cet été, par exemple, fut pour moi un jour de grande joie : on m'avait permis d'al-

[1] Les Dalécarliens sont une peuplade célèbre dans l'histoire de Suède, d'habitudes et de mœurs originales, qui habitent une province du centre, et sont principalement occupés aux mines. On dit qu'ils tiennent beaucoup à certains droits dont ils jouissent, mais qu'ils sont aussi pour leur roi, d'une fidélité à toute épreuve, et qu'ils ont, en conséquence, le privilége, partout où ils le rencontrent, de lui toucher la main. Ils parlent un dialecte particulier dans lequel ils tutoient tout le monde. Notre missionnaire vient de leur rendre une visite sur laquelle nous espérons pouvoir donner prochainement quelques détails.

ler à l'église, et en y arrivant j'y trouvai, qui?.., mon père! Mais aussi quel déchirement de cœur quand je dus, de nouveau, me séparer de lui! Au reste malgré ma triste position je n'étais point habituellement malheureux, et d'après les notions que j'avais alors du bonheur, j'étais en général content de mon sort. Sans doute j'eusse été bien plus heureux encore, si, dans ma solitude et durant ces longues journées où rarement un être humain se présentait à moi, j'eusse connu le Sauveur et su jouir de sa communion intime; mais ce bonheur m'était alors inconnu. — Une seule chose rendait quelquefois pesant le fardeau de ma position, je veux dire ma soif de connaissances : du moment où le désir d'étudier [1] s'éveilla en moi, je ne fus plus heureux; car mes circonstances m'ôtaient tout espoir de pouvoir jamais le satisfaire. Dans les moments où ce désir était le plus vif, il m'arrivait quelquefois, pour tromper mes regrets, de monter sur quelque haute pierre après avoir rassemblé autour de moi mes vaches et mes brebis, et de leur adresser, selon mon savoir, les discours les plus pathétiques. Mais bientôt mes indociles auditeurs perdaient patience et se dispersaient en tous sens dans la prairie, sans attendre ma péroraison. Alors il ne me restait qu'à en précipiter la fin, et après avoir prononcé l'amen avec quelque dépit, je courais rassembler de nouveau mon inconstant auditoire. — Les loups me causèrent aussi bien des heures d'angoisse : j'étais trop faible pour les repousser, et si une seule pièce de bétail fût devenue leur proie, toute la faute en eût été jetée sur moi. L'église chrétienne serait assurément dans un état bien plus prospère, si tout ses pasteurs veillaient avec autant de sollicitude à éloigner les loups de leur troupeau. La bonté de Dieu qui me protégeait, ne permit pas que le mien fût jamais atteint par ces ennemis redoutables, quoique souvent leurs traces où même leur présence me fissent emmener avec effroi le bétail dans des pâturages moins dangereux.

A cette époque ma vie spirituelle était bien plutôt une mort. Au lieu de vivre avec Dieu et dans la prière, je laissais mon imagination s'égarer dans les images du plus grand bonheur que je pouvais alors concevoir, celui d'habiter une maison de cure commode, avec une chambre pleine de livres et une église remplie d'auditeurs. Je conservais, il est vrai, un grand respect pour les exhortations de mes parents, et je formais souvent

[1] Etudier pour être ministre de l'Evangile; car le jeune paysan n'avait jamais vu, en sa vie, d'autre homme instruit que son pasteur.

le projet de dire chaque jour les prières qu'ils m'avaient apprises; mais comme je ne voyais pas à quoi cela pouvait être bon, je l'oubliais le plus souvent. Quant à la prière du cœur, je n'en avais pas même une idée.

(La suite prochainement.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

N. B. Le nombre des livres qui ont paru à la fin de l'année, nous a forcés, bien malgré nous, à les laisser s'accumuler jusqu'au commencement de celle-ci, sans avoir pu être annoncés dans ces feuilles. Plutôt que de tarder plus longtemps, nous prenons le parti, pour nous mettre à jour, de ne faire en quelque sorte, que les indiquer à la hâte.

Des réveils. Actes XXI, 21. Traduit de l'anglais. Paris 1843, Delay; Lausanne, Ducloux, Mme Duret-Corbaz; etc. Un petit volume de 57 pages in-18°. Prix : 30 cent., soit 2 batz.

Des réflexions pleines de sagesse et de piété sur la possibilité, la nature, l'utilité, les causes de ces manifestations remarquables de l'Esprit de Dieu qu'on a appelées *réveils*; des faits nombreux et instructifs tirés de leur histoire; des directions sur les moyens de les provoquer: voilà ce qui compose ce petit volume, et ce qu'y liront avec fruit les disciples du Sauveur qui désirent la venue de son règne.

Le père Clément, ou le Jésuite confesseur; nouvelle écossaise. Traduit de l'anglais sur la 5e édition. Paris, 1843, Delay; Lausanne, Ducloux, etc. Un volume de 204 pages in-12. Prix : 1 fr. 50 c., soit 10 batz et demi.

Petite Bibliothèque de l'enfance. Paris, 1843, Delay; Lausanne, Ducloux, etc. Un petit volume de 107 pages in-18. Prix : 60 c., soit 4 batz.

Deux réimpressions d'ouvrages déjà annoncés dans ces feuilles. La seconde prouve combien la Petite Bibliothèque de l'enfance a été appréciée par ceux qui s'occupent d'éducation. — La première est un mot à-propos en France, où le jésuitisme relève si audacieusement la tête : on sait que ce roman religieux, le meilleur peut-être de Miss *Kennédy*, présente le contraste frappant de ce que le papisme a de plus décourageant et de plus sombre pour une âme sincère, avec ce que le pur Évangile lui offre de consolation et de paix.

La famille de Beaumont, ou une année de séjour à la campagne, par Mme Bonifas-Guizot. Paris, 1844, Delay; Genève, Ve Beroud; Lausanne, Ducloux; Neuchâtel, Michaud. Un volume de 341 pages in-12, avec vignettes. Prix : 4 fr., soit 28 batz.

Emma ou la prière d'une mère; par l'auteur des Récits d'une grand-mère. Paris, 1844, Delay; Genève, Ve Beroud; Laus., Ducloux; Un volume de 203 pages in-12. Prix : 1 fr. 50 c., soit 10 1/2 batz.

Elisabeth, ou les prétentions, par Jeanne Taylor, traduit de l'anglais sur la 13e édition. Lausanne, 1843, Ducloux, éditeur. Un volume de 183 pages in-12. Prix : 12 batz.

Le pauvre vicaire, ou l'Éternel est vivant! Mon âme, pourquoi donc t'abats-tu ? — Histoire pour la jeunesse, par Gustave Nieritz. Traduit de l'allemand sur la seconde édition. Lausanne, 1843, Ducloux, éditeur. Un volume de 100 pages in-12, avec vignettes. Prix : 10 batz.

Quatre ouvrages pour la jeunesse, qui ont chacun leur caractère particulier. La *Famille de Beaumont* offre, dans un cadre simple et naturel, la description des beautés du Dauphiné, l'une des plus curieuses provinces de la France, et l'auteur a su entremêler ses tableaux des leçons de la Parole de Dieu, appliquées à tous les sujets qui se présentent. On voit dans *Emma* les fruits d'une éducation chrétienne, contrastant avec la frivolité du monde et son incrédulité. *Elisabeth* combat un des penchants les plus communs et les plus funestes, par l'humble contentement d'esprit que donne la paix de Jésus. Le *Pauvre Vicaire*, enfin, montre un vrai serviteur de Dieu luttant par la foi contre les difficultés de la vie, et en sortant vainqueur par la fidélité de Dieu ; on peut regretter, toutefois, que le portrait du pasteur mercenaire qui lui est opposé, soit quelquefois chargé jusqu'à la carricature : il n'y avait pas besoin d'exagération pour le rendre repoussant.

Que le soleil ne se couche pas sur votre colère.
Ephésiens IV, 26.

Deux hommes pieux avaient eu dans une heure de tentation, une vive querelle ensemble. Il y avait bien là sans doute de quoi troubler leur paix avec Dieu. L'un d'eux fortement repris dans sa conscience se ressouvint des paroles de St-Paul qu'on vient de lire en tête de ces lignes. Voyant le jour approcher de sa fin, il ne put résister plus longtemps à la voix de la divine Parole et s'en alla heurter à la porte du voisin avec qui il s'était disputé. Celui-ci étant venu ouvrir, recula d'étonnement en voyant qui le demandait, et referma la porte. Mais le premier se hâta de lui crier, de la rue, ces simples paroles : « Frère, le soleil va se coucher. » Il n'en fallut pas davantage ; cette salutation inattendue brisa le cœur de son ami et en bannit toute rancune. « Entrez, frère, entrez ! » s'écria-t-il en rouvrant sa maison, et ils furent bientôt dans les bras l'un de l'autre.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 3. — 1844. Du 21 Janvier.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Explication de l'Epître aux Romains ; VI. — Société évangélique belge en 1843. — *Nouvelles religieuses*. France ; Saumur. Angleterre. — *Bulletin bibliographique*. Poésie chrétienne. Recueil de poésies. Le Souverain Pontife et l'Église de Rome. Rome païenne. L'ami du pécheur. Notice biographique sur Mlle Tempié. — Avis.

EXPLICATION DE L'ÉPITRE AUX ROMAINS.

VI.

Suite de la seconde section.

DOCTRINE : JUSTIFICATION PAR LA FOI.

Chapitre II, v. 6-16.

6. *Qui rendra à chacun selon ses œuvres.* — Ce n'est pas en ce monde que se fait le jugement de Dieu. Bien que chaque homme y ait sa part de misères, parce que tous sont pécheurs, les souffrances n'y sont pas réparties en proportion exacte avec la méchanceté. Cela même nous garantit qu'il doit y avoir une *rétribution future*. Ici-bas, c'est pour ainsi dire en bloc que Dieu juge les coupables. *Un même accident arrive à tous* d'un seul coup, et si quelques-uns y échappent, ce ne sont pas toujours les plus dignes. Mais le jugement à venir s'exercera par la toute-puissance divine, sur *chacun* en particulier, sans qu'il y ait de possibilité à ce que le méchant se cache dans la foule, ni à ce que le juste y demeure confondu. C'est d'ail-

leurs d'*après ses œuvres* que chacun sera jugé. Il n'est pas de doctrine plus clairement établie par l'Ecriture. Qu'on voie seulement ce qui est écrit au *Livre des derniers jours*, comme on pourrait nommer l'Apocalypse. Dans les jugements que le Seigneur porte sur les sept églises [1], vous trouvez constamment, au point de départ, cette parole solennelle : JE CONNAIS TES ŒUVRES [2]. Voyez encore au chap. XX, les versets 12 et 13, puis au chap. XXII, v. 12. Rappelez-vous enfin le chap. XXV de St-Matthieu, la parabole des talents, et celle des brebis et des boucs. Toutes ces Ecritures nous attestent que c'est d'après leurs œuvres que les hommes seront jugés ; je dis les hommes, en entendant par là non-seulement le monde, mais aussi l'église elle-même.

7. *A ceux qui, dans la persévérance à bien faire, cherchent la gloire et l'honneur et l'immortalité, une vie éternelle.* — Littéralement : *A ceux qui, dans la persévérance de la bonne œuvre, ou en persévérant dans la bonne œuvre...* Il n'y a finalement qu'une bonne œuvre à faire, une œuvre qui comprend toutes les autres et qui seule a pour fin *la vie éternelle*, c'est l'œuvre de notre salut pour la gloire de Dieu. *Que ferons-nous pour travailler aux œuvres de Dieu?* demandèrent les Juifs à Notre Seigneur. *C'est ici* L'ŒUVRE *de Dieu*, leur répondit-il, *que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé* [3]. Croire, c'est espérer ; et croire avec espérance conduit à aimer. Voilà, certes une bonne œuvre ! L'on conçoit que la vie éternelle soit promise à ceux qui, persévérant à la faire, *cherchent la gloire et l'honneur et l'immortalité*.

La gloire qui vient de Dieu, et non celle des hommes, cela s'entend de soi-même [4] ; *l'honneur* d'appartenir à Dieu, ou comme on pourrait traduire, *le prix* de ses œuvres de la part de Dieu ; enfin *l'immortalité* auprès de Dieu et telle que Jésus-Christ *l'a mise en évidence selon son Evangile*. — Tels sont les objets élevés qui occupent la pensée des fidèles. Et remarquons bien qu'ils ne se bornent pas *à attendre* la

[1] Apoc. II et III. [2] Ap. II, 2, 9, 13, 19 ; III, 1, 8, 15. [3] Jean VI, 28, 29.
[4] Jean V, 41, 44.

gloire et l'honneur et l'immortalité : ils les *cherchent;* expression qui revient sans cesse dans le Nouveau Testament et que nous prions nos lecteurs de peser sérieusement. CHERCHEZ *le royaume de Dieu et sa justice*[1] ; CHERCHEZ *les choses qui sont en haut*[2]. Il est vrai que la grâce infinie du Seigneur *se fait trouver de ceux qui ne la cherchent point;* mais nulle part il ne nous dit que pour la trouver nous *devions* ne pas la chercher. Au contraire, il est écrit : *Cherchez et vous trouverez*[3]. Hélas! ce ne sont pas seulement les mondains, qui se refusent aux efforts qu'exige le salut; les fidèles eux-mêmes se rendent à cet égard coupables d'une grande indolence, oubliant les exhortations si pressantes de la Parole de Dieu. Quoi qu'il en soit, *celui qui aura persévéré jusqu'à la fin,* et celui-là seul, *sera sauvé* dit notre Seigneur[4]; et son apôtre nous déclare ici que la vie éternelle n'est destinée qu'à ceux qui, PERSÉVÉRANT *dans la bonne œuvre, cherchent la gloire et l'honneur et l'immortalité.*

Ce qui précède est l'explication du passage qui nous occupe, en le prenant du point de vue de l'Evangile et en l'appliquant à l'Eglise. Il était bon de montrer que la pensée du St-Esprit peut s'étendre jusque là. Cependant, il y a lieu de croire que la Parole a surtout en vue ici l'homme dans le sens le plus général, et non pas le chrétien. Sous ce rapport il ne faut pas aller s'imaginer que l'apôtre veuille dire qu'il ait existé, ou qu'il puisse exister des pécheurs qui, en dehors de Christ et de sa grâce, soient réellement capables de chercher avec persévérance la gloire, l'honneur et l'immortalité, de la bonne manière, ou comme porte le texte, dans *la bonne œuvre.* Il saura bientôt nous dire ce qu'il en est, par le fait, de tout homme non-converti : *Il n'y a point de différence, puisque tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu*[5]. Mais n'oublions pas la suite de son argumentation. Il a montré le péché de l'homme; maintenant il place le pécheur devant le jugement de Dieu. Là, sans doute, il y a, pour issue, une vie éternelle en faveur

[1] Matth. VI, 33. [2] Coloss. III, 1. [3] Matth. VII, 7. [4] Id. X, 22; XXIV, 13. [5] Chap. III, 22.

de tout homme qui a fait le bien sans cesse, et en vue de Dieu. Je dis avec l'apôtre, une vie éternelle, et non pas le salut; car celui qui a fait le bien sans cesse et en vue de Dieu, n'a pas besoin d'être *sauvé :* il a la vie éternelle ; c'est le prix qui lui appartient en récompense de son travail. Mais est-il un seul homme, à l'exception de Jésus-Christ, qui ait fait de la sorte toute l'œuvre qui lui fut imposée? C'est une autre question. Sans anticiper sur ce qui viendra plus tard et à sa place, bornons-nous à observer que, si le tableau que le Saint-Esprit nous fait plus haut [1] de l'homme naturel, est selon la vérité, comme nous avons dû le reconnaître, nul pécheur hélas! c'est-à-dire, nul homme ne saurait obtenir la vie éternelle par ses œuvres, ni autrement que par grâce.

8. *Mais à ceux qui sont contentieux, et qui désobéissent à la vérité, obéissant à l'injustice,... courroux et colère.* — Dans ces mots qui résument tout à la fois ce qu'est l'homme inconverti et ce qui l'attend au jour de Dieu, remarquez ce nouveau trait de caractère du pécheur : il est *contentieux.* On le voit perpétuellement disputer à Dieu ce qui lui est dû, chicaner sur toutes choses avec Lui, objecter contre sa puissance, contre sa bonté, contre sa sagesse. C'est le triste rôle que les pharisiens entre autres jouèrent auprès du Seigneur et que tout pécheur continue plus ou moins ouvertement. — Remarquez ensuite cette expression *désobéir à la vérité.* La *vérité* est en Dieu ; elle a des droits sur notre âme; elle commande et veut être obéie. La rejeter, c'est se mettre en révolte contre Dieu même. Il y a donc crime, ou si l'on veut, péché, dans le refus de croire, ou dans l'incrédulité, état de tout homme non-converti. Remarquez enfin, que l'homme ne peut pas ne pas obéir, de manière ou d'autre : si ce n'est à la justice, c'est au péché [2]; si ce n'est à la vérité, c'est à *l'injustice.* L'apôtre eût dû, semble-t-il, opposer l'erreur à la vérité, et non pas, comme il le fait, l'injustice. Mais combien la pensée du Seigneur n'est-elle pas plus belle et plus vraie que la nôtre! Si le pécheur refuse d'obéir à la vérité, la cause n'en est pas dans son

[1] Chap. I, 18-32. [2] Chap. VI, 15-19.

ignorance, dans ses fausses notions, dans les défectuosités ou l'infirmité de son intelligence. Non ; la cause de l'incrédulité est plutôt dans le cœur. C'est parce qu'il obéit à l'injustice qu'il désobéit à la vérité ; et il désobéit à la vérité pour demeurer dans son injustice. *Ils ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises,* a dit le Seigneur [1]. Certainement la condamnation de telles gens est juste !

9. *Tribulation et angoisse sur toute âme d'homme qui fait le mal, pour le Juif premièrement, puis pour le Grec.* — Le monde ne veut pas qu'on lui parle du courroux et de la colère de Dieu ; il prétend que c'est faire injure au Seigneur. Mais ne serait-ce point, après tout, pour qu'on ne lui parle pas non plus de la *tribulation et de l'angoisse* qui attendent les pécheurs, et qui sont l'effet même de la colère divine contre le péché ? Quel langage effrayant par ce qu'il a d'universel : O homme, qui que tu sois [2], sache qu'il y a tribulation et angoisse *sur toute âme d'homme* qui fait le mal ! Nulle exception possible !

Ici pourtant commence à paraître une distinction entre le Juif, ou l'homme appartenant au peuple de Dieu, et le Grec, c'est-à-dire l'homme des nations, de ces nations qui, toutes, jusqu'à ce jour, étaient demeurées en dehors de l'alliance. C'est par là que l'apôtre introduit dans son discours ceux auxquels le Saint-Esprit le destinait essentiellement. Mais voyez avec quelle sainte hardiesse il le fait : *Tribulation et angoisse... pour le Juif* PREMIÈREMENT. Ce Paul qui *avait été aux Juifs comme Juif, afin de gagner des Juifs,* ne laisse pas de leur dire des vérités qui devaient leur paraître fort dures. Si donc il distingue le Juif du Grec, ce n'est pas pour l'excepter : il sera jugé comme les autres. Bien plus, le Juif incrédule et méchant sera traité plus rigoureusement que le Grec. Ici se présentent tout naturellement à l'esprit les paroles mêmes du Seigneur : *Malheur à toi Chorazin, malheur à toi Betsaïda !* et : *Des hommes de Ninive se lèveront en jugement contre cette génération et la condamneront !* et : *L'esclave qui aura connu la*

[1] Jean III, 19. [2] Chap. II, 1.

volonté de son maître et qui ne l'aura pas faite, sera battu de plus de coups.

10. Mais d'un autre côté, il est écrit qu'*à tout homme qui a, il sera donné* [1]. Aussi l'apôtre ajoute-t-il : *Gloire et honneur et paix pour tout homme qui fait le bien, pour le Juif* PREMIÈREMENT, *puis pour le Grec.* — Nous voudrions avant de passer outre, faire observer une nuance d'expression qui se trouve dans l'original et que la traduction ne saurait bien rendre. Au verset 9 il est parlé de celui qui *fait* le mal, et au verset 10, de celui qui *fait* le bien. Or l'apôtre se sert dans le premier cas d'un mot, qui, étymologiquement le même que celui du verset 10, a pourtant une certaine emphase qu'il faudrait pouvoir transporter dans nôtre langue : ce serait quelque chose de semblable à *parfaire*, ou *accomplir* [2]. Quelle a été l'intention du Saint-Esprit en employant ces deux mots? Peut-être de montrer que celui qui n'est pas né de Dieu est complétement dans le mal, tandis qu'il n'est aucun fidèle, quelle que soit sa sainteté, dont on puisse dire qu'il *accomplit* ou *parfait* le bien. Peut-être aussi, et cette idée se lie à la précédente, que l'homme qui fait le mal y met son cœur tout entier, beaucoup plus que le fidèle ne met le sien à faire *sa bonne œuvre.* — Quoi qu'il en soit, voici ce qui demeure bien établi par la Parole de Dieu : c'est que tout homme, quel qu'il soit, qui, *en obéissant à la vérité,* aura persévéré dans le bien, recevra de Dieu *gloire et honneur et paix.*

11. *Car auprès de Dieu, il n'y a point d'égard à l'apparence des personnes.* — Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait, devant Dieu, aucune différence entre les individus. Assurément le juste Abel est, avec le Père céleste, en de tout autres relations que son frère Caïn. Mais ce qui fait une différence de l'un à l'autre dans le jugement de Dieu, ce n'est pas *l'apparence,* ou ce qui paraît au dehors; ensorte que le Juif, malgré ses prérogatives, ne devait pas se croire hors des atteintes de la justice divine : idée sur laquelle l'apôtre reviendra plus tard, après y avoir ainsi préparé l'esprit de ses lecteurs. Et nous aussi nous devrons

[1] Matth. XXV, 29. [2] Ainsi porte la Version Nouvelle de quelques ministres de la Parole, publiée à Lausanne en 1839.

la reprendre en l'appliquant à nos circonstances. Pour le moment, notons avec soin que le Seigneur rendra sa sentence avec la plus entière impartialité; et de plus, que la base en sera parfaitement équitable.

(La suite prochainement.)

SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE BELGE.

en 1843.

A part quelques détails sur Charleroi publiés l'année dernière, voilà un an et demi que nous n'avons pas entretenu nos lecteurs de la Société évangélique belge, qui réclame pourtant à plus d'un titre notre intérêt, soit par sa position au milieu d'une des forteresses de Rome, soit par quelques-uns de ses plus actifs ouvriers qui sont sortis du milieu de nous. — Les relations qui suivent sont empruntées, pour la plupart aux rapports de la Société.

Ses agents prêchent l'Evangile régulièrement dans 13 localités; 5 écoles ont été entretenues, et l'on compte approximativement 1,200 adultes et 300 enfants qui assistent aux instructions. — La totalité presque entière de ces personnes ayant appartenu à la communion romaine, n'a-t-on pas lieu d'admirer les progrès d'une œuvre qui, commencée il y a cinq ans auprès de quelques paysans et de quelques charbonniers, nous montre déjà *la petite famille accrue jusqu'à mille personnes?* Or, ce levain précieux, entretenu par la bonté de Dieu, agira sur la masse. Celui qui a béni *les temps des petits commencements*, a toujours la même puissance pour ajouter de nouveaux milliers à ceux qui se réunissent autour du chandelier de la Parole. Il y a d'autant plus lieu de l'attendre, que le réveil ne s'est pas manifesté seulement dans un ou deux endroits. Partout où la bonne semence a été répandue, quelques grains ont levé et fructifié; des amis de l'Evangile se rencontrent dans chaque ville et village où les évangélistes ont fait entendre leur voix, et manifesté la grâce salutaire.

Ces chers ouvriers, *croissant dans la grâce et dans la connaissance du Sauveur*, s'attachent aussi davantage à la partie spirituelle de leur tâche, et emploient des moyens plus analogues à la seule fin qu'ils se proposent, savoir, la conversion des pécheurs et l'édification du peuple de Dieu. Combien, sous ce rapport, les lignes suivantes d'un des agents de la Société se font lire avec intérêt!

« Deux jeunes filles, très-unies entre elles, avaient été convaincues de péché il y a sept mois. Ces chères enfants pleuraient ensemble et se disaient : « Ah ! si le Seigneur voulait » nous convertir en même temps, que nous serions heureuses ! » Chaque fois que je les visitais, je leur demandais si elles resteraient encore longtemps dans l'incrédulité. « Oh ! nous ne » sommes pas incrédules, répondaient-elles; nous savons bien » que Jésus-Christ est mort pour les pécheurs, mais il ne parle » pas de paix à nos âmes. » — L'une d'elles sentait tellement sa misère qu'elle versait d'abondantes larmes pendant tous les services et chaque fois que je lui parlais. — Or, après une de nos dernières réunions, je m'adressai à trois jeunes filles ; C*** était du nombre (c'est celle qui sentait si vivement sa misère). « Etes-vous chrétiennes ? » leur dis-je. — « C'est bien notre » désir. » — « Eh bien ! pourquoi ne croyez-vous pas dès aujourd'hui ? » — « Mon cœur refuse de croire, s'écria C*** ; je « vois trop de péché en moi. » — « Jésus n'a-t-il pas dit : *Tout est accompli ?* » Après m'être servi d'une comparaison propre à expliquer mon idée, j'ajoutai : « Ne regardez pas à votre cœur, il est menteur ; regardez à Dieu : il ne peut ni mentir ni nous tromper ; il nous *a donné son Fils, afin que quiconque croit en lui, ait la vie éternelle :* ne le faites donc pas menteur. » — Alors C*** me dit : « Je crois que Jésus est mon » Sauveur. Mon fardeau est tombé ; je pleure maintenant, » mais ce sont des larmes de joie et de reconnaissance envers » mon Dieu. »

« C*** alla aussitôt vers E***, sa chère compagne, lui faire part de sa paix. Celle-ci parut le dimanche suivant pâle et amaigrie comme si elle avait été indisposée. Interrogée en particulier sur la cause de sa maladie, elle s'écria : « Oh ! C*** est » convertie ; elle ira en paradis, et moi en enfer. J'ai un far» deau insupportable. » On me fit part de ce qui se passait dans le cœur de cette chère enfant ; je la fis entrer chez moi avant le service du soir. « Je me réjouis de vos pleurs, lui dis-je ; car Jésus a dit : *Bienheureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés ;* et St.-Jacques nous exhorte *à sentir nos misères, à nous lamenter et à pleurer.* » Mais plus je lui parlais de l'amour de Dieu, plus ses péchés s'amoncelaient sur son pauvre cœur. Ma fille, la voyant si profondément abattue, se retira dans son cabinet afin de prier le Seigneur de me mettre au cœur, pour la réunion qui allait commencer, des paroles propres à faire du bien à cette âme travaillée, et de

les accompagner de son Saint-Esprit. Le texte choisi fut Esaïe LV, 1 : *Oh! vous tous qui êtes altérés*, etc. Après le service, étant resté le dernier dans la salle, je vis la jeune fille toute seule qui m'attendait. Elle se jeta vers moi en me disant: « Oh! la réunion m'a fait beaucoup de bien. Je ne crucifierai «pas plus longtemps le Seigneur par mon incrédulité. » Et elle me quitta. Le lendemain matin à deux heures, comme charbonnière, elle dut reprendre ses travaux; mais dans la houillère où elle se trouvait, personne n'était à même de comprendre ses peines. Elle fut seule constamment en prière. Vers le soir une voix intérieure lui dit: *Ma fille, tes péchés te sont pardonnés!*

« Depuis cette époque ces deux chrétiennes sont le plus souvent possible ensemble; et j'ai tout lieu de croire à la réalité de leur conversion, ayant été témoin, pendant sept à huit mois, de leurs larmes et de leurs angoisses, comme aujourd'hui je le suis de leur joie et de leur paix. »

Voici en quels termes un autre évangéliste communique la réception d'un nouveau frère dans le troupeau :

« La belle confession que vient de faire au milieu de nous M***, lors de son admission, nous a tous réjouis et même attendris jusqu'aux larmes, surtout quand nous nous souvenions par quelles épreuves ce cher frère avait passé, et au milieu de quelles afflictions il se trouvait encore. Nous éprouvions le besoin de rendre des actions de grâces à Celui qui, ayant *commencé cette bonne œuvre*, est aussi puissant *pour l'accomplir*. Avec quelle joie il nous racontait comment le Seigneur l'avait arraché des ténèbres pour l'amener à sa merveilleuse lumière! Quel beau témoignage il rendait à la puissance de la grâce divine! Et maintenant il nous réjouit par son zèle pour la propagation de la vérité. Au milieu de ses travaux, il prêche à ceux qui l'entourent; et le dimanche qu'il est obligé de passer, chaque quinzaine, loin de l'assemblée, il réunit autour de lui quelques personnes, leur lit la Parole de Dieu et fait la prière. Chaque fois qu'il se retrouve au milieu de nous, il nous encourage et nous fortifie par le récit de ses entretiens, et par le détail de ses expériences. »

Là où l'accroissement extérieur a été le plus remarquable, comme à Liége et à Charleroi, il n'a point fait perdre de vue au pasteur la portion de sa tâche qui l'appelle à veiller sur les âmes qui se sont placées sous son ministère.

« Il y a progrès dans l'instruction et dans la sanctification chez plusieurs membres. Non-seulement ils s'instruisent eux-mêmes, mais encore ils travaillent à instruire d'autres personnes et à les amener à la connaissance de l'Evangile. Je vois avec plaisir que, dans une de nos familles, on apprend gratuitement à lire à un homme marié qui a fort à cœur de connaître le Nouveau Testament. Je remarque aussi de la compassion pour les pauvres. Un homme manquait de souliers pour sortir le dimanche, quelques membres de l'Eglise, qui vivent du travail de leurs mains, ont recueilli entre eux une petite somme pour lui procurer une chaussure. »

Dans chacune des stations, sauf une seule, le nombre des membres du troupeau s'est accru. Les cas de chute et de retour au monde ont été fort rares; la plupart des auditeurs qui s'étaient antérieurement éloignés des chapelles, sont revenus au culte et se sont rapprochés des chrétiens.

Un des évangélistes, ayant reçu l'invitation d'aller présider des réunions, chaque dimanche, dans un bourg éloigné de trois lieues de sa résidence, s'y est rendu régulièrement. Outre la fatigue de la course, il a eu, depuis plusieurs mois, trois services le même jour. On sollicite la Société de fonder une nouvelle station pour cette assemblée, qui a compté quelquefois plus de cent assistants. Un local favorable lui a été offert, mais le loyer trop élevé pour ses ressources, a été jusqu'à présent un obstacle insurmontable. En général, dans ce champ de travail, comme dans plusieurs autres, les besoins dépassent de beaucoup les ressources, et l'agence de la Société belge fait souvent, dans ses rapports, entendre le cri de regret que lui arrache l'impossibilité, pour des raisons pécuniaires, de profiter des ouvertures que le Seigneur semble lui-même avoir préparées.

Dans une des villes où elle a un poste, on lui écrit : « L'œuvre a été quelque temps stationnaire, mais elle a reçu une grande bénédiction du Seigneur; elle offre un avenir plus beau que jamais. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que le Seigneur a ici un grand peuple. Il y a peu de jours que j'ai été invité à tenir une réunion chez un des nouveaux membres de l'Eglise; il invita plusieurs de ses voisins. Je m'attendais à rencontrer beaucoup de propre justice; mais combien fut grand mon étonnement, d'entendre chacun s'avouer et se déclarer coupable et pécheur, avec l'accent de la vérité! Nul ne prétendait pouvoir se sauver par ses œuvres. Tous étaient avides

d'instruction, me disant à plusieurs reprises : « Nous désirons » beaucoup que vous nous donniez des explications de l'Ecri- » ture. » Je leur fis beaucoup de questions. On était très-attentif; l'esprit et le cœur paraissaient sérieusement occupés du sujet proposé. La réunion dura au moins trois heures. J'ai rarement été aussi réjoui. Cette nouvelle œuvre sera accompagnée, nous le croyons, de nombreuses bénédictions pour l'avancement du règne de Dieu en cette ville. »

Les écoles prospèrent et portent des fruits spirituels. En voici quelques exemples. — Un garçon d'un naturel indomptable, que ni promesses ni menaces ne pouvaient arrêter, est maintenant doux, honnête, assidu à ses devoirs et même empressé à suivre l'école du dimanche ; dans une triste circonstance de famille, il s'est montré le consolateur et l'appui de sa mère. Un autre élève, fort retardé pour la lecture, souvent puni pour sa paresse, est enfin parvenu à lire couramment ; attaché à la maison, il se plaît, aussitôt après qu'il a étudié ses leçons, à lire la Parole de Dieu, et c'est la lecture qu'il offrait chaque jour à sa mère, qui était retenue, il y a peu de temps, sur son lit. Un autre encore, que la mort vient de frapper, répondit, quatre jours avant sa fin, à la maîtresse d'école qui, le voyant pâle et faible, lui demanda s'il serait prêt à aller vers le Seigneur : « Oui ! je le suis. »

La dissémination des Bibles et des traités se poursuit toujours avec bénédiction et activité, bien qu'au milieu de beaucoup d'obstacles. Plusieurs écrits ont aussi été publiés par des évangélistes pour défendre la vérité contre les attaques de Rome, ou pour l'attaquer elle-même dans ses retranchements. Le développement extraordinaire de l'évangélisation à Charleroi et dans la contrée, a décidé l'agence à y appeler un second ouvrier en la personne de M. Poinsot, élève de l'école de théologie de Genève. Mais au moment où cette résolution devait s'exécuter, le premier évangéliste, sorti de la même école, s'est cru, après bien des combats, appelé à quitter ce poste, pour desservir une chapelle évangélique à Bruxelles même. Espérons que le Seigneur pourvoira par quelque autre de ses serviteurs aux besoins pressants de ce poste, et remplira le vide dont il souffre maintenant.

A Liége, autre station non moins bénie, la Parole du Seigneur porte des fruits toujours plus nombreux. Entre les faits très-réjouissants que présentent les rapports du pasteur, il suffira de citer ce qui suit :

« Depuis trois ou quatre mois une femme fréquentait nos assemblées; je savais bien qu'elle cherchait la vérité, et qu'elle aimait l'Evangile, mais je ne la croyais pas aussi avancée qu'elle l'a paru dans sa mort courageuse et édifiante. Atteinte d'une maladie qui pouvait être fort longue et entraîner des dépenses considérables, et n'étant pas riche, elle fut portée à l'hôpital, où elle craignait toutefois d'entrer, de peur d'être gênée pour sa conscience. A peine arrivée, une des *sœurs grises* demanda à ceux qui l'avaient accompagnée, si elle avait fait ses dévotions. Alors son mari déclara, en présence de témoins, que sa femme n'était pas catholique, demandant qu'on la laissât tranquille sous le rapport religieux; il lui dit encore, que son pasteur viendrait la visiter. On ne tarda pas néanmoins à faire venir l'aumônier. Je m'en plaignis à la *sœur*, qui me promit, sur la menace que je fis d'aller porter plainte, de la laisser libre. Malgré cela, on continua de tourmenter la malade : elle demanda à la fin d'être transportée dans sa maison; mais voyant qu'elle était dans la plus grande faiblesse, nous la conjurâmes d'attendre encore quelques jours jusqu'à ce qu'elle fût plus forte. Nous la visitâmes dès lors très-souvent, et l'engageâmes à prier beaucoup, et à mettre toute sa confiance dans le sacrifice de Jésus-Christ. Elle profita de nos exhortations, et montra qu'elle attendait tout du Sauveur qu'elle aimait. Elle soutint ainsi jusqu'à la fin le bon combat. — On répandit sur sa mort les bruits les plus absurdes; on affirma qu'il s'était fait un tremblement de terre dans l'hôpital au moment où elle expira, et que le diable avait pris son corps.

« Deux jours après le décès de cette pauvre femme, le curé de la paroisse alla visiter le mari, qu'il trouva au lit. Il chercha à le ramener au catholicisme, mais sans succès. Deux membres du troupeau arrivèrent pendant la discussion; ils prirent aussi la parole, et montrèrent au curé qu'il n'est pas facile de combattre ceux qui s'arment de l'Ecriture sainte. Celui-ci se leva brusquement, disant qu'il n'avait pas le temps de demeurer plus longtemps; mais il promit de revenir avec une *bonne Bible*. Nous ne l'avons pas revu.

« Une autre personne, née dans la communion romaine, sentait un vide dans son âme, et son Eglise ne répondait plus à ses besoins. Parvenue à en découvrir quelques abus, par la simple lecture de la Bible de Royaumont [1], elle pensa que

[1] Ce n'est qu'une histoire de la Bible assez incomplète.

tous les prêtres n'étaient pas comme celui de son village, et se mit à en visiter un grand nombre, espérant d'en trouver un qui partageât ses sentiments et fît du bien à son âme. Tous lui répondirent qu'elle était folle, etc. Elle prit la résolution d'aller jusqu'à Rome, se disant : « Si je ne trouve pas là ce » que je cherche, je ne le trouverai nulle part. » Cependant elle fit la connaissance de Mme C., qui lui annonça l'Evangile, et l'invita à venir auprès de nous. Nous l'avons en effet déjà vue plusieurs fois : elle ne songe plus à voyager; elle s'est fait du bien, et montre de bonnes dispositions. Elle souffre beaucoup pour l'Evangile, de la part de ses alentours, parce qu'elle ne veut plus aller à la messe. — Que le Seigneur vienne au secours de cette femme qui a tout quitté pour le suivre; et qu'il achève en elle la bonne œuvre qu'il a commencée! »

Les rapports que nous extrayons, citent plusieurs traits qui montrent jusqu'à quel point la superstition est poussée en Belgique, où le catholicisme romain fleurit comme dans une serre chaude; Rome elle-même ne peut la dépasser en zèle aveugle et actif. La vierge surtout y est l'objet d'un culte bien plus fréquent et plus fervent que Jésus-Christ. Quoique ces détails n'entrent point dans notre plan, nous en citerons deux exemples. — L'on vend à Bruxelles une image de la vierge à laquelle est joint le passage: *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai!* — Il s'y répand aussi une prière, fort estimée et récitée par les dévots, laquelle n'est autre chose qu'une horrible parodie de l'oraison dominicale, adressée à ... Marie! Elle commence ainsi: « Notre mère qui es aux cieux, » etc. Nous n'avons pas le courage de la citer tout entière. — Quel disciple du Sauveur ne s'empresserait, après ces exemples, d'aider une Société dont l'unique but est d'opposer la lumière et le salut de l'Evangile, à de pareilles abominations?

NOUVELLES DIVERSES.

FRANCE. *Saumur.* Il y a précisément une année que nous racontions dans ces Feuilles, l'histoire et la restauration de l'antique église réformée de Saumur. Dès lors, nous avons occasionnellement parlé de l'inauguration du nouveau temple, qui a eu lieu le 18 mai dernier, au milieu d'un grand concours de pasteurs, et d'auditeurs pour la plupart catholiques qui

paraissent avoir remporté une impression très-favorable de cette journée, surtout de la solennelle simplicité avec laquelle la sainte cène fut célébrée le soir même. — Nous transcrivons avec plaisir des nouvelles plus récentes de cette église, telles que les donne une lettre de son pasteur lui-même, M. Duvivier : « Vous savez peut-être déjà que l'église de Saumur a, depuis peu, été reconnue par le gouvernement, et affiliée à la consistoriale d'Orléans. Le petit troupeau qui la compose, s'augmente d'une manière sensible et devient de plus en plus intéressant. Les personnes les plus zélées sont, sans contredit, celles qui ont quitté l'église romaine pour venir à nous. Nous avons deux fois par mois, le dimanche soir, une conférence, où elles me demandent l'explication des passages de l'Ecriture qui les embarrassent ; je suis souvent édifié de la justesse de leurs remarques et de leur amour pour la vérité. — Nos fêtes de Noël ont été abondamment bénies. La foule qui remplissait le temple a écouté avec une grande attention la prédication de l'Evangile, et quoique le service ait duré trois heures, elle l'a suivi jusqu'à la fin. — Nous sentons vivement le besoin d'une école chrétienne dont la Société évangélique veut bien nous aider à faire les frais ; et nous cherchons depuis plusieurs mois un instituteur pieux, habile et dévoué pour la desservir. On conçoit combien sa tâche serait importante. Tous nos vœux, et l'objet de nos prières au Seigneur c'est que *son nom soit sanctifié* et *que son règne vienne* dans cette ville où il a eu déjà tant de serviteurs qui ont combattu et qui ont souffert pour sa cause. Notre église n'est point encore payée ; 10,000 fr., la moitié de ce qu'elle a coûté, restent encore à livrer dans le courant du mois de janvier, et nous sommes loin d'avoir cette somme. Veuillez vous souvenir de nous et recommander notre église à la vôtre. Vous nous obligerez, et nous bénirons le Dieu des délivrances. [1] »

ANGLETERRE. Tous ceux qui ont connu Mme Elisabeth Fry, ou qui ont entendu parler de son œuvre, apprendront avec intérêt, qu'elle est actuellement très-éprouvée dans sa santé, et aimeront savoir comment, après avoir pris soin de tant de prisonnières et de malades, elle supporte elle-même l'épreuve de la douleur. On écrit d'Angleterre : « Notre chère Elisabeth Fry est depuis plusieurs mois atteinte d'une maladie qui ne lui a permis que bien rarement de sortir, et qui, pendant ces trois

[1] Le bureau de la Feuille religieuse qui a déjà reçu quelques dons pour cet objet, se fera un plaisir d'en recevoir encore.

derniers mois, ne lui a pas même permis de quitter sa chambre. Ses maux sont plus douloureux qu'alarmants pour sa vie, du moins pour le moment; et le Seigneur lui fait la grâce de les supporter dans l'humilité, avec beaucoup de douceur et de patience. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Poésie chrétienne, recueillie de divers auteurs français par Mme Olivier. 4e édition. Lausanne 1844, Ducloux; Tubingue, Fues; etc. Un volume de 217 pages en 12°. Prix : 12 batz.

Recueil de poésies religieuses et populaires, offert aux écoles et aux familles. Lausanne 1844, Ducloux. Un volume de 286 pages. Prix : 12 batz.

Ces deux recueils ont un même but, celui de servir à l'éducation de la jeunesse; toutefois, ils diffèrent à d'autres égards. Le second est plus populaire, et aspire même à descendre jusqu'à la portée de nos écoles primaires; le premier suppose des lecteurs plus cultivés. L'un et l'autre se sont donné pour tâche de réunir la pureté de la poésie à la pureté de la foi; mais le premier, dans l'alternative, s'est laissé dominer par le point de vue de l'art, et il renferme telles poésies, qui n'ont guère de prix, sous le rapport chrétien, que celui d'un nom célèbre et d'un aveu ou d'un cri de la conscience arraché à une âme du reste étrangère à la vie de Dieu; le second, au contraire, bien qu'il embrasse dans son cadre des poésies populaires qui n'ont point le caractère religieux, serre cependant de plus près la vérité chrétienne et n'a pas craint quelquefois de lui sacrifier les exigences de l'art. L'un et l'autre, nous le croyons, réalisent la pensée qui leur a donné naissance, autant que l'état de notre poésie religieuse le permettait. Le premier, qui en est, depuis 1839, à sa quatrième édition, a eu le temps de faire ses preuves. Le second est une excellente acquisition pour notre jeunesse, et nous en remercions sincèrement l'auteur.

Le Souverain Pontife et l'Eglise de Rome, soutiens de la vérité par l'accomplissement des Ecritures, ou considérations sur l'article XXXIe de la confession de foi des Eglises réformées de France. Genève, 1844, Ve Beroud; Lausanne, Ducloux; etc. Une brochure de 26 pages in-8°. Prix : 35 c., soit 10 creutzers. NB. Il en a paru une réimpression par les soins de la Société de Toulouse; un petit volume de 54 pages in 18°. Prix: 35 c., soit 2 1/2 batz.

Rome païenne. Paris 1844, Delay; Lausanne, Ducloux. Une brochure de 36 pages in-18. Prix : 30 c., soit 2 batz.

Un serviteur de Dieu qui a vu la papauté de près et qui a étudié avec soin les prophéties, était bien qualifié pour en faire le rappro-

chement. L'auteur de la première de ces brochures ne s'est attaché qu'à un seul chapitre de Daniel; mais il y a montré la Rome de nos jours prédite avec des circonstances si frappantes, que la foi est réellement fortifiée de ce qui, à première vue, semblerait devoir l'abattre. On aime à voir dans cette brochure un prélude au second volume que M. Gaussen prépare sur *Daniel le Prophète*, et qui est si impatiemment attendu. — Quant à Rome païenne, publiée pour la première fois en 1838, quoique la papauté n'y soit pas même nommée, il n'est pas d'attaque plus sanglante dirigée contre elle, tant la Rome païenne, dans tous ses détails, semble être le type d'après lequel s'est formé tout l'échafaudage romain de nos jours.

L'Ami du pécheur. Paris 1843, Delay; Lausanne, Ducloux; etc. Une brochure de 32 pages in-16°. Prix 15 c., soit 1 batz.

Dix-neuf courtes méditations sur des passages fondamentaux de l'Ecriture sainte exposent avec une force et une netteté qui vont bien à la conscience, le conseil de Dieu pour le salut de l'homme perdu. On voit que ce traité justifie bien son titre. Il a été fort répandu et richement béni en Angleterre; nous demandons à Dieu qu'il en soit ainsi de la traduction.

Notice biographique sur Mlle Tempié, sœur de M. le past. Tempié de Calvisson; rédigée par F. Farjat, ministre de l'Evangile. Nismes 1843, Durant-Belle; Paris, Delay; Lausanne, Ducloux; etc. Une brochure de 76 pages in 12°. Prix : 50 cent., soit 35 rap.

L'éditeur, dans sa préface, fait des réflexions que nous croyons en général justes, sur l'utilité et l'usage des biographies chrétiennes. Ces réflexions s'appliquent bien à la Notice qui les suit; et quiconque la lira en y recherchant l'œuvre de Dieu, plutôt que celle de l'homme, ne manquera pas d'en retirer du profit.

La Feuille religieuse paraît, pour chaque dimanche en hiver et de deux dimanches l'un depuis Pâques au milieu de novembre. Le prix de l'abonnement, payable en souscrivant, est de 20 batz pour le canton de Vaud; de 24 batz pour Neuchâtel; de 25 batz pour le canton de Berne, de 36 batz pour le cant. d'Argovie; de 39 bz. pour le cant. de Lucerne; de 40 bz. pour le canton de Zurich; de 3 fr. 50 c. de France pour Genève; le tout franc de port. Il est aussi de 3 fr. 50 cent. pour la France, mais franco seulement jusqu'à la frontière suisse.

Le bureau de la Feuille religieuse est à Lausanne, rue du Grand-Saint-Jean, n° 41; et non chez M. Ducloux.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 4. — 1844. Du 28 Janvier.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Explication de l'Epître aux Romains ; VI, suite. — L'Enfant de la Forêt ; suite. — *Nouvelles religieuses.* France ; St-Etienne. Suède. Amérique ; Bas-Canada. — *Bulletin bibliographique.* De l'état actuel de l'église réformée en France. L'esprit du protestantisme. La Société Neuchâteloise pour traduction d'ouvrages chrétiens allemands. La gaîté de la jeunesse et le sérieux de la piété en éducation chrétienne. Quelques gouttes du lait de la Parole. — Correspondance et explications.

EXPLICATION DE L'ÉPITRE AUX ROMAINS.

VI.

Suite de la seconde section.

DOCTRINE : JUSTIFICATION PAR LA FOI.

Chapitre II, v. 6-16. (Fin.)

12. *Car tous ceux qui ont péché sans loi, périront aussi sans loi; et tous ceux qui ont péché sous une loi, seront jugés par le moyen de* cette *loi.* — Ici est la règle d'équité à laquelle je faisais allusion en terminant le précédent article. C'est aussi dans cet endroit qu'apparaît pour la première fois ce mot de *loi* que notre épître reproduit ensuite avec tant de fréquence. Il importe de remarquer qu'il n'y est pas toujours pris dans le même sens. A mesure que nous avancerons, cela se verra de soi-même. — Celui qui s'arrêterait à ce seul passage, pourrait croire qu'il est, à l'opinion de St-Paul, des hommes que Dieu a livrés à eux-mêmes, sans leur prescrire aucune loi pour régler leurs mœurs et leurs sentiments. Mais c'est comme si l'on concluait du

verset 7, que, selon St-Paul, il est possible, hors de Christ et par ses œuvres, de gagner la vie éternelle. Il est des écrits qu'il faut lire jusqu'au bout pour en bien comprendre les premières pages, et ce ne sont pas ceux qui, en définitive, jettent le moins de clartés dans notre âme. Or, l'apôtre nous dit au Chap. V, 13, qu'*il n'y a pas de péché mis en compte, quand il n'y a pas de loi;* lors donc qu'il parle ici de gens *qui ont péché sans loi*, il faut entendre la chose dans un sens plus restreint que celui qui se présente au premier coup d'œil. Il s'adresse à des Juifs, qui regardaient comme hors de toute loi les hommes dont la loi de Moïse ne réglait pas le culte et la vie; et son discours revient à dire que ceux qui n'auront pas connu cette loi ne seront pas jugés par elle; disposition dont tout homme ne peut que sentir la parfaite équité.

Mais il nous faut être attentifs aux mots dont l'apôtre se sert pour exprimer le résultat de ce jugement d'ailleurs si équitable. *Tous ceux qui ont péché sans loi,* PÉRIRONT *aussi sans loi;* tous ceux qui ont péché sous une loi, SERONT JUGÉS *par le moyen de* cette *loi*. Pourquoi cette différence? Pourquoi lisons-nous là *périront*, et ici simplement *seront jugés?* Ah! c'est que Dieu ne veut pas que nous puissions avoir le moindre doute sur le sort du pécheur *quel qu'il soit*. En déclarant que ceux qui pèchent étant sous une loi, seront jugés d'après cette loi, c'est assez dire qu'ils porteront les peines prononcées par elle; mais s'il eût simplement annoncé que ceux qui auront péché sans loi, seront *jugés* sans loi, on eût pu l'entendre comme une forme de langage destinée à faire comprendre qu'il n'y aurait point de châtiment pour eux. La loi fut muette pour les avertir, ou plutôt il n'y avait point de loi; elle sera donc muette pour les condamner ou plutôt il n'y aura point de jugement. Voilà comme on eût interprété ce mot de l'Ecriture; et telle est bien aussi la pensée de beaucoup de gens. Mais cette pensée qui ne tend à rien moins qu'à anéantir la justice de Dieu, puisque de la sorte tout païen serait sûr de la vie éternelle pour prix de son idolâtrie et de ses crimes, cette pensée, dis-je, ne peut subsister devant ce

mot foudroyant de la Parole de Dieu : ils PÉRIRONT... Ils périront, parce qu'ils ont péché contre la loi qu'ils possédaient et qu'ils ont connue [1].

13. *Car ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi, qui sont justes auprès de Dieu ; mais ce sont ceux qui pratiquent la loi, qui seront justifiés.* — Comme il y a de nos jours, des chrétiens soi-disant, qui s'estiment dans la bonne voie parce qu'ils lisent la Bible, qu'ils communient et qu'ils font baptiser leurs enfants ; jadis aussi l'on voyait nombre de Juifs, la plupart peut-être, qui s'estimaient justes auprès de Dieu parce qu'ils écoutaient sa loi, qu'ils l'inscrivaient sur les portes de leur maison, qu'ils l'apprenaient par cœur. St-Paul renverse en deux mots cette erreur grossière. Une loi n'est pas faite pour être écoutée seulement. Elle n'est loi pour nous qu'autant que nous la pratiquons ; de même que le pain n'est pour nous du pain que si nous le mangeons.

Ceux qui écoutent la loi... mais ... ceux pratiquent la loi... — Littéralement : *les auditeurs de la loi ... mais les observateurs de la loi*, ou *ceux qui l'effectuent*, comme nous disons le *christianisme pratique*, ou même le *chrétien pratique*, le chrétien effectif. Le mot grec qu'on a quelque peine à rendre littéralement, se retrouve dans l'Epître de St-Jacques au chap. I, 22, 23, et au chap. IV, 11. En lisant ces passages, dans une traduction quelconque, on verra l'accord parfait qui existe entre les deux apôtres ; accord qui ne surprend point ceux qui reconnaissent leur inspiration à tous les deux, mais qu'il est bon de noter pour pouvoir répondre aux personnes qui s'efforcent de les mettre en contradiction. Nous aurons plus tard à revenir sur ce point important.

Seront justifiés. — Nouvel accord avec Jacques [2]. Mais nous renvoyons aussi à un autre moment les réflexions qui

[1] Devant une telle déclaration de la Bible, quelle importance suprême n'acquièrent pas les missions et tout ce qui se fait pour porter aux Païens la connaissance d'un Sauveur ! et, à ce mot foudroyant en effet : *ils périront*... quel cœur chrétien ne se sentirait poussé aux plus grands sacrifices en leur faveur.

[2] Jacq. II, 24.

se présentent là-dessus ; et nous nous bornons pour le présent à celle que voici. *Etre justifié:* cette expression, que nous rencontrerons quelquefois, est susceptible de plus d'un sens, et les écrivains du Nouveau Testament lui en donnent même qu'elle ne reçoit pas dans le langage ordidinaire. Ainsi non-seulement, elle signifie être reconnu et déclaré juste parce qu'on est innocent, ou parce qu'on a en soi le principe de la justice ; mais encore elle signifie être tenu pour juste, être traité comme juste, être fait juste, être revêtu de justice ; et dans tous ces cas *juste* et *justice* sont synonymes de *saint* et de *sainteté*. Maintenant, il est à remarquer que, dans le passage qui nous occupe, cette expression doit s'entendre en celui de ses sens, qui est à la fois le plus commun dans le langage ordinaire et le plus rare dans le Nouveau Testament ; c'est-à-dire celui de « être » reconnu et déclaré juste parce qu'on est innocent. » En effet, la parole de St-Paul revient à ceci : Vous qui vivez sous une loi de Dieu, et qui avez péché contre cette loi, vous êtes perdus ; car il ne s'agit pas, pour être déclaré innocent aux yeux de la loi, qu'on l'ait écoutée et connue : il faut l'avoir observée. Si vous ne l'avez pas violée, vous n'êtes pas pécheurs ; mais si vous êtes pécheurs, elle ne peut que vous condamner. — Voilà, dira-t-on, qui est vrai pour ceux qui ont connu la loi de Dieu ; mais les autres ? et ils forment, de beaucoup, le plus grand nombre. Les autres ? ils ont aussi une loi, vous répond la Parole de Dieu, bien que cette loi ne soit pas celle qui fut écrite sur deux tables de pierre et dont la Bible renferme le développement.

14 et 15. *Car lorsque les nations qui n'ont point de loi* (révélée) *pratiquent naturellement les choses de la loi* (révélée), *ceux-ci, n'ayant point de loi* (révélée), *sont loi à eux-mêmes ; et ils font voir l'œuvre de la loi écrite dans leurs cœurs, leur conscience confirmant ce témoignage, et leurs réflexions s'accusant et s'excusant entre elles.* — L'addition que nous faisons du mot « révélée » mis entre parenthèses, se légitime par ce que nous avons dit sur le verset 12ᵉ.

Les nations ; ou selon nos versions ordinaires, les *gen-*

tils. — En latin, le mot *gens* veut dire *une nation.* Delà l'expression de *gentils*, dont on a fait le synonyme de *païens*, à cause de l'idolâtrie qui régnait chez tous les peuples. Mais le mot de l'original grec ne veut dire au fait, ni païen, ni idolâtre ; il signifie purement et simplement *les nations*, par opposition au peuple d'Israël, le seul qui possédât une *loi* divinement révélée.

Pratiquent naturellement les choses de la loi. — Non pas qu'il y ait jamais eu, parmi les nations, un seul homme qui ait accompli la loi sans la connaître, ni même que ses commandements aient tous été plus ou moins bien observés tantôt par l'un, tantôt par un autre ; car nul d'entre eux, par exemple, n'observa jamais ni le premier, ni le dernier des dix commandements. Mais il est de fait que, malgré les ténèbres dont Satan enveloppe leurs cœurs, les païens s'interdisent d'eux-mêmes plusieurs des choses que la loi défend et ils sentent très-bien qu'ils feraient mal de les commettre ; c'est ainsi qu'*ils sont loi à eux-mêmes.*

Ils font voir l'œuvre de la loi écrite dans leur cœur. — *L'œuvre* de la loi, et non la loi elle-même, ni son principe, qui est le principe de toute vraie obéissance, je veux dire l'amour de Dieu. Mais ce qui est œuvre dans le sens légal de ce mot : voilà ce que le péché n'a pu entièrement effacer, et ce qui est écrit *dans le cœur*, ou ce qui est pour eux d'instinct moral.

Leur conscience confirmant ce témoignage. — *Le cœur* indiquant donc l'instinct moral, qui, dans une certaine mesure, pousse, ou du moins incite tout homme au bien, la *conscience* exprime cette faculté morale qui approuve le bien et condamne le mal en certaines circonstances données. Ainsi le païen, par instinct moral, peut très-bien être gardé de l'adultère, en sorte que s'il y tombe, il se sente repris, et s'il y résiste, approuvé : ceci venant de la conscience qui parle après l'instinct et au-dessus ; et voilà comment *leurs réflexions s'accusent entre elles.*

Admirons ici de quelle manière la Bible se tient toujours dans une parfaite mesure, c'est-à-dire dans une parfaite vérité. Il n'est pas possible de faire un tableau plus sombre

que celui qu'elle nous fait de l'homme naturel [1]; mais voyez, pourtant : cet homme naturel a une certaine connaissance de Dieu [2], de sa justice [3], du bien et du mal en autrui [4], du mérite et du démérite de ses propres actions [5]. Et c'est précisément pour cela qu'il peut être amené en jugement.

16. *Dans le jour où Dieu jugera les choses secrètes des hommes, selon ma bonne nouvelle, par le moyen de Jésus-Christ* [6].

Selon ma bonne nouvelle, ou *selon mon Evangile*, si l'on veut conserver le mot grec sans le traduire. — Ce que l'Evangile nous révèle au sujet du jugement, c'est, entre autres choses importantes, que *le Père a remis tout jugement au Fils.* Or c'est pour le fidèle *une bonne nouvelle*, de savoir qu'il aura pour juge ce même Jésus-Christ qui est notre Sauveur. Après que son Saint-Esprit a mis dans *le secret de nos cœurs* la foi, l'espérance et l'amour, nous n'avons, certes, rien à craindre. Mais *toi*, *ô homme, qui que tu sois*, qui n'es pas converti ! quelque belle *apparence* qu'ait ta vie, souviens-toi qu'*un jour* vient, *où Dieu jugera par* le ministère *de Jésus-Christ les choses secrètes des hommes*, ce qui est dans ton cœur, ce que les ténèbres ont couvert de leurs voiles, ce que nul homme n'a connu que toi, ce que tu as peut-être déjà oublié, mais que l'Eternel, Lui, a mis en sa mémoire infaillible !

L'ENFANT DE LA FORÊT.

Premières années d'un missionnaire, racontées par lui-même.

(Suite.)

Les approches de l'hiver mirent fin à la vie comparativement douce que je menais en gardant les troupeaux de mon maître, et je me trouvai de nouveau sans abri ; car mes parents n'avaient pas même un morceau de pain à donner à mes jeunes frères. Dans cette détresse je fis l'essai de mendier ; mais il ne me réussit pas. J'étais si timide que j'osais à peine

[1] Chap. I, 18-32 et ailleurs encore. [2] Ibid. 20. [3] Ibid. 32. [4] Chap. II, 1. [5] Ibid. 15. [6] On remarquera que ce v. 16 se lie immédiatement à la fin du v. 12 ou du v. 13, dont il est séparé par une phrase incidente entre parenthèses.

dire une parole, et je baissais les yeux dès qu'on me regardait. Le premier jour de ce triste apprentissage, me trouvant le soir dans un petit hameau, j'allai de cabane en cabane demander un asile pour la nuit; mais partout on me ferma la porte, et je fus obligé d'aller plus loin. Ce malheureux commencement m'ôta tout courage; le jour suivant, je n'osai pas même demander de quoi apaiser ma faim, tellement que le soir, j'étais près de tomber en défaillance. J'entre dans ces détails pour expliquer la force de la tentation où je me trouvai, et pour relever d'autant plus la miséricorde de Dieu qui ne permit pas que j'y succombasse. Arrivant tout épuisé, dans un petit village, je fis encore une tentative pour voir si quelqu'un aurait pitié de moi; mais de la première à la dernière maison, partout on me refusa la plus chétive nourriture. En quittant, le cœur serré, la dernière de ces chaumières, je dus traverser seul la cuisine où j'aperçus un pauvre petit morceau de pain d'avoine bien sec. C'eût été pour moi un grand trésor; et aussitôt il me vint à la pensée: « Prends-le; ces gens n'en seront ni plus pauvres ni moins bien nourris, et toi, tu en as tant besoin! » Je le pris en effet; mais je n'eus pas fait trois pas qu'une voix intérieure me dit: *Tu ne déroberas point.* Je retournai donc en arrière, posai le pain, et me retirai les yeux pleins de larmes. — Ceci me rappelle ce que j'ai lu quelque part d'un chrétien anglais. « Dès son enfance, raconte-t-il lui-même, j'ai cherché à imprimer dans l'esprit de ma fille une notion juste de la foi. Un jour qu'elle jouait avec quelques grains de verre qui faisaient tout son plaisir, je lui dis: « Tu » as là de jolis grains, mon enfant! » — « Oui papa. » — « Hé bien, prends-les et les jette au feu. » — Elle hésita et quelques pleurs coulèrent le long de ses joues. « Fais ce que » tu voudras, repris-je; mais tu sais que je ne t'ai jamais con» seillé quelque chose qui ne fût bon pour toi. » — Elle me considéra encore un moment, puis jeta, en effet, dans le feu ses grains de verre. Quelques jours après je lui achetai toute une boîte de verroterie beaucoup plus belle, et lui dis en la lui présentant: « Voilà, ma chère enfant, ce que je te donne, » parce que tu as ajouté foi à mon conseil. Maintenant retiens » bien toute ta vie, ce que c'est que la foi; et mets en Dieu la » même confiance. » — Aussi peu cet enfant devait comprendre la raison pourquoi elle devait jeter ses joujoux dans le feu, aussi peu Abraham pouvait savoir dans quel but Dieu lui ordonnait de sacrifier Isaac, son unique. Mais cette obéissance

illimitée est précisément ce que Dieu demande de nous. Avec un peu de réflexion, je pouvais bien me représenter pourquoi il avait défendu le vol; toutefois l'abandon de ce morceau de pain par obéissance pour le commandement de Dieu, eût peut-être été récompensé par une faveur beaucoup plus grande, si j'avais eu assez de foi pour cela. Mais c'est précisément ce qui me manquait. Je fus complétement abattu, et ne savais plus de quel côté me diriger. Ma respiration se glaçait à mesure dans mes cheveux, et la neige était profonde. Je m'égarai, pour comble de détresse, et la plus sombre nuit me surprit. Ainsi il ne manquait plus rien à ma misère : la faim, le froid, la fatigue, l'obscurité, l'abandon, tout concourait à me jeter dans le désespoir. Après avoir longtemps erré à l'aventure, j'aperçus enfin la lumière briller à travers les fenêtres d'un hameau. Tout autre, à cette vue, eût été rempli de joie, et se fût hâté de courir où l'appelait ce signe d'une demeure hospitalière. Pour moi, aigri par mes expériences précédentes, je n'eus pas le courage de heurter à une seule maison; j'avais perdu toute confiance dans la pitié des hommes. Je trouvai une grange entr'ouverte, et je m'y glissai pour y passer la nuit. Triste asile! il y avait à peine quelques brins de foin et de paille pour me couvrir, et je n'avais moi-même que des lambeaux déchirés sur le corps. Aussi, bien qu'endurci au froid, j'en fus si fortement saisi que, le lendemain matin, je ne pouvais plus marcher, tant j'étais engourdi; et l'air glacé avait tellement affecté ma poitrine, que je vomis beaucoup de sang. — Aujourd'hui encore, je m'étonne de n'avoir pas été dans cette occasion la proie de la mort [1].

A peine eus-je assez de force pour me traîner jusque chez mes parents. J'y rentrais aussi avec une grande répugnance, sachant combien mon état les affligerait; car ils ne manquaient déjà pas de sujets d'inquiétude. Mais je dus bien prendre ce parti; et quand je fus arrivé chez eux, nous versâmes ensemble beaucoup de larmes. Ils gémissaient de ce que leur pauvreté les eût contraints à me laisser ainsi errer dans la misère; pour moi j'eusse préféré être mort que de contempler leur chagrin. Dès que ma santé fut un peu rétablie, je me retrouvai dans le même besoin que précédemment, et mes parents

[1] C'est que Dieu, après lui avoir fait miséricorde à lui-même, voulait plus tard l'envoyer, comme un messager de salut, parmi les nations, et le ramener aujourd'hui dans ces mêmes campagnes de la Suède, pour y être un instrument de bénédiction et de réveil.

ne savaient que faire. D'un côté ils ne pouvaient se résoudre à me renvoyer au milieu des glaces et des neiges, mendier de porte en porte un pain que des gens sans pitié me refuseraient; mais de l'autre, il ne leur était pas moins impossible d'ôter le pain à mes jeunes frères, pour le donner à l'aîné.

Dans cette extrême détresse, notre bon Dieu vint à notre secours d'une manière tout à fait inattendue. Un beau jour, nous vîmes s'arrêter à notre porte le traîneau d'un bon paysan des environs, qui revenait du marché de la ville. « Voisin Jean, dit-il à mon père; tu as là un jeune garçon qui sait bien lire et écrire, et les miens n'ont encore rien appris; si tu me le donnais pour cet hiver? que t'en semble? Tu n'as peut-être plus grand'chose pour le nourrir. » Qu'on juge de tout ce que j'éprouvai dans mon âme, en voyant tout à coup une délivrance telle que je ne l'eusse jamais osé espérer dans ma triste position. L'émotion me fit monter le sang au visage, et avant que mon père eût eu le temps de répondre, je m'élançai d'un bond vers le fermier, en m'écriant : «J'irai avec vous, et plutôt aujourd'hui que demain. » Mes parents abondèrent dans ma résolution, rendant grâces pour moi au Dieu des miséricordes. Il ne me fallut pas longtemps pour faire mes préparatifs de voyage, et je partis immédiatement avec le fermier, après avoir pris congé des miens.

La tâche que j'allais entreprendre offrait bien des difficultés. Le plus souvent une famille ne se résoud que fort tard, à faire la dépense d'un maître d'école, et les enfants qui ont grandi dans la plus complète ignorance ne sont presque plus susceptibles d'instruction. En outre, on a l'habitude de leur présenter, durant toute leur enfance, comme un épouvantail et une punition, le temps où ils devront apprendre à lire; ce qui ajoute encore à leur répugnance pour l'étude et prépare au pauvre instituteur la réception que l'on ferait à un tyran ou à un bourreau. Ajoutez enfin, que, dans le but de diminuer les frais de l'éducation, les parents se bornent à prendre un maître pour quelques semaines ou au plus pour quelques mois; il faut ainsi que ces pauvres enfants, après avoir passé leur vie dans les champs sans toucher à un livre, soient, durant tout ce temps, à pâlir devant une table, du matin au soir sans interruption, pour apprendre à lire et à former les lettres : semblables à cet anglais dont on raconte qu'envoyé par le médecin à Wiesbaden pour y prendre 24 bains d'une heure, il aima mieux passer 24 heures dans l'eau pour en avoir plus vite fini. C'est

en vain que le maître reconnaît l'absurdité d'une telle méthode, il faut qu'il la suive ou qu'il soit renvoyé; et comme ceux qui font ce métier sont ordinairement ou trop jeunes ou trop vieux, pour gagner autrement leur vie, ils sont dans une dépendance absolue des parents. De là vient aussi que parmi ce peuple le titre de maître d'école est quelquefois synonyme de fainéant; et toutefois, ce n'est pas une petite tâche d'être depuis le grand matin jusqu'au soir fort tard, à implanter les éléments de la lecture et de l'écriture dans de jeunes garçons indisciplinés qui ne peuvent ni ne veulent apprendre. J'avais toujours moins de peine avec les jeunes filles qu'avec les jeunes garçons; et j'ai remarqué aussi que les mères avaient, en général, plus de sollicitude pour l'instruction de leurs enfants que les pères. Ceux-ci passent le plus souvent toute l'année sans ouvrir un livre pour eux-mêmes; et quand ils vont à l'église, c'est rarement par un besoin d'instruction ou d'édification; mais comme le temple, dans ce pays, est le seul lieu de rendez-vous pour une population disséminée à 10 et même 12 ou 15 lieues à la ronde, on ne s'y rend souvent que pour traiter des affaires ou pour voir des gens que l'on ne rencontrerait pas ailleurs.

Au milieu de telles circonstances, mon coup d'essai en éducation fut trop difficile pour que je pusse être heureux chez le fermier comme je m'y étais attendu; ses enfants étaient plus grands que moi, aussi ne pouvais-je surmonter leur répugnance pour l'étude; souvent ils m'échappaient malgré tous mes efforts, et il se passait bien des heures avant que je parvinsse à les ramener au travail. Toutefois je tâchais de les encourager à force d'amitié et de patience, et comme je possédais un peu le don de parler à leur cœur, je m'en tirai, à tout prendre, assez bien. — Ainsi se passa l'hiver; et l'été ramena pour moi la vie des pâturages. Sept années de ma jeunesse se sont écoulées dans cette même alternative d'occupations [1].

La belle saison était de beaucoup le temps le plus agréable. Quand je pouvais découvrir quelque part, dans le voisinage, un livre que je n'eusse pas encore lu, j'étais heureux de passer mes journées en plein air, nonchalamment étendu sous l'ombre d'un arbre, à le lire huit ou dix fois, jusqu'à ce que je le susse presque par cœur. Je devais, il est vrai, en tournant mes pages, surveiller du coin de l'œil mon troupeau, et quand une portion

[1] Chez différents maîtres et dans différentes familles du pays.

s'en écartait, j'étais bien obligé de quitter ma lecture pour courir après les fuyards. Mais le pire était pour moi, quand survenait un violent orage, accompagné de grosses averses. Alors les bestiaux effarouchés se débandaient en tous sens pour chercher un abri qu'ils ne trouvaient nulle part; et moi, je devais courir çà et là par la plus forte pluie, pour réunir mon troupeau effrayé; encore, pendant que je le rassemblais d'un côté, se dispersait-il de nouveau de l'autre.

Dans les années qui suivirent, la saison d'école se passa un peu moins laborieusement que la première fois, mais au fond les difficultés étaient les mêmes, et la passion d'étudier que je portais au dedans de moi avec plus de force et avec moins d'espérance que jamais, ne me laissait pas goûter un seul moment de tranquillité complète.

Cette occupation d'instituteur fut pour moi-même une bonne école de patience, et un précieux exercice dans l'art difficile de l'éducation. Du reste le Seigneur m'avait accordé quelques dons pour l'enseignement, et sur la fin j'y réussissais au delà de toutes mes espérances. Mais j'étais malheureusement, malgré ma grande pauvreté, d'un caractère orgueilleux qui ne put se soumettre plus longtemps à cette occupation humiliante; car il me suffisait de tenir des écoles, pour avoir, comme je l'ai dit, la réputation d'un jeune homme incapable de travail. J'avais aussi de la peine à obtenir des parents quelques sous par semaine pour assister les miens; et c'est en partie ce qui me découragea. — Oh! si seulement j'avais, alors, mieux connu le Sauveur, pour pouvoir lui amener les chers enfants dont l'instruction m'était confiée! J'avais, il est vrai, matin et soir un petit culte avec eux, et je les exhortais d'une manière générale à la piété, comme mes parents m'y avaient exhorté moi-même; mais tout cela était froid et sans vie, parce qu'il me manquait la vraie connaissance de Dieu et de son amour manifesté en Jésus-Christ. Bien des soupirs m'ont été arrachés dès lors par le regret de n'avoir pas su jeter dans ces jeunes âmes la semence de la vérité; et je dois avouer, en général, que tout enfant que je rencontre, parle d'une façon particulière à mon cœur et à ma conscience. C'est un grand privilége sans doute de pouvoir faire quelque chose pour le service du Sauveur, et c'est une grande grâce qu'il nous accorde, quand il nous ouvre le cœur et la bouche, pour rendre témoignage de lui. Mais quel dommage, surtout, de négliger la moindre occasion où nous pouvons déposer dans un cœur d'enfant,

quelque semence de vie ! Je ne puis oublier, à ce sujet, le propos d'une petite fille de cinq ans que les soins de sa pieuse mère avaient rendue attentive aux vérités du salut et dont le cœur brûlait déjà d'un saint désir pour Dieu, comme on le rencontre rarement à cet âge ; les principaux points de l'Evangile, Christ, la condamnation, la rédemption, le salut, faisaient déjà l'objet de ses réflexions enfantines. Un jour, sa mère, Madame W., reçut la visite d'un pasteur fidèle, qui l'entretint longtemps et d'une manière édifiante sur plusieurs sujets de la Parole de Dieu ; mais il n'adressa pas un seul mot à la petite fille, qui, pendant tout l'entretien, écoutait attentivement, assise aux pieds de sa mère ; il ne parut pas même la remarquer. Le pasteur était à peine sorti de l'appartement, que l'enfant se tourna vers la mère et lui dit les larmes aux yeux : « Maman, ce monsieur pense, peut-être, que je n'ai pas aussi une âme immortelle? »

(La suite prochainement.)

NOUVELLES RELIGIEUSES.

St.-Etienne. Un appel en faveur de la construction d'une chapelle évangélique à St.-Etienne, avait été inséré, cet automne, dans les plis de la Feuille religieuse. Ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu y répondre par leurs dons, se réjouiront d'apprendre, que le Seigneur a béni ce dessein, et lui a accordé un plein succès malgré des difficultés assez nombreuses. Nos frères de St.-Etienne, qui ont à cœur de marcher sous le regard de Dieu bien plus que sous celui des hommes, ne désirent pas livrer à la publicité ce qui concerne leur entreprise. Mais ils nous pardonneront, sans doute, si, malgré leur répugnance, nous informons simplement les donateurs, du résultat ; c'ést une dette, que nous nous croyons obligés d'acquitter envers eux. Voici ce qu'on nous écrit de St.-Etienne : « Après beaucoup d'obstacles, nous avons pu entrer, en paix, dans notre nouvelle chapelle, la veille de Noël, comme nous l'avions toujours désiré ; et nous devons dire que les bontés du Seigneur envers nous sont grandes. Nos frères de Lyon se sont joints à nous dans cette occasion solennelle : M. C. a fait la prédication d'ouverture ; le lendemain, jour de Noël, M. F. est venu donner la Cène ; M. L., enfin, a inauguré la chapelle pour les Allemands. En sorte que depuis 10 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, elle a retenti, pendant ces deux jours,

de la prédication de l'Evangile, et du chant des louanges du Seigneur. Nous avons eu sept nouveaux communiants. J'aurais bien voulu que plusieurs de nos chers bienfaiteurs se trouvassent, en ces jours, au milieu de nous. »

SUÈDE. Le cher missionnaire *Fjellstedt* visite toujours les contrées de sa patrie en portant avec lui, autant qu'il le peut, la Parole de la vérité. Il a parcouru, entre autres l'automne passé, ces mêmes vallées des *Dalécarliens*, dont nous avons eu l'occasion de parler, la semaine dernière[1]. Nous communiquons ici ce qu'il raconte de son passage dans une des paroisses de ce pays: « Le dimanche 15 octobre, j'ai prêché à Mora[2], grande paroisse de 8000 âmes. Ces braves paysans arrivèrent en masse à l'Eglise. C'était le jour de la sainte Cène, et tous, hommes et femmes, étaient habillés en blanc. Après le sermon, je leur parlai de l'œuvre missionnaire et il y eut une bonne collecte, quoiqu'on n'eût pas pu en prévenir le troupeau. Nous avions été à l'église depuis 10 heures jusqu'à 2½ heures, et la moitié des personnes avaient été obligées de rester debout. Néanmoins je ne vis non-seulement aucun signe d'impatience ni de lassitude, mais en sortant beaucoup de personnes m'entourèrent, en me priant de leur faire encore une explication d'une portion de la Bible. Le pasteur de l'endroit ouvrit alors sa maison, et deux salles se remplirent de gens obligés de rester debout et serrés, auxquels je fis une méditation et une prière. Cela dura de 4 heures jusqu'à 6; et il me semblait, que réellement c'en était assez. Il y eut parmi eux bien des pleurs et des cœurs profondément touchés... Le pasteur me fit chercher pour prendre le thé avec quelques amis; mais bientôt on m'appela de nouveau, parce que plusieurs personnes voulaient me parler. Je sortis donc, et je me trouvai entouré, dans la cour, de 200 personnes de tout âge et de tout sexe, qui venaient encore m'apporter de l'argent pour les missions. et me questionner, en me serrant la main, sur les intérêts de leurs âmes. « Ah! disaient-ils, si tu voulais encore » demeurer ici pour nous parler, nous resterions debout autour » de toi, pendant toute la nuit, pour t'entendre. » Et la plupart de ces gens n'avaient rien mangé depuis le matin; quelques-uns même, avaient eu 5 ou 6 lieues à faire pour se rendre à l'Eglise. Je me retirai enfin épuisé de fatigue, mais réjoui de l'amour et du zèle de ces braves gens... O ma chère patrie! »

[1] N° 2, page 29 et la note.
[2] Près du lac Siljan, dans la province de Kopparberg où habitent les Dalécarliens.

Amérique. *Bas-Canada.* M. Tanner, ministre de la Parole de Dieu, qui est employé par la *Société des Missions canadienne française,* à l'évangélisation des catholiques romains du Bas-Canada, vient de quitter momentanément ce pays, et de se rendre en Europe afin d'y plaider la cause de son œuvre. Il est arrivé récemment en Suisse, où il cherche de nouveaux ouvriers de langue française ; il se rendra de là en Angleterre et en Ecosse, pour y solliciter les églises à venir par leurs dons au secours de la Société. — Dans une réunion publique à Genève, il a fait connaître, par des détails intéressants, l'œuvre de Dieu dans le Bas-Canada ; et il a trouvé déjà trois chrétiens dévoués, qui s'offrent à l'accompagner, au printems, dans cette contrée lointaine. Nous espérons bientôt pouvoir donner à nos lecteurs un aperçu de l'évangélisation qui s'y poursuit, et dont nous ne les avons dès longtemps plus entretenus.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

De l'état actuel de l'église réformée en France. Par Edmond Scherer, Dr. en théologie. Paris 1844, Delay ; Lausanne, Ducloux ; etc. Une brochure de 62 pages in-8°. Prix : 1 fr. de Fr., soit 7 batz.

Cette brochure est une voix de plus dans la discussion qui s'agite actuellement en France sur la position et les intérêts des églises de la réformation. Nous n'avons pas à nous occuper ici du débat lui-même ; mais nous pouvons dire que ces pages sont écrites avec netteté, avec indépendance, et dans un esprit évangélique. Il nous semble qu'elles seront lues utilement par tous, et qu'elles doivent jeter du jour sur la question.

L'esprit du protestantisme, par le Dr. Hœfling ; et Christ le seul Maitre, par le Dr. Olshausen : Traduits de l'allemand. Publiés par la Société pour la traduction d'ouvrages chrétiens allemands. Neuchâtel 1843, J. P. Michaud ; Lausanne, Ducloux ; etc. Un vol, de 54 et 70 pages in-12°. Prix : 5 batz, soit 75 cent.

Les deux ouvrages réunis dans ce volume ont pour but de soutenir les principes évangéliques de la réforme, en présence d'adversaires différents. Le premier combat les ennemis du dehors, qui voudraient réduire le protestantisme à une simple négation, ou qui méconnaissent d'une autre manière son caractère positif et réel. L'auteur résume ce caractère en deux mots : la Bible et la foi ; la Bible seule règle de la foi, et la foi unique condition du salut. — Le second, plein de conseils et de directions utiles, s'adresse plutôt aux croyants, et les rappelle au véritable esprit du christianisme en combattant un mal qui fait bien du ravage dans l'intérieur de l'église. Il montre qu'il n'y a

d'autre intermédiaire entre les hommes et Dieu que Jésus-Christ, et que nul ne doit s'interposer entre Jésus-Christ et les hommes : leçon qui s'applique avant tout aux docteurs, pasteurs, parents et instituteurs fidèles, mais qui s'adresse aussi à tous les chrétiens. Car si les uns ont trop souvent une tendance à dominer sur les âmes en leur imposant leurs opinions, fût-ce même la vérité, les autres ne sont que trop disposés, aussi, à se laisser diriger par un homme, et à recevoir sans examen, de lui, leur foi toute faite.

La Société neuchateloise pour traduction d'ouvrages chrétiens allemands ; son œuvre, ses principes, son plan et ses vœux. Neuchâtel 1843, Michaud ; Lausanne, Ducloux ; etc. Une brochure de 62 pages in-8°. Prix : 5 batz.

C'est ici le premier manifeste d'une société qui depuis 5 ans se fait connaître et apprécier par ses œuvres. C'est donc une histoire autant qu'un rapport. Cette société s'y montre bien au fait du champ qu'elle exploite, en connaissant le faible et le fort, et apportant à son travail cette mesure de largeur et de sévérité, qui laisse à l'individualité l'espace nécessaire, mais veut, avant tout, demeurer fidèle à la vérité qui vient de Dieu. Au reste cette brochure, qui ajoute beaucoup à la confiance qu'avait déjà inspirée, à ce dernier égard la Société de Neuchâtel, offre en soi-même un haut intérêt, comme tableau de la littérature chrétienne et du mouvement religieux des esprits, dans cette Allemagne, si féconde en hommes de foi, de dévoûment et de véritable science, mais si foisonneuse, aussi, en aberrations de l'intelligence et en vaines et dangereuses subtilités.

La gaité de la jeunesse et le sérieux de la piété en éducation chrétienne ; par Wilhelm Harnisch. Traduit de l'allemand. Publié par la Société pour la traduction d'ouvrages chrétiens allemands. Neuchâtel 1843, Michaud ; Lausanne, Ducloux ; etc. Une brochure de 73 pages in-12°. Prix : 4 batz, soit 60 cent.

Un essai sur une matière neuve, un essai solide et consciencieux, est toujours un ouvrage digne d'intérêt. Tel est celui que nous annonçons ici. L'auteur cherche à répondre à cette question : Comment concilier, dans l'éducation des enfants, la gaîté naturelle à leur âge, avec le sérieux du christianisme, auquel ils sont appelés aussi bien que l'homme fait ? Les deux dispositions étant considérées comme venant de Dieu, l'une par un don de nature, comme la vie elle-même, l'autre par un don de la grâce, comme la conversion et le salut, l'auteur établit d'une part, qu'aussi longtemps que la gaîté se concilie avec ces cinq dispositions, la docilité, le goût du travail, la véracité, la justice et l'amour, elle n'a rien d'incompatible avec le sérieux de la piété ; d'autre part, que ce sérieux, quand la grâce le produit chez les enfants, ne peut, généralement parlant, s'y présenter sous les mêmes apparences que chez l'homme mûr qui a fait l'expérience de la vie et de ses péchés ou chez le fidèle qui a déjà *goûté les puissances du siècle à venir*. — L'auteur avoue qu'on pourra ne pas se ranger à

telle de ses assertions particulières; mais, en thèse générale, il pense être dans le vrai, et nous le croyons aussi. Il vaut, dans tous les cas, la peine de méditer son petit écrit. Tous ceux qui s'occupent chrétiennement de l'éducation des enfants, y puiseront quelque bonne idée, et la méditation des habiles en prendra peut-être occasion de faire faire quelques pas à cette question qui est loin d'être épuisée.

Quelques gouttes du lait de la parole, ou prédications familières, sur quelques points fondamentaux de la doctrine et de la vie chrétienne. Par H. Berthoud, ministre de Christ, à Vallorbes. Imprimé pour être donné en souvenir à mes catéchumènes. Lausanne 1842, Delisle, et chez Ducloux; etc. Un petit volume de 96 pages in-18°. Prix : 5 batz.

Un jeune membre de notre clergé a publié sous ce titre, sur cinq portions de la Parole de Dieu, autant de méditations simples, affectueuses, empreintes de l'Evangile, qu'il offre à ses anciens catéchumènes comme un souvenir et un résumé de l'enseignement qu'ils ont reçu de lui. La bonne nouvelle du salut y est présentée d'une manière attrayante; mais peut-être, en revanche, le côté sévère de la Bible, y est-il un peu oublié. Il est vrai, que, si la nouvelle de la condamnation encourue par le pécheur, est propre à le pousser vers Christ pour y trouver sa délivrance, réciproquement, la vue de l'amour immense dont Jésus a aimé les pécheurs quand il est mort pour eux, suffit quelquefois pour briser le cœur le plus dur et le faire rentrer en soi-même. Telle était sans doute la pensée de l'auteur, quand il a écrit ses méditations.

CORRESPONDANCE ET EXPLICATIONS.

Un de nos lecteurs, anonyme, nous envoie de Genève quelques bonnes réflexions sur Ps. I, 1, que nous insérerions avec plaisir, si elles ne touchaient pas à un sujet, sur lequel nous sommes bien d'accord avec notre correspondant, mais qui ne doit pas entrer dans le plan de la Feuille religieuse.

Nous avons aussi reçu de Genève sous les initiales J. V. un fragment d'un discours sur le Sommeil des Vierges. Mais l'auteur qui avait dans l'esprit l'ensemble du discours, ne s'est pas aperçu que le fragment détaché du reste, perdait un peu de la clarté qu'il avait sans doute à sa place, surtout quant à la classe de personnes à qui il est adressé. Nous n'en sommes pas moins reconnaissants de ce que l'auteur a bien voulu penser à nous.

En général, nous saisissons cette occasion pour rappeler à ceux de nos frères qui auraient la bonne volonté de nous envoyer des articles à insérer dans cette feuille, que les auteurs n'y sont jamais nommés, et que, le fussent-ils quelquefois, il suffirait de la moindre répugnance exprimée à cet égard, pour que nous respectassions l'anonyme. A moins de cas particuliers, nos correspondants peuvent donc, sans danger, se faire connaître à nous, ce qui rendrait les moyens de communication plus faciles.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 5. — 1844. Du 4 Février.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : *Missions évangéliques.* VI. Asie orientale ; Bornéo. — IX. Tribus sauvages de l'Amérique du Nord ; Mission vaudoise chez les Sioux. — *Variétés.* Assemblées de Missions pour les enfants. Le Corroboro ; avec vignette.

MISSIONS ÉVANGELIQUES.

VI. ASIE ORIENTALE. — BORNÉO.

Dans nos Feuilles de mai 1837, nous avons conduit nos lecteurs jusqu'à *Bornéo*, cette grande île qu'habite un des peuples les plus sauvages et les plus cruels du monde, et qui attendait encore que le jour du salut se levât sur ses bords. En suivant les pas du missionnaire Barnstein, qui y faisait un voyage d'exploration, nous avions recueilli de ses récits l'espérance de voir s'établir, sur la côte sud, quelque station de la Société de Barmen. Nous avons à raconter ce que le Seigneur a fait depuis.

CÔTE DU SUD.

Commençons par ajouter au coup d'œil géographique qui accompagnait notre première relation, quelques renseignements nouveaux, extraits des divers rapports des missionnaires.

La partie de la côte sud, que nous avons choisie pour nos premiers établissements, est plate jusqu'à une grande distance dans l'intérieur. Quelques districts un peu plus relevés y portent le nom de *Pulò* (îles), parce qu'on présume qu'ils étaient en effet des îles, quand le reste de la plaine était encore recouvert par la mer. La marée se fait sentir fortement dans les fleuves, et

remonte même l'un d'eux jusqu'à plus de 14 journées de son embouchure. — Trois fleuves considérables se déchargent dans la mer qui baigne cette côte. Le plus occidental est le fleuve *des Grands Dayaks;* vient ensuite le fleuve *des Petits Dayaks*, puis, vers l'orient, le *Benjer*, dont le précédent n'est qu'une branche. Ces cours d'eau sont d'autant plus importants à connaître, que ce sont les grands chemins de Bornéo. Les missions sont établies sur leurs bords. — Six à huit lieues plus haut que l'embouchure du Benjer, on rencontre à l'Est, un bras, qui, sous la forme d'un arc, se détache du fleuve et le rejoint plus haut. Sur les bords de cet arc, à une journée de la côte, s'élève *Benjermassin*. Cette ville est bâtie sur les deux rives, qu'unissent beaucoup de ponts. Elle est le siége du Résident hollandais, et compte parmi ses 40,000 habitants, outre les Indigènes, des Chinois et beaucoup de Malais. Là se trouve naturellement le premier poste missionnaire — En remontant le Benjer lui-même, on arrive au pays des *Dussons*, qui donnent aussi leur nom à ce fleuve. Les missionnaires Becker et Hupperts le remontèrent, en 1838, jusque près de l'équateur. Là, on leur parla souvent d'un lac qui doit être au nord-est, et autour duquel sont beaucoup de kampongs ou villages fort peuplés. La population qu'ils rencontrèrent, leur parut faible et disséminée. — A une journée au-dessus du bras sur lequel est Benjermassin, il sort du Benjer un autre embranchement aussi large que le Rhin près de Dusseldorf. Il descend vers le sud-ouest; c'est le fleuve des Petits Dayaks, dont les deux rives sont habitées par cette tribu, ainsi nommée à cause de leur petit nombre; ils sont environ 10,000. Tout leur territoire s'appelle *Pulo-Petak*. Là s'est fixée la seconde station des missionnaires de Barmen. — Ce fleuve des Petits Dayaks, communique par un bras, avec le fleuve le plus occidental, celui *des Grands Dayaks*. Cette populeuse tribu mène une vie plus sédentaire que la première; ses kampongs sont plus fixes et plus nombreux. C'est dans celui de *Guhong* que le missionnaire Barnstein fit, à son premier voyage, une alliance de sang avec le chef; il est devenu dès lors le siége d'un troisième poste.

Benjermassin. Depuis que nous y sommes établis, (écrivent des missionnaires) nous n'avons presque pas rencontré d'opposition: cela nous surprend. Nous trouvons, tant chez les païens que chez les chrétiens, une sorte de respect pour la Parole de Dieu. Les prêtres mahométans même, qui sont

Malais, se montrent amis. Partout nous sommes reçus dans les maisons avec bienveillance, quoique nous ne flattions personne et que nous annonçions l'Evangile tel qu'il est dans la Bible. Des milliers ont déjà entendu le message de paix, et des centaines de Dayaks, qui arrivent ici de divers quartiers de l'intérieur, en ont remporté chez eux la nouvelle. Plusieurs d'entre eux ont déjà appris à prier Dieu.

Inn, chinois converti, et ci-devant fabricant d'idoles, nous cause beaucoup de joie. Son fils *Ambon,* âgé de 10 ans, est également bien disposé. Un jour de fête païenne, il eut la hardiesse d'arracher à l'idôle ses ornements, en s'écriant: « Il » faut que les idoles périssent! » Cet acte passa, sans être puni. Une fois qu'on l'avait outragé, il répondit à ceux qui l'excitaient à se venger: « Le Seigneur ne veut pas cela; il le » condamne! » Sa mère étant Dayake, son père comprend bien la langue de ce peuple, et pourra rendre de bons services à la mission.

Nous avons aussi un jeune homme, appelé *Djémi,* d'un caractère sérieux, qui nous encourage par ses bonnes dispositions. Il a fait preuve qu'il sait, au besoin, fermer la bouche aux Mahométans. Un de ses camarades qu'il ne voyait pas, l'entendit, un jour, prier ainsi: « O Seigneur Jésus! envoie-moi aussi ton St-Esprit! mon cœur n'est pas pur; mes actes mêmes ne le sont pas. Pardonne-moi mes péchés, et accorde-moi ton St-Esprit! »

Quant aux *Dayaks* qui, chaque année, descendent en grand nombre de l'intérieur de leur vaste île à l'embouchure du Benjer, nous saisissons avec empressement toutes les occasions de leur faire connaître l'Evangile. Un chef de la tribu des *Kapouas* qui fut quelque temps à notre portée avec quelques-uns de ses gens, semble avoir vraiment reçu la lumière d'en haut, tant il a bien saisi la vérité divine.

Nous avons fondé deux écoles, sur les deux rives du Benjer. Elles sont très-fréquentées. Les écoliers s'y distinguent principalement par le chant. Nous avons composé dans leur langue des poésies, qui se chantent sur des airs allemands. Quand nous arrivons avec un cantique nouveau, les enfants sautent de joie. Il n'est pas rare d'entendre çà et là répéter ces chants dans les habitations.

Voilà ce que pouvaient écrire les missionnaires, dès la première année de leur établissement (1837). Dans les suivantes, 1838 à 1842, leur succès n'a pas diminué.

Nos écoles (écrivent-ils) sont maintenant destinées, l'une aux jeunes garçons, le matin, et l'autre aux jeunes filles, le soir; il y vient aussi les filles des employés européens. Celle de garçons prit surtout de l'accroissement en 1841; alors elle comptait, entre autres, 21 Chinois. A cette époque, nous avions aussi fondé un séminaire, qui comprenait 12 jeunes hommes malais, destinés aux fonctions d'aides-missionnaires.

Durant ces dernières années, nous avons toujours eu des services religieux en deux langues: les uns en malais, sont bien fréquentés; les autres, en hollandais, ont lieu tous les mois seulement, dans la maison du Résident, et sont suivis par 40 à 50 chrétiens.

Dans l'excursion que firent, en 1838, les missionnaires Becker et Hupperts en remontant le Benjer, les Dussons, qui sont aussi une tribu de Dayaks, les reçurent partout avec un esprit pacifique et amical. Quelques-uns les avaient vus à Benjermassin, et l'on pouvait rattacher les instructions qu'on leur donnait, à celles qu'ils avaient précédemment reçues. Les indigènes qui voyaient les missionnaires couchés dans leurs huttes sans précautions et sans armes, disaient: « Ce sont de tout autres gens que les naturalistes [1]. »

Nous voyons déjà des fruits précieux chez quelques-uns de nos anciens écoliers, qui, ayant fini leur temps d'école, sont entrés dans la vie active. Non-seulement, en général, ils consentent à rester en relation avec nous; mais il en est qui s'emploient activement pour la cause du Seigneur. — *Jongking* occupe un bureau de poste, à une journée d'ici; il y fait un fort bon usage de ce qu'il a appris; il y répand de bons livres que nous lui faisons passer; et il entretient de là avec quelques-uns de ses anciens condisciples, une correspondance édifiante. — Un jour, le missionnaire Barnstein allant avec sa femme dans le kampong chinois, y trouva un de ses anciens écoliers qui avait réuni 25 personnes pour s'édifier avec elles; c'était un dimanche, l'après-midi. Certainement, les vérités chrétiennes ont déjà fait une remarquable impression sur ces jeunes Chinois qui renonçent à l'idôlatrie. — *Bangsoai* a déjà éprouvé, dans la maladie comme dans la santé, que Jésus est son Sauveur. — Nous espérons de plus en plus qu'il sortira de nos écoles, des hommes qui donneront gloire à Dieu; attendu que la plupart se distinguent des autres jeunes gens du

[1] Qui les avaient visités précédemment.

pays, par leur conduite et par leur disposition à ne plus participer à l'idolâtrie.

D'autres personnes se réveillent. Plusieurs des soldats en garnison dans la ville demandent des traités malais et des Nouveaux Testaments.

On sait comment les femmes sont traitées ici. Les malayes surtout qui sont nombreuses, sont véritablement mises au rang des bêtes de somme, et comme elles, achetées et vendues. Les Mahométanes mêmes ne sont pas dans une position plus favorable. Celles qui sont libres sont si licentieuses qu'elles changent tous les mois de mari. Rien de plus commun que l'infanticide. Nous avons entendu de la propre bouche de Rato, l'amie des princesses et de la famille du Sultan, combien d'enfants elle a tués avant leur naissance. Nous nous réjouissons d'autant plus de pouvoir annoncer qu'une malaye, qui avait manifesté le même caractère que les autres, a pù être baptisée ici, sous le nom de *Christine*.

Nous recevons de temps à autre des visites de prêtres mahométans. Il y a peu à faire avec de pareils hommes. D'ordinaire, ils commencent par disputer; puis, ils amènent leurs vieilles légendes et leurs fables, où il n'y a ni sens ni raison. Souvent ils crient si fort, qu'il faut faire assaut des poumons pour parvenir à placer un mot. On conçoit qu'alors il n'y ait plus rien pour l'Evangile. Le plus court est de leur fermer immédiatement la bouche, afin de pouvoir adresser au moins quelques mots sérieux à leur conscience; et le meilleur moyen pour cela, c'est d'arriver aux anecdotes de la vie de Mahomet, à certains passages et aux contradictions du Coran, dont je me suis fait un recueil. — Du reste, des centaines de Bibles et des milliers d'autres livres chrétiens ont été distribués parmi les Mahométans. Il en vient presque tous les jours, qui demandent des livres. Toutefois depuis 1841, leur zèle fanatique s'accroit sensiblement. Vers cette époque soixante se sont embarqués pour la Mecque, afin de devenir prêtres, c'est-à-dire, au fond, pour n'être, au dedans et au dehors, que de purs pharisiens.

Les Dayaks montrent de la disposition à envoyer leurs enfants à nos écoles, quoique les Chinois nous les cèdent encore plus volontiers; mais les Dayaks ne veulent rien avoir à faire avec les Chinois convertis. Un de nos élèves de Benjermassin a déjà une école de douze enfants Dayaks. Deux enfants d'une femme dayake, morte dans la foi, ont aussi eu part à la grâce de Dieu.

Il y a eu ici pendant plusieurs mois, deux chefs dayaks avec leurs gens et leurs familles; ce sont *Tondo*, venu de 27 journées de distance, et *Hamon* de 30 journées. Chaque jour, ils ont reçu quelque instruction dans le christianisme. Ils auraient voulu emmener un missionnaire avec eux. Ils le demandèrent avec instance, et ne se départirent de leurs sollicitations que sur la promesse que nous leur fîmes, de leur envoyer quelqu'un aussitôt que l'arrivée de nouveaux collaborateurs nous le permettrait.

Le 3 décembre 1841, nous fêtâmes le 6e anniversaire de notre mission à Bornéo. Nous réunîmes bon nombre d'écoliers dans une chambre bien éclairée où ils se joignirent à nous pour louer et prier Dieu. Les yeux de quelques-uns montraient toute la joie qu'ils y trouvaient. Et il y a cinq ans le nom du Dieu vivant leur était encore inconnu !

Tout ce qui précède, prouve que Benjermassin est une station bien choisie, puisqu'il s'y trouve tant de portes ouvertes à la prédication de l'Evangile, et qu'elle est un centre d'où nos efforts peuvent s'étendre au loin tout autour.

Sans doute, bien des choses nous prouvent que le paganisme est encore debout; il vient, par exemple, de se construire un nouveau temple chinois. Mais nous jouissons de la plus grande liberté : nous prêchons dans les maisons, auprès des mourants et des malades, dans les temples, dans les rues, dans les marchés, sans que personne s'y oppose. La faveur des Résidents nous fournit des occasions importantes de faire connaissance avec des peuplades qui viennent de 30 ou 40 lieues à la ronde, et de leur dire un mot à propos.

Nous rencontrons, toutefois, certaines prédispositions défavorables. Tandis que le Hottentot, qui parle déjà en partie la langue de l'Europe, est plutôt favorablement disposé pour le christianisme; nos Dayaks, outre qu'il faut former leur langue, tiennent aux superstitions de leurs pères. Tandis que l'Africain désire le baptême; l'insulaire de Bornéo y répugne et s'y refuse longtemps: c'est au point que *Baba Inn*, qui prêche ouvertement parmi eux l'Evangile, n'a pas encore pu se résoudre à être baptisé. Cependant, en 1841, dans cette station, onze personnes recevaient l'instruction comme catéchumènes, et trente participaient déjà à la sainte cène.

On voit (écrivait le missionnaire Berger de Halle, après un séjour de quelques semaines à Benjermassin), on voit combien, dans ces lieux reculés, l'œuvre des Missions est néces-

saire, non moins aux chrétiens qu'aux païens. Précédemment, les chrétiens étaient du plus mauvais exemple aux païens et aux mahométans; aujourd'hui, non-seulement leur conduite est plus morale, mais encore quelques-uns sont entrés dans la voie du salut et comprennent que leur devoir est de glorifier Dieu au milieu des nations.

Il y a sept ans, tout était fermé (écrivaient en 1842, les missionnaires de Barmen dont nous racontons les travaux). On n'osait, sans risquer de perdre la tête, s'éloigner à 1 lieue de la ville. Aujourd'hui, tout est ouvert, et l'on peut, avec une grande sécurité extérieure, travailler à la diffusion de l'Evangile. Avec quelle bienveillance ne sommes-nous pas reçus des Dayaks! Avec quelle faveur ne nous ont-ils pás acceuillis à Pulo-Petak et dans le Kahaïan [1]! Comment ne pas admirer et bénir la voie du Seigneur? Où est-ce qu'il s'est trouvé si tôt une aussi facile entrée? Les portes s'ouvrent de toutes parts: il ne faudrait qu'un plus grand nombre d'ouvriers!

Nous avons eu aussi notre part d'épreuves domestiques. Dans les premiers temps de notre séjour dans cette île, nous perdîmes le bienheureux *Krüsmann*, que Dieu retira par une maladie de poitrine. *Becker* crut un moment être atteint d'un mal pareil, mais le Seigneur l'a remis. *Barnstein* est assez bien, mais faible. *Hardeland*, plus nouvellement arrivé, élevait trop la voix en prêchant: nous l'avons averti de parler plus bas, s'il voulait faire vie qui dure. *Hupperts*, tout petit et faible qu'il est, se trouve encore le plus fort de tous. L'enseignement dans les écoles nous épuise tous, et vite. Nous éprouvons, les uns après les autres, qu'au bout de deux ou trois ans, le sang apporté d'Europe est déjà tout renouvelé. Les tempéraments qui ont quelque chose de vif et de gai, comme celui du frère Hupperts, sont ceux qui vont le mieux. Les mélancoliques ne conviennent pas, attendu que le climat rend déjà tel. *Himmelmann*, après quelques mois de séjour à Pulo-Petak, revint mourir à Benjermassin, le 29 mai 1841, en s'écriant à sa dernière heure: « *Je sais que mon Rédempteur est vivant!* J'ai maintenant la lumière; j'éprouve de nouveau la miséricorde! » Son corps repose près de celui du bienheureux Krüsmann. Le Résident a voulu à ses propres frais faire élever un beau monument sur la tombe de notre frère. Le 17 mars 1842, la femme de Hupperts, cette épouse et missionnaire dévouée, mourut aussi à Benjermassin, de

[1] Les deux autres stations de Barmen, dont nous parlerons plus tard.

suites de couches, qui l'avaient forcée à quitter son poste. Six jours avant sa mort, elle regardait le ciel en souriant: « Que vois-tu? » lui dit son mari. — « Un chemin si beau, si magnifique! » répondit-elle. Elle rendit l'esprit dans la paix du Seigneur.

(La fin prochainement.)

IX. TRIBUS SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

MISSION VAUDOISE CHEZ LES SIOUX.

Nos lecteurs ont appris déjà que M. et Mme Dentan étaient de nouveau établis parmi les Sioux, et que M. Gavin y allait aussi faire des séjours qui n'étaient pas sans bénédictions [1]. Le rapport de la Société des Missions de Lausanne a fait connaître de nouveaux détails que nous nous bornons à rappeler ici en abrégé. Madame Dentan écrivait le 9 avril 1843 :

Nous avions une charmante école l'été passé, et, sauf quelques interruptions, elle a continué jusqu'en septembre. En octobre, les Indiens se sont dispersés pour la chasse, ce qui a mis fin à notre école, ainsi qu'à nos services religieux du dimanche, qui, depuis l'achèvement de la maison d'école, étaient très-bien suivis. Nous avions ordinairement de 20 à 30 personnes. Les enfants qui fréquentaient l'école ont appris à chanter plusieurs cantiques dans leur langue, ce qui leur fait grand plaisir, et M. Dentan a imité plusieurs des psaumes de David et les a adaptés aux airs français qu'il aime tant. Le psaume XXIIIe surtout, chanté sur l'air du cantique XI de M. Malan (« O cieux, unissez-vous aux transports de la terre, » etc.) me semble extrêmement beau en sioux et a souvent soulagé mon cœur.

Pendant l'hiver et lorsque les Indiens furent de retour de la chasse, l'école et les réunions de culte recommencèrent, mais avec moins de succès qu'elles n'en avaient eu d'abord.

Nous étions, dit Me Dentan, tellement interrompus par les hommes et les femmes, dont il y avait toujours un certain nombre devant le feu, que nous n'avons pu faire autre chose que d'apprendre à lire à neuf personnes.... Nous avons ordinairement des services en sioux le dimanche... Quoique nos réunions soient peu suivies, nous avons eu, grâces à Dieu, des

[1] Voyez les N° 4 et 19 Supplém. de ces Feuilles en 1843.

occasions continuelles de faire connaître le nom de Jehova à ce pauvre peuple... Plusieurs écoutent avec indifférence, d'autres rient, tandis que quelques-uns disent qu'ils croient, qu'ils ne prient point le diable, ne lui offrent aucun sacrifice, non plus qu'à des pierres ou à quoique ce soit d'autre, mais qu'ils invoquent le Grand-Esprit et se confient en lui seul. Quoiqu'il en soit, la Parole, nous le croyons, n'est pas profondément enracinée dans leurs cœurs; car nous ne voyons pas *des fruits convenables à la repentance.* Cependant quelques femmes âgées manifestent beaucoup d'anxiété sur l'état de leur âme et nous paraissent *chercher le Seigneur* avec sincérité, *quoiqu'en tâtonnant, afin de le trouver*[1]. Une pauvre veuve, âgée et abandonnée, disait : « Quand je vais seule couper du bois, » je regarde vers le ciel et je dis : O Grand-Esprit ! on nous » dit que tu connais toutes nos misères et que tu as pitié de » nous; aide-moi et me montre ce qu'il faut que je fasse pour » te plaire ! » — Une autre pauvre vieille raconte que.... comme elle souffrait extrêmement de maux de dents, elle se rappela ce qui lui avait été annoncé (touchant la toute-science de Dieu, sa puissance et sa bonté infinies). « Je m'en allai seule, » dit-elle, « et étendant les mains vers les nuages, je m'écriai : « O toi, Grand-Esprit ! Sais-tu toutes choses ? Peux-tu nous » aider et avoir pitié de nous ? Alors, aie pitié de moi et dé» livre-moi de mon mal de dents. »

Je crois certainement que la vérité a fait quelques progrès pendant l'année qui vient de s'écouler... Un vieillard, dont l'influence n'est guère moindre que celle du chef et qui s'est montré fort opposé aux écoles, dit souvent aujourd'hui qu'il est convaincu que nous avons raison, que lui et tous ceux qui se confient dans le diable, auront leur part avec lui après la mort, et qu'il espère que ses enfants adoreront le Grand-Esprit ; mais que pour lui, il n'ose pas se tourner vers Dieu, parce qu'il a commis des crimes si terribles qu'il ne peut pas espérer de pardon. — D'autres manifestent beaucoup d'inquiétude.

Le rapport du Comité annonce ensuite que M. et Me Gavin sont aussi revenus s'établir à Red-Wing après avoir dû renoncer pour le moment à s'établir au milieu de la bande de Wahpascha, comme ils en avaient conçu l'espérance. Les Sauvages ont tout à coup résolu de demander que les fonds destinés à l'établissement des écoles leur fussent remis, et

[1] Acte XVII, 4, 27.

il est douteux que celle de Red-Wing pût s'établir maintenant, si elle ne l'était déjà.

Wakouté, aussi, aime mieux les dollars que l'instruction de son peuple. Il me disait, il y a quelques jours : « A quoi bon destiner cet argent à l'instruction des Sioux? « Ils n'ont aucun désir de s'instruire. C'est autant que nous perdons. Quant à vous, vous êtes aidés par des personnes qui sont au delà des grandes eaux ; vous êtes venus sans notre argent et vous pouvez vivre indépendants de nous. »

D'après la lettre de M. Gavin dont le passage ci-dessus est tiré, l'école était fréquentée par un nombre de vingt à trente enfants ; Mmes Dentan et Gavin consacraient à l'enseignement tout le temps dont elles pouvaient disposer. M. Dentan y prenait aussi part, tandis que M. Gavin lui-même se réservait exclusivement à la prédication proprement dite.

Nous sommes actuellement, poursuit M. Gavin, mieux logés que nous ne l'ayons jamais été depuis que nous sommes parmi les sauvages. Chacune de nos deux familles a une chambre de 16 pieds de longueur sur 16 de largeur, qui lui sert de cuisine, de chambre à manger, etc. Au-dessus de cette pièce, nous avons fait un demi étage où se trouvent une chambre à coucher et un cabinet de travail. Nous ne sommes pas somptueusement logés ; mais nous le sommes, grâces à Dieu, convenablement et commodément. Notre logement est à peu près terminé ; celui du frère Dentan ne l'est pas encore ; il occupe encore une partie de la maison d'école. Il a eu la complaisance de faire construire la première, la moitié du bâtiment que je dois occuper, afin que nous pussions monter plus tôt. «

M. Dentan ajoute aux nouvelles données par M. Gavin, quelques renseignements sur l'école, son état, la manière dont il faut s'y prendre avec les petits sauvages, le peu de tranquillité qu'on obtient. Nous sommes obligés de renvoyer, pour toutes ces choses, au Rapport de la Société des Missions.

Le Comité a reçu des nouvelles plus récentes par une lettre de M. Gavin. On y voit que M. Dentan est tombé gravement malade, dans un petit voyage qu'il avait entrepris pour aller à la rencontre de sa femme revenant d'une

visite qu'elle a faite à ses parents. On ne sait pas encore quelle aura été l'issue de cette nouvelle épreuve ; mais il paraît que le danger était grand. Que le Dieu des miséricordes soit toujours avec ses serviteurs ! — Quant à la station, outre cette épreuve consistant dans la maladie de M. Dentan, elle en a d'autres encore à supporter. D'abord beaucoup de maladies parmi les sauvages.

La saison, dit M. Gavin, a été très-critique. Depuis la première quinzaine de juillet jusqu'à maintenant, la majeure partie de mon temps a été employée à administrer des remèdes et à visiter des malades... Toute la bande a souffert de l'*influenza* ou épidémie catarrhale [1]; ils tombaient malades les uns après les autres et venaient chercher du secours... Au bout de quelques jours, il ne restait plus personne pour faire leurs cérémonies superstitieuses auprès des malades ; leurs instruments étaient tous silencieux ; les conjurateurs venaient eux-mêmes avec leurs familles, disant : « Nous aussi, nous désirons » la vie ; aie pitié de nous, etc. » Dieu a usé, en effet, d'une grande miséricorde envers eux ; aucun n'est mort. — Nous avons aussi lieu de le bénir pour nous-mêmes. Ma femme a eu une attaque de fièvre fort violente, notre enfant aussi. Le frère Dentan a souffert de l'*influenza* pendant quelque temps [2]; mais grâces à Dieu, si *nous avons eu des maux en grand nombre,* dans sa bonté *il nous a délivrés de tous.*

A cette première maladie a succédé une fièvre aiguë, qui a atteint encore un très-grand nombre des sauvages. Enfin un troisième fléau, analogue au *cholera morbus* est venu fondre sur cette pauvre peuplade.

Ceux qui en sont atteints éprouvent des angoisses terribles ; ils ont des crampes qui semblent leur déchirer les entrailles et au bout de peu de temps, ils perdent connaissance. J'ai été témoin de deux cas semblables, il y a quelques jours. L'une de ces deux personnes est maintenant rétablie, l'autre est encore malade ; mais l'une et l'autre m'ont dit que si je ne leur eusse pas immédiatement tendu secours, elles seraient mortes dans peu. L'un, en particulier, me dit après être revenu à lui-même : « Il s'en est peu fallu que tu ne m'aies trouvé mort en-

[1] Ce qu'on appelle la grippe, chez nous.

[2] Il s'agit ici du temps qui a précédé le voyage de M. D. et sa dernière maladie, dont nous avons parlé plus haut.

» tièrement. Je n'avais plus rien de vivant que le cœur ; tout » le reste de mon corps était déjà comme mort ; je ne connais- » sais plus personne à deux pas ; mes yeux étaient troublés » et mon esprit défaillait. » Il n'y a maintenant, pour ainsi dire, qu'une voix dans la bande pour répéter que j'ai sauvé la vie à un grand nombre d'entre eux. Le Seigneur a, en effet, des vues de miséricorde envers ce peuple ; car, malgré le grand nombre des malades, deux petits enfants seulement sont morts. La bande de Wabpascha n'a pas été si épargnée ; il y est mort douze à treize personnes, à peu près tous adultes... Les sauvages d'ici disent qu'il y a un châtiment de Dieu envoyé sur Wabpascha et sur sa bande, parce qu'ils ont été les premiers à dire qu'ils ne voulaient ni écoles ni missionnaires parmi eux.

L'école est abandonnée ; les sauvages ne permettent pas aux enfants d'y aller et n'y vont pas eux-mêmes. Cette mesure, concertée entre tous, est un moyen à l'appui des démarches qu'ils font dans le but d'obtenir du gouvernement américain, au lieu de l'école, l'argent destiné à la fonder et à l'entretenir.

Plusieurs m'ont déjà dit (ainsi s'exprime M. Gavin) que s'ils ne peuvent point obtenir cet argent, ils seront satisfaits de le voir employé à une école ; mais que, comme beaucoup de personnes leur ont donné lieu de croire qu'ils pourraient l'obtenir, ils ont voulu, une fois pour toutes, essayer d'en faire la demande.

Quant aux dispositions des sauvages à recevoir l'Evangile, je crois qu'elles sont plus favorables que jamais... Nous n'avons toujours que peu de personnes à nos assemblées du dimanche ; le fait de venir à une assemblée publique, pour recevoir de l'instruction, leur répugne. Toutefois, j'ai eu avec plusieurs d'entre eux des conversations particulières. Ils viennent souvent me voir individuellement. Ils préfèrent venir à leur loisir qu'au temps fixé pour une réunion. J'espère que Dieu sanctifiera les épreuves de quelques-uns, qu'il ouvrira leurs yeux et désabusera leur esprit. Leurs principaux conjurateurs ont été forcés de confesser, à diverses reprises, que leurs cérémonies sont inefficaces pour guérir les malades et calmer leurs douleurs ; ils faisaient ouvertement ce pénible aveu : « Nous n'y pouvons rien ! » et Dieu leur faisait voir qu'il y a quelqu'un au-dessus d'eux, qu'ils ne connaissent point.

Puissent les pauvres Sioux arriver bientôt à la connaissance de ce Dieu caché, mais qui se révèle en Jésus-Christ. Priez, lecteur, pour que leur cœur s'ouvre à la prédication de l'Évangile, et qu'ils le reçoivent afin qu'il soit réellement pour cette race qui périt sans lui, le sel qui conserve et qui prévient la corruption.

VARIÉTÉS.

Assemblées de Missions pour les enfants.

Nos lecteurs savent déjà avec quel zèle les enfants de la Grande-Bretagne ont pris part, depuis deux ans, à l'œuvre des missions. Des sociétés se sont formées exclusivement entre eux, et de nombreuses souscriptions sont recueillies. Mais le secours pécuniaire qu'en reçoit le travail du règne de Dieu, n'est pas le résultat le plus important de ce mouvement remarquable; on peut espérer que bien des jeunes âmes seront bénies par ce moyen, et qu'il est destiné peut-être à préparer bon nombre d'ouvriers futurs pour cette moisson où ils sont encore si rares. Dans ce point de vue, surtout, on ne lira pas sans intérêt quelques détails sur ces associations d'enfants en Ecosse.

Une réunion de missions, composée des enfants qui suivent l'Ecole du Dimanche de Path-head, a eu lieu le 1er janvier dernier, dans le but d'arrêter l'emploi des fonds de leurs collectes missionnaires. M. Anderson, instituteur, présidait la réunion, dans laquelle plusieurs discours intéressants furent adressés aux enfants. On ouvrit ensuite le tronc qui contenait environ 55 francs, et ce ne fut pas la partie la moins intéressante des opérations de la soirée, que la délibération pleine de jugement et d'ordre, dans laquelle les enfants vôtèrent le partage de leur petit pécule, entre les différents champs de missions, ainsi que la manière ferme et suivie dont ils soutinrent leurs motions. L'argent fut réparti, par égales portions, entre les missions dans l'Inde, les missions moraves, et les missions pour les juifs. — C'était le fruit de leurs petites collectes pendant l'espace de sept mois. — Quelques-uns des enfants s'avancèrent alors vers le président, et chacun lui remit la liste de ses souscriptions destinées spécialement à l'asile des orphelines dans l'Inde, dont le montant fut d'environ 70 francs. — Les enfants terminèrent cette réunion par le chant de quelques

hymnes. Au moment de se séparer M. Anderson dit qu'une réunion du même genre, devait avoir eu lieu ce même jour à Canonmills, mais que, quelque intéressante qu'elle ait pu être, il était bien assuré, que les 3000 enfants, qui devaient y avoir pris part, n'avaient pas été plus heureux que les 300 qu'il avait maintenant sous les yeux. Les enfants répondirent à ces paroles, par les acclamations les plus joyeuses.

La seconde grande assemblée de missions des enfants d'Edinbourg a aussi eu lieu le 1er janvier dernier. La salle avait été, pour cette occasion, élégamment décorée de verdure, et quelques idoles païennes avaient été suspendues au plafond, de manière à être facilement vues des enfants. Ils se trouvaient réunis là au nombre de trois mille, et étaient accompagnés de beaucoup de leurs parents et amis. Le Dr Smyttan présidait la séance. MM. Davidson, Batteman et le miss. Wilson de Bombay s'adressèrent tour à tour à l'assemblée, d'une manière fort intéressante; après quoi, un élève de M. Wilson, jeune Parsis de l'Inde présent dans l'assemblée, prononça quelques paroles simples et touchantes, bien appropriées au moment. — On s'est occupé, dans cette séance, de la formation d'une grande association de tous les enfants d'Ecosse, pour travailler à l'œuvre des missions. Dans cette association, chaque famille, ou chaque école, sera libre de travailler pour la mission qu'elle préfère. — Le 1er jour de l'an 1845, a été fixé pour la première séance générale, dans laquelle cette association devra rendre compte de ses travaux.

Le Corroboro, danse des Indigènes de la Nouvelle-Hollande.

Les tribus de la Nouvelle-Hollande sont les plus sauvages et les moins développées qui existent sur la surface de notre globe. Il suffirait pour s'en convaincre d'observer leurs jeux et leurs fêtes nationales. Celle dont notre vignette d'aujourd'hui présente le hideux aspect, est une danse appelée le *corroboro*. Les sauvages choisissent, pour célébrer cette étrange fête, le lieu le plus sombre et le plus retiré d'une forêt. Là, les spectateurs se rangent assis en demi-cercle; devant eux sont entretenus des feux d'écorce sèche, derrière lesquels la danse est exécutée. Les femmes qui composent l'orchestre sont placées sur le côté et presque entièrement cachées à la vue; mais elles ajoutent néanmoins beaucoup au caractère barbare de cette scène, par les hurlements de leurs voix glapissantes et par le



sauvage bruit des bâtons qu'elles frappent les uns contre les autres et des pièces de bois attachées à des cordes qu'elles font tournoyer dans l'air. Les acteurs se peignent le corps d'une espèce de chaux blanche, et s'efforcent, par la forme des dessins, à se donner l'aspect le plus hideux et le plus effrayant possible. Voici comment un témoin oculaire décrit le corroboro :

« Nous attendîmes quelque temps, avec une espèce d'anxiété, le commencement de la danse; quelques-uns des spectateurs paraissaient attentifs et sérieux, d'autres se livraient à la joie en fumant leur pipe au milieu des rires et du babil. Mais bientôt un profond silence régna dans l'assemblée; tous les yeux se dirrigèrent vers le lieu de la scène. Tout à coup la troupe des acteurs parut; et ils passèrent si subitement de l'obscurité de la forêt à la clarté des flammes, qu'ils semblaient être sortis de terre comme des squelettes vivants. Cette scène avait vraiment quelque chose de frappant et de magique. Aussitôt le vacarme des femmes commença et tous ces spectres se mirent à tourner autour des feux, en roidissant leurs membres et en se trémoussant avec des secousses convulsives. Ils se mirent en même temps à accompagner l'orchestre des cris sans cesse répétés de « hourrou! hourrou! hourou! » dont le bruit ne ressemblait pas mal à celui que ferait un immense rouet. »

Pauvres sauvages, ils ne connaissent pas de meilleures joies! et tel est l'état de profond abrutissement où ils languissent, que tous les efforts des missionnaires n'ont pu encore les amener au point d'entendre et de comprendre les vérités du salut. Toutefois le Seigneur ne s'est pas laissé entièrement sans témoignage au milieu d'eux, et ses serviteurs persévèrent. Une des trois sociétés qui avaient entrepris cette tâche, a dû, il est vrai, abandonner la station de *Wellington* qu'elle avait fondée dans l'intérieur; toutefois elle a été remplacée par un ministère régulier de l'église anglicane qui a même été confié à l'ancien missionnaire de la station. Un autre établissement est aussi menacé du même sort. Mais il en reste deux encore, l'un, à *Perth,* sur la côte occidentale, l'autre à *Moreton-bay,* à l'orient, dont les missionnaires ont plus d'espérance de succès. — Priez, lecteurs, priez le Dieu de toutes grâces, qu'il donne efficace à leurs efforts, et que nous puissions bientôt vous raconter de meilleures choses, sur ces misérables Nouveaux-Hollandais.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 6. — 1844. Du 11 Février.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : L'union des frères; Ps. CXXXIII. — L'enfant de la forêt; suite. — La vraie garde. — *Bulletin bibliographique.* Réflexions pratiques sur les Psaumes. Le massacre de Vassy. L'évêché évangélique à Jérusalem. Feuille mensuelle. — Le moyen de croître. — Oh! combien j'aime ta loi. Ps. CXIX, 97.

L'UNION DES FRÈRES.

Réflexions pratiques sur le Psaume CXXXIII.

Ce psaume ne consiste, pour ainsi dire, que dans une exclamation du Roi-Prophète; mais cette exclamation, en nous faisant connaître un des intimes sentiments de son cœur, peut nous montrer, encore mieux qu'un autre genre d'enseignement, quel est le caractère et quelle est la vie du vrai fidèle.

Oh! que c'est une chose bonne et que c'est une chose agréable, que les frères demeurent unis ensemble! On ne peut pas se méprendre sur le sens que le mot de *frères* a dans ce passage. Les Israélites se donnaient mutuellement ce titre en témoignage de ce qu'ils ne formaient qu'une seule famille, étant tous enfants du même père, puisqu'ils étaient descendants de Jacob. Mais, dans un sens plus relevé, les hommes qui sont devenus enfants de Dieu par la foi, sont aussi, par la même raison, les frères les uns des autres. Nous voyons dans le livre des Actes et dans les Epîtres des Apôtres, que les premiers Chrétiens ne se donnaient pas d'autre titre que celui de *Frères*. Leurs ennemis eux-mêmes reconnaissaient qu'ils se regardaient l'un l'autre comme tels, et qu'en effet ils s'aimaient et s'entr'aidaient en

frères. Toutes les fois qu'il s'est manifesté dans l'Eglise un réveil religieux, on a vu reparaître, avec la foi des premiers Chrétiens, les sentiments de sympathie et d'amour qui les unissaient les uns aux autres. Les vrais croyants se sont mutuellement traités de frères, et leur affection réciproque a justifié ce titre. Le sentiment qu'exprime ici David est donc, que c'est une chose bonne et que c'est une chose agréable, que les vrais fidèles, quels que soient leur patrie et le rang qu'ils occupent dans la société, demeurent unis les uns avec les autres d'une manière véritablement fraternelle.

Il dit d'abord que *c'est une chose bonne*, et il n'est pas difficile de le faire sentir. Elle est bonne quant aux fidèles eux-mêmes ; c'est un des meilleurs moyens d'avancer dans la foi et la sanctification, que de suivre de près, par des rapports intimes avec eux, l'exemple des hommes qui ont déjà fait de grands progrès dans cette carrière. On peut même quelquefois recevoir un conseil salutaire ou un exemple édifiant, de chrétiens encore peu avancés dans la vie spirituelle. Il faut seulement que les rapports des Chrétiens entre eux demeurent parfaitement libres ; et qu'ils aient soin de les faire toujours servir au bien de leurs propres âmes, et à leurs progrès mutuels dans la voie qui conduit à Dieu.

L'union des fidèles entre eux est encore *bonne* pour ceux qui les entourent. Il en résulte *un témoignage*, comme on le voit dans le Psaume CXXII^e, et dans l'Evangile selon St-Jean Chap. XVII, v. 23. C'est là le spectacle que devrait toujours présenter l'Eglise de Dieu ; et lorsqu'elle ne le présente pas, il en résulte un grand mal soit pour elle-même, soit pour le monde. *S'il y a donc quelque consolation en Christ*, disait St-Paul au Philippiens, *s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque affection cordiale et quelque compassion, rendez ma joie parfaite, étant en bonne intelligence, ayant une même charité, étant bien unis ensemble, ayant les mêmes sentiments.* Les différences de patrie et de rang, non plus que les différences de vues quant aux choses secondaires de religion, ne doivent

empêcher qu'il existe une véritable union entre tous ceux qui croient au même salut, et qui, désabusés des illusions du monde, mettent leur principal intérêt dans les choses qui regardent l'éternité. Cette union entre les vrais chrétiens de dénominations différentes, est un témoignage aux yeux du monde de la réalité des dogmes fondamentaux du christianisme et de leur importance prédominante. Lorsqu'on les voit, s'aimer, se rechercher, se plaire dans la société les uns des autres, et s'entre-aider dans toutes les occasions, il est impossible à un esprit sincère de ne pas conclure que le lien qui les unit est au-dessus de tous les autres liens, que le principe qu'ils ont en commun est une vérité, et que cette vérité est *la seule chose nécessaire*. En même temps cette union est un témoignage aux yeux de l'Eglise, de la sincérité de leur foi et de la présence de Jésus-Christ au milieu d'eux. Notre Seigneur lui-même, dans le chapitre de St-Jean cité plus haut, qu'on a appelé la prière sacerdotale, disait au Père, en parlant de ses disciples présents et futurs: *Je leur ai fait part de la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux et tu es en moi, afin qu'ils soient perfectionnés dans l'unité,* ET QUE LE MONDE CONNAISSE QUE C'EST TOI QUI M'AS ENVOYÉ, *et que tu les aimes comme tu m'as aimé.*

L'union entre les fidèles n'est pas seulement *une chose bonne;* elle est aussi *une chose agréable*. Cette parole de David est confirmée par l'expérience de tous ceux d'entre les chrétiens qui ont su demeurer dans cette union avec tous leurs frères. Lorsqu'une fois nous connaissons sous leur vrai point de vue les choses de ce monde et les choses du ciel, c'est un repos pour notre âme que de nous trouver avec des hommes qui les voient de la même manière et dont la conversation ne risque pas de nous détourner de la route que nous devons suivre. Nous sommes les uns et les autres *concitoyens des cieux;* et c'est une grande douceur pour nous que de nous occuper ensemble des intérêts de notre commune patrie. L'affection qui existe entre les vrais chrétiens suffirait seule pour que leurs rapports mutuels fussent une source de consolation et de joie.

Mais pour que l'union des fidèles entre eux puisse avoir tous les bons effets qu'elle doit produire, il faut que les uns et les autres restent unis à leur divin Chef, et que ce soit de lui qu'ils attendent toutes les bénédictions qu'il leur transmet par le canal de leurs frères. C'est ce que nous pouvons voir par les deux autres versets de ce psaume. *C'est comme cette huile précieuse répandue sur la tête, qui descend sur la barbe d'Aaron et qui découle sur le bord de ses vêtements; et comme la rosée de Hermon, et celle qui descend sur la montagne de Sion. Car c'est là que l'Eternel a établi la bénédiction et la vie à toujours.* Aaron ayant été le premier des grands sacrificateurs établis de Dieu pour offrir des victimes en expiation des péchés du peuple, est un des principaux types de Jésus-Christ, qui est à la fois *notre souverain Sacrificateur*[1] *et l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.* Aaron portait sur sa poitrine une pièce de métal sur laquelle étaient gravés les noms des douze tribus d'Israël, en signe de ce que Jésus-Christ, dans ses prières, intercède auprès de son Père pour chacun de ses rachetés. De même, cette huile de l'onction sainte qui, versée sur la tête d'Aaron, découle sur le bord de ses vêtements, représente cette onction du Saint-Esprit qui *n'a pas été donnée à Jésus-Christ par mesure* et que *le Père envoie en son nom* à ceux qui croient en lui[2]. La *rosée qui descend sur la montagne de Sion*, nous présente la même image, puisque c'est sur cette montagne que fut construit, par l'ordre de Dieu, le temple qui renfermait l'arche de l'alliance. Ces versets nous enseignent donc que si les enfants de Dieu doivent être unis ensemble, c'est parce qu'ils sont les disciples du même Sauveur, qu'ils ont la même foi et les mêmes espérances et qu'ils recherchent les dons du même Esprit pour qu'il les console et les sanctifie. Plus ils resteront tous *attachés au chef*, plus ils pourront être en bénédiction les uns pour les autres. C'est ainsi que St-Paul veut que, *suivant la vérité avec la charité, nous croissions en toutes choses dans celui qui est le chef, savoir Christ; duquel tout le corps bien proportionné et bien joint par la*

[1] Hébr. VII, VIII. [2] Jean XIV, 26.

liaison de ses parties qui communiquent les unes aux autres, tire son accroissement selon la force qu'il distribue dans chaque membre, afin qu'il soit édifié dans la charité. Ce passage nous montre aussi que le corps de l'Eglise a plus d'*accroissement* quand *ses parties communiquent les unes aux autres*, c'est-à-dire, quand tous les disciples sont unis par une véritable affection et ont ensemble des rapports fréquents et intimes. *C'est là*, dit David, *que l'Eternel a établi la bénédiction et la vie à toujours.* Il y a une promesse à peu près semblable dans le livre du prophète Malachie : *Ceux qui craignent l'Eternel*, dit-il, *ont parlé l'un à l'autre, et l'Eternel a été attentif et l'a entendu; et un livre de mémoire a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Eternel et qui pensent à son nom. Ils seront miens, a dit l'Eternel des armées, lorsque je mettrai à part ce que j'ai de plus précieux; et je les épargnerai comme un homme épargne son fils qui le sert.* Puissions-nous être de ceux pour qui s'accompliront de si précieuses promesses ! [1]

L'ENFANT DE LA FORÊT.

Premières années d'un missionnaire, racontées par lui-même.

(Suite.)

Parvenu à ma quinzième année, j'entrai dans l'époque importante de l'instruction religieuse qui précède l'admission à la table du Seigneur. Malheureusement je la reçus sans beaucoup de façon, avec nombre d'autres, d'un ecclésiastique dont le cœur était tellement attaché à la terre qu'il ne pouvait en détacher ni le sien ni celui de ses catéchumènes. Il était tout plongé dans l'avarice et les distractions mondaines; et ses ouailles ne l'étaient guère moins. Son triste exemple, prolongé pendant une longue suite d'années, avait exercé sur sa paroisse une si funeste influence, que de grossiers péchés y étaient devenus dominants. Faut-il s'étonner que l'on fît peu d'attention à la Parole de Dieu ? car, même dans ce qu'il en prêchait, on ne le croyait pas sincère. — Pour moi je voyais bien tout ce qu'il y avait là de fâcheux; car je pouvais en juger d'après mes

[1] Extrait des *Réflexions pratiques des Psaumes*, en ajoutant à la méditation sur le Psaume CXXXIII, un fragment de celle sur le Ps. CXXII, auquel renvoie l'auteur. (Voir le Bulletin bibliographique.)

lectures. Ma conscience aussi m'avertissait promptement de ce qui était bien ou mal; et quoique je ne connusse rien des voies de Dieu dans l'Evangile, devenir un homme pieux était cependant mon sincère désir. Si quelqu'un m'eût alors parlé du Sauveur, avec quel empressement j'eusse prêté l'oreille! Car mes intentions étaient bonnes, et la confirmation de mon baptême avait une haute importance à mes yeux. Le dimanche où je devais participer pour la première fois à la cène, je me retirai dans un coin écarté; là je me prosternai devant le Dieu qui était alors pour moi *le Dieu inconnu*, et je le suppliai de l'abondance de mon cœur, aussi bien que je savais le faire, de m'accorder sa grâce et son secours, l'assurant que je voulais lui appartenir tout le temps de ma vie. — J'en restai là pour cette fois; mais dès cette heure je n'eus plus de complet repos dans ma conscience, jusqu'à ce que j'aie connu le Sauveur. Je sentais bien qu'il me manquait quelque chose; mais je ne savais comment m'y prendre pour l'obtenir; car je n'avais pas le vrai guide, la Parole de Dieu. Ni mes parents ni moi ne possédions une Bible; ce livre précieux était alors, dans ma patrie, assez difficile à trouver. Je l'avais bien rencontré ici et là dans ma vie errante, et j'y avais lu quelquefois; mais je ne savais pas l'apprécier comme la *Parole de Dieu*, dans le sens relevé et absolu de ce mot. En effet on avait alors, et peut-être encore aujourd'hui, chez nous la funeste habitude d'appeler de ce nom indistinctement tous les livres religieux, tels que sermons, prières, méditations, etc. J'en avais lu quelques-uns aussi, mais j'y comprenais peu de chose, et surtout je ne les distinguais pas de la Bible, qui perdait par là, pour moi, sa divine autorité. C'est ainsi que, ne connaissant pas le vrai chemin, je restais toujours arrêté dans une piété extérieure. Afin de m'exciter à l'accomplissement de tout ce qu'elle me prescrivait, je me mis à écrire un journal qui m'aidât à régler compte avec moi-même; mais n'ayant aucune mesure sur quoi je pusse apprécier ce qui était au fond de mon cœur, je n'y inscrivais que ce qui concernait ma conduite envers les hommes ou les formes de la religion. Quant à l'amour de Dieu et à la communion de Christ, mon journal n'en parlait jamais; car c'étaient pour moi choses inconnues. C'est ainsi que je m'enfonçai dans une vie tout à fait pharisaïque; et quelque temps après, lorsque pour porter un jugement sur moi-même, je voulus consulter mon journal, je n'y trouvai que peu de chose dont j'eusse à me repentir. Toutefois, comme j'avais lu

dans mes livres, que la repentance était nécessaire pour un chrétien, il fallait bien que je trouvasse en moi quelques péchés : c'était ordinairement de la négligence dans la prière ; et là-dessus, je m'arrachais quelques soupirs ou quelques larmes de repentance, afin de pouvoir me dire que j'avais rigoureusement accompli tout ce que mes livres prescrivaient. Mais cette pénitence légale était une affaire de quelques moments, que je répétais aussi souvent que je le jugeais nécessaire. Tel est l'état d'ignorance où je demeurai plusieurs années jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de m'ouvrir enfin les yeux.

Dégoûté, comme je l'ai dit, des fonctions de maître d'école, je me sentis assez de force à 15 ans, pour apprendre avec mon père l'état de menuisier. J'en sus bientôt assez pour pouvoir entreprendre à moi seul quelque ouvrage. Mais malheureusement j'avais beaucoup de peine à en trouver : malgré toutes mes recherches j'étais le plus souvent sans travail. Il ne me resta donc, une fois l'été venu, qu'à reprendre la vie oisive de berger. — Si j'eusse alors connu les œuvres de Dieu dans la création comme je les connais aujourd'hui, que d'heures passées dans l'ennui ou dans de vaines rêveries, eussent été remplies par une occupation utile et agréable ! Depuis que j'ai plus à faire avec les livres imprimés qu'avec le grand livre de la nature, j'ai souvent regretté ce précieux loisir ; et si je savais que le temps perdu pût encore se retrouver dans les forêts d'Orebroe, je ferais bien exprès le voyage. Sans doute rien n'est perdu dans les plans de Dieu, et les années qu'un arbre met à croître avant de porter du fruit, ne sont point considérées comme une perte ; mais quant à nous, chaque heure qui, par notre faute, s'envole sans laisser après elle aucun profit, doit être pour notre conscience un sujet d'humiliation et de regret.

Cet été se passa comme les autres, dans une molle nonchalance qui n'était troublée que par le sentiment d'une vocation manquée, ou par la perspective de l'hiver qui s'approchait avec toutes ses détresses. Je frissonnais à la pensée de reprendre une école de famille ; et l'état de menuisier n'était pas une ressource pour moi. Après de longues réflexions je me décidai donc à y joindre encore celui de tailleur qui devait me procurer plus d'ouvrage. Je trouvai un homme qui me reçut comme apprenti, et en peu de temps je devins passablement habile ; dès lors j'ai presque toujours fait moi-même mes vêtements. Mais à ce métier aussi, je me vis souvent des semaines entières sans travail, et j'étais obligé de les remplir par toutes

sortes d'ouvrages agricoles, tels que battre le grain, faucher, labourer, etc., dans lesquels je finis par devenir assez habile.

Au milieu de tous ces changements d'état, ce qui m'était le plus pénible, c'est de n'avoir aucune demeure fixe : depuis ma dixième année, j'avais habité plus de 20 lieux différents, et partout avec la certitude que mon séjour n'y serait pas de durée. Cette vie nomade finit par m'être tellement à charge, que je résolus d'y mettre fin. Je me rendis donc auprès de mes parents pour voir avec eux ce qu'il y aurait à faire. Mais à mon arrivée, mon père était absent, et je trouvai ma mère si malade que, quand je voulus lui parler, elle ne me reconnut pas. Lorsque je lui dis qui j'étais, elle fut fort émue, et me dit en poussant un profond soupir : « Hélas ! c'est toi ? Dieu te bénisse ! » Quelques minutes plus tard, ses longues souffrances avaient pris fin et son âme s'était envolée dans le monde invisible... Cette séparation si subite fit sur moi une impression que je n'oublierai jamais. Puisses-tu reposer en paix, mère chérie ! Oh, puissé-je te retrouver un jour dans le sein de Dieu, et te dire encore toute ma reconnaissance pour l'inépuisable tendresse dont tu m'as entouré. Je t'ai coûté bien des larmes de sollicitude et d'amour qui ont plus de prix à mes yeux que les perles les plus précieuses.

Dès ce moment j'eus encore moins de repos que jamais. J'avais dix-sept ans, et toutes les facultés de mon intelligence s'épuisaient au problème difficile de savoir comment il me serait possible d'en venir à étudier ; car c'était à mes yeux une chose claire, que je ne serais jamais heureux dans une autre vocation. Quoique je n'eusse aucune ressource devant moi, je voulus néanmoins faire une tentative, et je me rendis à Karlstadt pour voir ce qu'il en serait. J'avais rassemblé dans ce but un peu d'argent qui devait me suffire pour quelques mois.— Je fus, à mon inexprimable joie, reçu, en effet, dans une école, et je fis bientôt aussi la connaissance de quelques personnes bienfaisantes qui eurent pitié de ma pauvreté. Mon professeur ne tarda pas à m'accorder sa protection, et prit beaucoup de peine pour m'être utile. Il m'introduisit dans plusieurs bonnes maisons de la ville qui m'accueillirent avec bonté ; et, pour chaque jour de la semaine, j'en avais une où je pouvais aller prendre un repas. C'était là sans doute un grand soulagement pour moi ; mais d'un autre côté j'éprouvais une vraie douleur d'être ainsi à charge à mes semblables. Au reste ce secours était loin de me suffire, et toutes les autres dépenses de la

vie restaient à couvrir. J'étais par là exposé à des privations nombreuses, surtout en hiver où j'étais obligé de travailler dans une chambre glacée; mais par la bonté de Dieu, je ne perdis point courage et ma santé n'en souffrit pas non plus: car les privations et le froid n'étaient pas pour moi choses nouvelles. Je m'applaudissais au contraire, chaque jour, d'être venu à la ville; et telle était ma passion d'étude, que pour la satisfaire j'eusse encore enduré de plus grands maux.

Dans l'été, arrivèrent les vacances: elles eussent été supprimées, si l'on m'eût consulté; car je ne songeais qu'à faire des progrès dans mes études, et non à me reposer. Toutefois ce temps de liberté fut le bien venu, parce qu'il me fournissait l'occasion d'aller visiter mon père, auquel, depuis la mort de ma mère, mon cœur s'était doublement attaché. Mais au moment de partir, je tombai malade, et dus retarder mon voyage de quelques jours. — Sans attendre ma pleine guérison je me mis en route dès que je crus en avoir la force; toutefois je payai cher mon impatience. A peine avais-je marché quatre heures de temps, qu'une fièvre brûlante me saisit. Ayant pu à grand'peine atteindre un village, je sollicitai dans plusieurs maisons la permission de m'y arrêter un peu; partout elle me fut refusée. Ne pouvant décidément plus poursuivre ma route, je n'eus d'autre parti à prendre que celui de m'introduire dans une grange où je me couchai sur un peu de foin. La fièvre acquit une intensité extrême, et mon visage enflait si fort, que mes yeux se fermèrent tout à fait Je passai là deux jours entiers, sans prendre la moindre nourriture, sans avoir une goutte d'eau pour étancher ma soif et sans être vu de personne. Une femme entra enfin dans la grange, et m'ayant aperçu, elle se mit fort en colère de ce que j'avais osé y pénétrer sans permission. « Jeune homme, me dit-elle, pars d'ici sur le champ; si tu venais à mourir dans cette grange, nous ne saurions pas que faire de toi. » Comme j'étais incapable de faire un pas et même de dire une parole, je trouvai fort dur que l'on me refusât jusqu'à une place pour mourir en paix.

Dans cette détresse, tous mes péchés se représentèrent à moi et pesèrent de nouveau sur mon cœur. Je répétai mes anciens vœux, et promis au Seigneur d'être un enfant docile, s'il voulait me tendre secours. Mais tout cela, encore, ne se rapportait qu'à une piété extérieure, à des prières assidues, comme si je pouvais rendre par là service à Dieu et m'assurer sa faveur. Toutefois le Seigneur, qui voyait en moi quelques dé-

sirs sincères, et qui vient au devant de celui qui ne le connaît pas, ne me traîta pas selon ce que j'aurais mérité, mais selon sa grande miséricorde. Il vint à mon aide; et il le fit d'une manière si merveilleuse, qu'une heure après que la femme m'eut si durement congédié, je sentis tout-à-coup une nouvelle force circuler dans mes membres; j'essayai de me lever, de marcher, et je pus sans retard me mettre en route. — Je fus pénétré de gratitude envers Dieu pour une délivrance si prompte et si frappante; elle m'est toujours restée comme un des événements importants de ma vie, et j'espère ne jamais l'oublier: c'est en lui donnant gloire, que je la raconte.

Quand j'arrivai chez mon père, la joie fut grande des deux parts: j'avais tant de choses à lui raconter sur la manière dont Dieu m'avait toujours fait trouver le nécessaire; lui, de son côté, voyant mon goût pour l'étude, avait dès longtemps souhaité que mon vœu le plus ardent pût s'accomplir, et il était heureux de mon bonheur. — Je demeurai chez lui trois semaines; j'avais apporté des livres avec moi pour continuer mes études, et quand je pouvais aider mon père, j'étais heureux aussi de partager son travail.

Les vacances passées, mon départ de la maison paternelle ne fut pas si douloureux, que quand je la quittais pour être maître d'école ou berger; alors il m'avait semblé souvent que mes souliers étaient comme de plomb et mes yeux comme deux fontaines de larmes; mais cette fois le courage remplissait mon cœur: car je sentais que j'étais en chemin vers le but où tendaient tous les rêves de ma vie. En effet, une nouvelle preuve du soin paternel de Dieu m'attendait dès ma rentrée à l'école: c'est ainsi que le Seigneur prévient ses enfants et les entoure de sollicitude avant même qu'ils aient appris à le connaître et à l'aimer. Tant il est vrai qu'*Il nous a aimés le premier*, comme le dit un apôtre.

A peine arrivé à Karlstadt, je fus mandé chez mon professeur: il me proposa d'entrer dans une maison de la ville où je devais instruire et surveiller trois jeunes enfants, pour recevoir en échange le logement et la nourriture. J'acceptai cette offre avec d'autant plus de joie, qu'elle mettait fin désormais aux secours des personnes bienfaisantes, qui m'avaient aidé jusqu'alors sans que j'eusse rien pu leur donner en retour; car l'orgueil enraciné dans le cœur de l'homme n'aime pas à recevoir gratis, pas même de Dieu. Aussi voit-on des gens qui préfèrent se passer du ciel, plutôt que de l'obtenir comme un don de sa pure grâce.

Dès ce moment, j'eus à disposer de mes heures avec une plus stricte économie : outre l'école que je devais suivre aussi bien que mes élèves, je consacrais plusieurs heures à leur instruction, et je donnais encore quelques autres leçons au dehors, afin de subvenir à mes dépenses d'habits et de livres. Il ne me restait ainsi pour mes études particulières que la nuit; et telle était ma soif de science, que j'en passais, en effet, une partie à étudier. Dès que j'eus assez d'avance pour acheter les matériaux nécessaires, je me mis aussi à confectionner moi-même mes vêtements et mes souliers; car jusqu'alors, ma mise avait présenté tout l'aspect de la misère, et l'espèce de mépris auquel j'étais ainsi exposé, m'avait mis fort au cœur d'avoir de meilleurs habits. Mais ce travail, je le renvoyais de même à la nuit; car outre que toutes les heures de la journée étaient remplies, j'aurais eu honte d'être surpris dans une telle occupation: fausse honte, sans doute, puisqu'il n'est jamais honteux de se suffire à soi-même dans les choses de cette vie.

A l'école, tout allait bien ; j'étais toujours le premier de ma classe et par là même le favori du professeur. Mais on eut l'imprudence de vanter si souvent mon application et mes talents, que je finis par y croire et par en tirer vanité. Je ne regardais point comme un péché cette bonne opinion de moi-même, parce que je n'avais pas encore appris à démêler les replis secrets de mon cœur; et je me faisais plutôt un mérite du zèle que m'inspirait l'orgueil.

Ainsi se passèrent quatre années. J'avais lu en grec le Nouveau Testament et quelques auteurs classiques; j'avais aussi étudié les principaux auteurs latins et je parlais cette langue assez couramment; les mathématiques m'étaient familières; je connaissais aussi les éléments de la géographie et de l'histoire. En un mot, je dois dire que tout ce que j'avais dû apprendre, je l'avais appris aisément, sauf une seule chose, et malheureusement, c'était la seule chose nécessaire: des *Paroles de la vie éternelle*, je n'en avais pas la plus simple notion. Mes maîtres ne m'y avaient jamais sérieusement encouragé, et j'étais moi-même trop altéré de connaissances humaines, pour donner quelque attention aux vérités de Dieu. C'est ainsi que je m'avançais dans la vie à travers les plus profondes ténèbres. Toutefois je dois donner gloire à la grâce inépuisable de Dieu, qui n'a pas permis que je tombasse dans une incrédulité complète envers sa Parole. C'est cette même grâce qui m'a gardé aussi de péchés grossiers au milieu des

tentations qui m'entouraient; car la jeunesse de la ville avait en général des mœurs déplorables. Heureusement j'étais dès mon enfance d'une timidité qui m'empêcha de me lier avec aucun de mes condisciples; et d'ailleurs le pauvre petit paysan, bien gauche et bien simple, savait si peu prendre les manières de leur société, qu'ils faisaient de moi l'objet de leur dédain et de leurs moqueries; on conçoit que ce rôle ne me plaisait pas, et je me tenais à l'écart autant que possible. Mais cela même les irritait encore plus contre moi, et leur jalousie excitée par mes succès, finit par attirer sur moi la haine universelle. Tel est le contre-poison que la bonne main du Seigneur avait préparé pour neutraliser le venin doux et subtil de la louange; ainsi mon cœur fut humilié et préservé d'un plus grand orgueil. Ainsi encore j'épargnai le temps précieux que j'eusse dissipé avec cette jeunesse légère; et le filet du péché dans lequel ils étaient pris, fut éloigné de moi.

Je savais à peu près tout ce que l'on pouvait apprendre dans les écoles de Karlstadt; et c'eût été perdre mon temps que d'y rester davantage. Dès lors tous mes vœux aspirèrent à l'université; mais où devais-je prendre de quoi subvenir à mes dépenses? Mon père n'était pas devenu plus riche qu'avant; personne, en mourant, ne m'avait légué la somme nécessaire, et nul vivant ne s'était engagé à me la fournir. — Mes dépenses courantes acquittées, il ne me restait que bien peu d'argent du produit de mes leçons particulières. Néanmoins avec ce peu je partis pour l'université de Lund. Ce n'était point, de ma part, abandon à la puissance miséricordieuse du Seigneur, qui, partout, vient au secours de ceux qui le réclament; c'était une aveugle confiance dans le bonheur qui avait jusqu'alors accompagné tous mes pas. Mais le Dieu fidèle me traitait déjà comme l'un de ses enfants, parce qu'il avait résolu de me rendre tel par sa grâce; et il *laissait passer* ainsi *le temps de mon ignorance*, afin que plus tard, quand il se serait fait connaître à moi, je fusse d'autant plus forcé de tout rapporter à sa miséricorde et d'en donner gloire à Lui seul.

(La suite prochainement.)

LA VRAIE GARDE.

Un pasteur danois [1] venait de recevoir la confession d'une pauvre et pieuse femme de sa paroisse, et à la suite de cet

[1] Le pasteur Holst de Flensbourg, dans le Schleswig. La confession conservée dans l'Eglise luthérienne est volontaire, et nous croyons que, le plus

acte usité dans l'ancienne église luthérienne, il lui avait donné l'assurance de la rémission de ses péchés par Jésus-Christ. Il lui dit en la congédiant: «Allez maintenant et gardez bien la grâce que vous avez reçue.» La bonne femme, au lieu de se retirer, fixa les yeux sur son pasteur avec un demi-sourire. «Vous ne m'avez pas compris?» lui demanda celui-ci. — «Oh! je vous ai bien compris,» répliqua la paroissienne. «Vous me dites de bien garder la grâce de Dieu; mais pour cela il faut d'abord que ce soit la grâce de Dieu qui me garde.» — Le pasteur se réjouit fort de trouver dans une âme si simple une telle profondeur de connaissance chrétienne; il lui répondit: «Vous avez raison; allez en paix.»

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Réflexions pratiques sur les psaumes, à l'usage du culte domestique. Publié par la société pour l'impression de livres religieux à Toulouse. Genève, 1844, Mme Beroud; Lausanne, Ducloux; Neuchâtel, J. P. Michaud. Deux volumes de 354 et 389 pages in-8°. Prix, 6 fr. de France, soit 42 batz.

Parmi les nombreuses publications chrétiennes qui de nos jours viennent réjouir les familles pieuses, nous avons du plaisir à recommander cet ouvrage, sur un des livres les plus importants de la parole de Dieu. Il est simple, édifiant et solide. On aurait pu dire beaucoup plus de choses sur chaque psaume en particulier; mais le principal mérite de ce livre est d'avoir su donner d'une manière variée, sur des sujets d'ailleurs fort semblables les uns aux autres, 172 méditations *courtes*, *doctrinaires* et *pratiques*, qui le rendent éminemment propre pour le culte domestique. L'auteur a fait preuve de jugement et d'expérience chrétienne dans la composition de cet ouvrage. — La lecture du 2me volume convaincra bientôt, comme le dit l'auteur dans son avant-propos, qu'il y a eu *progrès* dans sa marche; ce progrès qui résulte toujours d'une étude suivie de la Bible où l'on apprend à la respecter davantage, à se mettre plus véritablement à son école, et où par conséquent on éprouve un plus grand désir de la laisser nous parler elle-même et de ne perdre aucun de ses enseignemens. — Nous citons en tête de cette feuille une de ces méditations prise à peu près à l'ouverture du livre. Elle confirmera tout le bien que nous pensons de l'ouvrage entier.

Le massacre de Vassy, d'après un manuscrit tiré d'un couvent de Vassy, par Horace Gourjon ministre de l'Evangile. Paris, Delay;

souvent elle est simplement générale, c'est-à-dire que celui qui la fait n'entre dans les détails de ses péchés qu'autant qu'il le désire lui-même pour éclairer sa conscience. On voit que cette confession diffère beaucoup de celle de l'église romaine.

Genève, Beroud ; Lausanne, Ducloux, etc. Une brochure de 20 pages in-8° avec une vue de la grange où le massacre eut lieu en 1562, et un ancien tableau du fait, dont l'original dépose chez un propriétaire de Vassy. Prix 75 cent., soit 5 batz.

En face des dispositions que montre l'église romaine, il est aussi utile de rappeler les faits sanglants qui attestent jusqu'où se poursuit l'application de principes qu'elle n'a jamais désavoués, que de la combattre par une controverse directe. Le massacre de Vassy prélude à la St. Barthelémy d'odieuse mémoire. Le récit est celui d'un ancien manuscrit tiré d'un couvent qui subsista dans cette ville jusqu'en 1789. Il est simple et frappant. L'introduction présente ces faits et les autres du même genre, comme une preuve que l'église romaine a répandu le sang innocent, qu'elle en sera convaincue au jury de toutes les bonnes consciences; qu'en conséquence, elle se trouve jugée par la loi de Dieu comme coupable de meurtre, et que sa sentence doit être celle des meurtriers.

L'ÉVÊCHÉ ÉVANGÉLIQUE A JÉRUSALEM. Exposé historique avec documents; traduit de l'allemand, par A. de Mestral, ministre de l'église du canton de Vaud. Paris, 1843, Delay; Lausanne, Ducloux; etc. Une brochure de 128 pages in-8°. Prix : 10 batz.

La fondation d'un évêché anglican à Jérusalem, que nous avons annoncée il y a deux ans dans ces feuilles, a été dès lors le sujet de grands débats qui ont occupé la plupart des pays évangéliques de l'Europe. L'église épiscopale d'Angleterre s'en est applaudie comme d'un puissant moyen de se propager dans l'Orient; l'église évangélique de Prusse, qui a vu son monarque y prendre une part si active, s'en est effrayée comme d'une tentative pour la soumettre à la forme anglicane. Les uns n'y ont vu qu'une mesure politique destinée à consolider l'influence britanique dans l'empire Turc, et lui ont refusé, à cause de son caractère exclusivement épiscopal, tout effet salutaire pour la propagation de l'Evangile; les autres s'en sont réjouis comme du triomphe de la vérité dans ces pays où n'existent depuis si longtemps que des églises dégénérées. — Quant à nous, il nous semble que tous les partis ont plus ou moins dépassé la réalité dans cette querelle. D'un côté l'on a certainement exagéré l'importance de l'évêché de Jérusalem : jusqu'ici, du moins, il ne s'est guère montré que comme une station missionnaire pour la conversion des Juifs; encore a-t-elle été un moment menacée par la secte du puséisme, dont nous la croyons aujourd'hui heureusement délivrée. D'un autre côté, il serait injuste de refuser à cette institution toute heureuse influence pour le règne de Dieu dans l'Orient; malgré son origine politique et anglicane, et quelque exagérée qu'ait été l'attente de ceux qui l'envisageaient comme un moyen de protection pour tous les missionnaires évangéliques de ces contrées, les amis du Seigneur ne peuvent que se réjouir de voir cette lumière nouvelle, allumée dans un pays couvert de si profondes ténèbres, mais si intéressant par son passé et par son

avenir. — Quoi qu'il en soit, nos lecteurs trouveront dans la brochure ici annoncée, une apologie complète de l'évêché de Jérusalem dans le point de vue qui lui est propre. Ceux qui voudront en lire aussi la contre-partie, la trouveront dans une autre brochure, publiée en 1843, sous le titre de *l'Évêché anglican à Jérusalem*. Si nous ne l'avons pas annoncée à sa date, c'est que nous désirions ne pas nous prononcer dans une querelle, alors assez envenimée; nous devons avouer aussi, que cette brochure, avec bien des choses vraies pour le fond, nous parût écrite sur un ton qui ne convenait pas toujours au sujet.

Feuille mensuelle à l'usage des réunions de prières pour l'avancement du règne de Dieu; 5e année. Prix, 3 fr., soit 20 batz.

Cette utile et édifiante publication vient de changer quelque chose à son plan pour 1844. Après avoir, comme toutes les publications du même genre, fait connaître suffisamment le champ des missions par une revue de leur histoire jusqu'à nos jours, elle va réduire ses dimensions de moitié, et ne donnera plus qu'une feuille par mois. Cette étendue, qui est à peu près celle qu'occupe le même sujet dans notre Feuille, a paru suffisante pour tenir au courant de ce qui se fait pour la conversion des païens; elle fournit d'ailleurs une lecture bien assez longue aux réunions mensuelles de missions à l'usage desquelles ce journal est detiné. D'un autre côté le prix réduit de moitié ne sera plus que de 20 batz soit 3 fr. pour les 12 feuilles de l'année, ce qui les mettra à la portée d'un plus grand nombre. Nous recommandons vivement cette publication, fruit d'une étude assidue et consciencieuse du grand sujet qu'elle traite.

Oh! combien j'aime ta loi.... Ps. CXIX, 97.

On sait que la Société biblique britanique et étrangère répand aussi les Livres saints en France par le moyen de colporteurs. Un de ces hommes dévoués, arrivant dans une petite ville du département de la Mayenne, entra dans la première maison qu'il trouva ouverte, et adressa à une femme qu'il y rencontra, sa question ordinaire : « Ne voudriez-vous point acheter la Bible? » — A ces mots la bonne femme, sans songer à répondre au colporteur, se lève de sa chaise et se met à crier : « Mon mari, la Bible! la Bible! enfin nous pouvons la ravoir! » Un homme accourut aussitôt à ces exclamations, et s'écria à son tour : « Quoi, la Bible! où est-elle! » Alors seulement la femme revint au colporteur qui tenait une Bible dans ses mains, la lui prit avec véhémence, et la serrant sur son cœur, dit les larmes aux yeux : « Chère Bible! Non, non, personne ne t'enlèvera plus de chez nous! »

Il se trouva que ces bonnes gens avaient précédemment déjà acheté la Bible d'un colporteur, et l'avaient lue avec intérêt; mais dans un moment de frayeur, ils l'avaient abandonnée au curé, qui l'avait détruite. Toutefois ce qu'ils en connaissaient déjà avait laissé une impression durable dans leur cœur et dans celui de leurs amis qui s'étaient joints à eux pour l'entendre. Aussi ne s'était-il pas écoulé un jour dès lors, que des prières et des soupirs n'eussent été offerts à Dieu dans cette maison pour lui demander d'y ramener un marchand de Bibles. Enfin ces supplications étaient exaucées, et la femme, semblable à celle *qui avait retrouvé sa drachme perdue*, courut chez ses voisins, leur dire: « Réjouissez-vous avec nous, nous avons retrouvé la Bible et nous pourrons encore la lire ensemble. »

LE MOYEN DE CROITRE.

Nous ne gagnons rien à chercher avec anxiété l'accroissement et la perfection spirituelles; veillons plutôt sur notre cœur, et marchons en simplicité dans la communion de Jésus. Il en est ici comme pour notre corps: *nous ne pouvons, par tous nos soucis, ajouter une coudée à notre taille.* — Père céleste! je suis ton enfant en Christ. Je le sais, et j'en fais toute ma joie. Tout ce que tu voudras faire de moi, sera bien. Que j'apprenne seulement à demeurer dans le silence, quand tu opères en moi par ton Esprit, afin que je ne gâte pas ton ouvrage. Ainsi, je pourrai mener joyeusement une vie chrétienne, qui soit à ta louange. Mon corps et mon âme s'en trouveront bien.

La Feuille religieuse paraît, pour chaque dimanche en hiver et de deux dimanches l'un depuis Pâques au milieu de novembre. Le prix de l'abonnement, payable en souscrivant, est de 20 batz pour le canton de Vaud; de 24 batz pour Neuchâtel; de 25 batz pour le canton de Berne, de 36 batz pour le cant. d'Argovie; de 39 bz. pour le cant. de Lucerne; de 40 bz. pour le canton de Zurich; de 3 fr. 50 c. de France pour Genève; le tout franc de port. Il est aussi de 3 fr. 50 cent. pour la France, mais franco seulement jusqu'à la frontière suisse.

Le bureau de la Feuille religieuse est à Lausanne, rue du Grand-Saint-Jean, n° 41; et non chez M. Ducloux.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 7. — 1844. Du 18 Février.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Explication de l'Epître aux Romains ; VII. — Evangélisation de l'Irlande. — Appel de la Société évangélique de Genève. — *Bulletin bibliographique*. Mémoire de deux jeunes Ecossais. Wilberforce Richmond. De la personne et de l'œuvre de Christ.

EXPLICATION DE L'ÉPITRE AUX ROMAINS.

VII.

Suite de la seconde section.

DOCTRINE : JUSTIFICATION PAR LA FOI.

Chapitre II, v. 17 à 29.

17. *Voici, tu portes le nom de Juif.* — L'apôtre arrive maintenant à ceux qu'il veut surtout atteindre. S'il a parlé des nations ou des païens, c'était essentiellement pour faire connaître aux Juifs ce qu'est tout homme par sa nature. Car, du reste, il est remarquable combien peu la Parole de Dieu nous entretient, sous le point de vue spirituel et éternel, des peuples qui sont en dehors de l'alliance. C'est que la Bible est sobre de théories ; c'est qu'elle va toujours à l'application et à l'application la plus immédiate. Je ne dis pas qu'elle ne nous dise rien du sort qui attend, hélas ! les peuples idolâtres. Nous l'avons vue, au v. 12, très-explicite sur ce point. Et d'ailleurs, tout l'Ancien

Testament nous montre les nations châtiées pour leurs crimes, quoiqu'elles n'eussent pas en leur possession la révélation de Dieu : ainsi les Cananéens, les Assyriens, les Chaldéens, etc. Mais il n'en demeure pas moins vrai, que la Bible n'est réellement abondante qu'en ce qui touche le peuple de Dieu. Il est facile d'en saisir la raison. Aussi longtemps qu'un homme est en dehors de l'alliance extérieure, à quoi lui servirait-il que la Bible lui parlât de ce qui l'attend après cette vie? il ne possède pas le Saint Livre. Et quand il le possède, alors *le Royaume de Dieu est venu jusqu'à lui*, et dès ce moment tout ce qui lui importe, c'est de bien connaître les lois de ce Royaume. *Le Juif* en faisait partie ; c'est donc à lui finalement que toute la Parole était adressée [1]. Dès ce moment aussi, le discours de l'apôtre va tomber d'aplomb sur cette masse de gens qui, dans ce qu'on appelle l'Eglise chrétienne, n'ont que l'extérieur de la religion, de la piété et de la foi. *Voici, tu portes le nom de* chrétien. C'était un beau nom que celui de *Juif*, l'équivalent de *Judéen*, homme de la Judée, ou fils de Juda, la tribu royale d'Israël, la tribu de David, de Salomon et du Messie. C'est aussi un beau nom que celui de *Chrétien*, ou *Christien*, disciple du Christ, ami, frère de Jésus-Christ. Mais il y a des noms illustres qui écrasent ceux qui les portent. C'est un beau nom, à plusieurs égards, que celui de Suisse, ou de Français ; mais tous ceux qui le reçoivent s'en montrent-ils vraiment dignes?

Tu te reposes entièrement sur la loi ; — tu cherches ta justice en la loi, tu t'estimes sûr du ciel parce que tu possédes la loi de Dieu ! Et toi, chrétien de nom, tu te reposes sur ton baptême, sur ton admission à la Ste-Cène, sur une certaine moralité ; c'est dans ces actes que tu cherches ton salut, et voilà comme une loi nouvelle sur laquelle *tu te reposes*.

Tu te glorifies en Dieu. — Le *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob :* ainsi s'appelle Dieu, et nul mieux que le Juif ne pouvait dire : J'invoque le Dieu de mes pères ; je ne veux pas d'autre religion que celle de mes pères. Il avait

[1] Jean X, 35 ; III, 19.

vraiment de quoi se glorifier en Dieu *son Libérateur et son Rédempteur de tout temps*. Et nous chrétiens, adorateurs du Dieu d'Israël, héritiers des promesses, qui faisons profession d'être conduits, soutenus par l'Ange de l'alliance, notre Sauveur, consolés et sanctifiés par son Esprit, nous avons certes à nous *glorifier*, ou à *nous réjouir en Dieu qui est notre Sauveur*. Mais prenons garde que ce qui fait le sujet de notre gloire, ne tourne à notre confusion!

18. *Tu connais sa volonté et discernes ce qu'il y a de meilleur* (ou *ce qui* en *diffère*), *étant instruit d'après la loi*. — *Connaître* a, le plus souvent peut-être dans l'Ecriture, un sens très-intime qu'on ne peut lui donner ici. Quand elle dit: *C'est ici la vie éternelle de te connaître, toi seul, vrai Dieu et Jésus-Christ que tu as envoyé;* il est évident qu'il s'agit d'une connaissance réelle et pratique, de cette connaissance qui unit l'être humain tout entier à l'objet connu. Dans ce sens on ne saurait *connaître la volonté de Dieu* sans la faire. Mais il est un autre genre de connaissance, connaissance de la tête plus que du cœur, comme on s'exprime, connaissance sèche et stérile, qui ne va qu'à la condamnation de celui qui la possède. Telle était l'instruction religieuse du Juif non-converti; telle est malheureusement la religion de la plupart des individus qui portent le nom de chrétiens. Ils connaissent passablement la volonté de Dieu, ils discernent ce qu'il y a de meilleur, ou ce qui diffère de cette volonté. Instruits par l'Evangile (où ils n'ont guère vu qu'une loi, soit qu'ils n'aient pas été mieux enseignés, soit qu'ils n'aient pas voulu comprendre et recevoir la saine doctrine), ils savent par cet Evangile quelle est la volonté de Dieu; c'est en deux mots, *qu'ils se convertissent et qu'ils vivent*. Ils voient, à ne pouvoir le méconnaître, combien le monde et tout ce qu'il présente d'attraits aux passions, est contraire à la sainte volonté de Dieu. Les voilà donc, encore sur ce point, tout à fait de niveau avec le Juif de nom.

19 et 20. *Et tu te persuades d'être guide des aveugles, lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, instituteur des ignorants, maître des petits enfants*. — Le Juif comprenait

sa supériorité relativement aux autres peuples, sous le point de vue religieux. Il avait été pour eux une lumière plus grande que l'histoire des temps anciens n'en veut convenir et que les incrédules de nos jours ne se soucient de le reconnaître. C'est tout le rebours pour les chrétiens. L'histoire atteste le bien immense que le christianisme a fait dans le monde; rien n'est plus incontestable que la supériorité des peuples chrétiens sur tous les autres, malgré l'affaiblissement de la foi et l'extrême propagation de l'ivraie parmi le bon grain : et toutefois combien de soi-disant chrétiens qui oublient ces prérogatives, et semblent tout prêts à donner la palme aux peuples qui ne connaissent point Dieu! — Il n'en est pas ainsi, pourtant, du plus grand nombre. Les chrétiens en général sentent que Dieu destine l'église à être *la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres*, et beaucoup d'entre eux estiment à un haut prix cette position que Dieu leur a faite. Plusieurs aussi comprennent qu'il n'y a pas *des aveugles* chez les païens seulement, et ils s'offrent pour *guides* à ceux qui, près d'eux, ne savent pas trouver le chemin de la vie et de la paix.

Ayant la forme de la connaissance et de la vérité dans la loi. — *La forme*, et non pas *la règle*, comme traduit Osterwald [1]. Pour le Juif charnel, la loi n'était et ne pouvait être que *la forme* de la connaissance et de la vérité. Toute connaissance de Dieu et toute vérité s'y révèle assurément, mais ce n'est pas à l'homme naturel. Celui-ci n'y voit que préceptes et cérémonies. Toujours est-il qu'il possède une forme de connaissance et de vérité, d'après laquelle il peut instruire les ignorants. Combien de chrétiens aussi, et même quelquefois de ministres, qui, n'ayant que *la forme de la piété*, n'ont également que *la forme de la connaissance et de la vérité* dans l'Evangile!

21 à 23. *Toi donc qui enseignes autrui, tu ne t'enseignes pas toi-même! toi qui prêches de ne pas dérober, tu dérobes! toi qui dis de ne pas commettre adultère, tu commets adultère! toi qui as en abomination les idoles, tu commets des sacrilèges! toi qui te glorifies en la loi, tu outrages Dieu par*

[1]. C'est le même mot que dans 2 Timoth. III, 5.

la transgression de la loi! — « Il est des hommes, » dit Thomas Scott, dans ses commentaires, « il est des hommes contre lesquels déposeront un jour les sermons qu'ils ont prêchés, et les livres qu'ils ont écrits. » On est bien coupable d'ignorer la volonté de Dieu, quand on devrait la connaître; on l'est plus encore de la violer quand on la connaît; et que dirons-nous de ceux qui l'enseignent aux autres et qui l'enfreignent, bien plus, qui transgressent la loi tout en mettant leur gloire dans la loi?

24. *Car le nom de Dieu est blasphémé à cause de vous parmi les nations, comme il est écrit.* — Cette parole ne se trouve nulle part en termes exprès dans l'Ancien Testament; mais il est probable que St-Paul fait allusion, entre autres aux passages suivants: Essaïe LII, 5; Lamentations II, 15, 16; Ezéch. XXXVI, 20-23. Ces passages et un grand nombre d'autres, nous montrent les nations païennes se moquant du Dieu d'Israël, qu'ils estimaient avoir vaincu, en subjuguant et en opprimant son peuple. Mais comme les défaites des Israélites furent toujours le châtiment de leurs prévarications, on conçoit très-bien la pensée de l'apôtre: « Ce sont vos crimes, ô Juifs, qui ont mis si bas dans l'estime des peuples, et vous et votre Dieu! »

Blasphémé. Nous avons ce même mot dans 1 Tim. VI, 1, et Tit. II, 5. *Que tous les esclaves qui sont sous le joug, estiment leurs maîtres dignes de tout honneur; afin que le nom de Dieu et la doctrine ne soient pas blasphémés. Que pareillement les femmes âgées... forment les jeunes à aimer leurs maris, à aimer leurs enfants, à être prudentes, chastes, gardant la maison, bonnes, soumises à leurs maris, afin que la Parole de Dieu ne soit pas blasphémée.* D'où nous voyons quel crime commettent ceux qui, ayant la forme de la connaissance et de la vérité, démentent Dieu par leur vie. Ils croient *enseigner* et *conduire*, tandis qu'ils pervertissent et qu'ils égarent. Ils se glorifient en Dieu et en sa Parole, et ils les déshonorent: *gens dont la condamnation est juste.*

Avant d'aller plus loin, remarquons le bel ordre et la suite des pensées de l'Apôtre. Il s'agit d'exposer l'état de péché où se trouvent les hommes. St-Paul nous les montre

donc méconnaissant Dieu jusqu'à le remplacer par des idoles muettes, ouvrage de leurs mains. De là, le renversement universel des bonnes mœurs et un si grand obscurcissement des lumières de la conscience que l'homme en est venu à approuver le mal. Il n'a pu cependant répudier toute notion de la justice divine, ou confondre entièrement le mal et le bien. Il sait, dans l'occasion, juger son semblable et se juger aussi lui-même; ensorte qu'il pourra fort bien être sujet au jugement de Dieu, et il le sera. — Mais au milieu des hommes, est un peuple tout à part, qui jouit dès les temps anciens d'une révélation de Dieu. Ce peuple renferme sans doute des âmes justes devant Dieu; mais ce qui les a faites justes n'est point ce que le vulgaire pense. Le Juif possède une loi de Dieu, qu'il connaît, qu'il admire, qu'il propose aux autres hommes; mais il la viole, lui, le premier, et en la violant il se rend plus coupable que personne; car il est cause que ces nations qui ont méconnu Dieu, blasphèment son nom trois fois saint! — Tel est le cercle que le Saint-Esprit trace par l'organe de notre apôtre, cercle où tous les hommes, Juifs et Gentils, se trouvent enfermés *dans une même rébellion* [1], et sous le poids d'une même condamnation [2] afin qu'un même salut soit annoncé à tous [3].

Mais le Juif, cependant, n'avait-il pas autre chose que la loi des Deux Tables, loi qui ne pouvait que le condamner? Moïse n'avait-il pas institué, ou régularisé des sacrifices pour l'expiation du péché; et avant Moïse, au temps même d'Abraham, le Seigneur n'avait-il pas donné la circoncision, cérémonie qui résumait en quelque sorte toutes les autres, puisqu'elle était le sceau des promesses [4]? — Voici la réponse.

25. *Il est vrai que la circoncision est utile, si tu observes la loi; mais si tu es transgresseur de la loi, ta circoncision devient prépuce.* — Si tu observes la loi, tu es un vrai Juif, un Israélite réel, un légitime fils d'Abraham, et le rite par lequel on a marqué ta place dans l'Alliance, est pour toi une bonne chose; mais si tu vis en transgresseur de la loi,

[1] Chap. XI, 32. [2] Chap. III, 22. [3] Chap. XI, 32. [4] Chap. IV, 11.

te voilà de nouveau dans la catégorie générale des pécheurs; et à quoi te sert le sceau de l'alliance? — Et toi, chrétien! si tu te conduis selon l'Evangile, ton baptême et la profession de ta foi sont une bonne chose; mais dans le cas opposé, de quoi te servira ton baptême, à quoi même t'est bon ce que tu appelles ta foi? *cette foi* te *pourra-t-elle sauver* [1]?

26, 27. *Si donc le prépuce garde les justes ordonnances de la loi, son prépuce ne sera-t-il pas réputé circoncision? et le prépuce qui l'est par nature, s'il accomplit la loi, ne te jugera-t-il pas, toi qui, malgré la lettre et la circoncision, es trangresseur de la loi?* — S'il se pouvait que ceux qui sont en dehors de l'alliance *accomplissent* la loi, ils seraient le peuple de Dieu mieux que toi, Juif ou chrétien de nom. Il faudrait, remarquez-le bien, qu'ils observassent la loi d'une manière *accomplie,* ce qui certes n'est pas possible; mais le raisonnement de l'apôtre n'en est pas moins plein de force et de vérité. Le Juif de nom, et, nous pouvons ajouter, le chrétien de nom, sont l'un et l'autre sous la loi; c'est en elle qu'ils cherchent finalement leur justice et non en la foi de Christ. C'est pourquoi leur circoncision ou leur baptême ne fait que resserrer l'obligation qui leur est imposée par la loi, de l'accomplir tout entière; et de la sorte, ils sont aussi sous une condamnation d'autant plus certaine et d'autant plus terrible. La raison en est que l'un n'est pas vraiment Juif, ni l'autre vraiment chrétien.

28, 29. *Car le Juif n'est pas celui qui l'est au dehors; et la circoncision n'est pas celle qui est au dehors en la chair: mais le Juif est celui qui l'est au dedans; et la circoncision est* celle *du cœur, en esprit et non dans la lettre; sa louange ne vient pas des hommes, mais de Dieu.* — La tendance universelle du genre humain est de tout matérialiser, même ce qu'il y a de plus spirituel. Il lui faut des dieux qui se voient et qu'on puisse toucher; ou, s'il adore le vrai Dieu, encore lui faut-il des formes d'adoration dans lesquelles il fasse bientôt consister tout le culte. Et si Dieu lui-même a jugé bon d'instituer certaines formes, telles que

[1] Jacq. II, 14.

les nombreuses cérémonies de l'ancienne alliance et les deux sacrements de la nouvelle, les hommes ne manqueront pas, contre la pensée du Seigneur, de concentrer dans ces formes tout ce qu'il exige des siens. Déjà Moïse avait donné un commandement et une promesse qui renferment sur ce point tout l'Evangile : *Circoncisez le prépuce de votre cœur et ne roidissez plus votre cœur* [1]. Voilà le commandement. *Et l'Eternel ton Dieu circoncira ton cœur, et le cœur de ta postérité, afin que tu aimes l'Eternel ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, et que tu vives* [2]. Voilà la promesse. Mais le Juif de nom refusait de comprendre ces paroles. Se confiant à la chair, le tout pour lui était d'avoir observé la lettre de la loi, et il lui suffisait que les hommes le tinssent pour Juif, par le moyen de ses observances. Plus inexcusables que les Juifs, beaucoup de ceux qu'on nomme chrétiens, font consister l'essence du christianisme dans quelques cérémonies, telles, par exemple, que le baptême. En vain notre Seigneur a-t-il dit : *Si quelqu'un ne naît d'eau et d'Esprit, il n'entrera pas dans le royaume des Cieux ;* le vulgaire se souvient de l'eau, mais il oublie l'Esprit. S'en tenant *à la lettre* comme les Juifs, on parle de la régénération par le baptême, on croit être chrétien par cette observance. C'est comme un opprobre de n'avoir pas été baptisé d'eau, et l'on s'inquiète peu de savoir si on l'a été *du Saint-Esprit et de feu.* Ceux mêmes qui ont reçu ce baptême-ci n'en recueillent souvent que du mépris ; mais c'est pourtant là celui qu'il faut avoir reçu pour être approuvé de Dieu.

En résumé, les cérémonies religieuses quelles qu'elles soient, même celles qui furent instituées de Dieu, ne diminuent en rien notre condition de pécheurs. Si elles sont de notre invention, pour la plupart du temps elles insultent Dieu ; si elles viennent de Dieu et que nous n'en saisissions pas l'esprit, elles n'ont plus pour nous que le caractère d'une loi, et ne peuvent servir qu'à aggraver notre état. Vous donc, adhérents du Pape, vos pèlerinages, vos jeûnes, vos pénitences, vos sacrements d'institution humaine,

[1] Deut. X, 16. [2] Deut. XXX, 6.

n'empêchent pas que vous ne soyez des pécheurs, et ne peuvent quoi que ce soit pour effacer vos péchés. Vous, enfants de la Réforme, votre baptême et votre cène, vos sermons et vos réunions plus intimes n'empêchent pas que vous ne soyez des pécheurs, et ne peuvent, en quoi que ce soit, effacer vos péchés. Il faut pour cela quelque chose d'autre, et si vous poursuivez avec attention la lecture de cette Epître, vous ne tarderez pas à voir ce que c'est. En attendant l'argumentation de l'apôtre est complète: Au jugement même de ta conscience tu es coupable, ô homme, qui que tu sois; tu ne l'es pas moins au jugement de la loi, ô homme à qui la loi de Dieu est parvenue; et il n'y a rien dans les institutions de Dieu qui, par une efficace propre, immédiate, nécessaire, puisse affaiblir ta culpabilité; ces institutions, dont tu ne reçois que la lettre et non l'esprit, sont elles-mêmes une loi qui te condamne. Il est donc *bien établi que tous, et juifs et grecs, sont sous le péché*[1].

ÉVANGÉLISATION DE L'IRLANDE.

L'Irlande, dont les journaux politiques nous entretiennent tant aujourd'hui, mérite de notre part un intérêt qui ne repose pas seulement sur la sympathie due à une nation plongée tout à la fois dans la souffrance et dans les ténèbres : la reconnaissance nous parle aussi en sa faveur. On oublie trop que c'est de l'Irlande que nous sont venus les pieux et zélés missionnaires qui, il y a onze cents ans, apportèrent le christianisme dans les forêts de l'Allemagne, de la France et de la Suisse[2]. Mais par une de ces vicissitudes faites pour confondre toutes les prospérités de la terre, cette même Irlande semble s'être replongée dans les ténèbres de la superstition, tandis que plusieurs des églises qui lui doivent leur existence, sont parvenues, par la réformation, à une lumière bien supérieure à celle que les apôtres irlandais leur avaient apportée. — Il faut avouer aussi, que, depuis la conquête, les Anglais n'ont pas fait ce qu'il eût fallu, pour inspirer aux vaincus le désir d'embrasser l'Evangile. Par une malheureuse imitation des procédés ordi-

[1] Chap. III, 9.

[2] Entre autres *Colomban*, apôtre des Gaules et de la Lombardie; *Gall*, apôtre des Souabes et des Helvétiens (v. le N° 25 de 1842); *Kilian* et *Colmann*, apôtres de la Franconie; *Emmeran*, apôtre des Bavarois, etc.

naires de Rome, les vainqueurs s'imaginèrent, qu'en se constituant les propriétaires du pays, en faisant abstraction de la croyance et des droits de la population indigène, et en établissant partout, à ses frais, des églises et des pasteurs anglicans, ils convertiraient, sans autre, la masse du peuple à la religion d'une poignée d'étrangers, à cet Evangile si étonné de se voir soutenu par des moyens si contraire à sa nature. Il n'en fut point ainsi; et aujourd'hui encore, tandis que le pays entier est couvert du réseau de l'Eglise anglicane que les dîmes de tout le peuple doivent entretenir, plus des trois quarts de la population soutiennent en outre, à grands frais, leurs curés et leurs églises, après avoir payé le culte des étrangers qui composent l'autre quart. — Mais, Dieu en soit béni! pendant que les puissances du siècle préparent, par leurs résistances ou par leurs concessions, le sort politique de l'Irlande et une issue aux agitations qui la troublent depuis si longtemps, les chrétiens de diverses dénominations prient et agissent d'une manière plus digne de la vérité, en faveur de l'instruction et de la conversion des multitudes d'âmes ignorantes qui peuplent cette malheureuse île [1].

On sait que la population irlandaise compte deux millions d'hommes [2] qui ne parlent et ne comprennent que l'ancienne langue des Indigènes, la langue erse ou irlandaise, qui n'offre aucun rapport avec l'anglais ni avec aucune langue du continent européen. Cette circonstance a été jusqu'ici un puissant obstacle à la civilisation d'une grande partie de l'Irlande, dont plusieurs districts sont plongés dans un état voisin de la barbarie. Les petites îles qui bordent les côtes septentrionales, et qui contiennent environ 40,000 âmes, séparées de l'Irlande par des bras de mer souvent battus de la tempête, semblent jusqu'ici avoir échappé à l'influence du christianisme, même sous ses formes les plus chères aux esprits superstitieux et ignorants. L'extrémité sud de l'Irlande, le Cap-Clear, ne reçoit la visite d'un prêtre qu'une fois par an. Lorsque les évangélistes visitèrent, il y a quelques années seulement, l'île de Kathlin, sur la côte septentrionale, ils découvrirent que les habitants y adoraient une pierre, sans pouvoir donner aucun renseignement positif sur l'origine de ce culte idolâtre.

[1] Les données suivantes sont extraites, à peu près textuellement, des *Archives évangéliques*, qui continuent de paraître à Nîmes en 1844, sous une forme un peu différente, mais au même prix qu'en 1843.

[2] Elle est en tout de sept millions, dont un million et demi environ de protestants, et le reste, c'est à dire plus des trois quarts, de catholiques romains.

Il y a environ vingt ans qu'un ecclésiastique d'Angleterre, frappé de ces faits affligeants, publia, dès son retour dans son pays, une relation détaillée de son voyage, et réveilla l'intérêt des chrétiens de la Grande-Bretagne. Son appel fut entendu, et l'on vit bientôt des fidèles de plusieurs communions diverses, travailler à l'envi pour l'évangélisation de l'Irlande. Leurs pieux efforts se portèrent sur deux objets principaux : l'établissement d'écoles parmi les natifs, et la dissémination ou la lecture des Saintes Ecritures en langue irlandaise. Ces deux œuvres marchèrent de front, et durent se soutenir mutuellement. La Bible fut reçue avec une avidité qui ne peut s'expliquer que par le préjugé favorable qui veut que « rien de mauvais ne puisse être écrit en irlandais. » Plusieurs s'instruisirent de la doctrine et des saints préceptes contenus dans la Parole, et donnèrent des signes réjouissants d'intelligence et de foi. On établit un système d'écoles dont l'analogue, je pense, ne se retrouve pas ailleurs. Comme ce genre d'institution rencontra, dès l'abord, une violente opposition de la part des prêtres, il ne fut pas possible d'ouvrir de grandes maisons d'écoles. On offrit donc des encouragements à ceux des habitants du pays qui voudraient enseigner les premiers éléments à leurs compatriotes. Les maîtres se présentaient à des inspecteurs préposés par la Société ; ceux-ci s'assuraient de la capacité des maîtres, et, sans leur faire de question sur leur famille, ils leur donnaient charge d'enseigner, et leur fournissaient les tableaux nécessaires. On voyait alors les maîtres grouper autour d'eux de vingt à soixante élèves, tantôt dans des granges, tantôt au coin des champs et sous les haies. Une fois par an leurs élèves étaient examinés, et ce n'est qu'après cet examen qu'on offrait au maître un modeste salaire de 5 shelling (environ 43 batz) par semaine. Aujourd'hui on examine dans ces écoles environ cent mille élèves par an, jeunes hommes ou hommes faits. On sait qu'il y en a bien plus encore ; mais ils ne se mettent pas tous en évidence, à cause du vent de la persécution qui souffle sans cesse contre eux. L'instruction primaire et la Bible sont, pour ces populations, le premier pas vers le christianisme évangélique. Elles comprennent le droit et le devoir de lire la Parole de Dieu. Un pasteur, prêchant à une nombreuse assemblée sur ce glorieux privilége, s'écria : « Que répondriez-vous à vos prêtres s'ils opposaient à vos lectures de la Bible ce passage de St-Pierre : *Il y a des choses difficiles à entendre, que les ignorants et*

ceux qui sont mal assurés, tordent, comme le reste des Ecritures, à leur propre perdition[1]*?* » Après un moment de silence, un vieillard de 70 ans se leva et répondit avec une grande simplicité : « Je crois que l'apôtre ne prémunit pas ici les hommes contre le danger de *lire*, mais de *tordre* les Ecritures pour leur perdition. » La réponse de ce vieillard est le sentiment d'un grand nombre d'Irlandais. Déjà plusieurs milliers d'entre eux se sont joints ouvertement aux églises protestantes de diverses dénominations. Le zèle éclairé, la foi persévérante, qui caractérisent le clergé protestant irlandais, ont puissamment contribué à consolider cette œuvre, et à lui assurer une prospérité croissante. On pourrait citer beaucoup d'anecdotes édifiantes qui serviraient à confirmer ces assertions, par exemple celle de ce chef de factieux (ribbon-men)[2], l'un des plus redoutables du pays, qui, il y a quelques années, se présenta devant l'inspecteur des écoles évangéliques du district de King's-County, caché dans son manteau, le chapeau rabattu sur sa figure. L'inspecteur, d'abord effrayé à la vue de cet homme qu'il reconnut au premier coup-d'œil, fut singulièrement surpris quand l'étranger lui demanda des tableaux de lecture et des Nouveaux Testaments ; il ne crut pas convenable cependant de les lui refuser. Le Ribbonman sortit. Un an après, l'inspecteur le vit revenir, accompagné de vingt élèves qu'il avait formés à lire et à comprendre le Nouveau Testament irlandais ; pendant trois années consécutives, il amena un nombre croissant d'élèves. Il devint membre de l'église dont l'inspecteur était le ministre dévoué, et après avoir donné d'éclatants témoignages d'une foi vive, éclairée et sincère, il fut nommé pour aller de maison en maison lire cette même Bible qui avait ouvert son âme aux clartés du salut, et qui, d'un lion rugissant, avait fait un agneau de douceur et d'humilité.

Nous dirons aussi un mot de M. Gregg, digne pasteur de l'église anglicane en Irlande, qui, depuis longtemps, attire des foules d'auditeurs captivés par ses éloquentes prédications. Dernièrement encore, comme il prêchait aux habitants de Kerry en langue irlandaise, des centaines de catholiques romains se pressaient autour de lui, et parfois interrompaient

[1] 2 Pierre III, 16.

[2] Ce mot, qui signifie « hommes au ruban » servait à désigner des espèces de brigands, qui s'étaient formés en troupe pour se révolter contre la domination anglaise, et qui faisaient la terreur du pays ; leur nom vient du signe de ralliement qu'ils portaient sur eux pour se reconnaître.

ses paroles évangéliques pour s'écrier : « Quelles choses merveilleuses ! Nos prêtres ne nous annoncent jamais de si réjouissantes nouvelles. » Un homme cependant n'osait se joindre à son auditoire par crainte de la persécution ; toutefois il désirait bien entendre un peu de ces « méchantes paroles que prononcent les hérétiques ; » aussi se tenait-il en dehors du temple, et chaque dimanche il écoutait avec avidité les paroles qui parvenaient jusqu'à lui par une fenêtre entr'ouverte. L'Evangile, comme un trait acéré, l'atteignit jusqu'au cœur, et M. Gregg eut la satisfaction, non-seulement de le voir se convertir à la Parole de la grâce, mais encore de prêcher plus tard à cent catholiques amenés à la connaissance et à l'amour de la vérité par l'influence et l'exemple de ce seul homme.

Pendant que la politique humaine s'inquiète et s'agite sur le sort de l'Irlande, que les chrétiens prient donc avec confiance pour que tous les Irlandais soient amenés à la connaissance vivante de l'Evangile.

APPEL DE LA SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE DE GENÈVE AUX AMIS DE SON ŒUVRE ET DU SEIGNEUR.

Messieurs et honorés frères,

Le 2 décembre dernier, la Société Évangélique avait besoin de recevoir avant le 31 mars la somme de 58,000 fr. de Fr. pour ne pas rester au-dessous des dépenses auxquelles elle s'est engagée. Le seul département d'évangélisation extérieure, était endetté de 12,400 fr. ; malgré nos vives réclamations il l'est aujourd'hui de 18,000 ! — Cet état de choses est grave, et il nous a paru convenable de le faire connaître à nos amis. La plupart des membres de notre comité ont dû s'engager personnellement pour aider à couvrir les emprunts auxquels notre trésorier se voit entraîné.

Et cependant, Messieurs et chers frères, bien loin de resserrer nos voiles et de nous arrêter, nous voudrions les étendre pour répondre aux signes que nous recevons de Dieu. Ne nous montre-t-il pas des moissons qui blanchissent et des ouvriers qu'il y pousse par son Esprit ? Serait-ce donc le temps de s'arrêter ? Les fruits que porte notre école de théologie par de nombreux et fidèles messagers de l'Evangile, maintenant à l'œuvre et sortis du milieu de nous, remplissent nos cœurs d'encouragement. Nos 40 colporteurs sont abondamment bénis cet hiver dans leur travail ; et quant à l'évangélisation ex-

térieure, il nous arrive de divers lieux, mais surtout de France et de Belgique, des nouvelles qui nous crient de redoubler d'efforts. Nous ne parlons pas ici de l'évangélisation intérieure, pour laquelle nous n'en appelons qu'à des donateurs genevois; mais nous dirons que ses fruits ont dépassé nos espérances.

Nous avons donc la confiance qu'il suffira de faire connaître cet état de choses aux amis de l'Evangile, pour qu'ils nous cherchent des secours et se hâtent de nous les envoyer.

Pendant que nos frères ouvriers consacrent cet hiver à leur Maître, pendant qu'ils portent pour lui le poids et la rigueur du jour, ne faut-il pas que nous pensions tous à eux dans nos maisons et dans nos assemblées, pour les recommander au Seigneur d'abord, et puis à nos amis? — Ils travaillent de bon cœur, ils ont mis la main à la charrue, ils ne regardent point derrière eux, ils rompent de durs sillons; ils attendent des jours difficiles, et ne perdent point courage; ils mangent leur pain à la sueur de leur front: mais il faut que, ce pain, nous nous occupions au moins de le leur préparer!

Certainement, Messieurs, les temps se hâtent, et plus que jamais, il n'y en a point à perdre! Les prêtres romains, non contents d'avoir fait fermer à la Parole de Dieu les portes de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie, du Piémont, de l'Autriche, sentent déjà qu'ils ne peuvent pas même subir, sans le plus grand danger, ce dégré de liberté religieuse qui règne encore en France. Ils voient en beaucoup de lieux, depuis que les Chrétiens réformés reprennent quelque chose du zèle de leurs pères et répandent au milieu de cette nation les Saintes Ecritures, que leur règne en est ébranlé, que leur crédit s'en va, qu'on leur demande des preuves de leur prétendu sacerdoce, et qu'on veut des raisons qui justifient toutes leurs traditions d'hommes. Ils voient que les consciences qui ont trouvé en Jésus-Christ le seul vrai sacerdoce, le seul vrai directeur et le bon berger, ne veulent plus de la voix des étrangers. Il faut donc s'attendre à ce qu'ils ne tarderont pas, comme ils l'ont toujours fait, à nous susciter des violences et à nous fermer les chemins par des bras de chair, soit en excitant la multitude, soit en soulevant les magistrats. Ils voudront à tout prix mettre un terme au libre cours de la Parole de Dieu. C'est donc le temps de se hâter.

Ah! chers frères, quand on se rappelle que dans cette France il y a trois siècles, après 36 ans de spoliations, d'opprobres, de violences, de supplices atroces, et sans qu'il y eût eu jamais

la moindre résistance des persécutés contre les persécuteurs, de 1524 à 1560, un tiers, cependant, de ce grand peuple avait embrassé la sainte réformation de l'Evangile au péril de leur vie, avec toutes sortes de sacrifices, avec l'abandon probable de tous les biens de ce monde, alors on doit reconnaître ce qu'on peut espérer encore aujourd'hui, nous ne dirons pas de ce peuple, mais de la puissance et de la bonté de Dieu! alors on voit aussi combien il nous reste à faire pour imiter, même de loin, les ouvriers du seizième siècle; alors on apprend ce que peuvent opérer au sein d'une nation les Saintes Ecritures, quand la foi sait les y répandre.

Nous espérons donc, Messieurs et chers frères, que vous voudrez nous aider, dans cette œuvre, à remplir des obligations qui sont aussi les vôtres. — Il est presque toujours plus facile de trouver des donateurs que des ouvriers qui quittent leurs maisons pour le service de Dieu, ou même que des ouvriers qui, sans partir, consacrent leur temps et leurs peines à la cause de l'Evangile. Puis donc que la bonté du Seigneur a fait trouver ceux-ci, nous ne voulons pas douter qu'il n'ait préparé les autres.

C'est dans cette pensée, Messieurs et chers frères, que nous réclamons avec confiance votre actif et généreux concours, et que nous vous offrons cordialement l'expression de notre chrétienne affection.

Le Comité de la Société Evangélique de Genève.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

MÉMOIRE DE DEUX JEUNES ÉCOSSAIS, écrit par une mère chrétienne. Traduit de l'Anglais. Lausanne 1844, à la librairie de J. Duret-Corbaz, éditeur, etc. Un petit volume de 154 pages in-24. Prix: 6 batz.

Que j'aime la piété des enfants! que leur foi naïve me touche et m'édifie! que de justesse, quelquefois même de profondeur, dans leurs remarques sur les choses du salut! On se rappelle involontairement ce qui est dit au Ps. XIX, que *le témoignage de l'Eternel donne la sagesse au simple;* et un enfant pieux est le vrai et vivant commentaire de cette déclaration du Sauveur: *Je vous dis, en vérité, que quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera point* [1]. Ces réflexions sont pleinement confirmées par le récit que fait une mère, dans ce volume, de la vie et de la mort prématurée mais bienheureuse, de deux de ses enfants, l'un à sept ans, l'autre à onze. Il est probablement destiné aux enfants avant tout; mais tout le monde, et même des chrétiens avancés y trouveront une édification réelle.

[1] Luc XVIII, 17.

WILBERFORCE RICHMOND. Publié par le révérend E. Bickersteth, Traduit de l'anglais sur la 5e édition. Genève 1843, Ve Beroud; Paris, Delay; Toulouse, Tartanac; Lausanne, Ducloux; etc. Un volume de 150 pages in-18°. Prix 50 c., soit 3 1/4 batz.

Voici encore une jeune plante moissonnée comme la fleur des champs. Mais ici c'est un jeune homme de 20 ans, qui, au moment de terminer ses études, allait bientôt entrer dans la sainte et utile carrière du ministère évangélique. On conçoit qu'il n'y a plus dans ce récit le même caractère de naïveté que chez les deux enfants écossais. Toutefois cette mort, pour avoir quelque chose de plus mélancolique, n'en est pas moins instructive et touchante. Ceux de nos lecteurs qui connaissent la *Vie de Leigh Richmond*, père de ce jeune homme, se souviendront peut-être de ce deuil de famille, et ils aimeront à suivre plus en détails l'histoire d'un fils si tendrement aimé et si douloureusement pleuré. Son père avait toujours désiré d'écrire lui-même cette biographie dont il avait rassemblé les matériaux. « Mais dès que j'y « mets la main, écrivait-il, mes yeux se remplissent de larmes, ma « fermeté m'abandonne, et je me vois forcé de remettre à un autre » temps ce travail qui me tient tant à cœur. Hélas! telle est ma fai» blesse. » Cette tâche, il l'a léguée en mourant à un autre de ses fils; et c'est le travail de celui-ci, que publie aujourd'hui en français le traducteur de la vie du père.

DE LA PERSONNE ET DE L'OEUVRE DE CHRIST, ou Christologie populaire, exposée dans des séances publiques par Sartorius, Dr en théologie. Traduit de l'allemand sur la 3e édition, et publié par la Société pour la traduction de livres chrétiens allemands. Neuchâtel 1843, Michaud; Lausanne, Ducloux; etc. Un volume de 168 pages in-12°. Prix : 7 batz.

Pour se faire une juste idée de cet ouvrage, il ne faut pas donner au mot *populaire* qui se lit dans le titre, le sens qu'il a ordinairement. Il faut se représenter un professeur pieux, mais enfin un professeur, descendant des hauteurs de la science théologique, pour entretenir un auditoire cultivé, non théologien, des sujets les plus grands et les plus profonds de l'Evangile. La divinité et l'humanité de Christ, son œuvre pour le salut et l'application de cette œuvre à l'âme du pécheur : tels sont les objets qu'il offre à notre méditation, d'une manière édifiante et pleine de vie, mais pourtant toujours dans un point de vue scientifique qui ne serait pas, quoiqu'il fasse, à la portée de tous les chrétiens peu lettrés. Ce n'est point à dire que cet ouvrage n'ait pas sa mission à remplir au milieu de nous; bien au contraire. Sans vouloir nous porter garants de toutes les idées de détails énoncées dans ce volume, nous croyons qu'il peut être très-utile aux personnes qui ont le besoin intellectuel d'approfondir un peu, sous ce rapport, les grandes vérités du salut.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 8. — 1844. Du 25 Février.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : *Missions évangéliques.* VI. Asie orientale ; Bornéo, fin. — *Variétés.* Cruauté des Castes indoues. Une école nègre à la Guyane. Les Chippewas et la Bible.

MISSIONS ÉVANGELIQUES.

VI. ASIE ORIENTALE. — BORNÉO ; fin.

Pulo-Petak. Ce quartier est à 40 lieues de Benjermassin. Il a environ 6 lieues d'étendue le long du fleuve. C'est un terrain bas et souvent inondé. On ne peut guère aller à pied à travers les champs de riz, que dans la saison la plus sèche, pendant deux ou trois mois de l'année. — Les Petits-Dayaks y occupent 42 kampongs, qui peuvent avoir en moyenne, de 200 à 250 habitants. Ils sont à un quart ou à une demi lieue de distance les uns des autres. Ils se composent, chacun, de 4 à 10 grandes maisons, bâties sur des piliers qui les élèvent au-dessus du sol, et couvertes de roseaux. L'intérieur est propre. On voit chez tous les Dayaks qui ont quelque aisance, une table couverte d'une nappe, sur laquelle leur amitié vous sert du riz, des fruits et en particulier des ananas.

Les Dayaks sont intelligents. Ils se laissent facilement interroger ou conduire, pourvu qu'on n'emploie que les moyens de persuasion. Quoiqu'ils soient plus diligents que les Malais, ils passent souvent des demi-journées absolument sans rien faire. Leur principale occupation est la culture du riz, et pour s'acquitter de cette tâche, ils séjournent pendant quelques mois de chaque année dans leurs plantations, où ils se bâtis-

sent des cabanes. Ils ne connaissent presque pas la maladie, la misère ni la pauvreté, et l'on entend parmi eux moins de cris et de pleurs qu'en Europe. Leur maladie la plus fréquente est une sorte de lèpre, que leur attire leur chétif genre de vie, mais qui est infiniment moins dangereuse que celle de l'Orient. L'ivrognerie et l'impudicité sont leurs vices principaux. Celle-ci est un objet public d'industrie, qui se retrouve dans presque toutes les grandes maisons, et qui est la peste de la contrée. D'un autre côté, comme un jeune homme ne peut se marier, s'il n'apporte à sa fiancée la valeur de cent écus, cet obstacle au mariage les entraîne encore plus dans l'impureté. Mais quand une fois ils se marient, ce lien est si respecté que celui qui le foulerait aux pieds serait exposé à perdre la vie. Ces mariages tardifs qui succèdent à une vie de désordre, donnent ordinairement naissance à très-peu d'enfants; ainsi, à tous égards, on peut dire que l'impureté et la guerre ont dépeuplé Bornéo.

Le vol est rare parmi eux. Il est vrai que la côte est infestée de pirates; mais ce sont des Bugis ou des Malais. Ils ne mentent pas beaucoup non plus: toutefois les détours et la dissimulation du cœur naturel se retrouvent assez parmi eux. Leurs mœurs tendent sensiblement à s'adoucir.

A côté du Dieu bon, *Diouata*, qui selon eux habite sur l'eau et qu'ils honorent peu, ils ont la notion d'un être mauvais, qu'ils appelent *Sicyonne* et auquel ils font beaucoup d'offrandes. Ils en apportent aussi au crocodile. Ils vénèrent encore les oiseaux, auxquels ils offrent du riz. Ils tirent des pronostics du vol d'une espèce d'épervier, et perdent beaucoup de temps à cela dans leurs voyages. Leurs prières sont une sorte de chant, dans lequel ils répètent sans cesse le nom de certains objets, tels que « Arbre! » « Eau! » etc.

Dans notre tournée d'investigation (dit le missionnaire Hupperts), nous avions trouvé un emplacement favorable et les chefs des 42 kampongs s'étaient montrés si bien disposés qu'ils avaient déclaré être prêts à recevoir l'instruction évangélique. — Je me fixai donc, au printemps de 1838, près du kampong *Apui* (feu), sur la rive nord du fleuve. Baba-Inn était mon aide et mon interprète. Cet homme, pauvre selon le monde, est riche en Christ. Il est affectueux, humble, bien instruit. Il nous a déjà rendu de précieux services en plusieurs rencontres, et nous avons toute bonne espérance de lui. Nous nous établîmes, au lieu marqué qui était alors tout en fleurs

et entouré de beaux champs de riz; l'emplacement est peu éloigné du fleuve, entre deux kampongs reliés par une chaussée.

Le 21 octobre, pour la première fois, j'essayai de célébrer en dayak, un service, auquel j'avais appelé le peuple en élevant un drapeau et en faisant retentir le gong-gong [1]. Il y vint trente à quarante indigènes. Je leur racontai des faits très-simples du nouveau Testament, que je leur expliquai un peu d'une manière tout élémentaire et dont je leur fis l'application : ils se comportèrent très-bien. Quelques mois après, ils chantaient déjà divers cantiques. Dieu bénit sa Parole. Il y eut des impressions si sérieuses, en particulier sur le chef *Mangko-Prompti*, et il donna ensuite des marques si manifestes d'une âme réveillée, que je le baptisai dans le fleuve des Petits-Dayaks ; au nom du Seigneur Jésus. Le Résident, qui se trouvait alors à Pulo-Petak lui servit de parrain et lui donna son nom d'Adrien.

Les Dayaks savent déjà que, s'ils se convertissent, ce doit être au Seigneur Jésus, et nous avons entendu avec étonnement des gens qui n'avaient pas assisté à notre culte, dire qu'ils priaient Jésus, dont ils avaient ouï parler à d'autres. Nous avons eu encore une preuve du progrès des bonnes connaissances, dans un fait du reste insignifiant. Il y avait auprès de ma demeure un grand arbre entouré d'autres arbres plus petits; consacrés aux esprits adorés par les indigènes, ils étaient autrefois l'objet d'une grande vénération dans la contrée. Je les fis couper et personne ne s'en fâcha.

L'école s'accroît, et Dieu, jusqu'à ce jour, nous donne force et santé.

Bientôt, Hupperts s'étant avancé plus loin, Becker le remplaça à Pulo-Petak, accompagné aussi de sa femme. Il écrit :

Considérant qu'Apui est un kampong peu important, que la maison abandonnée depuis quelque temps par Hupperts tombait en ruine, je me déterminai de concert avec les frères, à transporter ma résidence à *Palingkau* (Echo) entre deux kampongs voisins, dans un lieu ou le terrain est ferme et élevé.

La Parole de Dieu (écrivait Barnstein en février 1842), paraît trouver toujours plus d'entrée à Palingkau. Les gens y viennent régulièrement à l'église ; et dans l'après-midi du diman-

[1] Sorte de bassin en cuivre, recouvert d'une peau.

che, le frère Becker va prêcher dans les kampongs éloignés. Les nouvelles chapelles vont bientôt devenir trop petites. Ceux qui ont été baptisés donnent de la joie à notre frère.

Le Seigneur ne m'a point privé de sa protection ni de sa bénédiction (écrivait Becker lui-même). La Parole de Dieu est de plus en plus connue parmi nos Dayaks. Plusieurs sont devenus plus réfléchis et plus moraux.

Près des frères de Barmen, et en bonne amitié avec eux, se sont établis en Pulo-Petak, des missionnaires venus de Halle, dont les premiers donnent aussi quelque nouvelle.

Vis-à-vis d'Apui, sur la rive opposée du fleuve, est le frère *Berger* et sa femme, établis près du kampong *Demang*. Ils ont nommé leur station, *Bethabara*. Leur aide, sorti de l'école de Barnstein à Benjermassin, est le jeune chinois converti *Bington*. Dieu ne les a pas laissés sans succès. Vers le temps du baptême du chef Prompti, aujourd'hui Adrien, en deçà du fleuve, il y eut aussi au delà, à Bethabara, le baptême d'un enfant.

Nos facilités (ajoutent les missionnaires de Barmen) accroissent nos besoins. Il faudrait en Pulo-Petak encore quelques ouvriers. Il en faudrait un au kampong *Tadjeban*, à une petite lieue de Palingkau, vers le nord : c'est là que sont les villages les plus peuplés du pays. De même, à une lieue au sud du poste de Berger, une station serait fort utile ; mais elle serait plus commodément sous les soins de nos frères de Halle. — Plus au nord, il y aurait aussi des lieux favorables à l'établissement de nouvelles stations, ainsi que dans le pays des Dussons et parmi les Capouas.

Les Dayaks-Paris (écrivait encore Barnstein en novembre 1842), rôdaient autour de nos chères stations de Kahaïan et de Pulo-Petak, et ces mangeurs d'hommes menaçaient de tout dévaster. Le Seigneur les a éloignés de nous, et ils sont retournés dans leurs montagnes. Le danger commun a rapproché les Dayaks de leurs missionnaires. Le courage de Hardeland et le secours que les Dayaks peuvent espérer de nos frères, leur inspirent plus de considération pour eux. Plusieurs des Petits-Dayaks ont été réveillés à cette occasion. Les frères nous ayant invités à une conférence à Pulo-Petak, nous nous y sommes rendus. Nous y célébrâmes la fête de la réformation, et nous eûmes la joie de baptiser 20 personnes. Les deux chefs supérieurs, Dambong et Demang étaient dans une disposition

particulièrement solennelle : ils exprimèrent d'un ton grave et sérieux, qu'ils renonçaient à l'idolâtrie. Deux autres chefs reçurent aussi le baptême, et prirent les noms d'André et de Jacob : ils sont nos premiers baptisés d'origine chinoise. Un vieux mahométan bugis le reçut aussi, comme les prémices de son peuple. Jamais nous n'eûmes joie plus grande dans notre patrie. Oh! qu'il vaut la peine de venir parmi les païens! Nous avons pu annoncer à l'assemblée que d'autres seraient aussi bientôt baptisés.

Kahaïan. Tel est le nom du district des Grands-Dayaks, où se trouve la station de *Guhong*. Vers la fin de février 1841 Barnstein et Himmelmann s'y étaient rendus pour chercher un emplacement convenable et se procurer des bois à bâtir. Voici quelques détails tirés de leur Journal ou de celui de leurs frères, sur le lieu, le peuple et la mission.

Guhong est au centre du Kahaïan. Il compte 300 habitants, logés dans sept maisons. Un circuit d'une lieue à la ronde, renferme une population de 3500 âmes. Nous y sommes à 90 lieues de Benjermassin, à 30 lieues de l'embouchure du Benjer, à 16 lieues de celle de notre propre fleuve, qui est celui des Grands-Dayaks; il est large, ici, comme deux fois le Rhin à Cologne. Nous avons la marée dans son entier. Au flux, l'eau court vers l'intérieur avec autant de rapidité qu'elle court au reflux, vers la mer. On m'a assuré qu'on la ressent encore à quatorze journées de route en remontant le fleuve.

Le sol est haut et extrêmement fertile. Les femmes pauvres et les servantes seules, l'ensemencent; tandis que les hommes libres s'éloignent pendant des mois à la recherche de l'or. La terre n'exige proprement pas de culture : on brûle les buissons, on fait des creux dans le terrain, on y jette la semence, et le sol rend son fruit. — Les Grands-Dayaks, au milieu desquels nous sommes, sont une race d'hommes, grande, belle et forte; ils sont à beaucoup d'égards, l'opposé des Malais. Les gens libres sont tous tatoués et les chefs plus que d'autres; ils portent, depuis les pieds jusques au cou, des figures d'oiseaux, de serpents, etc. Ils sont encore très-sauvages. Il n'arrive guère pourtant qu'ils se volent les uns les autres, quoique leurs effets y restent exposés; les nôtres l'ont été dans leurs maisons, même pendant des demi-journées d'absence, sans qu'il y ait manqué quoi que ce soit. Mais s'ils ne volent pas, ils osent tout demander, et il est difficile de se débarrasser d'eux. Ils

ont beaucoup d'intelligence naturelle. Les femmes demeurent dans des chambres reculées et ne se montrent qu'aux amis intimes de la maison: nous fûmes introduits chez elles. — Du reste, l'apôtre traçait leur portrait, aussi bien que celui des autres Dayaks, dans le Chap. I de l'Epitre aux Romains.

L'esclavage règne encore chez ce peuple. Quelqu'un doit-il 5 écus? dans six mois la dette est comptée à 10; six mois plus tard, à 20. Quand elle s'élève à 30 ou 40 écus, si le débiteur reste insolvable, il devient esclave de son créancier, jusqu'à ce que quelqu'un le rachète. Ils n'aiment pas les Mahométans. Cependant les Malais (qui le sont) usent de tous les moyens pour les gagner au faux prophète; et, quoique jusqu'à ce jour, les Dayaks aiment trop la chair de porc et l'arak pour penser au mahométisme, on doit craindre pour eux le prosélitisme musulman qui gagne déjà du terrain chez les Dussons, — s'il ne vient à temps des missionnaires de l'Evangile.

Après quatre mois de séjour à Guhong, Himmelmann tomba malade et mourut à Benjermassin sept semaines plus tard. Hupperts et sa femme vinrent de Pulo-Petak prendre sa place. Ils y travaillèrent avec courage et succès; mais il ne leur fut donné de le faire que pendant 9 mois. Madame Hupperts, frappée à son tour, fut reconduite par son mari à Benjermassin, où elle entra dans le repos du Seigneur, et où il resta lui-même pour seconder Barnstein. Dès lors le poste de Guhong fut confié au missionnaire Hardeland et à sa femme. Il faut là une grande patience, bien préférable à cette impatience charnelle et à cette hâte de petite foi, que montrent tant de chrétiens, quand ils s'attendent à voir des nations ou des îles entières converties tout d'un coup, comme par enchantement, et ne veulent plus s'informer du travail qui s'accomplit avec lenteur et avec peine.

Les renseigmements obtenus sur les *Capouas* (écrit Madame Barnstein) font espérer qu'ils recevraient avec joie des maîtres. C'est parmi eux que les *Paris* ont surtout exercé leurs ravages et leur cruauté. Il n'y a pas si longtemps que nos Dayaks ne valaient pas mieux que cette tribu cruelle. Le Seigneur ouvre le chemin. S'il nous garde en santé, mon mari et M. Hardeland se proposent de faire un voyage dans l'intérieur: ce qui pour nous autres femmes, qui restons seules, est toujours un

temps d'épreuve difficile à passer. — On a commencé, depuis 1841, une école à *Marabahan*, sur le chemin de Benjermassin à Guhong.

CÔTE DE L'OUEST.

Le voyage d'exploration que les missionnaires de Barmen avaient fait sur cette côte en 1835, les avait confirmés dans la pensée qu'ils devaient plutôt s'établir dans le sud. Deux ans après, des missionnaires américains dirigeaient leurs pas sur la rive que les missionnaires allemands avaient laissée. Après beaucoup de difficultés, ils commencent à voir s'ouvrir quelques portes devant eux. C'est ce qui nous engage à extraire de leurs rapports, la suite des faits qui concernent leurs tentatives.

En 1837, M. *Arms* explora Bornéo durant quatre mois, pour s'assurer de la facilité qu'il pourrait y avoir d'y établir une mission. Il visita surtout *Pontianak* et *Sambas* sur la côte occidentale, et pénétra jusqu'à vingt et quelques lieues dans l'intérieur parmi les Dayaks, prenant toutes les informations qui pourraient être utiles. Vers la fin de la même année, il revint pour se fixer à Sambas; mais sa santé l'obligea bientôt à retourner en Amérique.

En 1839, MM. Doty et Pohlmann parcoururent encore le pays qui est entre les rivières Sambas et Pontianak. Ils revinrent à Singapore attendre des renforts, et visitèrent dans leurs courses des îles et des contrées sur lesquelles, avant eux, on n'avait pas de renseignements, préparant ainsi la voie à d'autres missionnaires. — Enfin, la même année, MM. Doty, Youngblood et Nevius vinrent successivement se mettre à l'œuvre, les deux derniers à *Sambas*, le premier, à *Pontianak* auprès des Malais et des nombreux Chinois qui travaillent aux mines.

Cette mission, du reste, a été jusqu'ici accompagnée de contretemps et d'épreuves qu'il n'était possible ni de prévenir ni même de prévoir. Le gouvernement hollandais exige de tous les étrangers, qu'ils séjournent au moins une année à Batavia, avant de s'établir sur quelque autre point de ses colonies, ce qui est une cause de retard et de lenteur pour le développement de la mission. Tout ministre de la Parole qui n'est pas de l'église réformée de Hollande est considéré comme simple évangéliste d'un rang inférieur, et n'a pas la permission de remplir les hautes fonctions du ministère; il en résulte que la Société d'Amérique ne peut y envoyer que des missionnaires

fournis par l'église hollandaise qui existe depuis la colonisation dans plusieurs contrées des Etats-Unis, et que son choix est ainsi fort restreint. L'insalubrité du climat est encore un grand obstacle. Enfin la population chinoise, qui est le principal champ de travail des missionnaires à Pontianak, ne quitte la Chine que pour venir gagner quelque argent, et n'aspire qu'à y retourner; cette préoccupation est si grande, que quand ils meurent à Bornéo, leur famille, en retournant en Chine emporte souvent leurs ossements avec elle pour les déposer dans le sol natal: de là une mobilité dans cette partie de la population, qui déroute fort le travail des missionnaires; sans compter que, s'efforçant avant tout de rassembler de l'argent, ces auditeurs passagers ont bien peu le cœur ouvert à l'Evangile.

En 1841, M. Doty avait distribué plus de 2000 livres et traités chinois, et ouvert une école à *Pontianak*. Youngblood et Nevius avaient fait dans le pays des Dayaks, deux excursions, dont la première de 100 lieues, sur la rivière Kapoua; la seconde d'environ 40 lieues, sur la rivière Landak, qui se jette dans la Kapoua à Pontianak. Partout ils avaient été reçus avec affabilité. — Mais en automne, la jalousie politique du gouvernement colonial força le dernier missionnaire demeuré à Sambas, de quitter définitivement ce poste, et restreignit au seul Pontianak l'activité chrétienne des Américains.

En 1842, Nevius dut se retirer pour raison de santé, et de trois nouveaux ouvriers partis d'Amérique, l'un mourut en mer après avoir quitté Batavia; les deux autres furent si éprouvés du climat, qu'ils durent renoncer à leur entreprise.

Le Conseil des missions américaines, frappé de ces obstacles multipliés, fut sur le point d'abandonner cette mission tout entière. Mais encouragé par les missionnaires, il tenta encore auprès du roi des Pays-bas, des démarches qui demeurèrent d'abord sans succès, mais qui finirent par amener quelques changements dans la politique soupçonneuse de cet état. Un missionnaire qui attendait à Batavia vient d'obtenir la permission de partir avant l'expiration de son année; et le gouverneur de ces colonies a reçu l'ordre de faire sur l'entreprise des Américains, une enquête dont le résultat a été la reprise de leurs travaux à l'intérieur.

Le 17 septembre 1842, Thomson et Youngblood quittèrent Pontianak pour Landak. Les chefs Dayaks leur avaient accordé la permission de s'établir parmi le peuple; et à la suite de leurs recherches, le premier vint se fixer dans le village de *Karangan*, à 3 lieues au sud de Landak, et à 30 au nord-est de Pontianak;

c'est là qu'ils avaient définitivement jugé convenable de recommencer leurs travaux. Sa famille l'y rejoignit le 18 janvier 1843. Il écrit: « J'acquiers une conviction croissante que Dieu nous ouvre parmi ce peuple intéressant une porte que nul homme ne pourra fermer. Mais nous devons attendre avec une humble confiance le développement de ses voies. Priez que notre foi ne défaille point. Youngblood doit bientôt me rejoindre. » — Le comité se dispose à renforcer cette mission.

Quant à Pontianak, outre les écoles proprement dites, les missionnaires y ont établi deux *pensions* ou *asiles*, dont l'un comprend onze jeunes garçons chinois et six jeunes Chinoises, et l'autre sept jeunes Malais, qui font des progrès satisfaisants. Le culte qui se fait dans les deux langues est mieux suivi par les Malais que par les Chinois. Au commencement de l'année dernière deux membres de la mission firent un voyage dont M. Pohlmann rend compte de la manière suivante: « Nous avons fait, Youngblood et moi, une course parmi les Chinois, qui vivent sur cette côte, jusqu'à 16 journées de Pontianak, et visité ainsi une population de 12,000 âmes. Je leur ai distribué 1400 traités, et tous les jours j'ai prêché à des auditoires de 20 à 200 personnes. Tous approuvaient nos desseins missionnaires. Plusieurs ont écouté la Parole du salut avec joie. Ils nous ont promis quelques enfants des deux sexes pour notre asile. En divers lieux, nous avons trouvé des preuves encourageantes de l'influence étendue qu'ont nos travaux: quelques-uns avaient déjà entendus à Pontianak la prédication de l'Evangile. Nous avons aussi reçu plus d'une invitation pressante à venir nous établir au milieu de cette population. A tous égards, enfin, cette tournée nous a laissé une impression très-satisfaisante, et nous a donné une idée plus favorable de la population chinoise de Bornéo, ainsi que des facilités qu'il peut y avoir à leur annoncer l'Evangile. »

VARIÉTÉS.

Cruauté des castes Indoues.

Le missionnaire Lacroix nous a raconté le fait suivant:

La grande et profonde distinction des castes est, dans l'Indostan, une abondante source d'obstacles pour le missionnaire. Elle a entre autres pour effet d'éteindre chez les Indous presque tout sentiment de sympathie et de charité. Un homme de haut rang fera quelquefois du bien à un membre souffrant

de sa caste ; mais si la personne qui souffre est d'une caste inférieure, oh ! alors, elle pourrait, comme il arrive souvent, être étendue dans la rue, exténuée de faim ou de maladie, exposée à l'inclémence du temps, — l'homme de haute caste regarderait cette personne avec la même indifférence que si c'était un chien. Il se croirait souillé, lui et sa maison, s'il donnait abri au malheureux et pourvoyait à ses besoins. — Pour confirmer ce que je viens de dire, je vous raconterai un fait qui s'est passé près de Calcutta, il n'y a pas longtemps, et qui m'a été communiqué par deux Européens.

« Hier matin, » écrivirent-ils, « nous fûmes témoins d'un spectacle qui prouve combien la caste a des effets pernicieux sur la sympathie naturelle des natifs. Nous descendions vers le lac *Ramkismapore*, quand notre attention fut attirée par un petit rassemblement de personnes qui entouraient le corps d'un homme. Nous nous approchâmes et reconnûmes que l'objet de cette curiosité était un malheureux de la classe méprisée des *Doum*, ou vanniers, qui, saisi d'une attaque de choléra [1], s'était couché sur le bord de la route et était hors d'état de retourner chez lui. Il semblait que la force de la maladie avait diminué ; mais le pauvre malheureux était étendu à terre, défait, pâle, affaibli, gémissant de la manière la plus pitoyable et suppliant les spectateurs de venir à son secours. Nous apprîmes que le pauvre homme était là gisant depuis deux jours, sans avoir été secouru par personne.

» Une femme d'âge moyen, dont la physionomie montrait de la bienveillance, vint à passer avec une petite jarre d'eau. « Donnez-moi un peu d'eau, » s'écria l'homme, « pour étan- » cher ma brûlante soif, et les dieux vous récompenseront. » Oh ! donnez-moi quelque chose à boire, sinon je me meurs. » La femme s'arrêta, le contempla un moment, puis sa main saisit instinctivement la noix de coco qui couvrait sa jarre ; elle la remplit, et allait la lui présenter, quand elle aperçut un brahmine dans la foule. C'en était fait de son acte de charité ; la tyrannie de la caste lui retira la main. La femme reprenant sa coupe, tandis que des larmes tombaient de ses yeux, dit en soupirant : « Ah ! j'aimerais bien soulager vos » peines ; mais je suis une brahmine, et si je vous donnais à

[1] C'est dans un village voisin de Calcutta et où M. Lacroix a fréquemment prêché l'Evangile, qu'a pris naissance, il y a environ vingt-cinq ans, ce fléau terrible du choléra, qui de là a fait à peu près le tour du monde. Les médecins n'ont jamais pu lui assigner d'origine connue. Il fait encore de fréquents ravages dans les diverses provinces du Bengale.

» boire de l'eau de ma cruche que je viens de remplir au » Gange, je serais chassée de ma maison et de ma caste. Levez-» vous; allez au corps-de-garde du village; là on vous don-» nera de quoi étancher votre soif. » Puis, en s'éloignant, elle se retourna plusieurs fois pour voir le pauvre malheureux qu'elle venait d'abandonner. « J'irais bien au corps-de-garde, » s'écria l'homme, « mais, hélas! je ne puis marcher. O dieux! ô » dieux! qu'ai-je fait pour être condamné à mourir ici! Que l'un » de vous daigne m'aider à me traîner jusqu'au corps-de-garde. » — Mais non, pas une âme ne bougea pour lui tendre la main.

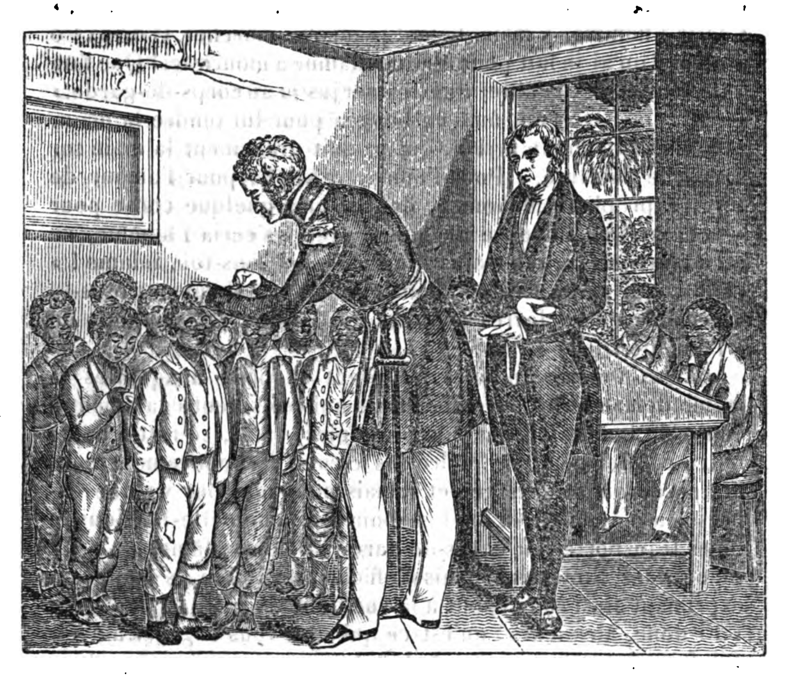
» Un mahométan arriva, qui passait gravement la main sur sa barbe flottante. « Pour l'amour d'Allah, pour l'amour de » votre prophète Mahomet, donnez-moi quelque chose pour » acheter une bouchée de nourriture! » s'écria l'homme, en étendant vers lui ses mains suppliantes. « Tais-toi, infâme! » répondit le disciple de Mahomet indigné. « Comment oses-tu » profaner de tes lèvres souillées le nom de mon prophète, de » l'âme de Dieu? »

» Deux femmes indoues passèrent encore, auxquelles la même demande fut adressée, mais qui refusèrent également à cause de leur caste. Le pauvre vannier, enfin, se retourna de notre côté et gémit à fendre les cœurs. Ce mouvement nous fit apercevoir son visage, et jamais nous n'avions vu une expression d'angoisse et de désespoir telle que celle-là. Nous le fîmes transporter au corps-de-garde et demandâmes qu'il fût placé dans l'intérieur; mais l'officier, un Indou, s'y opposa, exprimant ainsi son dégoût à la vue du malade de basse caste: « Fi donc, Messieurs! qu'est-ce qui a pu vous engager à avoir » à faire à cet ivrogne malade? Le vaurien a fumé quelque » drogue enivrante qui l'a stupéfait; sa maladie n'est qu'un » faux prétexte. Laissez ce coquin-là dehors et ne souillez pas » le corps-de-garde en y faisant entrer un homme aussi vil. » Nous insistâmes néanmoins pour qu'il fût déposé à l'intérieur du vérandah; et comme nous étions pressés, nous enjoignîmes à l'officier de police de le faire transporter à l'hôpital de la station anglaise, qui était à peu de distance. Nous donnâmes une bagatelle au pauvre homme, et nous offrîmes une récompense à l'officier, afin de nous assurer qu'il accomplirait nos désirs. Nous avons appris dès lors que la guérison du malade était incertaine. »

Une école nègre dans la Guyane.

Nous avons souvent parlé des écoles qui, dans les colonies

américaines, doivent concourir à rendre les Nègres affranchis, capables de porter le bienfait de la liberté. Nos lecteurs seront peut-être bien aises d'en voir une ; et nous leur offrons, dans la vignette ci-jointe celle d'Ebénézer, station située sur la côte ouest de Démérari. Elle y est représentée dans une



circonstance qui montre en même temps toute la sollicitude du gouvernement pour l'éducation des Nègres. Sir James Smyth, alors gouverneur de la colonie, était bien entré dans ces vues paternelles : rien ne lui coûtait pour élever les pauvres esclaves au-dessus de l'abjecte condition où les avait placés la cupidité des blancs ; il voyait tout de ses propres yeux et descendait jusqu'aux plus humbles détails, dès qu'il s'agissait de travailler à ce but philanthropique. Aussi a-t-il laissé dans cette colonie la réputation d'un ami éclairé des Nègres, et le souvenir le plus reconnaissant pour le bien qu'il y a fait. Il prenait surtout un vif intérêt aux écoles ; il les visitait souvent lui-même pour constater les progrès des enfants ; et l'on conçoit quel encouragement ces visites donnaient aux élèves, aux

parents et aux instituteurs eux-mêmes. Voici comment celui de l'école d'Ébénézer raconte la visite représentée ici :

« Le 28 décembre, Sir James Smyth a visité notre école, et a fait subir à tous nos enfants un examen individuel sur la lecture, l'écriture et la géographie ; il les a ensuite interrogés sur l'Oraison dominicale ; après quoi il leur a fait réciter et chanter quelques cantiques. A l'issue de cet examen, il a décerné aux dix meilleurs moniteurs, des médailles qu'il a fait frapper exprès pour cet usage ; elles portent d'un côté les armoiries du gouverneur, et l'on voit, de l'autre, un enfant dans l'attitude de la prière, avec cette inscription : *Souviens-toi de ton Créateur dès les jours de ta jeunesse.* Sir James a daigné les attacher lui-même aux pauvres haillons de ces petits Nègres, dont la noire figure brillait d'une joie que l'on comprend aisément. La nôtre n'était guère moins grande ; et j'ai cette ferme espérance qu'au grand jour du dernier et suprême examen, plusieurs de ces enfants confiés à nos soins, seront trouvés parmi ceux à qui le souverain Juge et Sauveur décernera, par sa grâce, non pas une simple médaille d'honneur, mais la couronne incorruptible de gloire. »

Les Chippewas et la Bible.

(Lettre au rédacteur de la feuille religieuse.)

Lausanne . . . . 1843.

Par la bonté de Dieu nous vivons dans un temps et dans un pays, où chacun peut se procurer la Bible ; mais je ne sais si l'on réfléchit assez à toute l'étendue de ce privilége. Il me semble que pour s'en faire une juste idée, il faut se placer au point de vue de ces pauvres âmes qui, ayant littéralement faim et soif de l'Evangile, sont entièrement privées de la Parole de Dieu, ou ne peuvent du moins se la procurer que difficilement et quelquefois au prix de sacrifices considérables.

J'ai vu de mes yeux, il y a quelques mois, une manifestation bien touchante de ce vif désir de posséder la Parole de Dieu. J'assistais au mois de mai dernier à la séance annuelle de la grande et belle Société Biblique Britannique et Etrangère. Après avoir écouté avec beaucoup d'intérêt plusieurs discours pleins de vie, je vis se lever un jeune homme qu'à son teint basané et ses traits réguliers, je pris pour un Espagnol ou un autre habitant du midi de l'Europe. — Mais, quelle ne fut pas ma surprise et ma joie, lorsque ce frère prenant la parole en bon anglais, s'exprima à peu près en ces termes :

« Je suis bien réjoui de ce qu'il m'est permis d'adresser quelques mots à une assemblée telle que celle-ci. Je dois vous dire que je n'étais, il y a 12 ans, qu'un pauvre païen de la nation des Indiens Chippewas[1], et que alors j'adorais le soleil et la lune. J'ignorais jusqu'à l'*existence* de ce livre qu'on appelle la *Bible*. — A cette époque, par la grâce de Dieu, des missionnaires arrivèrent dans mon pays. Un jour j'entendis l'un d'eux parler du ciel, séjour des bienheureux, et des tourments réservés aux méchants dans l'enfer. Frappé de ces paroles, je lui demandai s'il était possible qu'un Chippewa pût entrer dans le ciel? « Le ciel, me répondit-il, est promis à tous » ceux qui croient au Seigneur Jésus. » — J'éprouvai une grande joie à l'ouïe de ces paroles, et je sentis le besoin de prier. Je commençai ainsi : « O Christ, aie pitié de moi, » pauvre pécheur, pauvre Indien! » — Mais je ne pus continuer, car c'était là tout l'anglais que je possédais, et je m'imaginais que si je priais en chippewa, Christ ne me comprendrait pas.

« J'avais le cœur plein de Christ, et je sentais le besoin de prier; mais les mots me manquaient. Je ne puis comparer ce que j'éprouvais, qu'aux souffrances d'un cerf blessé. Vous savez que nous autres Indiens de l'Amérique du Nord, nous sommes de grands chasseurs. Hé bien, quand nous avons lancé dans les flancs d'un cerf une de nos flèches, il part comme si de rien n'était. Bientôt il gagne les collines. Alors la douleur se fait sentir; il se couche sur le côté blessé. Puis la douleur gagnant de part en part, il se couche sur l'autre côté; et il se tourne et se retourne ainsi, jusqu'à ce que la mort vienne mettre un terme à ses souffrances. — Voilà précisément ce que j'éprouvais. Je sentais une vive douleur au cœur; et rien ne pouvait me soulager.

» Un jour je fus invité à dîner dans une maison particulière avec *Péter Jones*[2]. En nous mettant à table, Péter Jones

[1] Une des tribus sauvages de l'Amérique du nord, qui habite le Haut-Canada, et quelques contrées environnantes. Une branche de cette tribu, voisine des Sioux, est leur plus redoutable ennemi.

[2] Péter Jones, dont le nom indien était *Kahkewaquonaby*, a plusieurs fois été mentionné dans ces Feuilles; voyez entre autres le N° 28 de 1834, page 437, et le N° 25 de 1836, p. 400; etc. Il est le premier chrétien de sa tribu, qui ait été consacré au saint ministère. Pasteur maintenant, à la station de la *Rivière-Détroit*, il a visité plusieurs fois l'Angleterre où il a excité le plus vif intérêt pour son peuple. Dans le dernier de ses voyages, il a épousé une anglaise de bonne famille, qui l'a suivi sur les bords du lac Erié.

demanda la bénédiction de Dieu en anglais. « Bon ! pensai-je » en moi-même, au moins Dieu comprendra. » Mais après le dîner il rendit grâces à Dieu en chippewa. « Oh ! me dis-je, si » Dieu comprend son chippewa, il comprendra bien aussi le » mien ! » — Je me retirai alors à l'écart, dans une espèce de fenil, et je priai : « O mon Père céleste ! j'étais si aveugle » et si misérable, que je ne pouvais pas croire ton cœur » assez vaste pour comprendre mon pauvre langage. Aie donc » pitié de moi, je t'en supplie ; aie pitié de moi au nom de » ton Fils Jésus-Christ. » — Après cela je dis encore : « O » Jésus, Sauveur du monde, pourquoi m'avait-on laissé » ignorer que tu es mort sur la croix pour moi ? O Jésus, » Sauveur du monde, répands ton précieux sang sur mon » cœur, afin qu'il soit nettoyé de tout péché. »

» Mais hélas au lieu de trouver du soulagement après avoir prié en chippewa, je sentis, au contraire, ma douleur augmenter. J'avais besoin de repos ; mais je n'en trouvais point. Et comme le cerf blessé dont je vous ai parlé, je me tournais tantôt d'un côté tantôt de l'autre ; et ma douleur ne me quittait pas. — Enfin au milieu de la nuit, je me lève, et après avoir longtemps marché dans ma chambre, je me jette à terre et je dis : « O Jésus, *je ne te laisserai point aller que tu » ne m'aies béni.* » Avant le lever du soleil, mon cœur était soulagé ! J'étais heureux. J'avais trouvé cette *joie* qui est *ineffable et glorieuse.*

« Dès ce moment-là, ayant senti combien Jésus est précieux à mon âme, je me suis efforcé, selon mes faibles moyens, de faire du bien à mes compatriotes ; je suis devenu missionnaire et j'ai travaillé sur les bords de la Baie d'Hudson.

» Dans le Haut-Canada, il y a des milliers d'âmes qui ont appris à connaître la vérité, et qui aiment la Bible. Un grand nombre de ces chers frères ont été à même de se la procurer pour eux-mêmes et pour leurs enfants. Bien plus, ils trouvent encore moyen de donner annuellement 20 à 30 L. sterl. à la Société Biblique. Mais dans le territoire de la compagnie de la Baie d'Hudson, c'est bien différent : les gens sont très pauvres ; ils n'ont littéralement point d'argent. — D'ailleurs la compagnie trafique en pelléteries ; elle ne vend pas la Bible. Si même les Indiens étaient riches, ils ne pourraient donc pas se la procurer.

» Lorsque je voulus établir une école, les seuls livres que

je pus trouver, étaient deux Abécédaires et deux Nouveaux-Testaments. Mais qu'était-ce que cela pour une école de 60 enfants. Je fus donc obligé de découdre mes deux Abécédaires, et de les donner aux enfants feuille par feuille. Quand j'en vins à mes deux Nouveaux Testaments, et que je fus sur le point de les découdre aussi, pour donner l'Evangile selon St-Matthieu à une classe et l'Evangile selon St-Jean à une autre : « Non ! me dis-je, ceci est la Parole de mon Dieu; je ne » le gâterai pas. » — Hé bien, Monsieur le Président (poursuivit le missionnaire indien, en se tournant vers lord Bexley, qui présidait l'assemblée), c'est au nom de ces pauvres enfants que je demande à ce Comité s'il ne pourrait pas me donner quelques Nouveaux Testaments et quelques Bibles. Ah! Mylord, si l'on voulait bien me donner quelques Nouveaux Testaments pour les écoles et quelques Bibles, oh ! que je serais heureux en arrivant chez moi de pouvoir dire à ces chers enfants que les chrétiens d'Angleterre leur envoient de bonnes choses à lire; et qu'il n'y aura plus besoin de gâter nos livres, mais que dorénavant il y aura un N. Testament pour chacun d'eux! Puis-je espérer, Monsieur le Président, d'avoir le grand privilége d'emporter avec moi quelques exemplaires de la Bible et quelques Nouveaux Testaments, quand je repartirai, dans quelques jours, pour ce pays si lointain, où je me vois déjà par la pensée, lisant cette bonne Parole qui réjouit vos cœurs et qui a rendu votre Angleterre si belle, si puissante? »

Il n'est pas nécessaire de dire que le Comité s'est empressé de répondre à un appel si touchant : 25 Bibles et 100 Nouveaux Testaments ont été remis à *Péter Jacobs* [1].

Il me semble que ce simple récit est bien propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, nous chrétiens vaudois qui sommes si favorisés, mais dont les cœurs restent le plus souvent si froids et si peu touchés de la bonté de Dieu à notre égard. Au moins tel fut l'effet qu'il produisit sur moi; et c'est avec le sincère désir qu'il puisse aussi arriver à la conscience de quelques-uns de vos lecteurs, que je me suis décidé, Monsieur et cher Frère, à vous en demander l'insertion dans votre excellente feuille.

Un de vos abonnés.

[1] C'est le nom du Chippewa que nous venons d'entendre, et qui est missionnaire lui-même à la baie de Hudson. Peut-être une autrefois citerons-nous encore quelques-uns des récits dont il a entretenu l'assemblée des Missions l'année dernière.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 9. — 1844. Du 3 Mars.

FEUILLE RELIGIEUSE
DU
CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

SOMMAIRE : Dieu Créateur. — L'enfant de la forêt ; suite. — *Nouvelles religieuses*. France. — *Bulletin bibliographique*. Explication des 12 derniers livres prophétiques de l'ancien Testament. Des maladies et des différents buts que Dieu se propose en les envoyant. Le bon Messager pour 1844. — Pensées chrétiennes. — Jean XII, 28.

DIEU CRÉATEUR.

Au commenceme Dieu créa les cieux et la terre. Genèse I, 1.

Dieu crée. Il fait de rien quelque chose; de rien, il fait tout ce qui est. *Les choses qui se voient*, nous dit St-Paul, *n'ont point été faites de choses qui parussent; les siècles ont été formés par la Parole de Dieu*[1]. Il n'a qu'à parler. *Il appelle les choses qui ne sont point, comme si elles étaient. Il dit, elles sont; il commande, elles comparaissent*[2]. Mot sublime, qui rappelle ce mot plus sublime encore : *Dieu dit: Que la lumière soit; et la lumière fut.* Quelle parole que celle qui fait être ce qui n'était point ! La parole de l'homme, si belle, si puissante, qu'est-elle devant la Parole de la création? La parole de l'homme suit les choses et les imite; la Parole de Dieu les précède et les crée. L'homme parle parce que les choses existent; mais les choses existent parce que Dieu a parlé. Qu'il parle encore, et elles rentreront dans le néant, avec l'homme qui parle d'elles!

[1] Hébr. XI, 3. [2] Ps. XXXIII, 9.

Mais au reste n'essayons pas de nous rendre compte de ce qu'est la création en soi. Le passage du rien au quelque chose est un abîme où se perdent nos paroles, nos pensées et nos questions elles-mêmes. Contentons-nous de reconnaître qu'il y a ici un caractère qui n'appartient qu'à Dieu, et qui distingue à jamais son œuvre d'avec celle de ses créatures. Nous disons quelquefois qu'un homme a créé un ouvrage ou qu'il possède un génie créateur; mais c'est par une sorte d'abus des termes. L'esprit humain ne travaille jamais qu'avec les matériaux que Dieu lui fournit; il observe, il imite, il combine, mais il ne crée pas. Le premier peintre du monde, composant le plus beau tableau qui soit sorti de la main des hommes, ne crée rien : ni la toile, ni les couleurs, ni les pinceaux, ni ses propres mains, ni la conception de son travail, puisque cette conception est le fruit de son génie, qu'il ne s'est pas donné. Remontez à l'origine de chacune des choses qui ont concouru à la formation de ce tableau, et vous trouverez que tous les chemins par lesquels elles sont venues, vont converger et aboutir enfin au Créateur qui est Dieu. Parvenu là, vous voyez Dieu et ne voyez que lui; tout le reste a disparu comme absorbé dans son sein, ou n'apparaît tout au plus que comme l'ouvrage de son ouvrage. Dieu crée, et il crée lui seul.

En nous montrant ainsi, dès sa première page, que le monde visible a eu un commencement si merveilleux, la Bible nous donne à comprendre que c'est aussi en créateur que Dieu sauve les âmes. Il ne développe pas seulement les dispositions naturelles de nos cœurs, il en crée de toutes nouvelles. *Nous sommes ouvriers avec Dieu;* mais ouvriers travaillant, comme le peintre, sur ce qui nous a été donné de Dieu. Nous écoutons, nous lisons, nous cherchons, nous croyons, nous prions; mais ces choses mêmes nous viennent de Dieu à leur manière. *C'est lui qui opère en nous et le vouloir et le faire, selon sa bonne volonté;* et si nous recherchons le principe de notre salut, nous trouverons que nous devons tout à Dieu, depuis le commencement, et depuis le commencement du commencement. *Car qui lui a donné le premier, et il lui sera rendu?*

De lui, par lui et pour lui sont toutes choses. A lui est la gloire dans tous les siècles. Amen.

Aussi l'Ecriture appelle-t-elle la conversion d'une âme une création. *Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont devenues nouvelles*[1]. *Nous sommes l'ouvrage de Dieu, ayant été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, que Dieu a préparées afin que nous y marchions*[2]. Ainsi les bonnes œuvres sont préparées pour nous, mais nous sommes créés pour les bonnes œuvres. *Vous avez été enseignés en Christ,* écrit St-Paul aux Ephésiens, *à dépouiller le vieil homme, à être renouvelés dans l'esprit de votre entendement, et à revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité*[3]. Puis dans une autre épître, qui reproduit en les abrégeant la plupart des instructions contenues dans celle qu'il avait envoyée aux Ephésiens, il revient sur cette doctrine, et rappelle aux chrétiens de Colosses qu'ils ont *dépouillé le vieil homme, et revêtu le nouveau, qui se renouvelle en connaissance à l'image de celui qui l'a créé*[4]. *En Jésus-Christ, il ne s'agit ni de circoncision, ni d'incirconcision, mais de nouvelle création*[5].

Ainsi parle le Nouveau Testament. L'Ancien tient le même langage. Non-seulement David, se relevant de sa chute, prie en ces termes par l'Esprit: *O Dieu, crée en moi un cœur net, renouvelle au dedans de moi un esprit bien disposé*[6]; mais toute la conduite du Seigneur à l'égard du peuple d'Israël, ce type de l'église future, est assimilée par Esaïe à une création. Si Dieu appelle ce peuple à l'existence, il crée: *C'est moi qui suis l'Eternel, votre Saint, le Créateur d'Israël*[7]. S'il lui dispense tour à tour la bonne et la mauvaise fortune, il crée: *Je suis l'Eternel et il n'y en a point d'autre, qui forme la lumière et qui crée les ténèbres, qui fais la paix et qui crée l'adversité; c'est moi l'Eternel qui fais toutes ces choses*[8]. S'il l'éprouve pour un temps en le châtiant par la main de ses ennemis, il crée: *C'est moi qui ai créé le forgeron soufflant le charbon au feu, et c'est moi qui ai créé le destructeur pour détruire*[9]. S'il lui sus-

[1] 2 Cor. V, 17. [2] Eph., II, 10. [3] Eph, IV, 24. [4] Col. III, 10. [5] Gal. VI, 15. [6] Ps. LI, 12. [7] Es. XLIII, 15. [8] Es. XLV, 6, 7. [9] Es. LIV, 16.

cite des prophètes, il crée : *Je crée le fruit des lèvres ; paix, paix à celui qui est loin et à celui qui est près* [1]. Et s'il doit lui donner à la fin, après tant de vicissitudes, des jours meilleurs et un repos éternel, il créera : *Je m'en vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre ; vous vous réjouirez et vous égaierez en ce que je m'en vais créer ; car voici, je m'en vais créer Jérusalem pour n'être que joie* [2].

Dira-t-on que nous pressons trop les termes de l'Ecriture, et que l'analogie que nous trouvons à ces dispensations de Dieu avec la création du monde est dans les mots plutôt que dans les choses ? Mais, outre que l'Ecriture choisit ses expressions avec plus d'exactitude qu'on ne paraît le croire, et surtout une expression dont elle fait tant d'usage, elle a pris soin de marquer elle-même cette analogie avant nous. *Il n'y a point eu de Dieu fort avant moi, qui ait rien formé, et il n'y en aura point après moi* : voilà bien la puissance de Dieu déployée dans la création ; et voici ce que nous en devons conclure : *C'est moi, c'est moi qui suis l'Eternel, et il n'y a point de Sauveur que moi* [3]. Ecoutez encore le Seigneur parlant au Messie, dans Esaïe : *Ainsi a dit le Dieu fort, l'Eternel, qui a créé les cieux et les a étendus, qui a aplani la terre avec ce qu'elle produit, qui donne la respiration au peuple qui est sur elle et l'esprit à ceux qui y marchent : Moi, l'Eternel, je t'ai appelé en justice, et je prendrai ta main, et je te garderai, et je te ferai devenir l'alliance du peuple et la lumière des nations* [4]. *Elevez vos yeux en haut, et regardez. Qui a créé ces choses ? Pourquoi donc diras-tu, ô Jacob, et pourquoi diras-tu, ô Israël : Mon état est caché à l'Eternel, et mon droit est inconnu à mon Dieu* [5] ? C'est dans le même esprit que les apôtres commencent ainsi leur prière, après la comparution de Pierre et de Jean devant le sanhédrin : *Seigneur, tu es le Dieu qui as fait le ciel et la terre, la mer et toutes les choses qui y sont. Maintenant donc, Seigneur, donne à tes serviteurs d'annoncer ta Parole avec hardiesse* [6]. Il faut donc bien le reconnaître : Dieu veut que la puissance souveraine avec laquelle il a créé les cieux et la terre, nous soit un gage de celle qu'il

[1] Es. LVII, 19. [2] Es. LXV, 17, 18. [3] Es. XLIII, 10, 11. [4] Es. XLII, 5, 6. [5] Es. XL, 26, 27. [6] Act. IV, 24, 29.

déploiera pour établir son règne, et dans le monde et dans nos cœurs? Cette pensée se découvre d'une manière frappante au lecteur attentif dans un endroit de l'Epître aux Colossiens que nous avons cité tantôt : *Ayant revêtu l'homme nouveau qui se renouvelle en connaissance à l'image de celui qui l'a créé.* Ce dernier mot fait allusion tout ensemble à la création de l'âme en Jésus-Christ, et à celle de l'homme au commencement.

O vous donc qui soupirez après l'entier affranchissement de votre âme, ou après quelque autre délivrance spirituelle, cessez de vous travailler pour l'accomplir en votre propre force; vous pourriez aussi bien créer un monde que de vous faire par vous-même un nouveau cœur. Vous avez besoin d'une création; cherchez-la auprès du Créateur des cieux et de la terre. Qu'il dise une parole, et vous serez délivré; mais sans cette parole de la bouche de Dieu, tout l'univers réuni ne vous délivrerait pas. Rien ne se fait, ni ne se défait, que parce que Dieu a parlé. Pour qu'un monde naisse, que faut-il? une parole de Dieu. Pour qu'un brin d'herbe pousse, pour qu'une feuille tombe d'un arbre ou un cheveu de notre tête, que faut-il? une parole de Dieu. Pour qu'un vivant meure, pour qu'un mort vive, pour qu'une pierre soit changée en enfant d'Abraham, que faut-il? une parole de Dieu. Pour que la porte des cieux s'ouvre et que nul ne ferme, pour qu'elle se ferme et que nul n'ouvre, que faut-il? une parole de Dieu. Voulez-vous donc que votre âme vive, qu'elle prospère, qu'elle jouisse, qu'elle triomphe? obtenez une parole de Dieu. Et voulez-vous obtenir cette parole? priez le Dieu créateur. La parole à qui tout obéit, même ce qui n'est point, obéit elle-même à la prière de la foi [1]. *(La fin au N° suivant.)*

L'ENFANT DE LA FORÊT.

Premières années d'un missionnaire, racontées par lui-même.

(Suite.)

J'arrivai heureusement à Lund, et je me hâtai de suivre les cours de l'université. Enfin je me trouvais au point vers lequel

[1] Sermons par Adolphe Monod. Paris 1844.

avaient tendu, depuis dix ans, avec tant d'énergie, mes pensées et mes efforts : j'allais faire des études ! Mais ce bonheur ne fut pas de longue durée. Malgré la plus stricte économie, le peu d'argent que n'avait pas absorbé mon voyage, fut bientôt dépensé ; et je me trouvai de nouveau dans le besoin. Il m'était dur, sans doute, après avoir conduit mon navire à travers tant d'écueils, de faire naufrage si près du port (ce qui arrive au reste souvent sur les rochers qui bordent la Suède) ; et toutefois je ne voyais à mon chemin aucune issue.

Mais Dieu en savait une qui, bien que ressemblant à un sentier détourné, me conduisit néanmoins au but. On cherchait un gouverneur pour les enfants d'un noble gentilhomme qui habitait la campagne ; on s'adressa pour le trouver à un professeur de Lund qui me connaissait, et qui savait que ma pauvreté me forcerait peut-être à suspendre mes études. Il m'offrit la place, et je l'acceptai, dans l'espérance qu'avec ce que j'épargnerais de mon salaire, je pourrais, après quelques années, revenir à l'université. Il me donna pour le gentilhomme une recommandation avec laquelle je me rendis, le cœur bien triste, à son château ; et j'y fus reçu, dès le premier moment, avec beaucoup de bienveillance.

Là s'ouvrit pour moi une carrière toute nouvelle. Rien jusqu'alors n'avait corrigé en moi les manières du village ; mais dans ma nouvelle position, je ne manquai pas d'occasions de me polir. On me procura de beaux habits et l'on me donna toutes les directions nécessaires pour me former à la vie du grand monde ; car mes patrons recevaient fréquemment des visites d'un haut rang, et ils eussent eu honte d'avoir chez eux un gouverneur aussi gauche et aussi emprunté que je l'étais à mon arrivée. J'eusse d'ailleurs été à cet égard un mauvais exemple pour mes élèves, destinés à une carrière où le raffinement des mœurs est souvent plus apprécié que la moralité et le savoir. Ils avaient aussi pour moi une sollicitude paternelle, et ils tâchaient de suppléer autant que possible aux défauts de ma première éducation, qui auraient pu me faire du tort dans ma vocation future. Cette vie confortable était pour moi quelque chose de tout à fait inconnu : je n'avais à prendre souci de rien ; j'avais, pour apaiser ma faim, une nourriture abondante, ce à quoi je n'avais jamais été accoutumé ; j'étais bien et chaudement vêtu, et je vivais au milieu de gens qui me témoignaient autant d'affection que d'estime. Après un

si long temps d'une accablante pauvreté, ce bien-être m'était fort doux, trop doux peut-être, et je dus faire l'expérience que pour l'homme intérieur, les bons jours sont plus difficiles à supporter que les mauvais. Déjà ces manières polies auxquelles je devais m'exercer ne m'étaient rien moins que salutaires; quand je me contemplais avec mes beaux habits, et sous ce vernis de politesse, je me persuadais que je valais mieux qu'avant; et néanmoins tout cela n'était qu'à la surface, l'intérieur n'avait pas changé, si même il n'était devenu pire; car il n'est presque pas possible de se façonner au ton du monde sans que la vérité et la sincérité n'en souffrent plus ou moins. Quand le lapidaire taille un diamant, il en remplace les aspérités par des surfaces plus brillantes, mais la pierre précieuse y perd de son poids. En outre, ce genre de vie me fit perdre en partie mon application; je n'étais plus ce jeune homme assidu et studieux de Karlstadt et de Lund. Cette soif de connaissances qui me dévorait alors, s'était fort calmée, et mon zèle pour des études sérieuses avait fait place à une imagination ardente qui ne se plaisait plus que dans le domaine de la poésie et de la fiction. Que d'heures de loisir j'ai consumées à écrire moi-même des vers, au lieu de poursuivre mes études! Ainsi je ne vivais ni dans le ciel ni sur la terre, mais en l'air, dans un monde de rêveries où je ne savais pas moi-même ce que je voulais. Quant à Dieu et à Christ j'en étais éloigné plus que jamais. Non que je fusse moins régulier à la prière, au culte public et à tous les exercices d'une piété extérieure; mais il faisait de plus en plus obscur dans mon cœur, à mesure que je me livrais à cette idolâtrie du beau, et que je cherchais à allumer en moi une lumière propre, qui ressemblait à celle de la vérité, comme la flamme d'une faible lampe ressemble à la lumière du soleil. Outre mes essais de poésie et les rêves de mon imagination, je m'occupais un peu d'astronomie, de botanique, de physique et de minéralogie; car la nature aussi était devenue pour moi une idole, au lieu de me conduire à Dieu. Je fis bientôt de rapides progrès dans ces sciences, et l'on en prit occasion de me flatter en exagérant mes talents. Ainsi les ténèbres de mon cœur furent encore rendues plus épaisses; car la louange m'était douce, et plus je m'efforçais de plaire aux hommes, moins je cherchais à m'assurer la bienveillance de Dieu, quoique de temps en temps il m'excitât, par des appels intérieurs, à vivre pour sa gloire et à l'aimer par dessus tout.

Tout ce qui tient aux arts et à la nature a toujours eu pour moi beaucoup d'attraits; je fus donc bien réjoui lorsque j'appris que, pendant les vacances, je ferais avec mes élèves un voyage dans différentes contrées de la Suède. Leur père nous accompagna. C'était là, sans doute, une manière de voyager bien différente de celle que j'avais connue, lorsque, au milieu du dénuement et de la fatigue, je retournais de Karlstadt chez mon père, ou que j'errais d'un hameau à l'autre dans nos forêts. Partout où se rencontrait quelque chose de remarquable, nous nous arrêtions pour le visiter, et ma curiosité trouva d'amples occasions de se satisfaire. Ainsi en traversant la pittoresque contrée de Troshalla, nous passâmes sur un pont élevé d'où l'œil peut contempler d'un seul regard près de mille cascades, descendant des rochers qui couronnent la vallée. A Dannemora, nous pénétrâmes dans l'entrée de la mine de fer qui a 3 ou 400 pieds de profondeur perpendiculaire. A Fahlum nous visitâmes la mine de cuivre qui occupe jusqu'à douze cents ouvriers. Nous séjournâmes aussi à Stockholm, capitale de la Suède, dont les magnifiques édifices surpassèrent tout ce que mon imagination m'avait représenté. Entre les choses remarquables que nous y vîmes, je fus surtout frappé d'une immense salle dans laquelle sont rangés, de grandeur naturelle, tous les rois de Suède, depuis Gustave Vasa, vêtus et armés selon l'usage de leur époque, et placés chacun sur son cheval de bataille, soigneusement empaillé.

Je trouvai partout, chez le peuple, soit dans les villes, soit dans les campagnes, des habitudes religieuses très-développées. Le culte public était toujours fréquenté par un nombreux auditoire; le dimanche, nul ne parcourait les rues sans nécessité; les portes mêmes de la ville étaient fermées, et l'on ne pouvait en sortir sans payer un droit de passage; au reste il n'y avait que les circonstances les plus pressantes qui pussent engager quelqu'un à se mettre en voyage le jour du Seigneur. Les mêmes formes de piété existaient aussi dans les corps militaires. Chaque bataillon avait son chapelain; et quand une compagnie détachée séjournait dans un cantonnement reculé, elle n'en avait pas moins son culte: chaque matin à l'aube du jour, elle venait se ranger en trois lignes devant la maison du capitaine; celui-ci sortait de sa demeure et saluait les soldats qui lui rendaient son salut tous en chœur; après quoi le sergent faisait trois pas en avant, criait le rôle, ôtait son bonnet de police, joignait les mains et récitait la prière du matin,

que tous répétaient à demi voix ; le capitaine congédiait alors la compagnie par ces mots : « Dieu vous garde, camarades ; » sur quoi l'on entendait murmurer dans tous les rangs cette réponse des soldats : « Dieu bénisse notre capitaine. » Le soir à six heures, la même chose se répétait ; et après chaque exercice ou relevée de garde, une salutation semblable s'échangeait entre le chef et les soldats. Ces signes extérieurs de piété et d'estime des choses saintes me plaisaient fort, quoique, pour la généralité, ce ne fussent que de vaines formes ; car je ne connaissais moi-même rien de mieux. En revanche j'étais fort indigné des fréquents et affreux jurements qui sortaient de la bouche du peuple, mais surtout de celle des soldats et des marins. Je me rappelais souvent à cette occasion le récit d'un pasteur américain :

« Un jour que je me promenais sur le port, raconte-t-il, j'aperçus un pêcheur qui, tout en préparant sa barque, proférait les plus révoltantes imprécations. Je m'approchai de lui, et m'assis non loin de sa nacelle : « Mon ami, lui dis-je, votre état m'est peu connu; quels sont ces poissons que vous avez là ? » — « Ce sont des morues; » répondit-il. — « Et avec quoi les amorcez-vous? » — « Avec toutes sortes de matières gélatineuses. » — « Prenez-vous aussi quelquefois des saumons? » — « Oui. » — « Employez-vous avec eux la même espèce d'amorce? » — « Oh ! non ; ils n'y mordraient pas. » — « Ainsi pour chaque espèce de poissons, vous avez une amorce différente? » — « Sans doute. » — « Et ne vous est-il jamais arrivé d'en prendre sans aucune amorce? » — « Oui ; l'an passé, j'en pris un de cette manière. Pendant que j'arrangeais ma ligne, je laissai tomber l'hameçon dans l'eau, et ce fou vint y mordre sans qu'il y eût d'appas ; ainsi je pus le tirer dans ma barque. » — « Hé bien, mon ami, repris-je, il paraît que le Diable emploie des moyens tout à fait analogues à ceux du pêcheur. Il sait toujours garnir son hameçon des espèces d'amorces dont les diverses classes de pécheurs sont le plus friants. Mais lorsqu'il veut s'emparer de quelque impie jureur, il ne se donne pas seulement la peine d'attacher une amorce; le fou vient de lui-même mordre à l'hameçon tout nu. » — Le pêcheur garda le silence. Son visage devint sérieux; et lorsque, après une courte pause, je l'eus quitté pour reprendre mon chemin, j'entendis qu'il disait à son camarade : « Ce Monsieur-là est sans doute un prédicateur. »

Telle est l'anecdote qui me revenait à l'esprit, à l'ouïe des

imprécations de ces pauvres marins. Mais alors le salut d'une âme d'homme ne me tenait pas assez au cœur, pour que je voulusse m'exposer à la moquerie de ces gens grossiers, en leur disant une parole sérieuse sur le péché qu'ils commettaient si souvent.

De Stockholm nous retournâmes à la campagne; et j'eus à faire pour longtemps, à mettre quelque ordre dans mes souvenirs. C'est ainsi que ma dissipation augmentait sans cesse; et même dans les temps qui eussent été les plus propres à me rendre attentif sur moi-même, j'étais plus dissipé que jamais. Aux fêtes de Noël, par exemple, je dus suivre la famille de mes élèves qui allait passer la fin de l'année chez des parents dans la ville voisine; et cette époque si solennelle qui dans la solitude de la campagne eût pu être si bénie pour moi, fut remplie de distractions incessantes. Les relations de famille, en Suède, ont quelque chose de très-agréable et de très-bienveillant, du moins dans les classes aisées de la société. Les parents se réunissent en cercles intimes; et c'est une coutume hospitalière, que, lorsqu'un ami de la maison n'a pas de famille à laquelle il puisse se joindre, il est adopté en qualité de cousin, dont on lui donne en effet le nom, et reçu dès lors comme s'il appartenait réellement à la famille. Tout cela ressemble bien peu, il est vrai, à la durete inhospitalière que j'avais rencontrée dans les campagnes du Warmeland; mais ici ce n'était plus la même classe d'hommes. Peut-être, au reste, faut-il appliquer à cette bienveillance sociale, les paroles du Sauveur. *Si vous n'accueillez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? les péagers n'en font-ils pas autant!* ou ces autres paroles de Jésus: *Quand tu fais un repas, n'invite pas tes amis ou tes parents ou les riches qui peuvent te le rendre, etc.*

Ce fut donc dans toutes les folies des divertissements mondains, que je passai cette belle époque de Noël qui nous rappelle le plus riche don que le ciel ait fait à la terre! époque de joie, sans doute, pour le pécheur à qui un Sauveur est né; mais d'une joie sainte et glorieuse dont Christ est le grand objet, et non d'une joie insensée, que Satan inspire aux hommes, afin de les détourner de Jésus et de les retenir sous son empire. — Pour ce qui me concerne, je dois l'avouer, depuis que j'ai connu le Sauveur, la manière dont j'ai profané et dissipé ces fêtes chrétiennes, est demeurée un des souvenirs

les plus douloureux de ma vie passée. — Mais revenons à mon histoire.

Quoique mon cœur ne connût point encore l'amour de Dieu en Jésus, je sentis naître en moi le désir de tenter une fois la prédication de sa Parole. Dans les années de mon enfance, je m'étais essayé à prêcher aux brebis de mon troupeau; maintenant je croyais être arrivé au point de me faire entendre dans une assemblée chrétienne. — J'obtins bientôt la permission nécessaire, et le courage ne me manquait pas. Les deux premiers essais me réussirent. Après avoir prêché pour la troisième fois, je reçus, dès le lendemain, la visite d'un bon paysan qui exprima le désir d'avoir avec moi une conversation particulière. Lorsque nous fûmes seuls, il me remercia vivement de mon sermon, qui lui avait montré, me disait-il, de la manière la plus claire la grande corruption de son cœur; mais il n'avait pas si bien pu découvrir dans mon discours, par quel moyen cette misère invétérée pouvait être guérie, et c'est sur ce point qu'il venait me consulter. Cette question si nouvelle me causa un inexprimable embarras, et dans mon trouble je ne savais que lui répondre. Toutefois je tâchai de me tirer d'affaire du mieux que je pus, et rassemblant mon peu de connaissances théologiques, je lui exposai les commandements de Dieu tels que nous devons nous efforcer de les accomplir. Mais il me montra bientôt avec évidence, que c'était là un pauvre moyen de trouver la paix. Cet homme avait dès longtemps une conscience réveillée par l'Evangile et il en connaissait à fond les vérités; mais il ne savait pas, ou n'osait pas s'en faire l'application à lui-même ni se les approprier par la foi; il demeurait ainsi dans le trouble et l'angoisse. Toutefois quand je voulus, dans mon ignorance, le ramener sous la loi, il m'opposa tout le conseil de grâce par lequel il plait à Dieu de sauver gratuitement les pécheurs, du moment où ils croient du cœur en Jésus-Christ. Je reconnus aussitôt que, de maître je devais me faire disciple; je parlai longtemps avec cet homme, je l'interrogeai sur plusieurs points et ses paroles ne tombèrent pas en terre: c'étaient des paroles de vérité; elles réveillèrent ma conscience et pénétrèrent mon cœur. Humilié comme un pécheur qui rentre en lui-même, je souhaitai ardemment d'avoir aussi une part en Christ et de devenir son vrai disciple.

Mon imagination effrénée fut dès lors comme un papillon qui tombe dans l'eau et dont les ailes mouillées ne peuvent plus

reprendre leur vol. Tous les châteaux en l'air que je m'étais plu à bâtir, furent renversés par le vent de la grâce; ma lumière propre s'éteignit comme un feu follet, et l'aliment humain dont je nourrissais jadis mon âme, ne put plus me rassasier. *Je commençai à être* spirituellement *dans une grande disette,* ce qui était tout nouveau pour moi; et je dis comme l'enfant prodigue dans le pays étranger : *Je me lèverai et je m'en irai vers mon père.* C'est ce que je fis aussi; et ce Dieu des miséricordes vint au devant de moi, dans son amour tendre et paternel. Depuis ce moment, le Sauveur m'a toujours plus puissamment cherché, attiré, affermi en lui; et il n'a rien épargné pour développer en moi la vie nouvelle. Dès lors aussi j'ai pu dire selon ma propre expérience, que l'état le plus dangereux pour un homme n'est pas celui où il sent le poids de la condamnation et ne trouve en lui que misère; mais que c'est bien plutôt celui où il croit avoir la vraie vie et ne manquer de rien, tandis qu'il gît encore dans la mort. Au contraire, si une âme se voit perdue, et gémit dans le sentiment de ses péchés, on peut déjà la dire bien heureuse, et c'est une preuve qu'elle a reçu quelque chose de la vie de Dieu. Qu'elle prenne seulement courage et qu'elle aille à Christ pour avoir le pardon et le repos. Mais c'est ce que l'on a souvent bien de la peine à faire. Une femme pieuse, quoique timorée et portée au doute, se plaignait de son état à son pasteur. « Je crains, disait-elle, que mon cœur ne soit pas encore vivifié par la grâce de Dieu. Je suis morte, deux fois morte, et encore vendue au péché! » Pour toute réponse le pasteur lui fit ce récit: « J'étais, il n'y a pas longtemps dans ma chambre, lorsque j'entendis dans la cour ce cri d'effroi: « Charles est tombé dans le puits! » C'était mon jeune fils, âgé de six ans. Je quittai tout pour courir à son secours; mais ma femme vint à ma rencontre en s'écriant : « Charles est mort! il est mort! » Plein d'angoisse, je m'approchai aussitôt du puits et je me mis à demander : « Charles es-tu mort en effet? » — « Oui, papa, « je suis mort! » me répondit Charles. — Oh! oh! pensai-je alors rempli de joie; ce qui me rassure, au moins, c'est que c'est lui-même qui me le dit. » — Telle est l'histoire de bien des âmes.

On comprend que je ne pus pas entièrement cacher le changement qui s'était opéré en moi, et je n'eusse pas non plus voulu le faire. Je m'abstins de bien des choses auxquelles précédemment j'avais pris part avec une légèreté irréfléchie; je

devins plus sérieux, plus posé; je lisais beaucoup dans les saintes Ecritures et je priais de l'abondance du cœur toutes les fois que j'en ressentais le besoin. Dans la conversation mes jugements et ma manière d'apprécier les choses portaient une empreinte toute nouvelle, parce que je jugeais de tout d'après la Parole de Dieu. Aussi quelques hommes légers qui fréquentaient la maison, s'étonnèrent-ils de ce changement; et ils finirent par faire de moi l'objet de leur dédain et de leurs moqueries. « Quel dommage, disaient-ils, que ce jeune homme soit tombé dans de pareilles erreurs! il avait tout ce qu'il fallait pour faire son chemin dans le monde. » — Quant à moi, je me consolais de leurs sarcasmes, par la pensée que Jésus portait sur mon compte un jugement bien différent; j'étais à lui, il était mon Sauveur, et cette assurance me rendait plus heureux que je ne l'avais été de ma vie. J'avais perdu l'estime et la faveur de ces grands du monde qui ne croient pas en lui; mais je possédais une espérance vive et impérissable, qui vaut mieux que tous les trésors de cette terre. Si au milieu de ces combats j'éprouvais quelque découragement, je me fortifiais par l'exemple de cet officier français dont on m'avait raconté l'histoire. Le mauvais temps l'avait retenu dans une petite auberge isolée. Là, pour chasser l'ennui, il se mit à lire dans le seul livre que possédât l'aubergiste. C'était la Bible, à laquelle il était entièrement étranger. Mais en la lisant avec attention, il fut si fortement saisi par les enseignements de l'Evangile, qu'il en reconnut la divinité, et résolut de devenir protestant: car dans son église, on ne lui avait jamais parlé de la Bible. Il exécuta son dessein. Mais bientôt ses camarades se moquèrent de lui et lui reprochèrent, comme une lâcheté, d'avoir passé d'une église dans une autre. « Je ne fais, leur dit-il, que ce qu'a fait avant moi mon ancien camarade de collége Bernadotte[1], qui a passé aussi à l'église luthérienne. » — « Il est vrai, répondirent ses amis; mais le cas était bien différent: il l'a fait pour obtenir une couronne. » — « C'est aussi là mon but, répliqua l'officier; avec cette différence qu'il prétendait à une couronne de la terre, et que j'aspire à une couronne éternelle dans le ciel. »

(La fin prochainement.)

[1] Bernadotte, originaire de Pau, ami et compagnon d'armes de Napoléon, fut en 1810 appelé par les Etats de Suède à devenir héritier de la couronne. Il la porte encore aujourd'hui, à l'âge de 80 ans.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE. Ensuite du vœu qui lui en a été exprimé, la Société évangélique de France vient d'adresser aux amis de son œuvre et de l'évangélisation de ce royaume en général, une circulaire qui les invite à se réunir en prières communes, le vendredi 29 mars prochain, pour implorer la bénédiction du Seigneur sur ses travaux, comme aussi sur tout ce qui se fait par diverses associations et sous différentes formes en faveur de ces 33 millions d'hommes plongés pour la plupart encore dans les ténèbres de la superstition ou de l'incrédulité. Cet appel acquiert plus de solennité encore, des circonstances graves où se trouve actuellement l'Evangile en France, et des efforts que fait le papisme pour le combattre par tous les moyens que lui fournissent l'esprit qui lui est propre et l'appui du gouvernement. — La Société évangélique avertit aussi ses amis, que c'est le 15 avril qu'elle clora ses comptes, et qu'il faudrait qu'elle reçût d'ici là, fr. 49,000, pour les boucler sans déficit. Que le Seigneur veuille pourvoir aux besoins spirituels et pécuniaires de cette œuvre, qu'il a déjà déclarée sienne, en la scellant par de nombreuses bénédictions.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

EXPLICATION DES DOUZE DERNIERS LIVRES PROPHÉTIQUES de l'ancien Testament; 2e livraison contenant : Osée, Nahum, Sophonie, Habacuc, Abdias. Publié par la Société pour la traduction d'ouvrages chrétiens allemands. Neuchâtel 1843, J. P. Michaud; Lausanne, Ducloux; etc. Un volume de 132 pages in-8°. Prix : 8 batz, soit 1 fr. 25 c. de Fr.

Nous ne connaissons pas la 1re livraison de cet ouvrage; mais la seconde, que nous avons lu avec attention, nous a paru un ouvrage riche d'enseignements, qui aide bien à comprendre les écrits qu'il explique. Mais il n'est pas de nature à être lu rapidement. Pour en retirer tout le fruit, il est essentiel de le lire à son aise, en le comparant sans cesse avec la Bible. Plusieurs passages se présentent alors avec un sens plus clair que dans nos traductions. L'article d'Osée est travaillé avec un soin tout particulier. Celui de Nahum est le plus remarquable par l'élan et l'agrément de la lecture. Entre les autres, l'un des morceaux qui nous ont le plus frappés, c'est, dans l'explication de Habacuc, tout ce qui concerne les Chaldéens, dont l'histoire abrégée est exposée avec clarté. Il est fort à désirer que des livres solides, comme celui-ci, se

multiplient dans nos bibliothèques religieuses. S'ils sont lus avec intérêt, ce sera une preuve que le goût des chrétiens gagne en solidité.

Des maladies et des différents buts que Dieu se propose en les envoyant. Traduit de l'allemand, de C. H. Zeller, inspecteur de l'établissement de Beuggen. Strasbourg 1844, Levrault; Paris, Bertrand et Delay; Lausanne, Ducloux et Mme Duret. Une brochure de 35 pages in-18. Prix: 20 c., soit 1½ batz.

Cette brochure, ainsi que d'autres annoncées précédemment, est traduite d'un journal où le respectable Directeur de l'Asile de Beuggen, consigne depuis longtemps le fruit de ses expériences chrétiennes et pédagogiques. En effet ces deux points de vue peuvent être utilement réunis, puisque les voies de Dieu à l'égard des fidèles, ne sont autre chose que l'éducation qu'il fait de ses enfants. Un des moyens les plus fréquents et les plus efficaces pour atteindre ce but miséricordieux, sont assurément les maladies, et nous devons remercier l'auteur, ainsi que le traducteur de ce petit écrit, d'avoir fait parvenir jusqu'à nous des directions si propres à nous rendre attentifs à cette verge de notre Père qui est aux cieux.

Le bon Messager. Almanach pour l'an de grâce 1844. Prix : 2 batz l'exemplaire; et 18 batz la douzaine. Chez tous les libraires du pays.

Nous avons plus d'une fois entretenu nos lecteurs de l'œuvre du *Bon Messager*, almanach publié par les soins de la Société évangélique de Lausanne. Le Comité qui dirige cette publication s'est efforcé chaque année de la rendre plus intéressante, et cependant chaque année il a vu la vente diminuer. Il nous fait connaître qu'un grand nombre d'exemplaires de l'année 1844 sont encore en magasin; et il espère que dans de telles circonstances les amis du règne de Dieu chercheront à en placer le plus tôt possible, dussent-ils se borner pour le moment, comme essai, à en recevoir un certain nombre en commission. — Ils pourront ainsi contribuer à soutenir une œuvre qu'il serait fâcheux de voir interrompue. Les demandes doivent être adressées à M. Thuillard, relieur, rue du Pont, à Lausanne.

PENSÉES CHRÉTIENNES.

Oh, que notre chair est faible! Oh que nos cœurs sont durs! Ce qui veut dire : Combien nous sommes plus sensibles à la souffrance qu'au péché!

La famille du Christ a commencé à la croix; toutes les fois que vous vous sentez languissant ou fatigué, portez vos regards en arrière, sur votre origine. (Thomas Adam).

Nous n'obéissons pas, *afin que* Dieu nous aime, mais *parce qu'il* nous a aimés. — Notre obéissance n'est que reconnaissance. (Romaine).

Toutes les alliances et les unions de la terre sont des marques et des effets de l'indigence de l'homme et de sa mortalité. (Quesnel).

Quand l'homme sera rentré dans l'éternité de Dieu, et que tous ses désirs seront rassasiés, tous ses besoins remplis, sa mortalité absorbée par la gloire, toutes les sociétés et les unions se perdront dans l'union et la société avec Dieu. (Quesnel).

Un ami m'écrivait : « Je suis paresseux de cœur à croire tout ce qui est écrit. Et sans foi, nous sommes là gisant, ne sachant que consumer les heures et les jours à contempler nos transgressions, nos plaies et notre misère. Est-ce là vivre? Il est écrit : *Le juste* VIVRA *de sa foi.* Oh! que je soupire après cette vie! »

Mon Père, glorifie ton nom. Jean XII, 28.

Un homme se plaignait à son pasteur, de ce qu'il demandait depuis plus d'un an au Seigneur la grâce de pouvoir goûter les consolations de l'Evangile, et n'avait néanmoins jamais reçu de réponse à ses supplications. Le pasteur lui répondit : « Hé bien, retournez chez vous, enfermez-vous dans votre cabinet, et là priez ainsi : « *Mon Père, glorifie-toi toi-même.* » — Telle fut, en effet, la prière de Jésus, lorsqu'il était troublé par la perspective de ses souffrances; mais telle n'est pas toujours celle des hommes, qui, même dans leurs plus légitimes requêtes, apportent quelquefois jusqu'au pied du trône de Dieu, une recherche d'eux-mêmes et de leur bien-être, plus que le désir que Dieu soit glorifié en eux. Lecteur, êtes-vous de ceux qui ne trouvent aucun profit à crier au Seigneur? demandez-vous si vos prières n'ont pas aussi ce caractère égoïste.

La Feuille religieuse paraît, pour chaque dimanche en hiver et de deux dimanches l'un depuis Pâques au milieu de novembre. Le prix de l'abonnement, payable en souscrivant, est de 20 batz pour le canton de Vaud; de 24 batz pour Neuchâtel ; de 25 batz pour le canton de Berne, de 36 batz pour le cant. d'Argovie ; de 39 bz. pour le cant. de Lucerne; de 40 bz. pour le canton de Zurich; de 3 fr. 50 c. de France pour Genève; le tout franc de port. Il est aussi de 3 fr. 50 cent. pour la France, mais franco seulement jusqu'à la frontière suisse.

Le bureau de la Feuille religieuse est à Lausanne, rue du Grand-Saint-Jean, n° 41; et non chez M. Ducloux.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 10. — 1844. Du 10 Mars.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Dieu Créateur ; fin. — Evangélisation du Bas-Canada. — L'abbé Maurette. — *Bulletin bibliographique*. Le pape et l'Evangile. Jamais seul.

DIEU CRÉATEUR.

(Fin.)

Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. Genèse I, 1.

Dieu crée ; mais que crée-t-il? et quel est le caractère de son ouvrage? Cet ouvrage est parfait ; si parfait que Dieu lui-même s'y admire. A la fin de chaque jour, nous dit Moïse, Dieu vit que ce qu'il venait de faire était bon. Puis à la fin du dernier jour, *il regarda tout ce qu'il avait fait, et voilà, il était très-bon ;* soit parce que l'harmonie de l'ensemble relevait encore l'excellence des détails, soit parce que la formation de l'homme couronnait l'œuvre de la création. Que si plus tard, si bientôt après, le désordre, la difformité, la douleur ont pénétré dans le monde, *c'est l'ennemi qui a fait cela.* En sortant des mains du Créateur, tout était beau, heureux, bien réglé ; et l'ouvrage de Dieu n'a pu se gâter qu'en se séparant de son Auteur.

Nouvelle leçon que la création du monde nous fournit sur la manière dont Dieu agit dans l'économie de la grâce. Là encore, tout ce que Dieu fait est bon, et très-bon ; ce qui est mauvais vient d'ailleurs.

Hélas! le péché est partout. *Le monde est plongé dans le mal. Les pensées du cœur des hommes sont mauvaises dès leur jeunesse. Quand nous voulons faire le bien, le mal est attaché à nous.* A la vue de ce mal universel, originel, nous sommes tentés de croire que Dieu a mêlé le mal au bien dans son œuvre, et composé l'homme de bons et de mauvais penchants. Mais non : *Dieu a créé l'homme droit, il l'a créé à l'image de Dieu*, et *c'est l'homme qui a cherché beaucoup de détours.* Tout ce qui est bon et saint, faisons-en honneur à Dieu; ce qui est mauvais, accusons-nous-en nous-mêmes. Ce partage, où le sage du siècle voit plus de piété que de raison, est un acte de simple justice, par lequel nous rendons à l'homme ce qui est à l'homme et à Dieu ce qui est à Dieu. Au reste, en jugeant de la sorte, nous nous conformons au commandement d'un saint apôtre : *Que nul, quand il est tenté, ne dise : Je suis tenté de Dieu. Car Dieu ne peut être tenté par aucun mal, et il ne tente personne; mais chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise.* Voilà comment St-Jacques explique le mal; et voici comment il explique le bien aussitôt après : *Ne vous abusez point; tout le bien qui nous est donné vient d'en haut, et descend du Père des lumières, par devers lequel il n'y a ni variation ni ombre de changement.*

Saint-Jacques ne nomme ici que nous, et se tait sur le tentateur, sans doute parce qu'il ne veut pas que nous nous déchargions de notre responsabilité sur personne, pas même sur le Diable, dont la faute ne justifie pas la nôtre. Mais, vous le savez, l'Ecriture nous apprend en beaucoup d'endroits que c'est cet éternel ennemi de Dieu et des hommes qui a semé l'ivraie dans le champ où le Père de famille n'avait déposé que de bon grain. Et comment a-t-il fait tomber nos premiers parents? en les portant à douter du Créateur; en leur persuadant qu'il y avait en lui et dans son œuvre quelque chose qui n'était pas bon. Satan est toujours le même, et il use avec nous des mêmes moyens. N'entendez-vous pas les sourdes accusations qu'il soulève contre Dieu dans le fond de notre misérable cœur? Oui, des accusations contre Dieu. Il nous parle dans le

même esprit qu'il parla à Eve, et nous le croyons aussi facilement qu'elle. Tantôt il accuse Dieu d'un défaut de miséricorde: nous nous le figurons insensible à nos peines, sourd à nos cris, et alors nos prières sont frappées de langueur. Tantôt il accuse Dieu d'un défaut de fidélité: ses promesses les plus formelles nous semblent mal assurées, et alors notre force s'éteint avec notre foi. Tantôt il accuse Dieu de vaines menaces, et dit encore : *Vous ne mourrez nullement* : la terreur de ses jugements est ôtée de devant nos yeux, et alors nous tombons dans une sécurité mortelle. Tantôt il l'accuse de quelque autre chose. Fermons l'oreille à tous ces discours. Que ce soit chez nous une résolution arrêtée de ne rien croire de Dieu que ce qui est bon. Quoi qu'il en soit, donnons-lui gloire. Mettons sa justice et sa sainteté hors de cause. *Que Dieu soit reconnu véritable, et tout homme menteur.*

Aussi bien, cette doctrine est nécessaire pour ne pas abuser de ce que nous avons dit sur la souveraineté de Dieu. Dieu agit en créateur, disions-nous, dans les choses qui appartiennent à son règne : oui, mais il n'use de cette puissance souveraine que pour le bien ; il ne crée que de bonnes pensées, de saints désirs, et des dispositions convenables au salut. Encore une fois, *il ne tente personne,* il ne retient personne dans l'incrédulité, il n'oblige personne à se perdre ; et s'il est des hommes *qu'il livre à un esprit dépourvu de tout jugement,* c'est qu'ils *ne se sont pas souciés de connaître Dieu. Je suis vivant*, dit le Seigneur l'Eternel, *que je ne prends point plaisir en la mort du méchant, mais plutôt en ce qu'il se détourne de sa voie et qu'il vive.* C'est pourquoi, au dernier jour, quand tous les voiles seront levés, les réprouvés n'imputeront qu'à eux-mêmes leur ruine, tandis que les élus n'attribueront leur félicité qu'à Dieu seul.

Enfin, Dieu crée, mais pourquoi crée-t-il ? Ne veut-il qu'étaler devant nos yeux un spectacle capable de les charmer ? Non, il a de plus hautes pensées. *Dieu a tout fait pour sa gloire ;* et le premier objet qu'il s'est proposé, c'est de rendre visibles les choses invisibles, cachées dans son

sein, en leur donnant un corps, et s'il est permis d'ainsi parler, en les manifestant en chair. Notre chapitre ne s'en explique que pour le dernier et le plus parfait de ses ouvrages, pour l'homme, qui étant *l'image de Dieu*, en est aussi *la gloire* [1]. Mais l'Ecriture nous enseigne ailleurs que tout le reste a été fait dans le même esprit, et que Dieu s'est peint dans toutes ses œuvres. *Les choses invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil, étant contemplées dans ses ouvrages, depuis la création du monde* [2]. Si donc nous voulons entrer dans les vues du Créateur, il faut apprendre à découvrir dans les scènes de la nature les vérités éternelles que Dieu a voulu montrer à notre esprit par nos yeux.

L'Ecriture nous y invite partout, et nous en donne l'exemple. Dictée par *le Dieu des esprits de toute chair*, il n'y a rien dans le travail des six jours où elle ne nous fasse lire quelque leçon du monde des esprits. Si Dieu crée au commencement les cieux et la terre, elle nous avertit de n'y voir qu'une page fugitive qui *sera roulée comme un livre* [3], après avoir rendu son témoignage, pour faire place à *ces nouveaux cieux et à cette nouvelle terre, où la justice habite* [4]. Si Dieu dit : *Que la lumière soit*, elle nous fait connaître que *la véritable lumière qui éclaire tout homme en entrant dans le monde* [5], c'est la Parole de Dieu, et que *le Dieu qui a dit que la lumière resplendît des ténèbres, est aussi celui qui a resplendi dans les cœurs des* apôtres *pour faire reluire la connaissance de la gloire de Dieu en la face de Jésus-Christ* [6]. Si Dieu recueille les eaux dans le lit des fleuves et dans le bassin des mers, elle nous montre dans cette eau un emblème du Saint-Esprit [7], et dans le baptême, le signe de la régénération [8]. Si Dieu fait sortir tout à coup de la terre les plantes et les arbres, elle compare le royaume des cieux à une semence déposée en terre, qui *germe et croît sans qu'on sache comment, la terre produisant d'elle-même premièrement l'herbe, puis l'épi, et ensuite le blé tout formé dans l'épi* [9]. Que dirai-je encore? Et le soleil du quatrième

[1] 1 Cor. XI, 7. [2] Rom. I, 21. [3] Es. XXXVI, 4. [4] Es. LXV, 17; 2 Pierre III, 13. [5] Jean I, 9. [6] 2 Cor. IV, 6. [7] Jean VII, 38; IV, 10, etc. [8] Jean III, 5; Tite III, 5. [9] Marc IV, 26-28.

jour n'est-il pas une figure de *ce Soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons*[1] ? Et les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, les animaux de la campagne, ne servent-ils pas tour à tour de texte à la Bible ? Pour elle, tous les ouvrages de la création sont autant de témoins que Dieu a suscités pour publier sa gloire ; apôtres des siècles, qui ont été chargés de faire entendre *leurs accords par toute la terre et leurs accents jusqu'au bout du monde*[2], pour annoncer à leur manière l'Evangile à toute la création. Ce rapprochement vous paraît-il forcé ? Il n'a pas paru tel à St-Paul ; car c'est à lui que je l'ai emprunté. St-Paul applique à la prédication des apôtres de Jésus-Christ les paroles même du Psaume XIX[e] que je viens de citer[3]. Non, sans doute, que David n'ait parlé du ciel et de la terre ; mais l'Esprit qui l'inspire a vu plus loin, et sous des images visibles il a tracé déjà dans la première partie de ce psaume la doctrine de vie qui remplit la seconde.

Ne pensez point, en effet, qu'il n'y ait dans ce langage de la Bible que d'ingénieux rapprochements, pareils aux comparaisons des poëtes. Reconnaissez-y plutôt l'existence d'une analogie réelle, profonde, voulue de Dieu, entre les ouvrages de ses mains et le plan de la rédemption. La Bible surpasse autant les poëtes du monde par la profondeur de son sens que par la beauté de ses descriptions. Le poëte s'arrête au monde visible ; la Bible lit au travers. Aux yeux du poëte, le point de départ, la réalité, ce sont les choses visibles ; et notre imagination n'en retrouve dans les invisibles que de vagues ressemblances. Aux yeux de Dieu et de sa Parole, le point de départ, la réalité, ce sont les choses invisibles ; et les visibles n'en offrent à nos regards que l'ombre et le reflet. Aussi, dans le langage de la Bible, Jésus-Christ est *la vraie lumière, le vrai pain, le vrai cep*[4], et le ciel est *le vrai tabernacle*[5], tandis que la lumière qui nous éclaire, le pain qui nous nourrit, le cep qui croît dans nos jardins, le tabernacle fait de main, ne sont que *les figures des véritables*. Mais au contraire, dans le langage

[1] Matth. IV, 2. [2] Ps. XIX, 4. [3] Rom. X, 18. [4] Jean I, 9 ; VI, 32 ; XV, 1. [5] Hébr. VIII, 2 ; IX, 24.

du poëte, la vraie lumière, le vrai pain, le vrai cep, le vrai tabernacle, ce sont ceux que nous voyons de nos yeux, tandis que Jésus-Christ et le ciel ne sont tout cela qu'en figure. L'un voit la figure où l'autre voit la réalité.

Ce n'est donc pas par une rencontre fortuite, ni par un jeu d'imagination, que l'eau qui lave le corps marque l'Esprit saint qui purifie le cœur, ou qu'un arbre qui se charge d'abord de feuilles et puis de fruits sert d'emblème à une âme qui joint les œuvres de Christ à la confession de son nom. Mais c'est que l'Auteur de la nature est en même temps le Père de Jésus-Christ, et qu'il a tracé le plan de ce monde d'après le type éternel du Fils et de son royaume, ainsi que Moïse a construit son tabernacle d'après *le modèle qui lui avait été montré sur la montagne* [1]. Quand St-Paul nous apprend que *toutes choses, tant les visibles, que les invisibles, ont été créées par le Fils,* il ajoute aussitôt qu'elles ont encore été créées *pour lui*, ou en vue de lui. C'est en vue de Jésus-Christ que Dieu a fait tout ce qu'il a fait. C'est en vue de Jésus-Christ que Dieu a formé le monde. C'est en vue de Jésus-Christ que Dieu a fait écrire toute la Bible. Elle ne nous montre le Dieu Créateur que pour nous conduire au Dieu Sauveur; et si elle débute par ces paroles : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*, elle finit par celles-ci : *Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous! Amen.*

Eh bien, chrétiens, puisque c'est en vue de Jésus-Christ que Dieu a créé le monde, regardons-le aussi avec des yeux fixés sur Jésus-Christ. Ne le contemplons ni en amateurs ingrats qui n'y cherchent que le plaisir de leurs yeux, ni en déistes froids qui n'y découvrent que des preuves convaincantes de l'existence et des perfections du Créateur. Contemplons-le en chrétiens qui demandent partout leur Sauveur. Que la douce clarté des cieux, que le soleil se levant sur l'horizon, que le firmament parsemé d'étoiles, que le saule planté près des eaux courantes, que la feuille sèche qui tombe, que la campagne blanche pour la moisson, que le vendangeur foulant au pressoir, que l'oiseau

[1] Hébr. VIII, 5.

échappant de la main de l'oiseleur, que la brebis muette devant celui qui la tond, que l'agneau conduit à la boucherie, que tout enfin nous remette devant les yeux notre Seigneur, et nous rappelle que le Dieu qui nous a fait naître est aussi le Dieu qui nous a sauvés[1]. Ayons seulement des yeux chrétiens, et tout nous parlera de Christ. Ainsi nous ferons dans le sens le plus élevé l'expérience de cette belle maxime de l'*Imitation:* « Toutes les créatures vous apprendraient à bien vivre, si vous aviez le cœur droit. Ce serait un livre où vous ne trouveriez que de saintes leçons. »

O Eternel, tu m'as réjoui par tes œuvres; je me réjouirai des œuvres de tes mains. O Eternel! que tes œuvres sont magnifiques! Tes pensées sont merveilleusement profondes!

ÉVANGÉLISATION DU BAS-CANADA.

Tableau des Sociétés qui s'y emploient et de leurs travaux.

M. le ministre Tanner, dont nous avons annoncé l'arrivée en Suisse, a aussi visité Lausanne où il a intéressé une nombreuse assemblée en l'entretenant de l'œuvre du Seigneur dans le Bas-Canada. Il nous a fourni les données d'une vue sommaire de ce qui se fait par diverses sociétés pour l'évangélisation des Canadiens de langue française; et quoiqu'elle se compose surtout de noms propres, nous la communiquons à nos lecteurs dans l'espérance qu'elle jettera du jour sur les détails que nous leur avons précédemment communiqués, et sur ceux que nous pourrons avoir à leur communiquer dans la suite.

Quatre sociétés différentes s'occupent de l'évangélisation des Canadiens français: une société de *New-York*, une de *Boston*, celle de *Montréal* et l'*église presbytérienne d'Ecosse.*

La *Société évangélique de New-York* fournit une partie des fonds nécessaires à l'entretien de la mission qui existe à la Grande Ligne de l'Acadie; le reste est procuré par des amis

[1] Je ne saurais vous exprimer, m'écrivait un ami qui revoyait l'amphithéâtre des Alpes pour la première fois après avoir connu le Seigneur, je ne saurais vous exprimer ce que j'ai éprouvé en pensant que celui qui a fait le Mont-Blanc est mon Sauveur.

chrétiens de la Suisse et des Etats-Unis. Cette mission compte quatre stations, qui sont situées au midi du fleuve St-Laurent; ce sont: *La Grande Ligne, St-Pie, Bérée* et *Chazy*. Trois de ces villages possèdent des établissements d'éducation. L'école de St-Pie est tenue par M. Lamoureux qui est un jeune Canadien; celle de Bérée l'est par Mlle Perusset de Beaulmes (canton de Vaud), vaillante chrétienne qui déploie dans sa tâche laborieuse beaucoup de zèle, d'activité et même de courage. Elle habite seule une petite maison dans une clairière où se trouvent quelques autres habitations réunies, et sur la lisière d'une forêt qui s'étend à près de vingt lieues au loin. Non-seulement elle tient l'école toute la semaine; mais elle va fréquemment, surtout le dimanche, faire des courses à une ou deux lieues dans les environs, pour y lire la Bible et annoncer l'Evangile dans des entretiens familiers. Un jour, revenant plus tard qu'à l'ordinaire d'une de ces excursions, elle se trouva de nuit à l'entrée d'un marais que l'on ne peut traverser qu'en posant le pied sur des mottes solides entre lesquelles on enfoncerait dans le bourbier; craignant de se hasarder seule et de nuit dans ce passage difficile, elle prit la résolution de coucher au pied d'un arbre. Le lendemain, elle se réveilla au point du jour, et le premier objet qu'elle voit en ouvrant les yeux, c'est un ours qui s'approchait d'elle; mais le mouvement qu'elle fit en se levant subitement pour fuir, mit en fuite l'animal lui-même, qui n'avait peut-être jamais vu d'être humain. Enfin à la Grande Ligne, existe une espèce de séminaire dont les diverses classes sont tenues par Mlle Jonte, française du pays de Montbéliard, par Me Normandeau, originaire des Etats-Unis [1], par M. Normandeau, ancien prêtre canadien et par M. le ministre Wolff de Genève. M. Roussy, et Me Feller donnent aussi des leçons, autant que leurs nombreuses occupations le leur permettent. Toutes les apparences font espérer que cet établissement deviendra très-utile pour le Canada.

Des assemblées sont tenues en divers lieux. Plusieurs frères, selon leurs dons, se rendent utiles pour l'évangélisation; mais elle se fait surtout par le moyen de MM. Roussy et Wolff, ministre de la Parole, de M. le docteur Côte et des frères colporteurs Baudin et Roy; ces trois derniers sont des Canadiens très-dévoués au Seigneur. Dieu a bien béni les efforts de la

[1] Précédemment Mlle Wilby. Voyez sur son mariage avec M. Normandeau, le N° 19 de 1843.

chère dame Feller et du cher frère Roussy, qui ont commencé cette œuvre et qui l'ont poursuivie avec foi et fidélité, malgré les nombreux et puissants obstacles qu'ils ont eu à surmonter. L'année dernière, au mois de juin, les quatre stations comptaient déjà plus de cent cinquante personnes, qui paraissaient avoir reçu la grâce de Dieu, et un grand nombre d'autres qui avaient renoncé aux erreurs du papisme, pour être instruites selon l'Evangile.

Une autre mission, celle de *St-François-du-Lac*, existe au Sud du fleuve St-Laurent, parmi la tribu des Indiens *Abénaquis*[1]. Elle a commencé, il y a sept ou huit ans, par le moyen d'un homme de cette tribu, nommé *Osunkerhine*, lequel a étudié dans les Etats-Unis et exerce maintenant le ministère de la Parole. Cette mission a rencontré beaucoup d'opposition de la part des prêtres et de leurs adhérents; néanmoins Dieu a béni le travail de son serviteur, et l'année dernière, l'Eglise des Abénaquis comptait quarante et un communiants, outre une vingtaine de personnes qui avaient renoncé au papisme, quoique n'ayant pas encore pleinement reçu l'Evangile par la foi.

Le champ des frères qui sont en rapport avec la *Société de Missions canadienne française de Montréal*, est situé au nord du fleuve Saint-Laurent. Cette mission compte quatre stations: *Montréal*, *Ste-Thérèse*, *Belle-Rivière* et l'*Industrie*. M. Daniel Amaron de Denens sur Morges demeure à Belle-Rivière avec sa femme qui était de Pomy, près d'Yverdon; M. Antoine Moret d'Essertines sur Rolle réside à Ste-Thérèse; M. Vessot, français originaire d'un village près de Mâcon (Saône et Loire), habite l'Industrie avec sa femme qui est Canadienne; enfin la station de Montréal est occupée par M. Tanner qui a été élevé à Valleyres près d'Orbe et par sa femme élevée à la Chaux-de-Fonds.

Les frères Amaron, Moret et Vessot vont de paroisse en paroisse pour répandre les saintes Ecritures, les lire et en parler à ceux qui veulent les écouter. M. le ministre Tanner parcourt les endroits où il y a des personnes qui aiment l'Evangile et tient de petites réunions. Sa femme, outre qu'elle visite les Canadiennes, a ouvert, de plus, une école de jeunes demoiselles anglaises, à qui elle enseigne le français. On avait l'habitude de les placer dans des couvents pour leur faire apprendre

[1] Cette tribu, qui habite au centre de la population européenne appartient, extérieurement du moins, à l'église de Rome.

cette langue et M[e] Tanner a cru qu'il était de son devoir de remédier à ce mal. M[es] Amaron et Vessot ont aussi établi de petites écoles pour les enfants canadiens; mais jusqu'à présent la grande opposition des prêtres a empêché à ces sœurs de faire tout le bien qu'elles auraient désiré.

Malgré les nombreuses difficultés que la mission au nord du fleuve St-Laurent a rencontrées, Dieu a commencé à la bénir. Neuf Canadiens, dont quatre hommes et cinq femmes ont été admis à la Ste-Cène, et un certain nombre d'autres ont quitté l'église romaine pour suivre la Parole de Dieu. De plus, bien des familles, dans divers endroits, sans avoir entièrement renoncé à la messe, reçoivent avec plaisir les frères qui viennent leur lire la Bible, et diverses choses font croire que Dieu veut faire une belle œuvre dans cette partie du pays. Mais pour que cela puisse avoir lieu, il faut un plus grand nombre d'ouvriers; car Dieu veut se servir de moyens. Depuis deux ans le Comité de Montréal a écrit pour en demander. Personne n'ayant répondu à cet appel, M. Tanner a été envoyé en Suisse pour l'adresser en personne à quelques frères. Il a quitté le Canada au commencement de Novembre 1843 et est arrivé à Genève le cinq de Janvier. Dieu a fait prospérer son voyage. Quatre frères missionnaires et deux sœurs se préparent à partir au printemps avec lui pour le Canada. Ce sont: M. le ministre Doudiet et sa femme, M. Vernier qui doit se marier avant de partir, M. Soland, et l'abbé Maurette ex-curé français [1]. M. Doudiet occupera la station de Ste-Thérèse pour laquelle il est très-propre; M. Vernier dirigera l'école de Belle-Rivière; M. Soland devra répandre les saintes Ecritures, et M. Maurette se rendra à Québec où il y a aussi un commencement d'œuvre. Il sera en relation avec le Presbytère de l'Eglise d'Ecosse en Canada qui emploie déjà un autre missionnaire français.

Tous ces frères pensent s'embarquer au Havre, à la fin d'Avril, si Dieu le permet. Ils ont besoin que les chrétiens se souviennent d'eux auprès du Seigneur, afin qu'ils soient préparés pour l'œuvre qu'ils auront à faire, et que l'œuvre puisse être préparée pour eux. D'ici à la fin d'Avril M. Tanner doit se rendre en Ecosse, pour visiter les amis de la mission du Canada, et collecter les fonds nécessaires au voyage. L'arrivée de nouveaux missionnaires devant causer une augmentation de dépenses au Comité de Montréal, il est bien important qu'au moins l'argent qu'il faudra pour les trans-

[1] Voyez ci-après.

porter en Canada, soit trouvé en Europe. Ceci est une œuvre du Seigneur, il sait ce qui est nécessaire, il saura y pourvoir. C'est lui qui tient les cœurs dans sa main ; il peut rendre fidèles ceux qui connaissent sa grâce et qui ont compris leurs devoirs envers le prochain.

Si quelques lecteurs de la Feuille Religieuse se sentent pressés de contribuer aux frais de voyage de ces frères, ils peuvent envoyer leurs offrandes, à Lausanne, au Bureau, soit au rédacteur de ce Journal, qui se fera un plaisir de les faire passer à M. Tanner.

Nous ajouterons à ces détails un fait digne d'attirer l'attention et l'intérêt de tous les chrétiens : c'est que dans les trois champs de Missions du Canada le Seigneur avait préparé le terrain pour les travaux de ses ouvriers, en faisant pénétrer dans cette ténébreuse et ignorante contrée des exemplaires de la Sainte Parole, et cela par un concours de circonstances bien propre à nous montrer combien il est admirable en conseils et magnifique en moyens.

Il y a une cinquantaine d'années qu'un pêcheur des Etats-Unis se retira avec sa fille dans le Canada. L'un et l'autre étaient protestants, mais à l'âge de 20 ans, cette fille, voulant s'établir, embrassa la religion romaine pour épouser un Canadien. Elle suivit pendant 20 ans les pratiques de cette communion ; mais ne trouvant point de paix, et ne pouvant pas estimer les prêtres, elle s'éloigna d'eux, et finit par ne plus se confesser. Elle se mit à lire de nouveau une Bible qu'elle avait apportée dans le Canada, et qu'elle retrouva dans le fond d'une armoire. Lorsque ses enfants furent grands, et qu'à leur tour ils se marièrent, elle leur donna à chacun un Nouveau Testament. Elle avait environ 60 ans à l'époque où Roussy la rencontra ; le sentiment de ses péchés remplissait alors son âme de tristesse, mais elle ne tarda pas à trouver en Jésus le pardon et la paix. Sa nombreuse famille (enfants et petits enfants) a été le fondement de l'école et, par suite, de l'église de la Grande-Ligne. Le nom de la mère Lore a été connu de tous ceux qui ont suivi cette mission.

A St. François-du-Lac, chez les Abénaquis, l'œuvre a commencé aussi par une Bible. Un jeune homme de cette tribu ayant été élevé aux Etats-Unis, revint dans ce village avec une Bible Anglaise. Etant maître d'école, il se mit à lire la Parole de Dieu à ses élèves, en la traduisant dans leur langue. Des prêtres catholiques chargés de visiter cette tribu et d'en

baptiser les enfants, voyant que cette lecture rendait les Indiens attentifs et sérieux, voulurent empêcher à *Osunkerhine*, (c'est le nom du maître d'école), de continuer à instruire ses compatriotes avec la Bible, assurant que celle qu'il avait était mauvaise. Celui-ci s'adressa à l'évêque de Québec pour qu'il lui en procurât une, approuvée par l'Eglise Romaine. A la fin, il put en obtenir une en deux volumes in-folio, chargée de notes et de traditions catholiques qu'il laissa de côté, se bornant à traduire comme auparavant le texte même. Ses auditeurs continuèrent à en éprouver les mêmes bons effets que précédemment, et maintenant il est devenu pasteur d'une petite église d'Abénaquis.

Au nord du fleuve St. Laurent deux Bibles, apportées à ce que l'on pense par des soldats d'un régiment Suisse [1], ayant été achetées par des Canadiens à Niagara, furent l'origine de la nouvelle mission que M. Tanner et ses compagnons d'œuvre ont plus récemment commencée; les personnes qui les avaient lues, ont été les premières disposées à entendre et à recevoir la bonne nouvelle du salut que ces frères leur apportaient.

L'ABBÉ MAURETTE.

Les détails qui suivent acquièrent un intérêt nouveau de la circonstance que nous venons de mentionner, celle du départ de M. Maurette pour la Mission française du Bas-Canada. Nous les empruntons à sa brochure dont on trouvera plus bas l'annonce.

«Elevé dès ma plus tendre enfance, y raconte-t-il, dans les principes religieux de l'Eglise romaine, j'en ai pendant toute ma jeunesse suivi les exercices avec la plus grande exactitude; je dirai même que j'y trouvais du contentement et du bonheur. Manquer d'y assister, c'était mettre le trouble dans mon âme.

»Plein de vénération pour le prêtre, je croyais voir en lui, sinon Dieu lui-même, du moins son élu, le dépositaire des décrets célestes, foulant au pied le luxe, la molesse et toutes les voluptés terrestres, versant dans le sein des malheureux les restes précieux de son bien-être, apaisant leurs maux, essuyant leurs larmes et apportant dans toutes les familles la concorde et la paix. Telle est, cher lecteur, l'idée que je m'é-

[1] Ces Bibles ont été imprimées à Bâle. On sait d'ailleurs, que, il n'y a pas bien longtemps encore, les anglais entretenaient en Canada un régiment étranger, composé en grande partie de Suisses.

tais faite du prêtre. Cette idée me porta à envier son état et sa position. A l'âge de vingt ans, elle m'entraîna au grand séminaire de Toulouse où je fis mes études de théologie. Par suite de l'érection de l'évêché de Pamiers, nous fûmes obligés de quitter, en 1823, ce lieu de retraite, pour nous rendre au séminaire de notre nouveau diocèse où je fus ordonné prêtre la même année, à Noël. Depuis cette époque, j'ai constamment desservi des paroisses, sans encourir la moindre disgrâce de la part de mes supérieurs, tandis que des interdits ont partout frappé à mes côtés quelques-uns de mes confrères.

»Lancé dans le ministère, j'ai dû nécessairement entrer en relations intimes avec les prêtres, et je profitais toujours de mes moments de loisir pour aller visiter ceux qui étaient placés dans mon voisinage. Bientôt je reconnus combien était fausse l'idée que je m'étais faite du prêtre : car au lieu de voir en lui l'homme de Dieu, je n'aperçus en général, dans ce corps que je croyais divin, que des hommes amoureux d'eux-mêmes, ne pensant qu'à leur bien-être temporel, la plupart n'observant point la loi de la Vigile, s'égayant après leur bon dîner en chantant des chansons contre le pape et contre le dogme du purgatoire, entretenant parmi le peuple des doctrines superstitieuses dont ils se moquaient ensuite en leur particulier, remplissant par manière d'acquit les fonctions de leur ministère; ne croyant ni au dogme de la présence réelle, ni aux indulgences; tournant en ridicule les personnes pauvres et ignorantes qui allaient faire à leurs oreilles le narré de leurs faiblesses; se dénonçant et s'entredéchirant mutuellement. Après avoir assisté à leurs entretiens pendant plusieurs années, et voyant que leur conduite était si peu conforme à l'Evangile, j'ai dû reconnaître que les pierres brillantes du sanctuaire s'étaient ternies, que le sel de la terre s'était affadi, que les lampes d'Israël s'étaient éteintes. Voyant le peu de foi et de charité qui régnaient parmi les prêtres, je me demandai et je demandai soit à des prêtres, soit à des laïques qui partagaient mon étonnement : «Est-ce que la religion ne serait que pour le pauvre peuple?....»

»Bientôt des doutes s'emparèrent de mon esprit; et pour ma propre tranquillité intérieure, je résolus de ne sortir de ma paroisse qu'aussi rarement que possible. Aussi, les prêtres m'accusèrent de vouloir me singulariser; ils m'accusèrent d'avarice parce que j'évitais de me rendre à leurs banquets.

»Cependant mes doutes augmentèrent; je sentais même que

je tombais dans une indifférence complète. Lors d'une retraite ecclésiastique, j'exposai mon état à un vicaire général, puis à un prêtre âgé et très-instruit. Le premier ne fit presque aucune attention à ce que je lui dis, et par la faiblesse des raisons qu'il m'apporta, il me parut partager mes doutes. Le second fut tout à fait sincère; car il me déclara franchement qu'il n'avait jamais cru lui-même à la présence réelle, ni à l'existence d'un purgatoire, mais que l'Eglise ayant établi ces doctrines, il fallait les soutenir parmi le peuple. Cette déclaration de la part de ce vieux prêtre me perça l'âme et me fit faire de bien sérieuses réflexions sur le rôle ignoble qu'en qualité de prêtres nous avions à jouer ici-bas devant Dieu et devant l'homme instruit.

» Sur ces entrefaites, j'appris que l'archevêque de Toulouse avait attaqué les chrétiens réformés de son diocèse et que ces derniers avaient répondu à l'attaque. D'accord avec deux de mes confrères, nous nous procurâmes les deux réponses que les chrétiens réformés avaient faites au prélat, ainsi que la réponse anonyme qui leur fut adressée. Cette controverse nous fit connaître d'autres ouvrages qui nous convainquirent que la religion romaine, telle qu'elle est aujourd'hui, n'était qu'un pur formalisme, et que les chrétiens réformés marchaient à la lueur du flambeau de l'Evangile. Ces ouvrages bénis nous montrèrent que dans nos écoles de théologie, on ne nous avait nourris que de futilités, de mensonges et de superstitions ; que c'était faussement qu'on nous qualifiait de *prêtres*, puisque depuis plus de dix-huit cents ans, il ne doit plus en exister; car nous ne trouvons dans aucun endroit de l'Evangile que Jésus-Christ ait institué ou ordonné aucun sacrifice expiatoire. Jésus-Christ seul est prêtre, ou sacrificateur. En mourant sur la croix, ce divin Sauveur a aboli toute sorte de sacrifices. C'est Lui qui a *tout accompli,* comme il le dit lui-même dans l'Evangile selon St-Jean, XIX, 30.

» La lecture de ces ouvrages nous apprit que le sacrifice non sanglant de la messe était inutile et illusoire, selon que St-Paul dit aux Hébreux [1] : *Sans effusion de sang, il ne se fait point de rémission de péchés.* Et en outre que l'homme ne peut ni mériter, ni gagner, ni acheter le ciel; car St-Paul nous dit dans son épître aux Ephésiens [2] : *Vous êtes sauvés par la foi, par la grâce; cela ne vient pas de vous. C'est un don*

[1] Hébr. IX, 22. [2] Ephés. II, 8, 9.

de Dieu ; cela ne vient pas de vos œuvres, afin que personne ne se glorifie.

»Instruit ainsi de la véritable foi chrétienne, je me crus en conscience obligé de la prêcher tant en public qu'en particulier. Mes paroissiens en étaient si contents, qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'en témoigner leur satisfaction aux habitants des communes voisines. Ceux-ci en firent si grand bruit que leurs prêtres en étaient désolés. Ils dressèrent une plainte contre moi, à la suite de laquelle M. l'évêque m'invita à me rendre en congrégation, où, lecture faite de la plainte, j'eus à répondre à chacun des griefs dont je fus accusé. Le conseil de l'évêque crut voir dans ma conduite un système d'opposition. Il chercha à le découvrir, et pour cela il employa tantôt la douceur, tantôt l'intimidation. A la fin de la séance, Sa Grandeur m'offrit la main : mais peu confiant en ce témoignage d'amour, je pressentis que j'allais être bientôt immolé.

»Convaincu que jusqu'alors j'avais été bercé dans l'erreur et ne pouvant plus l'enseigner au peuple, je me disposai à renoncer à mes fonctions de prêtre et à déposer à jamais les ornements que la caste sacerdotale a empruntés aux païens et aux idolâtres. Je demandai à être reçu dans l'Eglise chrétienne, la seule qui professe la religion telle que Jésus-Christ l'a instituée. Environ deux mois après, j'eus la visite d'un ministre du Saint-Evangile ; vingt-un de mes paroissiens se rendirent au presbytère le soir de son arrivée, et le vénérable ministre Charlier, après nous avoir entretenus pendant quelques instants, nous édifia par la prière qu'il adressa à Dieu.

»Le but de cette réunion parvint aux oreilles de je ne sais quel curé. Tous les presbytères s'agitèrent. La cour épiscopale s'en émut. Ordre fut donné au curé du canton de se transporter sur les lieux et d'y dresser une enquête. Le curé de Foix trouva cette mission pénible et dangereuse : car demander raison aux protestants n'est pas chose donnée au premier curé trouvé. L'ordre est cependant lancé, il faut l'exécuter. Le délégué se met en route ; mais à mesure qu'il avance, son courage l'abandonne. Triste et déconcerté, il descend chez le desservant de la commune de St-Pierre, ex-professeur de philosophie et de théologie. Il l'invite à accepter la terrible mission dont il se trouvait chargé à son grand regret. L'abbé Pujol, mon ami depuis bien longtemps, se rend aux désirs du curé. Il part. Il arrive chez moi et il m'aborde avec ce sourire qui lui est naturel. Il me fait part du but de sa visite et de la

désolation dans laquelle j'avais jeté le haut clergé de l'Arriège en recevant chez moi un ministre protestant et en priant Dieu avec lui et quelques-uns de mes paroissiens. Après un entretien amical, quoique sérieux, l'abbé Pujol me dit qu'il ne pouvait pas s'empêcher de faire son rapport. Je lui en donnai pleine liberté. Et moi, pour me mettre à l'abri de l'interdit que l'évêque se proposait de lancer contre moi, je préparai ma démission de prêtre de l'église romaine et de membre de cette église. »

(La fin prochainement.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Le pape et l'Évangile, ou encore des Adieux à Rome, par J. J. Maurette, curé de Serres (Ariège) en 1841, prêtre démissionnaire. Lyon 1844, chez Dénis, libraire, rue Neuve 18; Lausanne, Ducloux; Neuchâtel, Michaud, etc. Une brochure de 86 pages in-8. Prix : 3 batz.

Le titre même de cette brochure fait pressentir qu'elle est un second tome de celle qui nous a fourni, l'année passée, quelques détails intéressants sur l'abbé Bruitte. Nous n'établirons ici aucune comparaison entre les deux Adieux non plus qu'entre leurs auteurs ; dans des circonstances semblables pour le fond, ils offrent cependant des traits assez distincts dans leur caractère et dans leur marche. Ce qu'ils ont de commun, tout au moins, c'est un amour sincère et dévoué pour la vérité connue, et cette véhémence de conviction dans la manière dont ils la défendent, qui se conçoit aisément après de si longues déceptions suivies de si pénibles combats.

Jamais seul. Traduit de l'anglais. Neuchâtel 1844, Michaud; Lausanne, Mme Duret et Ducloux, etc. Une brochure de 36 pages in-12. Prix, 2 batz.

Il me souvient d'avoir vu une pauvre femme, parcourant notre pays, seule, à pieds et malade encore des blessures qu'elle avait reçues dans la dernier émeute contre les protestants à Nîmes. Je lui demandai comment elle pouvait voyager ainsi seule dans l'état où elle était ; et pour toute réponse, elle me dit : « Je ne suis pas seule. » Cette pensée, qui est si douce pour le chrétien en même temps que si sérieuse pour la conscience, le petit livre que nous annonçons se propose de l'inculquer aux enfants, afin qu'elle les garde dans leurs jeux, dans leurs travaux, dans la solitude, loin de leurs parents, en un mot dans tous les instants de leur vie.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 11. — 1844. Du 17 Mars.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

SOMMAIRE : La tempête; Act. XXVII, 1-26. — L'enfant de la forêt; fin. — L'abbé Maurette ; fin.

LA TEMPÊTE.

Courte méditation sur le ch. XXVII des Actes v. 1 à 26.

(On commencera par lire ce chapitre.)

Quelle terrible position que celle de ces navigateurs, ballotés à la surface d'un abîme dont quelques planches mal jointes seules les séparent ; plongés dans des ténèbres de jour et de nuit, et tellement découragés qu'ils se laissent aller, privés de gouvernail et de voiles, partout où le vent les emporte ! Oh ! comme dans ce moment les matelots devaient envier à Paul la foi qui lui faisait dire : *Ne craignez rien, mes amis ; un ange de Dieu m'est apparu cette nuit.* Que n'eussent-ils pas donné alors, pour posséder cette assurance de l'apôtre, si paisible au milieu de la tempête !

Eh bien, ce vœu stérile qu'ils formaient dans ce moment, si nous ne sommes pas encore dans la foi, nous le formerons aussi un jour. Oui, un jour, un de nous peut être à la surface des flots, un autre sur le bord d'un précipice, un troisième dans les étreintes de la maladie ; nous regretterons certainement de n'avoir pas alors une foi plus vive. Le danger porte vers Dieu, comme, hélas ! la sécurité en éloigne. Les compagnons de Paul qui l'écoutent

quand ils pensent n'avoir aucune autre ressource, l'oublient, l'abandonnent dès qu'ils se croient sûrs de toucher au rivage! Telle est notre misérable nature, qu'il nous faut trembler devant le danger pour nous conduire à nous confier en Dieu.

Mais si maintenant, à l'abri de tout malheur, nous sentons si bien le prix de la foi pour l'heure du péril, comment ne la cherchons-nous pas dès cette heure avec plus d'ardeur? Comment ne mettons-nous pas de l'huile dans nos lampes, tandis qu'il fait jour? Comment ne prenons-nous pas nos précautions contre la tempête, pendant le calme? Sans doute ces réflexions sont très-sages; certainement chacun de nous les approuve, et cependant il est bien probable que la plupart n'en profiteront pas. Ah! remarquez que les regrets des matelots durent être d'autant plus vifs que Paul, avant de partir, les avait avertis; et qu'à nous de même, au jour de l'épreuve, reviendront, avec amertume, les avertissements que nous négligeons à cette heure; nous serons contraints de nous dire: J'ai senti jadis le prix de la foi et je ne l'ai pas cherchée; tel jour on m'y a fait réfléchir, j'ai goûté les réflexions présentées, mais je les ai volontairement laissées fuir; on m'a mis d'avance sous les yeux les regrets que j'éprouve, et je n'ai rien fait pour les éviter! on ne pouvait rien me dire de plus, et moi je ne pouvais rien faire de moins, en sorte que c'est à moi seul à me frapper la poitrine.

Voilà la disposition d'esprit dans laquelle tôt ou tard, pour un motif ou pour un autre, vous devez inévitablement vous trouver, à moins qu'à l'heure même vous ne preniez la résolution d'y échapper. N'attendez rien de plus. — Si Paul, au départ, avait longuement argumenté pour vaincre l'obstination de ses compagnons de voyage, ils eussent dit peut-être que cet homme voulait les contraindre. Aussi l'apôtre n'insiste-t-il pas le moins du monde, et dès qu'il voit que le centenier ajoute plus de confiance à la parole du pilote qu'à la sienne, il se tait, laissant à l'expérience de le persuader. Eh bien, de même Dieu ne veut pas vous contraindre. Après vous avoir invités à vous

confier en lui, il vous laisse le temps d'examiner les fondements de la foi qu'Il vous demande. Il a donc placé devant vous la Bible, la réflexion, la prière et les tristes expériences de vos frères; ne vous plaignez pas; Dieu ne violente personne; il ne veut pas une foi aveugle, une obéissance tremblante. Entre son premier et son dernier avertissement, s'écoule assez de temps pour lire, réfléchir et prier, comme, avant de s'abandonner aux flots, le maître du navire avait eu le loisir de rentrer dans le port et d'y jeter l'ancre. Nous ne pouvons donc pas plus reprocher aujour'hui à Dieu de nous trop presser, que nous ne pourrons plus tard l'accuser de ne nous avoir pas assez bien avertis. Nous sommes appelés, mais libres de nous consulter avant de répondre; nous sommes avertis, mais libres de résister, à nos périls et risques. Quoi qu'il arrive, Dieu pourra toujours nous dire, comme Paul aux matelots: *Certes, en me croyant, vous eussiez évité la tempête*[1].

L'ENFANT DE LA FORÊT.

Premières années d'un missionnaire, racontées par lui-même.

(Fin.)

C'est peu de temps après avoir reçu la lumière et la vie de l'Evangile, que je sentis dans mon cœur le premier désir de les porter aux pauvres païens, dont le sort me paraissait encore beaucoup plus misérable que celui de mes compatriotes. En effet, quoique ceux-ci, pour la plupart, soient encore étrangers à l'amour du Sauveur, ils ont du moins sa Parole où ils peuvent apprendre à le connaître, du moment où Dieu leur en aura donné le désir. Mais cette Parole, les païens ne la possèdent pas, et voilà pourquoi il est si urgent de la mettre à leur portée. C'est ainsi que je raisonnais. Du reste n'ayant encore ni beaucoup d'humilité ni une connaissance un peu approfondie de mon incapacité pour le bien, je pensais que, si seulement je pouvais arriver jusqu'à eux, mon zèle ne manquerait pas d'y opérer de grandes choses: j'allais même jusqu'à

[1] Cette méditation, que M. Roussel a bien voulu nous communiquer, est tirée de la partie encore inédite de l'ouvrage qu'il publie sous le titre de *Culte domestique pour tous les jours de l'année*, et dont il a déjà paru deux livraisons. Nous l'insérons avec plaisir comme spécimen d'un ouvrage que nous avons précédemment recommandé à nos lecteurs.



rêver de magnifiques victoires sur les ténèbres et sur l'erreur. J'avais lu que l'apôtre Paul, tout en gagnant sa vie par le travail de ses mains, avait néanmoins prêché l'Evangile à de grandes multitudes, et comme j'avais appris dans ma jeunesse plus d'un métier dont je pouvais me faire une ressource, je pensais qu'il me serait facile de me tirer d'affaire au milieu des païens; car de sociétés qui entretinssent parmi eux des missionnaires, je n'en avais alors aucune idée. J'étais persuadé aussi, que Celui qui, dans ma patrie, m'avait fait tant de bien et m'avait tiré de si grandes détresses, ne m'abandonnerait pas dans des contrées étrangères, puisque partout la terre appartient au Seigneur. C'est ainsi que l'œuvre des missions absorbait toutes mes pensées, et je serais immédiatement parti, si seulement j'avais eu l'argent nécessaire pour le voyage.

Je fus bien près, à cette même époque, de donner contre un autre écueil. J'avais un grand plaisir à prêcher; et comme cette faveur ne m'était jamais refusée, j'en profitais très-souvent. Ma prédication, quoique fondée sur l'Evangile, n'était point encore très-biblique ni par conséquent très-solide; mais je prêchais avec tant de vivacité et de feu, qu'il accourait toujours plus de monde que l'église n'en pouvait contenir. On venait quelquefois de 10 ou 12 différentes paroisses et plusieurs faisaient pour cela un long chemin. Il y avait alors dans cette contrée beaucoup d'âmes fidèles, amenées à la foi par un homme qui n'était plus là pour les paître; et elles furent si remplies de joie en entendant de nouveau des prédications qui partaient du cœur et qui allaient à leurs cœurs, qu'elles prirent pour moi une estime fort exagérée. Il est vrai que cet enthousiasme ne se manifestait pas en ma présence; mais je ne l'ignorais pas entièrement; et j'en étais si flatté, que j'en serais presque devenu un orgueilleux hypocrite. On peut juger par là que je marchais encore d'un pas bien incertain dans la voie chrétienne; et si la grâce de Dieu ne m'eût gardé, je ne sais où ma folle vanité m'aurait conduit.

Mon désir d'être missionnaire était si vif, que je résolus d'abandonner ma place pour me préparer avec tout le zèle dont j'étais capable, à cette sainte vocation. Je quittai donc, après deux ans, la famille où j'avais été l'objet de tant de bonté, et je retournai en automne à l'université reprendre le cours de mes études. Je m'appliquai surtout à la science du dogme, à l'histoire de l'église et aux langues originales de la Parole de Dieu. — Mais un ami à qui j'avais confié la pensée domi-

nante de ma vie, me conseilla de m'adresser au directeur d'un établissement d'éducation qui demeurait à G; et celui-ci me proposa d'entrer dans sa maison comme aide, afin que, quand il me connaîtrait mieux, il pût favoriser mes projets. J'acceptai ses offres, et ainsi, après quelques mois, mes études furent de nouveau interrompues. Les deux ans que je passai dans cette place me furent très-utiles à plusieurs égards; j'appris à mieux connaître toute la profondeur de ma corruption intérieure, et j'acquis aussi des vues plus claires et plus purement évangéliques sur les grandes vérités du Livre de Dieu. — Du reste j'avais assez à faire à enseigner 16 ou 18 enfants qui étaient tous de forces et de facultés différentes, depuis les premiers éléments de la lecture jusqu'à l'étude des langues de l'antiquité. Il me restait ainsi bien peu de temps pour mes propres études; néanmoins je lus, pendant les heures de la nuit, l'Ancien Testament tout entier en langue hébraïque, ce qui fut très-béni pour moi. J'avais déjà lu plusieurs fois tout le Nouveau Testament en grec; mais je le relus avec beaucoup de fruit, et chaque fois j'y trouvais quelque chose de nouveau pour mon cœur. En général je puis dire que jamais les saintes Écritures n'ont été si riches en bénédiction pour moi, que quand je les ai lues dans les langues originales. Le peu d'heures qui me restaient de libres, étaient employées à la lecture de livres italiens, français, anglais et allemands.

Cependant je n'entrevoyais toujours aucun moyen d'atteindre l'objet de tous mes vœux, qui était de porter l'Evangile aux nations païennes. J'en éprouvais une profonde peine, et je perdais quelquefois toute espérance de réussir. Je ne comprenais point alors pourquoi Dieu me faisait si longtemps attendre; mais plus tard j'ai reconnu le but plein de sagesse qu'il se proposait par ces lenteurs. Mon désir était trop inquiet et accompagné d'une ardeur trop humaine; je ne me soumettais pas pleinement à la volonté du Seigneur, et j'avais peine à supporter qu'il ne m'ouvrît pas aussitôt un chemin au milieu des ténèbres de l'idolâtrie. Le cercle d'activité que m'offrait le pensionnat, était aussi trop restreint pour moi. Il me semblait dommage d'employer les plus belles années de ma vie à enseigner des choses d'un intérêt tout terrestre, pendant que tant de millions d'hommes gémissaient et mouraient sans connaître Dieu en Jésus-Christ. Si le chemin des populations païennes devait m'être fermé, du moins voulais-je annoncer l'amour ineffable du Sauveur à mes compatriotes, plutôt que

de consumer mon temps et mes forces à des leçons que tant d'autres pouvaient donner tout aussi bien que moi.

Ces pensées me ramenèrent pour la troisième fois à l'université de Lund où je pus, en peu de mois être à même de subir les examens de théologie; après quoi je me hâtai de retourner à Karlstadt pour y demander l'imposition des mains. — Toutefois, n'ayant point encore reçu de vocation pour une place de pasteur, je ne pus être consacré au saint ministère, et j'étais trop peu connu pour espérer d'en obtenir une. D'un autre côté je me retrouvai bientôt dans un dénuement complet; car le peu que j'avais pu épargner à G. avait été absorbé par la fin de mes études. Toutefois le Sauveur me donnait tant de paix et de joie en lui, que la vue de ma pauvreté me faisait sourire, et le sentiment dominant de mon âme était bien moins l'inquiétude que la reconnaissance pour le secours paternel et miséricordieux dont il m'avait entouré dès mon enfance. J'éprouvai aussi dans cette occasion, que le Seigneur vient promptement au secours de celui qui s'humilie sous sa main. Que je serais tiré de peine, c'est ce dont je ne doutais nullement; mais n'apercevant aucun moyen par où ce secours pût m'arriver, j'attendais avec une espèce de curiosité confiante, comment mon Père céleste me tendrait la main. Et jamais aussi, je ne fus secouru d'une manière plus remarquable.

Un simple chrétien de la campagne raconte ce qui suit: « Il y a quelque temps que je crus voir en songe le Seigneur Jésus dans sa gloire et entouré de ses saints anges. Aussi heureux je fus à cette vue, aussi triste devins-je quand je m'aperçus qu'il passait outre sans daigner me regarder; et je pensai: Voilà que le Seigneur ne veut rien de moi! Mais tout à coup il se retourne et me dit: : « Voudrais-tu bien faire quelque chose pour me plaire? » — « Oh oui, Seigneur Jésus, répondis-je; je le ferai de tout mon cœur, car je t'appartiens de corps et d'âme. » Dans ce moment je fus réveillé en sursaut par des coups frappés à ma porte; on venait me demander le service d'aller avec mon cheval chercher un médecin à la ville, parce qu'une voisine malade se trouvait en grand danger. Je compris maintenant le songe; j'attelai mon char et je partis plein de joie et d'entrain, quoiqu'au milieu de l'obscurité et de la pluie; ce que je n'eusse peut-être pas eu le courage de faire sans cet avertissement. »

J'ignore si c'est par un moyen de ce genre ou par quelque autre direction d'en haut, que le Seigneur vint à mon aide;

mais une riche dame qui ne m'avait jamais vu, se sentit poussée, dans le moment même de ma détresse, à m'envoyer une somme assez considérable d'argent, que j'acceptai comme m'étant donnée de la main du Seigneur. Je m'empressai d'acheter des vêtements convenables (car jusqu'alors j'avais dépensé en livres tous les écus dont je pouvais rigoureusement me passer), et je m'en fus chez un de mes amis qui était pasteur à la campagne. Sa paroisse se composait de quatre communes qui avaient ensemble deux pasteurs et la seconde place était justement alors vacante. Après y avoir prêché quelques mois, je fus appelé à la remplir, par le vœu unanime des paroissiens. J'avais renoncé à l'espoir de jamais être missionnaire, et je regardais tous mes anciens désirs à cet égard comme des rêveries qui n'avaient point l'assentiment du Seigneur. Toutes mes pensées se concentrèrent donc sur la vocation qui m'était adressée par cette paroisse, et je m'y préparai par la prière et le recueillement.

Pendant le temps que je passai à G., il m'était souvent venu dans la pensée de partir pour Londres; là j'espérais que la Société de Missions (dont j'avais appris à connaître l'existence) consentirait à m'envoyer du moins comme artisan, et qu'ensuite le travail de mes mains suffirait à ma subsistance. Toutefois il se mêlait toujours dans ce désir de mon cœur une confiance en moi-même et une ardeur passionnée qui ne me permettaient pas d'attendre dans la paix et dans la patience les directions du Seigneur; c'était sans doute pour fléchir ma volonté propre, que mes plans rencontraient chaque fois d'insurmontables difficultés. Mais maintenant j'étais beaucoup plus calme et moins passionné dans mon désir, en sorte que je pouvais dire au Sauveur: «Tu sais que je voudrais bien être missionnaire; mais je suis prêt aussi à rester dans ma patrie, suivant que tu le jugeras bon; je ne souhaite rien, sinon que ta volonté soit faite!» Où que je fusse, j'avais appris que je ne pouvais absolument rien sans sa grâce et qu'il ne veut pas l'accorder à celui qui la contriste par une demi-obéissance, où qui n'est pas prêt à suivre tout chemin que sa sagesse lui ouvrira.

Je revins à Karlstadt immédiatement avant Pâques, et j'espérais obtenir sans retard la consécration de l'évêque; mais on m'apprit que je devais attendre tout un mois, jusqu'à ce que les autres candidats fussent réunis pour cette cérémonie, qui se fait avec beaucoup de solennité. Cependant, toutes mes

ressources étant épuisées, je me trouvai bientôt dans un nouvel embarras; c'est ainsi que j'étais sans cesse ramené à me jeter dans les bras de mon Père céleste et à tout attendre de sa main.

Avez-vous jamais observé un essaim d'abeilles? Aussi longtemps que la reine est dans la ruche, on voit bien voler quelques abeilles çà et là; mais l'essaim entier demeure avec elle. Au contraire, quand la reine a pris une fois son vol, toutes les abeilles la suivent et la ruche n'est plus qu'un désert. Tels sont les soucis dans un cœur d'homme. Aussi longtemps que le plus grand et le plus important des soucis, celui qui regarde notre sort éternel, demeure attaché à notre âme, nous sommes assaillis de mille soucis divers sur les choses de la terre et sur nos besoins journaliers. Mais quand une fois cet intérêt suprême a été réglé; quand la rémission des péchés, la paix avec Dieu et l'espérance assurée d'une éternité bienheureuse, ont banni de notre cœur cette grande inquiétude, alors toutes les autres prennent leur vol avec elle et ne sont plus capables de nous troubler. Alors aussi s'accomplit la promesse: *Recherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus.* Telle fut bien mon expérience. Lorsque une fois j'eus acquis la certitude que Dieu m'avait fait grâce et que j'étais devenu son enfant en Jésus-Christ, les soucis pour la nourriture et pour le vêtement ne furent plus rien à mon âme. Il serait bien étrange, en effet, pensais-je, qu'un roi eût adopté comme fils un de ses sujets, le fit voyager pour se former à sa position nouvelle, et qu'en même temps il lui refusât l'argent nécessaire à son voyage, en sorte que le fils du roi fût dans le besoin! Si Dieu m'a donné ce qu'il y a de plus précieux, comment me refuserait-il le moindre? — Je dois dire à sa gloire qu'il ne m'a jamais laissé confus dans mon attente; et je ne le fus pas non plus dans le cas dont je viens de parler. Je ne pouvais prévoir comment je passerais un mois entier à Karlstadt, étant dépourvu de toutes ressources; mais à peine étais-je arrivé, que la veuve d'un riche négociant m'offrit de la manière la plus généreuse le logement et la nourriture. En effet, pendant plusieurs semaines elle me reçut dans sa maison, où je fus traité avec beaucoup de bonté; et cependant c'était une personne qui ne paraissait pas connaître encore par expérience la foi vivante au Sauveur. Pendant ce mois d'attente je prêchai plusieurs fois dans la cathédrale, et je pus voir bien des audi-

teurs émus à l'ouïe de la bonne Nouvelle; mais j'ignore s'il est aucune âme en qui cette semence ait porté des fruits par la puissance du Saint-Esprit. J'obtins aussi des succès dans mes examens, et les témoignages flatteurs qui en furent la suite, me causèrent beaucoup de combats; car je sentis mon orgueil se relever avec une nouvelle force. Oh, que l'homme est une créature faible et débile! Le poids d'une plume suffit pour l'écraser, dès qu'il cesse de s'appuyer un instant sur Jésus. Après bien des victoires remportées sur lui-même, l'enfant de Dieu porte encore dans son cœur l'amour-propre et l'égoïsme prêts à se relever à la première occasion, et s'il oublie un moment de marcher en humilité devant Dieu, il retrouve avec effroi ces terribles ennemis, cachés pleins de vie dans leur tanière.

Le jour de ma consécration au saint ministère fut pour moi un jour de grande bénédiction, et il me fut donné de goûter d'une manière bien sensible la présence de mon invisible Sauveur. Ayant déjà reçu la lettre de confirmation à la place qui m'était offerte, je me disposais à m'y rendre dès le lendemain; mais combien sont admirables et incompréhensibles les voies de Dieu envers les siens! Au moment de partir, je reçus du conseil de paroisse l'invitation de prêcher encore une fois dans la cathédrale. C'était le vendredi; je dus renvoyer mon départ jusqu'après le dimanche, et le samedi je reçus une lettre qui rouvrait tout à coup devant moi cette carrière des missions autrefois l'objet de tous mes vœux. Ce fut sans doute une grande joie pour mon cœur, de voir que cette espérance si longtemps nourrie pouvait enfin se réaliser, après que je l'avais entièrement sacrifiée à la volonté de mon Dieu. Toutefois j'entrevoyais encore de si grandes difficultés que je n'osais me livrer à cette joie. La première était d'obtenir ma démission de la place de pasteur, par laquelle je venais d'entrer au service de l'église. La seconde était de me procurer les 150 rixdaler que tout Suédois, pour obtenir un passeport. est obligé de déposer comme garantie de son retour. Je manquais aussi de l'argent nécessaire pour me rendre à Londres comme j'y étais invité; je n'eusse pas même eu de quoi arriver jusqu'à Copenhague. Enfin j'étais retenu par les sollicitations de bien des personnes qui me pressaient de rester dans mon pays; et mon père lui-même ne paraissait pas approuver mes plans missionnaires. — Si j'eusse déjà été rendu dans ma paroisse,

à la réception de la lettre, il est à peu près certain que tous ces obstacles n'auraient jamais été surmontés.

Le dimanche, après ma prédication, je fus invité à dîner chez l'évêque. Je lui fis part de mes projets; et après bien des objections, il me promit enfin de m'aider à obtenir mon congé, que le consistoire m'accorda en effet sans peine. Mais cette première difficulté levée, je me trouvai dans un plus grand embarras que jamais, et ma foi fut mise à une rude épreuve: je venais de renoncer sans retour au poste où j'avais été nommé; d'un autre côté, ne pouvant obtenir de passeport, je me voyais sur le point d'être sans place et sans ressources. Toutefois je me disais: La chose a été faite par le Seigneur; car je la lui ai recommandée avant de savoir quelle en serait l'issue. C'est pourquoi j'espérais toujours qu'il achèverait d'applanir mon chemin. Il le fit aussi, mais, comme souvent déjà, par des voies entièrement imprévues. Je fus un jour inopinément invité chez un conseiller en cour de justice que je n'avais jamais vu; il me reçut d'une manière très-amicale, et dès qu'il sut les difficultés que rencontrait mon dessein, il écrivit quelques lignes au magistrat, qui m'accorda aussitôt mon passeport, sans que j'eusse à déposer la valeur requise. — Il me restait encore à trouver l'argent pour mon départ. Je ne voulus confier mon embarras à personne, car c'eût été solliciter un don; mais je résolus de faire à pieds le voyage de G., où j'avais laissé ma bibliothèque, et là, de vendre des livres jusqu'à la concurrence de la somme nécessaire. Mais au moment où je me mettais en route, mon hôtesse, la veuve du négociant, à qui je n'avais rien dit de mon projet, me glissa dans la poche une montre et une bourse bien remplie. C'est ainsi que le Seigneur vint, en cela encore, à mon aide, et me prouva de nouveau que ce n'est pas en vain que l'on s'attend à lui. Enfin mon père m'écrivit qu'il ne mettait plus d'obstacle à mes projets; et par son consentement, la dernière difficulté fut levée. Dès lors il ne me resta qu'à partir pour Londres; et je le fis en m'écriant, le cœur plein de reconnaissance : *Certainement la chose est procédée de l'Eternel.*

Comment, après tout cela, pourrais-je nourrir encore, en ma vie, un sentiment de doute envers Celui qui m'a donné tant de preuves de son soin fidèle et de son puissant secours !

Quoique j'aie eu l'intention, dans cette courte notice, de raconter les événements de ma jeunesse en toute simplicité et sans fard, je crains de n'avoir pas partout également réussi, et

de n'avoir pas su, en toutes choses, rendre à Dieu l'honneur qui lui appartient. Le triste et perfide *moi* ne peut tout à fait disparaître d'une biographie; mais j'ai peur que, dans celle-ci, il ne revienne par trop souvent. Toutefois s'il en faut attribuer une part à l'amour-propre, le reste vient peut-être de mon inhabileté dans la langue, et de ce que je n'ai pas su faire mieux.— Qu'il soit donc bien entendu ici une fois pour toutes, que partout où le lecteur aura trouvé le *moi* dans mon histoire, il devra soigneusement l'effacer pour mettre à la place un zéro. Le plus ardent désir de mon âme est que, dans tout ce que j'ai pu dire, toute gloire serait rendue, non à moi, mais à l'Eternel notre Dieu.

Après avoir appris de notre cher missionnaire, comment Dieu l'a préparé et conduit à l'œuvre qu'il lui réservait, nous aimerions, sans doute, le suivre dans cette œuvre elle-même, et savoir ce qu'il a fait parmi ces païens à qui il avait tant désiré d'annoncer l'Evangile. Mais quelque intéressantes que fussent les choses qu'il aurait à nous raconter, il ne l'a point fait encore; et ce n'est pas le moment d'aller les rechercher dans ses lettres et dans ses journaux.— Bornons-nous donc à dire, pour satisfaire la curiosité des lecteurs, qu'il est né en 1802 dans le village suédois de *Sillrud;* et que c'est en 1827 qu'il put enfin partir pour Londres avec l'espoir d'entrer dans le champ des missions. Il fut adressé de là au Comité des Missions de Bâle, où il passa l'année 1828 à se préparer dans l'institut pour sa vocation sainte. Il retourna ensuite en Angleterre, entra au service de la Société des Missions épiscopales qui lui assigna un poste aux Indes; mais son départ ne devant pas avoir lieu de si tôt, il revint à Bâle passer ce temps d'attente comme sous-maître dans la maison des Missions. A cette époque il épousa une femme chrétienne du Wurtemberg, et partit enfin pour Madras où il arriva au printemps 1831. Le champ de travail qui lui était assigné, est cette belle mission de Tinévelly dont nous avons, encore l'année dernière, entretenu nos lecteurs, et où il devait diriger le séminaire destiné à former des évangélistes indigènes. Mais la santé de sa femme, et plus tard la sienne aussi, souffrirent du climat, ce qui les contraignit, en 1835, à quitter cette contrée. La même année il fut envoyé à Smyrne où il se rendit fort utile soit par ses travaux littéraires, soit par les excursions fréquentes qu'il fit dans l'Asie mineure et dans quelques autres provinces de

l'empire ottoman. C'est là qu'il a travaillé pour le Seigneur jusqu'en 1840, époque où les difficultés suscitées à la mission forcèrent le comité de la suspendre. — Dès lors, ce cher missionnaire n'a pas cessé de travailler pour les païens. Il s'est efforcé de plaider leur cause en plusieurs pays, où il a puissamment excité l'intérêt et la coopération des chrétiens, pour l'œuvre qui se fait au milieu d'eux; l'année passée encore, les journaux religieux ont parlé de sa visite en Alsace où des multitudes d'auditeurs se pressaient pour l'entendre, et où il a produit un effet encore plus grand que celui du cher Lacroix au milieu de nous. — Aujourd'hui, enfin, en attendant que le Seigneur le ramène, si c'est sa volonté, dans un nouveau champ missionnaire, il visite sa patrie, et proclame la Parole du salut dans ces mêmes campagnes de la Suède où nous l'avons vu passer par tant de moments pénibles, et faire de si douces expériences des délivrances de l'Eternel.

L'ABBÉ MAURETTE.

(Fin.)

Nous citons ici quelques passages de la lettre que le curé de Serres écrivit à son évêque pour lui donner sa démission:

Serres, 8 mars 1841.

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de vous informer que l'Eternel Dieu, Père, Fils et St-Esprit, ayant, il y a quelque temps, par un acte de sa pure grâce, incliné mon âme à s'occuper de ses intérêts éternels, j'ai été conduit par la lecture et la méditation de la sainte Parole de Dieu, à reconnaître que la religion catholique romaine ne dirige pas les âmes dans la voie que la sainte Écriture ordonne, comme étant la seule qui conduit au salut. Je viens donc vous prier d'agréer ma démission de prêtre de l'Eglise romaine que je ne reconnais plus comme église apostolique de Jésus-Christ. Permettez, Monseigneur, que je vous expose brièvement mes raisons, étant du reste tout prêt à donner toute autre explication qu'on pourrait désirer, comme de rendre raison de ma foi, suivant l'ordre que nous en donne saint Pierre [1]. »

M. Maurette expose sous trois chefs, les motifs qui le déterminent, et qu'il appuie de divers textes des Ecritures. Il en donne en finissant le résumé qui suit :

[1] 1 Pierre III, 15.

« 1°. Christ a été offert *une fois* pour ôter les péchés; et par ce *seul* sacrifice, il a *tout accompli*[1]. En conséquence tout l'échafaudage sacerdotal romain n'est pas d'institution divine, et il est inutile, la Parole de Dieu n'en faisant pas mention et ne lui donnant rien à faire (puisque le sacrifice de la messe est nul.)

» 2° Le Salut étant gratuit et sans opération des œuvres, tout ce que l'Eglise romaine enseigne sous le nom d'indulgences, pénitences, œuvres méritoires, sont des commandements d'hommes et non-seulement inutiles, mais bien nuisibles pour l'œuvre du salut, en ce qu'ils attribuent à l'homme ce qui vient de la grâce de Dieu seul[2].

» 3° Enfin, la Parole de Dieu n'institue aucun corps infaillible en matière de foi; mais elle donne à chaque fidèle une sagesse suffisante pour marcher dans la voie du salut[3].

» Ces trois points établis, il ne reste à Rome ni sacerdoce, ni administration du salut, ni infaillibilité, c'est-à-dire qu'il ne lui reste *rien*.

» C'est dans cette vue, veuillez en être bien persuadé, Monseigneur, que je quitte votre église. Je dirai même qu'il m'en coûte à la chair et au sang; car mes rapports avec vous, Monseigneur, ont été d'une grande douceur pour moi, et votre autorité ne m'a jamais été à charge. J'ai apprécié votre bonté à mon égard. J'espère que de votre côté vous voudrez bien reconnaître que ma conduite, partout où j'ai été envoyé, a été toute désintéressée et à l'abri de tout reproche.

» Je dois vous dire encore, Monseigneur, que tout en vous donnant ma démission de prêtre de l'Eglise romaine, je me reconnais toujours comme ministre de Jésus-Christ, non point pour dominer sur l'héritage du Seigneur, mais pour l'aider et l'encourager par la prédication de la Parole, selon l'ordre de saint Pierre.

» Veuillez bien, Monseigneur, agréer avec tous mes vœux, mes respects les plus profonds. »

Maurette.

Cette lettre en croisa une de l'évêque qui l'invitait à se rendre à Foix où il était lui-même venu pour l'entendre. Il s'ensuivit une correspondance d'où nous citons encore quelques fragments de la dernière lettre du curé démissionnaire :

[1] Hébr. IX, 12, 28; X, 12; Jean XIX, 30. [2] Tite III, 4, 5; Ephés. II, 8, 9. [3] Luc. XI, 13; Jacques I, 5.

» Je suis bien sensible, Monseigneur, à l'intérêt que vous daignez prendre à ma réputation. Je vous remercie surtout du vœu que vous formez à la fin de votre lettre, en demandant à Dieu que « sa grâce puissante me touche ». C'est en effet cette puissante et libre grâce de Dieu qui est venue me chercher dans les épaisses ténèbres où j'ai longtemps vécu, pour jeter en moi la pure lumière de la vérité, telle qu'elle est contenue dans les saints Evangiles: et je ne puis croire que ce soit là ce que vous appelez « une résolution étrange, contraire « aux principes non-seulement de la foi, mais encore du « simple bon sens, la plus déshonorante pour ma réputation, « la plus scandaleuse pour les fidèles et la société. » Ah Monseigneur, veuillez prendre garde que c'est une résolution basée sur la Parole de Dieu, que vous qualifiez de la sorte.—Vous appelez aussi « futiles et rebattus » les motifs contenus dans ma lettre du 8 mars. Permettez-moi de vous dire qu'il vaudrait mieux, pour l'honneur de l'église romaine, y répondre d'une manière victorieuse, que d'employer des épithètes qui ne persuadent personne. N'oubliez pas, Monseigneur, que c'est de l'Eglise de Rome et non de l'Eglise de Christ que je me suis détaché pour retourner *à la loi et au témoignage* de Dieu.—J'avais cru que la loyauté et la franchise de ma conduite envers vous et votre conseil, m'auraient mis à l'abri du reproche de *fausseté* que vous m'adressez ; et par là vous m'obligez à rappeler des faits, que par charité chrétienne, j'aurais voulu laisser dans l'oubli. Je vais donc, puisqu'il faut, suivre pied à pied les assertions de votre lettre pour y répondre.

» Ainsi justifiez-vous (dites-vous), les reproches que na« guère j'ai eu occasion de vous faire devant mon conseil, où » pour toute défense vous n'avez présenté que des dénégations. »

» Pardon, Monseigneur, pardon, et permettez-moi de rappeler, dans ma mémoire, les griefs dont je fus accusé le 12 janvier dernier. Nous verrons à la fin, si je n'ai eu que des dénégations à donner pour toute défense.

» 1° J'ai été accusé d'avoir critiqué des actes émanés de l'autorité diocésaine. A cette accusation, je répondis : « C'est possible; » et je demandai quels étaient ces actes? L'abbé Doubaud dit : « On ne les a pas mentionnés. » —Personne n'insistant à ce sujet, je crus garder le silence moi-même. — Je vous le demande, où est ici ma dénégation?

» 2° Je fus accusé d'avoir dit que j'avais honte d'être prêtre. Je me fis un plaisir de répondre : « C'est vrai. » Où est donc

ma dénégation? Soit dit en passant, qui n'aurait honte d'être prêtre, aujourd'hui que l'avarice et l'inconduite de beaucoup de prêtres ont tué la foi du peuple?

» 5° Je fus accusé d'avoir tenu des discours immoraux. Je répondis : « C'est possible, mais je ne me les rappelle pas. » M. l'abbé Doubaud me fit à ce sujet les observations les plus justes en me supposant coupable; et je lui répondis que St-Jacques, dans sa lettre, nous dit que « si quelqu'un ne pèche « pas par la langue, c'est un homme parfait; » que je me considérais bien éloigné de cette perfection; et l'abbé Doubaud n'insista plus. — Où est ici ma dénégation, Monseigneur? Attendu surtout qu'après m'être bien examiné, j'écrivis à M. Faur, vicaire général, pour lui avouer que je me reconnaissais réellement coupable de ce grief, puisque m'étant un jour trouvé dans une société où un prêtre s'égayait en chantant un verset de chanson contre le purgatoire, je me crus obligé de lui dire que « les prêtres qui tiennent le plus au purgatoire, » sont ceux qui ont des femmes à nourrir. » Ce propos est immoral, je l'avoue, Monseigneur; mais encore une fois où est ici ma dénégation?

» 6° Je fus accusé de ne fréquenter dans ma paroisse que des personnes irréligieuses. — Je nommai de suite les familles que je visitais de temps en temps. Impossible, Monseigneur, de considérer ces familles comme irréligieuses. Pour moi, je regarde ces personnes comme de bonnes chrétiennes, qui, à la vérité, s'ennuient à l'église en voyant un homme à l'autel se tournant à droite et à gauche en pirouettant, sans qu'elles puissent comprendre ni ce qu'il y fait, ni ce qu'il y dit, non plus que le prêtre qui l'ignore souvent lui-même. Ces familles ne sont pas irréligieuses, Monseigneur, puisqu'elles n'ont d'autre désir que de pratiquer la religion telle que Jésus-Christ l'a instituée. Ces familles ne sont pas irréligieuses, puisque leur cœur brûle du feu sacré de la charité. J'invoque ici le témoignage irréfragable de nos frères indigents, qui ne vont jamais frapper en vain à la porte de leurs maisons; et vous savez, Monseigneur, que la charité est le fruit de la foi.—Encore ici je vous le demande, Monseigneur, où est ma dénégation.

» 7° Je fus accusé de n'exiger rien pour honoraires de messes, enterrements, mariages, etc., etc.—Impossible à moi Monseigneur, d'avoir nié le grief ; car vous savez que je n'ai jamais eu le courage de dire à qui que ce soit : « Paie, sans

quoi je ne veux pas rendre les honneurs de la sépulture à ton parent, à ton ami, etc. Paie, sans quoi je ne prierai pas Dieu pour toi, pour ton père, pour ta mère, etc., etc. Apporte-moi de l'argent, sans quoi il n'y a pas de ciel pour toi.» Non, non, je n'ai jamais eu ce courage.

»Quant à la position que je me suis faite et que Sa Grandeur croit fausse, ne vous en inquiétez pas, Monseigneur. Pour moi, je la crois des plus heureuses, et cela suffit, surtout lorsque je pense que les biens de la terre n'ayant jamais pu satisfaire mon âme, je n'ai jamais pu m'y attacher. La grâce de Dieu, la faveur de Dieu, c'est le seul trésor que j'ambitionne, bien plus précieux pour moi que la vie et toutes ses jouissances.

»Après qu'elle aura consulté ma lettre du 8 mars, Sa Grandeur pourra lancer quand elle voudra les peines de droit dont elle me menace. Si c'est donc votre bon plaisir, Monseigneur, frappez. Pour moi, je n'irai chercher de consolations que dans la Parole de Dieu que je ne cesserai de méditer, puisqu'en elle je trouve force, paix, vie et courage. C'est elle, Monseigneur, qui m'apprend à rendre bien pour mal, amour pour haine, bienfaits pour insultes.

» Encore quelques mots, Monseigneur. — Puisque vous voulez bien m'ouvrir vos bras et prendre intérêt à mon âme, permettez-moi de faire des vœux pour la vôtre. Vous priez Dieu pour que sa grâce m'éclaire. Ah! croyez que je fais moi aussi, des prières bien ardentes pour que vous soyez éclairé vous-même sur vos intérêts éternels : car que deviendra votre âme, si vous n'avez suivi celui qui seul est *le chemin, la vérité, et la vie;* si, mettant votre confiance en une église qui ne pourra plus rien pour vous, vous n'avez invoqué *le seul nom par lequel nous puissions être sauvés.* Ouvrez donc votre cœur à l'Evangile de la grâce, et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, se posera sur vous.

» Puisse le Seigneur, dans sa miséricorde, porter dans votre cœur cette douce consolation! » etc. [1]

[1] Nous nous sommes attachés dans nos citations à ce qui constitue vraiment l'histoire de M. Maurette et de son entrée dans l'église évangélique, laissant de côté toute controverse directe. Mais nous recommandons cette brochure pour la réfutation des erreurs romaines, qui y est traitée, à ce qu'il nous a paru, d'une manière solide et intéressante, et appuyée toujours sur les passages de la Bible bien connus. Mais nous avons surtout été frappés des citations des Pères des 5 premiers siècles, qu'il produit contre Rome elle-même avec un avantage marqué.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 12. — 1844. Du 24 Mars.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : *Missions évangéliques.* IX. Tribus sauvages de l'Amérique du Nord. Mission vaudoise chez les Sioux. — X. Amérique Glaciale. Rivière-Rouge. — *Nouvelles diverses.* Bâle. Asie du Sud ; Bengale. Océanie ; Otahiti.

MISSIONS ÉVANGELIQUES.

IX. TRIBUS SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

MISSION VAUDOISE CHEZ LES SIOUX.

Nous croyons devoir communiquer aux lecteurs de ces Feuilles les extraits suivants des dernières lettres reçues par le Comité des Missions de Lausanne. La première, écrite dans le courant du mois de novembre 1843, est de Mme Dentan, la seconde est de M. Gavin. Le contenu de ces deux lettres est bien fait pour nous exciter à lever nos mains vers Celui duquel procède toute grâce excellente, afin qu'il vienne au secours de nos chers frères et qu'il les fortifie.

Vous avez appris sans doute par M. Gavin, dit Mme Dentan, que la maladie a visité de nouveau notre famille, et qu'elle a amené mon cher mari jusqu'aux portes de la mort. M. Dentan partit de Red-Wing vers le milieu du mois d'août, pour se rendre à Galéna, dans le but de faire quelques emplettes pour l'hiver : il espérait aussi m'y rencontrer à mon retour de l'Illinois, où j'ai passé plus d'un mois avec mes enfants et ma famille. Arrivé à Galéna, il fut attaqué de la fièvre qui a régné tout le long du Mississipi, et il se hâta de retourner à la Prairie-du-chien

où il trouva une hospitalité pleine d'attentions dans la maison d'un ami suisse, et où je le rejoignis. Bientôt la fièvre prit le même caractère que la maladie dont il a tant souffert il y a quatre ans.

Les médecins déclarèrent que la poitrine n'était pas attaquée et que le mal était au cœur. Pendant plus de quinze jours, personne ne concevait la moindre espérance, et plusieurs fois il me parut que la mort venait réclamer sa proie. Néanmoins il a plu à Dieu de le rétablir au point qu'il est en état de se promener au grand air, et nous osons maintenant espérer qu'il recouvrera sa santé. Quand il reprit le plein usage de ses facultés, il montra une vive douleur de son peu de fidélité, et il répétait souvent qu'en face de l'éternité qui semblait s'approcher, aucun péché ne lui paraissait si affreux que celui d'avoir travaillé sans cette humble et assurée confiance dans le secours du Saint-Esprit à laquelle l'Ecriture-Sainte nous convie. J'espère que la vue de la mort aura été une bénédiction pour nos âmes à l'un et à l'autre, et que, s'il nous est encore permis de travailler longtemps ensemble, nous le ferons avec plus de zèle et d'application.

Nous n'avons vu que peu d'Indiens depuis notre retour, parce que c'est maintenant la saison de la chasse. M. Gavin pense que ceux qui paraissent disposés à prêter l'oreille à la Parole de Dieu, ne le furent jamais mieux qu'au moment de leur départ, et que jamais il n'y eut autant de raisons de croire que Dieu a un peuple ici. Le déchaînement contre notre école, qui a eu lieu l'été dernier, lui paraît avoir fait du bien à la Mission, en amenant plusieurs Indiens à prendre une position plus décidée en sa faveur.

Il se passera probablement encore plus d'un mois jusqu'au retour des Indiens. J'espère que je pourrai mettre ce temps à profit pour étudier ma Bible en sioux et mettre par écrit les choses que je me propose de dire aux femmes. Elles ont un respect superstitieux pour ce qui est écrit, et elles écouteront avec plus d'attention ce qui leur sera lu, que si on leur parlait. Outre cela, on peut s'exprimer avec plus de précision et de clarté, dans une langue dont on n'est pas encore assez maître, quand on écrit d'avance ce que l'on veut dire.

... L'année passée, je n'ai pu faire que peu de chose, étant retenue par des soins domestiques plus grands qu'à l'ordinaire, à cause des hommes qui bâtissaient nos maisons. En outre, notre école demandait beaucoup de temps, et enfin le plus

jeune de nos enfants, assez développé déjà pour pouvoir observer tout ce qui l'entoure, ne pouvait plus être abandonné aux soins de filles indiennes, comme cela avait lieu auparavant. C'est pourquoi nous nous sommes résolus, quelque dur que cela fût à notre chair, de laisser notre cher petit chez ma mère, dans l'Illinois... Nos trois enfants sont ainsi réunis sous le même toit; ils sont traités avec bonté et surveillés par des personnes qui non-seulement les aiment, mais qui sont dévouées au Seigneur... Mon aîné, qui ne savait que le sioux lorsqu'il nous quitta à l'âge de 4 ans, a fait dès lors de grands progrès et donne de belles espérances.... Il nous a certainement été très-pénible de nous séparer de tous nos enfants; mais nous sentons que cette douloureuse privation était nécessaire, car une grande partie de notre temps était absorbée par des choses différentes de l'objet spécial pour lequel nous sommes venus dans ce pays. Nous sommes joyeux de sentir nos enfants bien soignés et de souffrir par eux quelque chose pour le nom de notre adorable Maître...

Rien dans notre genre de vie ne mérite mieux le nom d'épreuve, que notre défavorable position pour croître dans la grâce. Je regarde comme impossible que ceux qui ne sont pas placés dans des circonstances semblables aux nôtres, se fassent une idée de l'influence qu'a sur le cœur un séjour de deux ou trois ans parmi les Indiens. Ils ne nous parlent que de ce qui a rapport au manger et au boire ou à leur honteuse conduite, ou peut-être de quelque sanglant combat, montrant ainsi leur sauvage barbarie et leurs dispositions turbulentes. Nos entretiens avec eux nous montrent, hélas! combien ils sont adonnés à leurs superstitions, peu effrayés de l'idée d'offenser Dieu, et avec quelle légèreté ils envisagent les plus grands crimes.... Et la plupart des blancs que nous voyons, nous affligent encore plus que les Indiens. Ils ne croient pas que la Bible puisse contribuer aucunement à changer les Sioux, et s'ils ne nous le disent pas d'une manière ouverte, tous leurs propos reviennent à ceci, que la chose doit nous être démontrée par l'entière inutilité de tous les efforts tentés pour leur faire du bien. Quoique nous soyons loin de partager leurs idées, cependant, en voyant ce qui se passe, et quelle est la manière d'agir de la plupart des Sioux, nous perdons peu à peu de vue le secours que Dieu a promis; notre confiance en Celui qui a payé la rançon du monde, et qui, à cette heure, est assis dans les lieux célestes pour être notre avocat et notre aide, s'affaiblit;

nous tombons dans le découragement, et, par suite, on ne fait plus d'aussi grands efforts.

Chers Messieurs, si votre mission ici ne fait pas tout ce que vous étiez en droit d'en attendre, je ne crois pas me tromper en l'attribuant à cette cause, jointe à une ou deux autres, que je vais mentionner. Mon cœur est si plein sur ce sujet, que, bien que je puisse vous en avoir déjà parlé précédemment, je ne saurais m'empêcher d'y revenir encore. — Combien les messagers que vous avez envoyés à ce peuple des Sioux, ont besoin d'être soutenus par les réelles et ferventes prières des enfants de Dieu! Peut-être nous, leurs femmes, sommes-nous coupables à cet égard. La pensée qu'à la fin, cette supposition se trouvera peut-être fondée, me cause quelquefois de grandes angoisses. — Mais pourtant, que Dieu en soit béni! il ne nous a pas laissés entièrement dépourvus de son puissant secours. Il a ouvert le cœur d'un petit nombre de Sioux pour les rendre attentifs à ce qu'ils entendent. Et j'ose croire que ceux qui nous ont envoyés et soutenus ici et qui aiment le Seigneur en sincérité, rencontreront quelques-uns de ces pauvres adorateurs du Diable, dans la gloire éternelle où ils auront été amenés par leur moyen. Dernièrement j'ai beaucoup joui de l'espérance que lorsque mon pauvre et fatigant pèlerinage à travers ce monde sera terminé, je serai réunie au cher Comité, qui a supporté avec tant de patience notre peu de fidélité et nos misères, et aussi à tous les chers frères et sœurs dont nous avons mangé le pain. Je sens pour eux un amour plus fort que je ne puis l'exprimer, et, quelque grand que soit le sentiment de mon infidélité à leur service, pourtant j'ai la confiance qu'on verra à la fin que nous avons travaillé ensemble dans l'obéissance au dernier ordre de notre adorable Sauveur.

Un dernier article de cette lettre, écrit quelques jours plus tard, présentait l'état de M. Dentan comme tout à fait dangereux. Sa femme témoignait une grande soumission à la volonté du Seigneur. « Son gain sera plus grand que ma perte, » disait-elle. Cependant ses craintes, que M. Gavin partageait, ne se sont, grâces à Dieu, pas réalisées. Du moins une lettre, reçue récemment, sans ôter tout sujet d'inquiétude, renferme pourtant des nouvelles plus rassurantes. — Voici ce qu'écrit M. Gavin le 26 décembre :

Nous nous sentons de nouveau pressés de bénir notre Dieu Sauveur de ce qu'il a continué ses faveurs envers nous jusqu'à

présent. Le frère Dentan, qui naguères paraissait en danger de mort, a déjà repris de l'embonpoint; ses forces augmentent de jour en jour, et nous espérons qu'avec le secours de Dieu, il pourra dans peu être aussi bien qu'il l'était avant sa maladie. Il a beaucoup souffert jusqu'à ce que la fièvre ait été abattue; mais aussitôt qu'elle a été arrêtée, il a éprouvé un grand changement vers le bien.

Les Sauvages sont tous absents maintenant. Depuis ma dernière lettre, je n'ai eu que quelques entretiens avec ceux d'entre eux qui vont et viennent. Cependant il nous semble voir que la vérité fait des progrès, et nous osons espérer que dans peu nous pourrons vous écrire que Dieu a ouvert les yeux de quelques-uns et qu'il leur a donné la repentance et la foi pour avoir la vie. Les conjurateurs [1] mêmes commencent à douter de la vérité de leurs pratiques superstitieuses; ils sont inquiets sur leur avenir, ils commencent à croire qu'il se pourrait bien qu'ils fussent dans l'erreur et nous dans la vérité. De plus nous pensons que Dieu a des vues de miséricorde envers ce peuple, parce qu'il en manifeste envers nous : Il agit en nous par son Esprit; il nous fait sentir nos misères et sa grâce; il nous donne de renoncer à nous-mêmes; et il nous revêt, par son Esprit, de l'homme intérieur; il nous donne le désir d'être plus chrétiens et plus semblables à Jésus que nous ne l'avons été jusqu'à présent; il augmente notre foi; il nous donne le sentiment de sa présence, ainsi qu'un désir sincère de lui plaire à tous égards, sans consulter la chair et le sang. Or nous sommes assurés que Dieu a un but en agissant de cette manière: Il ne fait rien en vain. Si les hommes *n'allument point une chandelle pour la mettre sous un boisseau ou sous un lit*, Dieu ne communique point non plus ses grâces pour qu'elles restent cachées; mais s'il envoie la lumière et la vie quelque part, c'est afin que ceux qui s'y trouvent dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, en soient rendus participants. Voilà pourquoi nous osons espérer.

La lettre de M. Gavin se termine par quelques lignes, écrites environ le 10 janvier, et d'après lesquelles l'état de M. Dentan laisse encore de l'inquiétude :

Il a eu, depuis que j'ai commencé cette lettre, une attaque nerveuse, quelque chose d'un peu semblable à une légère attaque d'apoplexie. Pendant quelques heures, il a beaucoup souffert : il éprouvait de pénibles *lancées* dans la région du

[1] Ou enchanteurs, ceux qui par leurs prétendus enchantements conjurent les maladies et les autres calamités.

cœur. Hier encore il en a ressenti quelques-uns et il se trouvait mal; cependant il n'est pas tombé dans un état de faiblesse comme celui dans lequel il était précédemment.

X. AMERIQUE GLACIALE. — RIVIÈRE ROUGE.

Cette Mission, commencée il y a plus de 20 ans, a reçu pendant ces dernières années une mesure de bénédictions abondante, et acquis un développement qui ne paraît pas près de s'arrêter. Autour de la colonie anglaise de la *Rivière Rouge* se groupent aujourd'hui six stations situées à des distances plus ou moins rapprochées, mais possédant toutes un petit troupeau d'âmes converties. Sans nous astreindre à remonter jusqu'à l'origine de chacune des stations encore nouvelles pour nos lecteurs, nous nous proposons de leur faire connaître l'état actuel de ces jeunes églises, de manière à donner, au moins, une idée de leurs progrès.

Etablissement Supérieur et Grands-Rapides.

Dans une lettre du 28 juillet 1843, le missionnaire Cockrane décrit ainsi l'état spirituel de cette partie de la Mission :

La prédication de l'Évangile ne produit pas encore tous les salutaires effets que nous désirons et que nous demandons à Dieu ; ce sont trop souvent *les portes de l'enfer* qui *prévalent* au milieu de nous, et les *forteresses de Satan* sont encore bien fortifiées. Quelques-uns sont retenus dans les *piéges du diable;* d'autres servent Dieu *dans les chaînes :* l'amour du gain et du plaisir sont les liens qui tiennent leurs âmes captives et les privent de la *liberté des enfants de Dieu.* Mais malgré cela, nous devons bénir Dieu de tout ce qu'il fait pour nous, en particulier de ce qu'il nous fait souvent sentir sa présence lorsque nous nous réunissons pour le servir, et de ce qu'il a rassemblé un petit troupeau qui ne s'en va plus errant dans les déserts du paganisme.

M. Cockrane ayant assisté à plusieurs enterrements, nous donne les détails suivants sur la puissance consolatrice que l'Evangile déploie au milieu de ces nouveaux chrétiens, quoiqu'ils soient encore si peu avancés à beaucoup d'égards.

Dans ces maisons de deuil, j'ai trouvé autant de résignation à la volonté de Dieu, que l'on peut s'attendre à en rencontrer chez la généralité de ceux qui font profession d'être chrétiens. J'ai vu des mères, agenouillées devant le cercueil qui renfermait les restes des plus tendres objets de leur affection, les joues baignées de larmes et les mains élevées vers le ciel, remercier Dieu de ce qu'il avait délivré leurs enfants des inquiétudes et des peines de cette terre de péché, et de ce qu'il les avait recueillis auprès de lui pour les faire jouir des bénédictions du ciel; de ce qu'il leur avait donné à elles-mêmes, par Jésus-Christ, l'espérance d'une immortalité bienheureuse; et de ce qu'il venait encore adoucir leur chagrin par la pensée qu'elles retrouveraient leurs enfants auprès du trône de Dieu, dans son royaume.

Un jour, comme une mère manifestait son affliction en répandant un torrent de larmes, un de ses proches parents, qui versait aussi les larmes de la sympathie et qui était si ému qu'il ne pouvait que balbutier, s'approcha d'elle et lui dit : « Ne pleurons pas, mais prions, pour que Dieu nous accorde la grâce de suivre un jour ton enfant auprès de lui; et remercions Dieu de l'honneur qu'il nous a fait en recevant dans le ciel un des membres de notre famille. »

Voici encore un fait frappant, qui montre quelle est la puissance de l'Evangile, quand il est appliqué à notre cœur par le St-Esprit. Une mère, qui avait perdu son fils, paraissait inconsolable. Après l'enterrement, elle retourna dans sa demeure et s'assit à sa place accoutumée avec un cœur brisé. Le Nouveau Testament était sur la table. Elle l'ouvrit, et Celui dont ce livre est la Parole, fit tomber ses regards sur le XIVe chapitre de St-Jean, dont elle lut les trois premiers versets: *Que votre cœur ne soit point troublé; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, si cela n'était pas je vous l'aurais dit. Je m'en vais préparer le lieu; et quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai et vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi.* Ces paroles pénétrèrent au fond de son âme et elle s'écria : « Quel langage d'amour! Mon Père céleste a pitié de moi. Dans sa maison il y a *plusieurs demeures*. Mon Sauveur y a *préparé une place* pour mon fils; et mon cher fils y est allé pour demeurer avec lui. Dois-je maintenant me plaindre et verser des larmes? Oh non! » Sa foi remporta la victoire;

ses pleurs cessèrent de couler, et son cœur, auparavant accablé par la douleur, tressaillait, en ce moment, de joie. — Environ trois semaines après la mort de son fils, elle tomba sérieusement malade et ses forces déclinèrent rapidement. Je pus la visiter plusieurs fois, et souvent je priai avec elle après lui avoir parlé des vérités du salut. Le jour avant sa mort, lorsque j'eus fini la prière, voyant qu'elle approchait de sa fin, je lui dis : « Vous ne serez plus bien longtemps avec nous. » — « Je le sais, répliqua-t-elle ; mais la mort ne m'effraie pas. Mon esprit n'est point ici, avec mes amis ; il est au ciel. La nuit dernière, il m'a semblé voir mon Sauveur qui se tenait à côté de mon lit, qui étendait sa main vers moi, et m'invitait à aller vers lui. Oh, je languis d'y être ! je languis d'être auprès de Jésus ! Mon cœur n'est point avec mes amis, il est au ciel. »

Les écoles des missionnaires ne peuvent pas toujours être aussi régulièrement fréquentées qu'il serait à souhaiter ; cependant les parents savent les apprécier, et témoignent souvent leur reconnaissance pour les grands avantages qu'elles procurent à leurs enfants. Nous lisons dans un Rapport sur les écoles des Grands-Rapides :

Les plus éclairés et les plus influents des parents qui envoient leurs enfants à l'école, désirent qu'il soit fait mention dans ce rapport de la reconnaissance qu'ils éprouvent pour les grands avantages dont ils sont redevables à la Société des Missions.

Et dans un Rapport sur l'école de Park-Creek :

Je suis heureux de pouvoir dire, que les parents des enfants qui fréquentent l'école, sont très-sensibles aux bienfaits de la Société qui procure à leurs enfants une éducation chrétienne. Désirant connaître exactement leurs sentiments à cet égard, je suis entré en conversation sur ce sujet avec quelques-uns d'entre eux. Un père de famille me dit : « Vous devez savoir, M. Cockrane, que nous sommes très-reconnaissants de ce que votre Société a déjà fait et continue de faire pour nos enfants. » Un second me dit : « Que pourrions-nous faire sans votre Société, nous qui avons à peine les moyens de procurer à nos enfants ce qui est nécessaire pour les préserver du froid ! » Un troisième, homme industrieux, mais que des revers ont réduit à la nécessité d'habiller ses enfants avec des peaux de buffles, ajouta : « Sans votre Société, nous serions maintenant

dans un état plus misérable et plus abject, que n'était celui des habitants primitifs de cette contrée, lorsque l'Evangile leur fut apporté pour la première fois. »

Il est dit enfin, sur l'école de l'Eglise du Centre :

Je ne dois pas oublier de dire, que ceux de ce pauvre peuple, qui ont eu leurs enfants élevés aux frais de la Société, m'ont souvent prié de lui exprimer leur gratitude, pour le grand bienfait qu'elle leur a accordé, à eux et à leurs enfants, en établissant une école dans cette église.

Quelques extraits du journal de M. J. Roberts, achèveront de nous faire connaître l'état actuel de cette station :

Du 4 février 1843. Aujourd'hui j'ai parcouru le district du Fort-Inférieur, pour visiter les malades, interroger les jeunes gens, et répandre des traités. J'ai visité cinq malades et prié avec eux ; j'ai aussi interrogé vingt-trois enfants, dont plusieurs récitent le catéchisme, des psaumes, des cantiques, des prières, et quelques chapitres de l'Ecriture Sainte. J'ai pu m'assurer par les questions que j'ai adressées aux jeunes gens, que les traités, que j'avais laissés lors de ma dernière visite, ont été lus avec soin, en sorte que j'ai eu un grand plaisir à les fournir de nouveaux traités et de nouveaux livres. — *Du 19 mai.* Ce matin j'ai visité l'église que nous faisons bâtir au milieu de l'établissement. Elle avance avec rapidité, et nous espérons pouvoir commencer déjà cet été à y célébrer le service divin. — *Dimanche 2 juillet.* Les églises étaient d'une chaleur excessive, et la congrégation très-nombreuse. Les protestants de l'établissement de la Rivière-Rouge assistent au culte public avec une grande régularité : ni la boue et la pluie du printemps, ni la chaleur et les mousquites de l'été, ni la neige et les vents de l'automne, ni le froid et les glaces de l'hiver, ne les empêchent de se rendre à la maison de Dieu, ce qui montre qu'ils sentent le prix de l'Evangile qui y est prêché.

Etablissement Indien.

Nous extrayons les détails suivants, du Rapport de M. Smithurst pour l'année 1843 :

Le service divin est célébré dans l'église deux fois chaque dimanche. Le matin les prières sont lues en anglais et l'après-midi en indien ; mais je lis toujours en anglais les psaumes, que je n'ai pas encore été en état de traduire. Je prêche aux

deux services, et mes sermons sont interprêtés en indien, phrase après phrase. Lorsque les Indiens habitent leurs maisons, l'église est entièrement remplie, surtout le matin. L'après-midi l'église est principalement fréquentée par les personnes âgées, qui ne peuvent pas comprendre l'anglais. On remarque toujours chez les Indiens, le même sérieux, la même attention; loin de perdre ces précieuses dispositions, ils semblent avoir une soif croissante des eaux de la vie.

La nouvelle chambre d'école étant très-commode et suffisamment grande, c'est là qu'ont lieu tous les services de la semaine ; ce qui nous présente, en hiver, un grand avantage, la chambre d'école étant beaucoup plus chaude que l'église. Nous y avons un service religieux tous les soirs, excepté le samedi. J'y explique la Parole de Dieu verset après verset, et j'ai déjà lu ainsi plusieurs livres de la Bible. En hiver, l'assemblée s'élève quelquefois à 150 personnes; mais pendant la belle saison, une grande partie des hommes doit nécessairement s'absenter. Je crois que ces réunions sont bénies pour ce peuple : ils y apprennent à élever leur cœur à Dieu dans leur propre langue, guidés par la traduction de la liturgie si scripturaire de notre église.

Durant l'hiver dernier, j'ai baptisé dix-sept Indiens-Sauteurs et sept Crees, tous convertis du paganisme. J'ai aussi baptisé quinze enfants de parents chrétiens. Les adultes baptisés ont fait des progrès remarquablement rapides dans la civilisation; ils assistent régulièrement à l'église, et j'ai lieu de les croire sincères. Quatorze personnes ont été admises à la Ste-Cène pendant l'année, et le nombre des communiants est à présent de 77. L'école est fréquentée par 49 garçons et 42 filles; 24 lisent la Bible passablement bien ; les meilleurs écoliers sont employés comme moniteurs pour instruire les plus jeunes; j'enseigne moi-même l'arithmétique et la grammaire anglaise. Les moniteurs sont pourvus de papier pour écrire; les autres écrivent sur des ardoises; l'école est divisée en six classes. Les progrès dans la langue anglaise ont été considérables, ce qui est dû au soin qu'on a pris de leur expliquer en indien le sens de chaque mot à mesure qu'on le leur faisait épeler. Les prières sont lues en anglais, soir et matin, par les garçons les plus âgés. J'ai souvent été ému moi-même, du ton de piété avec lequel il lisaient ces prières, et forcé de m'écrier : Dieu a fait de grandes choses parmi ces enfants de la forêt! L'école du dimanche a lieu entre les deux services. Outre les 91 écoliers

de la semaine, elle compte 62 adultes, savoir 26 hommes et 36 femmes.

Sous le rapport temporel, l'état des Indiens s'améliore rapidement. A peu d'exceptions près, ils sont vêtus proprement le dimanche, et convenablement les autres jours. On remarque aussi une amélioration dans leurs habitations. Leurs propriétés sont entourées de bonnes clôtures, et leurs champs sont en bon ordre. Ils travaillent presque tous alternativement dans la ferme de la mission, où ils contractent des habitudes de propreté et d'ordre qui se font bientôt après remarquer dans leurs propres fermes. Plusieurs paraissent maintenant prendre plaisir à cultiver leurs terres et perdent peu à peu le goût de leur vie errante. Leurs troupeaux contribuent beaucoup à les retenir à la maison; et les enfants, attachés à l'école, ne se plaisent plus à courir dans les bois. Environ 500 boisseaux de pommes de terre ont été plantés, et 300 boisseaux de blé ont été semés cette année par les Indiens; et comme la récolte s'annonce bien, on peut espérer qu'ils auront, pour l'hiver prochain, des provisions abondantes. — La ferme de la mission présente maintenant un très-bel aspect. Elle est proprement défrichée, bien close, et remarquablement bien cultivée. Elle est, pour cette station, et aussi pour les autres, d'une utilité incalculable. Ici, non-seulement elle sert de stimulant à l'industrie, et présente aux Indiens un modèle qui les guide dans la direction de leurs propres fermes; mais l'excédent de son produit est toujours disponible, soit pour faciliter les semailles, soit pour aider ceux qui commencent leur établissement, soit pour assister les nécessiteux et les malades. Du produit de l'année dernière, 130 boisseaux de froment et 10 d'orge ont été envoyés à Cumberland; 50 boisseaux de froment, 30 de pommes de terre et 10 d'orge ont été donnés à la station naissante de Manitoba; 310 boisseaux de pommes de terre et 70 de blé, ont été distribués aux Indiens de cette station, pour leur aider à ensemencer leurs terres. La dépense occasionnée par la ferme est moins grande, en réalité, qu'il ne paraît d'abord; car je n'y fais guère travailler que ceux qui sont réellement dans le besoin, en sorte que, si je ne pouvais pas leur procurer de l'ouvrage, je serais obligé de les assister, et alors l'argent que je leur donnerais ne produirait d'autre résultat que celui de soulager leur propre misère; tandis qu'en suivant le plan que nous avons adopté, il sert, en outre, à leur enseigner l'industrie et l'agriculture, et à créer une masse

considérable de produits, qui augmente notre bien-être dans cette station et contribue à entretenir nos écoles dans les stations plus éloignées. *(La fin prochainement.)*

NOUVELLES DIVERSES.

SUISSE. ***Bâle.*** Les hommes ne connaissent plus de distance. A cet égard, et peut-être aussi au point de vue religieux, c'est un signe de nos temps, que cette apparition d'Orientaux, qui parfois arrivent jusqu'à nous à travers les immenses contrées qui nous séparent. A en croire ces symptômes, on dirait que c'est l'Orient qui vient, à son tour, au devant de l'Occident, pour lui demander ses lumières et ses ressources, et pour stimuler le zèle et les sacrifices des chrétiens de l'Europe en faveur de ces peuples qui languissent dans l'atmosphère suffoquante du despotisme oriental et sous l'influence plus délétère encore de l'ignorance ou de l'erreur. C'est ainsi que les chrétiens de Bâle reçurent, il y a peu d'années, la visite d'un frère arménien, ***Hakoub Tschachmachsasoff,*** fruit de leurs anciennes missions du Caucase [1]. C'est ainsi que nous avons vu apparaître tout à coup au milieu de nous deux Nestoriens d'Ourmiah, dont la bonne foi a plus tard été mise en doute, mais qui n'en ont que mieux été pour nous, des témoignages vivants du besoin qu'ont ces peuples de l'Evangile. En 1843, Bâle a encore reçu de l'Orient un appel du même genre. Trois jeunes Arméniens y sont inopinément arrivés l'été dernier, venant de la Perse par la Russie et le nord de l'Allemagne, et demandant à être instruits. Ils avaient entendu parler dans leur pays de l'institut des Missions de Bâle, qu'ils s'imaginaient être gratuitement ouvert à tous ceux qui le désiraient; et sur cette idée erronée [2], ils étaient partis pour se mettre au bénéfice d'une institution si charitable. Ils ne paraissaient, du reste, pas éclairés sur la nature du vrai christianisme, ni poussés, dans leur démarche, par des besoins religieux. — On conçoit que la maison des missions ne put leur être ouverte. Et toutefois, comment renvoyer ces jeunes gens dans les ténèbres de leur patrie, après qu'ils sont venus d'eux-mêmes se placer dans la lumière et sous l'influence d'un peuple chrétien? Quand la

[1] A la fin de 1839. V. le N° 10 de 1840, p. 163, et le N° 20 de 1841, p. 322.

[2] Ils avaient sans doute entendu dire que cet institut était fondé dans le but d'éclairer les nations plongées dans l'ignorance; et ils avaient cru pouvoir en conclure que des jeunes gens de ces nations-là y seraient reçus et instruits.

politique a banni les missionnaires du sein de la nation arménienne, comment repousser de jeunes Arméniens, qui, par une compensation providentielle, viennent en quelque sorte s'offrir aux chrétiens de Bâle pour commencer au milieu d'eux une nouvelle espèce de Mission, que n'atteindra point la volonté d'un autocrate? On ne l'a pas osé; on n'en a pas eu le courage. Il s'est formé, en conséquence, une société dont le but est, sous le bon plaisir du Seigneur, de travailler à ramener la vie dans les églises d'Orient et surtout dans l'Eglise arménienne, en fondant à Bâle ou dans les environs, un institut où seront élevés des jeunes gens de ces églises. On cherchera autant que possible, à les préparer pour la vocation d'instituteur chrétien, qu'ils retourneront exercer dans leur patrie; ceux qui n'auront pas pour cela les dispositions nécessaires, pourront être employés comme colporteurs de Livres saints et de traités religieux; ou enfin à ce défaut, ils fourniront, au milieu de leurs compatriotes, toute autre carrière utile, dans laquelle ils puissent leur communiquer les lumières de l'Occident, et surtout la lumière d'une foi vivante, s'il a plu à Dieu de toucher leur cœur par sa grâce. Mais tous devront se former éventuellement à un métier, à la médecine pratique, ou à tel autre moyen de pourvoir à leurs propres besoins. La Société a décidé, en outre, de commencer son œuvre par ces trois jeunes Arméniens, pour autant qu'ils voudraient se soumettre aux conditions exigées. Mais elle s'adressera aux missionnaires de l'Orient pour recevoir de leurs mains un plus grand nombre de jeunes gens propres à son œuvre. Et elle espère pouvoir les trouver, puisque Rome, depuis plus de deux siècles, a su en peupler les collèges de sa Propagande [1]. Déjà le patriarche qui est à la tête de l'église Arménienne, a exprimé, dans une lettre au missionnaire Zaremba, sa vive satisfaction de l'institut projeté, et son désir de voir, en général, s'établir des relations fraternelles entre son église et les nôtres. — Quelques objections pourraient être faites à cette œuvre; mais elles nous paraissent avoir été solidement et chrétiennement réfutées dans l'intéressant Appel que nous avons lu. Ne voulant pas nuire à la Société de Missions de Bâle qui a besoin de toutes les res-

[1] Il existe à Rome depuis 1622, un établissement missionnaire connu sous le nom de *Congrégation pour la propagation de la foi*, que des legs considérables ont beaucoup enrichi, et qui travaille à son but, en formant des missionnaires, en imprimant dans toutes les langues, des bréviaires et autres livres d'église (mais non la Parole de Dieu) et en élevant dans ses vastes palais des hommes de toutes les nations qui sont plus tard renvoyés dans leur patrie pour y *propager* le catholicisme romain.

sources de l'Allemagne et de la Suisse, la société nouvelle s'est posé la règle de ne s'adresser, pour les secours qu'il lui faut, qu'à des contrées plus éloignées. Toutefois nous pensons que bien des personnes de la Suisse française, sans diminuer en rien les dons qu'elles pourraient destiner aux Missions bâloises, auront aussi quelque chose à offrir au Seigneur dans cette occasion. — Désirant commencer humblement son œuvre, et ne lui donner d'extension que celle qui viendra de la bénédiction de Dieu, le comité a renvoyé à un autre moment la formation d'un institut exprès, et s'est borné à placer deux des jeunes Arméniens (le troisième ayant refusé de se soumettre aux conditions requises) dans une maison tout établie et qui à tous égards inspire la plus grande confiance, celle où M. Spittler prépare déjà, par une instruction chrétienne, des colporteurs et des évangélistes pour l'Allemagne [1]. Une difficulté, il est vrai, se présentait pour la réalisation aussi prompte de ce plan : les jeunes Arméniens arrivés tout à coup à Bâle, après un voyage d'au moins mille lieues, ne savaient pas l'allemand, et personne dans cette ville ne parlait la langue arménienne, de manière à pouvoir entreprendre leur instruction. Mais cet obstacle, aussi, a été providentiellement levé. Un ancien missionnaire du Caucase, actuellement pasteur dans le Wurtemberg, a reçu pendant quelques mois chez lui un jeune instituteur bien doué, à qui il a enseigné cette langue; et celui-ci, lorsqu'il a pu suffisamment s'exprimer en arménien, est venu à son tour instruire les deux jeunes étrangers. Son premier soin a été de leur apprendre l'allemand qu'il est urgent qu'ils sachent le plus tôt possible et dans lequel ils ont déjà fait des progrès. Nous avons sous les yeux un spécimen de quelques paroles de la Bible écrites en arménien par leur nouveau maître et traduites en allemand par eux, qui est une preuve de leur facilité pour cette étude. Sans doute, vivant au milieu d'une population allemande, ils auraient vite appris assez d'allemand pour pouvoir, sans le secours de l'arménien, profiter de toutes les leçons qui se donnent dans la maison qu'ils habitent; mais ils eussent bientôt, de cette manière, oublié le dialecte de leur nation, et s'ils doivent un jour la rejoindre pour lui communiquer ce qu'ils auront appris, il est absolument nécessaire qu'en recevant tout ce que l'Occident peut leur communiquer de bon, ils demeurent

[1] Une autre fois, peut-être en entretiendrons-nous plus au long nos lecteurs.

Orientaux de mœurs, ou tout au moins de langage. — Cette œuvre entièrement nouvelle dans l'histoire des Missions protestantes, constitue un essai, et entre dans une voie bien propre à fixer l'attention de tous les amis du règne de Christ. Veuille-t-il en tirer sa gloire, et s'en servir, dans ses grandes compassions, pour faire pénétrer sa connaissance salutaire parmi les huit ou dix millions d'Arméniens, que leur industrie mercantile fait circuler dans toutes les contrées environnantes! Une fois pénétrés du levain vivifiant de l'Evangile, on peut espérer qu'ils contribueraient à faire lever la pâte encore inerte et intraitable des peuples mahométans [1].

Asie du sud. *Bengale.* Nous transcrivons une lettre adressée par le missionnaire Lacroix à l'un de nos frères de Genève, qui avait correspondu avec lui au sujet du départ de mademoiselle Margot. Ces bonnes nouvelles reviennent de droit aux nombreux amis que le premier a laissés en Suisse, aussi bien qu'à tous ceux qui se sont intéressés à la mission de celle-ci :

Calcutta le 18 janvier 1844.

« Le cœur plein de reconnaissance envers notre bon Père céleste, je viens vous annoncer notre heureuse arrivée aux Indes, le 9 de ce mois. — Notre voyage a été des plus prospères et des plus agréables. — Le capitaine ainsi que ses officiers et les passagers en général, nous ont témoigné à tous beaucoup d'égards et d'amitié pendant la traversée. Nous n'avons relâché nulle part ; seulement nous avons passé en vue de St-Antonio l'une des îles du Cap Verd, et de Tristan d'Acunha dans les mers de l'Amérique méridionale [2]. Les 17 et 18 novembre, nous fûmes, dans les parages du Cap de Bonne-Espérance, assaillis d'une tempête furieuse qui nous mit en grand danger ; mais Celui auquel la mer et les flots sont soumis nous protégea.

« La première nouvelle que je reçus en entrant dans le Gange, fut celle du décès de notre cher frère de Rodt qui a péri martyr de son zèle pour le bien-être des pauvres chrétiens indigènes qui habitent les forêts pestilentielles des Sunderbunds. — Il s'y était rendu pour les visiter, vers le milieu d'août, y prit la fièvre dangereuse, appelée par les An-

[1] Les membres du Comité sont : MM. Legrand, past., président ; Herzog-Reber, secrétaire ; Barth-Otto, caissier ; Bischoff-Bischoff ; Christ-Sarasin ; Bourkhardt-Forcard ; Chr.-Fréd. Spittler.

[2] Groupe de 3 petites îles à moitié chemin entre Rio-Janeiro et le Cap de Bonne-Espérance.

glais « fièvre des Jungles, » et en mourut le 29 août. La perte est sentie bien vivement par tous les frères de la mission; mais personne ne peut en être plus affecté que moi, qui le connaissais si bien et qui le chérissais du fond de mon cœur.

« J'ai eu l'avantage, en arrivant, d'entrevoir encore M. Mundy, le missionnaire de Chinsurah [1], qui était sur le point de s'embarquer pour l'Europe. Il m'a appris qu'il avait laissé l'école de Chinsurah en fort bon état; de sorte que Mlle Margot trouvera, à son arrivée dans cette colonie, une sphère d'utilité toute préparée pour elle. Elle se porte très-bien et est actuellement logée chez M. Campbell, l'un de nos missionnaires dont l'épouse surveille l'école de filles de la Société de Londres dans cette ville.

« J'accompagnerai dans quelques jours Mlle Margot à Chinsurah. Mon épouse y fera aussi un séjour de deux mois, chez ses parents, avec ma fille, et s'efforcera de se rendre utile à Mlle Margot pour la mettre en train dans un pays où tout est si nouveau et étrange pour elle. — J'espère que les chers amis chrétiens en Suisse ne se relâcheront pas quant aux moyens pécuniaires pour l'entretien de Mlle Margot. Elle en aura grand besoin, je vous assure.

« Je n'ai actuellement que quelques instants pour vous écrire avant le départ de la malle mensuelle. Il est donc hors de mon pouvoir de vous communiquer d'autres détails dans celle-ci. Le mois prochain je me propose de vous écrire plus au long.

« Je vous prie de vouloir bien annoncer à tous nos chers amis de Genève, ainsi qu'à M. J. et autres amis de Lausanne, notre heureuse arrivée au Bengale. J'écrirai bientôt à plusieurs de ces Messieurs, etc. »

Océanie. *Otahiti.* A la suite d'exigences de l'amiral français du Petit-Thouars, auxquelles la reine Pomarée a refusé de céder, il l'avait déclarée déchue de la royauté, et privée de l'autorité intérieure que l'acte de protectorat lui avait formellement laissée. La reine a réclamé auprès du roi des Français, qui n'a pas confirmé l'acte de déchéance de son amiral. La reine est donc réintégrée dans les droits qu'elle avait du moins conservés depuis l'invasion française, et l'amiral du Petit-Thouars a été rappelé. Nous reviendrons sur ces événements.

[1] Station dont l'école de filles va être confiée à Mlle Margot. C'est la patrie de Mme Lacroix.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 13. — 1844. Du 31 Mars.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

SOMMAIRE : L'opprobre de Christ. — Histoire d'un soldat. — *Correspondance.* Une réconciliation. — *Nouvelles religieuses.* Suisse; Echallens. — *Bulletin bibliographique.* A mes enfants, T. III. Mon tour du lac Léman. Sermons par Adolphe Monod. — Fautes à corriger.

L'OPPROBRE DE CHRIST.

L'opprobre des hommes et le méprisé du peuple.
Psaume XXII, 6.

Les mots qu'on vient de lire, sont tirés d'un Psaume où le Messie raconte prophétiquement ses souffrances expiatoires. Ils font partie de la comparaison qu'il établit entre Lui et les patriarches des temps anciens : *Nos pères se sont confiés en Toi,* dit-il à Dieu, *et ils n'ont point été confus.* En proie à l'affliction, il médite sur leur foi et sur leur délivrance. Le succès de leurs supplications prouve que Dieu écoute les prières, et y répond avec amour. Mais combien la différence entre leur expérience et celle que le Seigneur fait en ce moment, est pénible ! Il ne jouit pas de cette communion avec le Père, à laquelle ils ont été admis. Il paraît oublié ; ses prières et ses cris demeurent sans réponse ; plus son épreuve dure, plus elle devient amère ; rien ne paraît devoir l'adoucir. Pour lui, le Ciel est fermé. *Je suis,* s'écrie-t-il, *l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple.*

L'opprobre est une peine singulièrement douloureuse, et notre Sauveur en a été abreuvé. C'est une arme acérée,

une flèche aiguë; le sentiment de l'innocence même ne peut adoucir sa poignante blessure. Il comprend le blâme, le désappointement, le mépris de la part de celui qui l'inflige ; il suppose l'hypocrisie, la bassesse chez celui qui en est l'objet. Christ a souffert tout cela ; quoique parfaitement innocent, il a été traité comme un insigne coupable. Son âme tendre ressentait avec amertume ce traitement; son cœur n'avait rien de commun avec un stoïcisme orgueilleux, il n'était pas durci par l'égoïsme. Par suite de la pureté, de la perfection de sa nature, notre Sauveur devait avoir une susceptibilité et une tendresse de sentiment exquises. Voyez-le au tombeau de Lazare: qu'il y a de sympathie dans son émotion! Un sage du monde n'eût été occupé que du grand miracle qu'il allait accomplir. Mais notre Seigneur, lorsqu'Il voit que Marie pleure, que les Juifs pleurent, il frémit en son esprit et s'émeut. Le verset le plus court de l'Ecriture en est aussi le plus touchant : *Jésus pleura*[1]. Tandis qu'il endurait les épreuves journalières de la vie, qu'il attendait les souffrances de la mort, sa parfaite connaissance de la gloire qui devait suivre, ne le rendait pourtant insensible à aucune des douleurs qu'il rencontrait, et l'opprobre formait une grande portion de ces souffrances.

Plusieurs des compatriotes du Seigneur s'attendaient à lui voir revêtir la gloire et le pouvoir d'un roi terrestre; ses miracles leur montraient en Lui un Etre supérieur, sinon le Messie ; et par là même leur désappointement est plus complet. Au lieu de se reconnaître coupables d'avoir entretenu des espérances qui n'avaient jamais été sanctionnées par ses paroles, ils le condamnent à cause de l'anéantissement de leurs propres spéculations orgueilleuses. Si nous connaissons la nature humaine, nous comprendrons que ceux qui, pour un temps, s'étaient mêlés à ses disciples (et il y en avait un grand nombre) étaient plus que d'autres, ardents à ce genre de persécution. Son entrée triomphale dans la sainte Cité quelques jours auparavant, avait contribué à augmenter leur nombre et à fortifier leurs espéran-

[1] Jean XI, 35.

ces. La part active que tant de citoyens y avaient prise, les avait signalés aux yeux des principaux sacrificateurs et des gouverneurs, et ils mettent d'autant plus d'ardeur maintenant à injurier en public celui qu'ils avaient proclamé comme Messie. Toutes leurs espérances déçues se tournent contre lui, et leur amour se change en haine. Nous pouvons nous les représenter, attendant sa sortie de la salle du tribunal, pour le percer de leurs langues envenimées, et le suivant ainsi jusqu'à la croix. — Impatientés de la lenteur de sa marche, ils le poussent, le heurtent et font résonner leurs imprécations sur sa tête; son oreille peut reconnaître mainte voix qui a crié *Hosanne au Fils de David;* son regard plein de douceur tombe sur plus d'un ami changé en adversaire, et une main qu'il a guérie, est peut-être levée contre lui.

Mais c'est lorsqu'ils sont tous réunis sur le Calvaire, lorsqu'ils le voient crucifié entre deux brigands, qu'ils donnent essor à toute leur rage : « Tu es l'homme qui nous a trompés, s'écrient-ils sans doute; tes beaux discours, tes saintes paroles n'étaient que de l'hypocrisie et Dieu n'a pas permis que tu échappasses de nos mains ! Tu nous as pressés de croire en toi; tu as dit que tu venais du Ciel et que tu voulais nous y conduire! Maintenant tu es à la place qui t'appartient, crucifié entre deux brigands et plus méprisable encore que tes compagnons de supplice!... »

Cette odieuse conduite n'est pas seulement celle de la populace, d'hommes habitués à un langage grossier et irréfléchi. Le récit de l'Evangile nous apprend que les principaux sacrificateurs, oubliant la dignité de leur position, se joignaient à la multitude. *Les gouverneurs aussi se moquaient de lui*[1]. Voilà des hommes supérieurs par leur instruction, leur rang, leur fortune, chargés des premiers emplois religieux et civils, des scribes, des pharisiens, les premiers du Sanhédrin, réunis pour assister à une exécution publique et qui non-seulement sanctionnent par leur présence les cris de la féroce multitude, mais se joignent à elle pour injurier le mourant !

[1] Luc. XXIII, 35.

Ils méprisent le Nazaréen, comme ils l'appellent, jettent le dédain sur sa basse extraction et son humble occupation de charpentier, ils le repoussent comme l'associé du plus bas peuple, *l'ami des péagers et des gens de mauvaise vie.* Pour eux il est le plus vil imposteur, un être profane et impie, qui enseigne au peuple à violer le sabbat, et à mépriser la Loi. Tout ce qui est détestable, paraît à leurs yeux se rencontrer dans ce crucifié. Ils l'accusent d'être un ennemi de la patrie, refusant de payer le tribut à César, cherchant à se faire roi et à entraîner la Judée dans les horreurs d'une guerre civile. Ses miracles, ils ne les reconnaissent que comme les œuvres du Démon. Enfin ils voient en Lui, un être maudit que la Providence ne peut laisser subsister à cause de ses horribles blasphèmes : *Il s'est fait égal à Dieu !*

Voilà sous quel aspect ils voient Jésus crucifié. Refusant obstinément d'examiner les preuves de sa mission divine, ils altèrent tous les faits qui paraissent lui être favorables et ferment volontairement les yeux à la lumière de la vérité pour donner un libre cours à la haine, à la malice dont leurs cœurs sont remplis.

En contemplant cette scène avec l'indignation qu'elle mérite, on pourrait être tenté de dire : « Si j'eusse été là, je ne me serais pas joint à la troupe des moqueurs. » Mais ne présume pas de toi-même. Si ta conscience t'accuse d'avoir insulté ton divin Maître depuis qu'Il est au Ciel, sois bien convaincu, que sans la grâce de Dieu, tu l'eusses insulté aussi pendant qu'il souffrait sur le Calvaire. Juifs et Gentils se ressemblent, ils ont également besoin de l'Esprit de Dieu : *Comme dans l'eau, le visage répond au visage, ainsi le cœur de l'homme répond à l'homme* [1]. Ce que d'autres ont fait, tu eusses pu le faire de même. Souviens-toi de Pierre et marche dans l'humilité. L'heure de l'épreuve dévoile souvent l'extrême faiblesse de celui qui semble le plus fort ; et tout chrétien confessera qu'il est telle compagnie, telle occasion où il n'a point parlé et agi comme un fidèle soldat de Christ eût dû faire.

[1] Proverbes XXVII, 19.

En considérant combien il nous est difficile, impossible par nous-mêmes, de résister à l'exemple de ceux qui nous entourent, remercions Dieu, nous chrétiens, de ce que nos péchés étaient présents en ce jour-là et non pas nos personnes; autrement, honteux de pleurer avec quelques femmes, nous nous fussions joints peut-être *à la multitude pour faire le mal*, et nous eussions outragé le Sauveur qui souffrait pour nous une mort infâme.

Le Psaume LXIX, qui a beaucoup de rapport avec le XXIIe, parle de l'opprobre comme de la principale peine entre les nombreuses souffrances de notre Seigneur [1]. Ces mots du verset 20e montrent l'effet qu'il a produit sur l'âme de l'innocente victime : *L'opprobre m'a rompu le cœur*. Il est si brisé qu'il ne peut répondre. Il *a enduré* la contradiction des pécheurs contre lui-même. Il est difficile de garder le silence, lorsqu'on est faussement accusé; s'abstenir alors de toute réponse, de toute apologie, est plus qu'un homme ne peut faire. Mais notre Seigneur était parfait en patience. Il a recours à Dieu seul pour lui exposer sa peine et soulager son cœur brisé. Ce n'est pas même pour lui qu'il prie, mais pour que cet opprobre ne nuise pas à ses disciples. Ecoutez comment il implore son Père en leur faveur: *Que ceux qui se confient en toi ne soient point rendus honteux à cause de moi, et que ceux qui te cherchent ne soient point confus à cause de moi, ô Dieu d'Israël! Car pour l'amour de toi j'ai souffert l'opprobre; la honte a couvert mon visage* [2].

Christ était accoutumé à l'opprobre. Il l'avait subi parmi les siens et parmi les étrangers. Dans la retraite de la vie domestique, ses frères, ses parents lui disaient : *Pars d'ici et t'en va en Judée, afin que tes disciples aussi contemplent les œuvres que tu fais; car on ne fait rien en secret, lorsqu'on veut se porter franchement; si tu fais ces choses-ci, montre-toi toi-même au monde* [3]. Jésus ne répondit pas un mot à ces railleries. — Une autre fois, lorsqu'il dormait pendant l'orage sur la poupe du bateau, ses disciples le réveillèrent par ce reproche : *Ne te soucies-tu point que nous*

[1] Voyez surtout les v. 7, 12, 19, 20, 26. [2] Ps. LXIX, 6, 7. [3] Jean VII, 3, 4.

périssions! Le cœur tendre du Sauveur ne devait-il pas ressentir douloureusement la rudesse, l'insolence de ceux qui l'entouraient?

Cette espèce de souffrance, qui caractérise la vie et la mort de notre divin Maître, doit être ressentie aussi plus ou moins par *tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jésus-Christ*[1]. Si nous sommes fidèles à notre devoir; si nous suivons l'exemple du Sauveur *en rendant témoignage contre le monde que ses œuvres sont mauvaises*[2], nous partagerons certainement l'ignominie de notre Chef. Il en a été ainsi dès le commencement, et nous devons même apprendre à y voir un privilége de l'enfant de Dieu. *Moïse estimait que l'opprobre de Christ était un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte*[3]. L'apôtre Paul dit de lui-même: *Je me plais dans les faiblesses, dans les opprobres, dans les misères, dans les persécutions, dans les angoisses de Christ*[4]. Le Seigneur ne nous a pas laissés non plus sans avertissements à cet égard, et il nous encourage avec amour à supporter de telles épreuves, en disant: *Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous haïront et rejetteront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'homme*[5]. Et St-Pierre, se souvenant des paroles de son Maître, s'écrie: *Si l'on vous dit des injures pour le nom de Christ, vous êtes bienheureux; car l'Esprit de gloire et de Dieu, repose sur vous, lequel est blasphémé par eux; mais pour vous, vous le glorifiez*[6]. En effet, si nous considérons la gloire magnifique à laquelle nous sommes appelés, et les profondeurs de l'abîme où notre miséricordieux Répondant a été plongé à notre place, nous ne reculerons pas devant une confession ouverte de notre reconnaisance et nous dirons avec l'Apôtre: *Sortons donc vers lui, hors du camp, en portant son opprobre*[7].

Considère, ô chrétien! l'opprobre de ton Sauveur. Il n'est pas une indignité connue parmi les hommes, qui n'ait été exercée contre le Seigneur de gloire. Les circonstances mêmes les plus innocentes ont été tournées en amers reproches contre lui: *N'est-ce pas là le fils du charpentier?*...

[1] 2 Tim. III, 12. [2] Jean VII, 7. [3] Hébr. XI, 26. [4] 2 Cor. XII, 10. [5] Luc. VI, 22. [6] 1 Pierre IV, 14. [7] Hébr. XIII, 13.

Comment cet homme connaît-il les Ecritures?... Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth?... Tu es un Samaritain! Tu chasses les démons par le prince des démons... Cet homme séduit le peuple; il viole le sabbat... C'est un ami des péagers et des gens de mauvaise vie!... C'est un mangeur et un buveur; il a un démon; il est fou! — Et ces reproches faits au doux et saint Jésus pendant sa vie, n'étaient sûrement ni oubliés ni adoucis par ses ennemis pendant qu'il mourait sur la croix.

Par la bonté de la Providence nous sommes maintenant dans notre heureuse patrie, à l'abri de persécutions publiques. On n'élève plus de croix de bois pour les chrétiens; mais il en est une autre de paroles et de regards, qui leur est partout réservée. C'est la volonté de Dieu que nous soyons *purifiés et consommés, comme Jésus, par les souffrances.* Point de croix, point de couronne. Il faut que le *moi* soit crucifié; et au lieu de s'opposer à cette exécution, le chrétien doit y marcher volontairement et regarder avec St-Paul, comme un honneur et un privilége d'avoir part à *la communion des souffrances de Christ* [1].

Quelque effort que nous fassions pour éviter, comme notre Maître, jusqu'à l'apparence du mal, nous verrons, comme lui, nos actions et nos paroles être l'objet de fausses interprétations. Le monde ne peut comprendre le principe qui fait agir les chrétiens; il ne peut juger leurs actions que d'après ses propres motifs.—En conséquence lorsque le chrétien est en butte à quelque opprobre, à quelque blâme malvaillant, il le considérera, — 1° par rapport au blâme lui-même: ce ne sont que des paroles, des sons qui s'évanouissent à mesure qu'on les prononce; — 2° par rapport à ceux qui l'outragent: peut-être n'est-ce point chez eux malice préméditée, mais uniquement le résultat inévitable des opinions du monde; il les plaindra alors. Et même fussent-ils des ennemis, il pardonnera et priera pour eux; — 3° par rapport à lui-même: il comprendra que ces insultes ne peuvent lui faire aucun mal, et qu'elles lui seront plutôt profitables, s'il les endure avec patience; — 4° en-

[1] Phil. III, 10.

fin, par rapport au Dieu Sauveur : il regardera cette épreuve comme une marque de son amour, comme un témoignage qu'il est son disciple, comme un gage de la gloire à venir.

Considérons combien de peines et même quelquefois d'humiliations l'homme du monde sait supporter pour des plaisirs criminels, ou des avantages temporaires. Le serviteur de Dieu se laissera-t-il surpasser par les serviteurs de Satan ? Ils ne regardent qu'au but ; la seule perspective du succès les anime, et ils oublient bientôt ce qu'il leur a coûté ; le chrétien ne sera-t-il pas jaloux de montrer la supériorité d'énergie que lui donnent un secours divin et un but éternel.

Il sait aussi que ceux qui l'outragent à tort, ne voient pourtant pas, comme lui-même, tout le mal qui est dans son propre cœur, et qu'à le bien prendre, il a beaucoup plus de raisons fondées pour se mépriser, qu'ils ne peuvent en avoir de mauvaises ; il en prend ainsi occasion de s'humilier en secret et de rabattre encore de sa propre estime.

Mais que le chrétien, dans cette épreuve comme dans toute autre, recherche avant tout l'Esprit de grâce et d'adoption. Sans sa présence, sans son appui nous tomberons toujours, nous ne pouvons que tomber. L'opprobre, le blâme, les insultes provoquent naturellement la résistance, la colère et peut-être la vengeance ; quiconque est abandonné à soi-même ne peut manquer d'y être entraîné. Mais le chrétien qui sait en qui il a cru, et à qui il appartient, le chrétien qui est uni à Jésus par la foi, qui a sa part avec lui, et qui a reçu le St-Esprit comme arrhes de sa réconciliation avec Dieu ; le chrétien, dis-je, sera rendu capable de montrer de la patience, de la douceur, et de rendre le bien pour le mal, l'amour pour la haine, les prières pour les outrages.

HISTOIRE D'UN SOLDAT.

Par une belle soirée d'été, plusieurs chrétiens d'un même village conversant familièrement ensemble, se racontaient les différents moyens par lesquels ils avaient été amenés à la con-

naissance de la vérité. Dans le nombre était un jeune homme en habit de soldat, qui gardait un profond silence; mais le pasteur qui se trouvait aussi là, connaissait quelques circonstances de son histoire et lui demanda de la raconter. Le jeune homme hésita beaucoup; mais faisant violence à ses impressions, il céda enfin à cette demande.

Il parla d'abord de son enfance, de sa première jeunesse, de ce temps heureux, où il recevait les tendres soins de ses pieux parents; il rappela avec émotion, leurs instructions, leurs prières, leurs larmes en voyant sa résistance à suivre leurs conseils et leur exemple; il dit enfin qu'après un certain temps passé dans le péché et dans l'oubli de Dieu, il s'enrôla comme soldat.

« Au moment où j'allais quitter ma patrie, » ajouta le jeune homme, « mon père m'offrit encore de payer mon rachat, et ma mère me conjura à genoux de ne pas l'abandonner. » « O mon fils! ô notre unique enfant! » me disait-elle avec larmes, « ne brise pas le cœur de ta mère, et n'attire pas sur ta tête, la malédiction de Dieu! » — J'aimais mes parents, et je serais même resté auprès d'eux avec joie; mais ... leur religion!... c'était leur religion que je haïssais; et pour me soustraire à cette influence, je persévérai dans la résolution de les fuir!... — J'étais fils unique; mon départ fut un coup trop douloureux pour le cœur déjà brisé de ma pauvre mère, et peu de temps après, elle descendit avec douleur dans la tombe, en priant pour son coupable enfant...

» Je m'embarquai donc pour nos colonies américaines où se trouvait mon régiment. Nous étions déjà en pleine mer, lorsqu'un jour, voulant prendre quelque chose au fond de ma malle, j'y découvris une petite Bible, qu'y avait placée la sollicitude de ma mère pour l'âme de son malheureux fils. Rempli de rage à cette vue, je saisis aussitôt la Bible, je courus sur le pont, et la jetai dans la mer aussi loin qu'il me fut possible. — Une fois arrivé au régiment, je mis de côté toute contrainte, et m'abandonnai sans honte à tous les péchés. Le souvenir de la masse et de la nature des transgressions que je commettais alors, me fait trembler et rougir. Je ne pensais jamais aux terribles conséquences d'une pareille vie, et la grâce de Dieu a pu seule m'arrêter sur le chemin de l'éternelle perdition.

» Un jour que je me trouvais réuni, comme à l'ordinaire, à mes compagnons de débauche, j'entendis tout à coup dans le lointain, le chant d'un psaume. Je m'arrêtai aussitôt; j'écou-

tai..., et des pensées bien différentes de celles qui venaient de m'occuper, s'emparèrent de mon esprit; mes yeux se remplirent de larmes; le souvenir du toit paternel, des prières de mes parents, des chagrins que je leur avais causés, celui de tous mes abominables péchés envers Dieu, pénétra mon cœur; je me sentis frémir à la pensée du châtiment du Dieu tout-puissant, auquel je m'étais exposé, et qui maintenant, pensais-je, était près de m'atteindre.

« Mes compagnons commencèrent par se moquer de ma détresse; puis ils finirent par m'abandonner. Quand je fus seul, je me dirigeai sur le champ du côté d'où les sons étaient partis, et j'y trouvai un missionnaire prêchant à une congrégation de Nègres. Je me couchai sous un buisson, afin de n'être vu de personne, et j'écoutai ainsi la fin du discours. Après le service, le missionnaire fixa le jour de la réunion suivante. Il me serait impossible de décrire, dans quel état je passai les heures jusqu'à ce moment. Je n'avais point de Bible; il n'existait pas non plus, dans tout le régiment, un seul homme à qui je pusse ouvrir mon cœur, et demander un conseil ou des instructions. A l'heure fixée pour la prochaine assemblée, je fus me coucher de nouveau derrière mon buisson; mais ce que j'entendis ce jour-là ne servit qu'à me faire voir toujours plus clairement l'abomination de ma vie passée.

« J'avais été, au régiment, le boute-en-train de toutes les débauches et de toutes les folies qui s'y commettaient. Aussi mes camarades ne comprenaient-ils rien à mon changement et me pressaient-ils sans cesse de me joindre de nouveau à eux. Les uns me flattaient, les autres juraient, beaucoup riaient, et tous se moquaient de moi. Je leur fis, sans crainte, connaître le changement qui s'était opéré en moi, quelles étaient maintenant mes vues et mes sentiments à l'égard des péchés dont nous nous étions rendus coupables, et quelles en seraient les terribles et éternelles conséquences, si nous y persistions, en refusant de nous repentir et de retourner au Seigneur. Tous les soldats environnèrent alors « le nouveau méthodiste, » comme ils m'appelaient. Les uns disaient : Il est fou! d'autres assuraient qu'un bon verre de rhum me guérirait sans doute un beau jour.

» Je m'adressai, mais inutilement, à tous les hommes du régiment pour tâcher de trouver la Parole de Dieu; aucun d'eux ne la possédait. Enfin une personne de la ville me fit dire que, apprenant mon désir de posséder une Bible, elle vou-

lait m'en donner une, et que je n'avais qu'à aller la prendre chez elle. Je m'y rendis sans délai. La personne me remit un petit paquet soigneusement enveloppé et cacheté, avec l'inscription : « Sainte Bible. » Le cœur tout joyeux et reconnaissant, je me rends en hâte à la caserne pour ouvrir mon précieux trésor... : jugez de mon désapointement et de ma mortification, lorsqu'en défaisant le paquet, je n'y trouve qu'un jeu de cartes! Et toute la chambrée ne manqua pas de faire entendre les cris : « C'est bien fait! très-bien fait! Voilà ce qu'il mérite! etc. »

« Pour me soustraire à mes persécuteurs je passais une partie de mes journées dans les bois, et particulièrement près du buisson d'où, pour la première fois, j'avais entendu la prédication du missionnaire. Je ne cessais de demander à Dieu, qu'il me fît trouver une Bible. Vous pouvez comprendre ma surprise et ma joie, lorsqu'un jour, en arrivant auprès de mon buisson j'y aperçus une Bible en effet. Je tombai à genoux, pour remercier le Seigneur de ce don précieux. A peine avais-je fini ma prière, que j'entendis un léger bruit dans les buissons qui m'entouraient, et je vis paraître le missionnaire. Il me raconta que quelques jours auparavant, comme il attendait l'heure de l'assemblée, il avait entendu la prière que j'adressais à Dieu pour lui demander une Bible, qu'il m'en avait apporté une, et qu'il venait aussi d'être témoin de mes actions de grâce et de mon bonheur. « Je reçus dès lors de cet homme de Dieu les instructions et les conseils, dont j'avais besoin pour m'encourager dans le chemin du salut. Mon âme en fut puissamment fortifiée. Je suivis ses prédications et je pus bientôt comprendre ce langage de l'Apôtre : *Etant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ.*

« Dès ce moment je ne fus plus occupé que de ces questions : *Que rendrai-je à l'Eternel?* Seigneur, que veux-tu que je fasse? — Je résolus de commencer à lire la Bible le soir, dans les casernes; mais je rencontrai beaucoup d'opposition. Mes camarades, pour étouffer ma voix, chantaient, criaient et juraient. Toutefois leurs moqueries ne m'arrêtèrent point, et au bout de quelques jours, plusieurs se réunirent autour de moi, pour écouter la Parole de Dieu, dont je leur faisais chaque soir la lecture. J'ai l'espérance que ce n'est pas en vain qu'ils ont entendu ainsi le message du salut. Ainsi la marche franche et fidèle, que le Seigneur me donna la force de suivre, fut le

moyen dont il se servit pour réduire au silence mes adversaires. Ils finirent par me laisser parfaitement en paix et par me traiter même avec beaucoup d'égards et d'amitié.

» Voilà où en étaient les choses, quand mon régiment fut renvoyé en Angleterre. — J'obtins alors un congé pour aller visiter mon père, lui confesser mes torts, implorer mon pardon et recevoir encore sa bénédiction paternelle. — Je découvris bientôt mon village natal, et cette vue réveilla en moi bien des souvenirs pénibles... Je l'atteinds enfin..., j'y entre... j'aperçois le toit paternel. Mais je n'avais fait encore que quelques pas dans la rue, lorsque je rencontre un convoi funèbre, et reconnaissant un proche parent de ma famille parmi les personnes qui le suivaient, je m'informe aussitôt quelles étaient ces funérailles. On me le dit... Hélas! c'étaient celles de mon bien-aimé père! Malgré mon trouble, je voulus essayer de suivre le convoi. Arrivé au cimetière, je me jetai sur le cercueil, sachant à peine ce que je faisais. Quand je fus revenu à moi-même, j'entendis murmurer autour de moi: «Il a fait descendre ses cheveux blancs avec douleur dans la tombe.» Ah! si du moins cette accusation avait pu être moins fondée! mais elle n'était que trop vraie!...

» Quand je repasse dans mon souvenir, tous les dangers que j'ai courus, toutes les tentations auxquelles j'ai été exposé, et les piéges de toute espèce qui ont été tendus sous mes pas, alors je m'écrie, que j'ai été *gardé par la puissance de Dieu.*

» Je vous ai fait le récit simple et fidèle de ce que le Seigneur a fait pour mon âme. A moi appartient la honte et la confusion de face; à Dieu seul toute gloire! Assurément il n'est personne qui, plus que moi, ait lieu de dire: *C'est par sa grâce, que je suis ce que je suis.* »

CORRESPONDANCE.

Cher frère,

Dans votre feuille du 3 courant (N° 9), un article relatif à la France renferme un double et pressant appel en faveur de la Société évangélique de ce royaume. — Voici un fait, dont le récit, sorti de la bouche d'un des membres du Comité, pourra contribuer à l'édification de vos lecteurs. J'aime à vous le transmettre dans la pensée, que, tout en concourant à ce but essentiel, il pourra aussi encourager quelques amis de

l'évangélisation, à répondre à l'appel qui leur est parvenu, en s'associant d'actions et de prières à un œuvre qui se poursuit avec de grandes bénédictions et au milieu de grandes difficultés.

Recevez, cher frère, l'expression de mon respectueux dévoûment. Un de vos abonnés.

Une réconciliation.

Dans le courant du mois de novembre dernier, un colporteur de la Société évangélique de France, arriva dans un village français et s'établit dans une petite auberge, habitée par un homme âgé et sa fille. Le colporteur remarqua dès l'abord, des dispositions fort heureuses chez le vieillard, qui aimait à converser avec lui, lisait volontiers la Bible, et favorisait de tout son pouvoir l'œuvre de son hôte. — Il n'en était pas de même de la jeune femme, qui se retirait toujours lorsqu'on faisait une lecture, et paraissait rechercher par-dessus tout la solitude. — Le colporteur fit un jour part à son ami le vieillard, du chagrin qu'il éprouvait en voyant que sa fille ne recherchait point la Parole de Dieu. Le vieillard lui répondit qu'elle était en proie à un violent chagrin, et qu'elle voulait toujours être seule. Sur l'observation du colporteur que c'était précisément parce qu'elle était affligée que la lecture de la Bible lui ferait plus de bien, le père promit de l'engager à assister le soir à la petite réunion qui avait lieu chaque jour.

En effet elle vint et parut de suite attentive et intéressée; elle désira même posséder ce livre qu'elle avait entendu lire. Le lendemain le colporteur eut avec elle une longue conversation, dans laquelle elle lui raconta que sa vie était décolorée par une cruelle épreuve; qu'elle était mariée, mais séparée de son mari; qu'il était très-méchant et qu'elle n'avait eu aucune patience avec lui. Voyant qu'ils ne pouvaient pas vivre ensemble, ils s'étaient séparés depuis un certain temps en se jurant une haine éternelle. Mais dès lors, ajouta-t-elle, je ne puis m'empêcher d'y penser sans cesse et je suis très-malheureuse. »

Dans la conversation le colporteur lui demanda où habitait son mari. Elle lui apprit que c'était dans un village situé à quelques lieues de là. « Mais, se hâta-t-elle de lui dire, ne pensez pas que je désire me réconciler avec lui; c'est impossible. Nous nous sommes juré une haine mortelle; aussi tout est fini entre nous. » Le colporteur ne répondit rien; mais le lende-

main après avoir mis sa balle sur son dos, il prit la direction du village indiqué par la femme, et y étant arrivé, il chercha et trouva l'homme en question. Alors sans dire une parole qui pût faire deviner de quelle maison il venait, ni qu'il sût rien de ses circonstances, il l'engagea à faire emplète d'un Nouveau Testament. Celui-ci y consentit. Le colporteur continua sa course et resta encore quelques semaines dans cette contrée, puis il en partit pour aller porter plus loin le trésor de la Parole, laissant un petit dépôt de livres chez son ami le vieillard, auquel il donna aussi son adresse.

C'est au commencement de décembre qu'il quitta cette contrée, et dès lors il n'entendit plus parler de ses amis jusqu'au 1er janvier de cette année, qu'il reçut une lettre du jeune homme; et ce ne fut pas sans surprise qu'il la vit datée de la demeure du vieillard. Cette lettre contenait à peu près ce qui suit: « Mon cher ami, vous serez surpris de voir que je vous écris de chez mon beau-père, et plus encore, si je vous dis que je suis à côté de ma femme et qu'elle est de moitié dans tout ce que je vous écris. — Après que vous m'eûtes laissé le N. Testament, je me mis à le lire et je fus bientôt extrêmement frappé de ces paroles de la prière que Jésus enseigna à ses disciples: *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Je pensai de suite à ma femme et je sentis que je ne pouvais pas lui pardonner. Cela me tourmentait toujours plus, et tellement que je n'ai plus pû y tenir et que je me suis dit: Je veux aller trouver ma femme, je suis bien sûr qu'elle ne voudra pas me pardonner, mais au moins j'aurai fait mon devoir. Il faut que j'y aille. — Je me suis donc mis en route; et figurez-vous ce que j'éprouve, lorsqu'en approchant de sa demeure, je vois ma femme, qui ouvre la porte, vient à ma rencontre, me tend la main et me dit: « Voilà, c'est le bon Dieu qui t'envoie! Tu ne sais pas » que j'allais partir pour te trouver, afin de faire la paix. J'ai » lu un livre qui ne m'a point laissé de repos jusqu'à que je fusse » réconcilié avec toi. Si tu savais quel livre que c'est! » etc.

Enfin ils découvrirent que ce même livre qui avait si merveilleusement agi sur leurs cœurs, venait de la même main, qui avait été conduite par la tendre compassion du Seigneur dans cette circonstance. — Quelle douce lettre d'étrennes pour ce brave colporteur!

NOUVELLES RELIGIEUSES.

Suisse. *Echallens.* — *Etablissement de Diaconesses.* Les nouvelles de cette œuvre chrétienne continuent à être réjouissantes. Le champ qui lui est ouvert s'agrandit de plus en plus. On demande des diaconesses en plusieurs lieux, même à l'étranger. Ce fait prouve l'opportunité de l'institution; il est seulement à regretter que celle-ci ne soit pas encore en mesure de répondre à plusieurs de ces demandes. Les diaconesses ne sont qu'au nombre de six. Quelques offres de service et même quelques premiers essais sont demeurés sans résultat. Une santé trop faible, ou une trop grande jeunesse, ou des événements de famille, ou d'autres causes ont mis obstacle à l'accomplissement du désir des postulantes. Mais une observation qui n'est pas sans intérêt, c'est que toutes les sœurs, qui ont été admises, persévèrent et poursuivent leur route avec joie. Plusieurs offres de service sont faites pour le printemps; mais les besoins de l'œuvre en reclament un plus grand nombre encore. Des chrétiennes humbles, dévouées, libres de liens de famille, qui sentent que leur vie n'est pas suffisamment remplie, ni assez chrétiennement employée, ne seront-elles pas attirées à une tâche si belle? Plusieurs y réfléchiront sans doute devant le Seigneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

A mes enfants; par N. Roussel. T. III. Paris 1844, Delay; Genève, Vve. Beroud et G. Kaufmann; Lausanne, Ducloux; Londres, Nisbet; etc. Un vol. de 126 pages in-16. Prix, 1 fr. 25 c., soit 9 batz.

Mon tour du lac Léman raconté à mes enfants; par N. Roussel. Paris 1844, Delay; Lausanne, Ducloux, etc. Un volume de 116 pages in-12. Prix, 2 fr. 25 c., soit 16 batz.

On sait tout l'intérêt que les ouvrages de M. Roussel excitent chez ses jeunes lecteurs. Ceux que nous annonçons aujourd'hui, jouiront sans doute du même privilége; et ce n'est pas ce public-là, assurément, qui leur reprochera d'être tombé dans l'écueil que nous croyons être le faible de cet auteur, celui d'abonder trop, par fois, dans les goûts et la légèreté de l'enfance. La leçon vient toujours au bout, sans doute; mais bien de ses lecteurs feront comme les interlocuteurs y sont souvent disposés à faire: ils sauteront par-dessus le sérieux, pour revenir bien vite au gai; ainsi ces deux éléments nous paraissent trop tranchés, trop contrastants pour ne pas se neutraliser un peu l'un l'autre. Il

nous semble que nous aimerions mieux moins de leçons, et aussi moins de ce ton badin qui va quelquefois jusqu'à la moquerie, et que nous ne croyons pas d'un bien bon exemple pour les enfants. Il y a un mois que nous annoncions un livre qui essaye d'harmoniser dans l'éducation, ces deux éléments contraires; mais, quoiqu'il ait été accusé ailleurs de relachement, nous ne pensons pas que Harnisch admît cette manière d'exciter chez les jeunes gens une gaité qu'il se contente de leur permettre quand elle n'est pas en guerre avec le sérieux de la piété. — Nos réflexions, du reste, se rapportent moins au premier de ces volumes, dont telle histoire nous a fort intéressés, qu'au « Tour du lac Léman, » qui, selon nous est inférieur à l'autre [1].

Sermons par Adolphe Monod, professeur de théologie à la faculté protestante de Montauban. Paris 1844, Delay; Lausanne, Ducloux; Neuchâtel, Michaud; etc. Un volume de 423 pages in-8. Prix : 5 fr. de France, soit 3 fr. 45 rap.

Nous sommes un peu tard pour annoncer ce volume, après en avoir cité dans nos numéros 9 et 10 des fragments qui doivent mieux qu'aucune annonce le recommander à nos lecteurs. Nous ne connaissons, quant à nous, pas de prédicateur plus complet que celui-ci, c'est-à-dire qui réunisse à un plus haut degré des qualités diverses que l'on est heureux de retrouver même isolées dans cette sorte de publications : la puissance du raisonnement et l'onction, la vigueur de la pensée et la chaleur du sentiment. Ce sentiment est, il est vrai, énergique plutôt que tendre; mais on sent qu'il part des profondeurs de l'âme et il y pénètre aussi chez le lecteur; pour naître d'une conviction logique et raisonnée, il n'en est, par cela même, que plus fort, et nous le préférons, pour notre compte, à cette sensibilité souvent trop vague qui tient moins à la puissance de la vérité reçue, qu'au tempérament du sujet.

[1] Le moindre de ses torts est assurément, de relever quelques travers des Vaudois, pour lesquels, à part cela, l'auteur professe une estime et une affection très-réciproques, nous pouvons l'en assurer. Mais c'est avec quelque regret, nous l'avouons, que nous avons lu le passage où il se moque des Lausannois qui sont toujours de deux ans en arrière des modes. Pour nous, qui avons constamment sous les yeux les progrès du luxe et du goût pour la mode qui envahissent chez nous toutes les classes de la société, nous regrettons que l'auteur ait employé sa verve et son crédit à combattre un ridicule (si c'en est un) que nous voudrions au contraire favoriser de toutes nos forces.

FAUTES A CORRIGER.

N° 1, pag. 14, ligne 21 : commune qui; *lisez :* commune, dans ce qui.
N° 2, p. 192, ligne 32 : déclarée déchu; *lisez :* déclarée déchue.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 14. — 1844. Du 7 Avril.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Assurance et humilité. — Evangélisation du Bas-Canada ; Grande-Ligne et St-Pie. — Conversion d'une pauvre Irlandaise. — *Nouvelles religieuses.* Suisse ; Genève. Amérique ; Etats-Unis. — Le printemps. — *Bulletin bibliographique.* Encore la religion d'argent. Y a-t-il un Dieu? Questions bibliques ; livrais. IV. — Avis.

ASSURANCE ET HUMILITÉ.

La vie du racheté, cette *vie cachée avec Christ en Dieu*, offre des contrastes, des espèces de paradoxes, dont l'expérience chrétienne peut seule fournir la clé, et qui demeurent inexplicables au monde. Nous pourrions citer pour exemple cette parole de St-Paul, que tout fidèle reconnaît si profondément vraie : *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.* — On retrouve le même phénomène dans les sentiments d'humilité et de confiance que l'âme chrétienne nourrit tout à la fois, et qui, souvent au jour de la mort, se dessinent plus fortement encore dans leur étonnant contraste.

Jamais peut-être le mal du péché, la corruption naturelle du cœur n'apparaissent sous un jour plus odieux et plus humiliant qu'à la lueur de cette éternité qui va se lever sur une âme. En face de Dieu, même d'un Dieu réconcilié, au moment de paraître devant lui, et de quitter ce monde de vanité et de déceptions continuelles, les transgressions les plus inaperçues, les fautes les plus légères, des regards, des mots irréfléchis, des pensées fugitives, sont pesés à la balance du sanctuaire, et laissent voir à un chrétien mourant

tout ce qu'ils ont de coupable devant Dieu. — Mais, en même temps, le chrétien sait où il va; la mort a perdu son aiguillon; elle est pour lui l'heure de la délivrance, et, à part quelques moments de combat auxquels tous les fidèles sont exposés, il remet son âme avec confiance et avec joie entre les mains de son Rédempteur.

Un homme sur son lit de mort était particulièrement attristé par le sentiment de ses péchés. « Avez-vous du trouble? lui demandait son pasteur. Avez-vous des doutes sur votre salut? » — « Non, aucun; répondait d'une voix ferme le disciple mourant. Je sais en qui j'ai cru. Mais mes péchés se présentent à moi bien grands et bien odieux. » — A un ami, qui lui disait: « Nous sommes pourtant enfants de Dieu, malgré toutes nos misères! » il répondit: « Oui, mais de tristes enfants[1] ! ! »

Quelqu'un demandera-t-il peut-être comment on peut sentir si fortement ses péchés et être assuré de son salut? — Je répondrai tout simplement que c'est par la foi au Seigneur Jésus, *dont le sang purifie de tout péché*[2], et dont *la grâce surabonde là où le péché a abondé*[3]. Avec cette foi, l'apôtre pouvait dire: *J'étais un homme violent, un persécuteur; mais j'ai obtenu miséricorde*[4]. Et plus bas, il dit: *Je suis le premier des pécheurs; mais j'ai obtenu miséricorde, afin que Jesus-Christ fît voir, en moi le premier, une parfaite clémence, pour servir de modèle à ceux qui croiront en lui, pour avoir la vie éternelle*[5].

Quelqu'un fera-t-il, peut-être, la question inverse, et demandera-t-il comment un homme qui se croit pardonné, a un sentiment si vif et si douloureux de ses péchés? — Le passage de l'apôtre que nous venons de citer, est notre première réponse. On y voit d'un côté l'assurance qu'il a

[1] Cet humble et confiant chrétien était le directeur de l'école enfantine de Rolle, que sa mort a laissée dans le deuil; et les réflexions qui suivent sont empruntées au Rapport de 1843, qui raconte la mort de ce juste et les vifs regrets qu'il a laissés. L'école orpheline de son cher régent, n'a jusqu'ici été que provisoirement repourvue. Les instituteurs qui se sentiraient disposés à en prendre la direction dans le même esprit que son ancien maître, sont priés de s'adresser à M. le ministre Rochat à Rolle. La pension a été portée à L. 600 de Suisse, outre le logement et le plantage. Voir la Feuille des Avis officiels du 19 mars. Le *Rapport de l'école enfantine de Rolle pour* 1843, se vend, lui-même, 6 cr., au profit de cette institution.

[2] 1 Jean I, 7. [3] Rom. V, 20. [4] 1 Tim. 1, 13. [5] Ibid. 15 et 16.

d'avoir obtenu miséricorde, et de l'autre, le sentiment douloureux qu'il a, même des péchés commis avant sa conversion, et l'humilité avec laquelle il se dit *le premier des pécheurs*. Ailleurs il se dit encore *le moindre de tous les saints*[1]. Il a même éprouvé plus d'une fois des moments d'abattement; mais il disait : *Nous sommes abattus, mais non pas perdus*[2]. Ceux qui liront avec attention les psaumes de David, y trouveront souvent ces contrastes apparents entre la confiance en Dieu et le sentiment vif de sa misère. Pour s'en assurer on peut relire en particulier les Ps. XXV, XXVII et LVI.

Sans doute toutes les âmes ne passent pas exactement par le même chemin. Il en est chez lesquelles le sentiment de la délivrance l'emporte de beaucoup sur le sentiment du péché, et qui semblent n'avoir que joie et que triomphe. J'ai vu moi-même de grandes différences dans des lits de mort. La grâce de Dieu est souveraine; elle conduit chacun par le chemin qu'elle juge le plus propre à glorifier Dieu. Les uns le glorifient par de grands triomphes, les autres par une foi ferme, qui espère contre espérance au milieu de tous les assauts du malin, et malgré la vue profonde de leur indignité. — Personne ne peut décider qu'il vaut mieux mourir d'une façon que de l'autre. Il n'est qu'une chose vraie, c'est *que les morts qui meurent au Seigneur sont bienheureux*, et qu'on n'est sauvé ni par le degré de sa repentance, ni par le degré du triomphe de sa foi; mais qu'on est sauvé par *la foi de grand prix en la justice de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ*[3].

J'ajouterai seulement ici deux observations. La première, c'est que je ne jugerai jamais du degré de foi et de sainteté d'un homme, par l'absence de tout combat et de tout sentiment vif de sa misère à l'heure de la mort. J'ai connu des serviteurs de Dieu, éminents, qui, avant les derniers jours de leur vie, ont eu de fortes luttes occasionnées par la vue de la profonde corruption de leur cœur, et par le souvenir de toutes les souillures que l'orgueil ou d'autres mauvais motifs avaient mêlées à leur œuvre. D'autre part,

[1] Ephés. III, 8. [2] 2 Cor. IV, 9. [3] 2 Pierre I, 1.

j'ai vu mourir avec une paix constante et sans combats apparents, des âmes qui m'avaient paru, dans leur vie, n'avoir qu'un degré bien ordinaire de foi et de sanctification. — Quoi qu'il en soit, voici une direction infaillible, donnée par l'Esprit saint : *Prends garde à l'homme intègre, et considère l'homme droit; car la fin d'un tel homme est la paix*[1].

Ma seconde observation, c'est que, s'il est des personnes qui peut-être insistent trop exclusivement sur la nécessité de l'humiliation et le sentiment de la misère spirituelle chez l'enfant de Dieu, et qui par là nuisent peut-être au triomphe de la foi; il en est d'autres qui, voulant à toute force des triomphes, mettent trop de côté la repentance et l'humiliation, comme si elles étaient incompatibles avec l'assurance et la joie chrétienne. Par cette méthode, on peut tendre un piége à quelques âmes qui se forcent en quelque sorte à triompher et à se réjouir, et qui regardent presque comme un péché d'incrédulité d'avoir la tristesse de l'humiliation et de la repentance. Il y a là une erreur. Paul *prêchait, tant aux Juifs, qu'aux Grecs, la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ notre Sauveur*[2]. Il se réjouissait de ce que les Corinthiens avaient été attristés selon Dieu, et il dit que cette *tristesse produit une repentance à salut, dont on ne se repent jamais*[3]. La voie de retour, ouverte à tous les pécheurs d'entre les croyants qui se sont détournés de la droiture du cœur, qui ont décliné ou qui ont manqué à quelqu'un des préceptes de la Parole, c'est de *sentir leurs misères*, *d'être dans le deuil*, de *pleurer*, de *s'humilier*[4], de *se repentir*[5], de reconnaître qu'ils *sont misérables, pauvres, aveugles et nus*[6].

Quel est le chrétien qui oserait dire d'un seul des péchés qu'il commet : « Je n'ai pas besoin de m'en repentir ! » Et quel est celui qui puisse dire qu'il n'en commet plus, ou plutôt quel est celui qui, en présence de Dieu qui regarde au cœur, n'ait chaque jour à s'humilier du grand nombre de ses transgressions? — Ah ! plût à Dieu que j'eusse une plus vive repentance et une plus profonde humiliation, à

[1] Ps. XXXVII, 37. [2] Act. XX, 21 et XXVI, 18 et 20. [3] 2 Cor. VII, 10. [4] Jaq. IV, 9 et 10; 1 Pierre V, 6. [5] Apoc. II, 5, 16. [6] Apoc. III, 17.

cause de mes péchés ! Je goûterais bien mieux les divines douceurs que Dieu accorde à *ceux qui ont le cœur brisé,* avec lesquels il promet *d'habiter dans le lieu haut et saint,* et qu'il promet *de vivifier* [1]. Oui, Jésus me serait bien plus précieux, et mon espérance en lui aurait bien plus de vie, si je sentais davantage l'étendue, la gravité et l'odieux du mal qui est encore en moi. Alors je sentirais beaucoup mieux ce que je dois à mon Sauveur, et sa charité me presserait tout autrement. *Celui à qui on pardonne plus, aime plus*, a dit le Sauveur lui-même. C'est-à-dire, que celui-là aime davantage, qui reconnaît qu'il lui a été beaucoup pardonné. Il s'abaisse aux pieds de Jésus ; son bonheur, ainsi que celui de la pécheresse est de s'y tenir, de les baiser et de les arroser de ses larmes ; non des larmes du désespoir, mais des larmes du repentir et de la reconnaissance. Ah ! qu'il vaut mieux se tenir en arrière avec la pécheresse, et humilié comme elle, que de prendre la position du pharisien Simon, qui, tout en faisant accueil à Jésus, se mettait avec lui sur le pied d'une familiarité peu respectueuse et encore moins affectueuse, et qui, de plus, jugeait sévèrement une pauvre femme humiliée et repentante ! Simon aimait peu, parce qu'il sentait peu son état de péché et de misère devant Dieu. — *Celui à qui on pardonne moins, aime moins*, dit encore le Sauveur.

ÉVANGÉLISATION DU BAS-CANADA.

Grande-Ligne et St-Pie.

Une lettre de Mme Feller, datée du 15 janvier, donne sur cette intéressante mission les nouvelles suivantes :

Vous vous souvenez peut-être qu'après les troubles de St-Pie, nous avons été convaincus que la présence de notre ami le Dr. Côte y était plus nécessaire encore qu'à Chazy ; et quoiqu'il fût très-attaché à cette dernière station, il n'hésita pas à suivre ce qui lui paraissait le chemin du devoir et se rendit à St-Pie. Il n'y était que depuis quelques jours lorsqu'il fut saisi d'une maladie aiguë dont l'issue ne paraissait devoir être qu'une mort très-prompte. Toutefois, grâces à Dieu, cette ma-

[1] Esaïe LVII, 15.

ladie ne fut pas à la mort, mais à sa gloire ; elle a été une occasion de manifester la puissante efficace de la foi. Le Docteur, bien appuyé sur Jésus, jouissait d'une profonde paix et dans tous les instants où il avait l'usage de la parole, il exhortait avec beaucoup d'amour et de force tous ceux qui l'entouraient, à croire et à demeurer attachés à Christ. A côté de son lit de souffrances nous avons eu la joie de voir un jeune homme naître de nouveau, plusieurs autres recevoir de bonnes impressions, et les nouveaux convertis porter de beaux fruits de dévoûment et d'amour. Un des jours où il n'y avait aucune espérance de guérison, le curé du village, ancien confesseur du Docteur, alla le voir et arriva dans un moment où il était sans connaissance depuis plusieurs heures ; mais comme les amis qui étaient autour de lui s'affligeaient de ce qu'il ne pourrait pas lui parler, la connaissance et la liberté d'esprit lui revinrent, et s'adressant au prêtre, il lui dit qu'il était content qu'il fût venu afin de voir comment mourait un chrétien qui croyait de tout son cœur l'Evangile. Le curé dit qu'il était venu pour l'exhorter à mourir dans la foi catholique romaine. La réponse du Docteur fut sa confession de foi en Jésus ; puis il pressa le curé avec force, d'y croire lui-même et de sortir de la fausse voie dans laquelle il avait fait perdre tant d'âmes et où la sienne aurait le même sort. Cet entretien qui fut long, était insupportable au pauvre curé qui rappelait toujours au Docteur qu'il était trop malade pour parler. Il finit par lui demander quelques minutes de tête-à-tête, parce qu'il avait quelque chose de particulier à lui dire. Notre ami, comprenant que son but était de pouvoir publier que lui, M. Côte, était mort papiste, le lui refusa, disant qu'il ne désirait pas savoir ce qu'il ne pouvait lui dire devant ses amis. Malgré la guérison du Dr, on a répandu de toutes parts le bruit de sa mort et les prêtres n'ont pas manqué de dire qu'il avait demandé un curé et qu'il était mort catholique romain. Depuis son rétablissement le Docteur a été beaucoup consulté comme médecin et ses soins ont été bénis pour la guérison de maladies qui paraissaient désespérées. Il a été demandé entre autres pour soigner la plupart des auteurs des troubles et des charivaris, et il a été bien heureux de leur montrer par sa charité, comment se vengent les chrétiens. Les dispensations de Dieu envers ces persécuteurs ont été bien remarquables : tous ont été frappés, et le plus grand nombre par des maladies violentes ; l'un est devenu fou ; un autre s'est cassé quatre côtes ; un troisième qui battait des mains de joie

en voyant brûler la maison du frère Cloutier, a eu aussi sa maison brûlée ; etc. Oh, s'ils voulaient recevoir instruction !

A la suite des enquêtes faites dans le temps, quinze des plus coupables ont été appelés à la Cour de Montréal où ils ont passé dix jours. Ils devaient y retourner dans ce temps-ci ; mais nous avons décidé de ne pas poursuivre cette affaire, parce que nous croyons que Dieu sera plus glorifié, si nous usons de miséricorde. — Tout est redevenu calme à St-Pie. Non-seulement les protestants n'y sont plus insultés, mais ils y sont presque en honneur. Une des causes visibles de ce grand changement est sans aucun doute la bonne influence du Dr Côte. En général il y a quelques changements dans l'esprit du peuple ; nos colporteurs rencontrent moins de difficultés. Notre brave Baudin nous a dit que, dans beaucoup d'endroits, il a été reçu cet hiver comme quelqu'un qu'on attend et que l'on est content d'entendre parler.

Bérée continue à prospérer sous la bénédiction du Seigneur. L'école est florissante ; une dixaine d'écoliers donnent des espérances de conversion. Notre vaillante sœur P. continue à travailler dans ce désert avec toujours plus de dévoûment et de courage ; remplie de foi et d'amour elle ne s'aperçoit presque pas que sa vie n'est qu'un long renoncement. Elle commence son école à cinq heures du matin avec une classe d'hommes catholiques qui n'auraient point d'autre temps pour apprendre à lire, elle les garde jusqu'à sept heures. A huit heures ce sont les enfants jusqu'à midi, puis encore d'une heure à cinq. A six heures du soir commence l'école des adultes, qui, comme les autres, se termine par la Bible et la prière et se prolonge jusqu'à dix ou onze heures. Le samedi elle n'a pas d'école et consacre cette journée à visiter les catholiques qui habitent ces vastes forêts [1].

Le séjour de M. Wolff au milieu de nous est une grande bénédiction. Il prêche assez souvent à la place du frère Roussy ; chaque fois ses prédications font du bien et édifient ; pour moi j'en jouis profondément. Les Canadiens l'aiment beaucoup ;

[1] Ici vient le récit de la petite aventure que nous avons déjà rapportée dans notre N° 10, avec quelques légères variantes qui ne changent rien au fond. La plus saillante est, que ce n'est pas le passage d'un marais qui avait arrêté ce soir-là le retour de Mlle P. chez elle ; mais comme il n'y a pas de route tracée à travers ces forêts, les habitants font, pour reconnaître leur chemin, des entailles aux arbres qui sont sur le passage, et ce sont ces marques indispensables, que la nuit ne permit plus à Mlle P. de distinguer ; ce qui la força de coucher à la belle étoile.

les jeunes gens de la maison, surtout, le chérissent, et reçoivent toutes ses leçons comme des fêtes. Il exerce sur eux une influence extraordinaire ; tous sont plus ouverts, plus gais, plus aimables. La leçon de chant qu'il donne avec beaucoup de succès, en a métamorphosé plusieurs que la grande timidité rendait presque farouches; tous nos efforts n'avaient pu les changer, et lui, avec son chant, leur a fait acquérir en très-peu de temps, une aimable liberté.

CONVERSION D'UNE PAUVRE IRLANDAISE [1],

ou le vrai moyen de trouver la paix.

Une dame, passant une partie de l'année dans une terre qu'elle possède en Irlande, avait l'habitude de visiter les chaumières des environs pour lire la Bible aux paysans et aux pauvres, et leur parler des choses de Dieu. Elle entra un jour dans une chaumière, où elle trouva une femme fort âgée. Après quelques paroles échangées sur son grand âge, elle lui demanda si elle se sentait tranquille à la perspective de la mort et de l'éternité? « Oui, tout à fait tranquille maintenant! » lui répondit la pauvre femme ; « mais il n'en a pas été toujours ainsi : j'ai même été longtemps bien malheureuse au sujet de ces choses. La pensée de la mort et de l'éternité était toujours là, devant moi, et me poursuivait, quoi que je fisse. Je sentais que je n'étais point prête à mourir, point prête à paraître devant Dieu. J'avais bien entendu parler de son Fils bien-aimé; mais je ne croyais pas qu'il voulût me recevoir, tant je me voyais pécheresse. Et je demeurai dans ce pénible état, jusqu'au moment, où, pour la première fois, j'entendis lire l'histoire du Père de famille et des ouvriers qu'il envoya dans sa vigne. » — La dame lui ayant demandé quelques explications à cet égard, apprit d'elle les circonstances suivantes :

Cette pauvre Irlandaise, élevée dans la religion catholique, s'était mariée très-jeune ; et bientôt les soins qu'elle devait à sa famille croissante, absorbèrent tout son temps. Au témoignage de ses alentours, sa conduite comme épouse et comme

[1] Nous avons fait connaître, il n'y a pas longtemps, ce qui a été entrepris par des sociétés chrétiennes pour le bien spirituel des pauvres et ignorants Irlandais. Nous sommes bien aises de montrer aujourd'hui, par l'exemple suivant, qu'il y a aussi de simples chrétiens, hommes et femmes (et ils sont en grand nombre) qui travaillent au même but selon leurs moyens.

mère, était irréprochable. Elle n'avait jamais appris à lire; mais elle possédait, malgré sa profonde ignorance, un esprit évidemment plus réfléchi, qu'on n'en rencontre généralement dans ce pays chez les personnes de cette classe. Quand sa famille fut élevée, et que les premières atteintes de la vieillesse se firent sentir, la pensée de la mort et de ce qui devait la suivre vint fortement préoccuper son âme. Elle comprit, que, bien qu'elle n'eût pas ouvertement vécu dans le péché, et qu'elle eût été « une très-honnête femme » selon le monde, elle n'était pas préparée à paraître devant le Dieu saint; que non-seulement pendant le cours de sa longue vie, elle n'avait pas cherché, aimé, et servi Dieu, mais qu'elle n'avait pas même pensé à lui. Il est très-remarquable, qu'une personne dont la conscience ne pouvait l'accuser d'aucun péché extérieur, et qui avait vécu dans une ignorance totale de la Parole sainte, éprouvât une telle angoisse de ce qu'elle appelait « le péché de son cœur. »

Dans cet état d'âme, elle se rendit auprès de son curé; elle lui fit connaître, en se confessant, l'angoisse qu'elle éprouvait à cause de ses péchés devant Dieu. — Le curé lui infligea aussitôt une pénitence à laquelle elle se soumit avec empressement, dans l'espoir d'obtenir quelque paix par cette voie; mais elle n'en retira aucun bien. Elle retourna au curé, lui dire que son cœur n'était pas plus tranquille qu'auparavant. Il lui prescrivit, alors, une pénitence plus sévère que la précédente, à laquelle la pauvre femme se soumit encore avec joie, mais sans plus de succès. Elle revint à son curé, lui dire qu'il lui semblait, que plus elle faisait de pénitences, plus elle était malheureuse, et que le péché de son cœur était sans doute trop grand pour qu'aucune pénitence pût jamais l'en délivrer. Ce discours déplut si fort au curé, qu'il lui imposa une nouvelle et plus sévère pénitence, non pas tant pour les péchés de toute sa vie, que surtout pour celui qu'elle avait commis en doutant ainsi de l'efficace d'une ordonnance de l'église romaine.

La pauvre femme retourna dans sa chaumière, plus découragée que jamais, accomplit sa pénitence nouvelle avec le soin le plus scrupuleux, et après avoir fait, sans plus de succès, ce troisième effort pour obtenir la paix après laquelle soupirait son âme, elle conclut, qu'il n'y avait point de paix possible pour elle !...

Son mari étant mort, et tous ses enfants s'étant établis hors

de la maison excepté une fille qui vivait avec elle, rien ne vint plus la distraire de ses tristes pensées. Ses convictions de péché étaient, sans aucun doute, l'œuvre de l'Esprit de Dieu, et c'est pour cela que la pauvre veuve, n'avait pu obtenir, ni par ses œuvres, ni par ses jeûnes, cette fausse paix dont tant d'âmes se contentent; paix trompeuse qui endort la conscience, en étouffe la voix, et anéantit tout sentiment de culpabilité à mesure qu'il naît dans une âme. Elle avait bien entendu parler de Jésus-Christ comme du Sauveur des hommes; mais elle ne connaissait pas la plénitude de son salut gratuit. Elle pensait que pour l'amour de Jésus-Christ, Dieu recevrait ceux qui auraient été honnêtes, qui auraient eu « un bon cœur » comme on dit; mais elle ne pouvait pas croire, qu'il voulût la recevoir telle qu'elle était, pécheresse comme elle se sentait l'être. Si elle avait pu être purifiée par ses pénitences, se disait-elle, comme elle croyait que c'était le cas de beaucoup de personnes, elle aurait pu compter sur la miséricorde de Dieu; mais puisque ses pénitences n'avaient rien pu opérer en elle, qu'avait-elle à espérer?... Ainsi la pensée de ses péchés demeurait sur son cœur, comme un fardeau qui devenait chaque jour plus pesant.

Ce fut au milieu de cette angoisse, qu'elle apprit un jour, que la fille du Seigneur, sur les terres duquel elle habitait alors, se rendait fréquemment dans les chaumières du voisinage, pour y lire la Parole de Dieu. Elle exprima aussitôt le désir de recevoir aussi sa visite. Elle ne savait rien de la Bible, si ce n'est, que c'était le Livre de Dieu; mais elle se disait, que si quelque part, il pouvait se trouver une consolation pour elle, ce devait être là. Son désir fut bientôt satisfait. La jeune dame vint la visiter, et quand elle eut appris de la pauvre femme l'angoisse qu'elle éprouvait au sujet de son âme, elle lui lut les chapitres et les passages, qu'elle jugea les plus propres à la consoler. Plusieurs de ces passages furent particulièrement précieux pour le cœur agité de la veuve irlandaise. Il lui était doux d'apprendre, *que le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché*, et qu'il pouvait donner à son âme angoissée la paix, qu'aucune pénitence n'avait pu lui faire obtenir. Cependant, la pensée qu'elle avait vécu si longtemps, *sans Dieu et sans espérance au monde*, lui revenait sans cesse à l'esprit; et par moment, elle recommençait même à douter que Dieu voulût jamais la recevoir.

La jeune dame, dans ses fréquentes visites, ne négligeait

rien pour détruire cette idée dans le cœur de sa vieille amie; elle lui répétait souvent la consolante assurance que le Seigneur Jésus-Christ *peut sauver parfaitement tous ceux qui s'approchent de Dieu par Lui,* et qu'il a promis *de ne point mettre dehors, quiconque viendrait à lui.* Quoique la pauvre femme ne fondât une espérance de salut sur aucun autre que sur Jésus-Christ seul, cependant ses doutes et ses craintes revenaient sans cesse. Ne sachant plus quel moyen employer pour délier cette âme, la jeune dame pensa qu'il lui serait bon d'entendre lire de suite un des Evangiles; elle commença donc celui de St-Mathieu, dont elle lui lisait un chapitre chaque fois qu'elle venait la visiter. Quand elle en fut au chapitre XX, dans lequel est raconté, la parabole du père de famille et des ouvriers qu'il envoie travailler dans sa vigne à diverses heures du jour, la pauvre femme s'écria en joignant les mains, et en versant des larmes: « Voilà mon histoire!... c'est moi!... c'est bien moi! Je suis venue vers lui à la onzième heure; et, béni soit son saint nom! il ne m'a point mise dehors! » — On se représente aisément la joie de la jeune lectrice, à la vue de l'effet que venait de produire cette portion de la Parole de Dieu, dans le cœur de sa vieille écolière; celle-ci avait enfin compris le salut gratuit que Dieu accorde au pécheur par Jésus-Christ, et dès lors elle jouit d'une paix solide.

Cependant le curé, apprenant que de fréquentes lectures de la pure Parole de Dieu étaient faites à ses paroissiens, leur défendit de recevoir davantage celle qui les leur faisait. Mais cette injonction ne troubla point notre vieille Irlandaise; elle ne voulut point renoncer à recevoir ces précieuses visites, et à jouir ainsi d'un privilége qu'elle avait appris à évaluer au-dessus de toutes choses. — Sa fille crut devoir l'avertir du danger qu'il y avait à encourir le déplaisir du curé, et lui rapporta la surprise qu'exprimaient ses voisins, de ce que depuis si longtemps, elle n'allait plus à confesse. Elle répondit alors à sa fille : « Quand je suis allée auprès du curé pour lui parler de mon angoisse et de mes péchés, il n'a su me donner aucun soulagement. S'il connaissait le chemin dans lequel j'aurais pu trouver la paix, pourquoi ne me l'a-t-il pas indiqué? et si, lui-même, il ne le connaît pas, il ne peut pas m'y conduire. Je ne perdrai jamais volontairement aucune occasion d'entendre lire la Parole de Dieu. C'est à Christ que je confesse mes péchés, et je ne les confesserai plus jamais à un prêtre. »

Tel fut à peu près le récit de la pauvre femme. — Quelque temps après le jour où elle l'avait fait à la dame qui la visitait, celle-ci fut informée que la première était dangereusement malade. Elle fut la voir, et trouva que la paix et le bonheur de cette humble chrétienne n'étaient point troublés par la perspective d'une prochaine mort. Elle lui lut une partie du XXIIIe chapitre de St-Luc. En entendant l'histoire du brigand converti sur la croix, la malade lui dit : « Je suis comme ce pauvre homme ; je ne mérite que le châtiment ; je n'ai jamais rien fait de bon, et mon cœur a été plein de péchés ; je ne suis allée au Seigneur qu'à la dernière heure du jour, et cependant c'est à moi aussi que Jésus-Christ daigne dire : *Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le Paradis!* Que son nom soit béni, de ce qu'il m'a fait entendre et comprendre la parabole du père de famille et des ouvriers. »

La dame prit congé d'elle, persuadée que le Dieu Sauveur en qui elle se confiait serait avec elle jusqu'à la fin !

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SUISSE. *Genève.* Nous avons publié dans notre N° 7, un Appel de la Société évangélique de Genève au sujet du besoin de fonds qu'elle éprouvait. Dès lors elle a fait parvenir à ses amis une invitation spéciale à des réunions de prières, le 14 mars, pour demander à Dieu de bénir ses travaux et de subvenir à ses besoins. L'assemblée qui a eu lieu à cette occasion dans l'Oratoire de la Société, le soir du 14, a été particulièrement bénie. Des dons abondants étaient déjà parvenus au trésorier, principalement des cantons de Genève, de Vaud et de Bâle. Toutefois la Société n'avait pas encore reçu alors, de quoi couvrir ses dépenses jusqu'au 31 mars, époque où se closent ordinairement ses comptes.

— M. Célérier, ancien pasteur de Satigny, a terminé, le 22 mars à Genève, sa longue et belle carrière, à l'âge de 91 ans. Il a été enterré, selon son désir, dans la paroisse, où il avait fait l'œuvre de son Maître pendant plus de trente ans, de 1783 à 1816, c'est-à-dire dans la période la plus antichrétienne de notre histoire moderne. Il lui fut donné durant ce long ministère, d'être au milieu de l'incrédulité générale un témoin persévérant de la vérité telle qu'elle est en Jésus-Christ. Il a été ainsi le précurseur du réveil réligieux qui a suivi sa carrière pastorale, et il s'est réjoui à sa lumière,

comme aussi il en a défendu la cause dans toutes les occasions. Ceux qui ont eu le bonheur de le connaître, ont été constamment édifiés de cette foi simple et aimable, qui unissait à la confiance entière au Sauveur une humilité si profonde, qu'ils ne savaient plus comment se mettre à leur place devant lui. Il s'est endormi dans les bras du Sauveur, appuyé sur ses promesses, et remettant avec assurance son âme entre ses fidèles mains.

Amérique. *Etats-Unis.* Il y a toujours quelque chose d'imposant à voir un magistrat appeler tout un peuple à s'humilier devant Dieu dans un jour de jeûne et de prières. Toutefois ce spectacle a quelque chose de bien plus beau et de plus touchant, quand l'invitation ne revêt pas la forme d'une loi, mais qu'elle est l'effet d'un mouvement libre et spontané, et que le peuple, surtout, y répond librement, par conviction, et non comme à une injonction sanctionnée par des pénalités de police. Nous en trouvons un bel exemple dans la proclamation suivante adressée aux habitants de l'Etat de New-York par son gouverneur actuel M. W.-C. Buck. Elle prouve que ces gouvernements qu'on désigne quelquefois par le nom d'athés parce qu'ils laissent à chaque église le soin de se régler selon la Parole, ne le sont point en réalité autant qu'on le dit.

« Je crois obéir à ce sentiment puissant de reconnaissance que l'on doit au Souverain Arbitre du monde, en invitant les habitants de cet Etat à consacrer le jeudi 14 décembre prochain (1843), à des prières et à des actions de grâces au Dieu tout-puissant, à cause des bénédictions si nombreuses et pourtant si imméritées qu'il a daigné répandre sur nous pendant cette année. — Je m'acquitte, en ceci, d'un devoir que m'impose la charge dont je suis revêtu, et je suis persuadé que j'exprime en même temps le vœu et le désir général des habitants de cet Etat. — Il nous convient d'être reconnaissants envers l'Auteur de tous biens; car sa Providence paraît également sourire à l'Etat dont nous sommes citoyens, et à la nation dont il fait partie. — Nous avons joui, pendant cette année, sans aucun empêchement, de tous nos priviléges politiques et religieux; nous avons été préservés de ces maladies qui viennent quelquefois répandre la désolation parmi les peuples. A l'époque des moissons, le temps nous a été favorable, et nos récoltes ont été abondantes. Et pour couronner le tout, l'Esprit du Seigneur fait revivre son œuvre dans le cœur des chrétiens, et a amené à sa connaissance plusieurs âmes qui l'igno-

raient naguère. — Il nous convient donc, en présence de tant de bénédictions, d'élever nos cœurs, avec les accents de reconnaissance, vers notre Père céleste, et de présenter de cette manière, au monde entier, l'exemple d'un puissant État qui, pendant le jour que j'ai indiqué, fait cesser toute occupation temporelle, afin de se consacrer au service du Très-Haut. Nous ne pouvons oublier ce que dit la Parole de Dieu : *La justice élève une nation.* »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ENCORE LA RELIGION D'ARGENT ; par le même auteur. Paris 1844, Delay ; Lausanne, Ducloux et Mme Duret. Une brochure de 24 pages in-12°. Prix : 15 c., soit 1 batz.

Ce second tome de la « Religion d'argent, » n'est autre chose que la transcription avec de courtes notes, d'un document vraiment remarquable, et qui montre la vénalité de l'église romaine, avec une telle évidence et sous un jour si choquant, que l'on aurait peine à y croire, si les pièces n'étaient pas déposées chez le libraire-éditeur à Paris, à la disposition de quiconque voudra en prendre connaissance. — Croira-t-on, qu'il existe à l'heure qu'il est, à Rome, une *Agence de l'apostolat catholique pour la gestion de toutes les affaires ecclésiastiques*, qui n'est autre chose qu'une maison de commerce ayant pour objet de *procurer* à prix fait, d'après un tarif dressé, tout ce qui peut s'obtenir à Rome : *indulgences* pour divers péchés et pour divers espaces de temps ; *dispenses* relatives aux mariages, dispense des vœux de virginité, dispense de la célébration des messes dont on se trouve chargé (pour les prêtres), dispense de la récitation du bréviaire et autres prières ou œuvres d'obligation, etc ; *pouvoirs et facultés*, de lire des livres défendus et de les garder chez soi, de faire diverses bénédictions réservées aux évêques, de donner la bénédiction papale aux moribonds ; *reliques* de tous prix et de toutes qualités, même des morceaux de la vraie croix, etc. etc. Cette vaste entreprise commerciale a étendu ses ramifications dans tous les pays ; elle a entre autres en France une Correspondance générale, qui a elle-même ses commis-voyageurs ; ceux-ci parcourent les départements et les paroisses, présentant leurs tarifs aux curés, lesquels font leur choix, dressent leurs commandes, et reçoivent en son temps le ballot de leurs marchandises, qu'ils détaillent ensuite à leurs paroissiens. — C'est au sujet d'un tel marché que toute l'affaire a été connue. Un abbé s'était associé quelques curés du voisinage pour faire ensemble leur provision ; le ballot était arrivé, tout rempli de reliques, indulgences, dispenses etc. ; mais au moment où il veut en débiter à son tour les articles, l'évêque y met opposition : pourquoi? c'est ce qu'il n'a jamais voulu dire ; il avait ses raisons, sans doute, pour que ses curés fussent obligés d'aller se servir chez lui. Mais que fera l'abbé? rendre la marchandise au commis-voyageur, et refuser d'acquitter la

note. Ce n'était pas là le compte du marchand : que fit-il à son tour? il intenta un procès à l'abbé, et s'en fut consulter un avocat auquel il remit comme pièces à l'appui, les tarifs, circulaires, etc., qui font le sujet de cette brochure. On dit que l'abbé a gagné son procès.

Y A-T-IL UN DIEU? par l'auteur de Les Déistes sans Dieu. Paris 1844, Delay ; Lausanne, Ducloux et Mme Duret. Une brochure de 32 p. in-32.

La controverse avec l'église romaine n'est pas la seule dans laquelle excelle l'auteur de cette brochure. On ne peut lui contester le don de présenter dans une action vive et frappante, les débats de cette autre controverse du cœur avec la vérité, tels qu'ils se passent plus ou moins chez tous les hommes. — Un jeune poitrinaire se promène, tout pensif, dans sa chambre, en se répétant cette solennelle et importante question : Y a-t-il un Dieu? Il l'adresse même à tous ceux qui l'approchent, tant il en est préoccupé : d'abord à son jeune domestique, qui a retenu de ses lectures quelques idées panthéistes, et qui veut lui prouver que l'univers est Dieu ; ensuite à son médecin qui lui parle d'un Dieu à l'image des hommes, qui ne sait ni pardonner ni punir ; puis à un curé qui passe par hasard devant sa porte et qui, après l'avoir convaincu de l'existence et des perfections de Dieu, ne sait lui indiquer d'autre moyen de se le rendre propice, que les formalités banales du catholicisme romain. Notre pauvre mourant ne peut admettre ni le dieu ridicule du panthéiste, ni le dieu vague et faible du déiste, ni le dieu puéril du curé ; et il eût probablement été repoussé par eux dans l'athéisme matérialiste d'où il s'efforçait de sortir, si en soutenant leurs opinions particulières, chacun de ses interlocuteurs ne lui avait fourni successivement quelques arguments irrésistibles, sur l'existence d'un Dieu, d'un Dieu personnel et indépendant de la matière, enfin d'un Dieu qui a manifesté clairement sa justice et sa sainteté. Mais cette conviction ne rend le malade que plus inquiet sur les moyens de se rendre ce Dieu propice, lorsqu'un ami qu'il a longtemps perdu de vue, revient d'un pays éloigné, et revient converti. Le malade lui adresse la même question qu'à tous les autres ; l'ami, pour toute réponse, lui fait l'histoire de sa conversion ; le malade y trouve une réponse à toutes ses incertitudes, un baume pour toutes les plaies de son cœur, un remède à toutes ses angoisses ; ils prient ensemble, lisent ensemble le Livre de Dieu ; et quelques semaines après, le jeune homme meurt, en rendant témoignage à l'Evangile devant son domestique, son médecin et le curé, non-seulement par ses paroles, mais par sa douceur, son humilité et sa paix, qu'il déclare avoir puisées dans la foi au Sauveur proclamé par la Bible.

QUESTIONS SUR LA BIBLE, accompagnées d'explications et de réflexions pratiques ; à l'usage des pères et des mères ainsi que des régents et des maîtresses d'école. Partie historique des Evangiles ; naissance, vie, mort, résurrection et ascension de N. S. J.-C. Livrais. IV.

Lausanne 1844, imprimerie et librairie de M. Ducloux. Un cahier de 128 pages in-12. Prix : 25 rap.

Cette 4me livraison termine le volume des *Questions* sur l'histoire du Sauveur. Il forme ainsi un précieux guide, dans sa simplicité, pour toutes les personnes appelées à expliquer la Bible aux jeunes enfants; car non-seulement il les dirigera dans l'explication des Evangiles eux-mêmes, mais il pourra servir de modèle encore pour l'explication des autres livres de la Parole de Dieu. La nécessité où ont été les éditeurs de publier déjà une seconde édition de la 1re partie, prouve que l'ouvrage répondait à un besoin généralement senti.

LE PRINTEMPS.

(Pour la fête de la Résurrection.)

Déjà dans sa beauté, sa grâce et sa jeunesse,
L'heureux printemps accourt; de bourgeons et des fleurs
Se forme, en se parant des plus fraîches couleurs,
Sous ses doigts délicats, la couronne qu'il tresse.

Des rudes mois d'hiver secouant la paresse,
La terre se présente aux soins des laboureurs,
Et, pour récompenser leurs assidus labeurs,
D'apparaître au soleil le germe éclos s'empresse.

De la saison sourit la verte nouveauté;
Je ne sais quel esprit de vie et de santé
Dans les airs ranimés répand sa douce flamme!

Déploie aussi sur moi tes puissantes vertus,
Esprit réparateur! que du tombeau mon âme,
Pour trouver son printemps, s'élance avec Jésus!

Avis. Il y a quelques années que M. le pasteur Jaquet, directeur de l'Etablissement de Glay, a prêté à un pasteur de notre canton le manuscrit d'un *Commentaire sur l'Evangile selon St-Jean, par Nardin.* N'ayant pu découvrir ce qu'étant devenu dès lors ce manuscrit précieux, la seule copie peut-être, qui existe d'un ouvrage de cet éminent serviteur de Jésus-Christ, M. Jaquet nous prie, d'en donner connaissance au public, afin que la personne, qui a entre ses mains le cahier perdu, veuille bien le faire parvenir au bureau de la Feuille religieuse.

Dès ce moment et jusqu'au mois de Novembre, la *Feuille religieuse* ne paraîtra plus, sauf exceptions, que toutes les deux semaines. Le N° 15 portera donc la date du 21 Avril.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 15. — 1844. Du 21 Avril.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : *Missions évangéliques.* X. Amérique glaciale. Rivière Rouge; fin. — *Variétés.* Cap Palmas, Afrique occidentale; avec vignette. — *Nouvelles diverses.* Lausanne. Bâle. Berlin. Londres. — Avis.

MISSIONS ÉVANGELIQUES.

X. AMÉRIQUE GLACIALE. — RIVIÈRE ROUGE.

Etablissement Indien.
(Suite.)

Nous achevons aujourd'hui notre visite aux différentes stations de la Rivière-Rouge ; et nous complétons ce que nous avions à dire sur l'Etablissement Indien, par quelques extraits du journal de M. Smithurst :

Du 31 *décembre* 1842. J'ai eu une longue conversation avec deux jeunes époux appartenant à la Tribu des Indiens Sauteurs, et qui sont candidats pour le baptême. Ils désiraient être baptisés aujourd'hui ; mais comme ils n'ont pas encore achevé le cours préparatoire, j'ai cru devoir les examiner longuement. Ils m'ont dit qu'ils étaient convaincus que leur précédente religion était fausse, et que ce n'était qu'en devenant chrétiens qu'ils pouvaient être sauvés ; qu'ils étaient résolus d'abandonner toutes leurs mauvaises pratiques ; qu'ils avaient mis leur confiance dans le Fils de Dieu, pour être sauvés par lui, et qu'ils priaient le Seigneur de les conduire dans le bon chemin. Ils ajoutèrent : « Nous ne serons jamais contents, jusqu'à ce que nous soyons reçus membres du peuple de Dieu, et nous espérons que vous ne nous ferez pas attendre

plus longtemps.» Je leur exposai alors combien l'engagement qu'ils désiraient prendre, était sérieux, et quelles terribles conséquences il aurait pour eux s'ils retournaient en arrière; je leur demandai encore, s'ils avaient bien réfléchi à l'opposition qu'ils ne manqueraient pas de rencontrer de la part de leurs parents païens. Ils me dirent qu'ils avaient pensé à tout cela; mais qu'ils étaient déterminés à soutenir cette opposition et à suivre Christ. Je les exhortai à implorer le secours de Dieu pour être rendus capables de surmonter tous les obstacles, et les assurai que tout ce qu'ils demanderaient au Père au nom de Christ, leur serait accordé. Enfin, je leur promis que je les baptiserais le lendemain. — L'homme est le petit-fils du chef. Son père et sa mère sont encore païens et très-opposés à l'Evangile. Le vieux chef *Pigwys* en est fort attristé, et désire beaucoup la conversion de ce fils. Souvent j'ai cherché à lui faire comprendre son état de perdition, et particulièrement pendant une longue maladie qu'il eut en 1841. Jusqu'ici tous mes efforts ont été vains. Combien je suis joyeux, de ce que Dieu a touché le cœur de son fils, tandis que le père continue à s'endurcir dans le péché! Le vieux chef est venu avec son petit-fils, et je voyais des larmes briller dans ses yeux, pendant qu'il exprimait sa reconnaissance de ce que son petit-fils du moins a été amené à marcher dans la bonne voie. — La femme est fille d'un célèbre sorcier ou conjurateur, qui a souvent résisté soit à M. Cockrane soit à moi. Elle a été mariée en premières noces à un Indien des bords du lac Winipeg, que j'ai baptisé en 1841. Il était alors dans le dernier période d'une consomption; on l'amena ici, où il est mort après avoir donné des preuves satisfaisantes d'une réelle conversion. Sa veuve, qui paraissait avoir du penchant pour le christianisme, quitta cependant cette contrée aussitôt après qu'il fut mort; et je ne la revis plus, jusqu'à ce que, il y a peu de temps, le petit-fils du chef la ramenât ici, comme étant sa femme et en même temps comme candidat pour le baptême.

Du 11 janvier 1843. Il me semble qu'il s'opère un changement dans la tribu des Sauteurs qui a si longtemps repoussé l'Evangile; plusieurs symptômes satisfaisants se manifestent chez eux. Je viens d'avoir un entretien avec un Indien qui a beaucoup d'enfants et de petits-enfants; tous paraissent décidés à renoncer au paganisme et à devenir chrétiens. Ce n'est qu'au printemps que je puis apprécier la sincérité de semblables professions de foi: j'en trouve toujours un grand

nombre en hiver, quand ils périssent de faim, qui parlent de se faire chrétiens; mais trop souvent, leurs bonnes résolutions disparaissent avec la glace et la neige.

Du 15 janvier. J'ai enseigné aux enfants à chanter un hymne que j'ai traduit de l'anglais dans leur langue. J'espère en traduire encore d'autres; mais c'est une tâche très-difficile, à cause de l'extrême longueur des mots indiens.

Je me sens pressé de rendre grâces à Dieu (dit ailleurs le missionnaire Robert), de ce qu'il amène un si grand nombre de païens à embrasser l'Evangile de son Fils Jésus-Christ. Lorsque nous comparons l'état misérable dans lequel vivaient nos Indiens, avec l'heureuse condition où ils se trouvent à cette heure, nous nous souvenons de ces paroles de St-Paul: *La piété est utile à toutes choses, ayant les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir*. Leurs villages sont aussi propres et aussi industrieux que bien des villages anglais, et beaucoup plus confortables que les réduits des pauvres dans les grandes villes. La manière européenne de se vêtir devient tout à fait commune parmi les Indiens convertis des deux sexes. La blanche flèche de notre église, qui brille au milieu des bois dans cette contrée païenne, présente un spectacle bien agréable à ceux qui, dès leur enfance, en ont vu de pareilles dans la bonne Angleterre. Lorsqu'arrive le jour du Seigneur, environ trois cents Indiens se rendent dans cette église, pour y entendre la joyeuse nouvelle de l'Evangile, et pour apprendre quelles doivent être les conséquences du péché. — Le *Rupertsland* est un pays aussi vaste que la Russie; mais il ne s'y trouve que quatre églises; ce sont celles que la Société des Missions a élevées à la *Rivière Rouge*.

Station de Cumberland.

Le Rapport de M. Smithurst pour 1843, nous fournira encore quelque détails sur ce poste missionnaire.

Les nouvelles de la station de Cumberland continuent à être en général satisfaisantes. Les 85 adultes que j'ai baptisés l'année dernière, persévèrent dans la foi et manifestent le désir de faire des progrès dans la vie de Dieu. Deux d'entre eux, un homme et sa femme, sont venus, dans le courant de l'été, à l'Etablissement Indien pour quelques semaines, « afin, disaient-ils, d'y entendre la Parole de Dieu de la bouche de leur père-priant anglais. » Ils désiraient aussi pouvoir participer au souper du Seigneur, à quoi ils ont été admis le 30 juillet, lors-

que j'ai célébré ce sacrement dans l'église des Indiens. J'avais pu juger, par les conversations que j'avais eues avec eux pendant les semaines précédentes, qu'ils avaient été assez bien instruits sur la nature de cette institution divine ; et leur conduite ajoutait en même temps une forte preuve en faveur de leur sincérité. En effet, lorsque des personnes entreprennent un voyage de trois cents lieues dans le but de recevoir une instruction religieuse et d'être admises à la Ste-Cène, il n'est guerre possible de douter qu'elles soient sincères. Malgré cela, lorsque des cas semblables se présentent, nous devons toujours chercher à nous assurer, si ce ne serait point quelque pensée superstitieuse plutôt qu'un sentiment réel de piété, qui a engagé ces personnes à se mettre en chemin.

Je vois par les communications que je reçois de M. *Budd* [1], que 58 candidats pour le baptême attendaient l'arrivée du bateau, dans l'espérance qu'il leur amènerait quelqu'un qui pût les introduire dans le bercail de Jésus. J'ai un vif regret de ce que les circonstances de ma propre station ne m'ont pas permis de me rendre dans le Cumberland cette année. — L'école contient à présent 14 garçons et 14 filles ; et le dimanche, 61 adultes viennent se réunir à eux. Environ la moitié des adultes se réunissent encore, le mercredi soir, à nos écoliers ordinaires. Les autres sont dans l'impossibilité de le faire, à cause de la grande distance qui les sépare de l'école.

Le récit suivant est extrait d'une lettre de M. Budd.

Jacob Lathlin, l'un des enfants de notre école, est mort, la nuit dernière, étant d'une manière évidente sous l'influence de l'Evangile. Il parla beaucoup à son père, à sa mère, et à d'autres personnes. Il leur expliqua le sens de la parabole du figuier, et les exhorta à produire des fruits de justice, de peur que celui qui est le Maître de la vigne ne commandât qu'ils fussent arrachés ; il les supplia de ne pas se rendre coupables, en violant le jour du repos, de n'écouter que ce que leurs maîtres leur enseignaient d'après la Parole de Dieu, et de s'éloigner, surtout le dimanche, de ceux qui ne savent leur parler que de choses de la terre. Il dit à ses compagnons d'école qu'il était fort attristé à cause d'eux, parce qu'ils ne s'efforçaient pas d'acquérir une plus grande connaissance de Christ. Il parla de sa mort avec beaucoup de calme, et dit à ses parents qu'il avait la certitude de ne pas voir coucher le soleil le lendemain, que c'était une chose extraordinaire qu'il pût encore

[1] L'instituteur et le seul missionnaire de la station de Cumberland.

respirer, et qu'il en remerciait Dieu; mais qu'il languissait *d'être avec Christ, ce qui lui serait beaucoup meilleur.* Et bientôt, il s'endormit en Jésus, après avoir fait entendre seulement un faible gémissement.

Station de Manitoba.

Cette station est toute nouvelle, et les détails qui vont nous être donnés par le missionnaire *Cowley,* nous feront assister en quelque sorte à ses premiers commencements.

Du 9 *novembre* 1842. Le 3 août, notre petite troupe missionnaire quitta la Rivière Rouge pour le lac Manitoba, où nous arrivâmes le 17. Le voyage fut difficile et fatiguant, parce que nous avions dû prendre avec nous nos effets et une quantité considérable de provisions. Aussitôt arrivés, nous dressâmes notre tente et nous nous occupâmes de la construction d'une maison. Nous l'habitons depuis le 1[er] octobre, quoiqu'elle ne soit point finie et qu'elle ne puisse l'être cet hiver. La muraille est enduite d'une première couche de mortier, les planchers de nos deux chambres sont posés, la cuisine n'en a d'autre que le terrain, les portes et les contrevents sont placés; en sorte que nous sommes en mesure d'affronter les rigueurs de l'hiver. Tandis que nous habitions notre tente, la terre nous servait de table, de chaises, de bois de lits; mais depuis que nous occupons la maison, nous sommes beaucoup plus sensibles à la privation de toutes ces choses.

Au sud-est, au sud et à l'ouest de la station, s'étend un grand et beau lac, abondant en excellent poisson; et dans toutes les autres directions, l'on n'aperçoit qu'une immense et épaisse forêt, à l'exception d'une étroite ceinture de pâturage qui borde la rive du lac. Avant que nous puissions recueillir une récolte de blé ou de pommes de terre, il faut que la hache et la houe se fassent jour à travers cette forêt, ce qui ne peut être effectué qu'à la sueur de nos visages. Cela, joint à la construction de notre maison, des étables pour le bétail, etc., vous donnera une idée de l'ouvrage que j'ai à faire. Comme mes ouvriers diffèrent beaucoup de ceux que l'on trouve en pays civilisé, et ne sont pour la plupart que des Indiens grossiers et maladroits, je suis moi-même à l'ouvrage depuis le lever au coucher du soleil; mais comme je suis soutenu par l'espoir de réussir dans ma mission chez ces pauvres ignorants païens, j'y prends un grand plaisir.

Depuis notre arrivée, nous avons été visités par un bon nombre « d'hommes des bois, » auxquels nous avons pu expliquer, plus ou moins clairement le plan de Dieu pour le salut des hommes. Nous n'avons pas encore eu de grands succès ; mais j'espère que le fondement de l'édifice a été posé. Quelques-uns ont prêté l'oreille à nos paroles et semblent disposés à s'établir près de nous, afin de pouvoir être mieux instruits de ces choses. Une pauvre veuve et ses deux enfants, que la détresse avait conduits à notre porte, suivent maintenant nos instructions ; et le chef de cette tribu a consenti à demeurer avec nous cet hiver, afin que nous puissions lui parler du Grand-Esprit et le mettre ainsi en état, lorsque, au printemps, ses hommes se rassembleront, de leur donner son opinion et ses conseils. La semaine dernière, *Attchak*, frère du chef, Indien civilisé de l'établissement de la Rivière Rouge, nous a fait une visite, et a adressé à ses frères indiens un long et pressant discours sur les avantages de la civilisation. Il les a fortement exhortés à en faire l'essai, et à nous envoyer leurs enfants. — Mon cœur a été très-réjoui par l'arrivée d'un pauvre homme, qui est venu avec sa famille d'une distance d'environ cent lieues, afin qu'ils soient près d'un ministre et qu'ils puissent être instruits dans les choses qui concernent leur salut.

Je n'ai pas réussi à engager tous les Indiens à envoyer leurs enfants pour être instruits, et je ne pouvais pas l'espérer jusqu'à l'arrivée de l'hiver. Pendant l'été les habitants de ce pays sont dans l'abondance; pour se procurer la nourriture qui leur est nécessaire, ils n'ont besoin que d'un fusil et de quelque peu de munition, en sorte qu'alors ils sont parfaitement indépendants et satisfaits. Ils écouteront mieux, lorsque l'hiver aura répandu ses désolations de tous côtés. Cependant je n'ai pas lieu d'être mécontent, même sous ce rapport. Un Indien âgé me disait il y a quelques jours : « Attendez un peu ; nous ne pouvons pas savoir que penser maintenant ; les enfants viendront peu à peu. A présent, il nous semble que c'est comme si un oiseau était venu se poser au milieu de nous. Nous ne savons que dire, jusqu'à ce que nous ayons eu un peu de temps pour réfléchir là-dessus. Il y a un vieillard parmi nous (il voulait désigner le chef) ; nous irons vers lui. Maintenant nous ne savons pas ce qu'il pensera de cela. » — Le chef semble à présent bien disposé à notre égard ; cependant, ce n'est pas de ses bonnes dispositions que nous attendons le

succès, mais nous regardons à Celui qui tient en sa main le cœur de tous les hommes. Je crois que le fils du chef me donnera trois enfants; s'il en est ainsi, les autres ne feront plus d'objections. Presque tous les soirs, à notre culte de famille, je donne une petite explication de quelque partie de la Bible; et le dimanche, nous avons un service divin le matin, une école l'après-midi, une prière et une lecture le soir. Nous n'avons encore que douze enfants à notre école du dimanche. J'espère commencer incessamment une école de chaque jour.

Cette école fut en effet commencée dès le 14 novembre, et fréquentée par 24 enfants, dont 10 appartenaient à des Métis et les autres à des Indiens purs; mais elle dut être interrompue dès que le printemps, ramenant l'abondance dans la contrée, permit aux habitants de recommencer leurs courses.

Les Indiens m'écoutent volontiers (écrivait le missionnaire, au 31 juillet 1845) lorsque je leur parle soit chez moi, soit dans leurs tentes; mais je ne puis pas dire qu'ils aient le désir d'être sauvés. Je crois même qu'ils ne comprennent pas bien ce que c'est. Il est si difficile de leur donner une idée exacte du christianisme, et ils attachent si peu d'importance aux choses spirituelles, que si l'on n'était pas soutenu par la pensée de la présence de Dieu on désespérerait du succès. Les Indiens ne paraissent pas du tout opposés à mes démarches; ils semblent plutôt les voir de bon œil, quoiqu'il soit toujours très-difficile de savoir exactement ce qu'ils pensent sur quelque chose. Ils viennent souvent passer chez moi deux ou trois jours; je les encourage à le faire, et ma maison leur est ouverte jour et nuit. Ils montrent une grande affection pour leurs enfants, et ils veulent les avoir constamment auprès d'eux. Quand ils viennent camper dans le voisinage, ils les envoient volontiers à l'école, et quand je les visite dans leurs tentes, ils sont bien aises que je les fasse lire; mais je n'ai pas pu leur persuader de nous les laisser. Je leur ai souvent parlé des grands avantages de cultiver et ensemencer leurs terres, et des maux auxquels ils sont continuellement exposés parce qu'ils négligent l'agriculture. Ils reconnaissent la vérité de mes observations; mais il leur semble que, s'ils cultivaient la terre, ils seraient obligés de renoncer entièrement à la chasse; ils ne comprennent pas comment alors ils pourraient se procurer des vêtements; ils élèvent ainsi mille difficultés, et paraissent à moitié

disposés à adopter nos plans, mais effrayés des conséquences et incapables de voir clairement le chemin qu'ils doivent suivre. Il faut leur enseigner *ligne après ligne*, et user d'une grande patience avec eux.

Quelques extraits du journal de M. Cowley, achèveront de nous faire connaître les difficultés nombreuses, que les missionnaires ont à surmonter lorsqu'ils commencent une station au milieu de ces tribus errantes.

Du 6 *mars* 1843. Un Indien nous a quittés ce matin, et, malgré tous nos efforts, il a emmené son jeune fils que nous avions depuis le commencement de décembre. Oh! combien c'est une chose triste, après qu'un enfant nous a été confié pendant quelque temps et que nous avons commencé à l'instruire, de le voir ainsi replongé dans l'abîme du paganisme!

Du 27 *mai*. *Attchak*, est venu nous faire une seconde visite, en amenant à son frère une genisse de son troupeau. Ce fait est propre à encourager nos gens et aura produit sur eux, à ce que je crois, une bonne impression.

Du 3 *juin*. Un grand nombre de familles sont arrivées pendant la semaine. J'ai cherché à leur exposer l'Evangile très-simplement, et Attchak leur a de nouveau adressé une exhortation. Il leur a exprimé sa surprise, de ce qu'ils ne nous avaient pas laissé leurs enfants. A quoi l'un d'eux a répondu, qu'un homme qui passe pour inspiré, avait dit, que dans l'espace de deux ans, une maladie dangereuse leur ferait beaucoup de mal, et que, pendant ces deux ans qui n'étaient pas encore écoulés, ils devaient prendre un grand soin de leur famille. «Après l'expiration de ce temps, continua-t-il, je ne dis pas que je ne vous laisserai pas mes enfants.» — «Un autre dit: «J'aime mes enfants; je me plais à les avoir continuellement avec moi; si je m'en séparais, je serais excessivement inquiet. Il est vrai que je ne pourrais pas les préserver de la mort; mais j'aurais la consolation de les voir mourir. Je ne doute pas que je ne doive vous les donner au bout d'un certain temps; mais j'ai besoin de réfléchir encore davantage là-dessus.» Il nous est facile de répondre à leurs arguments, et de les amener à reconnaître la supériorité de nos raisons et l'excellence de nos projets; mais c'est tout ce que nous obtenons d'eux.

Du 10 *juin*. Les Indiens, qui ne peuvent jamais rester long-

temps à la même place, parce qu'ils manquent de provisions, nous ont quittés de nouveau. Nous trouvons que c'est là un sérieux obstacle aux travaux missionnaires. Notre école journalière est entièrement interrompue pour le moment ; il ne nous reste pas un seul écolier. Là où vont les parents, là vont les enfants ; dispersés vers les quatre vents des cieux, ils recommencent leur vie d'iniquité et de folie, et deviennent une proie aisée pour Satan. Les parents ont entendu *l'Evangile de la grâce de Dieu*, et quelques-uns de leurs enfants commencent à pouvoir le lire. Que ton œil, ô bon Sauveur, soit toujours sur eux, et que ta houlette les introduise dans ton bercail !

M. Cowley ayant dû se rendre à la Rivière Rouge pour aider M. Cockrane, on a cherché à maintenir la station de Manitoba en y plaçant un maître d'école, sous la surintendance de M. Cowley, qui le visitera aussi souvent que la chose sera possible.

Station de Fort-Ellice.

M. Smithurst, raconte de la manière suivante l'origine de la nouvelle station de *Fort-Ellice*, qui est maintenant placée sous sa surintendance.

Le chef de *Biber-Creek* (l'Anse aux Castors) est venu me faire une visite et me dire qu'il désirait m'avoir, pour enseigner à ses enfants les sciences et l'industrie des hommes blancs. Voici la conversation que nous eûmes ensemble. Il prit sa pipe de paix, la dirigea successivement vers les quatre points cardinaux, puis la remit entre mes mains et parla ainsi : « L'homme blanc est venu dans notre pays, apportant avec lui une nouvelle religion. Cette religion s'est établie sur le sol, elle se répand de plus en plus, et l'on m'a dit qu'elle devait se répandre dans toute la contrée jusqu'à ce qu'elle eût renversé toute autre religion. Je pense à cela quand je suis seul, et je considère quels sont les effets qui doivent en résulter. J'ai souvent réfléchi à ce que m'a dit, il y a quelques années, le *Chef d'argent* (il désignait ainsi lord Selkirk, gouverneur du territoire). Il m'a dit : « Si j'amène ici l'homme blanc, voici » les changements qu'il produira dans le pays : l'Indien de- » viendra riche ; il tirera des richesses de ses plaines, de ses » forêts, de ses rivières, et même des pierres de ses mon- » tagnes. » — Après s'être plaint de ce qu'il avait attendu en

vain pendant longtemps, la réalisation de ces paroles, il témoigna le désir de connaître mon opinion sur ce sujet, et je lui dis : — « Le chef d'argent n'a rien dit, qui n'ait été prouvé par l'expérience. Il sait que l'homme se plait à imiter tout ce qu'il voit faire. Il pense que, lorsque l'Indien verra l'homme blanc abattre des arbres et construire des maisons, calciner des pierres, afin d'en faire de la chaux et du mortier, rassembler des troupeaux et les faire paître dans les plaines, pour avoir du lait, du beurre, du fromage, de la viande et du cuir, des bœufs pour labourer la terre afin qu'elle produise du blé et des légumes, et des brebis qui leur fournissent de la laine pour faire des vêtements, il imitera toutes ces choses, et qu'ainsi son industrie lui ouvrira, comme à l'homme blanc, de nouvelles sources de jouissances et de richesses. Dieu a commandé à l'homme de cultiver la terre à la sueur de son front, afin qu'elle lui produise la nourriture dont il a besoin. L'homme blanc obéit à cet ordre; il travaille six jours, et consacre le septième au service de son Créateur, et Dieu le bénit. Mais Dieu ne pourvoit pas seulement aux besoins de son corps; il pourvoit aussi à ceux de son âme. Voyant l'homme plongé dans les ténèbres d'une ignorance si profonde, qu'il ne savait que faire, où aller, et comment trouver le bonheur, il a envoyé son Fils pour être *la lumière du monde*, pour sauver les hommes en mourant pour leurs péchés, et pour leur apporter le pardon et la paix. L'Indien, aussi bien que l'homme blanc, doit renoncer à ses mauvaises voies et venir à Dieu par le moyen de Jésus-Christ, en apprenant ce qu'il faut faire pour être sauvé. Le couteau à scalper ne rentrera dans son fourreau, et la famine ne cessera dans le pays, que lorsque l'Indien sera revenu à Dieu et le servira en sincérité et en vérité; mais alors, la faveur de Dieu brillera sur cette contrée, ses habitants apprendront à être justes, leur vie sera plus heureuse, et ils auront l'espérance certaine d'une bienheureuse immortalité. » — Je conversai longtemps avec lui, et il me donna à entendre que, si nous consentions à envoyer quelqu'un pour instruire ses enfants, et leur donner une plus grande connaissance de notre religion, il pourrait bien arriver que dans la suite, elle fût embrassée, premièrement par l'un d'eux, puis par un autre, puis enfin par un grand nombre.

En conséquence de cette demande, un natif, nommé *James Settee*, élevé à la Rivière Rouge, fut envoyé pour

préparer les voies aux travaux missionnaires dans cette contrée. Il arriva à Biber-Creek, le 24 septembre 1842, et fut reçu avec amitié par les Indiens. M. *Mac Kay*, agent de commerce de la Compagnie de la baie de Hudson à Fort-Ellice, lui donna obligeamment l'hospitalité. Sa première entrevue avec le chef fut marquée par un incident touchant, qui nous est rapporté ainsi :

Le chef ayant parlé de *Joseph Harbidge*, jeune Indien Cree qui était mort dans l'école de la mission de la Rivière Rouge, en 1824, J. Settee dit : « Lui et moi, nous étions à l'école ensemble ; et je suis venu chez vous à sa place, pour être le fils de celui qui a perdu son enfant bien-aimé. » Le père de celui-ci, qui était présent, fut profondément ému en entendant ces paroles, et s'étant levé, il saisit la main de J. Settee, en disant : « Cela est bon, cela est bon, mon fils ! mon fils ! » Le chef lui dit : « Est-ce que tu consens à le reconnaître pour ton fils ? » — « Oui, répondit le père du défunt, je le reconnais pour mon fils. » Alors le chef dit à J. Settee : « Tu es l'un de nous ; tu iras et viendras, et passeras l'hiver avec nous ; et lorsque, au printemps, tu retourneras vers ton père-priant, il n'aura pas honte de toi, parce que nous te donnerons un bon cheval pour faire le voyage. »

J. Settee (dit encore M. Smithurst, dans son rapport du 31 juillet 1843) est resté avec les Indiens, depuis le mois de septembre 1842, au mois d'avril 1843, allant de lieu en lieu avec eux, et vivant dans leurs tentes. Il a pu s'entretenir avec un grand nombre d'entre eux sur le sujet de la religion, et se former une juste idée du désir qu'ils ont d'être instruits. Il pense qu'on peut faire beaucoup de bien au milieu d'eux, en y établissant une école. Il dit qu'en général ils l'écoutaient avec une grande attention, lui témoignaient beaucoup d'amitié, et paraissaient désirer que leurs enfants apprissent à lire et à écrire.

Fort-Ellice est une localité très-favorable pour l'établissement d'une nouvelle station. Situé dans la Grande-Plaine au nord du Missouri [1], il occupe une position centrale, de laquelle on peut atteindre les Sioux, les Assiniboines, les Mandanes, les Crees et les Chippewas. Les Indiens de cette partie du territoire sont plus indépendants que tous ceux avec lesquels nous avons été en relation jusqu'à présent. Ils ont des vivres

[1] Il est à environ cent lieues de l'Etablissement de la Rivière Rouge.

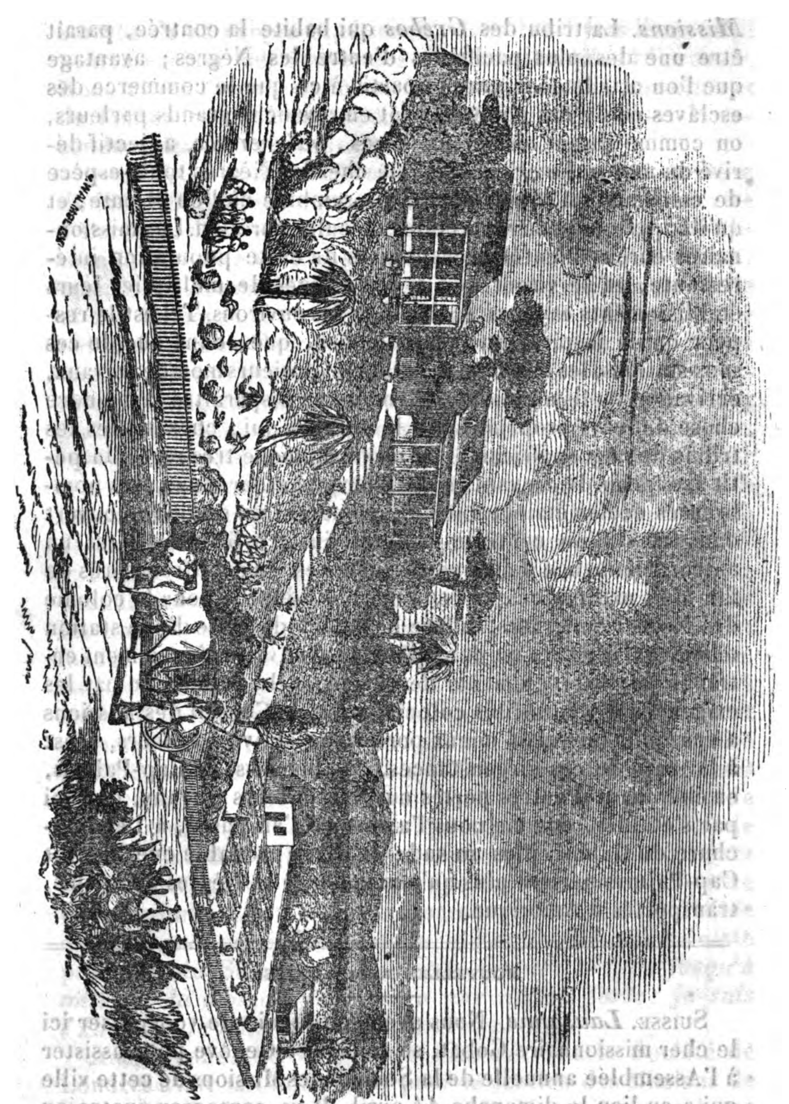
et des peaux de buffles en abondance; en sorte que les dépenses d'une station y seraient moins considérables que dans les lieux que nous occupons actuellement. Aussi, comme on peut s'y attendre, les Indiens sont-ils plus nombreux dans cette localité, que dans celles où nos autres stations se trouvent placées. L'agent de la Compagnie de la Baie de Hudson dit que cinq mille Indiens viennent vers lui, chaque année, pour le commerce. Si le but de la Société est d'amener au christianisme les Indiens de cette vaste contrée, l'ouverture qui se présente à nous n'est assurément pas à négliger. Cette ouverture s'est offerte d'elle-même, sans que nous l'ayons cherchée; car au milieu des difficultés financières dans lesquelles se trouve notre Société, nous n'aurions point pensé à une telle démarche, si nous n'y avions été conduits par les pressantes sollicitations des Indiens eux-mêmes.

Après son retour, en avril, James Settee est resté avec M. Smithurst dans l'Etablissement Indien de la Rivière Rouge, jusqu'au commencement de juillet. A cette époque, les Indiens de Biber-Creek ayant envoyé plusieurs messages pour demander son retour, il a repris la route du Fort-Ellice, avec la commission de préparer le bois nécessaire pour une maison et une école, mais de ne point en commencer la construction, jusqu'à ce que M. Smithurst lui-même eût visité le local, ce qu'il espérait pouvoir faire dans le mois de septembre.

VARIÉTÉS.

Cap Palmas, Afrique occidentale.

Ce point de la Côte de Guinée est tout à la fois une colonie d'esclaves nègres libérés, et une station de Mission dont on voit le modeste établissement dans la vignette ci-jointe. L'abolition de l'esclavage, dans quelques états de l'Amérique du Nord, rencontrant des obstacles presque insurmontables, il s'est formé dans celui du Maryland une Société de Colonisation, qui a pour but de ramener dans leur ancienne patrie des esclaves nègres rachetés aux Etats-Unis, et qui fonde sur la côte africaine des colonies propres à les recevoir. Elle a entre autres acquis au *Cap Palmas*, du terrain pour une semblable colonie qui a maintenant son gouvernement, sa milice, ses lois, et qui tend à devenir un petit état nègre indé-



pendant, mais civilisé et soumis, extérieurement du moins, à la discipline de l'Evangile. — La station missionnaire, qui nous a déjà fourni bien des rapports intéressants, fut fondée en 1834 par une autre Société américaine, le *Conseil général des*

Missions. La tribu des *Grébos* qui habite la contrée, paraît être une des plus pacifiques d'entre les Nègres; avantage que l'on attribue en grande partie à ce que le commerce des esclaves ne s'y fait point. Ils sont en revanche grands parleurs, ou comme disent les missionnaires, *palavéreux*, adjectif dérivé du mot *palaver*, qui signifie chez les Nègres toute espèce de conversation, de discours, d'assemblée où l'on discute, et qu'ils appliquent même à celles du culte chrétien. Les missionnaires eurent bientôt accès auprès de cette population intéressante, et se virent peu à peu obligés de multiplier leurs établissements et leurs écoles dans les environs. Tel est le respect qu'ils inspiraient aux indigènes, que, dans une de ces sous-stations, les missionnaires, après plusieurs mois de travaux, écrivaient qu'ils n'avaient pas encore vu disparaître la moindre chose de leurs propriétés par le vol; ce qui, chez toutes les tribus de nègres africains est un phénomène très-rare. Un petit troupeau de croyants s'était formé autour d'eux; les nombreuses écoles étaient bien fréquentées; un séminaire ouvert dans la station centrale comptait jusqu'à 54 élèves, et un autre, commencé dans une des annexes, en avait reçu près de 20. Mais malheureusement la marche adoptée pour la colonie des Nègres émigrants, diffère beaucoup de celle d'une station missionnaire; l'action de celle-ci se trouvait fréquemment entravée par les règlements de sûreté et de police, ou par les exigences des autorités coloniales; et le Conseil des Missions a cru qu'il lui valait mieux porter son activité ailleurs. C'est à la suite de ces circonstances, que les miss. de Cap-Palmas, en cherchant d'autres portes ouvertes à leurs travaux, ont fini par s'établir, comme nous l'avons vu l'an passé, à l'embouchure du Gabon, plus au sud; et il est probable que bientôt Cap-Palmas ne sera plus qu'une colonie de Nègres affranchis, transportés d'Amérique.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SUISSE. *Lausanne*. Nous avons eu la joie de voir passer ici le cher missionnaire Gobat, se rendant à Genève pour assister à l'Assemblée annuelle de la Société des Missions de cette ville qui a eu lieu le dimanche 14 avril. Il va consacrer quatre ou cinq semaines à parcourir aussi le canton de Vaud, dans le but d'y réveiller l'intérêt pour les Missions évangéliques, et se propose de communiquer des détails sur cette œuvre, tirés

surtout de sa propre expérience, dans les divers lieux où il pourra espérer de trouver des réunions disposées à l'écouter. Nous avons l'espoir de le voir plus longuement à Lausanne et de l'entendre dans une assemblée publique, pendant la seconde moitié de la semaine qui commence aujourd'hui.

— *Bâle*. L'automne dernier, M. Weitbrecht, ancien élève de l'institut de cette ville, puis pendant 12 ans missionnaire à Burdwan dans le Bengale, a donné, dans l'église de Ste-Elisabeth, une suite de sept séances, dans lesquelles il a exposé, comme M. Lacroix l'a fait à Lausanne, l'état religieux de l'Inde et des Missions qui s'y poursuivent. De 600 à 700 auditeurs y ont assisté. Dans le courant de l'hiver, il a fait entendre les mêmes choses à Stuttgart, à Heilbronn, à Zurich et à Winterthour. Il a également assisté dans le royaume de Wurtemberg à plusieurs réunions de Missions qui n'ont pas été moins bénies.

— La Société des Missions de Bâle se propose de célébrer son 29e anniversaire, les 5 et 6 juin prochain en la manière accoutumée. Le 4, auront lieu celles de la Société biblique et des Amis d'Israël; et le 3 celle de la Société protestante.

Prusse. *Berlin*. Le dernier rapport de la Société en faveur des Missions évangéliques parmi les païens, offre entre autres les données suivantes: « Il y a 20 ans que notre Société fut fondée et elle compte aujourd'hui 85 associations auxiliaires. — Il y a 10 ans que nous eûmes la joie d'envoyer nos premiers missionnaires dans le sud de l'Afrique; maintenant ils y sont au nombre de 11, avec leurs femmes, exerçant leur activité bénie dans 5 différentes stations. Trois autres de nos frères ont trouvé leur champ de travail dans les vastes contrées de l'Inde. Outre ces 14 ouvriers qui sont avec la Société de Berlin dans des relations immédiates, huit anciens élèves de notre séminaire travaillent d'une autre manière à l'œuvre des Missions. C'est là, sans doute, un nombre bien faible encore, mais précieux pourtant, si l'on se souvient de cette promesse du Seigneur : *La petite famille croîtra jusqu'à mille et la moindre deviendra une nation forte; je suis l'Eternel, je hâterai ceci en son temps.* »

Angleterre. Le vaisseau le *Camden* que la Société de Londres avait fait construire pour le service des Missions de l'Océanie, et dont nous annonçâmes le départ il y a quelques années, est rentré en Angleterre à peu près hors de service. Pendant ses 5 années d'existence, il a fait environ 24 mille lieues de chemin par an, allant sans cesse d'une île à l'autre. Le

personnel de la Mission ayant doublé dans l'intervalle, et les besoins de communication s'étant augmentés dans la même mesure, on a cru devoir construire un autre vaisseau, dont la grandeur et la marche fussent plus en rapport avec sa destination, surtout dans les circonstances difficiles où se trouvent aujourd'hui les Missions de la Mer du Sud, qui exigent dans les communications une célérité plus qu'ordinaire. D'un autre côté, comme l'œuvre directe de la Société appelle de jour en jour à des sacrifices plus considérables et que le déficit de Liv. sterl. 14,000 qui existait l'année passée sera plus considérable encore celle-ci, le comité a ouvert une souscription particulière pour couvrir la dépense de Livres sterl. 4000 (fr. 100,000 de France) que coûte le nouveau vaisseau. Un appel adressé à ce sujet aux Associations missionnaires de jeunes gens dans la Grande-Bretagne, leur en demandait les trois quarts; et elles ont fait plus encore: elles ont déjà recueilli la somme entière, sans compter de nouvelles souscriptions qui sont encore attendues. Les divers collecteurs sont venus en corps, apporter à la maison des Missions les sommes recueillies; et cette circonstance a donné lieu à une réunion fort touchante dans laquelle plusieurs chrétiens distingués entre autres *Apéraamo*, catéchiste indigène des îles Samoa, ont adressé à cette intéressante jeunesse des paroles d'encouragement. — En général la plupart des Sociétés de Missions anglaises sentent la nécessité d'avoir un vaisseau consacré entièrement à leur œuvre. Ainsi une autre de ces sociétés vient de faire construire pour cet usage un bâteau à vapeur de 70 pieds de long, qui a coûté L. sterl. 2000. La *Colombe* (tel est son nom) est destinée à parcourir continuellement la côte occidentale de l'Afrique sur une longueur de 100 lieues et en passant devant l'embouchure de 40 fleuves ou rivières, afin de mettre en communication les divers missionnaires qui y travaillent. Des dons spéciaux couvrent cette dépense que n'eût pu supporter la caisse ordinaire de la Société.

AVIS.

— L'assemblée générale de la *Société évangélique d'Aigle* aura lieu, Dieu aidant, mardi 30 avril, à 9 heures à l'Oratoire. Les personnes qui s'intéressent à l'avancement du règne de Dieu, sont invitées à s'y rencontrer.

— L'assemblée générale de la *Société des Livres religieux de Neuchâtel* a été fixée au jeudi 13 juin prochain. Tous les amis chrétiens de cette société, qui le pourront, sont invités à se joindre, dans cette circonstance, à leurs frères de Neuchâtel.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 16. — 1844. Du 5 Mai.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

SOMMAIRE : Le chrétien en présence du monde. — Une profession de foi de M. le pasteur Cellérier. — Combat de la vérité et de la liberté religieuses en France ; I. — *Bulletin bibliographique.* La vie chrétienne. Compagnon du chrétien évangélique.

LE CHRÉTIEN EN PRÉSENCE DU MONDE.

Ayant une bonne conduite parmi les gentils, afin qu'au lieu de médire de vous comme de malfaiteurs, ils glorifient Dieu au jour de la visitation, à cause des bonnes œuvres qu'ils auront vues.
1 Pierre II, 12.

Les deux choses auxquelles l'homme du monde a le moins égard, sont de la plus haute importance pour le chrétien : le soin de son âme et la gloire de Dieu. De là vient que, pour le dernier, des arguments tirés de ces deux sources sont d'une puissance irrésistible ; et c'est de là que l'Apôtre emprunte les raisons d'une vie sainte et irréprochable. En effet, dans le verset précédent, il a plaidé pour les intérêts de l'âme, en recommandant au chrétien de s'abstenir des convoitises charnelles qui lui font la guerre ; et ici il défend la gloire de Dieu en la donnant pour motif d'une bonne conduite dans la vie extérieure.

Il y a dans ces paroles de Pierre trois pensées principales : le chrétien doit s'attendre à être jugé ; en prendre occasion de se conduire d'autant mieux ; enfin, avoir pour grand motif le résultat qu'il obtiendra ainsi, la gloire de Dieu.

Ils parlent mal de vous; l'Apôtre suppose ce fait comme incontesté. Parler mal les uns des autres, telle est la maladie universelle de la nature humaine, et cette maladie accuse sans réplique sa dépravation, il faut dire plus, sa bassesse. Rapporter le mal qu'on sait, supposer celui qu'on ne sait pas, noircir les meilleures actions par des interprétations fausses, présenter sous le jour le plus défavorable possible une conduite répréhensible, que peut-être on aurait pu excuser en alléguant les intentions, voilà l'œuvre de prédilection d'un monde qui voudrait faire croire à la bonté de son cœur.

Mais, outre cette pente générale vers la médisance, le monde aime spécialement à exercer sa malice contre ceux qui sont *nés de Dieu*, et il ne manque jamais pour eux ni de calomnie ni d'opprobres. La médisance en général est dans le monde le sifflement de la postérité du serpent; or, par la simple raison de leur antipathie mutuelle, il doit surtout lancer son dard contre *la postérité de la femme*, c'est-à-dire contre ceux qui sont un avec Jésus-Christ. Il n'est pas difficile d'en indiquer les raisons.

D'abord, le monde étant ennemi de Dieu qu'il ne peut pas atteindre ou qu'il ne veut pas paraître haïr, s'en prend aux enfants de Dieu, à ceux qui portent son image et lui rendent témoignage. Ensuite, le monde ne voulant pas renoncer au péché, ni à ses idoles, est jaloux de la vie du chrétien qui condamne la sienne : il ne peut pas en supporter la vue, et dès lors il s'efforce de rabaisser à son niveau ceux auxquels il ne sait ni veut s'élever. Enfin, celui qui ne croit pas à la puissance divine de l'Evangile ne peut pas croire non plus à ses effets sur ceux qui en font profession. Il les tient pour des hypocrites, les hait comme tels et déverse naturellement aussi sa haine sur les doctrines qu'ils professent.

Il faut remarquer encore que, si le mal qui se dit des hommes pieux est quelquefois fondé, ou du moins repose sur de fâcheuses apparences, il n'est le plus souvent qu'une grossière calomnie. L'homme est crédule pour le mal; la calomnie trouve toujours un auditoire disposé à l'entendre

et à la croire: de là, la maxime du prince de ce monde: « Calomniez, calomniez; il en restera toujours quelque chose. » — Une pierre tirée de la boue et jetée contre un mur bien blanc a beau en être repoussée et rebondir en arrière, elle y fera tache en laissant une partie de sa souillure. Le monde a cru sur les premiers chrétiens, sur les Vaudois du Piémont, sur les protestants de la réforme, sur les disciples de Christ de tous les temps, les crimes les plus horribles; comment ne croirait-il pas les fautes mises à leur charge chaque jour?

Mais, nous l'avons admis, ces calomnies ne sont malheureusement pas toujours dénuées de tout fondement; elles peuvent n'être quelquefois que de la médisance. La perfection ne se trouve pas sur la terre, et tout en *travaillant à conserver sa conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes,* le chrétien confesse sans peine avec un Apôtre: *Nous bronchons tous en plusieurs manières.* — Et alors quelle pâture pour la malice du monde que les faiblesses ou les chutes de l'homme pieux! Voici, pour l'ordinaire, comment procède l'esprit de mensonge. D'abord il triomphe du mal en l'exagérant autant que possible; il lui semble qu'une tache doit souiller toute une vie, comme si le croyant avait jamais prétendu à l'infaillibilité ou à la perfection. Ensuite, la calomnie impute sans hésiter les fautes d'un seul chrétien tombé à tous ceux qui professent les mêmes principes, fermant les yeux sur la criante injustice de ce jugement. Enfin, elle met les misères de l'*homme* à la charge de la religion dont il se reconnaît disciple. Ainsi, de degré en degré, le monde passe d'une malicieuse exagération à une grande iniquité, et de là enfin au blasphème.

Ah! que le chrétien lui-même se garde comme du feu de la moindre participation à cet esprit d'un monde profane. Qu'il ne prête point l'oreille à la médisance, qu'il n'ajoute foi que sur des preuves irrécusables au mal qu'il entend dire d'autrui, et qu'il y trouve un sujet, non de se réjouir, mais de s'humilier et de mener deuil. Qu'il se souvienne que chaque fois qu'il tombe dans ce péché il fait

l'œuvre du diable, qui est le premier calomniateur et le père du mensonge.

Mais surtout qu'il tire de cette disposition du monde la même conséquence que notre Apôtre, et en prenne occasion de veiller d'autant plus rigoureusement sur toute sa vie :

Ayant une bonne conduite parmi les gentils. Dieu a la puissance de faire sortir le bien du mal par la souveraine bonté de son essence; et il enseigne ici à ses enfants le moyen de l'imiter. Eux aussi doivent apprendre à tirer le doux de l'amer, à transformer leurs chagrins en paix intérieure. C'est ce qui aura lieu si tout ce qu'ils souffrent dans leur réputation de la part du monde, se traduit en vigilance sur eux-mêmes. Et il n'y a pas de doute que la Providence divine ne permette cette douleur, ces humiliations pour leur plus grand bien, ainsi que toutes leurs autres épreuves. Les malicieuses et amères censures du monde sont pour le chrétien comme une haie d'épines élevée de chaque côté de sa route, afin qu'il ne puisse se détourner ni à droite ni à gauche, et qu'il marche directement à son but. S'il n'était entouré que de la faveur et de la bonne opinion du monde, comme dans un chemin sans clôture, il pourrait facilement être tenté de s'arrêter dans les prairies verdoyantes et couvertes de fleurs pour y goûter un repos charnel, qui lui ferait oublier son voyage. Alors il mériterait la calomnie. Maintenant au contraire, il doit, selon l'ordre de son Maître, *veiller et prier, de peur de tomber en tentation*. Sa requête de chaque jour est celle de David : *Éternel! conduis-moi par ta justice, dresse ta voie devant moi, à cause de mes ennemis*[1]. Ainsi il peut dire au monde, comme Joseph à ses frères : « *Ce que vous aviez pensé en mal, Dieu l'a pensé en bien.*

Cette position facilite donc l'observation de notre précepte : *Ayez une bonne conduite*. On peut traduire aussi : *belle conduite*; car le mot grec signifie *bon* et *beau*. Cela est très-juste; rien n'est beau que ce qui est bon, et ce qui est parfaitement bon est aussi parfaitement beau. La beauté morale surpasse tous les genres de beauté. Une vie

[1] Ps. V, 8.

sainte est d'une telle beauté, que, si ceux qui y sont étrangers pouvaient la reconnaître, ils seraient forcés de l'admirer et de l'aimer. Là où une telle vie n'inspire pas l'amour, elle impose silence à la calomnie, ou du moins elle en démontre l'impudence et le mensonge.

La beauté de la vie du chrétien consiste dans sa conformité à la Parole de Dieu. Dieu est la beauté souveraine; une vie selon sa Parole réfléchit quelques rayons de sa splendeur. Ceux donc qui désirent sérieusement d'avoir une belle conduite, doivent étudier cette Parole et en appliquer la règle à chaque sentiment de leur cœur, à chaque pas dans leur vie, soit en public, soit en particulier, et être plus jaloux de la pureté de leur conduite qu'aucune femme du monde ne peut l'être de sa beauté.

Mais hélas! que nous sommes loin de cette règle! Même les plus fidèles portent dans leur caractère chrétien des taches qui en ternissent la beauté: l'un l'orgueil, l'autre l'avarice, un troisième l'esprit de contention ou de vaine gloire. Ils n'ont pas veillé, ils n'ont pas *contemplé dans le miroir de la Parole leur visage naturel*, ou, *l'ayant vu, ils s'en sont allés après cela, oubliant ce qu'ils étaient*[1].

Ah! prenons donc tout de nouveau la ferme résolution de nous appliquer, avec le secours de Dieu, à cette bonne et belle conduite recommandée par l'Apôtre. Qu'elle seule réponde aux injurieuses attaques du monde; elle sera plus éloquente que toutes nos justifications et tous nos débats. Et si enfin elle ne fait pas taire la calomnie, supportons-la à l'exemple de Jésus-Christ, notre Maître. Lui, le Saint et le Juste, fut transpercé, plus qu'aucun homme, de ses traits envenimés; elle le poursuivit jusque sur la croix. Espérerions-nous y échapper? Mais en toutes choses ayons, comme lui, uniquement en vue le beau résultat proposé ici à nos efforts: la gloire de Dieu.

Afin qu'ils glorifient Dieu, au jour de la visitation, à cause des bonnes œuvres qu'ils auront vues. — Dieu ne peut pas avoir, dans ce qu'il fait, un autre but que sa gloire; l'Etre souverain ne saurait, en aucune de ses œuvres, se proposer une fin inférieure à Lui; sans cela cette œuvre

[1] Jacq. I, 23, 24.

n'atteindrait pas à la perfection. Ainsi quand Dieu confirme son alliance, *ne pouvant jurer par un plus grand, il jure par lui-même*, pour parler avec St-Paul. *Je le ferai pour l'amour de mon nom*, c'est ainsi qu'il donne souvent à ses promesses la plus haute sanction possible. Dans la vocation et le salut du pécheur, en particulier, il ne déroule envers lui tous les trésors de sa grâce et de son amour que pour que celui-ci serve *à la louange de la gloire de sa grâce*, comme l'Apôtre le dit et le répète trois fois en quelques lignes[1].

Et puisque telle est la fin que Dieu se propose, nous ne devons point nous en permettre d'autres. Toutes nos paroles, toutes nos œuvres doivent partir de ce motif et tendre à ce but. Les *vertus*[2] de Dieu, ses perfections doivent se refléter dans celles de son enfant, comme autant de traits de son image. Il faut que le monde, qui ne connaît pas Dieu, puisse remonter du ruisseau à la source. Ainsi, par exemple, qu'un chrétien, dans une grande difficulté d'où dépend le bonheur ou le malheur de sa vie, sache se reposer paisiblement sur Dieu, tout autre appui lui étant ôté : il *annonce* par là, d'une manière mille fois plus persuasive que tous les discours, qu'il y a en Dieu une puissance, un amour, une fidélité qui l'élève au-dessus de la crainte. Ainsi Abraham, *espérant contre toute espérance, crut et donna gloire à Dieu, par sa foi même*[3]. Ainsi encore, *celui qui croit a scellé que Dieu est véritable*[4]. — Le monde entend dire qu'il y a un Dieu saint et juste ; qu'est-ce qui l'en convaincra ? Les reflets de ses perfections dans ses enfants, qui, pécheurs par nature comme les autres hommes, feront nécessairement conclure que la source de leur vie sainte ne peut être que dans le Père céleste. Des fruits exquis sur des plantes naturellement sauvages annoncent l'œuvre surnaturelle de Celui qui les a entées. *En ceci*, dit le Sauveur, *mon Père sera glorifié, si vous portez beaucoup de fruits*[5].

Mais ce n'est pas tout. Si tel est notre *but*, tel aussi doit

[1] Ephés. I, 6 ; XII, 14. [2] 1 Pierre II, 9. [3] Rom. IV, 20. [4] Jean III, 33. [5] Jean XV, 8.

être constamment notre *motif*. En d'autres termes, pour que tout ce que nous disons ou que nous faisons soit en accord avec le but que Dieu s'est proposé, il faut que nos regards soient constamment dirigés vers ce but, et que rien ne nous en détourne. Ici la tentation est subtile. Il est si facile de se chercher soi-même dans une bonne œuvre, ou du moins de partager avec Dieu la gloire qui lui appartient tout entière. *Que votre lumière luise devant les hommes*; c'est très bien, c'est même un précepte du Sauveur; mais pour que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient... qui? vous? ou Dieu et vous tout ensemble? non: *votre Père qui est au ciel*. Bien des hommes qui se recherchent eux-mêmes prendront part en public à toutes vos œuvres; ce n'est pas à vous de les juger; mais il faut qu'un motif intime et tout opposé, que l'intention secrète de votre cœur (que Dieu voit) vous distingue d'eux absolument. Le sceau qu'un chrétien humble imprime sur toutes ses actions est celui-ci: *A la gloire de Dieu*. C'est ainsi seulement qu'il renonce à lui-même dans toutes ses voies, afin d'exalter son Maître, semblable à St-Paul qui, sans égard pour lui-même, était prêt à porter avec joie l'honneur ou l'ignominie, la prison ou la liberté, la vie ou la mort, *pourvu que Christ fût glorifié*[1].

Et quoi de plus juste! Ferions-nous moins que ces intelligences pures qui jettent leurs couronnes aux pieds de Celui à qui elles doivent tout? Qu'avons-nous qui ne nous vienne de Lui? Tous les dons que nous pourrions nous attribuer à nous-mêmes ne sont-ils pas autant de grâces gratuitement reçues de sa main? Eh bien, elles doivent toutes raconter sa louange. Les cieux et toute leur étendue ne parlent que de la gloire de Celui qui les a créés[2]. Ceux à qui Il a donné la lumière du monde moral, ces *étoiles qui sont dans sa main droite* feraient-elles moins que les astres visibles destinés à périr? Oh! qu'il n'en soit pas ainsi de nous! que plus le Seigneur accorde de grâces, plus notre humilité augmente, aussi bien qu'une sainte jalousie de tout rapporter à sa gloire. Ah! c'est une grande tâche,

[1] Phil. I, 20. [2] Ps. XIX.

une tâche infinie; mais, en nous en acquittant, nous sommes secondés par la création tout entière, aussi bien que par les louanges de l'armée céleste. Toutes les créatures apportent leur tribut de louanges. Le soleil proclame la puissance et la beauté de Celui qui lui a commandé de resplendir et de vivifier l'univers; la lune et les étoiles lui répondent; les arbres de la forêt, l'herbe des champs répètent à leur manière le même cantique. Mais tout ce concert, qui se fait entendre à travers tous les siècles, ne saurait épuiser la louange du Très-Haut; il ne chante que les plus pâles rayons de sa gloire. Un pécheur sauvé par sa grâce, sanctifié par son Esprit la proclame bien plus éclatante!

Quoique la réputation de l'homme pieux soit aussi en cause dans le cas mentionné par St-Pierre, ce n'est donc pas de là qu'il tire son motif. Il ne dit pas: afin qu'ils vous justifient, vous honorent, vous louent; mais *afin qu'ils glorifient Dieu*. Voilà le point lumineux vers lequel le chrétien a sans cesse le regard fixé. Nous venons de le montrer: ce moyen est tout-puissant sur la vie du fidèle. Sans cette grande raison, il serait assez facile pour un esprit généreux, de s'élever au-dessus des opinions et des discours d'un monde vain et méchant; tout ce bruit irait se perdre dans la conscience qu'il a de l'approbation de Dieu. *Pour moi je me soucie fort peu d'être jugé par vous ou par aucun jugement d'homme; celui qui me juge, c'est le Seigneur* [1]. J'en appelle à Dieu, peu m'importe le reste! Mais le même Apôtre qui tient ce langage, est cependant très-sensible aux accusations portées contre lui par la calomnie, et il les repousse. Pourquoi? parce que l'Evangile qu'il professe et qu'il prêche, parce que Dieu qui est l'auteur de cet Evangile, sont blasphémés par le mal répandu contre son ministre. Voilà ce qui lui importe: la gloire de son Dieu Sauveur, le salut des âmes que l'on prévient et éloigne. *Les outrages de ceux qui t'outrageaient sont tombés sur moi* [2]. Et il peut dire l'inverse: les outrages qu'on me destinait sont tombés sur toi. Voilà ce qui lui fait un

[1] I Cor. IV, 3, 4.   [2] Ps. LXIX, 6.

devoir sacré de justifier sa vie même aux yeux des hommes.

Tel est le motif du disciple de Christ. Celui qui l'oublie ou agit par d'autres mobiles, quelque irréprochable que puisse être sa conduite, ne sait pas ce que c'est qu'être chrétien. Que Dieu soit glorifié, et cela me suffit : tels sont, en somme, tous les désirs de l'enfant de Dieu, lorsqu'il se souvient qu'il n'est rien par lui-même, rien sans la libre grâce de Dieu. «D'où te viendrait quelque gloire, à toi, corruption et poussière? s'écriait Bernard; si tu es saint, à qui le dois-tu? n'est-ce pas l'Esprit de Dieu qui t'a rendu tel? Eusses-tu le pouvoir de faire des miracles, ils ne seraient pas opérés par ta main, mais par la puissance de Dieu. — *De lui, par lui et pour lui sont toutes choses; à lui soit gloire éternellement! Amen!*[1]

N'oublions pas ici un dernier mot qu'ajoute l'Apôtre et qui est d'une grande importance. Ces gentils qui vous entourent, dit-il à ses frères, rejettent aujourd'hui votre religion, ils rejettent le Dieu que vous adorez, mais un jour nouveau, *le jour de la visitation* peut luire pour eux, et alors, édifiés par votre bonne conduite, ils embrasseront l'Evangile que vous professez, et glorifieront à leur tour le Dieu des miséricordes.

Que faut-il entendre par *le jour de la visitation?* Est-ce le temps de l'épreuve, des afflictions? Peut-être. Mais je pense qu'il s'agit surtout du temps où l'Evangile de la grâce est offert à un peuple, selon cette parole du Sauveur à la ville rebelle : *Tu n'as point connu le jour de ta visitation.* Ce temps devait arriver pour les gentils mêmes au milieu desquels vivaient les lecteurs de cette Epître. Alors voyant resplendir cette lumière, la comparant avec la vie de ceux qui l'avaient reçue, frappés de l'harmonie qui existait entre leur doctrine et leur vie, ils l'embrassèrent avec joie et glorifièrent Dieu. Quel puissance ne doit pas avoir ce nouveau motif sur la conduite des chrétiens!

Mais, afin que l'exemple de leur vie ait ce grand résultat, il faut que cet exemple, aussi bien que la prédication

[1] Rom. XI, 36.

de l'Evangile, soient accompagnés d'une visitation spéciale de l'Esprit de Dieu dans l'âme des mondains qui les entourent; il faut que l'Orient d'en haut se lève sur eux. Dieu ne fera point défaut à cette œuvre de sa grâce au jour fixé par lui; que ses serviteurs et ses enfants soient toujours prêts à faire la leur, par leurs discours et surtout par leur bonne conduite, et les âmes plongées dans l'ignorance et la corruption sortiront des ténèbres et naîtront à une vie nouvelle, pour glorifier Dieu, lors du grand et beau jour de leur visitation![1]

UNE PROFESSION DE FOI DE M. LE PASTEUR CELLÉRIER.

Un de nos amis, qui a eu le bonheur d'être pendant de longues années en rapports intimes avec M. le pasteur Cellérier dont nous avons dernièrement annoncé le décès, a pensé que les personnes qui connaissent et apprécient les huit volumes de sermons qu'il nous a laissés, trouveront un grand intérêt à lire un fragment de correspondance dans lequel le respectable ministre de Jésus-Christ a bien voulu résumer en quelques articles les principales bases de sa foi; de cette foi qui l'a toujours soutenu, dirigé et encouragé durant sa longue carrière pastorale, et jusqu'à la fin d'une vie passée en présence de Dieu. Il n'est pas moins intéressant de lire les paroles si vraiment humbles et si touchantes par lesquelles M. Cellérier termine cet exposé qui date de mai 1833. — Notre ami, en nous confiant ce précieux document, insiste particulièrement sur ce que nous n'avons jamais été un journal de polémique religieuse, mais uniquement un journal d'édification; et ce n'est que dans ce dernier point de vue, qu'il livre à la publicité le fragment en question, dont voici la copie textuelle:

« ..... Comme je désire vivement que mon nom ne serve jamais de prétexte pour repousser la saine doctrine, je joindrai ici un court abrégé de ma foi que vous pourrez communiquer, Monsieur, dans l'occasion, si vous le jugez à propos. Je crois fermement:

« 1° La dépravation de la nature humaine, telle, que nous sommes naturellement enclins au mal et incapables par nous-mêmes de faire le bien.

[1] Extrait des chapitres 34 et 37 de la *Vie chrétienne par Leighton*. Voir le Bulletin bibliographique.

« 2° La délivrance de l'homme par les mérites du Sauveur, par son précieux sang répandu sur la croix pour l'expiation de nos péchés, unique voie de salut.

« 3° La suprême divinité du Fils de Dieu, formellement enseignée dans l'Ecriture, et nécessaire pour donner à son sacrifice un prix suffisant.

« 4° La foi, qui, nous faisant renoncer à l'orgueil de la raison, à toute confiance en notre propre justice, nous dispose à aller au Sauveur, à chercher en lui lumière, pardon, force, vie, à tout attendre de lui et qui le fait habiter dans notre cœur; unique moyen d'avoir part au salut.

« 5° Le changement du cœur et des inclinations, la nouvelle naissance, la sainteté de la vie, suite nécessaire et seule marque assurée de la véritable foi, fruits du Saint-Esprit qui agit dans les fidèles, qui les prépare, les scelle pour le jour de la rédemption, et que Dieu accorde à ceux qui le lui demandent au nom de Jésus-Christ.

« Voilà, Monsieur, ce que j'appelle les vérités fondamentales du christianisme. Elles sont à mes yeux la base solide de la vertu chrétienne, le puissant mobile qui a le plus de prise sur le cœur de l'homme.

« Plus Dieu m'a fait la grâce de m'en pénétrer, plus j'en ai éprouvé l'efficace. Plus j'ai vu de près ma misère et mes nombreuses transgressions, et plus profondément j'ai été touché de la miséricorde qui m'était offerte. Parce qu'il m'était beaucoup pardonné, j'ai désiré du moins de beaucoup aimer. La suprême dignité de mon Sauveur m'a fait sentir plus vivement l'immensité de son amour. La conviction de ma faiblesse, de mon impuissance naturelle me fait aller au trône de la grâce avec plus d'ardeur pour être secouru dans mes besoins.

« Hélas! je dis plutôt ici ce que je sens qu'il faudrait faire que ce que je fais. Dieu nous fasse la grâce à tous les deux, et à tous ceux que nous aimons, de *vivre* et de mourir *dans la foi au Fils de Dieu, qui nous a aimés et qui s'est donné pour nous.*

« Agréez, Monsieur, » etc. [1]

[1] Nous savons qu'il se prépare deux Notices biographiques sur M. Cellerier: l'une, écrite par un des hommes qui ont eu avec lui le commerce le plus intime et le plus filial, sera inséré dans les Archives du Christianisme; l'autre est confiée à la plume habile et chrétienne d'un homme qui disposera, pour ce travail, de toutes les sources d'information les plus sûres et les plus immédiates. Le fragment que nous publions aujourd'hui ne nous empêchera pas de reproduire en son temps la substance de ces travaux.



COMBAT DE LA VÉRITÉ ET DE LA LIBERTÉ RELIGIEUSES EN FRANCE.

Dès son origine l'église évangélique réformée a subi, en France, toutes les nuances d'oppression, depuis les journées sanglantes de la St-Barthélemy, jusqu'à cette espèce de tolérance qui consistait tout juste à permettre aux chrétiens évangéliques de rester sur le sol français. On peut dire, en général, qu'ils n'y ont guère goûté de repos que celui qu'ils ont acheté au prix de la vie spirituelle ou de l'indépendance; mais tout au moins pouvaient-ils espérer, ce semble, qu'après avoir sacrifié celle-ci pour obtenir, à la révolution, une existence légale en France, ils ne rencontreraient plus de la part du gouvernement cette partialité, ces entraves, ces vexations de détail par lesquelles on cherche à étouffer la vie et à comprimer la force d'expansion dans ces églises. Il est certain néanmoins, qu'ils les rencontrent encore chaque jour. Le gouvernement a, depuis deux ans, adopté une politique qui consiste à s'appuyer dans le catholicisme romain, et, quoique le clergé du pape ait bien vite usé de son nouveau crédit pour élever des prétentions et prendre un ton d'exigence auxquels on ne s'attendait sans doute pas, le gouvernement, au milieu des embarras que cette conduite lui suscite, n'en persévère pas moins à se constituer protecteur et presque serviteur du culte romain, aux dépends de la liberté assurée par la charte à tous les cultes. Il en résulte des conflits sans cesse renaissants dans lesquels les efforts des chrétiens évangéliques pour répandre la vérité sont entravés de diverses manières, et qui exigent de leur part une fermeté en même temps qu'une sagesse et une patience, qui ne peuvent leur venir que d'en haut.

C'est pour exciter tous ceux qui aiment le règne du Sauveur, à prier en faveur de ces frères et à combattre avec eux le bon combat de la foi et de la vérité, que nous nous proposons de rapporter ici de temps en temps quelques-uns des faits les plus propres à caractériser ce combat, soit à mesure qu'ils se présenteront, soit en remontant à quelques années en arrière. Nous désirons réveiller par là dans nos lecteurs, non un esprit de critique et de débat, mais l'esprit de charité, de supplication et de vrai zèle.

Le culte évangélique interdit à Villefavard[1].

Villefavard est un bourg de l'arrondissement de Bellac (Haute-Vienne). Il y a douze ans que les habitants, au nombre de 600 environ, par des motifs que nous ignorons et dont nous n'avons pas à nous préoccuper, se sont séparés, presque jusqu'au dernier, de l'Eglise romaine, et ont appelé au milieu d'eux un prêtre de *l'église catholique française*[2]. Pendant *douze* ans ce prêtre a célébré en paix son culte dans une église bâtie exprès aux frais des habitants ; la population tout entière, sauf une ou deux exceptions individuelles, s'était ralliée autour de lui, et aucun prêtre romain ne se trouvait dans la localité. A la fin de l'année dernière, sans qu'aucun fait nouveau eût provoqué un pareil acte, l'autorité, appliquant à Villefavard une mesure générale, défendit au prêtre catholique français de continuer ses fonctions, et fit apposer les scellés sur les portes du lieu où se célébrait le culte : déclarant ainsi par le fait à la population qu'elle serait catholique-romaine ou rien du tout ; car on n'en est pas encore venu à forcer les gens à aller à la messe.

Un colporteur de Bibles et de Nouveaux Testaments arriva alors dans cette localité. La Parole de Dieu se répandit, pénétra et fut lue dans toutes les maisons. Là, comme partout, elle porta avec elle dans les esprits et dans les cœurs la conviction et la lumière. Au commencement de janvier dernier, une lettre adressée au consistoire réformé de Paris, lui demandait, au nom des habitants, d'établir le culte protestant au milieu d'eux, déclarant qu'ils étaient résolus à se joindre à l'église réformée. Le consistoire ne put pas s'occuper utilement de cette demande, Villefavard étant tout à fait en dehors de sa circonscription, et il passa à l'ordre du jour. Ils s'adressèrent alors à la Société évangélique de France, et peu après, cent chefs de famille de Villefavard adressèrent à M. le pasteur N. Roussel la demande signée par eux de venir au milieu d'eux leur prêcher l'Evangile. M. Roussel se rendit à cet appel ; il aurait forfait à son ministère et trahi son Maître s'il ne s'y était

[1] Nous empruntons ces détails aux Archives du Christianisme.

[2] Soi-disante église, fondée sous ce nom par l'abbé Châtel, et qui fut interdite, il y a peu d'années à Paris par des considérations de police, dont nous ne pèserons pas la validité. C'est, avec un reste de formes empruntées au catholicisme, une espèce de fade déisme qui n'a presque plus rien du Christianisme.

pas rendu. M. Roussel commença par demander et obtint une délégation du consistoire de Lezay. Arrivé à Villefavard M. Roussel fit par écrit à l'autorité municipale, déclaration de son intention d'y célébrer le culte protestant et obtint un récépissé de cette déclaration; il demanda aussi et obtint du maire la permission exigée par l'art. 294 du Code pénal relativement à l'usage du local où le culte devait se célébrer. On le voit, M. Roussel n'a rien négligé pour se mettre *en règle*. Malgré la délégation du consistoire le plus voisin, malgré la déclaration faite, malgré la permission donnée par le maire, le préfet du département a formellement interdit les réunions religieuses évangéliques à Villefavard, par un arrêté du 5 avril qu'a remis à M. Roussel un lieutenant de gendarmerie. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cet acte s'appuie précisément sur les lois et règlements auxquels M. Roussel a ponctuellement satisfait, et sur la considération « qu'aucun habitant de Villefavard n'appartenant à l'église réformée, l'intervention de M. Roussel est dès lors sans but, et ne saurait être réclamée de bonne foi. » (!)

M. Roussel, tout en cédant à la force, a formellement protesté, et a demandé que son opposition fût mentionnée au procès verbal. Les tribunaux, sans doute, auront à prononcer dans cette affaire, qui est d'autant plus digne d'attention, que ce mouvement évangélique n'est pas le seul, et que, sur d'autres points encore, des populations entières déclarent vouloir renoncer au culte romain pour embrasser la religion de l'Evangile [1].

Saisie de l'écrit publié par l'abbé Maurette.

Nos lecteurs connaissent déjà la brochure de M. Maurette, *Le pape et l'Evangile*, dont nous leur avons communiqué quelques extraits. Hé! bien, cette brochure a été saisie et des poursuites sont commencées contre l'auteur ainsi que contre l'imprimeur, par ordre de M. le Procureur du roi. La saisie a été faite à Foix, à Montauban, à Lyon, à Paris et ailleurs, non-seulement chez les libraires, mais encore chez des particuliers, entre autres chez l'évangéliste qui a remplacé l'abbé Maurette

[1] Des pétitions adressées au nombre de 90, à la chambre des députés, pour demander, au nom de la charte, la liberté religieuse pour tous, ont été renvoyées au gouvernement pour qu'il présente une loi dans ce sens. Ce seul fait et la discussion approfondie qui l'a précédé, pourront, par la bonté de Dieu, influer favorablement déjà sur l'affaire de Villefavard, et sur toutes les autres semblables.

auprès du petit troupeau évangélique de Serres. Du reste il n'a été saisi qu'un petit nombre d'exemplaires, l'édition de 8000 étant presque entièrement écoulée. L'auteur et l'éditeur sont accusés « d'outrage à la morale publique et religieuse; d'avoir outragé et tourné en dérision une religion dont l'établissement est légalement reconnu en France; d'avoir cherché à troubler la paix publique par l'excitation du mépris et de la haine des citoyens contre une classe de persomnes; et de provocations à la haine entre les diverses classes de la société. » — Il peut sans doute y avoir diversité d'opinion dans le jugement à porter au point de vue de la charité, sur la brochure de M. Maurette: il était placé dans une position difficile, entre le devoir de justifier aux yeux du public une démarche importante tout en rendant témoignage à la vérité, et celui de taire le mal qu'il savait de son prochain, ce qui n'est pas toujours possible. Mais devant la loi et les tribunaux humains, on se demande comment il a pu venir à la pensée d'un homme, de chercher dans cette controverse religieuse un sujet sérieux d'accusation! On se demande surtout comment cette rigueur a pu être réclamée par ce même clergé romain, qui ne se fait pas faute, en toute occasion, de déverser le mépris et la calomnie sur les ministres, les missionnaires et les chrétiens évangéliques, même après qu'on a démontré la fausseté de toutes ses inculpations. Au reste, il est probable que ce procès procurera au livre qui en est l'objet, une circulation beaucoup plus étendue qu'il ne l'eût obtenue sans cela; et nous pouvons avoir cette confiance dans la sagesse du Seigneur, qu'il fera tourner ces hostilités mêmes à la prospérité de sa cause. Mais on y voit un symptôme bien frappant de la nouvelle tendance du gouvernement que nous avons signalée tout à l'heure; car il y a deux ans que parut une brochure du même genre et peut-être moins inattaquable sous le rapport légal, celle de l'abbé Bruitte: « Mes adieux à Rome; » et personne alors n'a songé à l'attaquer.

Nous avons annoncé, dans le temps, le départ de l'abbé Maurette pour le Canada. Il se préparait, à Genève, pour ce voyage dont l'unique but était le service de Dieu, lorsqu'il a reçu la nouvelle de sa mise en accusation. Il eût pu partir néanmoins, sans rentrer en France; mais chacun comprendra les raisons qui l'ont décidé à s'exposer à tout, pour aller répondre lui-même devant les tribunaux. Il a donc renoncé, pour le moment, à son voyage; ce qui n'a pas empêché ses ennemis de

dire, à la chambre des députés, qu'il était parti pour éviter de comparaître au procès.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

La vie chrétienne. Exposition pratique de la 1re Epître de St-Pierre; traduite librement de l'anglais de R. Leighton, archevêque de Glascow, et précédée d'une préface et d'une Notice biographique, par L. Bonnet, pasteur. Paris 1844, Delay; Lausanne, Ducloux; Genève, Mme Béroud-Guers; Neuchâtel, J P. Michaud. Un volume de 285 pages in-12°. Prix : 2 fr 25 c. de France, soit 15½ batz.

L'archevêque Leighton est entre les chrétiens les plus excellents et les plus spirituels de cette Angleterre qui compte tant d'hommes éminents par leur piété. Il vivait, ainsi que Baxter, dans ces temps orageux du XVIIme siècle, où les débats politiques et religieux, la confusion entre les deux pouvoirs, et les persécutions qui en étaient la suite, semblaient devoir laisser peu de place au recueillement de la vie chrétienne. Mais si beaucoup d'âmes se laissaient distraire et dissiper par tout ce bruit, celles, qui néanmoins avaient appris à vivre de la vie intérieure, cachée avec Christ en Dieu, n'en étaient que plus affermis dans cette sainte voie, et recevaient de cet état continuel d'épreuve une puissance de foi, une fidélité, une humble assurance, une dépendance habituelle du Seigneur, qui se réfléchissent encore dans leurs ouvrages. Celui que M. Bonnet vient de mettre à la portée des lecteurs français, offre le double caractère d'une doctrine entièrement pure, et d'une application pratique sans cesse édifiée sur ce bon fondement. Nous engageons fort le traducteur à donner bientôt la seconde partie de l'ouvrage, et il suffira, pour que nos lecteurs se joignent à notre invitation, qu'ils aient parcouru le spécimen cité en tête de ce N°, et pris, comme on dit, à peu près à l'ouverture du livre.

Compagnon du chrétien évangélique, spécialement destiné aux visites des pasteurs, aumôniers, évangélistes, colporteurs, instituteurs, amis des pauvres, etc. Lithographie de Ve Levrault à Strasbourg. Un petit cahier de 32 feuillets in-32°. Prix: 50 c., soit 3½ batz.

Ce petit livre est un recueil de passages de la Bible simplement quotés, comme il en existe déjà plusieurs autres. Il comprend les principaux sujets qui peuvent occuper le fidèle et entrer dans les conversations de toute personne appelée à parler de la vérité à ses semblables. Ce qui nous parait distinguer celui-ci et le rendre plus commode, c'est qu'il est autographié sur un papier à écrire, et que chacun pourra, dans les pages blanches dont il est parsemé, compléter ces citations au moyen de ses propres lectures et selon ses besoins particuliers.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 17. — 1844. Du 19 Mai.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

SOMMAIRE : La paix par la justification. — Société évangélique de France ; rapport de 1844. — *Nouvelles religieuses*. Suisse ; Lausanne. — *Bulletin bibliographique*. Instructions et exhortations pastorales. Guide pour le service de la bonne d'enfants. — Concours pour le meilleur ouvrage sur le protestantisme en France. — Avis.

LA PAIX PAR LA JUSTIFICATION.

Etant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ.
Rom. V, 1.

Etant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu ! Nous n'avons jamais pu lire ces paroles sans éprouver un bien-être intérieur ; c'est qu'elles répondent à une expérience si douce, qu'on est heureux de la voir confirmée en la sachant partagée par d'autres. Oui, *justifiés par la foi*, nous sommes heureux, paisibles de cette *paix qui surpasse tout entendement*, de cette paix que rien n'altère, qui repose sur Dieu, qui s'élève jusqu'au ciel, et que ni Satan ni le monde ne peuvent nous ravir.

J'ai péché, c'est vrai, souvent et grossièrement péché dans ma vie ; et cependant, je le déclare, ma conscience me laisse aujourd'hui parfaitement tranquille. Je n'éprouve aucune crainte : en vain on voudrait m'effrayer ; je sens que toutes les fantasmagories des menaces passeraient comme de vaines ombres devant mon esprit. Je suis pardonné ; bien plus : *justifié*, et justifié par Jésus-Christ ; comment n'aurais-je pas *la paix avec Dieu* ?

Avez-vous éprouvé quelque chose de semblable? alors je ne crains pas de le dire : c'est le Saint-Esprit qui vous l'a témoigné. Mais, au contraire, ce sentiment vous paraît-il une exagération? alors, je le dis avec non moins d'assurance, bien qu'avec tristesse : vous n'avez pas encore compris les vrais priviléges du chrétien.

Oui, mes chers amis, apprenez-le, si vous ne le savez pas encore : il y a dans l'intime conviction que nous sommes justifiés devant Dieu par Jésus-Christ et que rien *ne peut nous ravir notre couronne*, il y a là une paix, une joie indicibles! Si cette paix, cette joie prenaient leur source en nous, seraient-elles donc si profondes et surtout si durables? L'exaltation ou la simple préoccupation d'une erreur chérie peuvent bien maintenir pour un temps l'esprit dans un état de béatitude; mais cet état est plutôt une fièvre qu'une paix; cet état, surtout, est passager. Quand on y tombe, on réfléchit le lendemain; on se refroidit l'année suivante, on se détrompe bientôt et l'on finit par dédaigner ce bonheur pour en chercher un autre. Mais non; croyez-le, chers amis, il n'en est pas ainsi de l'état produit chez le chrétien par sa justification: il est paisible et permanent. S'il s'altère par intervalle, comme le bleu du ciel s'obscurcit par moment, ce n'est que pour reparaître bientôt tout aussi profond, tout aussi vaste, éclairé par le soleil de l'Esprit. Il n'y a que Dieu qui puisse faire cela; et plus nous avançons dans la vie chrétienne, plus cette persuasion se fortifie, parce que notre paix et notre joie, depuis plus longtemps expérimentées, deviennent à nos yeux de plus en plus évidemment divines.

Aussi St-Paul ajoute-t-il, en des termes que je paraphraserai pour les rendre plus clairs : Nous demeurons fermes dans l'espérance; et même nous nous réjouissons jusque dans les afflictions; car l'affliction produit la patience, et, en étant patients, nous faisons une épreuve de la réalité et de la divinité de notre foi, base de nos espérances. Or, cette espérance n'est point une vaine imagination de notre esprit; car Dieu lui-même la confirme par le témoignage de l'Esprit-Saint répandu dans nos cœurs.

Quoi! un ami, un époux, un enfant estimeront leurs sentiments fondés sur la nature, bien que peut-être ces sentiments aient été affaiblis par le temps ou les épreuves; et moi, qui trouve dans le fond de mon âme un sentiment de paix plus profond, plus inaltérable que l'affection d'un ami, d'un père, d'un enfant, je ne pourrais pas me fier à ce sentiment? Plus il sera vif, plus il parlera haut, plus aussi je devrais travailler à l'étouffer et à l'éteindre? Dieu m'aurait rendu plus évidente l'erreur, qu'aux autres la vérité? plus chères à moi des illusions, que des réalités à eux? Et pour tout dire, est-il possible que ce soit dans une erreur que je puise un bonheur que tous les biens terrestres n'ont pu me donner, et que je sois plus heureux sur un échafaudage de mon imagination creuse, que dans les réalités de la création? Non! mille fois non! ce que je sens, vient de Dieu; cette paix vient de Dieu; cette joie vient de Dieu. Je suis heureux, et j'ai raison de l'être, parce que celui qui me justifie est bien le Fils de Dieu! Oh! mon Sauveur, je ne te demanderai pas de me conserver cette paix, parce que je sens que je ne puis la perdre; mais je te demande de la donner à d'autres, afin que nous puissions, plus nombreux, te louer et te bénir![1]

SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE DE FRANCE.

Rapport de 1844.

C'est le mercredi 24 avril, que la Société évangélique de France a lu son rapport de cette année dans son assemblée générale. Nous en extrayons aujourd'hui les principaux faits qui présentent son œuvre sous un jour tout nouveau, en nous montrant non-seulement des âmes isolées se convertissant au Seigneur, mais des populations entières s'ébranlant pour passer des superstitions romaines à la possession de la vérité telle qu'elle est en Jésus-Christ; et tout cela comme étant le fruit de ce million de Saints Livres vendus en France depuis dix ans (près de 120 mille exemplaires dans la dernière année, seulement par les soins de la Société évangélique).

[1] L'auteur du *Culte domestique* (V. l'annonce de la page 479, N° 28 de 1843) a bien voulu nous communiquer encore cette courte méditation tirée de la partie inédite de son livre; et nous l'insérons avec d'autant plus de plaisir, qu'elle répond à la critique que nous avions hasardée sur la première partie de l'ouvrage, dans l'annonce rappelée plus haut.

— Un des évangélistes, placé depuis trois mois au milieu d'une centaine de communes très-peuplées, est accueilli partout d'une manière fort encourageante. De tous côtés on lui fait parvenir des invitations, des sollicitations même, pour qu'il vienne annoncer l'Evangile. Presque partout on ne se contente pas d'une réunion déjà prolongée bien au delà des limites ordinaires; on en demande une seconde; dans les intervalles des réunions on accable l'évangéliste de visites et de questions, et c'est avec chagrin pour tout le monde, qu'arrive le moment de la séparation. Les assemblées se composent de 60, 80, 100, 200 personnes; quelquefois elles sont encore plus nombreuses. Partout enfin l'ordre le plus parfait, l'attention la plus respectueuse et l'intérêt le plus prononcé, accompagnent les explications de la Parole de Dieu.

Les rapports reçus de cette contrée font connaître les besoins religieux les plus pressants; c'est une vaste moisson qui semble déjà toute blanchie. Ces assertions de l'évangéliste sont pleinement confirmées par deux amis, dont le jugement inspire la plus entière confiance et qui tous deux ont été sur les lieux. Non-seulement d'autres évangélistes sont immédiatement nécessaires, mais il faudrait surtout, un ministre de la Parole, pour réunir en un troupeau, toutes ces brebis qui cherchent avec ardeur une direction autre que celle qui a pesé sur elles jusqu'à ce jour. Un second évangéliste envoyé pour le moment, raconte ainsi sa première semaine: « Le mercredi, jour de mon arrivée dans la commune de..., j'ai réuni, le soir dans mon auberge, 25 personnes fort attentives aux choses que je leur ai annoncées. Le lendemain, semblable réunion de 60 à 70 personnes dans une commune voisine; le vendredi, dans une troisième commune, j'ai parlé de l'Evangile à cent personnes assemblées dans une grange. J'ai passé les journées de samedi et de dimanche à ..., endroit fort peuplé. Le samedi soir, première réunion de 90 assistants, et le dimanche, afin de satisfaire tout le monde, j'ai présidé, à des heures différentes, trois assemblées composées chacune de plus de cent personnes. Le lundi et le mardi suivants, j'ai continué mes courses d'évangélisation dans les alentours. La réunion du lundi comptait 150 auditeurs, celle du mardi 220 environ. Le mercredi, mon auditoire a été encore plus nombreux, il y a bien eu plus de 250 personnes autour de moi. J'estime donc, comme mon compagnon d'œuvre, qu'une grande porte s'ouvre ici, et que pour pouvoir satisfaire aux besoins qui se mani-

festent toujours plus de jour en jour, il faut envoyer ici plusieurs évangélistes. »

— Dans le même département, mais d'un tout autre côté, il se manifeste un mouvement religieux tout à fait semblable à celui-là. Le frère qui vient d'en informer le comité, s'est rendu dans ces nouvelles communes le jeudi et le vendredi de la semaine sainte. Le premier jour il présida une assemblée à laquelle assistèrent cent personnes au moins; le lendemain, dans un autre endroit, où il était attendu, il trouva plus de cinq cents personnes réunies pour l'écouter. D'après tout ce qu'il a observé, il demande avec instance qu'on ne néglige pas une aussi belle occasion de faire entendre régulièrement la prédication de l'Evangile à des gens aussi bien disposés à en profiter.

— Un ministre de l'Evangile, agent de la Société, placé dans une tout autre partie de la France, communique ce qui suit : « J'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai prêché le 7 de ce mois à J..., dans l'ancien couvent de l'annonciade, en présence de 30 protestants, 25 Israélites et plus de 200 Catholiques romains. Le maire, que j'avais prévenu de mon dessein, m'avait parfaitement accueilli, en me disant que la charte devait être une vérité pour la liberté religieuse comme pour toute autre chose. Toutes les personnes qui assistaient à ma prédication m'ont exprimé le désir de m'entendre encore et de voir le culte évangélique établi au milieu d'elles. Dans le même arrondissement, à R... et à B..., 34 familles me demandent, avec instances, des instructions suivies. Lorsque j'ai visité ces deux communes, j'avais chaque soir plus de soixante auditeurs, bien que le lieu et l'heure des réunions changeassent chaque fois; mais on me suivait à la piste, tant on avait envie de ne pas manquer une seule occasion de m'entendre. »

— Plusieurs lettres subséquentes prouvent que l'intérêt pour les vérités évangéliques s'étend de plus en plus, de localités en localités. Ainsi, par exemple, dans les trois endroits où le pasteur s'est rendu d'abord, l'on compte aujourd'hui près de 500 personnes fermement décidées à embrasser la religion telle qu'elle est enseignée par la Bible. Plusieurs d'entre elles parlent de faire des sacrifices pour l'érection d'un temple; à leur tête se trouve une famille catholique romaine qui offre de donner 500 francs dans ce but. Là, comme dans beaucoup d'autres lieux avoisinants, les saintes Ecritures sont achetées et lues, et le chant des louanges de Dieu, dans une langue que

l'on comprend, attire et gagne les cœurs. Une dame, qui par profession touchait les orgues dans l'église paroissiale de l'une de ces petites villes, se distingue, entre tous, par le zèle avec lequel elle cherche à évangéliser ceux qui l'entourent, et les exerce au chant de nos plus beaux cantiques.

Un colporteur évangéliste, envoyé pour aider le pasteur, trouve partout un accès facile; là même où il était accueilli d'abord avec préventions, il voit bientôt les dispositions changer complétement. C'est ainsi que dans un bourg, où, nous le disons avec douleur, on avait fait brûler les Nouveaux Testaments qui y avaient été vendus, et alors que le maire, excité par des suggestions étrangères, menaçait le colporteur d'arrêter ses travaux, celui-ci explique, en présence de la foule qui l'entoure, le but chrétien qu'il se propose et le bien qui en peut résulter pour ceux qui suivent ses conseils, et cela avec tant de conviction et de charité que d'une voix unanime on déclare qu'il annonce de meilleures choses, plus faciles à saisir que ce qu'on avait entendu prêcher jusqu'alors. Le maire lui-même reconnaît qu'on l'a induit en erreur, et ajoute: « Nous savons bien que ce qu'on nous annonce n'est pas toute la vérité, mais nous n'osons pas le dire. » — Voici une des dernières communications de ce colporteur: « J'ai accompagné M. le pasteur à V..., où il était appelé pour l'enterrement d'un protestant. Malgré un temps affreux, à l'heure indiquée pour la cérémonie, plus de 600 personnes se dirigèrent du côté du cimetière, et entourèrent la fosse avec ordre et convenance. Dès que M. le pasteur prit la parole, il se fit un profond silence; toutes les têtes se découvrirent. Le chant du cantique commençant par ces mots: « Non, ce n'est pas mourir, etc., » fut écouté avec une émotion visible, et pendant le discours qui suivit ce chant et qui dura une demi-heure, personne ne bougea, tellement on semblait craindre de perdre une seule parole. On peut dire qu'en sortant du cimetière tout le monde était dans l'admiration. Les uns s'écriaient: « Nous » avons compris; c'est bien là la vérité! » D'autres exprimaient ainsi leur surprise: « Nous croyions que les Protestants avaient « une mauvaise religion. Ah! comme nous étions dans l'erreur! » Le lendemain je repassai à V..., et je vis que le discours du pasteur faisait le sujet de toutes les conversations. Un certain nombre de personnes me prièrent de leur en envoyer une copie. Enfin il n'y avait qu'une voix pour énoncer le désir qu'un culte évangélique s'établît dans la ville. Un vaste

champ s'ouvre dans cette contrée ; que tous les rachetés de Jésus prient beaucoup *le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.* Oui, qu'ils prient pour que les messagers de la bonne nouvelle soient une grande armée ; car les besoins sont étendus et pressants. »

— Ailleurs des besoins religieux de la même nature, éveillés aussi par la lecture des livres saints, mais comprimés longtemps par la crainte des hommes, viennent de se manifester d'une manière encore plus prononcée. « Depuis plus de dix mois, écrit un évangéliste, les habitants de G... et de H... sont complétement privés de culte à la suite de discussions qu'ils ont eues avec leur ancien conducteur spirituel. Pressés par leur conscience de sortir d'un état qu'ils sentaient être pernicieux pour eux et leurs familles, et connaissant ma résidence à V..., ils se sont décidés à entrer en relation avec moi, afin que je leur indiquasse la marche à suivre pour appeler au milieu d'eux un ministre de l'Evangile. Dans ce but, ils m'ont donc envoyé une députation composée des plus notables des deux communes. Je m'appliquai d'abord, pour m'assurer de la sincérité et de la droiture de leurs intentions, à faire ressortir la gravité de leur démarche et les difficultés qui pouvaient en être la conséquence; mais les trouvant inébranlables dans leur résolution, je les décidai à se livrer à de nouvelles réflexions, et surtout à bien s'éclairer sur la religion qu'ils voulaient embrasser, et qui, pour les vrais protestants, n'est pas une religion de négation, mais l'acceptation cordiale des vérités divinement inspirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Puis, leur remettant plusieurs livres propres à faciliter leurs recherches, je les engageai à en faire une lecture sérieuse et approfondie, leur promettant le concours de mes prières pour que Dieu les aidât dans cet examen. A quelque temps de là, nouvelle députation des mêmes habitants, qui me remit cette fois une lettre ainsi conçue : « Monsieur, d'a- » près l'avis de plusieurs de nos concitoyens, nous croyons » qu'il serait bon que vous vinssiez nous rendre une visite, afin » que nous puissions nous entendre avec vous, pour qu'après » tant d'orages, la Parole de Dieu soit prêchée au milieu de » nous à une population dévouée à votre religion qui est celle » de l'Evangile. » Sur cette invitation, je me rendis le jour même à G... ; je visitai une trentaine de familles qui me témoignèrent beaucoup de joie de mon arrivée et qui m'exprimèrent un tel désir d'ouïr la prédication de la Parole de Dieu,

que je leur promis de souscrire bientôt à ce vœu. Je dois dire ici que cette visite et l'accueil qui m'a été fait, furent connus immédiatement dans le lieu ordinaire de ma résidence ; on en parla même tellement, que beaucoup de personnes qui n'ont jamais assisté à nos réunions, y sont venues le jour de Pâques, afin d'entendre pour leur propre compte les choses pour lesquelles d'autres faisaient tant de démarches. Au service du matin de ce même jour, j'eus aussi pour auditeurs trois habitants de G..., qui déposèrent entre mes mains une nouvelle missive de leurs citoyens, s'exprimant ainsi : « Monsieur, cette » lettre vous sera présentée par trois de nos amis, et c'est au » nom d'un grand nombre d'autres, que je viens vous inviter à » vouloir bien vous transporter, aujourd'hui dimanche, au » milieu de nous, pour nous annoncer la Parole de Dieu. Nous » avons préparé un local et vous nous y trouverez réunis à trois heures. » Je crus devoir répondre à un semblable appel ; huit membres de mon petit troupeau de V..., qui chantent fort bien nos cantiques, se joignirent à moi, et nous nous mîmes en route pour G... A l'heure convenue, nous arrivâmes à notre destination, et là nous trouvâmes plus de trois cents personnes assemblées dans une vaste grange, parce que le local choisi primitivement s'était trouvé beaucoup trop petit. La réunion dura plus de deux heures ; les explications bibliques furent entrecoupées par le chant en parties de trois cantiques. L'ensemble du service fut écouté avec un silence et un recueillement vraiment solennels. Avant qu'on se séparât, je fis une abondante distribution de traités religieux ; et ce qui me réjouit vivement, fut de me voir entouré ensuite par une quantité de gens qui me suppliaient de venir régulièrement leur dire encore les choses qu'ils avaient eu tant de plaisir à écouter[1]. »

— Il y a deux ans, qu'un jeune homme qui colportait des marchandises, fut obligé, pour les affaires de son commerce, de s'arrêter dans une petite ville de province. Invité par l'une de ses connaissances à assister, comme sujet de distraction, au culte de l'un de nos évangélistes, il entendit là des paroles qui parvinrent, comme un trait, au fond de sa conscience et lui firent découvrir dans quel misérable état son âme se trouvait. Angoissé, éperdu, il se mit bien vite en rapport avec celui qui avait produit une si vive impression sur lui. Dans ces

[1] Vient ici l'histoire détaillée de Villefavard, dont nous avons déjà publié les principaux traits, et sur laquelle nous reviendrons une autre fois.

dispositions, il saisit avec ardeur les promesses de pardon gratuit renfermées dans l'Évangile, et Jésus-Christ crucifié fut pour lui l'*Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.* — Mais celui qui jusqu'alors l'avait compté au nombre de ses ouailles, espérant le ramener dans le giron de l'église qu'il abandonnait, sachant d'ailleurs que le vieux père de ce jeune homme était un observateur zélé des cérémonies et des pratiques de cette église, s'empressa d'écrire au curé de la commune où résidait le vieillard, afin d'exciter celui-ci à employer toute son autorité et son influence sur son fils, à le menacer même des menaces les plus terribles dont se puisse servir un père. Le vieillard refusa de prendre un parti aussi extrême, malgré tout ce qu'on inventa pour l'y décider. Il se contenta, ne pouvant le faire lui-même, de prier son directeur d'exprimer à son fils tout son chagrin et tout son déplaisir. Toutefois, cet ecclésiastique entrant dans les vues de son collègue ne tint compte de cette recommandation. Il composa, au nom du père qu'il ne consulta plus, une lettre foudroyante. Notre jeune homme ne se laissa ni abattre ni décourager par une communication aussi violente, et, le cœur rempli de la plus tendre sollicitude chrétienne pour l'auteur de ses jours, il lui adressa successivement deux épîtres, l'une de treize et l'autre de dix-huit pages, dans lesquelles il rendit compte de sa foi avec douceur, fermeté et respect. Aussitôt la réception de cette volumineuse correspondance, le vieillard, qui ne savait pas lire, vint trouver de nouveau son directeur qui prit connaissance de toutes ces choses et qui se contenta de dire : « Votre fils vous injurie et méconnaît votre autorité; ce que vous avez de mieux à faire, est de le renier et de l'abandonner à son mauvais sort. » — « Je verrai ce que je ferai, » répondit froidement le père. Mais, étonné qu'on n'eût pas voulu lui lire mot à mot tout ce que son fils lui marquait, il reprit ses lettres, fut trouver un de ses voisins plus savant que lui, et il se convainquit, à son grand étonnement, que son fils, loin d'écrire tout ce qu'on lui avait fait dire, lui parlait de choses bien bonnes à écouter. Puis, ayant entendu le dimanche suivant que le texte et tout le sujet du prône étaient la condamnation publique de son enfant, il ne voulut plus retourner à l'église et rompit toutes ses relations d'intimité avec son ancien conducteur spirituel. Sur ces entrefaites le jeune homme revint au pays. Après les premières explications, son père lui proposa de les continuer devant le curé; la proposition fut

acceptée, et le résultat de cette conférence fut non-seulement d'éclairer le vieillard, mais encore six autres de ses fils. Huit individus de cette famille bénie marchent donc maintenant dans la voie de l'Evangile, et son chef, qui se trouvait dernièrement dans le même endroit où son fils entendit pour la première fois la vérité, est venu lui-même, dans la compagnie de douze Auvergnats, ses compatriotes, assister au culte de l'évangéliste. Ce brave homme, à l'imitation de l'aîné de ses enfants est plein d'ardeur aujourd'hui pour parler aux autres du *seul nom qui nous ait été donné, par lequel nous puissions être sauvés.*

— Un ministre de la Parole, s'exprime ainsi au sujet d'une localité où il ne prêche que depuis quelques mois seulement : « La première fois que je me suis rendu dans cet endroit, je ne pus réunir qu'une quinzaine d'auditeurs ; et de ce nombre, neuf ou dix peut-être me parurent disposés à m'écouter favorablement. Depuis cette époque, quelles grandes choses le Seigneur n'a-t-il pas faites dans ce lieu ! Il a daigné donner une telle efficace à sa bonne Parole, qu'aujourd'hui, le nombre habituel des auditeurs est plus que triplé et que l'on y compte trente-cinq personnes, au moins, qui ont complétement renoncé à leurs anciennes erreurs. Mais ce qu'il y a de plus réjouissant, c'est qu'il ne s'agit pas ici de ces coups de tête, ni d'un simple changement de dénomination qui laissent le cœur tout aussi esclave du monde et du péché qu'il l'était avant ce qu'on appelle son changement de religion. Non, pour ces chers amis, devenir protestant, c'est devenir chrétien ; c'est admettre le salut par la grâce, et la justification par la seule foi en Jésus-Christ ; c'est embrasser les doctrines de l'Evangile et suivre un nouveau genre de vie. Ainsi, par exemple, nul n'est considéré ni compté comme protestant, s'il fréquente encore les cabarets ou toute société mondaine. On a même quelque scrupule à envisager comme tels ceux qui sont forcés, par leur position devant leurs supérieurs de travailler une partie du dimanche, sous peine de perdre leur gagne-pain. La même idée sur la religion protestante règne dans le public. » Puis à l'appui de ce que raconte ce frère sur la puissance de l'Evangile et sur l'efficace de la grâce dans les esprits et dans les cœurs des habitants des très-nombreuses localités qu'il est appelé à évangéliser, il cite quelques faits tels que ceux-ci : « Comme je demandais, à l'un de ces amis, ce qui s'était passé de plus sensible en

lui depuis qu'il connaît l'Evangile, il me répondit : « Je
» suivais depuis quelques mois vos prédications et je lisais
» dans ma Bible tous les jours, lorsque vint la Sainte-Barbe
» qui, comme vous le savez, est la fête patronale des char-
» bonniers. Ce jour là je crus devoir me rendre comme les
» autres à la grand'messe que faisaient dire les mineurs. Au
» bout de quelques minutes je sentis si fortement, que j'agis-
» sais contre ma conscience en assistant à des cérémonies que
» je n'approuvais plus, que je quittai bien vite l'église. Après
» mon dîner, je crus encore que je pouvais fort bien faire
» comme les autres, c'est-à-dire me distraire et m'égayer. Je
» me rendis donc à l'un des lieux de réunion ; mais le bruit
» qu'on y faisait me fatigua bientôt, à tel point, que je ne pus
» y rester. Après, une séance encore plus courte dans un autre
» lieu de réunion, où les rires bruyants de mes anciens com-
» pagnons de débauche me furent encore plus insupportables,
» je me sauvai, et pour tranquilliser ma conscience qui me
» reprochait d'avoir si peu suivi, ce jour-là, vos bons conseils,
» je cherchai partout M. R., le colporteur évangéliste que je
» savais être dans le village. Je le trouvai enfin ; nous passâmes
» la soirée ensemble, soirée bénie, puisque c'est depuis ce
» moment-là que je commençai à comprendre que c'est par la
» foi en Jésus-Christ qu'on peut trouver la paix et le bonheur.
» A partir de ce jour j'ai beaucoup prié et lu ma Bible dont
» le Seigneur m'a fait la grâce de m'approprier les promesses.
» J'ai mis, depuis lors, toute ma confiance en Jésus-Christ, et
» maintenant j'ai l'espérance qu'il m'accordera de persévérer
» ainsi jusqu'à la fin. » — Un autre membre de mes petits trou-
peaux, s'est exprimé ainsi : « Pendant longtemps, j'ai lu la
» Bible et beaucoup d'ouvrages religieux, je n'ai pas manqué
» une seule de vos réunions, et tout cela sans en retirer profit
» pour mon âme, parce que mon affaire principale était de
» chercher des armes contre mes anciens conducteurs spiri-
» tuels. Mais une de vos prédications me sortit enfin de cette
» mauvaise voie. Vous montrâtes qu'un homme pourrait con-
» naître avec son intelligence la religion assez bien pour en
» discourir habilement, combattre l'erreur, faire même des
» prosélites, et cependant n'avoir aucune part au salut ! Ces
» vérités m'atteignirent comme une flèche et je me dis en sor-
» tant : Voilà bien comme tu es, avec toute ta connaissance
» des choses qui sont écrites dans la Bible, tu ne vaux pas mieux
» qu'autrefois, tu n'es pas plus heureux qu'autrefois.... Mais

» ma conclusion ne fut pas bonne. Je me décidai à faire des
» efforts sur moi-même pour mettre en pratique ce que la
» Bible m'enseignait, en un mot, je voulais me sauver par mes
» bonnes œuvres. Aussi mon état ne fit-il qu'empirer jusqu'au
» jour, où lisant les passages des Saintes Ecritures qui éta-
» blissent la justification par la foi, Dieu me fit comprendre
» le salut gratuit en Jésus-Christ. Depuis ce temps j'ai renoncé
» à la controverse; au lieu de chercher uniquement à détacher
» les gens de l'église romaine, j'ai à cœur, avant tout, de les
» voir devenir de véritables disciples de l'Evangile, et pour
» cela je leur parle de l'amour de Dieu notre Père, et de la
» grâce de notre adorable Sauveur, qui font toute ma joie et
» mon espérance! »

— A côté de l'opposition habituelle du clergé, on voit ici et là des exemplaires tout contraires, que nous sommes heureux de citer. En voici deux ou trois:

Un colporteur arrive dans une commune; le curé le rencontre et s'oppose d'abord à ce que sa paroisse soit pourvue de Livres saints. Le colporteur fait valoir ses droits, mais il insiste surtout pour que le curé s'adjoigne à lui, et attire ainsi la bénédiction de Dieu sur son ministère. Une longue conversation s'engage à ce sujet. Plus elle avance, plus le curé s'y intéresse; pour ne pas l'interrompre, il conduit le colporteur chez lui, et lui fait partager son repas. Il serait trop long de rapporter tout ce qui fut dit dans cette conférence; lorsqu'elle prit fin, l'on vit le curé et le colporteur aller fraternellement de maison en maison, dans toute la commune, pour vendre des exemplaires de la Parole de Dieu. — Un autre curé dit à un colporteur évangéliste qu'il aborde: « Mon cher ami, soyez le bienvenu dans ma paroisse, et que votre nouvelle visite y soit bénie comme la première que vous y avez faite. D'abord, vous vous le rappelez, ce n'est pas avec plaisir que je vous ai vu répandre des livres que j'estimais contraires à la religion; mais combien mon erreur était grande! Ceux de mes paroissiens qui ont suivi vos conseils, acheté et lu vos livres, sont vraiment un bon exemple au milieu de nous. Plus de cabarets pour eux, plus de débauches, plus de blasphèmes. Je vous assure que je suis tellement étonné du bien produit autour de moi par la lecture du Nouveau-Testament que je voudrais voir tous mes paroissiens munis de ce saint Livre et n'en pas lire d'autres. » — Dans un autre endroit les habitants entourent le marchand de Bibles, l'assaillent de questions,

et sont tellement intéressés à tout ce qu'il leur dit, qu'ils s'étonnent que les évêques n'emploient pas aussi des colporteurs pour répandre l'Evangile : « En nous faisant visiter ainsi, ajoutent-ils, on nous rendrait meilleurs, et bien des gens ne seraient pas éloignés, comme ils le sont, de la religion de Jésus-Christ. » Sur ces entrefaites survient le curé ; il se mêle au groupe des habitants et questionne le colporteur en examinant ses livres. Enfin, après un assez long entretien, pendant lequel la plus grande cordialité régna de part et d'autre, le curé déclara à haute voix et de manière à être entendu de tous, qu'il approuvait la vente du Nouveau-Testament, qu'il achèterait même tous ceux dont était chargé le colporteur, afin de les distribuer à ceux qui étaient trop pauvres pour faire cette dépense ; et après avoir engagé tous les assistants à profiter du séjour du marchand dans le village pour se procurer l'Evangile, il dit au colporteur : « Venez chez moi et je vous donnerai par écrit mon approbation à votre œuvre, pour qu'elle vous serve d'introduction et de recommandation auprès de tous mes paroissiens. »

Tels sont quelques-uns des faits que les rapports des divers agents de la Société évangélique mettent journellement sous les yeux du Comité. Ses écoles ne sont pas moins prospères, et plus d'une fois elles ont été, par l'intermédiaire des enfants, un moyen de faire pénétrer l'Evangile dans des familles qui y étaient encore étrangères. Aussi les deux écoles normales fondées à Paris par la Société, se montrent-elles chaque jour plus utiles et plus dignes des sacrifices qu'elles exigent ; elles offrent d'ailleurs un intérêt de plus, en ce qu'une partie des élèves sont de jeunes gens amenés à la foi par les soins même de la Société.

Les comptes de l'année dernière avaient été clos avec un déficit, comparativement léger, de 1568 fr. de France. Après des dépenses qui se sont élevées, cette année, à 95,000 fr., ce déficit se trouve réduit à la somme plus insignifiante encore de 897 fr. Gloire à Dieu ! — Mais cet heureux et encourageant résultat pourrait-il devenir, pour un seul des amis de la Société, l'occasion ou le prétexte de diminuer en rien ses dons et ses prières ? A Dieu ne plaise ! La correspondance du Comité lui révèle des besoins croissants, et lui donne la conviction que ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour l'évangélisation de la France, n'est rien, pour ainsi dire, en comparaison de ce qu'il y a possibilité et nécessité de faire. Que chacun redouble

donc d'efforts pour procurer à la Société plus d'ouvriers, d'élèves de ses écoles normales, de ressources, qu'elle n'en a eu jusqu'ici ; et que tant de riches bénédictions d'en haut, tant d'âmes qui demandent le pain de vie, nous excitent tous à ne pas rester en arrière, mais à être plus activement *ouvriers avec le Seigneur.*

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SUISSE. *Lausanne.* L'église évangélique réformée du canton de Vaud vient de faire une expérience dont il faut la féliciter et qui sera pour tous ses amis un sujet d'actions de grâces. Souvent déjà l'on avait regretté qu'une église qui célèbre par des fêtes solennelles tous les grands faits de la rédemption, ne fît rien pour marquer le jour où l'expiation fut consommée et où le Sauveur mourut sur la croix à la place de ses rachetés. L'automne dernier, enfin, une conférence libre qui s'est formée entre des pasteurs et ministres de ce canton, décida de provoquer la célébration du vendredi saint. La demande en fut faite au Conseil d'Etat, qui paraît avoir craint la convocation d'un synode nécessaire pour légaliser cette innovation, et qui donna aux pasteurs le conseil de solenniser ce jour d'une manière libre, chacun selon les facilités et les besoins qu'il rencontrerait dans sa paroisse. Quelles qu'aient pu être les raisons du Conseil d'Etat pour donner cette réponse, il ne pouvait, nous semble-t-il, en faire une qui fût plus favorable à l'église et au développement de la vie religieuse dans son sein. — La Conférence, suivant une direction aussi inattendue, s'empressa d'adresser une circulaire à tous les pasteurs du canton pour les engager à entrer dans ses vues ; plus tard, elle a aussi répandu dans le pays une Invitation populaire qui devait disposer les troupeaux à prendre part à cette fête nouvelle ; elle a, enfin, publié une bonne prière liturgique à l'usage des services publics dans ce jour. Toutes ces mesures n'ont pas été inutiles. La plupart des paroisses du canton ont célébré le vendredi saint avec plus ou moins de solennité, par un service public le matin dans le temple, dont plusieurs pasteurs ont profité pour admettre leurs catéchumènes à la sainte Cène. Là où existent des oratoires, il y a eu, en outre, service le soir ; ailleurs un second service a eu lieu dans le temple l'après-midi. Un petit nombre de pasteurs n'ont rien fait pour seconder les vues de la conférence ; un nombre de municipa-

lités plus petit encore, ont refusé l'usage du temple; en revanche trois ou quatre de ces corps ont cru devoir prononcer des amendes contre les personnes qui, ce jour là, se livreraient au travail avant midi. Dans beaucoup de paroisses, et à Lausanne en particulier, l'affluence a été très-grande. A tout prendre cet essai a bien réussi; et s'il n'y a pas eu dans cette célébration l'ensemble et l'uniformité qu'eût amenés une décision législative, cet inconvénient a été amplement compensé par la spontanéité de ce mouvement. Il est heureux pour une église qu'elle apprenne à faire aussi quelque chose dans le service du Seigneur, sans y être obligée par une loi civile. L'action est tout à la fois un symptôme de vie, et un moyen de la développer; sous ce double rapport, nous souhaitons vivement que notre église évangélique réformée marche souvent dans cette voie de liberté et d'activité propre, où elle vient de faire le premier pas.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Instructions et exhortations pastorales, par L. Burnier. 2me édition. Paris 1844, Delay; Lausanne, Ducloux; Genève, Mme Beroud-Guers; Neuchâtel, J. P. Michaud. Un beau volume de 352 pages in-8°. Prix: 34½ batz, soit 5 fr. de France.

Une seconde édition de ces discours, paraissant vingt mois après la première, témoigne suffisamment de leur succès, dans un temps surtout où les sermons ne sont pas la forme la plus recherchée de ceux qui veulent s'édifier par des livres. Ce changement de goût dans les lecteurs religieux n'est pas tout à fait ce qu'on serait tenté d'appeler un caprice de la mode, bien que, hélas! elle se mêle aussi pour beaucoup de gens dans le domaine, immuable par sa nature, des choses de la foi. Il est un effet du temps de réveil où nous sommes, et qui ne se plaît guère, hors des temples, aux formes plus ou moins compassées du sermon; il faut aujourd'hui une allure plus libre, quelque chose qui sente moins l'apprêt, qui se mêle plus aisément aux détails de la vie, qui ressemble mieux, enfin, à un entretien familier ou tout au moins intime. Et si le volume de M. B. a trouvé tant de lecteurs, il le doit peut-être en partie à ce qu'il a déposé cet habit de parade auquel on ne tient plus aujourd'hui. Ce sont bien en effet des instructions et des exhortations pastorales; toute l'attention, tous les soins du prédicateur sont concentrés sur le fond des choses, et le lecteur entraîné sur ce terrain-là, n'y perd rien pour son édification.

Guide pour le service de la bonne d'enfants. Traduit de l'anglais. Lausanne 1844, imprimerie de S. Delisle, éditeur; se trouve aussi chez M. Ducloux; etc. Une brochure de 60 pages in-12. Prix: 3 bz.

Ce petit ouvrage récemment traduit de l'anglais, renferme le détail complet des soins qu'une bonne attentive, consciencieuse et dévouée

doit donner aux petits enfants qui lui sont confiés. Il sera aussi un guide précieux pour les jeunes mères qui, ayant peu ou point d'expérience, ne surveillent pas d'assez près les soins donnés à leurs enfants et les confient trop facilement à des bonnes incapables de remplir leur tâche importante. Tout en entrant dans les moindres détails sur les soins physiques, les directions morales ne sont point oubliées et sont de nature à préparer le cœur et l'esprit de l'enfant à des impressions plus sérieuses. Nous croyons donc devoir recommander très-particulièrement cette brochure aux jeunes mères et aux bonnes; elle peut, vu sa brièveté et sa concision, leur servir de guide journalier et nous ne doutons pas qu'elles n'aient à se féliciter de l'avoir scrupuleusement suivi.

PRIX DE MILLE FRANCS POUR LE MEILLEUR OUVRAGE SUR LE PROTESTANTISME EN FRANCE[1].

Ce prix est fondé par plusieurs personnes qui ont senti le besoin d'un ouvrage populaire qui présentât aux membres de leur communion une histoire sommaire intéressante de l'Église réformée de France, et qui fournirait ainsi, en même temps, aux autres communions une réponse générale à cette question · Qu'est-ce que le protestantisme? — En conséquence l'ouvrage demandé devra présenter le tableau des faits historiques si intéressants et si édifiants, dont les annales de l'Eglise réformée de France abondent, et ainsi atteindre deux buts: d'un côté fortifier nos frères protestants dans la foi pour laquelle leurs aïeux ont enduré de si longues et de si cruelles persécutions, et de l'autre, *rendre raison de l'espérance qui est en nous, avec respect et avec douceur* à nos frères de l'église romaine, prenant garde de ne pas accroître leur opposition à notre égard par l'expression du ressentiment; mais mettant plutôt sous les yeux le simple récit des vérités de notre histoire et de notre foi, qui jusqu'ici ne sont arrivées à leur esprit qu'à travers le prisme du préjugé. Pour cela, l'ouvrage doit être empreint d'une grande modération et d'une parfaite exactitude; ne rien avancer sans preuve; raconter et non plaider; en un mot suivre ici, comme le chrétien le doit en toutes choses, l'exemple donné par l'Évangile, histoire exacte, simple, grande, exempte de passion, s'il en fût jamais, et cependant histoire du plus haut intérêt. — Le volume pourra s'étendre de 200 à 300 pages in-8°.

Les juges nommés pour prononcer dans le concours, sont: M. Juillerat-Chasseur, pasteur de l'Église réformée et président du Consistoire de Paris; M. Grandpierre, directeur de la maison des missions évangéliques, et M. Gaussen, professeur de théologie à Genève.

Le prix ne pourra pas être divisé. L'ouvrage restera la propriété de l'auteur; seulement les fondateurs expriment le vœu que le mémoire couronné soit publié assez bon marché pour être abondamment répandu. — Les manuscrits devront être adressés *franco* à M. le pasteur Grandpierre, 6, rue de Berlin, à Paris, avant le 31 décembre 1844.

[1] On nous demande, de Paris, l'insertion de ce programme, que nous sommes obligés d'abréger pour pouvoir l'insérer aujourd'hui.

AVIS.

L'assemblée générale annuelle de la Société évangélique de Genève a été fixée au Jeudi 6 Juin à 10 heures, à l'Oratoire. Les amis de l'œuvre chrétienne sont instamment invités à y assister.

LAUSANNE. IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 18. — 1844. Du 2 Juin.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : *Missions évangéliques.* III. Orient. — *Nouvelles diverses.* Canton de Vaud. Angleterre. Chine. Océanie, avec vignette. Inde. Amérique ; Sioux. — Avis.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

III. ORIENT.

Ce n'est pas sans une profonde fermentation qu'un empire vient à se dissoudre. Il en est ainsi aujourd'hui de l'empire turc, de cette puissance formidable qui fit trembler si longtemps l'Europe entière et dont le corps à l'agonie étend encore sur tout l'Orient ses membres épuisés. Cette agonie est d'autant plus longue qu'il ne paraît point devoir périr, comme il arrive le plus souvent, par le choc d'une autre puissance qui viendrait se mettre à sa place, mais plutôt par l'effet lent d'une consomption intérieure que tous ses anciens ennemis s'efforcent d'arrêter sans pouvoir y réussir. Mais s'il est vrai, comme les interprètes des prophéties l'ont annoncé, que sa ruine soit imminente, il ne faut plus nous étonner de voir croître d'année en année, dans ses provinces, le désordre et l'agitation. Sans doute, une fois cette ruine consommée, un ordre de choses nouveau viendra déployer à nos yeux les plans miséricordieux du Seigneur ; mais en attendant la fin de cette crise dont il saura bien tirer sa gloire, le mahométisme paraît, dans

cette lutte désespérée, rassembler toutes ses forces pour un dernier combat, et reproduire la même haine pour le nom de chrétien, la même cruauté envers les infidèles, les mêmes actes de violence, en un mot, qui ont caractérisé son berceau et les douze siècles et demi de sa despotique existence. — On conçoit aisément que l'œuvre du Seigneur ne peut se faire au milieu de ce désordre, et que les Musulmans, en particulier, ne prêtent pas encore la voix aux douces nouvelles du pardon qui leur sont annoncées de la part de Jésus.

Nous ne citerons pas ici, comme symptôme de cette hostilité, les querelles acharnées du Liban entre l'église dégénérée des Maronites et les Druses, qui ne sont que les restes d'une ancienne secte mystique du mahométisme; ces querelles s'expliquent par des cause locales, et ne sont peut-être pas étrangères aux rivalités des puissances européennes entre elles. Mais les journaux sont, depuis quelques semaines, remplis des cruautés que les soldats du Sultan exercent sans contrôle sur les populations chrétiennes de la Bulgarie, et contre lesquelles les puissances européennes ont si unanimement réclamé. On a vu surtout le gouvernement de Constantinople remettre en vigueur avec la plus révoltante cruauté, la loi du Coran qui punit de mort tout musulman infidèle à la foi du faux prophète. Ainsi un Arménien, pour se faire restituer un héritage qu'on lui retenait, avait, dans un moment de faiblesse, embrassé la religion de Mahomet. Troublé bientôt dans sa conscience, il s'en ouvrit à ses anciens conducteurs spirituels qui lui conseillèrent de déclarer publiquement son retour à la foi chrétienne; sur quoi il fut exécuté, il y a six mois, de la manière la plus cruelle, en qualité de renégat. — Voici un autre fait non moins caractéristique. Durant la guerre de l'indépendance (1821) de jeunes Grecs furent faits prisonniers en Morée par Ibrahim Pacha. Ils étaient enfants alors. Pour échapper à un cruel et ignominieux esclavage, ils embrassèrent la foi du Coran. Plus tard Mehemet Ali, vice-roi d'Egypte, envoya quelques-uns d'entre eux à Paris et en Angleterre pour y recevoir

une éducation soignée. Là ils furent ramenés à la religion chrétienne[1]. Plusieurs d'entre eux étaient encore à Paris lorsqu'arriva la nouvelle des changements survenus dans le gouvernement de la Grèce en Septembre dernier. Le désir de revoir et de servir leur pays natal s'éveilla chez ces Grecs qui sont maintenant dans la force de l'âge, et ils s'embarquèrent à Marseille pour Athènes. Mais Pacha-Halil, l'amiral commandant la flotte turque qui croisait alors dans l'Archipel, apprit, on ne sait comment, qu'un petit navire grec, portant des renégats, allait paraître dans ces parages ; il lui donna la chasse et le prit. Les Grecs furent aussitôt couverts de chaînes et envoyés à Constantinople, où ils ont été condamnés à mort. — A la vue des faits semblables, la France et l'Angleterre se sont accordées pour réclamer avec vigueur contre d'aussi odieuses atrocités. Mais elles n'ont pu obtenir autre chose, si ce n'est la promesse vague et sans garanties que de tels supplices ne s'exécuteront plus à l'avenir. Quant à l'abolition de la loi même qui condamne aux tourments et à la mort tout transfuge du mahométisme, l'assemblée des Ulemas ou docteurs religieux, consultée sur la question, a solennellement décidé que la loi ne pouvait être abolie, puisqu'elle était dictée par la lettre aussi bien que par l'esprit du Coran. — En preuve des barrières presque insurmontables qui s'élèvent entre le Mahométan et l'Evangile, nous rappellerons encore ici un trait mentionné déjà il y a dix ans dans ces feuilles, mais qui nous a frappés tout de nouveau comme caractérisant le mahométisme et le cœur humain tout ensemble, lorsque le cher Missionnaire Gobat nous l'a dernièrement raconté.

Pendant mon premier séjour en Egypte, nous dit-il, j'ai connu un *cadi* ou juge qui aimait à s'entretenir avec moi sur la foi chrétienne. Il vint un jour chez moi avec un sentiment plus vif qu'à l'ordinaire de son état de péché et du besoin de trouver grâce ; nous parlâmes longtemps ensemble, et la bonne nouvelle de Jésus-Christ semblait puissamment agir sur son cœur. Je m'attendais après cette entrevue à le voir revenir

[1] Une autre fois peut-être, raconterons-nous quelques détails sur l'un d'eux qui est mort à Londres avant d'avoir pu rejoindre son pays natal.

souvent chez moi ; mais au contraire, je fus plusieurs mois sans le revoir. Quand il revint au bout de ce terme, je lui demandai la cause d'une si longue absence ; et il me répondit : « J'ai senti que si j'étais revenu te voir tout de suite, j'aurais été pleinement converti au christianisme, et par là exposé à la mort. C'est pourquoi je n'ai pas voulu revenir avant d'être assez *endurci* pour n'avoir plus rien à craindre ! »

Toutefois, malgré les efforts du mahométisme pour défendre son existence, les missionnaires voient chez ses sectateurs quelques symptômes d'attention prêtée au christianisme, qui n'ont pas encore été observés au même degré. A Smirne la prédication de l'Évangile en langue turque se fait chaque dimanche régulièrement, et dans cette seule station, durant l'année dernière, il s'est placé 50 exemplaires de la Bible dans ce même dialecte, 100 du Nouveau Testament, 100 de la Genèse et 400 des Psaumes. M. Barker, agent pour la Turquie, de la Société biblique britanique et étrangère, en sollicitant une nouvelle provision de Bibles turques, annonce, comme un symptôme réjouissant, que des demandes lui sont adressées de diverses provinces. Et dans une lettre que lui écrivait récemment de Constantinople le missionnaire américain Homes, ce dernier dit entre autres : « C'est une chose remarquable, que le N. Testament turc soit demandé avec autant d'empressement par une voie ou par une autre, soit en Syrie, soit à Trébizonde (Asie Mineure) soit ailleurs. J'attends avec impatience ceux que vous avez fait venir. »

ÉTAT DES ÉGLISES D'ORIENT.

On voit, d'après ce qui précède, que les disciples de Mahomet n'ont été que bien secondairement, jusqu'ici l'objet des travaux missionnaires. A part ce qui se fait pour le peuple juif, ce sont donc avant tout les anciennes églises d'Orient qu'ils ont évangélisées, cherchant à ramener la vie en elles, et à les rendre ainsi capables, avec l'efficace d'en haut, d'être elles-mêmes une lumière pour les autres nations. — Sous ce rapport on nous saura gré d'extraire ici quelques lettres publiées l'année dernière par un *Voyageur* (c'est ainsi qu'il se signe) sur l'état de ces églises.

La population chrétienne de l'Orient, appartient en grande majorité aux trois communions romaine, grecque et arménienne [1]. Quoi qu'on en ait dit, les deux dernières n'ont pas moins défiguré les vérités fondamentales de la foi, que ne l'a fait l'église de Rome; elles l'ont même, en quelques points, dépassée dans le chemin de l'erreur. Elles ont tout autant oublié ou corrompu le seul vrai fondement de nos espérances, la précieuse doctrine de la justification par la foi aux mérites de Christ, qu'ils ont remplacée, comme moyen de salut, par l'usage des sacrements, la pénitence et les bonnes œuvres. Elles justifient et commandent le culte des images, en tordant le sens du second commandement de la loi et en falsifiant le quatrième. Sur ce point elles surpassent, si possible, l'église romaine par la multitude des images, des reliques, des légendes, des miracles prétendus, etc. Quels que soient leurs allégués pour s'en défendre, les clergés grec et arménien sont tout aussi opposés que celui du pape, à l'usage de l'Ecriture sainte par le peuple. N'ayant pas, comme ce dernier, à lutter sans cesse contre les assauts de la réformation qui menaçaient son existence, ils n'ont pas eu à se garder par des lois sévères, de la lumière si redoutée; mais en pratique ils n'en ont pas moins suivi le même principe de la prohibition de la Bible. Des personnes qui ont séjourné en Syrie et dans les autres provinces où se trouvent ces églises, avec le but d'étudier leur état religieux, attestent qu'il est à peine possible de trouver dans les populations qui leur appartiennent, une seule Bible entière, même entre les mains du clergé, et que l'on rencontre au plus ici et là un prêtre qui possède isolément les Psaumes, ou un Evangile, ou les Epîtres, tandis que le peuple est abondamment pourvu de légendes absurdes sur l'histoire des saints auxquels, en toute occasion, on lui apprend à se confier. Lorsque, il y a quelques années, l'offre fut faite d'Angleterre, de pourvoir de Bibles toutes les églises grecques, le patriarche de Constantinople refusa son consentement sous prétexte qu'il n'approuvait pas la traduction. — En Grèce, les classes éclairées qui prennent part au gouvernement,

[1] Outre ces trois grandes dénominations, on retrouve dans l'Orient celle des *Maronites* qui partagent les montagnes du Liban avec les Druses; celle des *Nestoriens* qui habitent le haut pays de la Chaldée dans une relation semblable, mais bien plus oppressive, avec les Kourdes; celle des *Syriens* qui occupent surtout la vallée du Tigris; celle des *Koptes* que l'on ne rencontre guère qu'en Egypte; et enfin celle d'*Abyssinie*. Mais ces cinq églises sont comparativement beaucoup moins considérables que les trois nommées par notre Voyageur.

avaient par leur influence fait accepter au clergé une loi qui statuait l'usage des Livres saints dans toutes les écoles publiques. Mais le N. Testament seul y fut admis; et c'est du catéchisme national, véritable tissu d'erreurs, que le peuple tire toutes ses notions religieuses. Dans l'île de Corfou, c'est tout récemment que l'usage de la Bible a été admis par le Conseil d'état composé en très-grande partie de Corfiotes; encore n'a-ce été qu'à la majorité d'une voix.

De tous ces faits, on peut conclure que le clergé s'efforce d'éloigner du peuple la lumière de la Parole sainte, et que, par ce moyen, par celui de la confession auriculaire et par la négligence qu'il apporte à l'éducation populaire, il s'assure une entière domination sur les troupeaux; il est trop fin pour ne pas comprendre qu'en abandonnant cette voie égoïste et impie, il perdrait aussitôt sa puissance, et tous les avantages qu'il sait en retirer. Ainsi, tout en refusant de reconnaître l'infaillibilité du pape unique qui réside à Rome, les ecclésiastiques grecs et arméniens, sont chacun à leur place des papes non moins infaillibles et dominateurs. Ils ont tellement su fasciner le pauvre peuple, qu'il leur rend vraiment un hommage religieux; et ils en sont venus là en le retenant le plus possible dans les ténèbres spirituelles, dans la dégradation morale, et dans une honteuse superstition. — Les prêtres eux-mêmes connaissent très peu la Bible, et sont entièrement étrangers à ses doctrines fondamentales. Leur édifice d'erreur repose sur la tradition et sur les pères, dont l'autorité est mise au niveau de celle de l'Ecriture sainte. Toute leur science roule sur les théories fantastiques des anciens temps, et comme ils ont d'ailleurs l'esprit très-délié et astucieux, les discussions religieuses ont avec eux quelque chose de fort rebutant et de fort difficile.

Ce triste tableau des églises orientales pourrait être confirmé par une foule de faits particuliers; mais il l'est d'une manière irrécusable par l'immoralité du peuple. — Aussi les protestants qui habitent ces contrées furent-ils péniblement surpris, lorsqu'ils lurent dans les lettres de recommandation données à l'évêque de Jérusalem par le primat d'Angleterre, que les patriarches grecs et arméniens, y étaient désignés par les titres de « vos saintetés, » de « très-vénérables frères; » que l'évêque Alexandre était exhorté à « leur témoigner la haute estime et l'honneur qui leur sont dus » et que ces églises elles-mêmes y étaient désignées par la qualification de « ortho-

doxes ; » etc [1]. N'est-ce point là sacrifier la véracité chrétienne à une fausse charité et à une flatterie toute mondaine? Du moins a-t-on quelque peine à croire que Jésus-Christ et ses apôtres eussent reconnu ces églises pour vraies, puisque Paul, pour des erreurs bien moins graves, prononçait une espèce d'anathème sur quelques membres des églises de Galatie. Une société d'Angleterre [2] a aussi cherché à ranimer la vie dans les églises d'Orient, par la réimpression des écrits des Pères ; mais on peut craindre que ce moyen ne serve au contraire à les confirmer dans les fausses idées qu'elles se font sur l'autorité de ces écrits. Ce n'est guère là imiter la franchise des apôtres qui agissaient en conformité de cette déclaration de Paul : *Je n'ai point honte de l'Evangile de Christ, puisqu'il est la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient ; des Juifs premièrement, puis aussi des Grecs* [3]. De tels procédés, s'ils se perpétuaient, seraient propres à persuader ces églises qu'elles sont dans la possession de la vérité. Et si, à notre tour, nous, protestants, voulions exiger qu'elles nous accordassent les mêmes témoignages de fraternité, elles ne pourraient y consentir sans renoncer à leurs propres principes, puisque fondées sur leur haute antiquité, elles traitent comme hérétiques presque toutes les autres églises. — Sans doute il y a, parmi ces chrétiens d'Orient, surtout chez les Arméniens, des hommes d'une véritable piété. Mais la généralité est telle que je viens de la décrire.

Les travaux missionnaires n'ont pas rencontré dans toutes les parties du Levant le même degré de liberté. En Grèce le clergé national a obtenu que l'Etat mît certaines restrictions aux entreprises des autres communautés chrétiennes. Ainsi l'autorité a décrété qu'aucune école ne pourrait être ouverte dans le royaume, si le catéchisme de l'église grecque n'y était introduit et enseigné. Mais ce livre qui fourmille d'erreurs,

[1] Tous ces titres honorifiques sont d'usage dans les relations ecclésiastiques et diplomatiques de l'Orient, ainsi que les princes protestants eux-mêmes ne se font pas de scrupule en politique d'appeler le pape « Sa Sainteté. » Mais ne pouvait-on pas s'attendre de la part de ministres de Jésus-Christ et pour une affaire qui concernait son règne, à plus de sincérité et de vérité consciencieuses dans l'emploi de titres qu'ils savaient trop bien être faux ?

[2] La *Société pour la propagation des connaissances chrétiennes*, ancienne association dépendante de la haute église d'Angleterre, et qui n'a pas participé à la vie répandue dans les sociétés religieuses des temps plus récents. On dit qu'elle propage en plusieurs lieux les points de vue du puséisme.

[3] Rom. 1, 16.

n'a pu être admis par les missionnaires (pour la plupart américains) et tous, à une seule exception près, ont été forcés, par là, de fermer leurs écoles. Un de ces serviteurs de Christ, qui avait résidé plusieurs années près de l'ancienne Sparte, a dû, par suite de ces décisions, abandonner son poste, au moment où ses écoles, ses distributions de traités et son ministère personnel, exerçaient déjà la plus précieuse influence sur les habitants à moitié sauvages de ces montagnes. Le missionnaire Hill, dans l'espérance de conserver les florissantes écoles qu'il avait fondées à Athènes, crut devoir passer sur les erreurs du catéchisme imposé ; mais il a eu dès lors beaucoup à souffrir de la part des prêtres, et très-vraisemblablement ses écoles n'en seront pas moins supprimées [1]. Il est accusé par eux, d'instruire les enfants d'après la Bible *plus* que d'après le catéchisme ; et les prêtres sont assez clairvoyants pour redouter cette lumière de la Parole divine, qui renverserait bientôt leurs doctrines et par contrecoup leur autorité.

En Syrie et en Palestine, la propagation de l'Evangile parmi les églises dégénérées de l'Orient, ne rencontre aucune résistance systématique de la part des autorités turques, toutes les communions chrétiennes étant, aux yeux des Musulmans, enveloppées dans une même réprobation, qui en efface à peu près les différences. Aussi cette contrée offre-t-elle une réjouissante perspective, et les missionnaires américains y poursuivent depuis assez longtemps leurs travaux avec une bonne espérance de succès. — Mais il est fort à regretter que notre Mission à Jérusalem [2] manque des moyens nécessaires pour étendre l'action de l'Evangile dans ces contrées, aussi loin et aussi énergiquement qu'on l'avait d'abord espéré. En suite des difficultés que la politique française et russe nous a suscitées, l'autorisation à grand'peine obtenue de la Porte pour notre établissement dans cette ville, ne l'a été que sous des conditions restrictives qui en paralysent douloureusement l'action. Ainsi, l'évêque anglican a reçu pour règle « de ne porter aucune atteinte aux droits et priviléges des autres églises établies dans le Levant, mais de restreindre les soins de son ministère aux individus sur lesquels elles ne peuvent élever aucune prétention ; » il doit « vivre avec elles dans des rapports de bonne amitié et de bons offices, et s'empresser de leur être utile, *pour autant qu'elles pourront le désirer.* » Ainsi encore, quant

[1] Elles l'ont été, en effet, depuis la date de ces lettres.
[2] La mission anglicane dont l'évêque de Jérusalem est le centre et le chef.

au collége qui doit être mis sous les soins de l'évêque, il a été convenu, « que des chrétiens orientaux pourront bien y être admis; mais que des membres du clergé grec n'y entreront que sous la permission expresse de leurs supérieurs ecclésiastiques, et dans le seul but d'y aider à l'enseignement. » De telles mesures restreignent au peuple juif, l'action immédiate de notre établissement à Jérusalem.

Je ne dois pas oublier ici une circonstance très-propre à réjouir; c'est qu'après avoir été durant des siècles, presqu'entièrement fermées pour nous, ces attrayantes contrées sont enfin rouvertes, par la bonne Providence de Dieu, aux voyageurs occidentaux et aux relations européennes. Toutefois cette joie n'est pas sans mélange quand on pense combien les chrétiens évangéliques, ont peu profité, jusqu'ici, de ces facilités, pour reporter à sa source la lumière de l'Evangile dont cet intéressant pays est si complétement privé. L'activité de Rome à cet égard, forme avec notre insouciance, un contraste bien humiliant. Avec un million de Livres sterl. de contributions volontaires et sous la protection des puissances catholiques de l'Europe, mais plus particulièrement de la France, elle travaille sans relache, depuis trois ans, à pourvoir tous les recoins de l'Orient, d'agents religieux des deux sexes et adaptés à toutes les classes de la société; c'est ainsi que, par des écoles, des séminaires, des hôpitaux et d'autres établissements de bienfaisance, elle y a jeté les fondements de son funeste pouvoir. — Tout ce que l'Angleterre a fait jusqu'ici pour contrebalancer des efforts aussi actifs de la part du papisme, se réduit à l'évêché de Jérusalem qu'elle a fondée en commun avec la Prusse, mais qui est tout à fait insuffisant pour satisfaire aux besoins universels de ces contrées. D'un autre côté la Société épiscopale de Missions a eu la douleur de devoir rappeler plusieurs des ouvriers qu'elle y entretenait, et supprimer l'importante station de Malte, dans un temps où il eût fallu, au contraire, développer l'œuvre missionnaire sur une échelle et avec une intensité beaucoup plus grandes que jamais. Outre le manque de ressources, on attribue cette décision en partie aussi au vœu qui lui a été exprimé, de relever le crédit de l'évêque de Jérusalem, en lui abandonnant sans partage l'œuvre de l'Evangile dans l'Orient. S'il en était ainsi, il faudrait déplorer cette tendance assez croissante en Angleterre, de ne rien faire dans le règne de Dieu que par l'intermédiaire du haut clergé afin de ne pas être accusé de séparatisme par

le parti d'Oxford [1]. Mais si l'on prend en considération, avant tout, les besoins si multipliés des âmes et l'extension si réjouissante de l'œuvre du Seigneur, on se convaincra au contraire que l'influence des évêques, qui dépend d'ailleurs entièrement de leur caractère personnel, est absolument insuffisante, surtout dans les pays étrangers, et qu'il est nécessaire, que, dans l'unité de but et d'esprit, les ouvriers se multiplient sous toutes les formes, et avec des qualifications variées. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, l'action des sociétés chrétiennes est d'une haute importance pour la propagation de l'Evangile; elle l'est aussi dans l'intérêt du clergé régulier, comme moyen de neutraliser les dangers auxquels son autorité même l'expose, et de le maintenir dans cette pureté de vues et de but, par laquelle seule il peut rester à la hauteur de sa divine mission. — On a souvent attribué à l'oppression musulmane la déchéance des églises d'Orient. Sans doute leur servitude a été rude, et elles ont eu à souffrir durant bien des siècles d'innombrables douleurs qui méritent toute notre sympathie; mais la question est de savoir si ces maux ne furent pas des châtiments de Dieu infligés à leur infidélité, bien plus que la cause de cette infidélité même. Comment le joug des Turcs aurait-il pu conduire les prêtres à dénaturer les doctrines de la libre grâce de Dieu, à tordre la voie du salut en substituant les traditions et les cérémonies de leur caste à la prédication de la Parole et à l'œuvre du Saint-Esprit? Comment les aurait-il amenés au point de s'attribuer un droit divin sur les troupeaux, et de faire peser sur l'église un joug spirituel non moins lourd dans son genre que celui des Turcs sur le peuple entier? La même tendance du clergé a produit des maux tout semblables dans l'église romaine qui n'a pourtant jamais été sous la servitude d'aucune puissance temporelle. Il est reconnu d'ailleurs que les persécutions extérieures tendent bien plus à maintenir la vie de la foi, qu'à la détruire, comme le prouve l'histoire de la primitive église, des Vaudois du Piémont, etc.

Le personnel de la Mission dans l'Orient se compose d'abord d'un petit nombre de missionnaires anglais, auxquels a été faite plus récemment l'importante addition de l'évêché et de la mission de Jérusalem; puis d'un nombre plus considérable de missionnaires américains qui travaillent depuis long-

[1] Les puséistes dont nous avons signalé la tendance l'année passée dans une note de la page 354.

temps dans ces contrées et qui ont presque partout multiplié leurs stations; on leur doit le témoignage, que leur infatigable zèle pour la cause du Seigneur, a souvent déjà été couronné de bénédictions signalées. — Il est fort à regretter que les erreurs puséistes aient aussi été propagées dans l'Orient. On vit en 1842, la Société pour la propagation des connaissances chrétiennes, envoyer aux Nestoriens montagnards le missionnaire Badger, ancien élève que la Société épiscopale avait congédié à cause de ses principes puséistes, et qui, à son passage à Malte, prêcha ouvertement sur la sainte cène, sur l'autorité de l'église, des pères et de la tradition, des doctrines fort ressemblantes à celles de Rome. Indépendamment de ces erreurs positives, l'école d'Oxford professe, sur la manière de diriger l'œuvre des Missions, certaines vues dangereuses que M. Badger a aussi portées dans le Levant, et qui ont menacé un moment d'infecter la Mission de Jérusalem. Ces vues consistent à éviter de combattre ou même de heurter directement les erreurs des églises dégénérées, à tout sacrifier au but, d'ailleurs si respectable, de conserver l'unité et la paix, à se borner, par conséquent, à prêcher exclusivement les vérités de l'Evangile sans mettre en saillie leur opposition avec les fausses doctrines professées par les auditeurs, et enfin à éclairer, avant tout, le clergé de ces églises, afin de faire parvenir la vérité au peuple par le seul canal jugé légitime, ce qui rend le succès incomparablement plus difficile, parce que les prêtres sont précisément les plus intéressés à soutenir l'erreur et à repousser la vérité. Cette dernière assertion est pleinement justifiée par l'expérience. Lorsque les missionnaires du Levant ont voulu s'adresser aux prêtres, ils les ont presque toujours trouvés si rusés, si peu sincères, qu'ils ont dû renoncer à l'espoir de les éclairer; et si l'un de ces prêtres venait à recevoir l'Evangile, puis à le prêcher à son tour, il était bientôt de la part des autres ecclésiastiques, l'objet de persécutions quelquefois sanglantes, qui étouffaient la lumière prête à se lever dans l'église [1]. Au contraire, le commun peuple, partout où il n'a pas été excité à la résistance par le pouvoir ecclésiastique ou civil, a généralement montré une disposition encourageante à écouter l'Evangile. Telle est surtout l'expérience des missionnaires américains: ils ont, en beaucoup d'endroits, pu rassembler des écoles et des auditoires plus ou moins considérables, et ils ont répandu des livres

[1] Le clergé nestorien d'Ourmiah fait en cela une honorable exception.

chrétiens en grand nombre. Dans une de leurs stations, par exemple, ils ont pu former un petit troupeau de 50 indigènes grecs, arméniens et même turcs, à qui l'Evangile est régulièrement prêché en arabe. Les missionnaires n'exigent point que les nouveaux convertis se séparent de leurs églises respectives; ils espèrent qu'un jour peut-être, en y demeurant dans la fidélité, ces éléments de vie réagiront d'une manière salutaire sur le reste. En attendant l'essentiel est obtenu, puisque ces âmes ont été conduites à Christ, ce qui est d'un prix infiniment plus grand que de les faire passer d'une communion dans une autre. — Au reste cette marche, dans son ensemble, est justifiée par le Sauveur qui enseignait, non pas seulement les sacrificateurs et les scribes, mais le peuple entier, réuni autour de lui sur une montagne ou sur le rivage de la mer; elle l'est encore par les disciples du Sauveur, dans la manière dont ils portèrent au loin l'Evangile, et c'est en la suivant, que ses serviteurs ont été bénis dans leur œuvre, partout où le christianisme vivant s'est établi.

A l'appui de ce que dit notre Voyageur, sur la neutralité du gouvernement turc entre les diverses communions chrétiennes, nous citons le fait suivant rapporté par les missionnaires de Beyrouth :

En 1834, l'épouse du missionnaire Smith reçut chez elle une jeune fille appartenant à l'église grecque. A sa mort, elle pourvut à ce que cette enfant pût continuer à jouir d'une éducation chrétienne dans quelque autre famille de la Mission. En effet, Rahil (c'est le nom de la jeune Grecque) passa successivement sous les soins de quatre femmes missionnaires que la mort enleva l'une après l'autre, et dont la dernière fut la seconde femme de M. Smith. Aujourd'hui Rahil, qui n'est plus un enfant, est confiée à la surveillance d'une cinquième protectrice, madame de Forêt, aussi missionnaire, et comme elle a donné des preuves satisfaisantes que son cœur est vraiment converti à Jésus, elle a été admise le 1er dimanche de janvier à faire partie de l'église de la Mission. Pendant ce temps, son père était mort; et sa mère, qui était tombée dans une conduite déplorable, voulut la reprendre chez elle pour la marier, disait-elle, à un parti que se présentait. M. Smith répondit qu'il ne voulait s'arroger aucune autorité sur la jeune fille; mais que la mère ne pouvait point non plus la contraindre à un mariage, puisque d'après les lois du

pays, Rahil, était majeure et par conséquent maîtresse de ses actions. Librement consultée, elle refusa de céder aux instances de sa mère ; mais elle consentit à la visiter de temps en temps accompagnée de M. de Forêt. Mais lundi dernier, écrit M. Smith, comme elle était allée voir sa mère pour la seconde fois avec notre frère, celle-ci lui défendit de ressortir. Un beau-fils de cette femme, lui barra la porte, et lui déclara qu'elle ne la passerait plus sans leur permission. Toutes les remontrances de Rahil et de son protecteur furent inutiles; on la contraignit de se rasseoir, on lui enleva sa coiffure, et l'on invita M. de Forêt à se retirer. Tout nous faisait craindre un coup monté, et l'intention de la sacrifier immédiatement à l'époux que l'on avait en vue, ou de la livrer entre les mains de l'évêque, dont il eût été impossible, peut-être, de la retirer. Nous nous adressâmes au Pascha, qui, après avoir pris connaissance de l'affaire, décida que Rahil était libre d'aller où elle voulait. Ainsi fut tranchée une question, qui nous préoccupait dès longtemps, et d'où dépendait humainement l'avenir de cette intéressante fille.

NOUVELLES DIVERSES.

Suisse. *Lausanne*. Comme il se l'était proposé, le cher missionnaire Gobat a parcouru notre Canton, en cherchant, dans des assemblées plus ou moins nombreuses, à exciter ou ranimer l'intérêt de ses auditeurs pour l'œuvre excellente à laquelle il a consacré sa vie. Le 14 avril, il s'est fait entendre dans l'assemblée annuelle de la Société de Missions de Genève; le 17, il a présidé une assemblée convoquée exprès à Nyon; le 19, à Rolle; le 21 à Aubonne; le 23 à Morges; le 25 à Lausanne; le 28 à Vevey; le 30 à Aigle; le 3 mai à Cossonay; le 5 à l'Abbaye du Lac de Joux; le 6 à Echallens; le 7 à Moudon; le 9 à Payerne et à Corcelle. Partout il a vivement intéressé, soit par le récit de ses propres expériences et des directions providentielles qui ont si admirablement marqué tous ses pas dans la carrière des Missions, soit par les nouvelles qu'il a communiquées des missionnaires de la Société de Bâle sur la Côte d'Or et dans l'Indostan. Mais en plaidant la cause des païens, il n'a point oublié les âmes à qui il portait la parole; partout où il a parlé, elles ont trouvé de quoi être affermies dans leurs espérances, ou réveillées de leur sommeil. Quelques-unes de ces réunions se sont faites dans des salles

particulières ou dans des oratoires, mais la plupart ont eu lieu à l'église, et auront, là surtout, contribué à dissiper les préjugés qui pouvaient encore exister contre les Missions chez une partie de notre peuple. Veuille le Seigneur bénir ce nouvel appel qu'il vient encore de nous adresser, et rendre au cher missionnaire le bien qu'il nous a fait de sa part.

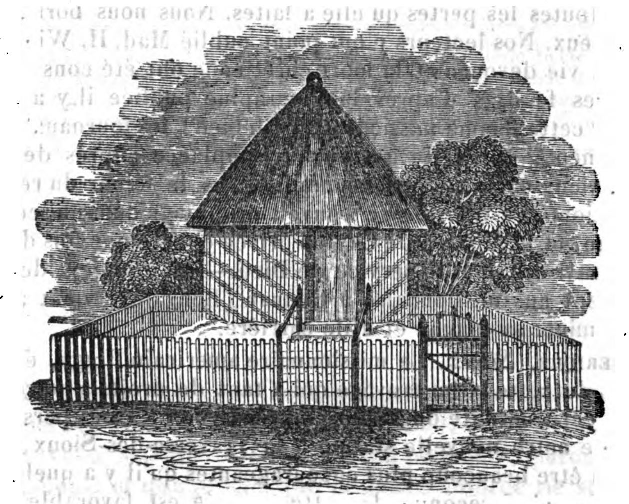
Angleterre. Les souscriptions recueillies principalement par la jeunesse pour l'achat d'un nouveau vaisseau[1] destiné au service des Missions de Londres dans la Mer du Sud, ont de beaucoup dépassé la somme de Liv. sterl. 4000 qui avait été demandée; au mois de mars elles avaient atteint le chiffre de L. st. 6000 (150 mille fr. de France); ensorte que le vaisseau pourra non-seulement être payé par ce seul moyen, mais encore équippé et approvisionné pour la course. L'ardeur, et l'on pourrait dire l'enthousiasme, ont été remarquables dans les écoles, dans les familles, et de la part des jeunes gens individuellement.

Chine. Les missions de ce vaste empire ont fait deux pertes qui sont d'autant plus sensibles dans ce moment où l'œuvre de l'Evangile va prendre dans ce pays un essor tout nouveau. — M. J. R. Morrison, fils de celui qu'on peut appeler le fondateur des Missions chinoises, est mort de la fièvre à Macao le 29 août dernier, à la fleur de son âge. Elevé par son père dans la Chine même, le langage si difficile du pays, était presque devenu sa langue maternelle, et cette connaissance si rare à ce degré chez les Européens, avait encore été perfectionnée par de constantes études. Nul n'était, comme lui, identifié avec la vie et les mœurs chinoises. Aussi fut-il très utile à l'armée anglaise durant la dernière guerre; et le gouvernement, en récompense de ses éminents services, venait, quand il est mort, de l'appeler au Conseil qui administre les possessions anglaises en Chine. M. Morrison n'était point missionnaire; mais comme chrétien ami des Missions, sa haute intelligence, sa position sociale et sa connaissance de la littérature chinoise le rendaient infiniment précieux dans l'œuvre du Seigneur. — Dieu a aussi retiré à lui, le 24 octobre dernier, à Macao, le plus ancien membre vivant de la Mission chinoise, M. *Dyer*, qui, pendant seize ans, s'est consacré aux travaux littéraires de

[1] Une faute d'impression a fait dire à la Feuille religieuse (N° 15, p. 230) que l'ancien vaisseau missionnaire, le *Camden* avait fait environ 24,000 lieues par an. Nous profitons de cette occasion pour avertir que c'est 2,400 qu'il faut lire.

cette mission ; il les a passés en majeure partie dans la presqu'île de Malacca où l'imprimerie était confinée avant l'ouverture de la Chine.

OcÉANIE. Quoique moins récente, nous mentionnerons encore ici la mort d'une servante du Seigneur qui a laissé un grand vide dans sa famille et dans les Missions. Mad. Cargill était l'épouse de l'un des premiers missionnaires qui ont porté l'Evangile aux îles Fidji. On connaît les mœurs féroces de ces canibales insulaires, et l'on peut comprendre tout ce qu'il a fallu de foi et de courage chrétien à une femme, pour affronter tant de dangers. Elle a été aussi le premier membre de la Mission qui ait confié à cette terre étrangère le dépôt mortel que Jésus vivifiera au dernier jour. On voit ici l'humble demeure, où elle remit avec assurance son âme entre les mains



de son Sauveur, et près de laquelle elle repose ainsi que l'enfant qui lui a coûté la vie. Cette cabane peut donner une idée des privations auxquelles les messagers de Christ sont exposés; elle est d'ailleurs une réfutation sans réplique des calomnies qui imputent aux missionnaires de la Mer du Sud des vues intéressées et des projets d'enrichissement. — A sa dernière heure, Mad. Cargill n'exprima pas d'autre désir, quant à sa dépouille mortelle, si non qu'elle reposât dans un lieu d'où elle pût se relever au matin de la résurrection avec quelques autres enfants de la vie. Eloignée de sa

parentée et de sa nation, peu lui importait que ses premiers compagnons de gloire, eussent été recouverts ici-bas d'une peau noire ou blanche; la grâce génératrice du Seigneur est tout ce qu'elle souhaitait en eux. Aussi fut-elle exaucée: le nombre déjà grand alors des insulaires convertis à Jésus, s'accroît chaque jour davantage. Elle ne sera donc pas seule sur cette île reculée, à entendre la voix vivifiante du Fils de l'homme, et à entonner le cantique du ciel: *A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau soit louange, honneur, gloire et force aux siècles des siècles!* — Elle a laissé après elle un époux et quatre orphelines que leur père a ramenées dans son pays natal.

Indes orientales. Nous aurions bien des morts à signaler dans cette partie du champ des Missions, si nous voulions énumérer toutes les pertes qu'elle a faites. Nous nous bornerons à ces deux. Nos lecteurs n'ont point oublié Mad. H. Winslow dont la vie dévouée et la mort chrétienne ont été consignées dans ces feuilles d'après la biographie publiée il y a trois ans sur cette femme missionnaire. Eh bien! les journaux nous apprennent, que celle qui l'avait remplacée auprès de son mari, vient encore d'être recueillie dans le séjour du repos. Le missionnaire Winslow se trouve ainsi plongé dans un second veuvage, et la Mission de Ceylon privée encore une fois d'une fidèle ouvrière dans le service de Dieu. — M. *Bowley*, depuis vingt-sept ans missionnaire à Chunar (Bengale), vient aussi d'y terminer sa longue et utile carrière.

Amérique. *Sioux*. Le missionnaire américain Riggs, établi auprès de cette tribu sauvage qui a tant de droits à notre intérêt, écrit en date du 18 novembre dernier: « Les perspectives de notre nouvelle station à la Traverse-des-Sioux, paraissent être beaucoup plus encourageantes qu'il y a quelques mois. Le chef reconnu de cette contrée est favorable aux missionnaires; le second chef après lui, a commencé d'apprendre à lire et promet d'encourager l'instruction. »

AVIS.

L'assemblée générale annuelle de la Société évangélique de Ste-Croix, aura lieu, Dieu voulant, le jeudi 27 juin prochain à 10 heures du matin. Les amis des œuvres dont cette Société s'occupe, sont invités à s'y rencontrer pour s'y tendre la main dans l'amour du Seigneur.

— L'assemblée de la Société des Livres religieux de Neuchâtel, annoncée précédemment pour le 13 juin, est convoquée pour 2 heures.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 19. — 1844. Du 16 Juin.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Sur l'amitié du monde. — Société évangélique belge ; sixième rapport annuel. — Normand Smith, ou libéralité chrétienne d'un sellier américain. — Mission parmi les Allemands de Paris. — *Nouvelles religieuses.* France ; Foix ; Marseille. — Correspondance et Explications.

SUR L'AMITIÉ DU MONDE.

—

Ne savez-vous pas que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu? Celui donc qui voudra être ami du monde, se rend ennemi de Dieu.

Jacques IV, 4.

—

Rien pour rien ! — C'est moi et toi, ô monde, que cela concerne. Toi, tu ne me plais pas ; moi, je ne te plais pas : nous voilà séparés. Toi, tu ne me plais pas ; parce que je te connais et que je sais que ta douce amorce ne sert qu'à cacher un hameçon empoisonné. Moi, je ne te plais pas, parce que tu ne me connais pas et que tu ne veux pas savoir que ton pain quotidien te vient de la part de mon Père céleste. Un chrétien n'a pas de quoi être amoureux du monde ; car quel bien pourrait-il trouver en lui, puisque *le monde est tout plongé dans le mal*[1] ? Mais le monde a bien de quoi estimer un chrétien ; car s'il ne se trouvait plus de chrétiens dans le monde, il périrait bientôt par l'ar-

[1] 1 Jean V, 19.

deur du feu, comme Sodome a péri, lorsque Lot l'eut abandonnée[1].

Au reste quoique je déplaise au monde, je ne désire nullement que le monde m'aime. En effet, harmonie et conformité; telle est la base de l'amour. Si donc le monde m'aime, c'est sans doute parce qu'il trouve en moi beaucoup de choses qui lui sont conformes, et ce n'est point là ce que je veux. Il ne peut pas aimer en moi la piété parce qu'il est impie lui-même. Ainsi encore une fois, je ne plais pas au monde et le monde ne me plait pas. — Cependant j'ai sur lui un avantage. Moi, je ne suis pas forcé contre ma volonté, d'obéir au monde; tandis que le monde, au contraire, doit malgré lui me servir et m'obéir, selon la volonté de mon Dieu. Il doit me fournir mon pain quotidien. Si cela dépendait de lui, il ne voudrait verser sur moi que malheurs et me donnerait cent fois la mort. Mais par la puissance du Dieu que je sers, je suis son maître et le monde est mon serviteur. Il me sert et je ne lui donne pas de salaire. Il me porte et je le foule aux pieds. Il me nourrit et je ne lui dois rien pour cela. Il me blâme; *je suis tenu comme la balayure du monde et comme le rebut de tous*[2]; et cependant il faut que le monde me bénisse. Il me hait, et cependant il faut qu'il me supporte. Il est las de moi, et cependant il ne peut se débarrasser de moi. Il menace de me tuer, et cependant il faut qu'il me laisse vivre. Avec toute sa puissance il ne peut faire tomber de ma tête un seul cheveu, tandis que moi, par un seul soupir et par une seule prière je puis neutraliser sa puissance.

Il m'est très-nuisible de plaire au monde; car ce qui plait au monde ne peut pas plaire à Dieu. *L'amitié du monde est inimitié contre Dieu.* Dis-moi, ô homme, qu'est-ce qui vaut le mieux, plaire à Dieu ou plaire au monde? — Pour moi, je préfère plaire à Dieu. — Il m'est peu utile de plaire au monde. Car qu'est-ce que pourrait me donner le monde, qui est pauvre lui-même? Celui qui n'a rien, ne peut rien donner. Ce qu'a le monde, n'appartient point au monde, mais à mon Dieu. C'est Lui qui le donne et qui le

[1] Genèse XIX, 12-26. [2] 1 Cor. IV, 13.

retire à qui Il veut. Si le monde l'a aujourd'hui, moi je l'aurai peut-être demain. — Il ne m'est nullement nuisible de déplaire au monde; car que pourrait-il m'enlever? Ma richesse c'est le contentement. Mon honneur c'est la sainteté. Ma joie c'est une bonne conscience. Mon héritage c'est le ciel. Mon unique bien, mon tout, c'est Celui qui y règne. — Il m'est, au contraire, très-utile de déplaire au monde. Son inimitié, c'est l'amitié de Dieu. Si le monde prend, Dieu donne, et Il donne bien plus que le monde ne peut prendre. Si le monde afflige, Dieu réjouit, et il réjouit d'une joie qui surpasse de beaucoup les afflictions du monde. Si le monde blâme, Dieu honore. Si le monde s'en va, Dieu accourt. Si le monde abandonne, Dieu assiste. Si le monde repousse. Dieu recueille. Plus le monde est impitoyable et dur, plus Dieu est doux et abondant en grâces. Mon cœur ne désire donc point de plaire au monde [1].

SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE BELGE.

Sixième rapport annuel.

Le développement de cet œuvre au milieu des quatre ou cinq millions de catholiques belges, est, entre beaucoup d'autres, un signe des temps actuels où s'accomplit d'une façon particulière la promesse du Sauveur: *Cet Evangile du royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations.* — Malgré les préoccupations de la politique, du commerce, de l'industrie, des chemins de fer; malgré les efforts redoublés du papisme soutenu par le monde, par l'état, par les richesses dont il dispose, par la multitude de congrégations religieuses qu'il a à son commandement, l'Evangile se répand, le règne de Dieu s'avance; 120,000 exemplaires des Livres saints et 100,000

[1] Tiré des «Courtes réflexions sur différents sujets religieux» par Henri Muller, mort en 1675, et l'un des chrétiens les plus fervents, les plus originaux, les plus décidés qu'ait possédés l'Allemagne, après Luther. Nous n'aurions sans doute pas tout dit comme il l'a dit lui-même. Mais il nous a semblé utile de laisser à ce fragment toute sa rudesse native, qui ne choquera peut-être (si elle le fait) que parce que les chrétiens ont de nos jours beaucoup de cette condescendance pour le monde, à laquelle H. Muller oppose ici avec tant d'énergie, l'amour du racheté pour son Sauveur.

d'autres écrits religieux ont été distribués ou vendus en 10 ans; les treize agents de la Société évangélique ont annoncé Christ à une multitude de personnes placées dans les positions les plus diverses; de nouveaux lieux de culte ont été chaque année ouverts par ses soins; cinq écoles ont été établies, et par dessus tout, des bénédictions spirituelles en Jésus-Christ, ont, d'une manière croissante, accompagné ces divers travaux. Le nombre des auditeurs s'est élevé en quelques lieux jusqu'à 300; et dans une des nouvelles stations, quarante personnes, après avoir été examinées par deux ministres du Seigneur, ont participé à la sainte cène.

Nous faisons suivre cet aperçu général, de quelques faits plus particuliers, fournis par les six stations de la Société évangélique.

Genval. La persécution et des morts répétées ont beaucoup diminué le nombre des auditeurs dans ce village central. En revanche des portes se sont successivement ouvertes dans plusieurs communes environnantes. Aujourd'hui après quelques mutations survenues dans le personnel de l'évangéliste. M. Cacheux est établi à *Basse-Wavre*, principal centre de son activité, d'où il va encore régulièrement prêcher à Genval et à Ohain. Dans chacune de ces localités l'auditoire est en croissance. Au commencement de l'hiver, M. C. s'est rendu dans le même endroit où la prédication de l'Evangile avait été violemment troublée et le Ministre insulté; mais cette fois, il a pu prêcher à une foule considérable, et se retirer en paix. Ce sera l'origine d'un nouveau culte régulier.

La formation de ces diverses assemblées, dont les membres appartenaient tous à la communion romaine, est déjà un fait bien réjouissant; mais il y a encore de réelles et sincères conversions au Seigneur. En voici quelques preuves. L'Agent de la Société Biblique Britannique et Étrangère a engagé comme colporteurs trois hommes qui ont été convertis dans cette station; et en travaillant à l'œuvre si difficile de la vente des Livres saints, ces nouveaux frères ont prouvé, par leur conduite, la sincérité de leur foi. Il y a peu de semaines qu'une pauvre mère de famille, ayant cinq enfants en bas âge, a été obsédée à son lit de mort par les sollicitations du curé et de plusieurs autres personnes qui lui promettaient de se charger de sa jeune famille si elle voulait revenir à la croyance romaine; quoique demeurant fort loin de la résidence du ministre

de l'Evangile, elle a résisté à toutes les sollicitations, et elle est morte dans la paix avec Dieu, par les mérites de Jésus-Christ. Son enterrement a fourni l'occasion de faire entendre l'Evangile, sur le cimetière, à plus de mille assistants.

Au moment de son arrivée à Basse-Wavre, M. Cacheux écrivait : « Il y a ici bien des personnes auxquelles j'ai pu parler du chemin qui mène à la vie ; elles m'ont répondu qu'elles reconnaissent celui qu'elles fréquentent comme étant la voie qui mène à la perdition ; mais aussitôt après, sont sorties de leur bouche les paroles de l'incrédulité : *Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ?* — J'ai néanmoins, Dieu en soit béni ! rencontré plusieurs personnes qui ont profité de la nourriture incorruptible qui leur a été présentée. Trois hommes que les attaques du monde avaient éloignés de la chapelle, se rapprochent de nous ; un quatrième est venu m'exprimer l'espoir que Dieu le soutiendrait pour confesser publiquement Jésus-Christ comme son unique Sauveur. »

La Bouverie près Mons. Malgré l'âge avancé de l'évangéliste M. Maton, des bénédictions croissantes se répandent sur ses travaux. Ce petit troupeau affaibli par des cas fréquents de mort ou de départ, se recrute au moyen de nouvelles conversions exclusivement de catholiques romains ; et sur le nombre de 150 personnes de tout âge qui composent l'auditoire, il a déjà fourni deux élèves pour l'école de théologie de Genève et un instituteur pour l'école de garçons à Bruxelles. M. M. est fréquemment appelé à tenir des réunions dans plusieurs localités environnantes. — Nous citons une de ses lettres :

« Viens, je t'en prie, avec moi à la chapelle ! » disait un charbonnier de la Bouverie à un chrétien de sa connaissance. » Viens ; car je suis fort troublé. » — « Depuis quand te trouves-» tu ainsi ? » — « Depuis que j'ai entendu l'Evangile chez » M. Maton. » — « Eh bien ! nous irons, et si l'on ne tient pas » de réunion (c'était le jour de la Toussaint), nous parlerons » avec lui de l'amour du Seigneur. »

« Ils arrivèrent comme je me préparais à me rendre à la réunion ordinaire du mercredi à Pâturages. Nous y allâmes ensemble. Au retour, ils passèrent encore la soirée avec moi. Depuis ce jour, le nouveau venu assiste presque chaque dimanche au culte. Il m'a remis un catéchisme et des livres du culte romain, afin que je lui en disse mon opinion. Ce qui me donne de l'espoir à son sujet, c'est son attachement pour la

Parole de Dieu. Il ne veut rien recevoir, à moins qu'on ne le lui prouve par les Ecritures.

« Il y a six mois qu'une femme vint pour la première fois au culte ; mais étant persécutée par son mari, elle ne parut plus. Cependant elle revint, il y a quatre semaines, et elle envoya une de ses filles à notre école. Alors son mari la menaça de nouveau. Elle lui répondit : « Je te prie de me laisser libre ; » car quand tu me battrais et que tu me quitterais, cela ne » m'empêcherait pas de chercher le salut de mon âme. Viens » toi-même écouter la prédication, et si tu y trouves quelque » chose de mauvais, je serai contente de te suivre. » Depuis ce temps il l'a laissée libre ; son fils, jeune homme d'environ vingt ans, assiste aussi au culte à chaque service, et paraît fort zélé.

« Dans les visites que je rendais à une marchande, je m'apercevais qu'elle avançait dans la connaissance de la vérité. Un jour elle me dit : « Je suis une grande pécheresse ; mais » je ne sens pas encore le pardon de mes péchés. » — Quelque temps après, elle vint chez moi ; son visage était rayonnant de joie. Elle me tira à part et me dit avec transport : « Oh ! » Monsieur, j'ai la paix dans mon âme par le Saint-Esprit. J'ai » beaucoup pleuré depuis quinze jours ; je disais au Seigneur : » Me rejetteras-tu ? Non, mon Dieu ! Tu as reçu en grâce bien » des pécheurs ; reçois-moi aussi ; je viens à toi avec tous mes » péchés. Prends-les et impute-moi la justice de ton Fils bien-» aimé. Le Seigneur a répondu à mes prières ; grâces lui en » soient rendues, j'ai la paix. » — Ma fille et moi nous étions on ne peut plus émus, en voyant le bonheur de cette femme. »

Taintignies près Tournay. Les travaux de l'évangéliste M. Dupont, joints à ceux de M. le Pasteur de Faye s'étendent jusqu'à cinq lieues de distance, et la prédication, ainsi disséminée dans un assez grand nombre d'endroits, ne permet pas de suivre d'assez près les congrégations, pour en apprécier l'état. Mais bien des symptômes et des faits particuliers montrent que ces petits troupeaux se fortifient dans la grâce, et tendent à s'augmenter.

« Dans un des villages, écrit l'agent, il y a quelques nouvelles familles intéressantes. On m'interroge sur certains passages de la Parole de Dieu. Quelques jeunes gens se moquent, il est vrai, de ceux qui deviennent plus sérieux. — Dans un autre village, j'ai lieu de croire que mes prédications n'ont pas été tout à fait stériles. Le Dimanche après la Pentecôte,

j'y prêchai sur ces paroles : *Celui qui n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est point à Lui.* Quelques-uns me parurent touchés et d'autres effrayés à salut. Après la prédication je les invitai à se rendre à l'instruction des jeunes gens ; ils y vinrent. Je leur expliquai de nouveau, dans un entretien familier, que l'Apôtre ne disait pas : « Si quelqu'un ne porte pas le nom de Catholique ou de Protestant ; » mais : Si quelqu'un n'a point *l'Esprit de Christ.* Je continuai en démontrant quelle est l'œuvre du Saint-Esprit et quels en sont les fruits. — Nous ne tarderons pas à recevoir, comme membres du troupeau, deux ou trois jeunes gens. Je voudrais pouvoir vous raconter en détail la conversation d'une jeune fille qui a été reçue. « J'ai toujours cru, me dit-elle un jour, quand on par- » lait des souffrances du Sauveur, de sa crucifixion, que cela » était vrai ; je m'apitoyais sur le sort de Jésus, j'étais indignée » contre les malheureux qui l'ont fait mourir ; mais je ne com- » prenais pas pourquoi ces souffrances avaient eu lieu, ni leur » effet, ni leur prix. Mes péchés ne m'avaient point encore été » manifestés. Mais un jour que vous vîntes visiter ma sœur, » pendant la maladie dont elle est morte, je fus appelée par » elle près de son lit, et elle me dit : « Prie pour moi. » J'hésitai ; » j'avais honte. A la fin je lui dis : « Je ne sais pas prier pour » toi. » Elle me demanda de nouveau quelques versets de canti- » ques ; je lui récitai : *Bientôt va finir notre vie*, etc. ; *Bien- » tôt ma froide paupière*, etc. Elle était contente et les » répétait avec ardeur. Un moment après, je me retirai en » particulier, et là, qui dira ce qui se passa dans mon âme ? » J'avais honte de n'avoir pas prié pour cette sœur. Mais com- » ment prier ?... La pensée de la mort m'effraya, mes péchés » se présentèrent à moi, et je me dis que bientôt je pourrais » être attaquée d'une même maladie. Mais comment mourir ? » Comment paraître devant Dieu ? Je ne priai pas, mais je sou- » pirai... » — Elle me rapporta ensuite combien les miséricordieuses compassions du Sauveur lui parurent belles, et comment elles ont réjoui son cœur et procuré sa paix. »

Depuis le rapport une persécution s'est élevée contre des personnes qui commençaient à fréquenter le culte, et plusieurs l'ont supportée avec foi.

LIÈGE. Dès le commencement l'œuvre de Dieu dans cette ville a été le développement graduel de la foi chez un nombre croissant de personnes. Le monde ne s'est pas jeté en foule dans les assemblées pour les abandonner ensuite. Il n'y a pas

eu non plus de succès éclatants; mais la petite famille, réunie dans la chapelle au nombre de huit à dix assistants il y a quelques années, s'est déjà augmentée jusqu'à cent personnes qui se sont placées sous le ministère de M. Girod. Le nombre des auditeurs, au culte du dimanche, est d'environ deux cents, et tend à s'accroître encore. A l'assemblée générale d'une association biblique, plus de trois cents assistants remplissaient la salle. — Voici quelques extraits de la correspondance de M. Girod :

— « Dieu a permis que son Evangile fût porté dans deux nouveaux faubourgs où nous ne comptions encore aucun disciple du Sauveur. Dans l'un, habite un catholique qui suit notre culte depuis plusieurs mois. Il comprend pleinement qu'il ne suffit pas de rejeter les erreurs de l'église romaine, mais qu'après avoir démoli il faut édifier: il reconnaît qu'il est pécheur et qu'il a besoin de la Grâce. — Dans un autre quartier de la ville, on a trouvé un protestant qui a embrassé le catholicisme. Il suit maintenant notre culte et paraît se repentir de sa faiblesse. — Nos réunions particulières ont amené trois familles à notre église, et selon toute apparence elles persévéreront.

— « Aucune des personnes dont je vous ai parlé, ne s'est retirée. Le Seigneur continuera en elles son œuvre et les gardera jusqu'à la fin. — Deux familles qui ont quitté l'église romaine pendant l'hiver dernier, viennent de faire baptiser leurs nouveaux-nés dans notre chapelle. Les parents connaissaient la gravité de cette démarche, ils savaient qu'ils déplairaient à beaucoup de leurs amis par cet acte public; mais ils ont préféré plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

— « Ce qui nous donne maintenant le plus de joie et d'espérance (écrivait plus tard encore M. G.), c'est un réveil qui commence dans un quartier de la ville où naguère nous n'avions aucun ami en la foi. Nous comptons aujourd'hui trois familles qui sont en bonne voie. Sans être riches, elles vivent avec assez de facilité. Ce n'est donc point l'intérêt qui les attire. L'un des membres de ces familles avait la Bible, et la lisait avant de commencer à fréquenter notre chapelle. Cette lecture lui avait fait du bien. Depuis qu'il vient l'entendre expliquer, elle lui paraît plus claire et elle a une plus grande puissance sur son âme. Nouvelle preuve que la dissémination des Ecritures et leur explication sont les deux grands moyens dont Dieu se sert pour avancer son règne... »

Après deux mois d'absence, M. G. écrivait encore :

« J'ai la joie de vous annoncer que, selon la prière que j'en avais faite au Seigneur, il a non seulement gardé le troupeau, mais il l'a encore augmenté. Ce qui m'a causé un plaisir non moins grand, c'est la persévérance de nos amis dans la voie de la vérité. Plusieurs sont éprouvés par la pauvreté, ou par la maladie. Ils sont en outre exposés à beaucoup de tentations et de combats, comme il arrive à ceux qui ont embrassé l'Evangile : néanmoins ils ne se laissent pas abattre, se confiant dans les promesses de Dieu. Une personne qui était travaillée depuis longtemps par le sentiment de ses péchés, paraît maintenant jouir d'une grande paix. Elle s'est dépouillée de sa propre justice, pour s'appuyer uniquement sur le sacrifice de Jésus. Elle a compris qu'elle ne pouvait être justifiée que par la foi, et elle s'est confiée dans le Seigneur qui lui a donné la rémission des péchés et l'amour des bonnes œuvres. »

Les dernières nouvelles de Liège, annoncent que ce champ est de plus en plus favorisé du souffle de l'Esprit et que les travaux du serviteur de Dieu auquel il est confié, y prospèrent et y fructifient d'une manière réjouissante.

(La fin prochainement.)

NORMAND SMITH,

ou liberalité chrétienne d'un sellier américain.

Normand Smith de Hartford au Connecticut (Amérique du Nord) naquit en 1800, dans une famille pieuse. Il avait douze ans, lorsque son cœur se tourna décidément vers Dieu, à l'époque d'un réveil. Ayant appris l'état de sellier, dès l'âge de vingt-deux ans, il travailla pour son propre compte, moyennant un faible capital que lui prêta son père. Ses premiers pas furent si heureux qu'il put bientôt liquider sa dette. Cependant, son industrie était loin d'absorber tout son temps et toutes ses pensées. Il visitait fréquemment les pauvres pour les soulager, faisait les fonctions de répétiteur dans une école du dimanche, et fut pendant longtemps directeur d'une école semblable destinée à l'instruction religieuse des Nègres. En un mot, on le voyait prendre part à tout ce qui était bon.

Au commencement de 1829, dit l'auteur de sa biographie, il lui vint à l'esprit qu'il ferait bien peut-être de renoncer à son état, ou de restreindre du moins sa fabrication, afin d'avoir plus de temps à donner aux intérêts de son âme et à ceux du

prochain, d'autant qu'il lui semblait que maintenant sa fortune était assez considérable, et pour lui et pour sa famille. Il consulta là-dessus son pasteur, qui lui répondit à peu près en ces termes: « Le Seigneur, me semble-t-il, vous montre clairement de quelle manière vous devez le glorifier. Il a fait prospérer votre industrie; il vous a ouvert les canaux de la fortune; elle coule vers vous à grands flots et vous auriez tort de vouloir l'arrêter. Laissez-la seulement rouler des eaux larges et profondes. Continuez votre travail dans le sentiment du devoir; usez pour la gloire de Dieu de tout ce qu'il vous donne; faites le servir au bien de vos semblables, et vous trouverez dans l'œuvre de vos mains comme dans la lecture de la Bible et dans la sanctification du dimanche, de grandes bénédictions pour votre âme. Loin de mettre obstacle à votre développement spirituel, ce vous sera plutôt une aide et vous aurez chaque jour plus de moyens de vous rendre utile. » — On ne sut pas tout de suite l'effet qu'avait produit cette conversation; mais on l'apprit plus tard par ces mots qui se trouvèrent écrits dans le journal de Smith:

« Le Seigneur, y marque-t-il, m'a fait voir clairement la route que je dois suivre. Après une année d'incertitude, ma résolution est prise. Je continue mon travail, mais j'espère que ce n'est pas dans le désir de devenir riche. Ceux qui veulent s'enrichir tombent dans le piége, et je crois que le Seigneur me veut à mon industrie, non pour y amasser de l'argent, mais pour m'y procurer de quoi donner à ceux qui sont dans le besoin. C'est donc au service de Dieu que je vais poursuivre mes travaux et avec l'espoir de gagner pour donner. »

Dès ce moment, chacun fut frappé de ses progrès rapides dans la piété. Il était manifeste que ses pensées et ses désirs étaient aux choses qui sont en haut. S'il les ramenait sur la terre, c'était pour y faire du bien et il en fit beaucoup. Sans parler de tout ce qu'il sut donner avant sa mort, il ne légua pas moins de 30,000 dollars[1] à diverses Sociétés de bienfaisance. Près de mourir, il disait à l'un de ses frères: « Disposez de votre bien pendant que vous êtes en santé; car au fort de la maladie on n'a plus l'esprit assez libre pour savoir si, dans le choix qu'on fait de ses légataires, on place le mieux possible ses offrandes. »

[1] Un dollar est une piastre, c'est-à-dire un peu plus d'une pièce de cinq francs.

Depuis qu'il eut pris sa résolution, il se prescrivit pour règle constante de consacrer à des usages de bienfaisance tout l'argent dont il n'avait réellement pas besoin pour faire marcher son industrie. On ne saurait dire tout ce qu'il donna durant sa vie, tant il y mettait de secret ; mais par un *memorandum* qu'il tint pendant trois ou quatre ans avant sa mort, « afin, dit-il, qu'on ne croie pas que j'aie donné plus que je n'ai fait, » on voit qu'il tint ferme la résolution qu'il avait prise devant Dieu. Il résulte aussi d'un chiffon de papier, trouvé dans la poche de son gilet, qu'aux seules réunions mensuelles en faveur des missions il donnait 30 dollars chaque fois, soit 360 dollars par an. — Il se montra aussi généreusement, lorsqu'il fut question d'élever une église dans une portion de la ville qui en était dépourvue.

Il faut remarquer que c'était avec un grand discernement qu'il donnait. Il avait à cœur d'encourager l'activité de ceux qu'il aidait, et non de les dispenser de tout effort ; car il estimait que pour les choses de cette vie, comme pour celles de l'âme, nul ne peut faire à la place des autres ce qu'ils sont appelés à faire eux-mêmes.

Il était dans son intérieur d'une sévère économie, et il se refusait à lui-même tout ce qui n'était pas de la plus stricte nécessité. Il possédait une maison de bonne apparence, mais dont la valeur ne dépassait pas ce qui était convenable pour un homme dans sa position. Trouvant néanmoins que c'était trop encore, il se résolut à la vendre, et en attendant il la mit à la disposition du Seigneur, en y recevant ses serviteurs [1] et en la consacrant à des assemblées religieuses.

D'un caractère doux et aimable, Normand Smith n'était point libéral par tempérament. Quand il se mit aux affaires, c'était bien avec le désir, le seul désir de devenir riche. Mais la grâce de Dieu lui ouvrit le cœur ; elle lui apprit la véritable valeur de l'argent, et le jour du jugement pourra seul révéler tout le bien qui s'est fait par le travail et les économies de ce respectable sellier de Hartford [2].

[1] Nulle part aux Etats-Unis une famille chrétienne ne permet à des ministres de l'Evangile de loger dans une auberge ; partout on se fait un devoir et un plaisir de les accueillir dans sa maison. — Les réunions d'édification en maison particulière y sont aussi fort communes.

[2] Nous extrayons cette petite notice, d'un ouvrage fort intéressant intitulé *De la Religion en Amérique*, traduit de l'anglais du Rév. Baird, et dont le 1[er] vol. va paraître incessamment.

MISSION PARMI LES ALLEMANDS DE PARIS.

Il existe à Paris une population digne de toute la pitié des chrétiens et de tous les efforts de leur charité : ce sont les 40 à 50 mille Allemands qui y affluent de toutes les parties des Etats germaniques et des cantons allemands de la Suisse, et y sont exposés à tous les genres de dangers et de maux. Ce sont surtout de jeunes artisans, qui veulent s'y perfectionner dans leur profession ; des hommes de lettres, qui espèrent y trouver des leçons ou des emplois ; de jeunes filles, qui vont y chercher du service ; des familles de manœuvres qui n'ont pu passer en Amérique et qui se rabattent sur la Normandie ou sur la capitale ; une multitude, enfin, de gens attirés par le bruit du succès de quelques-uns, et qui n'y rencontrent, pour la plupart, que la perte de leur foi, la ruine de leurs mœurs, l'indigence, la maladie et souvent la mort.

Depuis quelques années, les journaux allemands ont souvent appelé l'attention de leurs compatriotes sur une situation si déplorable ; mais, jusqu'ici, aucune institution spéciale n'avait été créée pour venir au secours de tant de malheureux, et surtout pour leur rendre la Parole de vie, pour les ramener au culte de leur église, pour les protéger contre la séduction, pour les sauver des écueils où succombent leurs âmes. C'est ce qu'essaient, en ce moment, avec le concours des pasteurs de l'église de la confession d'Augsbourg, quelques personnes qu'a touchées la vue de si grands maux.

On a commencé, il y a trois ans environ, par recueillir quelques ouvriers pieux, et par leur ouvrir un lieu de réunion, où, chaque dimanche, on a mis à leur disposition une bibliothèque religieuse et divers moyens d'instruction, et où on leur a donné un enseignement chrétien approprié à leurs besoins. Au moment même où l'on essayait ces premiers pas, le Seigneur a daigné les bénir, en mettant au cœur d'un jeune ministre allemand de se dévouer à cette œuvre naissante. Ce fidèle serviteur de Dieu, que sa foi, son talent et son aptitude particulière à l'évangélisation du peuple rendaient si précieux à cette mission, a résisté, pour s'y consacrer, aux offres les plus avantageuses et à tous les attraits d'une vie facile dans sa patrie. Et le Seigneur a tellement béni ses humbles travaux, qu'au lieu de quelques ouvriers, c'est un nombre considérable qui l'entoure maintenant ; qu'au lieu d'une petite salle

de réunion, c'en sont trois, en différents quartiers, qui se remplissent chaque semaine; qu'au lieu de quelques volumes lus chaque dimanche, deux bibliothèques sont ouvertes; qu'au lieu, enfin, des Allemands de Paris seulement, ce sont ceux du Hâvre et de Bolbec qui sont aussi visités, évangélisés [1].

C'est ainsi que, grâces en soient rendues à l'Auteur de tout bien, maint être souffrant, abandonné, a été soulagé, mainte âme égarée a été réveillée, arrachée à la ruine éternelle; c'est ainsi que du plus faible commencement sont sortis progressivement des résultats qui ont dépassé de beaucoup tout ce qu'on avait osé espérer.

Mais autant les développements de cette œuvre sont réjouissants, autant ses ressources matérielles sont minimes. On a jugé salutaire de la laisser d'abord croître dans le silence, et mûrir au milieu des premières épreuves; on a voulu attendre, avant de parler pour elle, que le Seigneur en manifestât l'utilité, et que sa bénédiction parlât plus haut que les paroles. Mais le temps est venu, de faire appel à la pitié, à la charité des chrétiens. Les faibles moyens dont on disposait sont de beaucoup dépassés, une dette assez considérable a dû être contractée: il faut, ou bien que cette entreprise bénie soit arrêtée dans sa marche et que les plus beaux fruits en soient perdus, ou bien qu'il se trouve des âmes qui prennent en compassion tant de malheureux qui souffrent, tant d'âmes qui périssent. C'est à elles que sont adressées ces lignes. Veuille le Seigneur leur rappeler lui-même ce qu'Il a fait pour elles, ce qu'Il attend de leur amour, leur faire entendre au cœur le cri de misères si profondes, et leur redire cette parole que bientôt elles entendront de sa bouche: *Ce que vous avez fait à*

[1] Le Havre est, de tous les ports du Continent européen, celui où s'embarquent pour l'Amérique du Nord le plus grand nombre d'émigrants, sortis principalement des différents états de l'Allemagne. On ne peut guère se représenter la misère physique, morale et religieuse, où les plongent souvent l'imprévoyance et de fausses informations sur les difficultés de leur entreprise. Le mal était arrivé, il y a quelques années, à un tel point, que la charité chrétienne en fut émue; à Bâle, où tout ce qui est bon trouve de l'écho, il se forma une association d'amis du Seigneur, qui envoyèrent un missionnaire à ces pauvres allemands; et ce pasteur y a travaillé avec bénédiction jusqu'en 1842. Dès lors le mal a diminué; les huit aubergistes allemands qui vivent sur la population émigrante, se plaignent qu'elle est beaucoup moins considérable que précédemment, et plusieurs de ces malheureux, arrêtés par leurs espérances déçues, ont pu se créer au Havre un gagne-pain qui les met à peu près à l'abri de la misère. Aussi espère-t-on, en attendant un nouvel évangéliste, qu'il suffira de quelques courses que celui de Paris s'est engagé à y faire tous les trois mois, ainsi qu'à Bolbec; ce que les chemins de fer rendent également prompt et facile.

l'un des plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même[1] !

NOUVELLES DIVERSES.

FRANCE. *Foix.* Nos lecteurs savent les poursuites dirigées contre l'abbé Maurette, ancien curé de Serres, pour la publication d'un écrit intitulé : « Le pape et l'Evangile, » aussi remarquable par la solidité de la controverse que par les révélations qu'il contient sur l'état actuel du clergé romain. Il a comparu, en effet, le 17 mai devant la cour d'assise de Foix, et nous avons la douleur d'annoncer, que malgré le zèle de son habile avocat M. Joffre, il a été condamné à un an de prison et à 600 fr. d'amende !... Il en a appelé en cour de cassation[2]. — Au reste la passion et la partialité ne paraissent pas avoir été étrangères à cette affaire ; on dit même, qu'en résumant la cause, le président du tribunal, dont la neutralité devrait être au-dessus de toute atteinte, a fait comme un second plaidoyer contre le prévenu. — Néanmoins, ce n'est qu'à une simple majorité, et sur un seul chef d'accusation que le jury a condamné notre frère. Il l'a été pour cause « d'outrages et de dérision contre une religion dont l'établissement est légalement reconnu en France. » La sentence porte donc uniquement sur le fait de controverse, car tout revient à cela ; et si cet arrêt devait faire loi en France, il ne serait plus permis, sans s'exposer à la prison, de combattre l'église romaine, qui ne cesse, elle, d'attaquer les églises de la réformation[3]. Où en serait alors la liberté religieuse à laquelle la chambre des députés elle-même a rendu tout récemment hommage[4] ? — L'issue de ce procès (surtout si la sentence devait subsister), nous impose à tous des devoirs envers le respectable frère qui se trouve ainsi frappé pour s'être joint à nous dans la foi à l'Evangile, et appelé déjà à souffrir pour la sainte cause qu'il vient d'embrasser. Ne lui refusons ni notre amour ni nos prières, et soyons

[1] Cet appel nous a été communiqué par un frère qui prend lui-même part à la direction de cette œuvre, et qui nous demande de le publier.

[2] Archives du christianisme. [3] Il est de fait que, le plus souvent, ce sont les catholiques romains qui commencent la controverse, en opposition au simple fait des chrétiens réformés qui prêchent l'Evangile et répandent la Parole de Dieu. [4] A l'occasion de pétitions nombreuses qu'elle a reçues sur ce sujet. Voyez entre autres le discours remarquable, prononcé par M. le comte Agénor de Gasparin à la chambre des députés, et publié à part. Nous en recommandons la lecture à tous les amis de cette bonne cause ; il donne d'ailleurs des idées très-précises sur l'état de la France à cet égard.

prêts, s'il le faut, à des sacrifices, pour adoucir les rigueurs de sa prison.

— *Marseille.* Les Archives évangéliques rapportent, d'après une lettre particulière, qui leur a été communiquée, les détails suivants sur un séjour que M. Adolphe Monod, professeur à Montauban, a fait ce printemps à Marseille pendant ses vacances. Nous les reproduisons, avec actions de grâces, comme un exemple de la faculté de prédication, dont le Seigneur se plaît quelquefois à enrichir ses ministres, et aussi de la manière dont un serviteur de Christ peut utiliser ses moments de loisir. « Dans les huit jours qu'il a consacrés à l'édification du troupeau de Marseille, il a donné *quatorze* prédications : neuf dans le temple, et cinq dans des réunions particulières. Le dimanche des Rameaux, il a prêché sur ce texte : *Le juste vivra par la foi.* Les lundi et mardi, en développant ces paroles : *Vous étiez autrefois hors de Christ*, etc. (Ephés. II, 12), il a décrit les bienfaits extérieurs et sociaux de l'Évangile. Le mercredi, il a indiqué les conséquences pratiques de la *tentation de Jésus-Christ.* Le jeudi, il a prêché sur la *nouvelle naissance.* Le vendredi saint, il a présenté Jésus dans sa mort, comme l'*ami*, le *libérateur* et le *sauveur* de l'humanité souffrante, et le chrétien appelé, à son exemple, à devenir l'ami, le libérateur et le sauveur de ses frères. Le samedi, il a prononcé un sermon pour la préparation à la communion, sur ce texte : *Éprouvez-vous vous-mêmes.* Le dimanche de Pâques, enfin, il a prêché, le matin, sur la *Résurrection de Jésus-Christ*, et, le soir, sur l'*amour de Dieu.* — Pendant toute la semaine, le temple a été constamment trop petit pour contenir l'affluence des auditeurs, au milieu desquels on a remarqué beaucoup de catholiques romains. Un grand nombre d'âmes ont été rendues attentives à leur salut ; les dons pour les pauvres et pour plusieurs sociétés religieuses se sont élevés à 7000 fr., en y comprenant 850 fr. qui, dans un service de l'après-midi ont été spontanément collectés pour les Orphelines de Montauban. M. Adolphe Monod est resté cinq heures en chaire, le matin du jour de Pâques ; presque personne n'est sorti de l'église avant l'administration du sacrement de la sainte cène, à laquelle quinze cents personnes ont participé. Une heure après ce service, il en a célébré un second, dans lequel, sur la demande de plusieurs de ses amis, il a fait entendre le septième sermon de son recueil imprimé : *Dieu est amour.* Il est parti le soir même, et, après avoir prêché trois

fois à Montpellier, le mardi 9 avril, il a été rendu à Montauban, le 11 au soir, pour reprendre ses leçons le lendemain matin. Veuille le Seigneur arroser par son Saint-Esprit la semence qu'il a répandue dans son église en son nom, afin qu'il en résulte, non des fruits passagers, mais permanents en sanctification, jusque dans la vie éternelle. »

CORRESPONDANCE ET EXPLICATIONS.

Nous avons reçu, le 30 mai seulement, la lettre suivante que nous insérons à la demande de l'auteur:

Paris le 4 mai 1844.

A Monsieur le Rédacteur de la Feuille religieuse du Canton de Vaud.

Bien cher frère,

Permettrez-vous, non à un auteur critiqué, mais à un chrétien mal compris, deux mots d'explication? — Dans votre article sur *Mon Tour du Lac*, vous paraissez croire que je blâme l'absence de luxe chez vos compatriotes. Mais peut-être en relisant le passage, reconnaîtriez-vous que mon intention est au contraire de censurer sa présence chez les miens. Probablement ma pensée est trop voilée; mais on l'entrevoit cependant dans cette phrase: « Il en résulte que l'argent économisé » en luxe, se retrouve *fort à propos* pour acheter les objets de pre- » mière nécessité; ainsi les gants ne seront pas glacés, mais fourrés, ce » qui tient un peu plus au chaud. »

Agréez, etc.

N. Roussel.

— *Réponse*. Nous regretterions vivement qu'une note jetée au bas d'une annonce (Nº 13, p. 208) eût fait de la peine à un frère pour lequel nous ressentons une affection et une estime toutes cordiales. Nous n'avons pas dit qu'il eût *blâmé*, l'absence de luxe chez nos compatriotes, mais seulement, qu'il s'en était moqué. Quoi qu'il en soit, nous accueillons avec un très-grand plaisir l'interprétation que nous donne sa lettre et nous invitons Vaudois et Français à profiter de la leçon.

L'anonyme qui nous a écrit sous la date du 1er juin, est avisée que, si nous n'accueillons pas immédiatement son idée, excellente d'ailleurs, c'est que nous craignons d'abuser de cette sorte de moyens, en l'employant ou trop fréquemment, ou sans y être appelés par des circonstances particulières. — Si, comme nous l'avons précédemment demandé, notre correspondante voulait bien se faire connaître à nous (ce qui n'entraîne point la publication de son nom) et nous exposer le motif de sa demande, nous pourrons mieux, après cela, en apprécier l'opportunité.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 20. — 1844. Du 30 Juin.

FEUILLE RELIGIEUSE
DU
CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Le vrai fondement de la paix. — Souvenirs de Joseph B. — Société évangélique belge; sixième rapport annuel ; fin. — L'Evangile à Madère et le Dr Kalley. — Encore quelques Exemples de libéralité chrétienne aux Etats-Unis. — *Nouvelles religieuses.* France ; Paris ; Villefavard. Canada. — *Bulletin bibliographique.* — Guide du Maître d'Ecole. Soirées d'un pasteur.

LE VRAI FONDEMENT DE LA PAIX.

En lisant dans les Evangiles, cet avertissement de notre bien-aimé Sauveur à ses disciples : *Ils vous chasseront des synagogues, et le temps vient, où quiconque vous fera mourir, croira rendre service à Dieu !* [1] qui pourrait croire que le même chapitre contient les promesses de paix les plus positives et les plus belles, qui soient sorties de la bouche de Jésus? Comment ce tableau si sombre, de la puissance que leurs ennemis temporels allaient avoir sur eux, ne produisait-il pas une de ces impressions profondes qui ne sauraient subsister dans un cœur en même temps qu'une parfaite paix? Cette prédiction ne devait-elle pas, au contraire, les jeter dans l'effroi et confirmer la vérité de cette autre parole du Seigneur : *Vous aurez de l'angoisse au monde !* S'il n'en fut rien, c'est avant tout, que Jésus était lui-même leur paix, et qu'il allait, par le sacrifice de sa propre vie, consommer sur la croix leur réconciliation avec Dieu, après laquelle tous les troubles et toutes les tribulations de cette

[1] Jean XVI, 2.

terre devaient naturellement perdre beaucoup de leur douleur. Mais Jésus, toujours plein de condescendance pour la faiblesse de ses disciples, ne se borne pas ici à cette cause suprême de leur paix ; il entre dans les détails, il leur en montre les diverses conséquences ; il applique lui-même le baume à leurs âmes agitées, et dans des paroles aussi courtes que significatives, il nous offre en même temps qu'à eux ces cinq assurances par lesquelles nous pouvons dans toutes les peines de la vie nourrir nos cœurs de consolation et de paix :

1° *Quand je m'en serai allé, je vous enverrai le Consolateur* [1].

2° *Je m'en vais; mais je vous verrai de nouveau* [2].

3° *Je m'en vais à mon Père* [3].

4° *Tout ce que vous demanderez au Père, en mon nom, il vous l'accordera* [4].

5° *Mon Père lui-même vous aime* [5].

Ne sont-ce pas là des consolations assez élevées et assez puissantes ! Et après cela, le Christ n'avait-il pas le droit d'ajouter : *Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi* [6]. — Cette paix, que Jésus donne à ses disciples, ne doit pas, il est vrai, les transporter hors de ce monde, ni les préserver des épreuves et des tribulations. Non ; nous devons rester au milieu du monde, et néanmoins conserver *la paix*. Mais si nous sommes *un* avec Christ, nous tirerons notre paix, notre joie, notre force, directement de Lui, *regardant aux choses invisibles et non plus aux choses visibles*. Méfions-nous de toute paix, qui ne découlerait pas de Christ, et des sources qu'il nous présente lui-même. Si nous jouissons d'un contentement intérieur, demandons-nous : Est-ce, parce que le Saint-Esprit a été répandu en moi ?... Est-ce parce que mon Sauveur doit bientôt reparaître ? Est-ce parce qu'il est maintenant devant le trône de Dieu, offrant mes prières à son Père et intercédant pour moi ?... Est-ce parce que le Père lui-même m'aime ?

[1] Jean XVI, 7. [2] Vers. 22. [3] Vers. 16. [4] Vers. 23. [5] Vers. 27.
[6] Vers. 33.

Si ces choses ne nous donnent pas de joie, si elles ne sont pas devenues la source de notre bonheur, le fondement de notre paix, nous avons lieu de douter de la réalité de notre communion avec le Seigneur Jésus. Sa paix, qui vient de lui seul, est une paix que le monde ne connaît point, et ce n'est que lorsque nous la possédons réellement à un degré quelconque, que nous pouvons dire : *Nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ, par le Saint-Esprit.*

SOUVENIRS DE JOSEPH B...

Les parents de Joseph B. étaient fort pauvres et chargés d'une nombreuse famille. — Ce fut pendant une froide matinée d'hiver, que je rendis ma première visite à ce jeune homme, depuis quelque temps consumé d'une langueur. Pour arriver jusqu'à lui, je dus traverser une mauvaise petite rue, monter un escalier obscur, et ce ne fut pas sans peine que j'atteignis enfin la mansarde habitée par le jeune malade. Je le trouvai établi dans une chambre petite, mais fort propre. Il était alité depuis quelques semaines. Ses yeux brillants et son teint coloré, disaient assez que la consomption qui minait sa vie, était déjà fort avancée ; mais le doux sourire avec lequel il m'accueillit, témoignait que son âme était heureuse, et me donna dès le premier instant l'espérance, que, si pauvre qu'il fût selon ce monde, il était riche dans la foi, et héritier du royaume des cieux.

Nous eûmes bientôt fait connaissance. Il m'apprit qu'il avait été placé comme apprenti chez un ébéniste de la ville, et que depuis plusieurs années il connaissait le Seigneur. Les suites d'un rhume mal soigné l'avaient couché sur le lit de mort, au chevet duquel j'avais le privilége de me trouver pour entendre l'intéressant malade me raconter, comment *la bonté et la miséricorde l'avaient accompagné tous les jours de sa vie* [1]. Je reconnus bientôt que mon rôle, était d'apprendre et non d'enseigner. Sa foi en Jésus-Christ, était ferme et simple. Il me dit que l'ennemi des âmes lui mettait quelquefois dans l'esprit de folles pensées, voulant lui persuader par moments, qu'il serait bientôt rétabli, et reportant ses idées sur un temps

[1] Ps. XXIII, 6.

où il aimait à goûter les plaisirs et les vanités du monde, avant d'avoir donné son cœur à Dieu. « Alors » ajoutait-il, « je n'ai rien d'autre à faire, que de crier à Jésus pour avoir du secours. Je place mon Sauveur, entre moi et Satan, et bientôt l'ennemi est forcé de s'enfuir. »

Un jour que je demandais à Joseph s'il aimait à lire, il me répondit avec naïveté qu'il n'était encore qu'un pauvre écolier; qu'il rencontrait quelquefois dans la Bible certains mots difficiles à comprendre, qui l'embarrassaient un peu; puis il ajouta avec gaîté: Mais qu'est-ce que toute la science du monde pourrait faire pour moi maintenant? Quelle bonté, quelle miséricorde du Seigneur de m'envoyer son Saint-Esprit, pour éclairer mon ignorance! »

Joseph ne vécut que trois semaines depuis le jour où je lui fis ma première visite. Durant cet espace de temps, je le visitai fréquemment et le trouvai toujours occupé des intérêts de son âme. Un jour que je lui parlais de mes propres expériences spirituelles, et de la difficulté que je trouvais à vivre d'une vie vraiment chrétienne, il me dit avec chaleur: « Oh! il suffit pour cela de regarder à Jésus. N'en détournez jamais les yeux; il vous guidera, il vous donnera la force qui vous est nécessaire; il ne vous abandonnera jamais. Il a accompli sur la croix une expiation parfaite pour tous vos péchés; priez-le; confiez-vous en lui; attachez-vous à Lui, *et personne ne vous ravira de sa main.* » « Je repose très-mal, la nuit, » ajouta-t-il; » et quand la souffrance m'empêche de dormir, je me prosterne en esprit au pied de la croix; je me représente mon bien-aimé Sauveur crucifié; je lui demande de me laver tout de nouveau dans son sang précieux, et alors je sens, comme si un souffle restaurateur descendait de la croix sur ma pauvre âme, pour la rafraichir et la vivifier. Oh! que sera-ce, d'être avec Christ! avec Christ pour toujours!... Quelle couronne! quelle gloire! un héritage *qui ne peut se flétrir*, qui est éternel, dans les cieux!... » Ici, notre jeune malade fut interrompu par un accès de toux. Quand il fut mieux, il ajouta: « Je pourrais parler de Jésus pendant un jour entier, si je n'étais arrêté par la faiblesse. »

En entrant dans sa chambre quelques jours avant sa mort, je fus frappé du changement qui s'était fait dans sa physionomie. Il n'y régnait plus de sourire; son regard ordinairement si calme, exprimait une vive souffrance. Il me dit bonjour avec tristesse, tourna son visage du côté de la muraille, et parut

bientôt ne plus s'apercevoir de ma présence. « Seigneur Jésus, viens à mon secours ! Seigneur Jésus, fortifie-moi !.... Oh ! il m'a conduit si avant ; il ne veut sans doute pas m'abandonner à cette dernière heure ! » Telles étaient les paroles qu'il prononçait, avec un son de voix qui décelait la plus profonde détresse. En vain, ce jour-là, essayai-je de le consoler ; son esprit était obscurci, sa mémoire affaiblie ; il souffrait beaucoup et son ouïe était tellement mauvaise, qu'il me parut tout à fait inutile de prolonger notre entretien. Sa mère me dit qu'il avait été en prière toute la matinée, et avait paru désirer qu'on ne lui parlât pas.

Trois jours après, je retournai le voir, et j'eus la joie de le retrouver calme et heureux. Ses ténèbres s'étaient dissipées ; son âme était de nouveau tranquille, et sa physionomie, exprimait la paix. Il sourit en me voyant entrer, puis il me dit, en me tendant sa main décharnée : « Je suis mieux ! je suis mieux ! » — « Sa lumière sera pour vous plus douce que jamais, lui dis-je, après le temps d'obscurité et d'angoisse où vous venez de passer. » — Nous parlâmes ensuite de la prière. « Ne négligez jamais ce devoir, me dit-il avec beaucoup de sérieux ; si nous cessons de prier, nous cessons bientôt de vivre. »

Je lui lus quelques versets de cantiques qui l'émurent beaucoup. « Ce sont des larmes de joie, et non de tristesse, » me dit-il en se tournant vivement vers moi. « Bientôt, oui bientôt, j'espère voir Jésus, tel qu'il est. » — Je lui lus alors le Ps. CIII. Cette lecture parut faire sur son cœur une impression toute nouvelle ; il me demanda de le marquer dans sa Bible, afin qu'il pût se faire relire ce beau Psaume, plus tard.

Bientôt après je me levai, et présumant que je ne reverrais peut-être plus sur la terre, celui que j'allais quitter, je lui demandai encore une fois, si toute crainte de la mort l'avait abandonné. « Oui, » me répondit-il avec une fermeté paisible. « J'ai remis mon âme entre les mains de mon Sauveur, et maintenant je l'attends. *Seigneur, viens bientôt*, si c'est ta volonté !.. Mais pendant que je suis encore ici-bas, ajouta-t-il, priez pour moi... » — Nous nous séparâmes ; et peu de temps après, Joseph fut reçu dans le repos de Dieu. Pendant la nuit qui suivit ma dernière visite, le mal fit de grands progrès ; il souffrait beaucoup, et pria sa mère de lui chanter un cantique pour le consoler ; ce qu'elle fit. Le matin, de bonne heure, il dit : « Je suis mal, très-mal ; mais le Seigneur est avec moi. »

Puis souriant avec douceur, il ajouta : « Mère, je vais à Jésus ! » et il expira.

SOCIÉTÉ ÉVANGÉLIQUE BELGE.

Sixième rapport annuel.

(Fin.)

Louvain. L'Esprit souffle où il veut : il n'a pas encore fait sentir à cette station sa bienfaisante influence. En trois ans, à peine deux ou trois épis ont-ils été glanés dans ce champ infertile. Ces prémices du moins sont une consolation et un encouragement pour M. van Velde, l'évangéliste de Louvain. — Peut-être cette indifférence de la population s'explique-t-elle en partie par les circonstances pénibles où a passé la station antérieurement à l'arrivée de M. van Velde. Au reste les nouvelles reçues depuis le rapport annoncent que l'auditoire commence à se former, et qu'il y a eu encore deux conversions récentes.

Charleroi. Nos lecteurs ont appris en détails, il y a un an, le mouvement extraordinaire qui se manifeste autour de ce poste. On pouvait craindre que, la curiosité une fois satisfaite, cette première effervescence ne laissât bientôt les intérêts et les plaisirs du monde reprendre leur empire sur cette population. Grâces à Dieu, il n'en a rien été jusqu'ici. Les lieux de culte continuent de se remplir, et plusieurs personnes qui n'étaient que bien disposées, ont été décidément amenées captives à l'obéissance de Christ. Au reste il n'est pas facile de donner une idée plus précise de l'état de ce poste, à cause de la marche particulière que suit le réveil dans ses nombreuses localités. — L'ancien évangéliste, M. Anet, a quitté Charleroi pour accepter comme pasteur la conduite d'une église évangélique de Bruxelles. M. Poinsot aussi élève de l'Ecole de Théologie de Genève, était venu partager ses travaux, et a reçu à son tour pour compagnon d'œuvre M. Sumichrast, déjà employé ailleurs par la Société. Ce dernier s'est établi près de la chapelle de Gollisseau, commune de *Jumet*, qui se trouve ainsi détachée de Charleroi, et qui va former une station nouvelle. Il en sera de même de *Fontaine-l'Evêque*, distant de Charleroi d'environ deux lieues, et qui, vu le grand nombre de gens qui réclament la prédication de la Parole, aura son évangéliste particulier dès que la Société pourra le lui fournir.

— En général l'extension du réveil, dans cette partie du Hainaut, suit une marche de jour en jour croissante, qui appelle impérieusement de nouveaux efforts de la part de la Société, tellement qu'au lieu de deux évangélistes et d'un instituteur qui travaillent actuellement dans ce poste, il faudrait immédiatement quatre pasteurs et trois maîtres d'école. Il n'y a pas moins urgence à rendre les salles de culte à Charleroi et Fontaine-l'Evêque, plus vastes et mieux appropriées à leur destination.

Un tel mouvement ne peut s'accomplir sans qu'il y ait des luttes, des persécutions et des souffrances. Ces nouveaux amis en ont rencontré en effet. Des ouvriers ont été privés de leur gagne-pain; des pauvres ont été laissés sans assistance; des hommes respectables ont été en butte aux accusations les plus calomnieuses, et les Agents de la Société ont eu leur part à souffrir du mauvais vouloir des adversaires de l'Evangile. Toutefois on aime à le reconnaître, hormis de rares exceptions, les bourguemestres soutiennent les droits de la liberté religieuse. Lorsque l'autorité communale s'est montrée peu empressée à le faire, l'autorité supérieure est intervenue pour garantir le libre exercice du culte évangélique. — A l'occasion des sépultures, la foule s'est portée aux cimetières; les murailles environnantes, les chemins adjacents ont été couverts d'une population curieuse, et le Ministre a fait entendre la parole de la Croix devant plusieurs centaines de personnes; généralement la prédication de l'Evangile est écoutée en ce moment si solennel avec une religieuse attention. Les résultats en ont été bénis; de nouveaux auditeurs se sont empressés de se rendre dans les chapelles de la Société. Entre les chants latins dont le clergé de Rome accompagne les funérailles, et la prédication qui glorifie Jésus comme la Résurrection et la Vie, prédication que nos frères font entendre jusque sur la tombe du défunt, le contraste est trop frappant pour ne pas dessiller les yeux de tout homme qui s'enquiert de la vérité et du salut. — Dans le premier cas de ce genre, le troupeau de Charleroi a montré sa bienfaisance. Malgré sa pauvreté et ses épreuves, il fit une collecte pour acheter le matériel nécessaire aux funérailles. La somme recueillie ayant dépassé la dépense, le surplus a été versé dans la caisse de la Société.

— Les communications qui ont précédé seront sans doute la meilleure recommandation à la lettre suivante, que nous

publions volontiers, selon le désir de celui qui nous l'adresse. Veuille le Seigneur la faire parvenir au cœur et à la conscience de quelques-uns de ses enfants:

« Monsieur le Rédacteur! La Société évangélique belge ayant en ce moment un besoin pressant de nouveaux ouvriers et particulièrement de prédicateurs de l'Evangile, veuillez avoir la bonté d'informer vos lecteurs, que les frères en Christ qui se sentiraient animés du désir de se consacrer à l'évangélisation de la Belgique, sont priés de faire connaître leur intention au secrétaire de la Société, rue de la Pépinière, n° 27 [1].

Bruxelles, 7 mai 1844. C. G. H. Davis,
Secrétaire de la S. E. B. »

L'ÉVANGILE A MADÈRE ET LE DOCTEUR KALLEY.

Nous avons aujourd'hui à observer les progrès de l'Evangile dans un petit recoin de ce monde, où nous ne nous serions guère attendus, il y a quelques mois, à le rencontrer si vivant. — Madère est une petite île de 80 à 100 mille habitants, située à quelque distance de la côte occidentale de l'Afrique. Possédée par les Portugais, elle est dès longtemps plongée dans les superstitions du catholicisme romain, et n'a jamais connu d'autre christianisme. Du reste elle n'a quelque célébrité que par deux avantages qu'elle doit à son climat doux, égal et tempéré : elle produit un excellent vin, recherché par les meilleures tables de l'Europe; et un grand nombre de malades, surtout de poitrinaires, y vont passer l'hiver dans l'espérance de rétablir leur santé. Les Anglais, qui alimentent surtout ces deux industries du pays, s'y trouvent en assez grand nombre, et parmi ceux qui y sont établis, se fait remarquer entr'autres le Dr Kalley, médecin écossais et chrétien rempli de zèle, qui, tout en exerçant son art avec beaucoup de succès auprès des malades réunis à Madère, consacre une grande partie de son temps et de ses revenus au service du Seigneur. Non-seulement il a gagné l'amour et la reconnaissance des habitants par les secours médicaux et pécuniaires qu'il leur dispense; mais, en témoin fidèle de Jésus-Christ, il n'a négligé aucune occasion de répandre dans l'île la sainte Parole de Dieu et la connaissance de son salut; traités religieux ré-

[1] Nous nous chargerons avec plaisir d'être l'intermédiaire de ces communications, ainsi que de recevoir les dons que l'on voudrait faire parvenir à la Société évangélique belge.

pandus, Bibles distribuées, écoles ouvertes, conversations particulières, réunions d'édification chez lui: tels sont les moyens qui ont été mis en œuvre par le pieux docteur, et que le Seigneur a daigné arroser de sa grâce.

Les fruits de ces efforts ont été si frappants, que le clergé romain en a pris ombrage, et a obtenu l'arrestation de M. Kalley, pour le crime d'avoir répandu la Parole de vie! Ce crime passe même pour si énorme aux yeux des tribunaux de Madère, que le docteur n'a pu obtenir, en attendant son jugement, d'être mis en liberté sous bonne caution; c'est beaucoup encore si de tels forfaits ne sont pas jugés dignes du dernier supplice. — Les autorités ont, en outre, ordonné la destruction de tous les exemplaires des Saintes Ecritures répandus par ses soins. Mais déjà la bonne semence avait pénétré et germé dans les cœurs. « Vous m'avez enlevé ma Bible, » disait une pauvre jeune fille qui pleurait en la voyant brûler devant elle; « mais vous ne pouvez m'enlever les trente chapitres que j'ai appris par cœur. » — A Madère comme partout, c'est principalement parmi les pauvres que l'Evangile a fait des progrès; c'est pourquoi la persécution y est si facile.

Après une détention de près de six mois et par suite des réclamations du gouvernement anglais, le Dr Kalley a, enfin, été mis en liberté. Aujourd'hui il poursuit ses travaux évangéliques, nonobstant les efforts des ennemis de l'Evangile; et *ses liens* même, comme ceux de St-Paul, *ont servi aux progrès de la vérité*. — Nous transcrivons d'un journal chrétien, les extraits suivants de deux lettres qui se rapportent à cet intéressant sujet.

La première est d'un missionnaire qui venait de toucher à Madère en se rendant à la Jamaïque.

« J'ai visité, dit-il, le Dr Kalley dans sa prison à Funchal [1]. Il m'a reçu avec bienveillance, et m'a fait part de plusieurs détails intéressants sur sa position, ainsi que sur l'œuvre que le Seigneur lui a donné de faire dans ce pays. — Il paraît que, depuis son emprisonnement, c'est-à-dire depuis six mois, il a distribué *trente mille* traités religieux, et un grand nombre d'exemplaires de la Parole de vie; il m'a assuré qu'il vendait, dans le courant d'une semaine, un plus grand nombre de Bibles, qu'il n'en plaçait avant la persécution dans l'espace d'un mois. Mais ce n'est pas tout: près de trois cents individus, profitant du droit qu'accorde la loi du pays à un prisonnier

[1] Capitale de l'île.

de voir trois personnes à la fois, viennent régulièrement le visiter, dans le but d'être instruits plus parfaitement dans les vérités évangéliques. La plupart de ces personnes sont sous de bonnes impressions, et quelques-unes même sont converties au Seigneur; deux d'entre elles, après avoir, depuis peu, abjuré publiquement le papisme, ont été obligées de fuir, afin d'éviter les poursuites des prêtres. — Je trouvai, en effet, la porte de la prison entourée d'une foule de gens qui venaient pour être instruits, et le Dr Kalley me dit qu'il en avait déjà reçu plus de cinquante ce jour-là. — Si les prêtres avaient eu l'intention de propager ce qu'ils appellent hérésie, ils n'auraient, certes, pas pu faire usage d'un moyen plus puissant que celui qu'ils ont si étrangement employé, en persécutant le serviteur de Dieu. »

La seconde lettre est postérieure à la libération du docteur :

« Ce fut le premier jour de cette année qu'on lui accorda sa liberté; cet événement répandit la joie dans toutes les classes de la population ; il paraît que, depuis ce moment, un grand nombre de Portugais lui ont témoigné beaucoup d'amitié. — Le bien qu'il fait dans le pays est très-considérable. Il a établi dix-huit écoles, où près de huit cents personnes ont appris à lire et à écrire. Il a aussi fondé, à ses frais un petit hôpital, où l'on reçoit des malades indigents. Et il consacre à diverses œuvres de bienfaisance un revenu annuel de près de trente mille francs, que lui procure la clientelle de ses malades. Enfin sa maison est encore ouverte pour l'explication de la Parole de Dieu, et des foules empressées s'y rendent journellement. Le Seigneur fait ainsi son œuvre en dépit de l'adversaire. — Une jeune Portugaise, à qui notre ami avait donné une Bible, se hâta d'apprendre trente chapitres par cœur, disant : « Si les prêtres m'ôtent ma Bible, ils ne pourront pas « du moins me faire oublier mes trente chapitres. » —

Au reste la persécution est loin d'avoir faibli depuis cette époque. Elle menace, au contraire, de devenir sanglante ; mais elle s'est reportée sur les habitants du pays. On en jugera par l'article suivant du journal politique anglais le *Chronicle*, transcrit dans le journal français *le Siècle*, du 3 juin dernier :

« Une Portugaise, nommée Maria Joaquinâ, femme de Manuel Alvès, a été condamnée à la peine de mort, à Madère, pour avoir embrassé la religion protestante. Des témoins ont déclaré que cette femme, mère de sept enfants, avait dit que

l'hostie ne renfermait pas le corps de Dieu et que l'on ne devait pas adorer les images. Tel a été le motif de sa condamnation à être pendue. La ville d'Edinbourg a cru devoir s'intéresser à cette malheureuse. La municipalité a adopté une adresse à Lord Aberdeen, où elle le prie de faire des démarches pour arracher cette femme au gibet. Des copies du mémoire sont expédiées à Lord Howard de Walden, ambassadeur près la cour de Portugal, et à M. Stottard, consul d'Angleterre à Funchal, dans l'île de Madère. »

ENCORE QUELQUES EXEMPLES DE LIBÉRALITÉ CHRÉTIENNE AUX ETATS UNIS [1].

M. N. R. Cobb, de Boston, fit, à l'âge de dix-huit ans, une profession publique de sa foi en Christ, se vouant au service de Dieu dans la sphère d'activité où l'avait placé la Providence. Il était marchand, et il pensait que la pratique des affaires est un talent qu'on doit consacrer au Seigneur aussi bien que les capacités et les connaissances qu'exige la charge de ministre de l'Evangile.

A l'âge de vingt-trois ans, il écrivit et signa ce papier remarquable :

« Par la grâce de Dieu, je ne veux pas que ma fortune dépasse jamais 50,000 dollars.

» Par la grâce de Dieu, je consacrerai à des usages charitables et religieux le quart de mes profits nets.

» Si je suis jamais riche de 20,000 dollars, je donnerai la moitié de mes profits ; si de 30,000, les trois quarts; et si je viens à mes 50,000 dollars, je donnerai mes profits tout entiers. Qu'ainsi le Seigneur me soit en aide, ou qu'il donne ses biens à un dispensateur plus fidèle et qu'il me mette de côté. »

Cette résolution est datée de novembre 1821, et il s'y conforma scrupuleusement. Un jour, sa fortune se trouvant dépasser 50,000 dollars, il consacra de suite le surplus à fonder une nouvelle chaire dans l'Institut théologique de Newton ; la somme qu'il donna pour cela fut de 7,500 dollars. A son lit de mort, il disait à un ami qui lui parlait de ses nombreux sacrifices : « Par la grâce de Dieu, et *uniquement* par la grâce de Dieu, j'ai pu, sous l'influence de la résolution que j'avais

[1] Les traits suivants sont encore empruntés à l'ouvrage intitulé *De la Religion en Amérique*, dont le 1er vol. va paraître incessamment.

prise, donner plus de 40,000 dollars. Eh ! combien le Seigneur a été bon envers moi ! »

M. Cobb fut un chrétien actif, humble et dévoué, s'intéressant à la prospérité des églises naissantes, secondant selon ses forces les associations charitables et religieuses de son temps, assidu aux assemblées chrétiennes et plein de prévenances auprès des pécheurs dont l'âme se réveillait. Il avait fortement à cœur les intérêts éternels des personnes qui vivaient sous sa dépendance; doux et aimable dans ses manières, il fut en toutes choses un modèle de piété vraie et pratique.

Sa dernière maladie et sa mort furent paisibles; disons mieux, elles furent un triomphe. « Que c'est une belle chose que de mourir ! » s'écriait cet homme excellent. « J'ai eu dans ce monde beaucoup d'activité et j'ai fait de bonnes affaires; j'ai eu des jouissances ici-bas autant que personne; Dieu m'a fait prospérer; tout est de nature à m'attacher en ces lieux; je suis heureux dans ma famille; je possède une belle fortune; mais comme tout cela est misérable quand on est sur un lit de maladie. Rien n'égale ma joie de voir le ciel si près de moi. *Mon espérance en Christ* est de toutes les richesses la plus grande. Le sang de Christ, le sang de Christ, — *personne* que Christ ! Oh ! combien je bénis Dieu de ce qu'il a pourvu à ce qu'un pauvre pécheur tel que moi pût contempler avec joie un autre monde, par l'intermédiaire de son cher Fils ! Je puis bien dire, avec le frère Simoln : Dussé-je vivre autant que Methusélah, je ne pense pas qu'il fût possible de trouver un temps meilleur pour mourir. »

Mais peut-être avons-nous un exemple plus remarquable encore de libéralité chrétienne dans la personne de M. Salomon Goodell, de Vermont, qui mourut âgé d'environ 70 ans. On ne lira pas sans intérêt la notice suivante; elle vient d'une source qui mérite une pleine confiance.

« En 1800 ou à peu près, dit l'auteur de ce récit, je remarquai, dans le rapport de la Société des Missions de Connecticut, une contribution de 100 dollars sous le nom d'un M. Goodell. A cette époque, de pareils dons étaient fort rares, et je ne sais même si la Société dont il s'agit en avait jamais reçu d'aussi considérable. Je pensai que ce M. Goodell, était sans doute un riche gentilhomme qui avait jugé bon de fixer sa résidence dans l'intérieur du pays, et auquel notre Société inspirait une confiance particulière. Ma supposition me

parut d'autant mieux fondée, que chaque année on voyait arriver le don de 100 dollars par M. Goodell.

« Quand on fonda le Conseil Américain pour les Missions Etrangères, ce brave homme n'attendit pas la visite d'un agent, mais il fit dire à un membre du Conseil qu'il désirait de souscrire pour 500 dollars à employer immédiatement, puis pour 1000 dollars à capitaliser. Il envoyait d'abord 50 dollars qu'il ferait suivre de 450 autres dès qu'il les aurait entre les mains; et quant aux 1000 dollars, il en paierait l'intérêt jusqu'à ce qu'il eût livré la somme entière. Ce fut avec la plus scrupuleuse exactitude qu'il tint son engagement. Après avoir payé régulièrement l'intérêt convenu, il envoya peu avant sa mort 1708 dollars et 37 cent., c'est-à-dire bien au delà de ce qu'il avait promis.

» Mais il ne s'en était pas tenu là. Une fois entre autres il apporta lui-même au docteur Lyman, le membre du Conseil dont j'ai parlé tout à l'heure, une somme de 465 dollars. « Je » pense, Monsieur, lui dit le docteur, que c'est à tant moins » de votre engagement de 1000 dollars? » — « Oh! non, » répondit M. Goodell, l'engagement subsiste et c'est du » bon; ceci est une autre affaire. » Puis il expliqua qu'il destinait cette somme aux missions de Sérampore qui venaient alors d'essuyer de grandes pertes d'argent. « Je suis fâché, » ajouta-t-il, de n'avoir pu faire la somme ronde, mais j'es» père que cela viendra plus tard; en attendant, s'il y a quel» que chose à perdre sur les billets de banque, je vous le » bonifierai.

« Maintenant il faut dire que, si vous étiez allé faire visite à M. Goodell, vous n'eussiez point vu en lui un riche gentilhomme, mais un fermier tout simple, jouissant d'une modeste aisance et cultivant de ses mains un des coins les plus rudes des Montagnes Vertes. Tout ce qu'il possédait, il l'avait donc gagné par ses travaux et épargné par son économie. Sa maison était confortable; mais avec la ferme qui en dépendait, elle ne valait pas plus de 700 à 1000 dollars. La source principale de son revenu était une laiterie.

» Quand il fit ses 50 milles pour apporter ses 465 dollars, le 7 janvier 1814, offrande qui eût fait honneur à un généreux Lord de la Grande Bretagne, vous l'auriez vu arriver sous le simple attirail d'un bon fermier des montagnes. Au moment de sa mort toute sa garderobe ne valait pas ce que coûte sou-

vent un seul habit à bien des gens qui s'excusent de n'avoir pas le moyen de donner.

« Outre ce que nous avons dit, M. Goodell fit encore d'autres dons de même nature, si ce n'est de même valeur, aux Sociétés en faveur des missions domestiques. Il livra, d'une seule fois, 50 dollars à un évangéliste qu'il entretenait dans une ville près de son habitation. Il aida plusieurs jeunes gens pauvres qui désiraient de faire les études du saint ministère. Et il ne paraît pas qu'il ait mis aucune ostentation dans ses offrandes. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on avait toujours l'air de l'obliger quand on les acceptait. Il n'y cherchait point non plus l'expiation de ses péchés, car toute son espérance était manifestement en Jésus-Christ. »

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE. Entre les pétitions en faveur de la liberté religieuse qui ont fait, il y a quelque temps, au sein de la chambre des députés, le sujet d'une discussion aussi caractéristique des partis qu'instructive en elle-même, il s'en trouve une, revêtue de cent signatures, que nous aimons à citer ici, parce qu'elle révèle un beau mouvement religieux dans cette partie reculée de la France où la lumière de l'Evangile s'est levée depuis si peu de temps. Ces symptômes de vie chrétienne dans le département du Var, situé à l'extrémité Sud-Est du royaume, sont d'autant plus importants pour le règne de Dieu, qu'il touche à la province italienne de Nice, où quelques âmes ont aussi reçu la vérité et où l'intolérance absolue du gouvernement sarde ne leur laisse d'autre aliment spirituel que celui qu'elles viennent chercher sur terre française.

« Messieurs les députés,

« Nous soussignés, propriétaires et habitants des communes de Cagnes, de St.-Laurent et Cannes, arrondissement de Grasse, département du Var, tous membres de l'Eglise dite *catholique romaine*, avons l'honneur d'exposer à MM. les députés :

1° Que nous avons plus que des doutes sur la religion que les prêtres nous enseignent, étant pleinement convaincus qu'ils ont inspiré à nos pères, sous peine de se voir livrés au bras séculier, des dogmes contraires à la Parole de Dieu ou non ordonnés par elle ;

« 2° Que nous désirons de toute notre âme recouvrer la

religion, telle que Jésus-Christ l'a instituée, telle que les apôtres l'ont enseignée, et de nous réunir pour cela à l'Eglise chrétienne réformée dite *protestante*.

« Mais que, considérant que nous ne pouvons nous réunir pour nos prières, sans voir nos autorités municipales poussées par les prêtres, ne cesser de nous menacer de verbaliser contre nous, et de nous faire appliquer l'art. 291 du code pénal;

« Nous venons, en conséquence, supplier très-humblement et très-respectueusement nos honorables députés, de vouloir déterminer si l'art. 5[1] de la charte a force de loi dans notre chère patrie, ou bien de lui donner une interprétation qui mette fin à l'arbitraire qui pèse sur nous. »[2]

— *Paris*. Le tableau suivant donnera une idée de ce que font déjà, pour le règne du Sauveur, cette poignée de chrétiens évangéliques qui semblent perdus au milieu de la population catholique de la France. C'est un relevé, pour 1843, des recettes et des dépenses de sept sociétés religieuses dont le siége est à Paris :

			Recettes.	Dépenses.
Société	évangélique	fr.	93,815	94,712
Id.	des Missions,		92,014	70,616
Id.	Biblique française		77,636	74,586
Id.	de l'Instruction primaire		36,122	19,053
Id.	Biblique protestante		26,624	27,463
Id.	des traités religieux		25,684	32,023
Id.	des Intérêts généraux		11,570	10,996

— *Villefavard*. Nous apprenons que le ministre du roi vient de permettre enfin la célébration du culte évangélique dans cette commune, où M. le pasteur Roussel résidait depuis deux mois pour suppléer par des visites et des entretiens journaliers, aux assemblées publiques qui avaient été dissoutes à main forte.

Amérique. *Canada*. La Société biblique de Montréal a fait don de deux exemplaires de la Bible anglaise et du Nouveau-Testament français, pour être placés dans les salons de chacun des bateaux à vapeur qui font le trajet entre Montréal et Kingston, sur le fleuve St.-Laurent.

[1] Qui garantit la liberté des cultes à tous les Français.

[2] Ces persécutions sont allées jusqu'à intenter un procès au pasteur suffragant de la consistoriale de Marseille à laquelle le Var appartient, pour être venu édifier les signataires de cette adresse.

GUIDE DU MAÎTRE D'ÉCOLE et de la mère de famille, ou modèles de leçons pour servir à l'instruction de l'enfance. Traduit de l'Anglais sur la seconde édition. Paris 1843, Delay; Lausanne, Ducloux; etc. Un petit volume de 250 pages in-18° br. Prix: 1 fr. 5 rap.

Nous accueillons avec plaisir ce manuel destiné à faciliter chez les enfants le développement de l'intelligence et surtout à préparer le réveil du cœur. L'auteur nous paraît avoir atteint heureusement le but. Il est généralement clair et à la portée de l'âge auquel il s'adresse. Les questions qu'il présente sont ce qu'elles doivent être pour faire connaître l'objet auquel elles se rapportent et pour exciter l'activité intérieure de l'élève. Les sujets traités sont d'ailleurs intéressants et variés; ce qui n'empêche pas que, dans cette variété, l'unité ne se fasse constamment apercevoir et sentir; car tout dans ce petit livre tend à amener l'enfant à la connaissance de Dieu et à la vie de la foi.

SOIRÉES D'UN PASTEUR, par Fr. Théremin. Traduites de l'allemand sur la 2me édition. Publié par la Société pour traduction d'ouvrages chrétiens allemands. Neuchâtel 1844, J. P. Michaud; Lausanne, Ducloux; etc. Un vol. de 422 pages in-12°. Prix: 21 batz.

Un serviteur de Christ, après les journées laborieuses de son ministère, passe les heures de loisir qui les termine à méditer la plume à la main, à s'entretenir avec le Seigneur, ou à fixer sur le papier ses pensées et le fruit de ses expériences; son esprit et son âme s'épanchent ainsi sous les formes les plus variées: prose, poésie; dialogues, jugements sur des livres, récits allégoriques, fragments, dissertations, élévations à Dieu. Telle est l'origine d'un ouvrage bien connu en Allemagne sous le nom de «Heures du soir d'un pasteur», et d'où la Société de Neuchâtel a tiré ce volume en élaguant les poésies et les morceaux trop particuliers à la patrie de l'auteur. Tout n'y est pas à la portée des simples, tant s'en faut; nous ne voudrions pas non plus prendre sur nous la responsabilité de tous les énoncés de détails que renferme cet ouvrage: l'individualisme, qui, en Allemagne surtout, pousse tant d'hommes dans des idées particulières, laisse bien aussi apercevoir ses traces ici. Mais on retrouve partout, du moins, la foi et la vie d'une âme qui ne subsiste devant Dieu que par Jésus-Christ; et un intérêt particulier s'attache aux manifestations libres, originales, variées, par lesquelles ses sentiments prennent leur essor. Sans doute ceux qui, d'après cela, se sentiront attirés vers la lecture de ce livre, devront la faire avec circonspection, comme il le faut pour tout livre humain; mais ils seront aidés dans ces précautions par la préface des éditeurs français, qui renferme de bonnes directions à cet égard. En général, si la Socité de Neuchâtel, appelée à nous donner des ouvrages empruntés à un pays où la pensée est aussi libre et aussi hardie qu'en Allemagne, ne peut se borner toujours à des écrits parfaitement francs de tout écart de doctrine, comme elle le ferait pour des livres originaux, du moins a-t-elle soin d'en porter, dans ses excellentes préfaces, des jugements impartiaux. que l'on fera bien de lire avec attention.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 21. — 1844. Du 14 Juillet.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : *Missions évangéliques*. IV. Orient ; Mission juive de Jérusalem. — *Nouvelles diverses*. France ; Paris. Afrique du Sud ; Colonie du Cap ; Pays des Bochouanas. Amérique du Nord ; Pays des Sioux. — *Bulletin bibliographique*. L'Evangile et la Chine.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

III. ORIENT. — MISSION JUIVE A JÉRUSALEM.

Et je m'enquis touchant les Juifs réchappés, et touchant Jérusalem. Néhémie I, 2.

Il ne se peut que les Missions juives et celle de Jérusalem en particulier, n'excite, entre toutes les Missions, un profond intérêt chez les rachetés de Jésus-Christ qui s'enquièrent des progrès de son beau règne. Jérusalem n'est-elle pas *la ville du Grand Roi*[1] ? N'est-ce pas là que se sont passés les principaux faits de notre rédemption[2] ? N'est-ce pas de là, qu'après avoir *tout accompli*, le Seigneur est rentré dans sa gloire, et là que des anges annoncèrent aux disciples, qu'il *redescendrait de la même manière qu'ils l'avaient vu monter au ciel*[3] ? Ainsi le passé et l'avenir, l'histoire et la prophétie, les souvenirs et l'attente du peuple de Dieu : tout tend à fixer les yeux de la foi sur cette cité désolée, pour observer toutes les phases de ses destinées et en suivre les moindres développements. Qui,

[1] Matth. V, 35. [2] Rom. IV, 25. [3] Act. I, 11.

en voyant arriver un journal de Missions, ne lui a pas plus d'une fois adressé les mêmes questions que Néhémie fit à Hanani revenant de Juda : « Que font les Juifs ? Qu'est-ce qui se passe à Jérusalem ? » — Ces feuilles y eussent plus souvent fait une réponse, depuis quelques années, si nous n'avions eu à cœur d'éviter tous les débats auxquels a donné lieu pendant ce temps, l'évêché de Jérusalem fondé par les deux plus grandes puissances protestantes de l'Europe, l'Angleterre et la Prusse. Nous croyons que l'on en a dit et trop de bien et trop de mal, que l'on a rattaché à ce fait des espérances et des craintes également exagérées. Maintenant que les partis se sont calmés, il est permis de ne plus voir dans cet établissement qu'une Mission de l'église anglicane, mais une Mission du plus haut intérêt ; et dès lors nous aurons à cœur de tenir nos lecteurs au courant de ce qui la regarde.

La relation du voyage de recherches entrepris par quatre députés de l'église d'Ecosse[1] nous fournira sur les Juifs de Jérusalem et sur les commencements de cette Mission des données qu'on sera bien aise de trouver ici comme introduction aux détails qui vont suivre sur son état actuel :

Il y a environ dix mille Juifs dans toute la Palestine, dont cinq ou six mille à Jérusalem[2]. Au reste il est difficile de se procurer là-dessus des renseignements exacts : les Juifs ne sont pas disposés à les fournir, et leur nombre est souvent réduit par les ravages de la peste. Les Juifs qui viennent en Palestine, sont généralement d'un âge avancé, et ils laissent peu de famille après eux ; les nouveaux arrivants ne font ainsi que remplacer ceux qui meurent. Ils sont très-pauvres. Les contributions d'Europe ont diminué depuis quelque temps, et elles apportent avec elles les dissensions et les querelles. On ne voit point *les frères demeurer unis ensemble* dans Jérusalem[3]. Aucun Juif ne se fie à son frère. L'attente du secours annuel d'Europe engage beaucoup de Juifs à vivre dans l'oisiveté. Ainsi il y a parmi eux cinq cents pauvres reconnus pour tels et cinq cents autres qui reçoivent en secret des aumônes.

[1] *Les Juifs d'Europe et de Palestine*, dont l'annonce se trouve à la fin de ce N°. Voyez entre autres les pages 123, 124, 142, 146 et suivantes.

[2] D'autres estiment ceux de la Palestine à 12, et ceux de Jérusalem à 7 mille.

[3] Ps. CXXXIII, 2.

La plupart ne pourraient subsister en hiver s'ils n'étaient soutenus. Ils le sont tous par une contribution levée annuellement parmi leurs frères des autres pays. Quelques-uns seulement ont apporté avec eux ce qu'ils possédaient en Europe, ou s'en font passer les revenus; mais ceux-là même ont leur part des collectes, comme tout Juif étranger qui a habité un an Jérusalem. Au reste cette part est très-petite; cinq ducats (environ 80 fr. de France) en sont le maximum; aujourd'hui elle est beaucoup plus faible encore. Jadis les collectes se faisaient par des messagers envoyés de Jérusalem dans les divers pays. Mais cette méthode était trop dispendieuse. A présent les dons recueillis spontanément dans les synagogues, sont envoyés à un riche négociant juif d'Amsterdam, nommé Hirsch Lehren, qui prend le titre de «Président de la Terre-Sainte;» et celui-ci les transmet au consul autrichien à Beyrouth, qui les fait passer aux Juifs de Jérusalem. On estime généralement cette somme à quatre mille ducats (environ 70,000 fr. de Fr.), dont il faut retrancher quelques valeurs envoyées nominalement à certains individus par leurs amis d'Europe [1]. — Quelques Juifs tiennent des boutiques; un plus grand nombre sont des colporteurs; il en est très-peu qui exercent un métier, et pas un seul ne cultive la terre de ses pères. Une des causes de leur pauvreté, est qu'ils sont obligés de payer pour leurs logements un loyer plus fort que les individus des autres nations; il arrive aussi que leurs rabbins, loin de les protéger, les trompent et les oppriment. Les Juifs sont détestés par le commun peuple, et exposés à de continuelles vexations. Les soldats pénètrent souvent de force dans leurs demeures, et les obligent à leur prêter des objets qu'ils ne leur rendent jamais. — Les chrétiens de profession qui habitent le pays (Grecs, Arméniens, Catholiques) se montrent encore plus hostiles envers les Juifs que les Mahométans eux-mêmes; de sorte qu'au jour du danger, un Juif se refugierait plutôt dans la maison d'un turc que

[1] Plus récemment des plaintes se sont élevées sur l'administration de H. Lehren, sur le titre qu'il s'arroge et sur les vexations que se permettent ses agents, en sorte que les Juifs d'Allemagne ont déclaré suspendre leurs dons jusqu'à ce que Lehren ait rendu compte En Italie les Juifs ne permettent des collectes que tous les 10 ans, et ils exigent qu'elles soient faites directement par le grand rabbin de Jérusalem, qui prélève pour ses frais 40 p. cent des sommes perçues. Il y envoie néanmoins un fondé de pouvoir à qui il cède 25 p. cent, et ne s'en réserve que 15. — Une moitié de tous les dons sert pour payer les intérêts de la dette (qui est de plus de 11,000 ducats) et les frais des synagogues; l'autre se répartit inégalement entre les individus, classés pour cela en quatre catégories suivant leurs rangs.

dans celle d'un chrétien. Ils n'osent jamais, par exemple, passer devant la porte du saint sépulcre.

Le premier agent de la Société anglaise en Palestine, fut, un ministre suisse, nommé Tschudi, qui y vint en 1820, et qui fut surtout occupé à distribuer les Écritures aux Juifs. Joseph Wolf fit ensuite deux visites à Jérusalem, et eut beaucoup de relations personnelles avec ceux de sa nation, auxquels il laissa l'impression profonde que les vrais chrétiens désirent sincèrement leur salut. Bientôt après M. Way, accompagné du ministre Lewis et de quelques Juifs convertis, vint tenter une Mission en Palestine. Il loua un ancien couvent à Antoura, avec l'intention de fonder une espèce de séminaire pour les missionnaires; mais sa santé le força de retourner dans son pays natal. En 1824, le médecin Dalton rejoignit M. Lewis, qui repartit aussi la même année pour l'Angleterre. Alors arrivèrent à Jérusalem deux missionnaires américains, MM. King et Pliny Fisk, qui, de concert avec Dalton, louèrent un des petits couvents de la ville, pour y établir une maison. Fisk mourut en novembre 1825; King se tourna vers la Grèce, et Dalton, laissé seul encore une fois, fut, la même année, rejoint par Nicolayson, que la mort de Dalton, survenue un mois après, laissa seul à son tour. Nicolayson passa ce premier hiver à Bayrouth, occupé à étudier la langue. L'été suivant une révolte, qui éclata dans le pays, le força de se retirer à Safet, une des quatre villes saintes de la Judée, où il vécut un an entier. Là il eut beaucoup de relations avec les Juifs et fit une grande impression sur leur esprit, ce qui excita chez les rabbins une violente jalousie. Ils menacèrent d'excommunier l'homme qui lui louait sa maison et la femme qui lui lavait son linge, en sorte qu'il fut obligé de quitter la ville. — Jusqu'en 1832 Nicolayson se consacra aux Juifs du nord de l'Afrique. Mais à cette époque, après la prise de St-Jean d'Acre par Ibrahim, fils du Pacha d'Égypte, la Syrie tout entière fut ouverte aux messagers de Jésus-Christ; et Nicolayson vint passer l'été à Sidon, où il eut de fréquentes relations avec les chrétiens et les Juifs. Il commençait même à y construire une petite maison quand les prêtres grecs lui suscitèrent divers obstacles. En 1833, il fut rejoint par Calman, juif converti, et ils visitèrent ensemble les villes saintes. Les manières simples et affectueuses de Calman, exercèrent une heureuse influence sur les Juifs. A Tibériade et à Safet en particulier, ils eurent avec eux des relations encourageantes. Au printemps de 1834, Nicolayson se

retrouvait à Jérusalem, habitant avec deux missionnaires américains[1] la même maison qu'il y occupe encore aujourd'hui, lorsqu'une révolte éclata, et qu'ils se trouvèrent, un dimanche matin, comme assiégés dans leur demeure. Les soldats avaient abandonné la ville à la merci des habitants. Le même jour un tremblement de terre se fit sentir. Ils furent complétement enfermés jusqu'au vendredi ; mais cinq ou six semaines après, ils étaient encore chez eux en état de siége, et pendant 10 jours ils ne se nourrirent que de riz. Les maladies et les morts dispersèrent encore la mission, jusqu'au printemps suivant. Deux nouveaux missionnaires américains arrivèrent alors ; mais l'un d'eux mourut déjà la même année. On peut dater de cette époque l'établissement définitif de la mission de Jérusalem. C'est alors, en 1835, que l'on songea, pour lui donner quelque stabilité et pour offrir aux Juifs la vûe d'un culte chrétien qu'ils ne pussent plus accuser d'idolâtrie, à construire une église évangélique où le service se fit en hébreu. En 1838, Nicolayson, resté seul depuis une année, fut rejoint par Pieritz, et Levi, et plus tard par les deux médecins Gerstman et Bergheim, tous Juifs convertis à l'Evangile.

C'est par d'aussi laborieuses préparations, que devait être frayé le chemin à la mission actuelle. Toutefois ces premiers commencements même ne furent pas sans quelques fruits. Un Juif nommé Siméon avait été réveillé à Bucharest ; il avait reçu un N. Testament et quelques traités d'un autre Juif qui ne les comprenait pas lui-même. En cherchant quelqu'un qui pût achever de l'instruire, il rencontra Nicolayson à Smyrne et vint avec lui à Jérusalem. Sa femme refusa longtemps de quitter la Valachie pour l'y rejoindre ; mais elle se laissa enfin persuader, et après une maladie qui lui fit faire de salutaires réflexions, elle fut baptisée avec toute sa famille en avril 1839[2]. Elle est devenue en quelque sorte missionnaire auprès des femmes de son peuple. Un jeune Juif, ami de Siméon, Hyman Paul Sternschuss, reçut le baptême sept semaines plus tard.

[1] La Mission américaine à Jérusalem s'adressait surtout aux chrétiens indigènes parmi lesquels il se fit beaucoup de bien. Quelques âmes furent converties ; des écoles furent fondées, de jeunes filles élevées par les femmes des missionnaires, et de bons livres répandus. Mais la nécessité de renforcer les autres postes de la Syrie a contraint la Société américaine, il y a plus d'un an, d'abandonner Jérusalem.

[2] Nous omettons sur cette intéressante famille et sur la conversion des deux juifs mentionnés plus bas, d'autres détails déjà insérés dans l'année 1841, N° 17, p. 265 et suivantes.

Mais le premier Juif natif de Jérusalem qui ait été converti, est le rabbin Joseph, jeune homme très-instruit et considéré de sa nation. Lorsqu'il se déclara pour l'Evangile, on prononça dans les synagogues un *herem* ou ban d'excommunication contre les missionnaires et contre tous ceux qui auraient des relations avec eux. Mais lorsque le docteur Gerstman arriva, les Juifs passèrent par-dessus la défense. On décida un nouvel *herem*; mais ce fut en vain: personne n'y eut égard, et le rabbin Israël refusa de le prononcer, disant qu'il ne voulait pas empêcher ses pauvres frères malades de se faire guérir. Ce fait intéressant prouve la grande importance des médecins missionnaires.

En 1842, l'arrivée d'un évêque protestant à Jérusalem fut pour cette mission le commencement d'une ère et d'une impulsion nouvelles. Le personnel fut augmenté; des sommes considérables furent consacrées à cette œuvre; et si des vues politiques ont pu lui susciter quelques obstacles, les fruits n'en ont pas moins été réels et réjouissants. L'évêque Alexandre, entré dans la ville sainte le 21 janvier 1842, en a dès lors consacré l'anniversaire à un jour d'actions de grâces auquel il a, deux fois déjà, invité les Amis d'Israël dispersés dans tous les pays de l'Europe[1]. Les circulaires qu'il a publiées à cette occasion, renferment un aperçu de ce qui s'est fait à Jérusalem pendant l'année écoulée. Nous en donnons ici un résumé:

Dans la première année, le baptême fut administré à toute une famille juive, ainsi qu'à plusieurs enfants de parents juifs précédemment convertis; des prosélytes furent admis à la sainte cène; un couple de chrétiens juifs reçut la bénédiction nuptiale, et l'imposition des mains, comme ministre de la Parole, fut administrée par l'évêque à un prosélyte ainsi qu'à un missionnaire de l'Abyssinie[2] et au chapelain d'une frégate anglaise. — Dans la seconde année, huit nouveaux baptêmes ont eu lieu; un plus grand nombre de candidats ont demandé l'instruction préparatoire; trente-six Juifs étaient connus comme s'approchant en secret de l'Evangile; jusqu'à vingt

[1] Le roi de Prusse, chaud protecteur de l'évêché de Jérusalem, a exprimé dans un rescrit personnel, le vœu que cet anniversaire du 21 janvier fût célébré par tout son royaume, et il l'a été en effet, avec beaucoup d'intérêt, surtout la première fois.

[2] M. Muhleisen, qui n'a pu rentrer dans le Choa.

chrétiens d'entre les Juifs ont souvent participé à la fois, dans la communion avec leurs frères d'entre les gentils, à la cène du Seigneur qui se célèbre tous les mois; la Mission a jeté dans le pays deux stations secondaires, l'une à Safet [1] et l'autre à Beyrouth; enfin, les Juifs de Hebron et de Jaffa ont été visités, et ces deux villes [2] ne tarderont pas à devenir de nouveaux postes missionnaires. Dès les premiers jours de cette seconde année, en janvier 1843, la construction de l'église protestante fut, il est vrai, suspendue par ordre du gouvernement turc; de jour en jour les missionnaires nourrissaient l'espérance d'obtenir la levée de cette défense; voyant qu'elle tardait, ils ont résolu d'abandonner la chambre haute dans laquelle, comme les premiers disciples, ils s'étaient assemblés jusqu'alors, mais qui ne pouvait plus contenir tous les assistants, et ils ont approprié au culte une salle de l'ancienne maison de la Mission construite précédemment par Nicolayson; là ils ont eu la joie de célébrer le service divin pour la première fois le jour de Noël dernier, d'une manière plus convenable et moins insalubre tout ensemble: ce nouveau local peut contenir 150 auditeurs. Au reste aucune des branches de l'activité missionnaire n'a été interrompue avec la construction de l'édifice extérieure, et quant à celui-ci même, nous sommes heureux de pouvoir ajouter que les papiers publics ont récemment annoncé la reprise de la bâtisse par permission expresse du Sultan. — Les missionnaires, durant ces deux années ont en général joui d'une bonne santé, quoiqu'ils aient presque tous dû racheter le climat et le séjour si mal saint de Jérusalem. Une seule mort est venue éclaircir leurs rangs, celle de Mme Ewald qui a eu lieu ce printemps, et qui n'a pas été une perte beaucoup moins sensible pour la Mission que pour M. Ewald lui-même.

Ajoutons encore ici un tableau du personnel de la Mission, en marquant d'une étoile ceux qui appartiennent à la nation juive par leur naissance:

L'évêque *Alexandre* *, chef de la Mission; — MM. *Nicolayson* et *Ewald* *, ministres de la Parole de Dieu; — Dr *Macgowan*, médecin en chef, *Bergheim* *, médecin en second et deux aides pour l'hospice; — *Rosenthal* *, interprête; —

[1] L'un des missionnaires de Safet est cet ami de Siméon, Hyman Paul Sternschuss, dont nous venons de rappeler le baptême.

[2] Hebron est devenu dès lors, en effet, une troisième annexe de la Mission.

Calman *, directeur des établissements d'éducation; — *Critchlow*, architecte et surintendant des travaux. — En tout dix personnes, sans compter les femmes et les employés des divers établissements qui dépendent de la Mission.

L'hospice est achevé et contient une grande salle pour chaque sexe. — La mission possède des écoles et aussi un collége plus relevé. — Une maison a été louée pour un établissement de travail en faveur des Juifs convertis qui sont abandonnés de leur peuple, et un charpentier européen va y former les prosélytes à son utile métier. Enfin l'on s'est assuré d'un autre local pour y recevoir et y instruire les convertis ainsi que ceux qui cherchent la vérité. Leur position si difficile à Jérusalem, rend ces deux derniers asiles fort nécessaires. — A l'église dont la construction va se reprendre, comme nous l'avons dit, seront joints de vastes bâtiments qui recevront plus tard les familles des missionnaires et toutes les dépendances de la Mission.

Nous terminerons pour aujourd'hui cet exposé par quelques détails caractéristiques sur trois prosélytes juifs dont le journal de la Mission a depuis deux ans, beaucoup entretenu ses lecteurs :

Trois rabbins [1], *Abraham, Benjamin* et *Eliézer*, qui dès longtemps cherchaient la vérité, avaient été enfin convaincus de la divinité de l'Evangile. Le 4 octobre 1842, ils résolurent d'aller avec leurs familles, faire un séjour à Jaffa (l'ancienne Joppe), dans l'espérance que loin des intrigues et des menaces, ils pourraient mieux exposer à leurs femmes le mobile de leur entrée dans l'église chrétienne, et les persuader, sinon de les suivre, du moins de rester avec eux. Trahis par un Juif qu'ils croyaient ami, ils virent leur plan déjoué par les rabbins, et purent à grand'peine se réfugier chez le missionnaire Ewald pour éviter les violences qui leur étaient préparées. Le lendemain Ewald se rendit auprès de leurs femmes que l'on avait exaspérées au plus haut point, et les engagea à venir ainsi que leurs docteurs, conférer avec les trois néophytes. Bientôt, en effet, se présentèrent les principaux rabbins qui eurent avec eux une discussion violente. Là-dessus arrivèrent l'évêque Alexandre et le missionnaire Nicolayson; le premier rabbin consentit à discuter avec l'évêque; mais un autre lui rappela que le tal-

[1] Voyez déjà sur leur premier réveil, le N° 17 de ces feuilles en 1841, page 267.

mud défendait de conférer avec ceux qui n'admettaient pas la tradition, et qu'ils n'étaient venus que pour entendre des trois accusés les raisons qui les avaient entraînés dans l'apostasie. Ceux-ci exposèrent alors que, depuis quelques années, ils avaient eu toutes sortes de doutes au sujet du talmud ; que ces scrupules avaient beaucoup augmenté, quand ils en étaient venus à le comparer avec l'Ecriture sainte ; et que leurs recherches les avaient enfin conduits à la conviction que Jésus de Nazareth est le Messie, et l'Evangile le seul chemin du salut. Quant à leurs femmes, ils exprimèrent le désir qu'elles continuassent à vivre avec eux, et l'assurance, que, dans ce cas, ils n'emploieraient jamais aucun moyen de contrainte pour les détourner du culte juif.

Sur ces entrefaites, le rabbin *Iéschaiah*, qui gère à Jérusalem les affaires du consulat russe, s'était adressé au consul anglais, M. Young, pour réclamer les trois prosélytes, qui, en qualité d'anciens sujets russes, ressortissaient à sa juridiction[1]. En vain l'évêque répondit-il, que les trois rabbins ne s'étaient en aucune manière placés sous la protection anglaise, et qu'ils n'avaient cherché un refuge chez Ewald que comme chez un simple particulier de leurs amis ; dans une conférence qui eut lieu entre MM. Alexandre et Young, ils apprirent que le consul russe, qui réside à Jaffa, se trouvant alors à Jérusalem, avait promis aux Juifs de réclamer leurs trois compatriotes ; et comme d'ailleurs la loi russe d'après laquelle ceux-ci devaient être jugés, assure à tous une pleine liberté religieuse, il n'y eut plus de motif pour résister. Les trois prosélytes, qui avaient montré beaucoup de fermeté contre les attaques des Juifs, parurent fort abattus à cette nouvelle. Mais les missionnaires leur promirent d'avoir encore une entrevue avec le consul russe ; et celui-ci leur donna toute certitude que leurs amis ne seraient en rien molestés. Sous la conduite de ses propres janissaires et accompagnés de MM. Ewald et Nicolayson, ils se rendirent chez le consul qui les assura de nouveau de sa protection ; il les laissa libres de demeurer où ils voudraient pourvu qu'ils s'engageassent à venir répondre aux accusations du rabbin Iéschaiah. Ils se décidèrent à retourner chez

[1] C'est ainsi que, sous un prétexte ou sous un autre, une multitude d'habitants de la Turquie ressortissent aux divers consuls ou représentants des puissances européennes dans cet empire. L'arbitraire souvent si cruel qui y règne, a pu dans une foule d'occasions rendre très-salutaire cet ordre de choses ; mais quel ne doit pas être l'état de faiblesse et de dissolution d'un gouvernement qui est aussi peu maître chez soi ?

M. Ewald, jusqu'à ce qu'ils connussent mieux les dispositions des Juifs à leur égard, et ils y restèrent assez tranquilles jusqu'à la fin de la semaine. Le 8, jour de sabbat, les Juifs ne purent rien entreprendre contre eux; mais ils s'efforcèrent d'autant plus, dans la maison d'Ewald où ils avaient toujours libre accès, à les détourner du baptême par tous les moyens imaginables. Toutefois la fermeté de ceux-ci lassa tous leurs efforts. — Le dimanche, on espérait qu'ils accompagneraient les missionnaires au culte public; mais ils n'eurent pas le courage de faire ce pas, dans la crainte que les Juifs ne crussent qu'ils allaient être baptisés. Ils restèrent donc à la maison, et Ewald étant malade, ils furent presque tout le jour abandonnés à eux-mêmes contre les attaques des Juifs. Benjamin reçut entre autres la visite d'un frère auquel il est fort attaché, et ce frère le conjura avec tant d'instances de ne pas jeter la désolation dans sa famille, que Benjamen eut la faiblesse de retourner vers les Juifs. Lorsque les missionnaires revinrent de la chapelle, ils ne le trouvèrent plus; ils apprirent qu'il était venu une foule de rabbins qui l'avaient comme entraînés hors de la maison, et lorsque ses deux amis n'avaient plus entendu sa voix, ils étaient allés à sa recherche dans les rues voisines sans avoir pu le découvrir. — Les deux prosélytes déclarèrent de nouveau leur ferme résolution de demeurer fidèles à l'Evangile. Mais ne pouvant plus rester chez Ewald qui était malade, ils préférèrent se retirer chez le Juif converti Siméon [1]. Les missionnaires, craignant que les Juifs n'y fussent moins contenus que chez eux, les sollicitèrent à plusieurs reprises de se rendre plutôt chez Nicolayson. Ils y vinrent, en effet, portant une lettre de Benjamin qu'ils ne montrèrent pas au missionnaire; mais ils retournèrent bientôt chez Siméon et le soir du lundi 10, arriva la nouvelle qu'ils avaient aussi passé du côté des Juifs.

On aurait tort de condamner trop sévèrement la faiblesse, coupable sans doute, de ces trois hommes exposés à de si rudes combats. Ils n'avaient point en réalité abandonné la foi à l'Evangile; et ils en envoyèrent plus d'une fois l'assurance à leurs amis de la Mission. Ils travaillèrent aussi dès ce moment à dégager leurs affaires de toute complication avec les autres Juifs, afin d'être plus libres dans leurs démarches dès qu'il se présenterait une nouvelle occasion de professer leur croyance.

[1] Dont nous avons parlé plus haut.

Du reste la conduite des Juifs envers eux n'eut pas sur leurs compatriotes les effets terrifiants que les missionnaires pouvaient craindre. Plusieurs, au contraire, même d'entre les rabbins, vinrent peu après s'annoncer comme convaincus de la vérité du christianisme et désirant le professer ouvertement; mais ils manifestèrent tous l'intention de quitter Jérusalem pour aller faire ailleurs ce pas décisif. De tels actes accomplis dans la ville sainte auraient sans doute une plus grande influence sur tout le Judaïsme talmudiste dont elle est en quelque sorte le centre et le foyer. Mais les missionnaires connaissent bien les terribles obstacles qui s'y opposent et attendent dans la patience de meilleurs jours pour les prosélytes de Jérusalem; ils espèrent en voir l'aurore dans l'envoi d'un consul-général prussien pour la Palestine; la nomination du Dr Schulz à cette fonction importante, montre assez qu'elle doit devenir sous la bénédiction de Dieu, un précieux appui pour la Mission.

Les chefs de la synagogue, comprenant bien qu'ils n'avaient rien gagné sur les convictions intérieures des trois prosélytes, et que ceux-ci seraient parmi les Juifs comme un levain sans cesse agissant, résolurent de prendre des mesures énergiques. Ils prononcèrent l'excommunication contre tout individu qui entretiendrait des relations avec eux, et les menacèrent de la même peine s'ils continuaient d'en avoir entre eux ou avec les missionnaires. C'était le 27 octobre que cet arrêt devait être solennellement proclamé. Abraham et Benjamin étaient présents dans la synagogue; la mort d'une fille en avait éloigné Eliézer. Dès que les deux premiers virent ce qui se passait, ils se sentirent obligés par leur conscience de protester contre ces actes, et de réclamer à leur tour la protection russe dont les lois s'opposaient à de tels procédés. Les rabbins, poussés par là au dernier degré de la colère, répondirent qu'ils ne s'embarrassaient ni des Russes ni de leur consul, firent sonner du cor appelé chofar, qui n'est ordinairement employé que pour annoncer la fête de Pâques, allumèrent des flambeaux qu'ils éteignirent ensuite, et proclamèrent au milieu de ces cérémonies la terrible excommunication. Les deux prosélytes voulurent alors s'échapper; mais il était trop tard: les portes étaient gardées, et les Juifs voyant qu'ils ne gagnaient rien sur eux, leur tombèrent dessus et les maltraitèrent indignement. Meurtris et blessés, Abraham et Benjamin furent enfin chassés de la synagogue et cherchèrent un refuge dans la maison de Nicolayson; ils y restèrent jusqu'au 31 octobre, bien résolus, semblait-il,

de demeurer fermes et de ne pas retourner à leur peuple. Mais les Juifs surent si bien mettre en jeu, pour les gagner, les sollicitations de leurs femmes et d'Eliézer lui-même, qu'un matin, le missionnaire ne les trouva plus dans sa maison. Tombés de nouveau entre les mains des leurs, ils furent contraints de nommer 26 d'entre eux qui penchaient pour l'Evangile et qui furent également menacés de l'excommunication. Peu après arrivèrent les secours d'Europe, et 36 Juifs furent non-seulement privés momentanément de leur part, jusqu'à ce qu'ils eussent renoncé au christianisme, mais encore obligés de souscrire des engagements de 5 à 100 louis, payables dans le cas où ils auraient de nouvelles relations avec les missionnaires.

Ces débats produisirent une si grande sensation parmi les Juifs de Palestine que, le 25 novembre, on vit arriver à Jérusalem des députés de Tibériade, pour s'informer s'il était vrai, comme le bruit en avait couru, que quatorze rabbins y avaient embrassé le christianisme. A Jérusalem même, le rabbin d'une des synagogues, recourut au moyen déjà souvent employé par les ennemis de la vérité, celui de brûler toutes les Bibles, ayant très-bien jugé que c'est ce Livre de Dieu qui porte la conviction dans les âmes.

Nous nous hâtons d'ajouter, que le Seigneur a enfin donné la victoire à ces trois témoins si douloureusement éprouvés. Mais nous renverrons à une autre fois la suite de leur histoire et la fin de cet article sur Jérusalem.

(La fin prochainement.)

NOUVELLES DIVERSES.

France. *Paris.* Le comité des Missions évangéliques vient d'adresser à ses amis l'invitation de consacrer d'une façon plus spéciale l'assemblée du premier lundi d'Août prochain, à offrir avec lui au Seigneur des actions de grâces, soit pour la protection qu'il a accordée aux missionnaires français dont pas un n'a succombé aux fatigues excessives ni aux continuels dangers de leur vocation, soit pour la bénédiction plus signalée encore qui a formé autour d'eux, en si peu de temps, des églises si prospères. Nous extrayons de cet appel les lignes suivantes, qui serviront non-seulement à le recommander auprès de nos lecteurs, mais encore à mettre sous leurs yeux un tableau abrégé des Missions françaises au Sud de l'Afrique.

« Il y a à peine 10 ou 12 ans que les missionnaires Lemue, Rolland, Pelissier, erraient encore dans le désert, à la recherche d'une station et d'un peuple ; et que les missionnaires Arbousset et Casalis, venant de France, se rendaient au milieu de la tribu encore inconnue des Bassoutos ; et aujourd'hui Motito, Béthulie, Béerséba, Morija, Thaba-Bossiou, Mékuatling même, fondé plus tard, comptent parmi les plus importantes et les plus prospères stations du Sud de l'Afrique ; cette Mission ne fait que de naître, et déjà elle a obtenu des résultats étonnants. Un peuple entier, le peuple des Bassoutos, est en grande partie transformé ; le goût pour la lecture est partout répandu ; des milliers de sauvages lisent et écrivent avec la même facilité ; des portions considérables de la Bible sont entre les mains de tout le monde ; la presse de la station multiplie les livres chaque jour ; la guerre est éteinte, le cannibalisme est détruit, la polygamie est proscrite, la superstition rougit d'elle-même ; des âmes se sont sincèrement converties au Seigneur. Il existe, au sein de ces déserts, des églises, qui par la foi, la piété, le zèle, et même la connaissance, sont au-dessus de beaucoup d'églises protestantes d'Europe. Devant ces résultats si vastes et si prompts, il est impossible à un cœur chrétien de ne pas éprouver un sentiment profond de reconnaissance. Ces succès ne viennent ni de l'habileté du Comité-Directeur, ni de l'activité des missionnaires ; d'autres Comités avaient plus de sagesse, d'autres missionnaires avaient plus de zèle, et n'ont pas obtenu les mêmes fruits de leurs travaux : ils viennent de la bonté du Seigneur, qui a eu compassion des Bochouanas et de nous. C'est de lui que procède tout succès ; c'est à lui qu'il faut rapporter toute gloire : à nous la confusion de face, à lui l'honneur et l'action de grâces. »

Les dernières nouvelles d'Afrique toutes encourageantes et réjouissantes, ont surtout décidé le comité à faire cet appel. Nous en transcrivons quelque chose plus bas.

— Comme moyen d'entrer mieux encore dans les sentiments que suppose l'appel du comité de Paris, nous recommandons à nos lecteurs le beau rapport qu'il a récemment publié et dont la lecture fortifie la foi en même temps qu'elle excite à l'action de grâces. Il n'y a pas jusqu'au tableau des donateurs, toujours si aride, qui n'y soit édifiant. On y voit les noms de 196 chrétiens bassoutos de la seule station de Béthulie, qui, après avoir été les prémices de la mission, désirent d'en être les appuis ;

selon leurs ressources, et dont les contributions forment ensemble pour cette année la somme de 600 fr.

Afrique du Sud. *Colonie du Cap.* A Wagenmakers valley, ancienne colonie de refugiés français et station de la Société des Missions, plusieurs candidats sont récemment entrés dans l'Eglise par le baptême. Les bâtiments et les terres de la station viennent d'être définitivement cédés par les propiétaires à la Société de Paris.

— *Pays des Bechouanas.* Voici la substance des dernières nouvelles reçues par le Comité de Paris. — Celles de *Béthulie* étaient toujours fort réjouissantes. La station de *Béerséba* avait été menacée de deux dangers sérieux: la maladie qui moissonnait les habitants et les colons émigrants dont les plans compromettaient l'avenir de la station. Le premier danger est diminué; le second a presque entièrement disparu. Le gouvernement du Cap a fait avec les Bassoutos et leur roi Moshesh, une espèce de traité par lequel il leur reconnaît la propriété de leur territoire; ce qui lui donnera tout naturellement lieu de les protéger contre les attaques des colons. La superstition a reçu un grand échec. A la suite d'enchantements qui devaient amener la pluie et chasser les sauterelles, le missionnaire rassembla toutes les impuissantes idôles qui lui avaient été livrées et fit voter l'assemblée sur leur sort. Ce jugement solennel les condamna au feu; et elles ont été brûlées séance tenante, devant l'église de la Mission. Leurs partisans n'ont pas même voulu s'opposer à la sentence. De nombreux candidats se préparent à entrer dans l'Eglise, et les écoles de la station offrent un aspect qui prouve jusqu'à quel point la soif d'instruction est ardente chez ce peuple. — A *Morija* et à *Thaba-Bossiou*, le réveil continue et s'étend. A la dernière fête de Noël, 36 candidats reçurent le baptême dans la première de ces stations; plus de mille personnes, venues de toutes parts, assistaient à la cérémonie qui eut lieu en plein air et laissa dans les cœurs les émotions les plus profondes. Les petits discours prononcés par les nouveaux et les anciens membres de l'église furent aussi des plus touchants. — A *Mékuatling*, M. Daumas a baptisé dix personnes; un grand mouvement a lieu dans les environs de la station, et 60 candidats sont préparés pour le baptême. — Les missionnaires Schrumpf et Maitin sont à leurs postes et commencent leur œuvre au milieu des circonstances les plus encourageantes.

Amérique. *Sioux.* Les dernières nouvelles reçues des mis-

sionnaires vaudois, annoncent que l'opposition à leur œuvre semble être plus forte que jamais. On a persuadé aux Sioux que, s'ils pouvaient faire tomber l'école, ils obtiendraient en espèces l'argent que le gouvernement avait stipulé pour l'instruction des Sauvages lors de la vente de leurs terres; et pour atteindre ce but ils refusent de confier leurs enfants aux serviteurs de Christ. Ceux même qui le voudraient, n'osent pas le faire, par la crainte qu'ils ont des autres. Néanmoins l'école de Red-Wing a compté, pendant la dernière saison, de 10 à 20 écoliers. Les chefs de cette opposition se sont adressés à l'agent qui réside à St-Pierre; ils ont été fort surpris d'apprendre que les missionnaires ne reçoivent rien du gouvernement et que, quand même les Sioux parviendraient à faire tomber l'école, ils n'en obtiendraient eux-mêmes rien de plus. Les missionnaires en sont à désirer qu'on abandonne une fois pour toute aux Sioux, les valeurs stipulées dans le traité pour les écoles, espérant qu'alors ils jouiraient tranquillement du privilége de les instruire. Toutes les stations des Sioux rencontrent en ce moment de semblables difficultés. Celle du *Lac-qui-parle*, dirigée par le Conseil américain des Missions, a été exposée à des attaques réelles; une partie du bétail a été tué; un des bâtiments a été forcé, et les ennemis ont intimé aux missionnaires, avec menaces, l'ordre de quitter le pays; ce que dans aucun cas la distance si reculée de cette Mission et la saison glaciale ne leur eussent permis de faire. Dès lors, nos amis n'en avaient plus eu de nouvelles. L'opposition est si générale, que les sept principales bandes des Sioux se sont entendues pour envoyer à Washington une députation composée de six représentants de chacune, afin de chercher à obtenir l'argent, objet de leur convoitise. Ils ont résolu en même temps de demander que tous les missionnaires quittent leur pays. Exécuteront-ils leur projet? c'est ce que l'on ne peut encore dire. — Au reste cette opposition si violente n'est point générale parmi les Sioux; elle est le fruit des intrigues de quelques prêtres romains, ainsi que des marchands, poussés par leur intérêt et par leur bigotterie. Le gros de la nation paraît plutôt favorable aux missionnaires et disposé à les écouter. A Red-Wing le culte public en sioux a cessé, il est vrai, par suite de ces intrigues; mais le missionnaire Gavin n'a jamais reçu les visites d'un si grand nombre de Sauvages empressés à venir s'enquérir de la vérité. Madame Dentan a aussi la confiance de bien des femmes, qui ont renoncé à leurs su-

perstitions et sont convaincues de la vérité de l'Evangile, mais qui n'ont pas le courage de se déclarer. Ainsi, malgré l'inimitié qui se manifeste chez quelques meneurs, on peut espérer que le Seigneur prépare en secret beaucoup d'âmes pour son royaume, et l'on pourrait même croire, par analogie avec ce qui arrive souvent en cas semblable, que cette opposition n'est autre chose que les efforts du grand ennemi de Dieu, qui sent que son empire est menacé. — La santé du miss. Dentan est toujours très-faible et ne laisse guère d'espérance de guérison. Mais la paix et la force du Seigneur règnent dans cette famille affligée. La lettre de Madame Dentan, dont nous n'offrons ici que le squelette, respire une foi, un calme, un abandon à la Providence paternelle de Dieu, qui édifient puissamment et font du bien à l'âme. Elle sera insérée sans doute dans le rapport que prépare le Comité des Missions.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

L'Evangile et la Chine : Trois discours sur les Missions évangéliques en Chine, prononcés à Genève dans l'Assemblée du Casino, par B. de Watteville, Genève 1844, Mme Beroud et Guers ; Lausanne, Ducloux ; etc. Un vol. de 190 pag. in-12. Prix : 1 fr. 05 r.

Voici le second mémoire que nous devons aux assemblées générales de missions qui ont lieu chaque mois à Genève. C'est une bénédiction de plus sur ces réunions communes qui ont déjà tant contribué à répandre la connaissance des Missions dans cette ville, et à rapprocher les enfants de Dieu de diverses dénominations. Il faut aussi remercier les deux frères qui, après avoir excité l'intérêt de ces nombreuses assemblées, ont bien voulu mettre leur travail à la portée d'un public plus étendu encore. — Celui-ci est le fruit ainsi que le résumé de nombreuses lectures, et l'on trouverait difficilement ailleurs autant de données caractéristiques sur la Chine et ses habitants, réunies en un si petit nombre de pages ; tout comme il n'existe pas, croyons-nous, un exposé plus complet de ce qui s'est fait jusqu'ici pour évangéliser cet immense pays. — La Chine, ce tiers de la race humaine, est depuis la guerre des Anglais, l'objet de l'attention générale ; et la faire connaître sous le point de vue particulier de cet Evangile qui doit être annoncé à toute nation, c'était réunir sur un seul livre deux grands intérêts dont le lecteur est continuellement saisi.

AVIS.

Les *Sociétés Biblique, Evangélique et de Missions* de Lausanne, ont fixé leurs assemblées annuelles aux Lundi 12, Mardi 13 et Mercredi 14 Août prochain. Les comptes seront clos au 31 Juillet.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 22. — 1844. Du 28 Juillet.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Naaman le Syrien. — M. Cellerier père. — *Nouvelles religieuses.* France ; Haute-Vienne. Portugal ; Madère. — *Bulletin bibliographique.* Commentaire du Nouveau Testament.

NAAMAN LE SYRIEN.

Alors Naaman retourna vers l'homme de Dieu, lui et toute sa suite, et vint se présenter devant lui et dit : Voici, maintenant je connais qu'il n'y a point d'autre Dieu dans toute la terre qu'en Israël. 2 Rois V, 15.

Naaman, chef de l'armée du roi de Syrie, *homme fort et vaillant*, était lépreux. Sur le conseil d'une petite fille du pays d'Israël, esclave de sa femme, il a recours au prophète Elisée pour être délivré de cette affreuse maladie, et d'après l'ordre de l'homme de Dieu, dont l'extrême simplicité avait d'abord excité sa méfiance, il prend enfin le parti de se plonger sept fois dans la rivière du Jourdain, d'où il ressort guéri. Aussitôt il retourne sur ses pas, pour témoigner au prophète toute sa gratitude.

A celui qui a, dit la Parole de Dieu, *il sera donné, et il aura encore davantage*[1]. Une grâce mise à profit, une bénédiction reçue avec reconnaissance, nous procurent sou-

[1] Matth. XIII, 12.

vent de plus grandes preuves de l'amour et de la bonté de notre Dieu. — Naaman en est un exemple. Il était venu dans le pays d'Israël uniquement pour être guéri de la lèpre, et Dieu le renvoya en Syrie purifié de son mal extérieur et de sa corruption intérieure. *Naaman*, nous est-il dit, *retourna vers l'homme de Dieu, lui et toute sa suite, et il vint se présenter devant lui et dit : Voici, maintenant je connais qu'il n'y a point d'autre Dieu dans toute la terre qu'en Israël.* Il vient avec l'esprit docile d'un petit enfant, s'humilier devant l'Eternel qui s'est révélé à lui, reconnaître en même temps les bénédictions temporelles dont il a été l'objet, et confesser hautement le changement qui s'est opéré dans son âme, sa conversion au Dieu d'Israël.

Il continue en ces termes : « *Maintenant donc, je te prie, prends ce présent de ton serviteur.* » — *Mais Elisée répondit :* « *L'Eternel, en la présence duquel je me tiens, est vivant, que je ne le prendrai point.* » *Et bien que Naaman le pressât fort de le prendre, Elisée le refusa.* — Naaman dit encore : « *Je te prie, ne pourrait-on pas donner de cette terre à ton serviteur, la charge de deux mulets? Car ton serviteur ne fera plus d'holocauste ni de sacrifice à d'autres dieux, mais seulement à l'Eternel.* » Dans cette demande, nous découvrons peut-être quelques restes de son ancienne superstition, mais non en tout cas, de son idolâtrie, puisqu'il déclare distinctement qu'il ne veut plus adorer que le Dieu d'Israël. Il pensait probablement que, comme Dieu avait commandé que les autels fussent bâtis de terre [1], aucune n'était plus propre à cet usage que celle du pays d'Israël. Peut-être aussi, ne pouvant venir adorer dans le saint lieu, selon la loi, ce Dieu tout-puissant qui s'était manifesté à lui et qui allait seul désormais recevoir ses hommages, voulait-il du moins y suppléer en apportant avec lui quelque peu de cette terre sanctifiée qu'il quittait probablement pour toujours, et témoigner ainsi, par un signe extérieur, de son obéissance aux lois de l'Eternel, qu'il ne lui serait pas possible d'observer en ce point d'une manière complète.

Naaman, poursuivant sa requête, dit encore à l'homme

[1] Exode XX, 24.

de Dieu : *L'Eternel veuille pardonner ceci à ton serviteur ; c'est que quand mon maître entrera dans la maison de Rimmon pour se prosterner là, et qu'il s'appuièra sur ma main, je me prosternerai dans la maison de Rimmon; l'Eternel,* dis-je, *veuille me le pardonner.* Et Elisée lui dit : *Va en paix.* — Il y a peu de points qui aient embarrassé autant les commentateurs que la difficulté de concilier cette réserve de Naaman en faveur d'une pratique qui pouvait avoir une apparence idolâtre, avec la réponse d'Elisée qui ressemble à une permission tacite. Mais considérons d'abord toute la force et l'étendue des déclarations déjà faites par le nouvel adorateur de Jéhovah; voyons ensuite combien peu en réalité le silence du prophète favorisait la liberté que le chef syrien sollicitait pour sa conduite future.

Naaman avait déclaré ouvertement qu'il ne reconnaissait d'autre Dieu que le vrai Dieu. Il avait fait plus encore: il avait promis de ne jamais offrir de sacrifice à nul autre qu'au grand Jéhovah. Tout ce qu'il demande, c'est que, quand le roi son maître, entrant dans la maison d'une idôle s'appuierait sur son bras et que lui, Naaman, serait obligé, par l'office de sa charge, de se courber avec lui, il ne soit pas considéré comme coupable d'idolâtrie; car il ne le ferait point par respect pour l'idole, ni par dissimulation hypocrite (une telle supposition ne se concilierait guère avec la franchise et le scrupule qui le portent à en parler ainsi au prophète), mais seulement comme une déférence envers son roi, qu'exigeait sa position à la cour.

Et quelle est la réponse du prophète? Dit-il que cela soit bien? qu'il doive réellement en être ainsi? Nous ne le pensons pas. Il répond simplement : *Va en paix!* C'est-à-dire: «Ne t'inquiète pas de l'avenir; ne t'occupe pas, pour le moment, de cette question. Je n'approuve ni ne condamne; mais ton chemin te sera montré, et tout, finalement, tournera bien.» — Elisée connaissait que le nouveau converti était sincère; il voyait que la grande œuvre, le changement du cœur, avait été opérée par l'Esprit de Dieu; et il savait que son divin Maître a toujours supporté les âmes sincères mais faibles, avec une condescendance pleine de

bonté qu'il a lui-même exprimée plus tard par ces miséricordieuses paroles : *On ne met pas le vin nouveau dans de vieux vaisseaux*[1] ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas surcharger le nouveau disciple, timide et chancelant encore, de devoirs souvent pénibles et difficiles même au fidèle le plus affermi, ni l'exposer tout de suite aux tentations les plus fortes, aux moqueries du monde et aux assauts de l'ennemi. — Elisée savait bien que le temps viendrait, où Naaman lui-même verrait combien il était inconvenant pour un adorateur du vrai Dieu, de se conformer dans la circonstance même la plus extérieure à une idolâtrie abominable ; où il refuserait, même au prix de l'amitié de son roi, de risquer l'approbation du Roi des rois ; où la semence si fraîchement jetée dans son âme serait devenue un arbre vigoureux, capable de résister à la tempête. L'homme de Dieu se borne donc à attendre patiemment le résultat ; il traite la plante encore si faible avec ménagement ; *il ne brise pas le* faible *roseau, et n'éteint point la lampe* qui vient à peine d'être allumée.

Lecteur, est-ce peut-être maintenant pour vous *le jour des petits commencements*, selon l'expression d'un prophète ?[2] S'il en est ainsi, vous pouvez tirer un précieux encouragement du fait que l'Ecriture vient de mettre sous nos yeux. Peut-être avez-vous encore quelque peine à admettre certaines doctrines difficiles, à remplir certains devoirs qui exigent un renoncement douloureux. Des cas douteux s'offrent sans cesse à vous et inquiètent votre conscience, comme son office dans la maison de Rimmon embarrassait d'avance Naaman. « Puis-je prendre part à tel amusement ? Puis-je sans infidélité fréquenter telle société ? Le Seigneur permet-il telle démarche qui pourrait bien être un acte de conformité avec le monde ? » Voilà des questions qui vous mettent souvent en perplexité. Il est impossible de poser aucune règle générale qui convienne à tous les cas ; mais vous pouvez être assuré d'une chose, c'est que si vous y apportez la même sincérité que Naaman, si vous êtes animé du désir sincère de ne suivre que la volonté de Dieu

[1] Matth. 9, 17.

[2] Zacharie IV, 10.

et d'être conduit par son Esprit, Dieu ne vous laissera pas longtemps dans le doute à l'égard d'aucun acte important qui touche à son service et à votre salut. Ce qui vous a paru douteux, sera rendu clair à votre conscience. Ayez soin, seulement, d'agir selon vos convictions, d'avancer à mesure qu'elles avancent, de renoncer à tout ce que vous avez reconnu devoir offenser Dieu, dès que, en réponse à vos prières, il vous a découvert ce qu'il en est. Alors nous ne craindrons pas non plus de vous dire: *Allez en paix.* Le Seigneur ne vous laissera pas périr par l'effet de votre ignorance. Que cette précieuse paix qui repose sur les promesses de Dieu et sur l'œuvre de Christ ne soit donc pas troublée par les vicissitudes de la vie ou par les difficultés du moment.

Mais si d'un côté, il y a un grand encouragement à retirer de cette histoire, il y a aussi un écueil à éviter: elle ne doit jamais avoir pour résultat d'endormir votre conscience, lorsque vous vivez dans une pratique ou une habitude que vous savez déplaire au Seigneur, lorsque vous ne vous enquérez pas de sa volonté, ou du moins lorsque vous le faites d'une manière si lâche que vous ne pouvez vous attendre à la découvrir. Nous n'oserions point alors vous dire: *Allez en paix!* Car *il n'y a point de paix pour les méchants*, a dit notre Dieu. Et qui sont ceux qui méritent le plus ce titre, si non les hommes qui ne craignent pas de s'appuyer sur une parole de la Bible pour dire: *Péchons afin que la grâce abonde!* — Que ceux donc qui, avec humilité, peuvent se rendre le témoignage qu'ils désirent sincèrement appartenir à Christ, ne soient pas découragés par leurs manquements répétés, ni conduits au désespoir par la lenteur de leurs progrès dans l'obéissance, ni embarrassés dans les soucis d'un avenir qui leur présente en perspective des devoirs trop difficiles à accomplir; qu'ils se rappellent que le *sentier des justes est comme la lumière resplendissante qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection*[1]. — Nous sommes bien assurés que ce qui pouvait satisfaire le prophète au commencement de la

[1] Proverbes IV, 18.

conversion de Naaman, l'eût choqué quelques années plus tard. Ainsi notre Seigneur malgré toute la tendresse qu'il montra toujours pour les âmes faibles mais sincères, ne fit aucune exception en leur faveur, lorsqu'il insista sur la nécessité de confesser son nom : *Quiconque aura eu honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura aussi honte de lui, quand il viendra dans la gloire de son Père* [1].

M. CELLÉRIER PÈRE [2].

Un homme, dont le nom, depuis plus de soixante ans, ne se prononce dans nos églises qu'avec une respectueuse affection, mais qu'on pouvait croire disparu depuis longtemps de la scène du monde, le vénérable M. Cellérier, ancien pasteur de Satigny, vient de mourir à Genève. C'est le vendredi 22 mars qu'il a remis son esprit à son Rédempteur, rassassié de jours, mais serein, tendre, humble, confiant, toujours maître de lui-même et de ses nobles facultés (bien qu'âgé de 91 ans), pénétré de gratitude et rempli de prières.

Quel bruit eût fait une telle mort à Genève, il y a trente ou quarante années, alors que sa voix y remuait profondément les âmes, et que tout un peuple, suspendu à ses paroles, retrouvait dans ses prédications les puissances de l'ancienne foi, retrempait par la religion, durant l'occupation française, ses mœurs altérées, et prenait à sa voix des résolutions nationales! — L'hôpital de l'ancienne république était-il menacé dans son existence : on appelait des champs M. Cellérier; une prédication de lui, émouvant tous les cœurs, ouvrait toutes les bourses, et cette institution se relevait. Les hommes patriotiques s'alarmaient-ils, pour la génération nouvelle, de l'invasion des mauvais livres : on appelait encore M. Cellérier, et le lendemain de sa prédication, vous eussiez vu les nombreux libraires et les principaux citoyens de cette ville, conclure un

[1] Marc VIII, 38.

[2] Les Archives du Christianisme publient sous ce titre une des Notices que nous avons annoncées dans notre N° 16, et dont nous devons quelque chose à nos lecteurs. Forcés, bien à regret, de l'abréger et de nous en tenir surtout aux faits, nous laissons du moins à nos citations leur couleur originale : l'intérêt que présentent ces pages est dû en partie sans doute à l'expansion touchante de l'amour filial et de la reconnaissance qui évidemment ont mis la plume à la main de l'auteur; et cet intérêt aussi doit subsister dans les extraits qui vont suivre. On n'oubliera pas que l'auteur est de Genève et que c'est de là qu'il écrit.

marché pour faire disparaître du pays ces instruments de tant de mal. Mais ce départ qui eût alors produit un si grand deuil n'a fait aujourd'hui que rappeler à la mémoire des Genevois le nom vénéré d'un mort... En des temps meilleurs, on se fût plus ému dans Genève au départ de ce patriarche, et l'on s'y fût rappelé plus longtemps ce qu'il avait été pour sa patrie.

Souvent, après avoir arrêté mes regards sur M. Cellérier, je me suis senti pénétré d'admiration pour ces voies mystérieuses de la sagesse de Dieu, qui trouve bon de réserver à ses serviteurs les plus éminents de longues années de vieillesse, de dépendance et d'une apparente inactivité. Cette dispensation se fit remarquer aux premiers siècles de l'Eglise. Le premier évêque de Jérusalem, Siméon, le fils de Cléopas, vécut cent-vingt ans; Jacques, Pierre et Paul moururent à un âge avancé; Justin, Irénée, Origène, Cyprien, de même. Ignace, au jour de son martyre, avait quatre-vingts ans, et Polycarpe quatre-vingt-quinze. Tertullien parvint exactement au même terme que M. Cellérier. Le disciple que Jésus-Christ aimait, après avoir porté ses prédications ardentes jusque dans le royaume de Perse, puis subi, dans l'empire romain, les persécutions et l'exil, vint finir sa vieillesse dans le voisinage d'Ephèse, où ses disciples, dit-on, le portaient d'église en église, alors que, trop faible même pour prononcer aucun discours suivi, il se contentait de répéter aux troupeaux ces simples paroles: « Petits enfants, aimez-vous les uns les autres! » Il parvint, a-t-on dit, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ou même de cent quatre ans! Pourquoi ces longues années de dépendance et d'inactivité? Pourquoi laisser languir sur la terre un tel apôtre, alors que depuis longtemps son désir tend à déloger? Pourquoi lui faire attendre dans une inutile infirmité la couronne de justice qui lui est réservée? — Il y aurait beaucoup à répondre à ces étonnements. Il fallait que cet homme mûrit pour le ciel, dans la retraite et les privations de la vieillesse. Il fallait aussi qu'il vécût assez pour lier le passé miraculeux de l'Eglise avec son long avenir, en demeurant là pour nous être un témoin de ce qui s'était fait et de ce qui s'était écrit. Il fallait surtout qu'on pût voir jusqu'à la fin, dans sa personne, les fruits du Saint-Esprit, et que, jusque dans un corps fléchi par les années, jusqu'à l'âge séculaire et dans l'heure suprême, on reconnût la réalité puissante de cette vertu de Dieu qu'il avait tant prêchée.

J'applique ces pensées à M. Cellérier. Lui aussi, après une

vie où il s'était dépensé pour son Maître, avait dû se résigner, sous le poids des années, à recevoir les soins d'un âge plus jeune, et à n'être plus employé, dans la maison de son Maître, que par ses vertus aimantes et ses prières. Mais combien ce spectacle d'une vieillesse sainte et sereine est loin d'être sans fruit dans l'Eglise de Dieu !

La prédication d'un vrai ministre de l'Evangile se compose de deux choses : ses paroles et sa vie. Quand les paroles s'arrêtent, il lui reste encore à les confirmer, en montrant que ce qu'il prêcha si longtemps aux autres, Dieu le lui prêchait à lui le premier, et que ce chemin où il les appelait, il y marchait lui-même tout de bon et d'un cœur résolu. Telle a été la prédication de M. Cellérier, aux jours de sa vieillesse. Courbé sous le poids des ans, mais riche encore de ses plus nobles facultés et plein de zèle pour la maison de Dieu, il a su se résigner à l'inactivité, en se disant que ses derniers années lui étaient accordées pour une préparation bienheureuse à la rencontre de son Dieu. C'était sa pensée habituelle.

La vie de M. Cellérier peut se diviser en trois fois trente ans. Dans la première période, il s'est préparé au ministère évangélique ; dans la seconde, il l'a rempli ; dans la dernière, il s'en est reposé. — Ce fut en entrant dans celle-ci qu'il perdit la compagne de ses jours ; et dès lors, il ne cessa de croire sa mort prochaine. Cette pensée, toujours présente, en entretenant dans son âme une douce préoccupation des choses du ciel, contribua pour beaucoup sans doute à revêtir sa personne de cette dignité simple et touchante que nous admirions en lui, et à répandre sur ses conversations et ses manières, toujours marquées d'ailleurs au coin d'un naturel parfait et d'une haute raison, une onction attendrissante, qui n'était pas toute de la terre et qu'il serait difficile de définir. « Ma bourgeoisie est dans les cieux d'où j'attends le Seigneur Jésus-Christ » : cette parole de Saint-Paul, il pouvait se l'approprier ; et c'était, je puis le dire, l'expression de toute sa vie. Vous retrouviez toujours, dans ses entretiens comme dans tout son être, à côté de ce tact exquis, dont le secret était dans l'élévation de son âme, autant que dans la culture et les rares facultés de son esprit, une sensibilité qui n'était pas toute de la nature, et dans laquelle il fallait reconnaître aussi un don de la grâce évangélique. Il y avait, jusque dans l'accent de sa voix et dans la pureté de sa diction, au sein même de l'intimité, un charme qu'on peut dire spirituel,

une beauté simple et touchante qui parlait au cœur autant qu'à l'oreille, au villageois autant qu'à l'homme cultivé, et qu'on n'oubliera jamais après l'avoir entendue. Nous disions souvent qu'elle nous donnait comme le timbre de son âme. Elle était d'ailleurs en un accord parfait avec l'expression touchante de sa physionomie, la bienveillance de ses traits et la douceur mélancolique de ses regards, sans que jamais rien dans sa personne pût suggérer aux moins bienveillants le plus léger soupçon d'affectation. Car rien ne répugnait tant à tout son être.

J'ai dit que cette carrière se partage en trois parties égales. Personne n'en a plus que moi respecté la seconde, je veux dire celle de son ministère, puisque je crois devoir à mon respect de sa vie autant qu'à ses prédications dans la chaire de Satigny, les premières impressions de piété qui aient ému mon enfance. Cependant, j'ai souvent pensé que, si l'on me demandait quelle est celle de ces trois périodes où j'admire le plus l'œuvre de Dieu dans cet homme excellent, je répondrais que c'est encore la dernière; et c'est pour cela que j'ai désiré, en écrivant ces lignes, faire connaître aux nombreuses personnes qui s'édifient de ses sermons, ce qu'ont été les trente dernières années que cet homme de Dieu a passées sur la terre après les avoir publiés.

Les lecteurs même les plus empressés de ces discours ne se font probablement pas aujourd'hui une juste idée de l'influence qu'ils exercèrent sur Genève. Aucun prédicateur, que je sache, n'y a jamais obtenu de tels effets. C'était un événement dans cette ville que sa trop rare apparition dans les chaires. Au mérite de leur style, de leur doctrine et de tout ce qu'y peut trouver un lecteur de nos jours, se joignait le charme incomparable de sa diction, surtout la sainteté connue de son ministère, mais, par-dessus tout encore, cette onction réelle et puissante que les prières secrètes d'un prédicateur peuvent répandre, au jour de l'action, non-seulement sur ses propres paroles, mais sur ses auditeurs.

Je l'ai dit, la vie de M. Cellérier a été pour ceux qui l'ont vue de près, comme une péroraison touchante de ses sermons ou comme une application continuelle, et c'est la pensée qui m'a mis la plume à la main. Quelque cher que me soit le souvenir de cet ami paternel, je n'eusse probablement pas publié ces lignes, s'il n'eût été question que de faire ici sa louange. J'attends pour lui, comme il a désiré lui-même, une tout

autre louange que celle des hommes. Il ne l'a point cherchée, celle-là ; il la redoutait du fond de son âme ; et souvent, nous la lui avons vu repousser avec cette vivacité que d'autres réservent pour les reproches. *Le vrai Israélite est celui qui l'est au dedans,* a dit l'apôtre ; *et la louange d'un tel homme n'est pas des hommes ; elle est de Dieu* (Rom. I, 29.). Si donc j'écris ces faits, c'est dans le désir que les Eglises connaissent combien l'auteur des *Sermons* et des *Homélies* qui portent le nom de Cellérier, a vécu lui-même des vérités qu'il a prêchées ; et parce que j'ai senti tout ce que peut ajouter d'autorité à ses paroles le souvenir des années qu'on lui a vu vivre depuis qu'il les a publiées.

Je m'attacherai donc surtout à la troisième époque de sa vie qui m'est plus connue qu'à d'autres. La seconde était déjà commencée que je n'étais pas né ; mais j'ai ouï dire souvent à ses contemporains que, dès sa jeunesse, ils avaient appris à respecter en lui un Nathanaël sans fraude, et cette rare harmonie des hautes qualités dont l'accord nous charmait jusque dans sa vieillesse. Déjà dans mon enfance, je disais ne pas connaître d'homme plus conséquent avec lui-même ; et j'ai dû le répéter encore après l'avoir suivi des yeux durant le tiers d'un siècle. Les trois traits les plus saillants de ce caractère, c'était sa sensibilité tendre et pratique ; c'était ensuite la rare sûreté de son jugement ; c'était par dessus tout cette susceptibilité de conscience qui a marqué d'une si profonde empreinte tous les âges de cette longue vie ; conscience active, vigilante, impérieuse, qui n'estimait rien de fait tant qu'il lui restait quelque chose à faire, et qui de bonne heure se tourna vers la volonté de Dieu, comme dans la boussole, l'aiguille tremblante et infatigable qui cherche son nord.

Ce fut dans la première période de sa vie que M. Cellérier unit son existence à une femme, à qui l'on ne saurait mieux rendre justice qu'en la disant digne de lui. Douée elle-même d'un esprit distingué, elle a probablement contribué pour une grande part au développement de ce beau talent. Imagination généreuse, âme tendre et trop sensible peut-être pour ce monde, portée à tous les dévouements, elle mit son existence terrestre dans son mari, tout en l'associant de tout son cœur aux espérances de sa foi ; elle adoucit et facilita presque tous les travaux de son ministère, en y prenant la part qui sied à une femme chrétienne. Mais le moment où elle dut quitter avec lui le presbytère de Satigny et voir finir un tel ministère,

fut une crise trop forte pour cet être sensitif: elle en reçut un coup de mort. Tous mes souvenirs d'elle me pénètrent de gratitude et de respect. Si je disais avec quelle bienveillante délicatesse elle accueillit à Satigny le successeur de son mari et de son fils [1]; si je rappelais avec quels nobles procédés elle m'introduisit dans ces généreuses affections dont son mari a honoré et consolé ma vie, je me livrerais plus qu'il ne convient ici peut-être à mes sentiments personnels.

En voyant leur union, on se rappelait ce tableau qu'avait tracé de deux époux chrétiens l'un des sermons de M. Cellérier: « Leurs cœurs, dans leur culte, sont harmonie comme les » harpes des anges, » avait-il dit. Il l'a pleurée vingt-huit ans. Quand il la perdit, il ne pensait pas pouvoir lui survivre. Son image ne l'a plus quitté; jusqu'au dernier jour de sa vie, elle est demeurée présente devant lui; son portrait, même dans sa dernière maladie, le suivait de chambre en chambre: on le suspendait au chevet de son lit. Que de fois nous avons ensemble visité son tombeau, quand, descendant du village de Peissy pour la promenade du soir, il allait s'arrêter devant le mur du cimetière! Que de fois j'allai l'y joindre! Nous nous serrions la main; nous élevions ensemble en silence notre âme au Seigneur, qui doit revenir sur les nuées pour réunir en un les enfants de Dieu qui sont dispersés; et pendant que nous remontions dans sa demeure, ou qu'il entrait au presbytère, je réjouissais son cœur en lui parlant de la paroisse ou des progrès du règne de Dieu. C'est à cette place, et dans cette même tombe qu'on vient de déposer le corps mortel et humilié de cet homme de Dieu, en attendant qu'il se relève glorieux et incorruptible. Que de fois j'étais allé seul, et de jour et de nuit, sur ce cimetière, au pied du temple, à trois pas du presbytère, demander à Dieu de verser l'esprit de sa grâce sur celui qu'il appelait à remplacer de tels êtres! — Je l'avais assisté dans son deuil: dix-huit mois après, il me rendit les mêmes offices. — Je le vois encore dans le plus douloureux jour de ma vie, quant à mon tour, frappé des mêmes coups, je dus revenir seul au presbytère désormais désert. Il nous y attendait quand j'y rentrai de Genève, le soir de mon deuil. Nous le trouvâmes dans le salon qu'il pleurait; il se jeta à genoux; il pria, et nous lûmes les XI[e] et XII[e] chapitres de

[1] Le fils de M. Cellérier a exercé à Satigny un court ministère entre ceux de son père et de l'auteur de cette notice, jusqu'au moment où il fut appelé à la chaire de professeur qu'il occupe encore aujourd'hui.

l'Epître aux Hébreux ! Cet échange de consolations et de sympathies peut expliquer en quelque mesure la constance de sa bienfaisante amitié et de ma gratitude. Il faut qu'on me pardonne ces souvenirs, parce qu'ils apprennent à le connaître. Je les associe à ceux de son lit de mort et de ses derniers adieux. Vingt-cinq ans les séparent ; mais ces vingt-cinq ans ont été pleins des mêmes témoignages. Ce sont là de ces souvenirs qu'un homme sérieux garde en son cœur sans les répandre. Il y a vingt-cinq ans que je les garde ; et bien que je m'honore de l'amitié d'un tel homme plus que d'aucune circonstance de ma vie, j'ose me rendre le témoignage de n'en parler ici que pour apprendre à d'autres ce que fut M. Cellérier ; et parce que je voudrais redire à sa patrie, à sa paroisse, et aux églises ce que nous devons tous à sa mémoire.

Sans m'arrêter sur les trente années de son ministère, je voudrais seulement ici présenter une ou deux remarques à ceux qui lisent de nos jours ses admirables sermons. — Pour en connaître tout le mérite, il faut, comme on nous le demande quand il s'agit de juger équitablement les discours du pieux Chrysostôme, nous reporter au temps malheureux où ils ont été faits. C'était, comme au commencement du cinquième siècle, des jours d'arianisme et d'incrédulité : la Bible ne se lisait plus ; Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, que M. Cellérier se rappelait avoir vus à Genève dans sa jeunesse, et dont tout son ministère a dû conjurer chez nous les funestes influences, avaient porté le désordre dans les âmes. Les prédications étaient presque partout descendues à n'être plus qu'une morale utilitaire, une apologétique sans vie, un christianisme sans Christ. La ruine de l'homme, la divinité de Jésus-Christ, la régénération par le Saint-Esprit, le pardon par la foi, l'élection par la grâce, tout cela ne s'y prêchait plus, ne s'y nommait plus. On nous eût remplis d'étonnement, au commencement de notre siècle, si l'on se fût avisé seulement de prononcer en quelqu'une de nos chaires le saint nom de la Trinité. M. Cellérier donc, sans avoir dans sa prédication cette précision et cette autorité de doctrine qu'on admire à si juste titre dans les Pères de l'église réformée, mais qu'on n'eût alors point comprise, avait été suscité de Dieu dans cette époque désastreuse, pour préparer une sainte transition entre les plus mauvais jours de Genève et des temps plus heureux. Son ministère jeté à travers l'abîme où nous étions

descendus, était comme un pont entre l'ancienne église de Genève fondée sur le roc des doctrines réformées et l'église qui devait se relever de l'autre côté de l'abîme sur ce même rocher. Souvent il le disait lui-même avec la plus attendrissante humilité. Ses sermons, incomparables par le style, toujours pénétrés de l'esprit de l'Evangile, ont eu l'inappréciable avantage de faire entièrement tomber dans nos familles l'usage des sermonaires ariens qui l'avaient précédé depuis cinquante années. La prédication de M. Cellérier a donc été un immense bienfait dans cette Genève qu'il aimait tant. Elle y est venue au jour convenable, suscitée de Celui qui tient nos temps dans sa puissante main. Elle y a réveillé le goût de la piété et le respect des Ecritures. Elle y a redressé les âmes vers les choses d'en haut; elle y a fait désirer l'ancienne foi.

Il faut l'avoir vu dans son ministère pour se faire une idée du vrai pasteur. Cette action combinée d'un caractère élevé et d'une conscience impérieuse dans une âme si tendre, l'avait rendu capable d'une grande énergie et de traits héroïques. C'était un pasteur de jour et de nuit. Y avait-il quelque désordre ou quelque malheur dans la paroisse, la gloire de Dieu surtout recevait-elle quelque atteinte: son sommeil était troublé; il se roulait dans ses pensées (nous entendîmes de lui, en 1812, cette belle expression). Il fallait voir de quel ton ému il parlait au pauvre, ou parlait du pauvre. D'ailleurs il était doué d'une admirable sûreté de jugement, et d'un tact dont ses sermons nous donnent la mesure. Aussi, pendant un ministère de quinze ans, où j'ai joui du bonheur de l'avoir près de moi, dans un village voisin, n'ai-je pas cessé de le consulter dans les cas difficiles de prudence pastorale, et toujours j'ai trouvé près de lui, avec la sympathie d'un père, les plus utiles directions. Je voudrais dire encore que cette justesse et cette sagacité de son jugement étaient rendues singulièrement touchantes par des contrastes inattendus: elle s'associait à deux autres traits que vous eussiez pu croire incompatibles. En effet, à cette clairvoyance de son esprit il joignait d'abord je ne sais quelle candeur, qui le disposait toujours à voir chez les autres le meilleur côté de leur être humain, à s'expliquer leurs égarements par des entraînements honnêtes, à les plaindre, à leur imputer autant de bien qu'une raison d'ailleurs si saine pouvait le lui permettre, et des motifs en quelque harmonie avec l'élévation de ses pensées aimantes. — Voici l'autre trait: malgré cette bienveillance habituelle

de son âme, il avait le jugement si sain et si sûr, que lorsque ce jugement était une fois prononcé sur quelque question où le droit de Dieu lui semblait engagé, vous voyiez cet homme si tendre et si sincèrement humble, s'armer de la plus invincible fermeté. Je pourrais en citer des exemples admirables.

J'ai ouï répéter par plus d'une personne qu'en embrassant d'un coup d'œil cette vie presque séculaire de M. Cellérier, l'impression dont elles se sentaient surtout saisies, est celle d'une belle et touchante unité. On ne voit pas, disaient-elles, une époque de ces quatre-vingt-onze ans qui fasse disparate ou qui sorte de l'harmonie. Eh bien, je voudrais en dire autant de sa personne morale, prise dans un moment quelconque de sa carrière. Tout aussi vous y aurait paru dans l'unité et dans l'accord. Il y avait harmonie, écrivait récemment un homme d'esprit, il y avait harmonie entre sa belle physionomie et son langage. — Je pourrai donner par un seul trait quelque mesure de cette dignité simple et saisissante dont sa personne était empreinte.

J'avais fort désiré que M. Cellérier rencontrât Félix Neff; je lui parlais souvent de ses travaux; et je savais le bonheur qu'il aurait à l'entendre; car rien ne lui donnait tant de joie que d'apprendre les progrès du règne de son Maître, et de le voir honoré par d'autres que par lui. J'avais pris des mesures pour que Neff se trouvât présent à l'heure où M. Cellérier rendait visite au presbytère. On sait que Neff, toujours prêt à raconter, regardait les gens en face et ne craignait personne. Je les présentai donc l'un à l'autre, mais à mon déplaisir je ne pus obtenir qu'ils conversassent ensemble. Neff, contre ses habitudes, demeurait interdit et ne répondait rien. — « Mais » qu'avez-vous donc, lui dis-je, dès que M. Cellérier fut sorti, » et pourquoi ce silence obstiné ? » — « Je ne m'y attendais pas, » répondit-il; cette figure m'a rempli d'émotion; j'ai cru voir » entrer Abraham. Si j'avais dit un mot, j'aurais pleuré ! »

(La fin prochainement.)

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE. *Haute-Vienne.* Nous recevons les lignes suivantes, que l'on nous demande de rendre publiques; nous les recommandons à la sérieuse attention des personnages que cela pourrait concerner : « On m'offre dans une petite ville de la Haute-Vienne, un vaste local suffisant pour 300 élèves avec 3 cours et deux

jardins, et de plus 3000 fr. d'allocation, si je puis trouver, pour continuer, cet établissement, un chef de pension pieux et capable. Il y a aujourd'hui quarante élèves qui probablement resteront en partie malgré le protestantisme du maître, et j'espère qu'il y en viendra d'autres. Mais il faudrait que ce maître pût trouver dans nos églises (de France) environ trente élèves protestants. Le prix de la pension devrait être de 400 fr. La vie est ici bon marché. S'adresser sans retard et par lettres affranchies à M. le pasteur Roussel à Villefavard par Magnac (Haute-Vienne). » — Nous pouvons ajouter que ce poste serait en même temps du plus haut intérêt pour un serviteur de Christ qui aurait à cœur l'œuvre de son Maître.

— Les nouvelles du règne de Dieu dans cette contrée sont de plus en plus encourageantes, et le besoin d'ouvriers pour ce beau champ de travail devient chaque jour plus pressant. Celui qui en a seul été chargé jusqu'ici, ne peut y suffire ; il est dans la cruelle nécessité de s'abstenir d'ouvrir de nouvelles portes à cause de l'impossibilité où il serait d'y entrer. Voici, par exemple, son emploi du dimanche 14 juillet : il a dû partir à 4 heures du matin pour aller à 1½ lieues de distance prêcher à 6 heures à un auditoire qui, malgré le moment peu favorable, se composait de 200 personnes ; c'était la première fois que le culte évangélique était célébré dans cet endroit, et il réclamerait déjà à lui seul le travail d'un évangéliste. Ensuite, il a fallu repartir pour le service de 10 h. à Villefavard ; puis aller prêcher dans l'après-midi à 5 lieues de distance, et se retrouver à Villefavard le même soir. Deux autres appels se préparent encore pour engager ce cher frère à aller prêcher à quelques lieues de distance. « Les pasteurs nous manquent, nous écrit-il. Je saurais où en placer dix, vingt, avant peu de mois. Mais où les prendre ? Parlez de tous ces besoins dans votre Feuille, et sollicitez les frères qui pourraient venir à notre secours. » — Il nous semble que de tels faits suffisent, et que sans que nous devions y rien ajouter, ils constituent le plus pressant appel à tous les serviteurs de Christ qui ne sont pas absolument empêchés de penser à la France.

Portugal. *Madère.* Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que Maria Joaquina Alvès, qui avait été condamnée à mort pour sa foi, vient enfin d'obtenir sa *grâce*, puisqu'il faut se servir d'un terme si étrange pour désigner un acte de la plus simple justice. Enfermée depuis près d'une année sous le

poids d'une accusation d'hérésie, elle avait enfin été condamnée sur tous les chefs, même sur celui de blasphème contre la sainte trinité, bien qu'il fût évidemment controuvé, et que les débats n'eussent fourni de preuves que sur les deux points mentionnés dans notre avant-dernier N°. — Cette dame, se trouvant alliée à deux des plus illustres familles d'Edimbourg, y obtint la sympathie et le secours dont nous avons parlé il y a peu de semaines; et le Seigneur a béni les démarches de la municipalité d'Edimbourg. Dès que l'ambassadeur britanique en Portugal eut reçu du Lord-Maire de cette ville la demande d'intercéder en faveur de la condamnée, il se rendit auprès de sa Majesté, qui l'interrompit bientôt dans sa requête pour lui dire que des lettres de grâce pleine et entière étaient déjà expédiées à Funchal. « Soyez persuadé, Mylord, ajouta la reine de Portugal, que jamais je ne souffrirai que personne soit inquiété pour ses opinions religieuses. La liberté de conscience est et sera toujours sans limites dans les Etats portugais. » — L'ambassadeur, en communiquant cette bonne nouvelle au Lord-Maire d'Edimbourg, ajoute qu'en effet, la liberté des cultes est complète en Portugal; et, pour en citer un exemple, il rapporte qu'un prêtre catholique de Lisbonne (la capitale), qui s'était récemment converti au culte réformé et qui cherchait même à faire des prosélytes, n'avait pas été molesté le moins du monde par suite de ces faits.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Commentaire du Nouveau Testament, à l'usage des familles, ou l'Evangile clairement expliqué; par Charles Fraissinet, pasteur. Tome Ier. Paris, 1844, chez Delay; Lausanne, Ducloux; etc. Un vol. de 330 pages in-8°. Prix des deux volumes : 6 fr. 50 cent. de France, soit 45 batz.

Ce livre peut être recommandé consciencieusement à tous les amis de l'Ecriture Sainte. Il donne à la science plus que ne le font en général les ouvrages de ce genre, et ses explications portent sur les points qui ont réellement besoin d'être expliqués. Il aurait pu être facilement plus complet, quelquefois plus clair; on regrette aussi qu'il s'en tienne aux difficultés du sens matériel sans s'occuper du sens moral et spirituel; et que le nexe des passages ne soit pas indiqué; mais il est facile de suppléer à cette lacune par la prière et la lecture attentive de la Parole, tandis que de longues études pourraient seules remplacer le résumé théologique du commentaire de M. Fraissinet. — Le premier volume renferme les Evangiles et les Actes; le second qui ne tardera pas à paraître contiendra les Epitres et l'Apocalypse; ce sera une lecture qui accompagnera avec avantage pour les chrétiens simples qui désirent s'instruire, celle du bon Livre de Dieu.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 23. — 1844. Du 11 Aout.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : La mort m'est un gain.— M. Cellérier père ; (fin).— *Correspondance.* Ecoles évangéliques à Paris. — Programme d'un concours.

LA MORT M'EST UN GAIN.

(Philippiens I, 21.)

Lettre de G. de Laflèchère à un ami.

Mon cher ami,

Dans l'incertitude où je suis si votre fille vit encore, ou si le Seigneur l'a retirée de cette vallée de larmes et de misères, je ne sais que vous dire à ce sujet, si ce n'est que notre Père céleste, arrange *toutes choses* pour notre plus grand bien. Si ses jours de souffrance sont prolongés, c'est sans doute pour l'honorer par une conformité avec Jésus le crucifié ; si, au contraire, ils sont arrivés à leur terme, elle a achevé de boire la coupe de l'affliction, et j'ai l'espérance qu'au bout de sa course elle a trouvé, non le fiel amer de ses péchés, mais le vin et le miel de la Justice de notre divin Sauveur, et les consolations de son Esprit.

J'ai médité d'une façon particulière sur la mort, dans ces derniers temps; et elle m'est apparue sous un jour tout nouveau qui m'a fort réjoui. Qu'est-ce que mourir? si ce

n'est nous réveiller après le songe pénible de la vie ; sortir de la prison de chair et de sang, dans laquelle nous étions assujettis au péché ; lever le voile qui nous empêche de contempler face à face, la beauté et la bonté suprêmes ; quitter nos haillons, pour être revêtus de robes de gloire et d'honneur ; voir sans aucun nuage, le brillant Soleil de Justice ! O mon ami ! combien la mort devient aimable, quand nous la contemplons ainsi à travers Jésus-Christ ! Mourir ainsi est un des plus grands priviléges du chrétien.

Si votre fille vit encore, dites-lui, répétez-lui mille fois, que *Jésus est la résurrection et la vie* ; qu'Il a triomphé de la mort, et qu'Il l'a désarmée ; *qu'Il a mis en évidence la vie et l'immortalité, par son Evangile* ; et que *toutes choses sont à nous, soit la vie, soit la mort*, soit le temps, soit l'éternité. — Voilà les grandes vérités sur lesquelles, elle doit reposer son âme, avec une pleine assurance. Tout est obscurité et mensonge en comparaison de la grande réalité de l'Evangile. Si votre fille n'est plus, attachez-vous à Jésus, et vous la retrouverez en Lui, qui *est tout en tous*, qui remplit toutes choses, et qui embrasse tout dans le sein de sa Divinité.

Je n'ai point le temps d'écrire dans ce moment à votre chère épouse ; mais je l'engage à tenir sa promesse, et à m'informer des victoires qu'elle a remportées avec la grâce de Dieu, sur le monde, la chair et le péché. Sans doute quand une enfant bien-aimée est morte ou mourante, c'est le moment pour ses parents, de mourir aussi à tout ce qui est terrestre et d'aspirer avec ardeur à cette vie éternelle que Dieu nous donne par Jésus-Christ !

M. CELLÉRIER PÈRE.

(Fin.)

J'ai dit que je désirais plutôt parler ici du ministère qu'a rempli M. Cellérier pendant les trente dernières années de sa vie : ministère de prière, de patience, de confession du nom de Christ, de progrès spirituels et de préparation à l'éternité. C'est là surtout que nous avons admiré chez lui l'œuvre du Saint-Esprit ; et c'est sur cette portion de sa carrière que je voudrais appeler les regards de nos églises : car, de même

que ses prédications dans Genève empruntèrent en grande partie leur puissance du juste respect qu'inspirait sa personne, je voudrais aujourd'hui, pour l'édification de ses lecteurs, placer en quelque sorte le portrait de sa vieillesse en tête de ses discours.

On a pû d'autant mieux y suivre l'œuvre de la grâce, que son esprit est demeuré, jusqu'à l'heure de son délogement, en possession de toutes ses forces, et qu'il est passé tout entier derrière le voile, sans que ses amis aient vu d'autre défaillance en lui que celle d'un corps affaissé sous le poids des années. Nous étions frappés de retrouver, encore dans son lit de mort et ses dernières paroles, cette beauté simple du langage, cette grâce des pensées, cette délicatesse des affections, et jusqu'à cette sûreté de mémoire qui l'avaient toujours distingué.

N'est-ce pas une disposition bien remarquable de la protection de Dieu envers Genève, qu'à l'époque même la plus triste de notre histoire ecclésiastique, alors qu'une grande majorité de notre église avait abandonné la foi de nos pères, la grâce divine y fit luire deux purs flambeaux, dans la personne de deux vieillards, auxquels elle révélait avec un redoublement de clarté la gloire de la déité de son Christ et la gloire de ses conseils de rédemption, M. Peschier et M. Cellérier? l'un et l'autre déjà si distingués par les plus beaux dons; l'un et l'autre dès longtemps honorés de leurs concitoyens pour leurs services comme pour leur caractère; l'un et l'autre aussi parvenus à cet âge d'affaissement, où les efforts exigent plus de peine et les sacrifices plus d'efforts. L'histoire dira, et le jour de Christ surtout, où les secrets des cœurs seront découverts, dira avec quel noble renoncement, dès qu'une lumière plus pure de la vérité évangélique se leva sur Genève, ces deux hommes, enfants de la lumière et du jour, y reconnaissant l'Orient d'en haut, saluèrent ces clartés nouvelles, et prosternèrent devant elles leurs cheveux blancs, sans craindre les préventions des hommes et sans être confus de leurs reproches. Ils s'estimèrent heureux d'avoir quelque chose à souffrir pour leur divin Maître, et ils le suivirent comme de petits enfants, jusqu'au jour où, dans leur lit de mort, ils ont remis leur âme rachetée entre ses mains.

Nous pourrions oublier votre éloquence et vos rares talents, hommes de Dieu! mais vos aspirations du ciel, mais votre sainte humilité, votre foi, vos vives affections, jamais! car ces sou-

venirs de vous nous transportent au jour prochain, où Jésus-Christ viendra sur les nuées pour être glorifié dans ses saints, et rendu admirable dans tous ceux qui croient. Toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe; l'herbe sèche et sa fleur tombe; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.

Quant aux dernières années de M. Cellérier, elles furent, comme il se plaisait à les appeler, une préparation continuelle à l'éternité. Jamais homme ne se vanta moins que lui du jour de demain, et ne vit mieux celui d'aujourd'hui comme l'ombre qui décline et s'allonge rapidement sur le soir. Nous le trouvions toujours, au renouvellement de chaque année, persuadé que la dernière avait commencé, et que son terme était proche. Toutes ses dispositions étaient faites, comme celles d'un mourant; il s'en allait vers la Jérusalem d'en haut, comme ces Israélites qui se rendaient aux fêtes sacrées en chantant les cantiques de Sion: il s'exerçait à prendre l'accord, et se mettait dans le ton, par une constante méditation de la Parole de vie et par la prière. Aussi, l'avouerai-je, indépendamment du tendre respect qui me ramenait auprès de lui, le développement de l'œuvre de Dieu dans un être déjà si sanctifié, était un objet instructif et touchant que ma foi ne se lassait pas de contempler.

On peut dire, en effet, du déploiement de la piété dans l'âme des vieillards, ce que le Psalmiste a écrit de sa manifestation dans le cœur des enfants: *l'Eternel en tire sa louange à la vue de ses adversaires.* Et c'est un spectacle plein de doctrine autant que de beauté. S'il est frappant de suivre des yeux un jeune enfant dont l'âme, convertie à Dieu par la connaissance de la croix, subit déjà *la puissance du siècle à venir*; s'il y a quelque chose tout à la fois de majestueux et d'attendrissant dans ce contraste de la faiblesse avec la puissance divine qui s'y déploie, dans ce besoin de Dieu chez un être si tendre, dans cette admiration précoce de son divin caractère, dans ce sérieux, ce respect et ces pensées déjà grandes avec lesquelles, élevant vers le ciel la naïve ferveur de ses prières, il regarde aux choses invisibles et s'avance vers l'éternité, se préparant à l'assemblée des premiers nés, et préludant, sans le savoir aux chœur des anges; certes, ce n'est pas un spectacle moins beau ni moins saisissant que celui de l'œuvre de Dieu dans un vieillard qui l'a longtemps servi. Quelle manifestation de la puissance de sa grâce, et

quelle preuve de sa fidélité, que cette marche soutenue, cette humilité croissante, et cependant cette sérénité d'un vétéran qui a fini sa course, qui a combattu le bon combat, et qui s'avance au devant de son céleste Roi, *adorant* comme Jacob *sur le chevet de son lit* de mort, et s'écriant aussi comme Jacob à son dernier soupir : *J'ai attendu ton salut, ô Dieu; j'ai attendu ton salut!* Il est beau de suivre des yeux cette vertu d'en haut qui le garde, le réjouit, le ranime et lui fait revenir ses forces, comme les plumes aux aigles! Il est saisissant de le voir humilié tout à la fois, et plein de la joie du Saint-Esprit; reprenant la candeur d'un enfant et sa tendre confiance; rebuttant sous les pieds toute sa gloire passée, et *tenant tous* ses avantages humains *comme de la boue, pourvu qu'il gagne Christ, et qu'il soit trouvé en Lui, ayant, non point sa propre justice, mais celle que Dieu lui impute par la foi en Jésus-Christ.*

C'est là ce que nous aimions tant à contempler chez M. Cellérier. Tous ceux qui ont eu le privilége de le voir de près, ont admiré de pouvoir suivre comme à l'œil les progrès de l'œuvre de Dieu dans cette âme d'élite. Souvent en me retirant d'auprès de lui, j'aimais à me répéter combien les objets de notre sainte foi deviennent simples dans une âme à mesure qu'ils y grandissent. Plus il avançait vers l'Eternité et sentait Jésus-Christ habiter dans son cœur, plus aussi son espérance chrétienne devenait naïve et sa foi se réduisait à des termes plus simples. *Nul ne vient au Père que par moi*; et, *Hors de moi, vous ne pouvez rien faire* : voilà la double sentence qui pouvait résumer ses pensées quand il approchait de Dieu; en même temps que son commerce journalier était une autre manière de vous dire avec l'apôtre : *Pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir, c'est un gain!* Christ, *le chemin, la vérité et la vie,* c'était pour lui tout, et toujours plus tout. Quant à sa foi au Fils de Dieu, elle semblait se concentrer en ces deux faits, l'un du passé, l'autre de l'avenir; en arrière, sa mort sur la croix; en avant, son retour sur les nuées. Il l'attendait des cieux : « Mon Dieu! te voir.... te voir!... » ce sont les dernières paroles, à peine articulées, qu'on entendit sortir de sa bouche, peu de moments avant sa mort. Et quant à lui-même, deux pensées aussi résumaient tout : Je suis perdu, mais je suis sauvé. Son ministère, sans doute, avait toujours rendu témoignage à cette double doctrine, l'homme perdu en Adam et sauvé en Jésus-Christ; mais, à mesure qu'il avait approché de son délogement, ces deux vérités avaient grandi de-

vant ses yeux ; elles occupaient toute la place ; et lui-même il sentait ses progrès consister à les sentir toujours plus grandes et toujours plus vraies, à se voir plus complètement perdu et plus complétement sauvé, qu'il n'avait su le reconnaître jusque-là : perdu entièrement, justement et sans ressource ; mais sauvé entièrement, sans réserve, à prix immense, sauvé pour toujours et sauvé par grâce.

Aussi l'avons-nous vu croître en deux sens qu'un observateur mal informé eût pu dire contraires ; comme on voit un arbre, planté près des eaux, grandir en même temps par le pied et par la cime. Rien n'était plus touchant que ce double progrès de M. Cellérier dans l'humilité et dans la joie chrétienne. Quant à cette humilité, tout en lui vous la révélait. Je n'en veux citer qu'un seul trait. Les vieillards aiment à ramener dans leurs discours les souvenirs de leurs plus beaux jours ; et l'on sait ce qu'avaient été ceux de M. Cellérier. Jamais cependant vous ne l'eussiez entendu parler de son ministère passé, de ce ministère tant admiré : vous auriez pu l'oublier ou l'ignorer auprès de lui. Bien que sa mémoire fût intacte, et que d'ailleurs ses belles facultés se révélassent encore par les mots les plus heureux, cet homme qui avait vu Genève suspendu à ses paroles, se taisait sur cette gloire passée ; et s'il arrivait à quelqu'un de ses amis d'en vouloir rappeler le souvenir avec quelques éloges, il fallait entendre avec quelle onction de vérité et de tristesse il se hâtait de vous faire comprendre qu'on ferait mieux de changer de sujet, et de lui parler de son Rédempteur. « Ah ! quand on me tient un pareil langage, disait-il, on me rappelle bien plutôt mes transgressions, qui se rangent en bataille devant mes yeux ! » — Un fait encore pourra donner la mesure de cet humble sobriété de son langage dès qu'il s'agissait de lui. C'est que l'amie fidèle que Dieu lui avait préparée pour charmer ses derniers ans par les sympathies filiales et tous les soins d'un tendre attachement, n'a rien pu connaître des temps antérieurs de sa vie que par les récits d'autrui, bien qu'elle ait elle-même joui de sa confiance paternelle et de sa plus reconnaissante affection.

Mais, je le disais, à côté de cette disposition, vous eussiez pu voir grandir aussi, chez cet homme vraiment humble, la glorieuse assurance et la joie de son salut. — Plus que jamais, dans les dernières années de sa vie, malgré le poids de son grand âge, une sérénité calme et tendre, répandue dans son

âme, donnait un charme nouveau à l'expression de son regard et de sa voix. Sa première piété avait eu plutôt le caractère inquiet de la mélancolie ; mais *le règne de Dieu*, dans le cœur du croyant, *consiste dans la justice, la paix et la joie par le Saint-Esprit* ; *le fruit de l'Esprit*, est-il écrit, *c'est la joie* ; et ce fruit couronnait l'arbre, dans cette dernière saison où tout y mûrissait pour l'éternité. Humble et sereine, toujours plus humble et toujours plus sereine, voilà sa vieillesse définie en deux mots. Et c'était ainsi que, suivant la promesse, *une libre entrée au royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, lui était abondamment donnée.*

Aussi avait-il un sentiment habituel de la demeure de Jésus-Christ en lui, et un abondant esprit de prière. Les plus courtes visites de ses amis chrétiens étaient mises à profit pour prier ; et dans ses derniers jours, alors que, couché dans son lit, il n'avait plus la force même de tenir de ses mains la tasse qu'on lui présentait, ou de proférer de ses lèvres quelques paroles suivies, ses gardes remarquaient encore avec émotion que, chaque jour, dès que les premiers rayons du matin traversaient les volets, on lui voyait porter à sa tête ses mains tremblantes, pour découvrir ses cheveux blancs, puis les tenir croisées en silence avec son bonnet sur sa poitrine, pour présenter à son Dieu sa première prière du jour, et pour saluer le Soleil de justice. A ce récit, je me rappelai ces paroles de Drelincourt, qu'il aimait à réciter :

Je suis à ta justice un objet odieux.
Mais, mon Dieu, lave-moi dans le sang précieux
Que pour moi ton saint Fils versa sur le Calvaire !
Que, sans craindre la mort ni son noir appareil,
J'entre, au sortir du jour qui luit sur l'hémisphère,
Dans ce jour où les tiens n'ont que toi pour soleil !

Il aimait aussi, dans ses dernières semaines, à se faire lire une prière qu'il avait lui-même écrite pour un vieillard, et que nous possédons.

Cependant, si sa bourgeoisie depuis longtemps était au ciel, il n'en aimait pas moins, de l'affection la plus touchante, sa patrie terrestre. — Il fallait voir aussi sa douce émotion de bonheur, s'il apprenait que quelque jeune ministre de l'église de Genève manifestât des sentiments pieux. Il n'en pouvait exprimer sa joie sans que vous la vissiez briller dans ses yeux à travers ses larmes.

J'ai cru devoir éviter jusqu'ici de parler des controverses qui

commencèrent dans Genève à l'époque des dernières prédications de M. Cellérier.

L'histoire demandera quelles ont été, dans un temps si grave, les professions de M. Cellérier, au sein d'une église qui lui était si chère [1]. — Il faudra répondre qu'elles ont été honnêtes et bonnes, comme toute sa vie. — Je veux être ici très-court, et ne parler qu'avec réserve; comme si j'écrivais ces lignes à côté de vous, cher monsieur Cellérier, et que vous les dussiez lire! — Quand les débats religieux commencèrent à Genève, en 1817, M. Cellérier ne se doutait pas de l'état du clergé; et jamais il n'eût pensé, m'a-t-il dit souvent, que personne osât y renier ouvertement la déité de notre Sauveur. Pour rendre son témoignage, il se résolut alors à publier la «Confession de foi helvétique,» comme l'expression de ce qu'il croyait et voulait prêcher. Il fit aussi imprimer ses sermons.

Les jours de son ministère public étaient à leur terme; jamais il ne fut un homme de débats; et d'ailleurs l'âge ou Jude nous ordonne de *combattre pour la foi qui a été une fois transmise aux saints*, semblait passé pour lui. Mais il se fit un devoir, comme un bonheur, de confesser son Maître devant les hommes. Vivement attaché à l'église de Genève, et ne cessant de faire des vœux ardents pour son retour à l'ancienne foi, il continuait de communier dans les temples de la ville, partout où il pouvait entendre une prédication évangélique; mais il allait chercher chaque dimanche sa nourriture spirituelle dans l'Oratoire que nous fondâmes, il y a douze ans, pour le relèvement de la vérité dans l'église de nos pères. On ne saurait oublier dans cette congrégation la présence de ce vieillard vénérable; et longtemps encore on n'y regardera qu'avec un tendre respect la place qu'il a laissée vide. C'était un spectacle émouvant que de voir cet homme de Dieu, qui en avait amené tant d'autres à la justice, venir s'asseoir chaque dimanche au catéchisme des enfants, et chercher humblement son édification dans un enseignement préparé pour eux seuls. Pour entendre plus distinctement la voix du ministre, il allait y prendre sa place au banc des plus petits, et les enfants avaient pris l'habitude de venir se ranger sans hésitation, bien qu'avec respect, à sa droite et à sa gauche. A voir cette physionomie douce et imposante, ce front vénérable, et cette couronne de

[1] Nous avons publié nous-mêmes dans notre N° 16, une profession de foi que M. Cellérier écrivit, il y a 11 ans, à un ami, et dont ce dernier a bien voulu nous faire part. RÉDACT.

cheveux blancs au milieu des enfants, les larmes venaient aux yeux de tous; mais nous sentions aussi qu'à côté d'un objet plein d'un charme attendrissant, il y avait là pour nous tous une imposante leçon, et que ce spectacle, en harmonie avec tout le reste de sa vie, nous offrait une image de la place que cet homme vraiment humble prétendait prendre au festin de son Maître: c'était la dernière; il avait choisi *le bas de la table.....*, en attendant le jour où son Maître entrera dans la salle, et viendra dire, devant ses saints et ses anges, à ceux qui lui ressemblent: *Mon ami, monte plus haut!* — *Seigneur, quel sera le plus grand dans ton royaume?* Quand on lui fit cette question, Jésus ne mit pas un des douze apôtres au milieu des enfants; il mit un petit enfant au milieu des douze, et répondit: *Quiconque deviendra humble comme ce petit enfant, celui-là sera grand au royaume des cieux!* Cher et vénérable pasteur! les respects des hommes vous avaient fort élevé, mais la connaissance de *l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde*, vous avait appris à dire: *Il faut qu'il croisse et que moi je diminue.* Il croissait en vous; vous serez grand dans le royaume de votre Père!

Et maintenant, où est-elle cette âme humble et fervente, au génie élevé, à la conscience impérieuse, à l'esprit bienveillant, au *cœur honnête et bon*? où est-elle? *Dieu n'est pas le Dieu des morts*: elle est donc *vivante pour Dieu*; elle est *retournée à Lui*; elle *se repose de ses travaux, et ses œuvres l'ont suivie*; elle *attend la bienheureuse espérance et l'apparition de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui transformera le corps de notre humiliation pour le rendre semblable au corps de sa gloire.* Cette mort, que depuis 30 ans il attendait tous les jours, ne pouvait le surprendre; il est descendu dans ses flots, pour traverser le fleuve, mais avec le nom de Jésus son Sauveur sur ses lèvres et dans son cœur, mais avec l'ange de l'Eternel qui lui tenait la main; et ce puissant Sauveur qu'il avait tant prêché aux autres, il l'a trouvé tel qu'il l'avait dit, précieux et secourable. *En lui* il a vaincu, il a été *plus que vainqueur!* « Je m'avance vers l'éternité avec une ferme et parfaite confiance dans les mérites de mon Rédempteur, » me disait-il encore deux jours avant sa mort. C'était là cette *bonne Nouvelle*, cet *Evangile* que toute sa vie il avait annoncé dans les salons et dans les chaumières, comme dans la chaire de vérité: il en réalisait alors la puissance et le prix; il le tenait dans ses mains, en passant

derrière le voile; il nous le montrait encore une fois de sa voix mourante, de son dernier geste et de son dernier regard.

Je m'arrête; je n'en dirai pas davantage. Dieu m'a fait l'extrême faveur de recueillir les dernières paroles qui soient sorties distinctes et suivies de cette bouche aimable. C'était l'expression la plus touchante, tout à la fois, de sa piété profonde et d'une amitié telle qu'est celle d'un père. Ses yeux étaient fermés depuis plusieurs jours; je ne pense pas qu'il les ait rouverts; on le croyait assoupi ou en rêverie, mais son âme veillait. Je m'approchai pour lui réciter deux passages de la Sainte Ecriture (Hébr. X, 36-37 et Rom. VIII, 37-38); il me reconnut; un sourire éclaira ses traits; il fit signe qu'il voulait me donner un dernier embrassement; je le reçus, et j'entendis de ses lèvres un adieu si tendre qu'il émouvra mes souvenirs jusqu'à la fin de mes jours. L'impression de ce sourire, de cet embrassement, de ces paroles de vie éternelle, de ces dernières expressions d'une amitié toute religieuse dont trente ans avaient été déjà comme un témoignage continu, tout cela demeure sur mon âme comme un trésor de ma vie et comme une grâce dont je prie Dieu de me rendre moins indigne.

Puissions-nous vivre d'une telle vie, pour trouver une fin semblable à la sienne! Il a été dans l'Eglise, jusqu'à la vieillesse toute blanche, ce qu'est *un arbre planté près des eaux courantes*. Il a *porté ses fruits dans toutes les saisons* d'une vie séculaire, et *son feuillage ne se flétrira jamais*!

Honneur donc encore une fois à votre mémoire, vénérable et bienheureux ami! que la paix demeure sur tous ceux qui soignèrent et réjouirent vos derniers ans, soit à Peissy [1], soit à Genève! Que la louange de Dieu notre Sauveur se répète à jamais autour de votre tombeau, dans cette chère paroisse que vous avez tant aimée! et que toutes les bénédictions du Saint-Esprit descendent sur votre fils, votre petit-fils et tous ceux qui portent après vous un nom désormais si cher à l'Eglise [2]. L. G.

[1] L'un des villages de la paroisse de Satigny, où M. Cellérier s'était retiré en quittant le presbytère.

[2] Les Archives terminent cette notice par la citation du fait suivant d'après une brochure publiée à Genève sous le titre de : *La Fête de Satigny ou le trentième Anniversaire du pastorat de M. J.-I.-S. Cellérier* : « Depuis que l'âge et la maladie avaient épuisé ce qui lui restait de forces, M. Cellérier se faisait lire le verset des saintes Ecritures que donne pour chaque jour l'*Almanach des bons Conseils*. Il l'entendit encore le 21 mars, la veille de sa mort; mais le 22, il avait complétement perdu connaissance,

CORRESPONDANCE.

Écoles évangéliques à Paris.

Paris 1er juillet 1844.

Monsieur et cher frère,

Me permettrez-vous de me servir de votre précieuse feuille, pour solliciter le concours de mes chers compatriotes en faveur d'une œuvre qui intéresse le bien spirituel et aussi temporel de l'un des quartiers de la grande capitale de France? Il s'agit de fonder une école primaire pour les nombreux enfants répandus dans ce quartier jusqu'ici entièrement dépourvu du bienfait de l'instruction. Voyant depuis plusieurs années ces enfants errer toute la journée sur les boulevards ou dans les rues, souvent à peine couverts des plus misérables haillons, et si mal-propres qu'il est difficile de les distinguer des petits nègres qui se trouvent aussi quelquefois parmi eux, j'ai toujours senti mon cœur ému pour eux d'une profonde compassion. Si mes chers compatriotes qui n'ont jamais quitté notre heureux et beau pays, pouvaient comprendre ce que c'est que les misères de tout genre accumulées dans une grande ville, j'ai la conviction qu'ils se sentiraient pressés d'y chercher un remède par tous les moyens possibles. La chose est difficile sans doute ; mais la Parole de notre Dieu ne nous ordonne pas de nous arrêter devant les obstacles. Il nous est dit : *Allez et instruisez toutes les nations.* Pour répondre à cet appel on envoie au loin porter aux pauvres idolâtres l'Evangile de la paix ; mais cela nous dispense-t-il de penser aux malheureux qui sont à notre porte et qui périssent dans l'ignorance? On alléguera qu'il y a une grande différence entre les pauvres sauvages et les enfants abandonnés dans les rues de Paris. Il est vrai, mes chers amis ; mais cette différence, n'est pas dans le sens que vous croyez, et nos pauvres enfants de grande ville savent une foule de mauvaises choses que, j'espère, les sauvages ne savent pas. Quant à l'idolâtrie, ils n'a-

et son âme quittait sa dépouille mortelle. Ce jour-là l'almanach indiquait le passage suivant : *Bienheureux sont les serviteurs que le maître trouvera veillant, quand il arrivera. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant il les servira.* Luc. XII, 87.

* Si nous insérons la lettre suivante c'est plus encore pour édifier et intéresser nos lecteurs, que dans l'espérance de voir, l'appel qu'elle renferme, entendu de beaucoup d'entre eux. Nous serons heureux, toutefois, de recevoir tout ce qu'on voudra bien nous adresser à cet objet, et de le transmettre à notre compatriote.

dorent pas, si vous voulez de grossières images, mais bien une belle statue en marbre blanc, couverte de riches bijoux, environnée de fleurs et de cierges allumés; cette image, qui porte le nom de la Ste-Vierge Marie, reçoit les hommages et les prières de tous ceux qui prient quelque chose. Entrez dans un temple catholique romain à l'heure que vous voudrez, vous trouverez toujours l'autel de la vierge entouré d'adorateurs de tout âge; vous verrez les mères y amener leurs petits enfants et leur dire d'adorer « la sainte Mère de Dieu; » les maîtres d'école y conduire leurs élèves et les faire défiler devant l'image taillée. Vous verrez presque tous les enfants appartenant à une mère un peu pieuse, porter à leur cou une médaille en cuivre avec une image de la vierge, par laquelle on croit les préserver de malheurs. Voilà le spectacle qu'offre sous le rapport religieux notre population française. Oh! croyez-le, mes chers amis, elle mérite toute notre sympathie, cette nation qui possède tant de qualités aimables, tant d'intelligence et de facilité pour tout ce qu'elle entreprend.

L'expérience, du reste, a déjà prouvé quel bien une école peut faire au milieu de ce peuple parisien. Plusieurs ont été ouvertes depuis plus ou moins longtemps, et prospèrent sous la bénédiction d'en haut, tellement qu'on ne peut les voir sans une profonde reconnaissance. L'une d'elles, située dans le faubourg du Temple, compte près de mille enfants, fréquentant régulièrement les diverses classes pendant la semaine. Depuis mon arrivée à Paris j'ai eu la joie d'assister chaque fois à la fête annuelle de ces écoles. Ce jour-là, qui est une fête pour tout le quartier (ainsi qu'on le reconnaît bien vite dès qu'on y arrive), les enfants reçoivent tous sans exception, comme encouragement, un petit cadeau qui consiste souvent dans la Parole de Dieu. C'est par centaines que les exemplaires en sont ainsi distribués chaque année. Et ce qui prouve combien ce saint Livre est apprécié, c'est que l'on voit fort souvent des pères venir avant la distribution solliciter pour leurs enfants la faveur de recevoir une Bible plutôt qu'un vêtement ou telle autre chose d'une utilité matérielle. Si vous saviez combien cette séance est touchante! Vous verriez là les parents des élèves se presser pour trouver place dans la grande salle qui contient 4 à 5 cents personnes, mais qui est toujours trop petite pour tous ceux qui voudraient entrer; vous les verriez écouter avec respect, avec un air de joie et d'amour, la bonne nouvelle du salut qui leur est annoncée; vous pourriez voir couler leurs larmes, quand on parle du bien que l'école

doit faire et a déjà fait au milieu d'eux. Laissez-moi vous dire ce que j'ai entendu moi-même l'année dernière. Pour suppléer au manque d'espace, on fait d'abord entrer les jeunes filles et leurs parents ; puis on prie les personnes qui ont assisté à cette première séance[1], de sortir pour laisser la place à ceux qui attendent dehors ; ce qui est assez difficile à obtenir, car tous voudraient rester et l'on est obligé de faire appel à leur justice, pour qu'ils consentent enfin à céder leurs places. Une pauvre femme en deuil se trouvait assise fort près de moi, et j'avais remarqué sa profonde émotion pendant tout le service. Lorsque le moment de sortir fut venu, elle se tourna vers l'un de nous, et lui dit toute en larmes : « Oh ! je vous en prie, laissez-moi rester encore ! Si vous saviez ce que ce jour est pour moi ! c'est le plus heureux de l'année. Mon fils a suivi l'école pendant longtemps ; il a aussi reçu une Bible ; il nous l'a fait lire, à son père et à moi, et elle a apporté le bonheur dans notre famille. Maintenant ce cher fils nous a quittés, il est à l'île de Corse ; mais il nous a écrit de si bonnes lettres, qu'il n'a pas oublié ce qu'il a entendu ici. Mon mari est mort depuis son départ ; je suis toute seule maintenant ; mais j'ai la Bible de mon fils et je viens ici chaque année en souvenir du bien que l'école nous a fait à tous. » — Dans le faubourg St-Antoine il existe aussi une école moins nombreuse et seulement pour les jeunes filles ; mais elle est dans l'état le plus réjouissant. Ces deux quartiers possèdent dans le même local, une école du Dimanche et une prédication du soir. — Hé bien, ce que je désire ardemment, c'est de voir notre quartier jouir des mêmes priviléges ; et pour cela, il ne nous manque que de l'argent. Nous avons trouvé dans un emplacement très-convenable, un terrain qui serait à vendre et sur lequel on pourrait facilement construire une fort belle école. Mais la somme de trente mille francs est nécessaire pour mettre la chose en train [1]. C'est à cette occasion, mes chers compatriotes, que j'essaie de vous dire : « Venez-nous aider ! » Car je vous ai toujours connus remplis de cœur pour tout ce qui est bon ; et je crois que l'on peut dire de vous en général que vous êtes *prompts à donner et libéraux*. Je sais qu'on vous adresse souvent des requêtes en faveur d'œuvres fort intéressantes ;

[1] Le prix d'achat du terrain est à lui seul de 12 mille francs ; mais nous venons d'apprendre depuis la réception de cette lettre, qu'un seul bienfaiteur, suisse d'origine, a fait l'avance de cette somme pour 10 ans, moitié pour rien, moitié à un intérêt peu élevé.

mais vous savez aussi *qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir*, et que *celui qui sème abondamment, moissonnera aussi abondamment*. Vous habitez un si bon, un si riche pays, où tout est si facile! Ici nous sommes en si petit nombre, que nous nous trouvons comme perdus au milieu de la puissance colossale à laquelle nous avons à faire, et qui est active, en possession de ressources énormes et ne néglige aucun moyen pour grossir le nombre de ses adhérents sans pour cela s'inquiéter de l'état de leur cœur.

L'année dernière on a commencé une collecte à un sou par semaine, destinée à la Société des Missions et à la Société évangélique de France, que, par une belle et généreuse pensée, l'on a ainsi associées l'une à l'autre. Cette collecte a produit plus de 4000 fr. ; et savez-vous d'où viennent une bonne partie des souscripteurs? de ce même faubourg du Temple si pauvre, si misérable spirituellement et temporellement, mais qui sait apprécier la belle institution qu'il possède. Beaucoup de souscripteurs sont de pauvres ouvriers qui gagnent leur vie au jour le jour, mais qui, sentant le bien qui leur a été fait, veulent aussi selon leurs moyens y faire participer leurs frères. Si vous vouliez imiter ce bon exemple, dans nos chers villages du canton de Vaud; si quelques lecteurs ou plutôt quelques lectrices de cette chère feuille que nous voyons toujours arriver avec joie dans nos maisons, voulaient prendre la peine de recueillir régulièrement les kreutzer et les batz mis à part pour l'œuvre du Seigneur; vous n'en seriez certainement pas plus pauvres et peut-être plusieurs seraient-ils plus riches au bout de l'année. J'ai l'assurance que tous vos pasteurs se feront un plaisir de recevoir vos dons pour les faire passer à M. le Rédacteur de la Feuille religieuse, qui à son tour nous les expédierait.

Si je ne craignais de prolonger beaucoup trop ma lettre, je vous parlerais encore bien longtemps; j'ai une si sincère affection pour vous, qu'il me semble certain que vous me comprendrez et que personne ne s'offensera de la demande que je vous adresse avec instance. — Je voudrais parler un peu aux enfants, pour les engager à s'intéresser aussi à notre projet. Nous avons vu nos petits voisins d'Angleterre trouver en peu de temps la somme énorme nécessaire pour la construction et l'équipement d'un vaisseau missionnaire [1]. Cela ne vous émeut-

[1] Cette souscription, dont nous avons parlé précédemment, a produit plus de six mille livres sterling (150 mille fr. de Fr.).

il pas aussi à jalousie, mes chers amis? et ne vous sentirez-vous pas pressés de faire du bien par vous-mêmes? Vous avez tous des écoles, quelquefois même plus que vous n'en désirez peut-être. Mes chers amis, rendez grâces à notre Père céleste pour ce grand bienfait. Laissez-moi encore vous raconter une petite histoire que j'ai entendue il y a quelques jours. J'étais au milieu d'une douzaine de jeunes garçons recueillis dans une maison pieuse. Ces enfants suivent l'école du faubourg du Temple. Je causais avec eux et leur adressais quelques questions, en les engageant à sentir les bienfaits de notre Dieu à leur égard, en ce que tous avaient été retirés de l'abandon et placés sous une direction chrétienne. Je leur disais qu'ils ne devaient pas croire que leur maître ne les aimât pas lorsqu'il les punissait. Tout à coup l'un d'eux m'interrompt et s'écrie : « Oh, ce que vous dites est bien vrai! Il y a quelques jours, nous étions à l'école quand il est entré un jeune homme qui avait au moins 20 ans; il s'est approché du maître et lui a dit : « Monsieur, je viens vous remercier devant toute votre » école de ce que vous avez fait pour moi quand je la suivais, » et en particulier de ce qu'un jour vous m'avez sévèrement » châtié. J'étais bien méchant, je ne voulais pas vous écouter; » mais maintenant que j'ai été par le monde, je reconnais le » bien que vous m'avez fait et j'ai voulu venir vous le dire en » présence de tous vos élèves. » Après cela il s'est adressé aux enfants pour les exhorter à profiter des leçons qu'on leur donne. »

Je ne résiste pas à vous parler encore d'un jeune garçon qui vivait il y a quelques années dans un de ces villages français dépourvus de moyens d'instruction. Cet enfant, fils d'un pauvre ouvrier, désirait ardemment de s'instruire; mais la pauvreté de son père y mettait un obstacle insurmontable. Préoccupé de ces pensées, il entendit parler d'un vol de lapins fait dans une ferme voisine; les recherches faites pour découvrir le coupable, n'avaient jusqu'alors mené à rien. L'enfant qui avait appris que les jeunes détenus avaient une école, forma dans sa petite tête le projet de se faire passer pour le coupable, afin d'être mis en prison et d'y être instruit selon son désir. Il se rendit chez le maire et déclara être le voleur des lapins[1]. Son aveu surprit le maire; car il avait une figure tout à fait honnête. On prit des informations qui furent toutes à

[1] Quelque louable que fût le motif, il va sans dire qu'il ne justifiait pas le moyen, qui était, tout au moins, un mensonge.

son avantage. Pendant ce temps le vrai coupable fut découvert et l'enfant pressé par le magistrat, finit par lui découvrir le motif de son faux aveu. Je puis ajouter que le maire, touché d'un si vif désir d'instruction, s'intéressa au jeune homme et le fit placer dans une maison, où il trouva les moyens de s'instruire. Mais fut-il en même temps instruit dans les choses de Dieu? c'est ce que je n'ai pas le bonheur de savoir.

Je m'arrête; il en est temps. Que puis-je vous promettre, mes chers amis, en échange de l'intérêt que je vous demande pour notre école? Si vous voulez, je vous écrirai chaque année dans cette feuille une lettre où je vous raconterai quels fruits vos offrandes auront portés; et je vous promets de plus que, si notre bon Dieu fait lever pour nous le beau jour où nous pourrons ouvrir cette école, nous implorerons ensemble les précieuses bénédictions de ce tendre Père sur vos familles et sur vous. Dès maintenant je lui demande de tout mon cœur sa paix et ses grâces pour vous tous; et je vous prie de vous souvenir aussi de nous auprès du trône de toutes grâces.

PROGRAMME.

Un PRIX de 1200 FRANCS est offert pour un concours sur ce sujet : *La passion des intérêts matériels considérée au point de vue chrétien.* — On nous demande d'en publier le programme suivant :

Deux faits nous paraissent dominer la question : l'un, c'est que l'amour excessif des biens matériels est le trait caractéristique du siècle ; l'autre, que cette passion est le plus grand obstacle qui s'oppose aux progrès de la foi chrétienne dans notre pays.

Il faut donc attaquer au nom de l'Evangile, ce formidable adversaire qui se rencontre partout, et qui menace de se substituer à la religion même du Seigneur, en établissant une nouvelle espèce d'idolâtrie.

On doit comprendre l'extrême importance du sujet ; il n'en est aucun qui mérite davantage, à notre avis, d'occuper les méditations des hommes pieux.

Les concurrents auront soin de garder, dans le développement de cette matière une sage modération, de peur de combattre un excès par un excès contraire, comme l'ont fait certains ordres religieux. Mais ils devront en même temps lutter avec l'énergie de la piété chrétienne contre la passion des intérêts matériels, telle que nous la voyons se manifester aujourd'hui.

Ils montreront aux gens du monde l'insuffisance de ces biens quels qu'ils soient, fortune, dignités, plaisirs, découvertes de la science, conquêtes de la civilisation. Ils prouveront aux hommes sérieux, mais indécis, qu'on ne peut servir deux maîtres, et qu'il faut choisir. Ils s'adresseront aux chrétiens eux-mêmes pour les avertir des dangers auxquels ils sont exposés par cette grande passion de notre époque.

Nous ne voulons rien déterminer de plus sur la manière de traiter la question. Le plan, la forme, les idées, les raisonnements qui composeront ce travail, sont laissés aux libres choix des concurrents. Nous nous bornerons à demander un écrit *populaire* et *court*. Le prix ne pourra pas être partagé. Les juges sont, Messieurs Borrel, Gardes et Frossard, pasteurs à Nîmes, auxquels les manuscrits devront parvenir avant le 1er juillet 1845.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 24. — 1844. Du 25 Aout.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

SOMMAIRE : Évangélisation du Bas-Canada ; encore deux annexes de la Grande-Ligne. — Assemblées annuelles des Sociétés religieuses de Lausanne en 1844. — Quelques mots d'encouragement aux âmes travaillées et chargées. — *Nouvelles religieuses*. Suisse ; Lausanne. France ; Paris ; Angers ; Haute-Vienne. — *Bulletin bibliographique*. Histoire de Martin Risse. Le chemin du bonheur perdu et retrouvé. Quelques directions à mes catéchumènes. Aux maîtres et aux serviteurs. Une vérité importante. L'enfant du mineur.

ÉVANGÉLISATION DU BAS-CANADA.

Encore deux annexes de la Grande-Ligne.

Une lettre de Mme Feller, du 27 mars, nous fournit les détails suivants sur deux localités voisines de la Grande-Ligne, où l'Evangile vient encore de prendre pied :

M. Wolf, écrit-elle, a maintenant toute la charge de la prédication de la Grande-Ligne et de Chazy ; quand il va à cette dernière place, M. Normandeau prêche ici. Ces deux Messieurs ont aussi à soigner en commun la nouvelle et intéressante station de *Sherington*, près de Napierville. C'est là que demeure une aimable femme dont je vous répéterai en peu de mots l'histoire. Elle avait beaucoup entendu l'Évangile, et bien que convaincue de la vérité, elle ne s'y était pas encore soumise, lorsqu'un jour d'orage, étant à genoux avec son mari déjà converti, elle fut frappée d'un coup de tonnerre. Au moment même elle dit à Dieu : « Ce n'est pas ma vie que tu « demandes, mais c'est mon cœur ! » Et elle le lui donna. Dès lors elle a montré par sa vie les fruits d'une véritable conversion. Son mari qui est un fermier très à son aise et intelligent,

est, comme elle, rempli de zèle pour annoncer l'Evangile; ils sont de vrais missionnaires, et ne se laissent décourager ni par l'opprobre, ni par les persécutions. Leur fidélité a été bénie; car déjà plusieurs familles de leur voisinage ont abandonné le catholicisme romain et professent ouvertement la religion de la Bible.

Un dimanche soir, ces nouveaux disciples étaient réunis pour lire la Parole de Dieu et s'édifier mutuellement, lorsqu'ils virent entrer un homme qui s'opposait violemment à eux et se répandait en mauvaises paroles contre la « nouvelle religion. » Son but était de se moquer d'eux et de les outrager. La petite assemblée continua sa lecture et ses entretiens. Le moqueur garda le silence, et bientôt on le vit essuyer quelques larmes. Il écouta jusqu'à la fin avec une visible émotion et lorsqu'une jeune fille termina par une prière de cœur, il fondit en larmes. Il demanda si c'était ainsi qu'ils avaient coutume de s'assembler et de s'entretenir? Sur leur réponse affirmative, il ajouta : « Je n'en dirai plus, jamais de mal. » Dès-lors, en effet, il n'est plus un adversaire, et fréquente ceux qu'il persécutait.

Il y a six semaines qu'un nouveau converti de *Sherington*, alla visiter ses frères qui habitent à 15 lieues de distance. Il leur raconta le bien que Dieu avait fait à son âme en le retirant de l'erreur, et les exhorta beaucoup à rechercher la vérité. Quoiqu'il ne sache pas lire, il avait avec lui un Nouveau Testament qu'on lut beaucoup pendant sa visite. Cette lecture et ses paroles rendirent ses frères sérieux, et dès qu'il les eut quittés, ils vinrent chez nous, pour demander des instructions et un Evangile; puis tout occupés des choses nouvelles qu'ils avaient entendues, ils s'en retournèrent joyeux d'emporter la Parole de Dieu avec eux.

Dans ses courses de colportage, notre brave frère Roy découvrit l'année dernière à quatre milles [1] de Chazy un homme du nom de Baptiste Dame, qui était, ainsi que sa femme, bien ignorant et indifférent en matière de religion. Ils se contentaient tous deux de leur profession d'être catholiques. Les visites répétées du colporteur et les lectures qu'il leur fit de la Parole de Dieu, atteignirent leurs cœurs; ils virent non-seulement leur erreur, mais encore leur état de péché, et recherchèrent la grâce qui est en Jésus-Christ. Ils obtinrent bientôt ce qu'ils cherchaient avec intégrité et devinrent de bons chré-

[1] Une lieue et un tiers.

tiens, qui sont entre les plus aimables de nos frères. Le père de Baptiste Dame, vieillard adonné au mal, en apprenant le changement de son fils fut dans une grande colère, et fit tous ses efforts pour le détourner de ses nouvelles convictions. Un jour, étant dans la maison de son fils, il se répandait en injures et en imprécations contre M. Roy, l'accusant d'avoir détourné ses enfants de leur bonne religion, pour ne leur enseigner que du mal. Sa belle-fille, femme de beaucoup de cœur, lui dit qu'il se trompait; que M. Roy ne leur avait enseigné que de bonnes choses, et qu'il ne péchait pas contre Dieu comme lui par de tels jurements. « Mon père, ajouta-t-elle, voulez-vous me permettre de prier, comme M. Roy m'a appris? » Et au même instant elle se mit à genoux et pria pour son beau-père, qui depuis ce moment ne dit plus un mot à ses enfants sur leur changement de religion. Mais comme ils désiraient amener leur père à la vérité, ils lui en parlèrent souvent et eurent la joie de le voir y prêter l'oreille. Il y a quelques semaines qu'il vint ici avec eux pour passer un dimanche, et ce pauvre vieillard en écoutant la prédication et la lecture de la Parole de Dieu, pleurait à chaudes larmes, parce qu'il voyait qu'il avait tant négligé son salut et si longtemps péché contre Dieu. Il est pauvre et il y avait pour lui des avantages à demeurer là où il était; mais il est décidé d'abandonner cet intérêt pour se rapprocher de son fils et de ceux qui suivent l'Evangile, parce qu'il veut le suivre aussi. Il s'est opéré un changement complet dans la vie de cet homme qui frappe tous ceux qui le connaissaient. Plusieurs autres membres de cette famille ont encore quitté l'église romaine : un frère de Baptiste Dame et sa femme, une de ses sœurs et son mari ont embrassé la vérité. Un des plus près voisins de Baptiste D., est un méchant incrédule, homme dur et sans cœur; mais sa femme au contraire, douce et aimable, a reçu la bonne nouvelle du salut avec foi. Elle est la seule dans cette localité qui sache lire, et elle lit pour tous ceux qui ont faim et soif de la Parole de Dieu. Tous, là, père, mère et enfants, désirent apprendre à lire. Oh! si nous avions une maîtresse d'école à leur donner! Mais nous n'avons personne pour ce lieu, comme pour plusieurs autres. Tout dans la marche de l'œuvre nous commande de préparer un plus grand nombre de jeunes hommes, et d'établir une école normale pour les filles. Mais avant tout, il faut bâtir la maison. S'il plaît à Dieu, il nous donnera assez de foi pour la commencer et l'achever un peu promptement.

ASSEMBLÉES ANNUELLES DES SOCIÉTÉS RELIGIEUSES DE LAUSANNE EN 1844.

C'est toujours avec un sentiment de reconnaissance envers Dieu pour les bénédictions spirituelles qu'il continue à répandre sur notre pays, que les amis du Seigneur voient le retour des anniversaires de nos sociétés religieuses. Ces assemblées où des frères viennent de toutes parts se réunir pour s'entretenir des œuvres chrétiennes auxquelles ils s'intéressent; pour s'encourager et se retremper dans les sentiments de leur communion fraternelle sous le regard du Père céleste, ne se passent jamais sans laisser de précieux souvenirs. Cette année nous n'avons pas eu dans nos fêtes de Lausanne autant de frères étrangers à la Suisse, que nous étions habituées à en voir; tout en regrettant que les circonstances aient retenu plusieurs de ces frères dont nous avions espéré la présence, nous sommes cependant heureux de pouvoir dire que nos assemblées ont été particulièrement intéressantes et, nous l'espérons, bénies pour ceux qui ont pu s'y rencontrer. En attendant que les rapports qui ne tarderont pas à paraître, fassent connaître plus en détail les travaux de ces Sociétés et les bénédictions qui leur ont été accordées, nous en dirons quelques mots, en rappelant aussi quelques-unes des bonnes choses par lesquelles les frères nous ont édifiés.

Le lundi, 12 août, la Société Biblique auxiliaire du canton de Vaud a rendu ses comptes. Le rapport a fait remarquer que la vente pendant le dernier exercice a été plus considérable que jamais: 3513 exemplaires des Livres saints sont sortis des dépots de la Société; 706 de plus que l'année précédente. Trois nouveaux dépôts ont été établis l'un dans le Canton, à Chavornay; les deux autres à la Chaux-de-fonds, canton de Neuchâtel, et à Meyriez, canton de Fribourg. Des circulaires autographiées, envoyées à domicile par un pasteur à tous les membres de la paroisse, ont amené l'achat d'un grand nombre de Bibles, et ce moyen a été béni dans plus d'une occasion. En même temps que la distribution est allée en augmentant, les dons ont aussi augmenté, et le rapport a signalé comme témoignage de l'intérêt inspiré par l'œuvre biblique, un don fait à la Socité au nom d'une commune de village dans notre canton. La Société est ainsi dans un état prospère et son œuvre est sous la bénédiction de Dieu.

« Il y a maintenant trente ans, s'est écrié l'un des chers frères qui ont édifié l'assemblée, que la première Société biblique de notre canton a été fondée à Lausanne par M. le professeur Levade... Oh, combien j'ai été réjoui en voyant passer de chers catéchumènes, chacun avec la Bible sous le bras! Il y a trente ans on ne voyait pas cela. Le réveil a commencé six ans après, et qui dira qu'il ne fut pas le résultat de la diffusion des Ecritures? *Ta Parole m'a rendu la vie*, dit le roi David. Nous sommes *morts dans nos fautes et nos péchés;* Ta Parole m'a rendu la vie, une vie de lumières dans mes ténèbres, une vie de consolation dans mes peines, la vraie vie qui est en Christ, qui est Christ lui-même et que nous n'aurions jamais connue sans ta Parole. On néglige peut-être un peu, maintenant, la lecture de la Bible pour d'autres livres, de là des opinions et des systèmes particuliers qui divisent les chrétiens. Pour puiser la vie dans la Parole il faut la recevoir en toute simplicité comme des enfants, et y chercher par dessus tout Christ, Celui qui est la vie, comme le pauvre Indou qui disait en posant la main sur son cœur: « Christ là, voilà ma théologie, voilà mon système. » — Un autre frère pour encourager les pères et les mères à faire apprendre par cœur des passages de la Bible à leurs enfants, a cité l'exemple d'un jeune homme. Pendant qu'il allait encore à l'école, ses parents pieux lui faisaient apprendre chaque jour un passage de l'Ecriture. Après sa première communion, s'étant laissé entraîner par l'amour du plaisir et de la dissipation, il finit par s'engager pour le service militaire de Rome. Là, sa conscience s'étant réveillée et lui faisant sentir le besoin de chercher des lumières et des consolations dans la Bible, il fit de vains efforts pour s'en procurer une. Dans sa détresse il lui revint à la pensée la quantité de passages qu'il avait appris dans son enfance; il se mit à les écrire, et forma ainsi tout un cahier, qui suppléa utilement à la Bible, pendant tout le temps de son service. Sans le soin pieux de ses parents il se serait vu entièrement privé de toute Parole de Dieu, et n'eût peut-être jamais été converti par elle. — Que tous les parents s'appliquent donc à recueillir un trésor de Passages bibliques dans la mémoire de leurs enfants, afin que ceux-ci puissent y aller puiser, au besoin, de bonnes *choses anciennes et nouvelles*. — Mais si nous sommes heureux de posséder ce précieux trésor de la Bible il est de notre devoir d'en faire part à ceux qui en sont privés; c'est aussi ce que nous a

fait sentir un autre frère, qui nous a entretenus des grâces que le Seigneur a répandues par sa Parole au milieu des catholiques romains dans une des parties de la France où il vient de faire une tournée d'évangélisation. « J'ai vu entre autres, nous a-t-il dit, dans un village de 1500 âmes une famille nombreuse où la Bible seule a produit les effets les plus remarquables. Le Père, avec ses cinq fils et ses belles-filles, éclairés par la lecture d'une Bible, se sont convertis au pur Evangile de la grâce de Dieu, quoique privés de tout autre secours. La mère et une fille sont seules restées attachées au culte romain. Mais, malgré les efforts de celui qui cherche à diviser, et les préjugés de la mère que l'influence du prêtre rend toujours ardente pour les pratiques de son église, la bonne harmonie et la paix n'ont pas cessé de régner dans cette maison bénie : jamais un mot ne s'y dit plus haut que l'autre. Il y a tant de douceur, de condescendance, de dévouement, de véritable esprit chrétien dans la vie des belles-filles, que la mère ne peut s'empêcher de les aimer de l'affection la plus vive. Cette famille entière, qui glorifie Dieu et qui est en grande édification dans toute la contrée, peut devenir un foyer d'où la lumière et la vie commencent déjà à se répandre autour d'elle. Voilà ce que produit la Bible lorsqu'on s'attache essentiellement à y puiser la connaissance et la vie de Christ. Plusieurs autres traits qui ont été racontés, montrent que la diffusion des Ecritures en France est bénie, et que la manière simple dont la Parole est reçue par les catholiques qui en ont été si longtemps privés, est bien de nature non-seulement à nous presser de faire ce qui dépend de nous pour leur procurer le Livre de vie, mais à nous provoquer à jalousie et à nous faire sentir la nécessité de la recevoir avec la même simplicité de foi, dans un esprit de soumission et d'obéissance.

La Société évangélique de Lausanne, qui a célébré, le 13, son 9me anniversaire, comprend dans sa sphère trop d'objets divers, pour que nous puissions ici les passer tous en revue. — Le Comité des traités a continué son œuvre avec bénédiction. Sa collection s'est enrichie de six nouveaux traités. Des dons de ses livres ont été faits à neuf bibliothèques populaires et religieuses, et la vente de cette année a été de 60 à 70 mille exemplaires, 10 mille de plus que l'année dernière. — L'œuvre du patronage a aussi été bénie, et le comité compte au nombre des bénédictions qu'il a reçues, le travail toujours plus considérable qui lui est envoyé. Il a dû pourvoir d'une manière

directe ou indirecte au sort de 139 prisonniers, et il en est plus d'un que le fidèle peut saluer du doux nom de frère en Jésus-Christ. L'un d'eux qui, à son entrée en prison, était plongé dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition, en est sorti *ayant faim et soif de justice.* Son premier désir a été, non de s'asseoir aux banquets du vice, mais de réclamer la plus humble place à la table du Seigneur. Elle lui a été accordée, et dès lors ce libéré devenu colporteur volontaire parcourt le pays qui avait vu les fautes de sa jeunesse, pour se proposer comme témoin des miséricordes de Dieu. Un autre languit depuis longtemps dans les angoisses de la maladie; mais il ne cesse de glorifier Celui qui a affranchi son âme et qui le prépare par cette rude épreuve à quitter avec joie ce monde qui n'a été réellement pour lui qu'une *vallée de misères.* — La Bibliothèque religieuse s'est étendue et, par une nouvelle salle ouverte dans le quartier de St-Laurent, peut maintenant satisfaire un grand nombre d'abonnés. — Le Bon Messager réclame d'une façon particulière la coopération de ceux qui pourraient lui fournir des articles. — Le comité de colportage et d'évangélisation, un peu découragé l'année dernière, avait été sur le point d'abandonner son œuvre en France. Il n'y entretenait que deux ouvriers et il ne s'en présentait pas de nouveaux. Mais le Seigneur toujours fidèle, dit le rapport, a répondu à nos prières. Nous avons demandé des ouvriers; Dieu a donné des ouvriers tous Français, et en si grand nombre que nous n'avons pu les admettre tous; il y en a encore trois qui n'attendent pour partir que la décision du Comité; et cette décision ne sera pas douteuse si des dons sont envoyés pour cela [1].

Les frères qui ont pris la parole après la lecture des rapports ont prononcé bien des appels, bien des exhortations pressantes à redoubler de zèle et d'activité. Le pasteur d'Echallens, surtout, dont la voix sait toujours trouver le chemin des cœurs et les émouvoir par les accens d'une vive charité, a adressé à l'assemblée des avertissements bien sérieux sur la nécessité de ne pas se laisser aller à un christianisme de discussions théologiques ou d'excitation factice, mais à s'attacher de plus en plus au vrai christianisme de l'Eglise primitive, au christianisme pratique d'une vie habituellement consacrée au Seigneur dans l'humilité, la charité et le renoncement dont Jésus nous a lui-même laissé le modèle. Cette chaleureuse allocutio

[1] Voyez ci-après un Appel de la Société évangélique à ce sujet.

qui venait fort à propos à la fin de la séance, a communiqué à l'assemblée une bonne et salutaire impulsion à la charité envers tous les frères de quelque domination qu'ils soient, et à la pratique des œuvres de justice et de miséricorde. La réunion s'est terminée par une prière où l'on sentait aussi particulièrement la présence du Seigneur et l'onction de son Esprit.

L'assemblée de la Société des Missions chez les peuples païens, qui a eu lieu le 13, n'a pas été moins intéressante ni moins bénie. Nos lecteurs sont assez au fait de son œuvre pour que nous puissions nous dispenser ici de détails. Toujours mêmes obstacles, mêmes espérances, même persévérance dans la foi. Le missionnaire Dentan est mieux, et la dernière lettre est presque en entier de sa main. — Un des frères présents, touché des privations et de la patience de nos chers missionnaires, comme aussi de l'affection qu'ils témoignent dans leurs lettres, au comité et aux amis des Missions de ce pays, surtout Mme Dentan qui cependant n'y connaît personne, a proposé à l'assemblée de leur envoyer par l'organe du Comité ses salutations fraternelles avec l'expression de sa sympathie et de ses vœux; sur quoi l'assemblée tout entière, particulièrement nombreuse ce jour-là, s'est levée comme un seul homme en témoignage qu'elle entrait dans les sentiments qui venaient d'être exprimés. — Le député de la Société des Missions de Bâle a donné quelques détails sur l'œuvre confiée à cette Société. Les recettes ont été dans la dernière année de L. 144,000 et les dépenses de L. 137,000. La maison des Missions continue à jouir de la bénédiction de Dieu. Elle renfermait 44 élèves, dont 8 ont été consacrés il y a deux mois dans les dernières assemblées annuelles, et sont partis pour leurs diverses destinations. Parmi les faits qui ont été racontés dans cette réunion où bien des frères ont dit des choses pleines d'intérêt et de vie, nous nous bornerons à rapporter la conversion d'un Indou qui vint un jour demander au missionnaire Leupolt à Bénarès, de l'instruire dans la véritable religion. Il était de la caste des Bramines. Dès sa jeunesse il avait eu un vif désir de connaître Dieu; car, se disait-il, si Dieu existe, il doit nécessairement aussi exister une vérité qui le fasse connaître tel qu'il est. Pour la trouver il s'était mis à étudier les livres de sa religion; mais il reconnut bientôt qu'ils ne renfermaient pas la vérité. Alors il se dit à lui-même, peut-être la véritable religion est-elle chez les Mahométans. Il se procura le Coran; mais il com-

prit aussi que la religion de Mahomet n'était pas la véritable. Il restait encore les chrétiens; mais ceux au milieu desquels il se trouvait, étaient d'une conduite si mauvaise qu'il ne crut pas même devoir examiner leur religion de plus près, persuadé qu'avec une telle vie ils ne pouvaient pas avoir la connaissance du vrai Dieu. Il se fit soldat, et après plusieurs années passées dans la même inquiétude d'âme, il fut conduit avec son corps dans une garnison du Nord de l'Inde, où il remarqua un capitaine qui avait quelque chose de particulier dans sa conduite, et dont les soldats parlaient avec un grand respect en l'appelant leur père. Il eut un vif désir de le voir, dans la pensée que peut-être il lui ferait connaître le vrai Dieu. En effet un de ses camarades s'offrit à l'y conduire, et cette première visite produisit sur le vieux cipaye[1] une impression si forte, qu'il en fut confirmé dans sa conjecture; toutefois il n'osa pas s'ouvrir à lui. Pour dissiper tous les doutes à cet égard, il résolut de lui faire encore une visite, mais de choisir le moment où le capitaine était à table, voulant ainsi mettre à l'épreuve sa charité. Le capitaine quitta son dîner pour le recevoir, et l'accueillit néanmoins avec la même bienveillance que la première fois; ce qui acheva de persuader l'Indou qu'il avait enfin trouvé le possesseur de la vraie religion. Mais il le quitta encore sans avoir eu le courage de lui ouvrir son cœur. Bientôt après il tomba malade, et pendant les longues journées d'un violent typhus, son âme fut plus que jamais tourmentée de craintes; il se reprochait surtout d'avoir méprisé l'occasion qui lui avait été offerte de connaître la vérité et il pensait que, si même Dieu voulait lui pardonner tous les nombreux péchés de sa vie, encore ne pourrait-il jamais lui pardonner celui-là. Il était au plus fort de ces angoisses, et ses yeux mourants s'obscurcissaient déjà, lorsqu'il crut voir paraître le capitaine devant la porte qui était en face de son lit: c'était lui en effet, qui visitait à l'hôpital quelques soldats de sa compagnie. Il s'approcha aussi du pauvre cipaye, et l'invita malgré sa faiblesse, à profiter du peu de temps qui lui restait, pour diriger son dernier regard et sa dernière pensée sur Jésus le Sauveur des hommes, l'assurant qu'il pourrait encore obtenir sa grâce par lui. — Le cipaye guérit, contre toute attente; et la première chose qu'il fit, fut de revenir voir le capitaine dont les paroles l'avaient profondément touché. « De quelle religion es-tu? » lui demanda-t-il; je désire être instruit dans

[1] Nom qui désigne dans l'Indostan, les soldats indigènes.

ta religion, car je vois que tu as la connaissance du vrai Dieu. » — « Je suis chrétien. » — « C'est impossible; car les chrétiens ne sont que des méchants. » — « Oui; mais il faut distinguer entre les chrétiens de nom et les chrétiens de fait. » — « Enseigne-moi donc ta religion. » — Et le capitaine l'adressa pour cela au missionnaire qui l'instruisit dans la voie de la paix et eut ensuite la joie de le voir vivre et mourir dans la foi au Sauveur du monde.

QUELQUES MOTS D'ENCOURAGEMENT
aux âmes travaillées et chargées.

Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai. Matth. XI, 28.

Nous dirons d'abord aux âmes travaillées et chargées, à qui nous nous adressons aujourd'hui : Ne croyez pas que votre état spirituel ait quelque chose d'extraordinaire et d'inouï. Beaucoup de personnes, avant vous, ont eu à supporter le même genre d'épreuve, et cependant Dieu ne les a pas rejetées à jamais. Sa miséricorde a toujours été la même; il veut encore vous être favorable. Ecoutez les paroles que nous vous adressons aujourd'hui, comme un message qui vient de Lui, en tant qu'elles sont selon les Ecritures, et comme une preuve qu'Il veut vous consoler.

1° Vous dites peut-être dans l'amertume de votre cœur : « Ah ! si je pouvais aimer Dieu, et l'aimer toujours davantage ? » Eh, bien ! le moyen pour y parvenir est simple; pensez à ce que Dieu a fait pour vous, à *l'amour éternel* dont *il vous a aimé* [1]. Considérez cet amour dans le don qu'il vous a fait de son Fils unique pour vous sauver. Vous ne devez contempler Dieu, que par Christ et en Christ. *Il est l'image du Dieu invisible,* Dieu s'abaissant jusqu'aux hommes et parlant à leur cœur. — Contemplez donc habituellement Jésus-Christ. Représentez-vous ce bon Sauveur, lorsqu'il était sur la terre vivant au milieu des hommes pour leur faire du bien. Choisissez, afin de la méditer attentivement, quelque portion de la vie de Jésus-Christ, dans laquelle il a manifesté d'une façon particulière

[1] Jérémie XXXI, 3.

l'amour, la condescendance, la miséricorde, qui remplissaient son cœur. Pensez à Lui, lorsqu'il était au tombeau de Lazare; ou à la porte de Naïn, rendant à une pauvre veuve son fils bien-aimé. Voyez-le pendant son dernier souper avec ses disciples; sur la croix, lorsqu'il priait pour ses bourreaux, et confiait sa mère à son disciple. Nourrissez vos pensées de l'amour, de la compassion que manifesta Jésus-Christ dans ces occasions si touchantes, et dites-vous: Tel est le Dieu que je suis appelé à aimer! *Nous l'aimons, parce qu'Il nous a aimés le premier* [1].

2° Vous dites encore que vous désirez servir Dieu et le glorifier par toute votre conduite; et le sujet de votre peine est de voir que votre vie réponde si mal au premier souhait de votre cœur. Il n'y a qu'un chrétien qui puisse avoir un tel désir. Persévérez-y seulement avec une foi pleine de patience; implorez pour cela journellement la grâce et la force de Dieu: ainsi votre état spirituel fera des progrès certains. Dieu est un Maître trop bon, pour laisser ses serviteurs travailler seul, et pour leur refuser leur salaire. Mettez-vous humblement à sa disposition; consacrez-vous à sa gloire, dans l'accomplissement de tous les devoirs auxquels vous êtes appelé. Si nous nous souvenons des intérêts de notre Dieu, soyons assurés que dans sa fidélité il se souviendra des nôtres.

3° Rappelez-vous, que le fondement de l'espérance et de la consolation, ne se trouve pas *en vous*, mais *hors de vous*. Ne regardez donc point à vous-même pour trouver la paix; écoutez les bonnes nouvelles de l'Evangile qui seules peuvent vous la donner et remplir ainsi votre cœur d'une sainte joie. Fixez les yeux de votre foi uniquement sur Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, mourant pour les péchés du monde. *L'a-t-on regardé, on en est tout illuminé.*

4° Votre esprit, enfin, est-il par moments rempli d'incrédulité ou assailli d'autres pensées mauvaises? Le meilleur moyen d'en être délivré, c'est d'occuper votre esprit de pensées contraires à celles-là. Encore et toujours, pensez

[1] 1 Jean IV, 19.

à Christ, à son œuvre, à son amour! Et la méditation de ce qu'il a fait pour vous, éloignera de votre âme tout ce qui pourrait l'effrayer ou l'abattre!

NOUVELLES RELIGIEUSES.

SUISSE. *Lausanne.* Nous recevons l'appel suivant du Comité d'Evangélisation et de Colportage de la Société évangélique de Lausanne et nous le recommandons à nos lecteurs.

Monsieur le Rédacteur,

Veuillez donner, dans votre feuille, une place à l'appel que la Société évangélique de Lausanne nous a chargés d'adresser aux chrétiens, en faveur de l'œuvre du colportage et de l'évangélisation. Au mois de Juillet de l'année dernière, la Société évangélique n'avait à soutenir que deux colporteurs; les dons alors étaient proportionnés à l'exiguïté des besoins. Pendant cette année le Seigneur nous a envoyé plusieurs ouvriers que nous ne pouvions refuser sans infidélité; deux instituteurs évangélistes ont été employés dans le département de la Drome en France; un évangéliste et trois colporteurs travaillent dans le département du Doubs. Les dépenses se sont beaucoup accrues; les ressources n'ont pas augmenté en proportion. Aussi la caisse du colportage n'a pas pu faire face au dernier trimestre du salaire de nos ouvriers. Aujourd'hui, de nouveaux travailleurs zélés et courageux se présentent pour entrer dans le champ de l'évangélisation; l'un d'eux, entre autres, serait appelé auprès de nos compatriotes catholiques romains. Refuserons-nous de les envoyer? ne soutiendrons-nous pas ceux qui sont déjà à l'œuvre? reculerons-nous devant les dépenses qu'occasionnera ce surcroît de richesses que le Seigneur nous envoie? Au nom du Maître de la moisson, nous conjurons nos frères de nous venir en aide et de faire abonder ici leur charité pour l'amour de Celui *qui, étant riche, s'est fait pauvre, afin que par sa pauvreté, nous fussions enrichis.*

L. GAUTHEY, président de la Société Evangélique.
ESPÉRANDIEU, président du Comité de Colportage.

FRANCE. *Paris.* La cour de cassation a confirmé, le 19 juillet, l'arrêt qui condamne l'abbé Maurette à un an de prison et 600 fr. d'amende pour le seul fait de la publication de sa brochure. Ainsi *Dieu a fait la grâce* à ce cher frère, *par rapport à Jésus-Christ, non-seulement de croire en lui,*

mais encore de souffrir pour lui[1]. Le fait est grave; il est inouï; il a toutes les apparences d'une vengeance de parti. En effet, non-seulement les brochures de controverse et les journaux publient chaque jour contre le catholicisme des choses aussi fortes que la brochure de l'abbé Maurette[2]; mais les papistes surtout ne cessent d'écrire contre le protestantisme et les protestants des injures qui mériteraient bien plus l'animadversion des lois; et que diraient-ils, si l'on condamnait leurs auteurs à un an de prison et 600 fr. d'amende, pour cause d'outrage et de dérision contre la religion réformée qui est aussi « une religion légalement reconnue en France? » car au point de vue légal les deux églises y sont exactement sur le même pied. Le fait est que l'on craint la contagion et partant la répétition des exemples tels que celui de l'abbé Maurette, et que l'on veut effrayer par cette condamnation, les prêtres qui seraient tentés de l'imiter. — Mais détournons nos regards de ce point de vue politique et humain. Portons-les plus haut que ces débats terrestres. Qu'y a-t-il en définitive au fond de tout cela? L'inimitié naturelle du monde pour la vérité de Dieu; et cette inimitié, si souvent prédite dans l'Évangile, est un témoignage permanent en faveur de ceux qui en souffrent. Consolons-nous donc par la pensée qu'un nouveau témoin de Jésus-Christ a été honoré jusqu'à *achever* comme St-Paul, *de souffrir le reste des souffrances de* son Maître[3], et soyons assurés que le Seigneur qui l'a permis, en tirera le plus grand bien de son serviteur, de son église, et aussi de beaucoup d'âmes qui seront amenées par là à chercher la vérité. Une lettre de M. Maurette sur sa condamnation nous en donne tout à fait l'espérance, et nous a profondément édifiés. Il endure sa peine, non-seulement avec patience, mais

[1] Philipp. I, 29.

[2] Un journal français en rapportant le fait, cite, par exemple, deux articles de la Confession de foi des églises réformées de France où il est dit: « Tout ce que les hommes ont imaginé de l'intercession des saints trépassés, » n'est qu'abus et fallace (tromperie) de Satan pour faire dévoyer, » etc... » Nous tenons le purgatoire pour une illusion procédée de cette même boutique, »... « Nous condamnons les assemblées de la papauté, vu que la pure » vérité de Dieu en est bannie, esquelles les sacrements sont corrompus, » abatardis, falsifiés, ou anéantis tout à fait, et esquelles les superstitions et » idolâtries ont la vogue. » — En 1644, Louis XIV demanda au synode national protestant le retranchement de ces passages, que « leurs majestés ne » pouvaient souffrir, » comme « injurieuses à leur religion; » et le synode s'y refusa. L'abbé Maurette a-t-il rien dit de plus fort? Et il a écrit sous un régime de liberté!

[3] Coloss. I, 24.

avec joie, en même temps qu'avec humilité; on sent que sa foi en est puissamment fortifiée et son courage relevé, car il y voit une preuve que le Seigneur l'a bien réellement pris à lui. Et qui sait si son Maître ne lui réserve pas la même consolation qu'à Paul dans la prison de Philippe [1] ? On peut espérer d'ailleurs que de tels actes hâteront, par l'excès même, le retour de la liberté religieuse si fortement compromise en France aujourd'hui [2]. Dès le commencement, des journaux politiques de l'Arriége ont attiré l'attention publique sur cet étrange procès, et ont rendu un beau témoignage à la moralité de l'abbé Maurette, ainsi qu'à la noblesse de son caractère; et *Le Droit*, journal de jurisprudence publié à Paris, combat formellement l'arrêt qui frappe l'ex-curé de Serres. Enfin sa condamnation tournera en dernier résultat contre Rome elle-même: « Si j'ai tort, montrez-le moi; et si j'ai dit la vérité, pourquoi me frappez-vous? « Voilà ce que l'abbé Maurette peut répéter à ses adversaires; et que lui répondra le clergé romain, qui triomphe de sa condamnation? — M. Maurette est encore détenu à Paris dans la prison de la Conciergerie, où ses amis, c'est-à-dire ses frères en la foi, s'efforcent de lui adoucir autant que possible les rigueurs de la captivité. On ne sait encore s'il sera transféré dans les prisons de Foix, ou s'il achèvera son temps à la Conciergerie.

— *Angers*. On n'a point oublié à Lausanne et à Genève, la visite qu'y a faite, il y a deux ans, M. Puaux, autrefois avocat, et aujourd'hui Ministre de l'Evangile [3]. Ce zélé et puissant défenseur de la vérité exerce dans ce moment un ministère d'une nature assez particulière et que le Seigneur paraît vouloir bénir. Il a ouvert à Angers (chef-lieu du département de la Loire) une suite d'expositions sur les causes, la nature et l'histoire de la Réforme religieuse au XVI[e] siècle. Nous n'en connaissons que ce que nous en a appris un journal politique et

[1] Actes XVI, 27-34.

[2] Sur cette question de la liberté religieuse en France, nous recommandons deux brochures fort remarquables; l'une est le discours de M. A. de Gasparin à la Chambre des députés, au sujet des pétitions; et l'autre est une collection des principaux discours qui ont été prononcés dans la même chambre lors de cette discussion mémorable; elle a pour titre: « Chambre des députés, session de 1844. Discussion sur les pétitions relatives à la liberté des cultes; discours de MM. d'Haussonville, de la Farelle, le Garde des Sceaux, de Gasparin, Odillon Barot, etc. etc. Extrait du Moniteur universel. »

[3] Depuis la visite qu'il nous a faite, M. Puaux a été consacré au saint Ministère et placé à Lunneray comme suffragant du pasteur.

catholique[1] de l'Ouest, qui rend des deux premières séances un compte détaillé et très-avantageux. Une salle assez vaste était remplie d'auditeurs sérieux et attentifs, et deux cents personnes sont restées dehors faute de pouvoir y pénétrer. Le journaliste rapporte d'après M. Puaux, les abus de l'église romaine qui ont nécessité et amené la réformation; et il le fait avec une franchise et une crudité qui nous ont encore arraché cette question: L'abbé Maurette a-t-il rien dit de plus fort que cela?

— *Haute-Vienne.* Les journaux annoncent que M. le pasteur Roussel, ayant été appelé à ouvrir un culte évangélique à *Balledent*, commune située à une couple de lieues de Villefavard, a encore été troublé dans ses fonctions, après quelques dimanches, par les gendarmes, les procès verbaux, etc.; il était cependant muni de *toutes* les autorisations que la police a exigées jusqu'ici, et d'une manière plus complète qu'il ne l'était à Villefavard; mais à mesure que les autorités locales deviennent plus favorables au culte réformé, le gouvernement renforce les difficultés suscitées, et aujourd'hui c'est, selon le préfet de la Haute-Vienne, l'autorisation du ministre du roi qui est immédiatement nécessaire pour établir un culte quelconque dans une des quarante mille communes de France! — On dit qu'il va s'ensuivre un procès judiciaire contre M. Roussel.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Histoire de Martin Risse racontée par lui-même. Strasbourg 1844, Mme Levrault; Lausanne, Ducloux; Genève, Mme Beroud; Neuchâtel, Michaud; etc. Deux vol. de 155 et 121 pages in-18. Prix: 1 fr. 50 c. de France, soit 1 fr. 05 r. de Ssse.

Ce récit, dont la trâme se compose d'une suite d'événements un peu trop extraordinaires, selon nous, se fait lire néanmoins avec un entraînement qui se soutient jusqu'au bout. Il est traduit du Dr Schubert de Munich; en effet, on y retrouve l'imagination, le cœur et la foi qui frappent déjà dans «l'Impotent» et dans «Jacob Werner.»

Le chemin du bonheur perdu et retrouvé. Neuchâtel 1844, J. P. Michaud; Paris, Delay; Lausanne, Ducloux et Mme Duret; etc. Un petit vol. de 85 pag. in-12. Prix: 50 cent., soit 3 batz et 5 rap.

Cette histoire d'une famille qui fait successivement les expériences indiquées par le titre, est, dans sa première moitié du moins, l'histoire de bien des gens; puisse-t-elle, par la bénédiction de Dieu, les amener tous à réaliser aussi la seconde.

[1] Du moins les rédacteurs sont-ils nés dans la religion romaine; c'est tout ce que nous voulons dire ici.

Quelques directions a mes catéchumènes pour s'approcher de la table du Seigneur; par S. Pilet-Joly, ministre de l'Evangile. Genève 1844, Mme Beroud; Lausanne, Ducloux; Neuchâtel, J. P. Michaud; etc. Une brochure de 20 pages in-32. Prix: 15 rap.

L'auteur avertit « que l'on ne trouvera dans sa brochure que des *directions*, qui ont été imprimées pour éviter l'embarras d'une copie à ceux auxquels elles étaient primitivement destinées. » Mais nous partageons pleinement l'espérance de l'auteur qu'elles seront aussi utiles à d'autres, et nous le demandons sincèrement au Seigneur.

Aux maitres et aux serviteurs; traduit de l'allemand de J. G. Lavater. Lausanne 1844, chez Jenny Duret, éditeur; etc. Une brochure de 24 pag. in-12. Prix: 20 rap.

Ces excellents avis d'un chrétien déjà connu de nos lecteurs, ne seront pas lus sans fruits par les deux nombreuses classes auxquelles ils s'adressent. Il n'est aucun serviteur qui n'ait le temps et les moyens de méditer les quelques pages qui le concernent; et les maitres, dont le chapitre est beaucoup plus court encore, y trouveront en peu de mots de riches conseils sur leurs importants devoirs.

Une vérité importante signalée à l'attention des chrétiens. Lausanne 1844, imprimerie et librairie de M. Ducloux; etc. Une brochure de 38 pages in-8°. Prix: 2 batz.

Cette brochure offre un bon exemple de la manière franche et simple dont il convient que des chrétiens recherchent ensemble, dans une discussion fraternelle, la vérité sur des points où ils ne sont pas d'accord; et c'est surtout sous ce rapport que nous la mentionnons ici. Elle ne renferme autre chose qu'une correspondance entre des frères d'opinions diverses, sur des vérités bien importantes en effet, mais aussi bien profondes, et qui exigent, pour être traitées et comprises comme il faut, une humilité, une mesure, une absence de système humain, et par-dessus tout une soumission enfantine aux declarations de la Parole de Dieu, qui ne se trouvent pas souvent, même chez les fidèles.

L'enfant du Mineur, ou c'est la probité qui mène le plus loin. Histoire pour la jeunesse. Par G. Nieritz. Traduit de l'allemand sur la 2me édition. Lausanne 1844, imprimerie et librairie de M. Ducloux, éditeur. Un vol. de 132 pages. Prix: 1 fr. 20 rap.

Petite histoire remplie d'une excellente moralité, dont la tendance est aussi religieuse, et qui intéressera vivement les jeunes lecteurs auxquels elle est surtout destinée. Nous la préférons, pour notre compte, au premier ouvrage du même auteur, annoncée précédemment dans ces feuilles.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 25. — 1844. Du 8 Septembre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : *Missions évangéliques.* III. Orient; Mission juive de Jérusalem, fin. *Correspondance.* Envoi de livres français à Constantinople. — *Bulletin bibliographique.* Les Juifs d'Europe et de Palestine.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

III. ORIENT. — MISSION JUIVE A JÉRUSALEM.

(Fin.)

Nous reprenons l'histoire des trois rabbins de Jérusalem, que nous avons laissés rentrant pour la troisième fois sous le joug de la Synagogue, et en proie aux mesures les plus sévères de sa part. — Six semaines s'étaient à peine écoulées depuis leur dernier départ de chez les missionnaires, lorsque Ewald reçut (le 12 décembre 1842) une lettre d'Eliézer, exprimant tout le vide que lui faisaient ses relations interrompues avec les chrétiens, et l'impossibilité où il était de s'échapper pour aller le voir, à cause de la surveillance incessante des Juifs. Quinze jours plus tard Ewald le vit enfin entrer chez lui. Ce ne fut pas sans une vive émotion qu'il se retrouva face à face avec cet enfant d'Abraham depuis si longtemps attiré par la grâce du Seigneur, dont les convictions chrétiennes s'étaient formées d'une manière si lente et si sûre, qui avait si longtemps et si souvent résisté aux menaces des siens, et qui était si subitement retourné à son peuple! Ewald le fit asseoir et Eliézer lui raconta son histoire de la manière suivante : « Mes convic-

tions sont toujours les mêmes, elles n'ont point été ébranlées. Quand Benjamin, cédant aux sollicitations de son frère, quitta votre demeure où nous nous étions réfugiés, j'en éprouvai une vive peine; mais mes convictions restèrent les mêmes, et je demeurai certain que, dans les dispositions où il était, il ne pourrait ni ne voudrait rester avec les Juifs. Quand vous fûtes tombé malade, nous nous sentîmes dans une espèce d'abandon et je me vis plus que jamais assailli par mes compatriotes; ils amenèrent ma femme, qui me dit que ma fille aînée demandait continuellement son « papa. » Cette enfant m'était si chère, que je ne pus résister; toutefois je ne retournai chez moi, que dans la ferme intention d'arranger mes affaires et de revenir en amenant mon enfant. Mais *les pensées du Seigneur ne sont pas nos pensées :* peu de jours après mon retour, la petite fille tomba malade et me fut bientôt enlevée. Je fus si abattu de ce coup, que je ne pus, à cette époque, prendre aucune résolution. C'est alors que Benjamin et Abraham retournèrent chez M. Nicolayson; et je leur avais fait promettre de les suivre aussitôt que je le pourrais; mais quelle ne fut pas ma surprise en apprenant qu'ils vous avaient de nouveau quittés! Vous savez toutes les choses qu'on leur a imposées dès lors; ils dûrent promettre de ne plus parler l'un à l'autre, ni à moi, ni à vous. On voulut exiger de moi la même promesse; mais je m'y refusai, et je ne me soumis point non plus aux pénitences qui leur furent infligées. J'ai souvent répété aux Juifs que je suis aussi décidé que jamais. Je n'ai point revu Abraham; mais j'ai de fréquentes relations avec Benjamin, qui ne peut pas mieux que moi rester parmi les Juifs; et nous sommes résolus à vous rejoindre. » — Ewald l'exhorta sérieusement et avec amour à bien considérer ce qu'il allait faire, et lui répéta, ce qu'il lui avait déjà dit souvent, qu'il devait beaucoup demander la force d'en haut; sur quoi Eliézer lui répondit, qu'il le faisait aussi. Il ajouta qu'ils avaient déjà formé le plan de retourner vers les missionnaires dans un mois. — On conçoit que ces deux chers rabbins étaient pour les serviteurs de Christ le sujet de beaucoup de prières.

Le 13 janvier 1843, Eliézer et Benjamin vinrent, en effet, demander à M. Nicolayson s'il voulait les recevoir. Ils y arrivèrent dès le lendemain, et le 16, Abraham les y rejoignit. Grande fut l'excitation dans tout le quartier juif, car on crut qu'ils avaient immédiatement reçu le baptême; mais comme ils avaient été excommuniés, et qu'ils venaient de rompre les

pénitences qu'on leur avait imposées, il ne fut plus permis à aucun Israélite d'avoir des communications avec eux et on les abandonna comme étant perdus sans ressource. Les Juifs bornèrent leurs efforts à empêcher les femmes d'Abraham et d'Eliézer de les rejoindre, et à contenir tous ceux que leurs dispositions chrétiennes auraient pu engager à imiter les trois rabbins. Dès ce moment ils reçurent d'Ewald une instruction biblique destinée à les préparer pour le baptême. Ils se mirent aussi avec courage à l'étude de l'anglais. Ils trouvèrent à ces divers égards, un grand secours dans la personne d'un membre de la Mission, M. Tartakover, qu'une maladie des yeux retenait chez lui dans une pénible oisiveté, et qui se plaisait, par ses conversations chrétiennes, à les instruire et à les encourager dans le chemin de la paix qu'ils paraissaient fermement résolus de suivre. — Mais ces nouveaux disciples n'étaient pas au bout de leurs combats. Pendant l'instruction qui devait durer jusqu'à Pâques, leurs femmes, poussées par les Juifs, demandèrent leur divorce. En vain les trois rabbins sollicitèrent-ils un délai, afin de s'assurer si c'était bien de leur propre mouvement qu'elles voulaient se séparer d'eux, et s'il n'y avait plus d'espoir, qu'une fois la première irritation passée, elles consentiraient à demeurer leurs femmes. Après bien des pourparlers, des citations, et des débats de toutes espèces, après des déchirantes incertitudes sur le sort de leurs enfants qu'on ne voulait pas leur rendre, il fallut enfin prendre un parti : Eliézer et Benjamin donnèrent la lettre de divorce, *quittant* ainsi *femmes, fils, filles, maisons, pour l'amour du Seigneur ;* mais Abraham n'en eut pas le courage; son attachement pour sa femme et sa jeune famille fut trop fort; il quitta de nouveau instruction et missionnaires, et retourna au milieu des siens.

Ce n'étaient pas encore là tous les piéges que les Juifs voulaient leur tendre. Une accusation fut portée contre les prosélytes, devant les consuls d'Autriche et de Prusse, ainsi que devant le pacha, comme ayant profané quelques tombeaux, brisé des pierres tumulaires, effacé des noms et gravé à la place des croix ou le nom de Jésus-Christ en hébreu, etc. Il en résulta une grande rumeur parmi les Israélites; des attroupements se formèrent; les prosélytes furent menacés et cités devant les consuls, qui purent à grand'peine calmer les esprits en leur prouvant l'innocence des accusés.

Enfin le 21 de mai fut le jour béni où nos deux rabbins,

ainsi que Isaac Hirsch et Simon Fränkel qui avaient été instruits en même temps qu'eux, reçurent par le baptême le sceau de leur entrée dans l'église. «Une sainte joie remplissait mon cœur, écrit à ce sujet le missionnaire Ewald, quand je voyais ces quatre hommes baptisés en la mort de Jésus. Veuille le Seigneur les bénir, les garder et les préserver de tout mal! — Toutefois mon bonheur était bien troublé par l'absence du rabbin Abraham, qui, pendant quatre années de lutte, avait été le fidèle compagnon des deux autres, qui partageait entièrement leurs convictions, mais en qui les affections naturelles ont surmonté, pour le moment du moins, les besoins spirituels. Pauvre homme! qui ne le plaindrait? et quel chrétien refuserait de prier pour lui? Je lui ai parlé il y a peu de temps; il paraissait abattu, plongé dans une profonde mélancolie et pâle comme la mort. Je crains, si cela dure, que son corps ne succombe enfin à cette lutte cruelle contre ses intimes convictions.» — Deux jours avant ce baptême l'évêque avait inauguré par la prière les exhortations et la lecture des Psaumes CXXXII, et CXXXIII, la maison destinée à recevoir comme dans un séminaire ou un collége, les chrétiens juifs qui se vouent à l'œuvre du Seigneur. Isaac Hirsch, Jonas (ancien prosélyte) et les deux rabbins y furent les premiers admis. — Admirons, en terminant cette histoire, la fidélité du Seigneur qui, dans sa miséricordieuse sagesse, brise les chaînes et les idoles de ceux qui résistent à ses appels. Nous en avons vu un premier exemple dans Eliézer, qui pour l'amour de sa fille avait abandonné les missionnaires et à qui le Seigneur la reprit quelques jours après. En voici un nouvel exemple. Abraham avait à peine quitté la maison des Missions pour rejoindre sa femme, que celle-ci refusa de vivre plus longtemps avec lui, étant persuadée qu'il était demeuré chrétien au fond de son cœur, et que la chose éclaterait tôt ou tard. Elle demanda son divorce auquel Abraham s'opposa longtemps; mais il fut enfin obligé de céder. Les rabbins qui l'y engagèrent avaient été les premiers à lui montrer que, d'après leurs lois, il n'était pas obligé de rendre la dot, puisque c'était sa femme qui avait demandé la rupture de leurs liens. Mais bientôt après, elle n'en révendiqua pas moins cette dot dont la reconnaissance s'élevait à 15 mille piastres; et il fut condamné par les mêmes rabbins à la payer en effet, sous le frivole prétexte qu'il n'aurait pas dû remettre à sa femme la lettre de divorce sans retirer en même temps la reconnaissance en question, mais que puis-

qu'il l'avait laissée entre ses mains il devait l'acquitter. Il fut donc obligé, non-seulement d'abandonner à sa femme tout ce qu'il possédait, s'élevant à 5 mille piastres, mais encore de lui faire pour les 10 autres mille, un billet payable dès qu'il en aurait les moyens, et en tout cas dès qu'il viendrait à professer ouvertement le christianisme.

Nous avons rapporté de suite et avec quelques détails l'histoire de ces trois rabbins, parce qu'elle nous a paru propre à transporter nos lecteurs au milieu des difficultés et aussi des bénédictions de la Mission juive à Jérusalem. Reprenons maintenant ici et là, quelques citations détachées des journaux missionnaires, qui nous montrent en action les autres faces de cette œuvre.

Décembre 1842. Le premier de ce mois, j'ai vendu 23 Bibles de l'édition de la Société, destinées pour la ville de Bagdad; le second j'en ai vendu 26 pour Damas; et dans les deux occasions j'en aurais placé davantage encore, si je les avais eues. — Le 3, en me promenant dans le quartier juif, j'ai rencontré un des secrets disciples de l'Evangile; et quoique les rabbins lui aient interdit toute communication avec nous, je n'ai pu résister au désir de lui demander des nouvelles de nos trois rabbins. Je lui ai donc soufflé à l'oreille, en passant, que je désirais le voir chez moi, et il y est venu en effet. Il m'a dit qu'il voyait fréquemment Rabbi Eliézer, mais en secret. « Il est toujours chrétien, a-t-il ajouté; et il m'a souvent dit qu'il ne pouvait rester avec les Juifs. » Je lui ai demandé ce qu'il pensait lui-même du christianisme; sur quoi il m'a répondu: « Nous voulons voir avant tout ce que feront les trois; car ils sont nos chefs. » Cet homme a dû signer un billet de 12 mille piastres qu'il s'est engagé à payer s'il devenait chrétien. — Le 13, j'ai visité une famille juive, qui est pleinement persuadée des erreurs du judaïsme. Ces gens sont disposés à se faire chrétiens; mais ils ne connaissent point le vrai esprit du christianisme; c'est pourquoi je m'efforce de les rendre attentifs à la spiritualité de la doctrine de Jésus. En rentrant chez moi, j'y ai été suivi par un Juif, qui m'a dit être convaincu que le Messie est venu et qui n'attend qu'une occasion favorable pour se joindre à l'église. — Le 14, le même Juif est revenu, et j'ai eu avec lui une longue conversation. Après quoi j'ai visité plusieurs pauvres familles juives. Leur détresse est très-grande, à cause de la rareté de l'eau qui se paie plus cher

que le pain. Les Juifs ont fixé divers jours de jeûne dans lesquels ils vont prier sur les tombeaux de leurs saints, pour obtenir de la pluie.

Mars 1843. Outre les candidats pour le baptême qui reçoivent de moi l'instruction, il en est encore plusieurs qui sont convaincus de la vérité du christianisme, entr'autres une famille respectable, qui arriva ici il y a un an, et qui cherche sérieusement la vérité. J'ai quelquefois visité ces gens et j'ai pu leur exposer clairement tout le plan du salut par Christ; ils ont paru touchés de ce que je leur ai dit. Un autre avait entendu pour la première fois l'Evangile de la bouche de M. Angélo; après avoir été soigné dans une maladie par M. Macgowan, il lui exprima le désir de devenir chrétien. Celui-ci me l'envoya, et j'eus avec lui plusieurs conversations sérieuses. L'évêque auprès duquel je l'introduisis, le pressa d'exposer ses convictions à sa femme, et de chercher à les lui faire partager. Il m'invita en même temps à visiter cette famille, et ç'a été là pour moi l'occasion de découvrir tout un quartier juif que je ne connaissais point. Il y a huit ou dix ans qu'une cinquantaine de Juifs d'Alep vinrent s'établir ici et formèrent une communauté distincte; ils ont leur synagogue, leurs rabbins et leur quartier particuliers. Dans leur voisinage réside aussi un certain nombre de Juifs venus de la côte d'Afrique, et que je ne connaissais point non plus. — Un autre disciple est un rabbin très-savant, peut-être le plus savant de la ville, qui étudie le Nouveau Testament avec beaucoup de soin et qui vient me visiter une ou deux fois par semaine; j'espère aussi qu'il n'est pas loin du royaume des cieux. — J'ai plusieurs familles que je visite régulièrement, et j'y rencontre quelquefois de vieilles connaissances. Ainsi, le 23 de ce mois, Jacob vint me dire qu'un Juif arrivé chez lui désirait de me voir; je m'y rendis et fus tout surpris de retrouver un homme que j'avais connu sur la côte d'Afrique.

Mai 1843. Aujourd'hui, 29, le frère Nicolayson est parti avec les frères Sternschuss et Behrens pour aller fonder une station nouvelle à Safet. J'ai eu la visite de trois Juifs fort respectables et très-savants, qui sont convaincus de la vérité du christianisme et qui se préparent en secret à l'embrasser. Qu'il plaise au Chef de l'église d'écarter de leur sentier tous les obstacles, afin qu'ils puissent bientôt confesser publiquement Celui qui a racheté leurs âmes de la mort. — Le 31, j'ai eu un long entretien sur le christianisme avec un jeune Juif

bavarois à qui il avait été pour la première fois annoncé à Smyrne, il y a deux ans, par Nicolayson. Il a dès lors lutté avec ses convictions, n'a plus voulu entendre parler du christianisme, et s'est efforcé de vivre strictement comme un Juif. Mais plus il scrutait la nature du judaïsme, plus il acquérait la conviction que l'Evangile est vrai. Il est venu à Jérusalem pour s'en enquérir plus amplement, et pendant le séjour que son commerce l'obligera d'y faire, nous sommes convenus de nous voir régulièrement pour conférer sur cet important sujet.

Juin 1. Le même Juif est revenu aujourd'hui. Je lui ai parlé de notre culte en hébreu, et il m'a promis d'y assister. — Deux enfants juifs récemment arrivés d'Alger, ont sollicité leur admission dans notre école. Je leur ai dit que nous ne pouvions les y recevoir sans nous assurer que leurs parents y consentaient. Ils nous ont offert de nous conduire auprès de leur père qui nous satisferait à cet égard. En effet nous l'avons trouvé, non-seulement sans opposition au désir de ses enfants, mais encore très-reconnaissant de ce que nous voulions bien nous charger de les instruire. Dans la conversation, il s'est montré ardent talmudiste, mais très-ignorant des Ecritures. Il ne possède pas la Bible, et je lui ai promis de la lui donner. — *Du* 2. Le Juif d'Alger a fait chercher la Bible que je lui avais promise. Veuille le Seigneur la bénir pour cette âme encore si étrangère à la vérité! — Le rabbin T. est venu chez moi aujourd'hui; il m'a dit avoir publiquement déclaré aux Juifs, que désormais il ne voulait plus lire le Talmud, mais seulement la Bible. Les Juifs n'ignorent pas ses visites aux missionnaires, et ont voulu l'engager à quitter Jérusalem ou à rompre toute relation avec nous; il a refusé l'un et l'autre. On a cherché ensuite, mais aussi vainement, à le gagner par la promesse de pourvoir à tous ses besoins. Il y a évidemment une œuvre de l'Esprit dans le cœur de ce rabbin vénérable. — *Du* 3. M. Hanauer, le jeune Israélite bavarois est revenu. J'ai reçu une lettre d'un ami qui réside dans une grande ville de l'empire; il me donne de plus amples détails que nous lui avions demandés, sur les Juifs qui, dans cette ville, s'enquièrent de la foi chrétienne. C'est vraiment un sujet du plus profond intérêt, de trouver dans un même lieu, un aussi grand nombre de Juifs croyants; mais il est triste de voir que des difficultés d'une nature politique les empêchent jusqu'à ce jour de quitter publiquement le judaïsme; et il n'est pas en notre pouvoir de les lever. — *Du* 5. Après mes leçons données au collége

j'ai été appelé comme interprète chez l'évêque qui a reçu du patriarche arménien un message de félicitation sur la naissance de sa petite fille. La députation était composée de deux évêques, un prêtre et un interprète. — *Du* 19. M. Hanauer a décidément sollicité de l'évêque une instruction régulière, et je l'ai commencée aujourd'hui. J'ai aussi entrepris celle de la fille de M. Ducat [1].

Juillet 1843. J'ai parlé précédemment d'un jeune rabbin dont j'avais fait la connaissance sur la côte d'Afrique, et qui est maintenant ici, cherchant la vérité. Samedi passé, il m'a rendu visite et m'a dit: « Il faut enfin que je vous ouvre mon cœur. Après que vous m'eûtes parlé, en Afrique, je m'appliquai à sonder les Ecritures, et ma foi au rabbinisme fut fort ébranlée, quand je vis que la Parole de Dieu le renversait sur tous les points. Je fus de là en Europe; mais je n'ai jamais perdu de vue mes recherches sur le christianisme. Toutefois il m'était resté bien des doutes qui n'ont été levés que depuis mon arrivée ici, par vos entretiens. Je suis maintenant chrétien de cœur, et je viens vous demander ce que j'ai à faire quant à ma femme et à mes enfants. » Tout en lui donnant mes avis avec affection et sérieux, j'élevais mon cœur à Dieu pour le louer de ce qu'il avait ainsi béni mes paroles pour une *brebis perdue de la maison d'Israël.* Je me souviens très-bien de l'orgueil et de la hauteur avec laquelle ce jeune rabbin reçut mes invitations lorsque je le vis pour la première fois sur le bord de la mer à Susa (au sud de Tunis). » Vous voulez nous convertir au christianisme, me dit-il; mais vous ne réussirez jamais avec Israël. Eh! bien, moi aussi je veux convertir les chrétiens au Judaïsme. » L'ayant rencontré pour la seconde fois à Sfax (aussi dans l'Etat de Tunis), je lui exposai de nouveau le chemin du salut. Durant huit années la semence jetée ainsi en passant dans cette âme, y est restée comme morte; mais l'Esprit de Dieu l'a arrosée en secret. Puisse-t-il lui faire porter des fruits à sa gloire ! *(Ewald.)*

Le 14 Juillet (raconte M. Macgowan) je traversais le bazar à cheval, précédé, comme à l'ordinaire de mon domestique, me rendant à Bethléhem pour donner mes soins à la femme d'un respectable missionnaire américain, et je m'étais arrêté devant une échoppe pour acheter un melon, lorsque je fus entouré de plusieurs soldats turcs qui se mirent à frapper mon cheval sur la tête et sur la croupe. Je n'y fis d'abord pas trop

[1] Prosélyte qui avait déjà reçu le baptême quand il est arrivé à Jérusalem.

d'attention ; mais voyant que mon cheval se cabrait, je voulus faire cesser ce jeu en donnant par derrière un coup de ma cravache. Aussitôt les soldats se jetèrent sur moi, me renversèrent à terre, et se mirent à frapper de leurs mains et de leurs bâtons. Par une bonté de la Providence, je pus me remettre sur pieds, sans quoi j'eusse certainement péri à l'heure même. Néanmoins je me trouvais au milieu d'une foule serrée, dont il ne m'était pas possible de sortir, et qui faisait pleuvoir les coups sur moi de tous les côtés. Au milieu de la mêlée j'aperçus plusieurs Juifs qui se débattaient avec les soldats, cherchant à m'arracher de leurs mains. Je fus touché surtout du courageux secours qu'ils me prêtèrent dans cette circonstance, et auquel, selon toute probabilité, je dois la conservation de ma vie. La garde turque du poste le plus voisin, étant survenue, se saisit de moi, et je crus dès lors être en sûreté ; mais au contraire elle se joignit aux soldats pour me frapper, bien que je n'eusse pas rendu un seul coup pour ma défense ; et quand elle m'eut déposé dans un cachot sale et obscur, un soldat me donna encore, sous les yeux du commandant qui l'encourageait, un violent coup de crosse sur la poitrine. Ne pouvant leur parler turc, je cherchai du moins à leur faire entendre en arabe, que j'étais anglais et que j'en appelais au consul de ma nation ; mais ils n'y prirent pas même garde, et résolurent de me conduire chez le pacha. J'avais perdu mon chapeau dans la mêlée, et je demandais de pouvoir en prendre un autre chez moi en passant ; mais ils s'y refusèrent encore, et me conduisirent, dans l'état de désordre où était ma toilette, à travers les rues de Jérusalem. La résidence du pacha est, à ce que porte la tradition, la même que celle de Ponce Pilate, et j'avais, pour y arriver, à parcourir la « voie des douleurs » (VIA DOLOROSA), comme on l'appelle. J'avais souvent traversé ce chemin mémorable qui rappelle d'une manière si vive les ignominieuses souffrances du Sauveur ; mais ce fut, cette fois, avec une inexprimable émotion que je montai les degrés qui conduisent au moderne prétoire ! Le pacha n'y était pas, et on me relégua, en attendant, dans une prison pire que la première, où trois soldats en faute gisaient déjà sur le terrain. La garde qui veillait sur nous m'accablait d'injures, et lorsque Siméon (Rosenthal) accourut auprès de moi sur le bruit de mon arrestation, il fut renvoyé et maltraité à son tour. — Conduit bientôt après, à travers de nouvelles rues jusqu'à la cour de justice où siégeait le pacha, je rencon-

trai en chemin M. Bergheim avec le drogman et le janissaire du consul anglais, qui, ayant appris ma position, me faisait réclamer comme sujet britannique. Le pacha et le cadi (juge) parurent fort surpris de me voir dans cet état. Après en avoir demandé la cause aux soldats, le pacha m'apprit que j'étais accusé d'avoir frappé deux soldats turcs. Je m'expliquai à mon tour; après quoi je fus remis au janissaire du consul sous la protection duquel j'arrivai chez ce dernier sans aucun obstacle. J'y fus accueilli avec une vive sympathie; M. Young (le consul) me demanda une relation détaillée des faits, que je lui envoyai le même jour; et il manifesta la ferme intention de ne rien négliger pour obtenir la punition des coupables. Avant de clore l'histoire de cette journée, j'ajouterai que le matin même, une italienne, servante chez M. Ewald, retournant de chez moi où elle était venue me consulter pour sa santé, fut brutalement frappée aux reins avec un mousquet, par un soldat albanais; et à la suite de ces mauvais traitements la pauvre fille a été retenue quinze jours dans sa chambre en proie à de grandes douleurs. — Le lendemain le consul exigea du pacha, comme réparation de l'outrage fait à un sujet britannique, qu'il fît fouetter les soldats coupables sur la place même du délit, et que l'officier y fût publiquement cassé de son grade. Le pacha déclara qu'un tel châtiment était hors de sa compétence. L'affaire fut en conséquence traitée entre le consul général de Beyrouth et le gouverneur de la Syrie, qui accorda la réparation exigée, sauf que le fouet serait appliqué aux soldats dans la caserne et non sur la place publique. Mais le jour même où cette sentence devait être exécutée, l'arrivée du consul français, et sa persistance à vouloir arborer son pavillon sur sa demeure, excitèrent un tumulte populaire dans lequel le pavillon français fut arraché et le consul insulté; en sorte que, dans la crainte d'exaspérer encore plus le peuple, le pacha demanda au consul anglais de consentir à ce que les soldats coupables fussent envoyés à Beyrouth et reçussent là leur châtiment. — Pour ce qui me concerne, je rends grâces à Dieu de ce que, dans les moments où ma vie état en si grand danger, il m'a gardé de toute représaille de violence, et m'a conservé toujours ma présence d'esprit et mon sang-froid. Je suis reconnaissant aussi, de la sympathie générale qui m'a été témoignée par toute la population, musulmans, juifs et chrétiens. Le pacha, les chefs des couvents grec et arménien, envoyèrent ou vinrent eux-mêmes m'exprimer leurs regrets et

savoir de mes nouvelles. Mais je n'oublierai jamais surtout l'intérêt extraordinaire manifesté dans cette occasion par les Juifs de toute classe. Sans parler du zèle que quelques-uns mirent à me défendre, je ne pouvais les jours suivants, faire ma tournée de malades dans le quartier, sans être arrêté à chaque pas sur la rue, par les Juifs qui sortaient de leurs maisons pour m'exprimer leur peine, et qui, les larmes aux yeux, me baisaient les mains, selon l'usage des Orientaux. Plusieurs d'entre eux que je n'avais jamais vus auparavant, m'exprimaient les mêmes sentiments. De telles démonstrations me furent aussi douces à recevoir qu'elles étaient inattendues; et sans cet événement, je n'aurais peut-être jamais su combien d'amis j'ai parmi les Juifs de Jérusalem. *(Macgowan.)*

Juillet 31. Il se passe à peine de jour que je n'aie quelque visite des Juifs. Leur but est souvent d'obtenir la Bible pour des pauvres, pour des écoles ou pour eux-mêmes; bon nombre d'exemplaires ont une destination lointaine, même jusqu'à Bagdad. On m'en demande aussi à acheter pour les revendre; et dans ce cas, elles circulent bien plus loin et en plus grand nombre encore, dans l'Yemen (Arabie), l'Indostan et la Chine. Aujourd'hui même, il est ainsi sorti de mes mains 100 Bibles hébraïques in-8°, 190 in-12° et 200 Psautiers; et tout cela, vendu à des prix plus élevés qu'on ne les payait dernièrement encore. *(Nicolayson.)*

Septembre 13. La première chose que j'ai apprise aujourd'hui a été l'agréable nouvelle que le rabbin Haim Levi a publiquement déclaré sa foi en Jésus, quitté les Juifs avec sa femme et ses deux enfants, et fixé sa demeure chez notre cher Siméon. Il m'a dit que les premiers rabbins étaient venus auprès de sa femme s'informer si c'était de son plein gré qu'elle devenait chrétienne; sur quoi elle a déclaré que c'était bien sa volonté. « Oh! si je pouvais lire la Bible, comme je serais heureuse! » me disait dans une autre occasion cette femme qui est née sur les côtes d'Afrique; « je n'ai jamais si vivement senti mon ignorance que dans cette occasion. » Les Juifs ont aussi appris que le Dr Kiel et sa famille ont embrassé l'Evangile; et cette nouvelle a produit une grande agitation parmi eux. Dès lors ses voisins se conduisent assez mal à son égard. Je lui ai rappelé que le Sauveur avait aussi été méprisé et même persécuté par les Juifs incrédules; or *le serviteur n'est pas plus que le Maître.* — Nous avons maintenant dix prosélytes à qui je donne l'instruction préparatoire pour le baptême. *(Ewald.)*

Du 2 Novembre 1843. Les élèves du séminaire font de grands progrès; ils sont fort appliqués, car ils ont à cœur de développer leur intelligence. Ils sont toujours les premiers aux prières du matin et du soir, et montrent par leur vie et par toute leur conduite qu'ils appartiennent vraiment à Christ. Ils reçoivent quelquefois la visite d'autres Juifs à qui ils *rendent compte de l'espérance qui est en eux;* et je ne doute pas que ces relations ne soient profitables à un grand nombre. Le Juif qui voit pour la première fois ce collége, ne peut qu'être frappé du calme, de la propreté, de la paix qni règnent dans ses murs; et s'il le compare aux écoles juives, il est forcé de reconnaître la supériorité du christianisme, qui relève l'esprit et le cœur, sanctifie toutes les facultés, étend les vues, et rend les hommes propres à tout ce qui est bon. — *Du* 17. Le rabbin Juda Lévi recevait depuis quelque temps mes instructions pour le baptême ainsi que sa femme et ses deux enfants, lorsqu'il vint m'apprendre un matin que ces trois derniers avaient abandonné la maison, pendant qu'il était à la prière. Leur retraite fut bientôt découverte, et il s'est adressé, pour les réclamer, à l'agent du consul autrichien dont il dépend. Mais comme cet agent est un des principaux rabbins de la ville, notre pauvre ami n'a encore rien pu obtenir, pas même une entrevue avec sa femme, en sorte qu'il ne sait si elle l'a quitté volontairement, ou si elle n'a peut-être pas été enlevée par les Juifs. — Je suis heureux de pouvoir dire que j'ai gagné à un haut degré la confiance des Juifs. Vous seriez surpris de voir quelquefois les membres les plus distingués de la synagogue, réclamer mon avis sur des cas difficiles, ou mon arbitrage dans leurs différends. Ils me font aussi le dépositaire de leurs titres en litige; et j'en ai en main, à cette heure même, de très-importants dont ils ne m'ont pas même demandé un reçu. Tous les membres de la Mission peuvent, chacun dans sa sphère, leur prouver que le désir de leur être utiles pour leur bonheur présent et éternel, est le seul mobile qui nous pousse; et les Juifs en sont en général persuadés. Il n'y a qu'une voix parmi eux sur le dévouement de notre précieux ami le Dr Macgowan, et ils l'ont bien montré dans toutes les circonstances. Dernièrement encore, pendant une maladie qu'il a faite à la suite de ses mauvais traitements, ils n'ont cessé d'adresser des prières à Dieu en sa faveur; et quand ils parlent de lui, ils ajoutent toujours: « Puisse votre docteur vivre longtemps! » M. Bergheim,

qui voit beaucoup de malades au dispensaire, est aussi fort aimé d'eux; ils ne cessent de louer sa douceur et sa bienveillance. Ils appellent M. Nicolayson «un juste entre les gentils.» — *Du* 30. Le nombre de ceux qui s'enquièrent en secret du christianisme s'accroît sans cesse; la plupart d'entre eux sont régulièrement instruits. L'œuvre du Seigneur gagne du terrain à Jérusalem, et en général dans la Terre sainte. Nous recevons des nouvelles encourageantes de nos frères de Safet. L'affluence des Juifs à Jérusalem est très-grande ces derniers temps; depuis quinze jours, il en est arrivé 150 d'Alger.

(Ewald.)

CORRESPONDANCE.

Envoi de livres français et allemands à Constantinople.

Il y a deux ans passés que nous fîmes dans ces Feuilles un Appel de la part des missionnaires américains à Constantinople, pour provoquer des dons en livres à l'usage de cette mission [1]. Une caisse fut en effet expédiée à un de nos compatriotes alors en séjour à Constantinople, et transmise aux missionnaires par lui. Ceux-ci, après avoir longtemps attendu son retour d'un voyage en Syrie et en Egypte, ont pris le parti, pour accuser réception de l'envoi, et pour en exprimer leur reconnaissance, de s'adresser à un autre de nos compatriotes, neuchâtelois comme le premier, et dont ils avaient trouvé l'adresse dans la caisse. C'est cette lettre que nous reproduisons ici, en supprimant les personnalités dont on vient de lire la substance :

Constantinople le 1 juillet 1844.

Mon cher Monsieur,

J'ai bien reçu de Neuchâtel, l'automne dernier, la caisse, si longtemps attendue, contenant les livres allemands et français que nous destinaient des amis chrétiens de la Suisse....

Je m'empresse de faire ce que j'ai négligé trop longtemps, et je viens, au nom de cette station missionnaire, comme aussi de la part de ceux qui profitent journellement de vos livres chrétiens, remercier par votre entremise nos frères en la foi de la Suisse, pour leur œuvre d'amour et le témoignage qu'ils nous ont donné de leur zèle, en nous faisant un envoi si précieux. Nous ne pouvons leur montrer notre reconnais-

[1] Voyez le N° 21 de 1842, p. 336.

sance que par nos vœux: puissent-ils éprouver *qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.*

Vous serez probablement bien aise d'apprendre, comment nous avons utilisé ces livres. — A l'égard des ouvrages allemands [1], quoique nous ne nous attendissions point à en recevoir dans cette langue, je suis heureux de pouvoir vous dire qu'ils n'auraient pu arriver plus à propos. D'abord, M. Major [2], qui remplit actuellement les fonctions de chapelain de l'ambassade prussienne, a vu se former autour de lui un troupeau, qui augmente journellement, et où vos livres trouvent un grand nombre de lecteurs empressés. En outre, une maison de travail pour les ouvriers juifs allemands, vient d'être fondée ici, sous la direction de MM. Schauffler et Neuhaus [3], missionnaires de l'église libre d'Ecosse; cet établissement, où il y a déjà dix ouvriers, prend de la consistance et aura grand besoin de livres allemands tels que ceux que vous nous avez envoyés. Ils ont aussi ouvert une école chrétienne pour les Juifs, qui compte déjà soixante élèves.

Quant aux livres français, il y en a toujours un assez grand nombre qui circulent, parmi les Arméniens surtout, mais aussi parmi les Grecs et d'autres; et ils contribuent beaucoup à développer dans leur esprit et dans leur cœur la connaissance du christianisme évangélique protestant. — Mais ceci n'est qu'une petite partie de l'œuvre que ces livres accomplissent. Dans leur nombre nous en trouvons de propres à être traduits, et qu'on traduit déjà. Ainsi *Le jeune chrétien par Abbot,* qui se trouvait dans votre envoi, a été traduit du français, et va bientôt paraître dans le dialecte turc-arménien. *L'Essai de Bogue sur la divine Autorité du Nouveau Testament,* est

[1] L'appel de nos frères de Constantinople ayant été répété dans un journal chrétien de Bâle (le *Christliche Volksbote aus Basel*) provoqua plusieurs dons en cette langue qui furent joints aux livres français.

[2] Chrétien bien connu en Suisse où il a séjourné longtemps. Il fut employé une année à l'évangélisation des Grecs après la guerre de l'indépendance; à son retour il se fixa à Bâle, puis à Strassbourg, qu'il a quitté pour Constantinople.

[3] Prosélyte juif, qui, après avoir séjourné à Neuchâtel, fut baptisé à Strassbourg en 1834. Nous l'avons vu plusieurs fois dans ce canton, et il a suivi entre autres pendant plus d'une année, comme externe, l'école normale de Lausanne, dans le but d'exercer l'état de régent parmi les Juifs. Mais il est bientôt entré dans une activité missionnaire plus directe: il a parcouru l'Algérie où il a beaucoup souffert; il a ensuite été employé par l'église d'Ecosse à Pesth où il a été témoin de grandes bénédictions; enfin il partage aujourd'hui les travaux du missionnaire Schaufler, bien connu de nos lecteurs, et que la pénurie du Conseil américain des Missions, a forcé de passer aussi sous les soins de l'église d'Ecosse.

aussi traduit en partie, et sans l'exemplaire français que nous avons reçu de vous, nous n'aurions pu trouver ici un traducteur pour cet ouvrage. *La Conversion de Capadoce* est déjà entre les mains de celui qui doit la traduire dans le même dialecte ; et comme les Arméniens évangéliques ont un grand zèle pour la conversion des Juifs, ce livre, publié dans la langue la plus familière à tous les Juifs de l'empire, sera sans doute lu par une multitude d'entre eux. L'amour que les Arméniens évangéliques portent aux Juifs, est un trait remarquable de leur caractère chrétien, surtout, si l'on considère le dégoût que la plupart des chrétiens de l'Orient témoignent pour cette nation. Je me permettrai d'ajouter que si la Société des Amis d'Israël à Neuchâtel, avait à sa disposition quelques fonds qui n'eussent pas de destination spéciale, ils ne pourraient être mieux employés pour le bien des Juifs, qu'à la publication de ce petit ouvrage.

Le temps me manque, pour vous parler des autres livres de votre envoi qui seront sans doute traduits et publiés plus tard. Mais nous en avons fait encore un autre usage. Ainsi nous avons trouvé dans les volumes de controverse, des matériaux qui nous ont été fort utiles pour la composition d'une brochure que nous avons publiée en arménien, sur *Les fausses prétentions du Pape.* Nous avons encore eu recours à vos livres pour la composition d'un autre ouvrage que nous avons publié sur *Le Devoir de tout homme delire l'Ecriture sainte.* Pour un autre encore, *Le Pape et la Bible*, qui paraîtra bientôt, nous sommes également redevables aux talents et à la générosité de nos amis suisses et français. — Vous verrez par les sujets de ces trois derniers ouvrages, que nous sommes entrés quelque peu en controverse avec le papisme. Mais les catholiques romains de Constantinople nous attaquent continuellement, soit dès la chaire, soit par le moyen de la presse, et nous croyons qu'il est désirable d'éclairer les Orientaux, en leur faisant connaître les idées protestantes sur l'Eglise d'Occident (de Rome)[1]. Pour nous, la controverse est la moindre partie de nos travaux. Notre but est d'être simplement des *prédicateurs de la justice* telle qu'elle est en Jésus-Christ ; et nous rendons nos actions de grâces à Celui qui peut bénir les travaux de son peuple, de ce que nous avons le bonheur de trouver chez les Arméniens des esprits préparés à recevoir la vérité,

[1] On sait assez que de trouble les missionnaires romains jettent dans les églises d'Orient et dans l'église arménienne en particulier.

et de ce que, non-seulement dans les villes où il y a des missionnaires, mais encore dans beaucoup de villes et de villages de l'Asie mineure et de l'Arménie, nous connaissons des hommes qui ont été amenés à une foi vivante en Christ, et qui ne s'appuient plus sur des intercesseurs de néant [1].

En renouvelant par votre organe, l'expression de nos remerciements à nos amis et frères en Christ, nous vous demandons vos prières pour le succès de nos travaux, comme je puis vous assurer que nous nous souvenons de vous dans les nôtres.

Je demeure, avec des sentiments de haute considération et de sincère attachement en Christ

Votre dévoué serviteur et ami

H. A. Homes.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LES JUIFS D'EUROPE ET DE PALESTINE. Voyage de MM. Keith, Black, Bonar et Mac Cheyne, envoyés par l'Eglise d'Ecosse. Traduit par le traducteur des ouvrages J. Newton etc. Avec une carte et un plan. Paris, 1844, Delay; Lausanne, Ducloux; Neuchâtel, Michaud; etc. Un vol. de 471 pages in-8°. Prix : 3 fr. 45 rap.

Nos lecteurs se rappellent qu'en 1838 l'Eglise d'Ecosse nomma un comité permanent pour l'Evangélisation des Juifs, et qu'en 1839, elle décida d'envoyer en Palestine et dans d'autres contrées, pour s'enquérir de l'état de ce pauvre peuple, une députation composée de quatre de ses ministres les plus éminents. Plus d'une fois, et dernièrement encore, notre feuille a donné des extraits du voyage qu'elle fit avec ce mandat; mais ce n'étaient que des extraits. En voici la relation tout entière. C'est un précieux document sur un riche sujet; c'est à la fois une statistique intéressante, un voyage dans la Terre de la promesse, un livre d'édification, et un appel pressant d'évangélisation en faveur d'un peuple que Dieu a puni d'un long aveuglement sur la vérité qui sauve, mais pour lequel un nouveau jour va se lever. C'est par un jugement divin que les Juifs ont été presque entièrement négligés jusqu'à ces dernières années; c'est par une grâce divine que se dirigent maintenant vers eux les regards de la chrétienté; et dans l'exercice de cette grâce divine, c'est un ordre pour tous les chrétiens d'être collaborateurs avec Dieu. Mais pour aimer le peuple juif, il faut le connaître dans sa misère, dans ses espérances, dans sa fidélité cérémonielle au culte de Jéhovah, l'ouvrage que nous annonçons tend à ce but. Nous en recommandons vivement la lecture [2].

[1] Voyez sur cette Mission auprès des Arméniens, le N° 16 de 1840, et d'autres encore dans ces Feuilles.

[2] Cette annonce devait déjà paraître dans notre N° 21.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 26. — 1844. Du 22 Septembre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Guéhazi. — Société des intérêts généraux du protestantisme français. — *Correspondance*. Appel pour une chapelle à Chabag. Inauguration du temple de Pontarlier. — *Bulletin bibliographique*. De la religion en Amérique. Sophie l'Ecouteur. Petite bibliothèque de l'enfance, N° 6. Histoire ancienne et moderne de l'Eglise de Moravie. — Exode XX, 3. Exorde du premier sermon de Luther.

GUÉHAZI.

(2 Rom. V, 20-27.)

Guéhazi, serviteur du prophète Elisée, est une preuve entre beaucoup d'autres, que l'on peut vivre entouré d'abondants moyens de grâce, sans être devenu participant de la grâce, que l'on peut être enfant des parents les plus chrétiens, domestique dans la famille la plus pieuse, ou auditeur des plus évangéliques prédicateurs, et néanmoins ne pas chercher ce renouvellement du cœur, sans lequel toute profession extérieure de foi est vaine. *Car en Jésus-Christ, il ne sert de rien d'être circonci ou de ne l'être pas; mais il faut avoir la foi qui est agissante par la charité* [1].

Naaman, le puissant chef de l'armée syrienne, avait été par le ministère d'Elisée, comblé des plus riches bénédictions : avec la santé du corps, il avait encore reçu la vie de l'âme; et il s'en retournait plein de joie, non-seulement guéri de sa lèpre, mais aussi adorateur du vrai Dieu.

[1] Galates V, 6.

Il eût été heureux, dans sa reconnaissance, de faire accepter au prophète le riche présent qu'il avait apporté avec lui. Mais Elisée n'avait eu garde de le prendre; il eût eu horreur de vendre ainsi le don de Dieu. — Il n'en était pas de même de Guéhazi. Les présents du Syrien avaient touché profondément son âme avide; la convoitise des yeux s'était emparée de lui, et il ne pouvait souffrir de voir s'envoler ces richesses, tandis qu'un mot eût suffi pour les retenir. *Il dit* donc en lui-même : *Voici, mon maître a refusé de prendre de la main de Naaman syrien, aucune chose de tout ce qu'il avait apporté; l'Eternel est vivant, que je courrai après lui et prendrai quelque chose de lui*[1].

L'Eternel est vivant...! Avec quelle légèreté inconcevable les incrédules osent se servir des serments les plus solennels! Car quelle est la nature de l'acte sur lequel Guéhazi a l'audace d'appeler Dieu en témoignage? Il ne s'agit de rien moins que de suivre le Syrien pour le tromper et le voler. — Il devait apprendre bientôt que ces paroles prononcées dans la légèreté profane de son cœur, se tourneraient contre lui d'une manière aussi effrayante qu'imprévue; il saurait alors qu'en effet, l'*Eternel est vivant*, et qu'il voit toutes choses, et il était condamné à en porter dans sa chair les preuves terribles, jusqu'au jour de sa mort. Hélas! combien d'hommes parmi nous, qui, un jour, de même, verront retomber sur leurs âmes le plein accomplissement de ces imprécations profanes, de ces serments impies, de ces prières du jureur, si souvent entendues dans nos rues, et entendues aussi du Dieu pour qui de tels discours sont des insultes et des bravades!

Guéhazi donc courut après Naaman; *et Naaman, le voyant courir après lui, se jeta hors de son chariot au devant de lui.* Il est touchant d'observer l'empressement et l'humilité de Naaman, qui n'est pas moins prompt à descendre de son chariot pour aller au devant du domestique d'Elisée, que si c'eût été le prophète lui-même. — Et Naaman lui dit: «*Tout va-t-il bien?*» Et Guéhazi répondit: «*Tout va bien.*» Il s'imaginait, sans doute, qu'il en était ainsi. Il

[1] 2 Rois V, 20.

avait réussi à s'échapper pour courir après Naaman, sans que l'œil de son maître s'en fût aperçu; il était bien accueilli du Syrien, et tout promettait un plein succès à son entreprise. Tel est le pécheur; il dit: *Tout va bien!* lorsqu'il réussit à cacher ses méchants desseins à ceux qui l'entourent. *Telle est la conduite de la femme adultère,* nous dit Agur; *elle mange et s'essuie la bouche; puis elle dit: «Je n'ai point commis de mal!»* [1] s'imaginant qu'aucun œil n'a été témoin de son péché. Mais si Guéhazi avait vu l'épée qui était suspendue sur sa tête, s'il avait pu sentir par anticipation cette affreuse et dégoûtante lèpre qui allait envahir son pauvre corps, aurait-il encore répondu: *Tout va bien*? Non, sans doute. Pendant un temps tout peut sembler au dehors favoriser un mauvais projet; mais lorsque le jour du jugement arrivera, alors chaque œuvre aura sa récompense. Les coups de l'Eternel sont différés pour un temps; mais quand une fois il frappe, ses coups n'en écrasent que plus sûrement.

Mon maître, continue le menteur Guéhazi, *m'a envoyé pour te dire: «Voici à cette heure, deux jeunes hommes de la montagne d'Ephraïm sont venus vers moi, qui sont des fils des prophètes; je te prie, donne-leur un talent d'argent et deux robes de rechange* [2]. » — Le Syrien reconnaissant, se réjouit de pouvoir enfin, de son abondance, offrir au prophète un tribut d'affection, et répondit à Guéhazi: «*Prends hardiment deux talents.*» *Et il le pressa tant,* (car il paraît que même l'audacieux Guéhazi hésitait à s'approprier une aussi forte somme) *qu'on serra deux talents d'argent dans deux sacs. Il lui donna aussi deux robes de rechange; et il les donna à deux de ses serviteurs, qui les portèrent devant lui* [3]. Un pesant fardeau! car, sans parler des vêtements, la somme d'argent pouvait bien équivaloir à 12,000 L. de Suisse. — *Et quand Guéhazi fut venu en un lieu secret, il les prit d'entre leurs mains et serra tout dans une maison* [4]. Qu'on se figure son anxiété, pendant qu'il transportait ainsi ces trésors acquis d'une manière si infâme; qu'on se représente avec quel soin il s'assura que son absence n'avait

[1] Prov. XXX, 20. [2] 2 Rois V, 22. [3] Ibid. 23. [4] Ibid. 24.

pas été remarquée ! Dès ce moment plus de doutes, semble-t-il : *Tout va bien !* car son projet a pleinement réussi. Aussi le voyons-nous *entrer et se présenter devant son maître*[1]. Quel degré d'effronterie et de duplicité ! Il sort de commettre un vol accompagné du mensonge le plus délibéré ; et il ose s'offrir à la vue de son maître !... Lecteurs, nous sommes tous continuellement en la présence de Dieu, de notre Maître : n'y a-t-il personne parmi nous dont la conscience, à l'ouïe de ce récit, ne lui dise : *Tu es cet homme-là !* Lorsque vous vous présentez plus particulièrement devant votre Maître soit dans le temple, soit dans votre cabinet, soit au culte domestique, une voix intérieure n'a-t-elle jamais à vous reprocher un manque de probité, une parole mensongère, ou un de ces actes qui trahissent la convoitise de vos cœurs ? A quel point terrible d'endurcissement ne faut-il pas être parvenu, pour pouvoir conserver ainsi devant Dieu une contenance assurée avec un péché tout palpitant encore dans le cœur, et dont on ne veut pas se dessaisir ! Toutefois *Dieu ne peut être moqué :* l'hypocrite, le voleur secret, l'adultère, dont le péché est ignoré de ses semblables, tous peuvent bien venir se présenter devant leur Maître, comme Guéhazi devant Elisée ; mais ce Dieu qui voit dans les cœurs, perce le léger voile que la dissimulation jette sur leurs égarements. C'est des personnes qui recèlent au dedans d'eux tant de mauvaises choses, qu'il est écrit que *le sacrifice du méchant est en abomination à l'Eternel*[2], et que sa prière sera regardée comme un crime[3]. Examinez-vous donc, afin que vous ne veniez pas en présence du Dieu saint *qui sonde les cœurs*, que vous ne vous prosterniez pas pour offrir votre requête, tout en conservant volontairement dans votre cœur le péché qu'il déteste ; car tenez pour certain, qu'aussi longtemps que vous voulez conserver une habitude vicieuse et y persévérer avec intention, vous rendez vaines vos prières, vous ruinez votre âme, vous endurcissez votre cœur ; et, après tout, semblables à Guéhazi, vous ne trompez personne que vous-mêmes. Ah ! bien plutôt, approchez-vous de votre

[1] 2 Rois V, 25. [2] Prov. XV, 8. [3] Ps. CIX, 7 ; Prov. XXVIII, 9.

Maître en reconnaissant humblement vos transgressions, en vous repentant, ou du moins en lui demandant la repentance. Cherchez le pardon de ce Dieu offensé; mais cherchez-le par le sang *du seul Médiateur entre Dieu et les hommes, savoir Jésus-Christ homme*[1]. Car si notre Seigneur nous recommandait lui-même d'*aller premièrement nous réconcilier avec notre frère, et de venir après cela* seulement *présenter notre offrande* à Dieu[2]; nous, les ambassadeurs du Christ, ne devons-nous pas vous conjurer aussi, de vous réconcilier premièrement avec votre Maître et Seigneur, avant de venir lui offrir votre culte?

Elisée dit à son serviteur: « D'où viens-tu, Guéhazi? » Et il lui répondit: « Ton serviteur n'a été ni çà ni là. » Le malheureux! son vol, qu'il a commis au moyen du mensonge, il essaie encore de le cacher par le mensonge le plus effronté! par le mensonge, ce péché à la fois le plus méprisable et, nous craignons, le plus commun! C'est un des premiers péchés qui soient entrés dans le monde; et s'il en est un que Dieu ait frappé de réprobation plus particulièrement que les autres, c'est ce péché là. Engager les gens du monde à le bannir de leurs entretiens, serait prendre une peine inutile; car hélas! il est l'âme de la société; c'est lui qui y donne le dernier poli aux compliments; les mondains, à moins de cesser d'être tels, ne sauraient s'en passer dans leurs conversations; en un mot, il forme le lien qui unit les mondains entr'eux, et sans lui leurs rapports ne pourraient exister. Tel est bien la partie de l'aveu arraché par la force de la vérité, à un célèbre homme du monde, et qui nous paraît peindre avec une triste exactitude l'état présent de la société: « La parole, disait-il, a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. »

Mais, mes frères, *qu'ai-je à faire de juger ceux qui sont de dehors? Car Dieu les jugera*[3]. Pour nous, qui faisons profession de l'Evangile, jugeons-nous nous-mêmes, afin de ne pas laisser le mal habiter impunément dans nos cœurs. Faisons surtout la guerre à ce péché du mensonge qui est, peut-être plus que d'autres, contraire aux principes évan-

[1] 1 Timothée II, 5. [2] Matth. V, 24. [3] 1 Cor. V, 12, 13

géliques. *Je n'ai point de plus grande joie,* disait le disciple bien-aimé, *que d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité*[1]. *C'est pourquoi ayant dépouillé le mensonge,* dit un autre apôtre, *que chacun de vous parle en vérité à son prochain; car nous sommes les membres les uns des autres*[2]. — Par ce mot *vérité*, nous devons aussi entendre qu'il nous est enjoint d'éviter tout équivoque, toute réticence et toute exagération.

Si Guéhazi avait pu supposer un instant qu'il était en son pouvoir de tromper le St-Esprit qui habitait dans le prophète, un seul moment suffit pour le détromper. *Mais Elisée lui dit: « Mon esprit n'est-il pas allé là, quand l'homme s'est retourné de dessus son chariot au devant de toi? Est-ce le temps de prendre de l'argent et des vêtements, pour acheter des oliviers, des vignes, du gros et du menu bétail; des serviteurs et des servantes?* » (Toutes choses que Guéhazi, sans doute, avait compté acheter avec l'argent qu'il s'était si injustement acquis.) *C'est pourquoi la lèpre de Naaman s'attachera à toi et à ta postérité pour toujours. Et Guéhazi sortit de devant lui, blanc de lèpre comme la neige*[3].

Cherchons dans le triste dénouement de l'histoire de ce serviteur infidèle, des instructions pour nous les appliquer. — L'œil et le cœur de son maître indigné l'avaient suivi dans les détours où l'avaient conduit sa cupidité et sa ruse. Si le prophète avait ainsi la faculté de pénétrer dans les cachettes de l'âme et de la vie de son serviteur, quelle n'est pas la puissance de l'Etre qui lui conférait ce pouvoir miraculeux! *Si je monte aux cieux*, disait un prophète, *tu y es; si je me couche au sépulcre t'y voilà. Si je prenais les ailes de l'aube du jour et si j'allais demeurer à l'extrémité de la mer, là même ta main me conduirait et ta droite me saisirait*[4]. Quelle saisissante pensée! Ainsi, vous ne vous êtes jamais retiré dans la chambre la plus secrète et après en avoir fermé la porte pour méditer à votre aise sur un coupable projet, sans qu'un Etre auquel vous pensiez peu, fût présent; et cet Etre, c'est Dieu. Vous n'avez jamais partagé les amusements du mondain ou participé aux

[1] 3 Jean 4. [2] Ephésiens IV, 25. [3] 2 Rois V, 26, 27.
[4] Ps. CXXXIX, 8, 9 et 10.

excès de son immoralité, qu'il n'y eût là un Esprit présent, auquel vous ne songiez pas. *Mon esprit n'est-il pas allé là?*

Mais s'il y a dans cette pensée de quoi réveiller et convaincre le pécheur, elle renferme aussi un encouragement puissant pour le peuple de Dieu. — Se pourrait-il que la pensée de la présence de la toute-science du Seigneur fût pénible au mondain ou au pécheur endurci, et qu'elle n'eût aucun charme, aucune consolante douceur pour le fidèle? Assurément, entre tous les attributs de l'Éternel, il n'en est aucun qui puisse encourager davantage ceux qui désirent vivre dans une sainte obéissance à la volonté de leur Père céleste. Souvenez-vous, lorsque vous méditez sur cette présence de Dieu, qu'il n'est pas là avec *une* de ses perfections seulement, avec *sa justice*, par exemple, ou avec son pouvoir ou avec sa sainteté adorable; car il y aurait alors de quoi effrayer l'homme le plus saint. Mais il est présent avec toutes ses perfections, telles qu'elles nous sont présentées dans la personne de Jésus-Christ. — Si donc, vous vous trouvez arrêté par des difficultés, pensez à lui, comme au Dieu seul sage qui peut vous conduire sûrement dans les sentiers les plus pénibles; si vous êtes sous l'épreuve, rappelez-vous qu'il est le *Dieu de toute consolation;* si vous êtes abandonné de ceux dont vous aviez droit d'attendre de l'affection et du secours, tournez-vous vers « Celui *en qui il n'y a point de variation ni aucun ombre de changement*[1].

Quand vous vous retirez dans votre humble demeure, (et je m'adresse maintenant au plus pauvre, au plus chétif d'entre vous) quand, la Parole de Dieu en main, vous la méditez dans votre solitude, et répandez votre cœur en prière, sans qu'aucun œil humain vous aperçoive, ne vous est-il pas doux, de savoir et de sentir que l'œil d'un Père voit ce que le monde ne peut voir, apprécie ce que les hommes condamneraient peut-être? *Mon cœur n'est-il pas allé là?* Oh! cette parole ne vous est-elle pas une consolation *lorsque, par un motif de conscience, vous endurez*

[1] Jaques I, 17.

de mauvais traitements, en souffrant injustement[1], *et lorsqu'on dit faussement contre vous toute sorte de mal*[2]?

Si l'épouse ou la mère veille à côté du lit de souffrance d'un époux ou d'un enfant mourant, et veille avec une patience pleine de foi, ne lui est-il pas doux aussi de sentir qu'il y a là quelqu'un toujours présent et qui sait *compâtir à nos infirmités*[3], qui *nous console dans toutes nos afflictions*[4] et qui a même déclaré que dans toutes les détresses des siens, il est lui-même en détresse? Ce Dieu ne vous abandonnera pas dans vos longues veilles et dans votre tâche pénible; mais il vous donnera la force pour tout surmonter, et sa paix vous gardera à travers les dispensations les plus douloureuses. Enfin, quand l'heure de votre propre délogement sera venue, (car elle viendra pour le plus jeune, pour le plus vigoureux d'entre mes lecteurs,) quand *la poudre retournera en terre*, et *l'esprit à Dieu qui l'a donné*[5], qui pourra dire combien le sentiment de la présence et du secours de Dieu, sera délicieux pour le fidèle? Dans un tel moment, le souvenir de faiblesses et de péchés peut-être dès longtemps oubliés, se retracera vivement à notre conscience; car le grand accusateur, lorsqu'il ne peut nous détruire pour l'éternité, cherche au moins à troubler notre paix et notre espérance. Alors, dans notre inquiétude, quel plus grand soulagement pourrons-nous avoir que de sentir la présence de ce Dieu qui a dit: *J'ai effacé tes péchés comme une nuée épaisse et tes forfaits comme un nuage; retourne à moi, car je t'ai racheté*[6]. *Et maintenant il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ.* Peut-être dans ces moments de souffrance et de faiblesse serez-vous incapable de prier d'une manière suivie; alors le fait que Jésus *est toujours vivant pour intercéder pour vous*[7], répandra une douce confiance dans votre âme. Puis, quand tout sera fini, quand le cœur aura cessé de battre et que la paupière sera fermée pour toujours, que la dernière victoire aura été remportée; quelles paroles pourront exprimer le ravissement du chré-

[1] 1 Pierre II, 19. [2] Matth. V, 11. [3] Hébr. IV, 15. [4] 2 Cor. I, 4. [5] Ecclés. XII, 7. [6] Essaïe XLIV, 22. [7] Hébr. VII, 25.

tien, admis enfin en la présence de ce Sauveur qui a dit : *Je suis ta portion et ton héritage*[1] !

Mes frères, soyez assurés que la source la plus abondante de paix et de joie pour le chrétien ici-bas, c'est le sentiment de la présence constante du Sauveur ; car c'est là le bonheur céleste. *Je vais vous préparer le lieu ; et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi*[2].

SOCIÉTÉ DES INTÉRÊTS GÉNÉRAUX DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

Nous avons mentionné occasionnellement dans ces feuilles, la formation de cette nouvelle société il y a deux ans. Dès lors elle s'est légitimée par une activité soutenue, par une marche ferme et prudente, par des principes élevés et généreux qui la placent au-dessus de l'atmosphère des partis et des vues particulières. Il faut le dire, au reste, les circonstances difficiles où se trouve aujourd'hui le christianisme évangélique en France, ont beaucoup ajouté au prix de cette institution. Dès longtemps les églises réformées manquaient d'un lien extérieur dont il ne restait plus de traces depuis l'abolition des synodes ; mais au milieu des entraves de tous genres qu'oppose à leur développement la coalition de l'état avec l'église romaine, et en face des efforts énergiques de celle-ci pour comprimer et si possible anéantir les chrétiens réformés, il était devenu urgent qu'ils eussent un organe commun, un centre d'action qui pût soutenir la lutte contre cette masse compacte et liée que le joug du pape tient réunie. — Et ce centre d'action, ce lien commun que la Société des intérêts généraux a établi entre les églises évangéliques, n'est point une unité tout extérieure et factice qui n'aurait de fondement que dans une conformité d'intérêts matériels ou dans une communauté de servitude. Elle a pour base la profession d'une foi commune, de la foi des Apôtres et des églises de la réformation, qui est par conséquent la vraie base des églises de France.

Pour les détails de son œuvre, nous renvoyons au rapport de cette année (le 2me) tous ceux de nos lecteurs qui pourront se le procurer. Ils ne le liront sûrement pas sans intérêt, ni

[1] Nombr. XVIII, 20. [2] Jean, XIV, 2, 3.

même sans fruit. Ils y verront comment la Société se met à la brèche toutes les fois que le protestantisme français est en cause, soit dans des questions générales, soit dans des cas particuliers; comment elle combat pour la liberté religieuse, pourvoit aux besoins spirituels des enfants, des malades, des prisonniers, des étudiants, qu'un contact forcé avec le papisme ou avec le monde exposait de grandes tentations. Bornons-nous ici à dire un mot de deux établissements précieux, fondés par la Société l'année dernière, et sur lesquels elle a bien voulu nous transmettre quelques détails.

Elle a ouvert à Paris une maison destinée à recevoir les étudiants de notre communion qui vont s'y préparer pour leur carrière future. Quand on connaît un peu les dangers de tout genre qu'offre aux jeunes gens isolés le séjour de cet immense amas d'hommes, on comprend de quel prix il est pour des parents chrétiens de pouvoir confier leurs enfants à des mains sûres et les placer dans une famille pieuse qui les tienne à l'écart du danger. Cet établissement est désormais confié aux soins de M. et Mme Armand-Deslisle. Pour ceux qui les connaissent, et qui savent tout le bien que M. Armand-Delisle a fait comme pasteur de Marseilles, ce nom est une recommandation suffisante. La maison d'Etudes est destinée à renfermer un petit nombre de jeunes gens (8 à 9 au plus), afin que la vie de famille y soit toujours maintenue. Les membres de la Société des intérêts généraux se feront un devoir de les recevoir, de les suivre, et d'aider M. et Mme Armand-Delisle à remplacer auprès d'eux la surveillance affectueuse des parents.

Les jeunes détenus de la communion réformée, bien que novices encore dans le crime, sont néanmoins plongés dans des prisons remplies de malfaiteurs consommés qui les initient dans leur art funeste; et ils n'y trouvent guère pour tout secours religieux que les directions d'un prêtre romain. La Société des intérêts généraux, frappée des périls auxquels sont exposés ces jeunes gens, a ouvert à Ste-Foy (Gironde) une *colonie agricole* où sont reçus les jeunes détenus que le gouvernement est disposé à lui confier, ainsi que les enfants vicieux pour lesquels les parents sentiraient le besoin d'une discipline tout à la fois ferme et chrétienne. Cet établissement qui compte déjà 12 élèves, mais qui a été approprié pour 30, a coûté de fortes sommes à la Société; car elle a dû acheter le fonds et les édifices. Aussi redoit-elle 20 mille francs sur cette acquisition. Il est dirigé avec beaucoup de zèle et de

succès par notre digne frère, M. le pasteur Martin, et par sa femme. Tout semble annoncer, que, sous la bénédiction du Seigneur, l'influence de la vie des champs et surtout celle de l'Evangile, se feront sentir sur plusieurs de ces pauvres âmes, abandonnées jusqu'ici dans les prisons ou dans le monde.

Pour l'une et pour l'autre de ces deux institutions, ainsi que pour tout ce qui concerne la Société, on peut s'adresser à son agent M. Keller, rue de la Rochefoucault, N° 5 à Paris.

CORRESPONDANCE.

Je viens vous demander, cher frère, de la part du Bureau de la Conférence centrale des Sociétés religieuses du canton de Vaud, de vouloir bien insérer dans la Feuille religieuse l'appel ci-joint. L'objet est bien digne de tout notre intérêt : aussi vous prions-nous de permettre que votre bureau soit désigné dans les adresses où l'on peut remettre les dons.

Votre très-affectionné frère,
Descombaz, pasteur.

Appel en faveur de la construction d'une chapelle évangélique dans la colonie suisse de Chabag.

Il est, à 40 werstes d'Odessa (8 lieues), non loin des rives de la Mer Noire, une colonie qui, par sa position et ses besoins, a droit à l'intérêt des chrétiens : c'est *Chabag*. Fondée il y a une trentaine d'années par les soins d'un Vaudois, elle compte maintenant une cinquantaine de familles d'origine suisse, parlant l'allemand ou le français. Depuis longtemps elle demandait un instituteur pieux qui pût, tout en dirigeant les écoles, remplacer d'une manière convenable un pasteur : celui-ci ne peut s'y rendre que fort rarement, à très-grands frais et de distances considérables. Par la bonté de Dieu et grâce aux généreux secours de quelques amis du Seigneur, les colons ont vu leur vœu comblé et même dépassé : M. Bugnion, de Belmont, ci-devant instituteur à Cully, s'est senti pressé de répondre à leur appel. Son arrivée à Chabag, l'automne dernier, a été le sujet d'une vive joie pour tous les colons. A ses fonctions de maître d'école, il joint, avec un zèle rare, celles d'évangéliste. « Il est, nous écrit-on, un véritable bienfaiteur pour la colonie entière. » Par ses soins, les écoles ont pris une nouvelle vie ; plusieurs familles, presque sans Dieu et sans espérance, se sont ralliées autour de la Parole ; le culte

public, à peu près abandonné, est très-régulièrement suivi. Mais le local est hors de proportion avec le nombre croissant des auditeurs : c'est une petite salle d'école qui a pu suffire pour un service religieux mal suivi et fait à de longs intervalles, mais ne répondant plus aux besoins actuels.

Depuis plusieurs années, la colonie soupire après le jour où elle possédera une chapelle ; elle espère avoir plus tard un pasteur. De longue main et à force d'économie, les colons ont réuni, pour la construction tant désirée, la somme considérable pour eux de 3000 roubles [1]. La réalisation de leur projet en exige 8000, au moins ; c'est donc 5000 roubles, soit 3500 L. de Suisse qu'ils attendent de la fidélité du Seigneur et de la charité de ses enfants.

Nous avons sous les yeux un appel qui nous est adressé par le conseil de la mairie de Chabag : « Mettez, » nous dit-il, « mettez sur la conscience des chrétiens le spectacle d'une population qui demande à grands cris un secours fraternel pour qu'elle puisse servir Dieu en commun. Représentez-vous ce peuple qui fait des efforts plus grands qu'il ne peut supporter, et qui cependant n'aboutit à rien si vous ne l'aidez libéralement. Oui, frères, pensez aux heureux que vous ferez si, par vos dons, vous mettez les colons de Chabag en état d'avoir une chapelle. Là, nous aimons à le croire, leurs voix d'actions de grâces monteront devant le Très-Haut pour le remercier avec effusion, et en même temps elles vous béniront. Souvenez-vous aussi qu'il est écrit : *Donne à celui qui te demande et ne te détourne pas de celui qui veut emprunter de toi. Celui qui donne au pauvre, prête à l'Eternel.* »

Le Bureau de la Conférence centrale, qui a déjà en mains quelques dons pour cet objet, se charge de recevoir tous ceux qu'on daignera lui confier. On peut aussi les adresser au Rédacteur de la Feuille religieuse, à Lausanne. Nous osons prier MM. les pasteurs de vouloir bien s'intéresser activement à cette œuvre [2]. *Le Bureau de la Conférence centrale.*

Inauguration d'un temple évangélique à Pontarlier (Doubs).

Le 5 septembre 1844.

Monsieur et bien cher frère !

Vous avez plus d'une fois entretenu vos lecteurs de la petite congrégation évangélique de Pontarlier et vous avez, entre

[1] Environ 2000 L. de Suisse. [2] M. Eug. Doxat, à Béthusy, près Lausanne, se charge aussi de recevoir des dons.

autres, eu la bonté, d'accueillir et de publier il y a, si je ne me trompe deux ans, un appel à la charité chrétienne, pour la construction d'une chapelle à l'usage de cette petite congrégation. — Grâces à Dieu, cet appel et d'autres dans le même sens, ont été entendus. Des gouvernements, des sociétés religieuses, plusieurs paroisses et un grand nombre de particuliers, en France, à Bâle, dans les cantons de Vaud et de Neuchâtel, etc., ont envoyé leurs offrandes, et ces ressources réunies ont mis la congrégation en état d'élever au Seigneur un temple simple, mais commode et agréable à voir, dans un bâtiment solide qui contiendra, de plus, un logement pour un instituteur ou pour un pasteur.

C'est le mardi 27 août dernier, qu'a eu lieu l'ouverture de la nouvelle chapelle en présence d'une assemblée considérable, composée outre la congrégation protestante, d'un certain nombre d'habitants de la ville et d'une grande quantité de personnes de Ste-Croix, du Val de Travers, des Verrières, de Ballaigues, etc. Cette Maison de prières, a été consacrée au Seigneur par une édifiante invocation de M. le pasteur Sandoz, délégué du Consistoire de Besançon. Ensuite l'assemblée a écouté avec recueillement une première prédication, faite par M. Gonin, pasteur à Romainmotier, sur Ps. LXXXIV, 6, 7, 8; puis une allocution de M. Courvoisier, pasteur à Fleurier, chargé de présenter à la petite congrégation, de la part de la Compagnie des pasteurs de Neuchâtel, ses félicitations, ses vœux et ses conseils chrétiens; puis enfin, plus tard, une excellente prédication de M. Delachaux, pasteur aux Verrières, sur Matth. V, 14, 15, 16.

Ces discours ont été précédés, entrecoupés et terminés par des lectures de la Bible, de bonnes prières et divers chants de Psaumes ou de cantiques de circonstance, ces derniers fort bien exécutés par des chœurs nombreux, composés en majeure partie, de paroissiens des Granges, de St-Croix et de Bullet. — Dix-sept pasteurs ou ministres de l'Evangile étaient présents à cette solennité qui a laissé dans tous les cœurs des impressions de joie, d'édification et de reconnaissance chrétienne.

Bien qu'une collecte faite dans l'assemblée ait produit une somme de fr. de France 187. 50 c., la congrégation est encore endettée par la construction de cet édifice; mais la douce expérience qu'elle a faite de la libéralité de ses frères en la foi, lui fait espérer qu'ils lui aideront encore, soit à s'acquitter des engagements qu'elle a déjà contractés, soit à faire les sa-

crifices nécessaires pour procurer à leurs enfants un instituteur évangélique, soit enfin peut-être à salarier un pasteur.

En attendant et encore pour une année, ce sont des pasteurs de Besançon et des paroisses voisines de Vaud et de Neuchâtel, qui se sont chargés de pourvoir à l'édification de ce petit troupeau.

Un pasteur assistant.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

De la religion aux Etats-unis d'Amérique; origine et progrès des Eglises évangéliques des Etats-unis, leurs rapports avec l'Etat et leur condition actuelle; avec des Notices sur les communions non évangéliques. Par le révérend R. Baird. Traduit de l'anglais par L. Burnier. En 2 volumes. Paris 1844, Delay; Lausanne, Ducloux; Neuchâtel, Michaud; Genève, Mme Béroud, etc. Le 1er volume, de 532 pag. in 8°, a paru; le 2me est sous presse. Prix des 2 vol. : 10 fr. de Fr., soit 69 batz.

Les citations que nous avons empruntées à ce volume, ne donneraient pas une idée complète du genre d'intérêt qu'il offre au lecteur. Saus doute il renferme des traits édifiants et des modèles individuels à suivre. Mais il présente surtout le tableau du développement successif et de l'état actuel d'un ordre de choses tout nouveau pour nous, et dont l'histoire de l'Eglise ne fournit pas d'autre exemple. L'auteur est américain, et l'on ne peut se dissimuler qu'il voit en beau les institutions religieuses de son pays; mais nous avons la certitude qu'il les a exposées avec une grande bonne foi, et après tout, il s'agit essentiellement de *faits*, dont chacun peut rechercher, selon ses vues, les causes et les conséquences.

Sophie l'Ecouteur; critique de mœurs et d'éducation. Par C. Fry. Traduit de l'anglais sur la 6me édition. Paris 1844, Delay; Lausanne, Ducloux; et aux autres adresses accoutumées. Un vol. de 204 pages in-12. Prix : fr. 2, 50 cent., soit 17 1/2 batz.

Cet ouvrage est, suivant le titre, une critique fine, vraie et instructive des mœurs et de l'éducation de nos jours. On n'y trouve pas d'exposition directe de la vérité salutaire; mais on sent toujours que c'est à cette lumière-là que l'auteur juge des choses, et que c'est dans l'intérêt du règne de l'Evangile sur les cœurs, qu'elle blâme ce qui est à blâmer. Au reste il sera facile à nos lecteurs de juger eux-mêmes de l'ouvrage sur un échantillon. Le comité des traités de Lausanne, si nous ne faisons erreur, a publié sous le titre des *Deux invitations*, le chap. XI de ce livre.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'ENFANCE. N° 6. Paris 1844, Delay; Lausanne, Ducloux; etc. Un petit vol. de 60 pages in-18. Prix: 3 batz.

Il nous semble, que cette petite publication se soutient bien. Le N° 6, en particulier, nous a paru fort intéressant; peut-être est-ce parce que nous y avons trouvé plus d'*histoires véritables* (pour lesquelles nous avouons notre prédilection sur toutes les autres), par exemple celle de Caroline Smelt, publiée plus au long chez nous il y a 25 ans, et dont le souvenir se rattache aux heureux temps de notre premier réveil.

HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE DE l'EGLISE DES FRÈRES de Bohême et de Moravie, depuis son origine jusqu'à nos jours; par A. Bost, ministre de l'Evangile. 2me édition, corrigée et considérablement augmentée. Paris 1844, Delay; Genève, Mme Béroud, qui en est dépositaire pour toute la Suisse; Lausanne, Ducloux; etc. Deux vol. de 368 et 548 pages in-12. Prix: fr. 6, 50 c., soit 45 batz. — NB. La fin encore inédite de cette histoire a été tirée à part comme supplément, en faveur des propriétaires de la 1re édition, et forme une brochure de 100 pages in-8°. Prix: 75 c. de Fr., soit 5 batz.

Nous nous en référons à notre annonce de la première édition, pour le fond de cette histoire, l'un des épisodes les plus édifiants dans la suite des destinées de l'Eglise. Outre qu'elle a été amenée, cette fois, jusqu'à nos jours, on trouvera dans le corps même de l'ouvrage des corrections qui en augmentent encore la valeur. Nous la recommandons à tous ceux qui se plaisent à admirer la miséricordieuse sagesse de Dieu dans ses voies envers ses enfants.

Tu n'auras point d'autres dieux. Exode XX, 3.

EXORDE DU PREMIER SERMON DE LUTHER [1].

Luther monte dans la chaire de Wittemberg et lit ces paroles: ***Tu n'auras point d'autres dieux.*** Puis s'adressant au peuple qui remplit le sanctuaire, il dit: « Tous les fils d'Adam sont idolâtres, et coupables contre ce premier commandement. »

Sans doute cette assertion étrange surprend les auditeurs. Il s'agit de la justifier; l'orateur poursuit: «Il y a deux genres d'idolâtrie, l'une du dehors, l'autre du dedans:

« Celle du dehors, où l'homme adore le bois, la pierre, les bêtes, les étoiles;

« Celle du dedans, où l'homme, craignant le châtiment, ou cherchant ses aises, ne rend pas de culte à la créature, mais l'aime intérieurement et se confie en elle...

[1] Ce sermon prononcé en 1516, avant la réformation, est le plus ancien discours du réformateur qui nous ait été conservé.

« Quelle religion est celle-ci? Vous ne fléchissez pas le genou devant les richesses et les honneurs, mais vous leur offrez votre cœur, la partie la plus noble de vous-mêmes... Ah! vous adorez Dieu du corps, et de l'esprit la créature.

« Cette idolâtrie règne en tout homme, jusqu'à ce qu'il en soit guéri gratuitement par la foi qui est en Jésus-Christ.

« Et comment cette guérison s'accomplit-elle?

« Le voici. La foi en Christ vous ôte toute confiance en votre sagesse, en votre justice, en votre force; elle vous apprend que si Christ ne fût mort pour vous et ne vous eût ainsi sauvés, ni vous, ni aucune autre créature n'eussiez pu le faire. Alors, vous apprenez à mépriser toutes ces choses, qui vous demeuraient inutiles.

« Il ne vous reste que Jésus, Jésus seul, Jésus suffisant pleinement à votre âme. N'espérant plus rien de toutes les créatures, vous n'avez plus que Christ, duquel vous espérez tout, et que vous aimez par dessus tout.

« Or Jésus est le seul, l'unique, le véritable Dieu. Quand vous l'avez pour Dieu, vous n'avez plus d'autres dieux. »

C'est ainsi que Luther montre comment l'âme est ramenée à Dieu, souverain bien, par l'Evangile, suivant cette parole de Christ: *Je suis le chemin: nul ne vient au père que par moi.* — L'homme qui parle ainsi à son siècle, ne veut pas seulement renverser quelques abus; il veut avant tout établir la religion véritable. Son œuvre n'est pas seulement négative, elle est premièrement positive. (*Merle, Hist. de la Réform.*)

CORRESPONDANCE ET EXPLICATIONS.

— La Société de Toulouse pour l'impression de livres religieux, qui a ouvert le concours publié à la fin de notre N° 23, nous demande d'ajouter comme condition additionnelle du programme, que *l'ouvrage couronné restera la propriété de la Société de Toulouse.*

— A l'occasion d'une lettre anonyme, signée « Une de vos sœurs en Christ, » et reçue il y a 3 ou 4 semaines, nous répétons à nos correspondants que, sans en connaître l'auteur, nous ne pouvons guère donner cours à des communications de faits, ou à d'autres qui imposent une certaine responsabilité. Mais nous ajoutons aussi qu'en se faisant connaître à nous, nos correspondants peuvent néanmoins, s'ils le désirent, garder l'anonyme auprès du public.

Avis. Le comité de la *Société évangélique d'Yverdon* invite les amis du règne de Dieu à une assemblée générale de cette société, qui aura lieu, si Dieu le permet, mercredi 25 septembre à 9 heures du matin dans le temple de la ville.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

N° 27. — 1844. Du 6 Octobre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : La sentence des Justes. — Combat de la vérité et de la liberté religieuses en France ; II. Réveil de Saintes. — *Bulletin bibliographique.* Divers ouvrages de controverse. — L'ennemi vaincu. Prov. XV, 1.

LA SENTENCE DES JUSTES.

Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père ; possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Matth. XXV, 34.

De toutes les paroles qui ont jamais été prononcées, aucune, peut-être, n'est aussi pleine de joie que celle-là. Bienheureux, en vérité, sont ceux qui doivent l'entendre ! comme aussi l'est par-dessus tous, Celui qui la prononcera. C'est la dernière invitation que le Seigneur adressera à son église bien-aimée. Elle a déjà reçu de lui bien des appels de grâce ; mais celui-ci, le dernier de tous, est aussi le meilleur ; il résume en soi tous les autres et il accomplira tous nos souhaits.

Qui sont ceux auxquels cette invitation sera faite ? Jésus ne les décrit pas ici d'une manière directe ; tout ce qu'il en dit, c'est qu'ils seront mis à la droite du Roi. Mais soit dans le verset que nous avons transcrit, soit dans ceux qui

le suivent, nous pouvons découvrir trois traits principaux qui peuvent les caractériser.

1° Ce sont ceux qui *abondent en bonnes œuvres*, en œuvres de foi et d'amour. Et remarquez ici la tendre condescendance du Seigneur qui choisit précisément pour les désigner, une pareille marque. Ce n'est pas par ce qu'il a fait pour eux qu'il se plait à les caractériser, mais par ce qu'ils ont fait eux-mêmes; et non par ce qu'ils ont pu faire pour lui, (quoiqu'il veuille bien le prendre ainsi,) mais parce qu'ils ont fait les uns pour les autres. Il ne dit pas : « Je vous ai choisis; je vous ai justifiés et sanctifiés. Vous serez reconnus aux robes dont je vous ai revêtus, *robes blanchies dans mon sang*, aux vêtements de salut dont j'ai couvert votre nudité, vêtements rendus éclatants par la lumière de mon Esprit. » — Non. « Vons serez reconnus aux œuvres de charité que vous aurez accomplies en mon nom sur cette terre de passage. Je vous ai dit que *vos œuvres vous suivront* [1], maintenant j'accomplis cette promesse. Je proclamerai vos œuvres; je les reconnaîtrai, comme je vous reconnais vous-mêmes, en face des peuples rassemblés. Oui, *j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez accueilli; j'étais nu et vous m'avez vêtu; j'étais malade et vous m'avez visité; j'étais en prison et vous êtes venus vers moi.* »

Ici, que nul ne se récrie ou ne s'effraie à la pensée que cette manière de désigner les élus peut être dangereuse, et contredit la doctrine d'un salut tout gratuit. Un vrai disciple de Christ verra dans ce passage, non le mérite humain, mais la condescendance divine; non l'expiation de ses péchés par quelques chétifs actes de miséricorde, mais la merveilleuse miséricorde de son glorieux Sauveur, qui daigne prendre garde à de tels actes. Vous ne pourrez pas plus faire croire à un vrai chrétien, que ses aumônes lui ouvriront le Ciel, que vous ne pourriez lui persuader que sa main peut reculer les bornes de la mer ou soulever une montagne. — Et quant aux hommes à propre justice, qui

[1] Apocalypse XIV, 13.

pourraient tirer avantage de ces paroles, et seraient tentés d'y appuyer leurs orgueilleuses prétentions, ils ne manqueront jamais de prétextes pour le faire, et jusqu'à ce que Dieu humilie lui-même leur cœur, ils trouveront toujours l'art funeste de transformer en poison subtil les déclarations les plus saintes de la Parole de vie.

Le fait est que quand le Seigneur *reviendra au dernier jour*, et *s'assiéra sur son trône*, ce ne sera pas pour manifester sa miséricorde, mais pour exercer le jugement; et, à la face de l'univers assemblé, il faudra que la sentence de miséricorde qu'il prononcera sur ses élus, soit elle-même justifiée par leurs œuvres, selon cette maxime que le Sauveur a déjà établie pour cette terre : *Vous les reconnaîtrez à leurs fruits!* bien que ces fruits et ces bonnes œuvres ne soient produits que par la grâce qui leur a été gratuitement accordée en Jésus-Christ. *Dieu est amour*; et il est nécessaire à sa gloire, que ses enfants soient proclamés et reconnus tels en présence de tous, par les œuvres d'amour qu'ils auront faites.

2° Mais ils portent encore une autre marque distinctive; ils n'estiment point leurs bonnes œuvres. La surprise qu'ils font paraître à l'ouïe de la sentence du Sauveur, le prouve suffisamment : *Seigneur*, disent-ils, *quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim et que nous t'avons donné à manger, ou avoir soif et que nous t'avons donné à boire, ou nu et que nous t'avons vêtu, ou malade et en prison et que nous sommes venus vers toi?* Voilà l'humilité, l'oubli de soi-même qui caractérisent le chrétien. Non-seulement il ne s'appuie pas sur sa propre justice, mais il sent qu'il n'en a aucune. Montrez cet exemple à ceux qui cherchent quelque mérite en eux-mêmes! Voici des hommes dont Christ lui-même proclame les bonnes œuvres et qui pourtant ne peuvent se persuader d'avoir fait quelque œuvre digne d'éloge; la seule voix de la louange les étonne; ils n'osent l'accepter pour eux-mêmes, et dans leurs doutes, ils paraissent soupçonner quelque méprise ou quelque erreur. Nous pouvons juger des sentiments qui les animaient dans ce monde qu'ils viennent de quitter, par ceux

qu'ils exprimeront dans cette journée solennelle. Nous voyons qu'ici-bas, ils ne se sont point complu en eux-mêmes; qu'ils n'ont jamais estimé leurs œuvres devant Dieu, bien moins espéré d'obtenir le Ciel par elles. Nous voyons qu'ils ont mis toute leur espérance dans cette gratuite miséricorde de Dieu dont ils vont faire la matière de leurs chants. Ainsi ils vont entrer dans la gloire, occupés uniquement de la grâce qui leur a été faite et pour éclater en actions de grâces à Celui qui la leur a procurée. Ils entrent dans la maison paternelle en entrant dans le royaume du Rédempteur: ils sauront en parler le langage; et de l'abondance du cœur, ils entonneront spontanément ces cantiques du ciel: *L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, richesses, sagesse, force, honneur, gloire et louanges! Le salut est de notre Dieu qui est assis sur le trône, et de l'Agneau!*[1]

3° Enfin il est encore un trait par lequel Jésus caractérise ceux qui seront à sa droite au dernier jour. Cette marque est la première selon l'ordre des temps, comme elle est aussi la première mentionnée dans ce passage; et si nous ne l'avons pas aussi placée en tête, c'est afin de remonter du ruisseau à la source, de l'effet à la cause, et pour laisser nos lecteurs sous l'impression qui, chez le chrétien, doit dominer toutes les autres, celle de la grâce de Dieu opérant toutes choses en lui. *Venez, les* BÉNIS DE MON PÈRE! Tel est le nom par lequel le Sauveur les désigne. Le Père les a aimés, les a bénis: voilà pourquoi ils sont devenus les rachetés de Christ; voilà pourquoi ils ont appris eux-mêmes à aimer, à faire de bonnes œuvres, à marcher dans l'humilité; voilà pourquoi ils se trouveront au dernier jour à la droite du Juge. — Mais remarquez encore ici quelle abnégation, quel oubli de soi-même, le Sauveur manifeste dans cette désignation. Nous avons admiré tout à l'heure comment il met de côté sa propre œuvre pour ne parler que des œuvres de ses rachetés. Admirons maintenant comment il s'efface lui-même pour rendre à son Père tout honneur, en rapportant à la béné-

[1] Apocalypse. V, 12. VII, 10.

diction de sa libre grâce, tout le bonheur de ses enfants. Il ne dit pas : « Venez, mes rachetés ; venez, vous que j'ai tant aimés, dont j'ai si douloureusement payé la rançon, que j'ai si glorieusement sauvés ! » Non ; mais : *Venez*, vous que *mon Père a aimés...! Son bon plaisir a été de vous donner le royaume.... Venez, les bénis de mon Père, possédez en héritage le royaume qu'il vous a préparé.*

Jadis il y avait une malédiction sur ces mêmes hommes, et une pesante malédiction ; c'était la sentence d'un éternel bannissement de la présence de Dieu, la même que Christ prononcera sur ceux qui seront à sa gauche : *les ténèbres du dehors*. Mais Christ a pris leur nature ; il a porté la peine de leurs péchés ; il les a délivrés de cette malédiction en *étant fait malédiction pour eux*. Et maintenant la sentence est annulée ; le Ciel est rouvert. Il ne leur dit plus : *Allez !* Il peut leur dire : *Venez !* car il a fait couler de nouveau sur eux la source tarie des bénédictions. Voilà qui est vrai ; nous le savons, parce que tout l'Evangile nous l'enseigne. Mais tout cela, Jésus l'ensevelit dans le silence : d'autres en parleront ; non pas lui. C'est à son Père qu'il donne gloire : c'est son Père qui l'envoya comme Sauveur ; c'est son Père qui a fait par lui la propitiation pour leurs péchés ; il n'a fait que la volonté de son Père en se donnant à ses rachetés. La grâce du Père les a choisis, les a cherchés, leur a donné son Fils pour rédempteur, les a gardés ; du commencement à la fin, en un mot, c'est l'amour du Père qui les a sauvés ! — Ainsi, passant sur tout ce qu'il a fait et souffert pour eux, il dit : *Venez, les bénis de mon Père !* Oubliant qu'il est le canal par lequel toutes les bénédictions d'en haut leur sont parvenues, il ne veut en voir que la source, qui est l'immense Océan de l'amour de Dieu. — O merveilleux anéantissement de lui-même ! comme il vérifie bien ce qu'il disait aux Juifs : *Le Fils honore le Père*. Au jour de son triomphe, sur le trône de sa gloire, ce *Fils de l'homme* parle comme si son œuvre ineffable ne méritait pas d'être mentionnée ! Il veut que Dieu le Père soit *tout en tous*. — C'est dans ces mêmes sentiments que nous paraît entrer

Paul, lorsqu'il dit : *Béni soit Dieu, qui est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ !*

COMBAT DE LA VÉRITÉ ET DE LA LIBERTÉ RELIGIEUSES EN FRANCE.

II.

Nous le disions en commençant ces communications sur les luttes de l'Evangile en France ; notre désir est d'exciter le moins possible l'esprit de dispute et de débats chez nos lecteurs, mais de les rendre attentifs aux voies de Dieu, à la puissance de sa Parole, et de les porter à prier pour son règne de paix. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir les conduire aujourd'hui sur un point de la France où ils ne rencontreront, pour le moment du moins, ni poursuites ni procès; où rien n'est fait pour attirer les yeux du monde, mais où l'œuvre de Dieu se poursuit dans le silence et offre des détails plus immédiatement dirigés vers l'édification qu'il ne nous arrivera le plus souvent dans le cours de ces articles.

L'œuvre de Dieu à Saintes et dans la Saintonge.

Saintes, une des plus antiques villes de France, était la capitale de l'ancienne Saintonge, et après avoir été quelques années le chef-lieu du département de la Charente inférieure, n'est plus, depuis 1810, qu'un chef-lieu d'arrondissement. Dans une population catholique de dix mille âmes, se trouve comme perdu un petit troupeau de cent et quelques réformés dont la position sociale n'a rien, en général, qui puisse leur donner de l'influence ou du crédit. C'est néanmoins cette poignée de fidèles, et la prédication de la Parole au milieu d'eux, qui a produit parmi les catholiques romains de la ville et des environs, une suite de conversions à l'Evangile et une certaine disposition à le recevoir. Il y a dans de telles circonstances une garantie que ce mouvement n'a pas été une œuvre d'homme, mais qu'il est bien l'œuvre de Dieu ; et tout ce que nous en avons lu, nous donne lieu de croire que les moyens employés pour le produire, ont été constamment en harmonie avec la nature et la spiritualité de l'Evangile de Christ, quoique l'irritation qu'il causa chez le clergé romain et les menées quelquefois odieuses par lesquelles celui-ci s'efforça de le

combattre, eussent pu aisément exciter chez les protestants des dispositions moins pacifiques.

C'est en 1839, croyons-nous, qu'a commencé le réveil dont nous parlons. Du moins trouvons-nous au printemps de 1840 les premières conversions que les journaux aient mentionnées. Le jour de Pentecôte, dix chefs de famille nés et élevés dans la religion de Rome, en abjurèrent les erreurs, après avoir été soumis par le pasteur protestant à des épreuves longues et répétées, et se joignirent à l'église évangélique par une profession publique et individuelle de leur foi. La sainte joie et la vive émotion qui remplissaient ces nouveaux frères, se communiquèrent bientôt à la nombreuse assemblée qui remplissait l'église, et qui comme bien d'autres fois, était en bonne partie composée de catholiques romains. — Dès les premières démarches de ces néophytes, leurs ennemis répandirent le bruit qu'ils avaient reçu de l'argent pour embrasser la religion protestante, et cette calomnie avait trouvé tant de crédit, que dans l'espace d'un mois environ plus de trente personnes étaient venues offrir de changer de religion si l'on voulait leur donner de l'argent; l'une d'elles dit même naïvement qu'elle venait « se gager pour être protestante. » Il est inutile d'ajouter que toutes ces offres furent repoussées avec indignation. D'autres catholiques, moins déhontés sans avoir pour cela des intentions meilleures, s'étaient présentés pour suivre les instructions du pasteur; mais ils s'étaient retirés, voyant qu'ils ne recevaient pas le salaire sur lequel ils comptaient [1]. Quant aux dix personnes qui ont embrassé l'Evangile, elles y furent conduites par les seuls moyens que le Seigneur puisse bénir, la lecture de la Parole, la persuasion et la prière. « J'avais soif de vérité, écrivait un de ces frères; et je l'ai trouvée, à l'imitation des Béréens, en

[1] Ces misérables moyens imputés aux protestants, étaient à la même époque, employés par leurs adversaires. Une famille, à laquelle le consistoire réformé de M... avait dû refuser des secours dont elle abusait, fut gagnée au papisme moyennant quelques miches de pain; et la personne qui avait conclu ce honteux marché, osa néanmoins poursuivre de ses injures l'un des nouveaux frères, parce que, disait-elle, il s'était livré pour 1200 fr.! — Nous empruntons ces faits, ainsi que tout ce qui concerne le réveil de Saintes, à un journal évangélique qui paraît dans le département même, et que nous recommandons à tous ceux qui aiment les lectures édifiantes : c'est *le Catholique apostolique*, rédigé par M. le pasteur Cambon, et paraissant à Marennes par cahiers mensuels de 2 feuilles in-8°; prix 4 fr. de France par an chez les libraires.

vérifiant sans cesse dans la Bible ce que le pasteur m'enseignait. »

Une année plus tard, l'église de Saintes vit encore se lever pour elle un jour tout semblable d'allégresse et de bénédiction. A la fête de Pentecôte 1841, sept nouveaux frères d'entre les catholiques romains, furent admis dans l'église et à la table du Seigneur de la même manière et avec les mêmes circonstances que la première fois. — Tous ces néophytes marchaient bien, et de manière à prouver la sincérité de leur foi, comme aussi à rendre honorable l'Evangile. — Outre ces personnes reçues dans l'église, il y en avait alors déjà, beaucoup d'autres, qui, sans pouvoir encore communier, avaient cessé d'aller à la messe, et suivaient assidûment les assemblées du temple.

Pour donner à nos lecteurs une idée de la nature de ce réveil religieux, nous transcrivons ici le résumé d'une notice où l'un de ces nouveaux frères, nommé *Bergeron*, raconte lui-même l'histoire de son âme.

Son père, propriétaire aisé de la commune de Chérac, prit un grand soin de son éducation ; mais notre jeune frère ne se livra d'abord à l'étude qu'avec répugnance, et ses progrès furent très lents. Un jour (il avait alors 12 ans) il écouta avec un vif intérêt la lecture du Nouveau-Testament que faisait un de ses camarades. Peu après, il le lut lui-même deux fois de suite. La vie de Jésus-Christ et des apôtres le toucha profondément, et il résolut de travailler de toutes ses forces à devenir pieux et saint comme ces derniers. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et il lui fallut du courage pour persévérer ; car il fut bientôt en butte aux railleries de ses camarades. Son maître lui-même le tournait en ridicule ; les personnes les plus dévotes prétendaient qu'il deviendrait fou s'il continuait. « Ah ! s'écrie-t-il, que je me serais estimé heureux de trouver quelqu'un qui pensât comme moi ! » — Il acheta le livre intitulé *La vie des Saints ;* les exemples qu'il y trouva, le rendirent encore plus sévère pour lui-même ; il ne fréquenta plus ses camarades, renonça à tous les jeux auxquels naguère, il prenait part, alla régulièrement à la messe, jeûna, fit des aumônes, etc. Il était particulièrement stimulé par ces paroles qu'il avait lues dans l'ouvrage dont on vient de parler : « Plus tu feras, plus tu trouveras ; et que sais-tu si tu ne seras pas mis au nombre des Saints ? » Bientôt ses parents le retirèrent de sa pension pour le placer dans une autre. La

privation de ses livres religieux, l'exemple de ses nouveaux camarades, firent sur lui une impression fâcheuse ; il en vint jusqu'à avoir honte de remplir ses devoirs pieux. « Cependant, dit-il, j'avais toujours en moi quelque chose qui me criait : Que fais-tu? que fais-tu? » — Il atteignit ainsi l'âge de 17 ans, et retourna dans la maison paternelle. Laissons-le raconter ce qu'il devint alors : « Placé au sein d'une famille qui vivait dans l'aisance, entouré de personnes qui n'avaient pas de religion, je me berçais d'agréables perspectives ; il me semblait que je n'avais plus qu'à attendre l'âge pour jouir d'un grand bonheur. Ma route était choisie, je suivais la foule. Je ne tardai pas à me livrer à toutes les passions de mon cœur ; mais hélas ! quel combat intérieur n'éprouvais-je pas? Par combien d'angoisses mon âme n'était-elle pas déchirée? Je me rappelais toujours les vérités que j'avais entrevues à l'âge de 12 ans. Je cherchais souvent à effacer ces souvenirs par les agréments de cette vie, mais toujours j'entendais ma conscience qui me criait : Que fais-tu ? Où vas-tu ? C'était en vain que j'essayais de me calmer ; plus je voulais le faire, plus j'étais inquiet. Oh ! combien j'eusse désiré trouver une personne à laquelle j'eusse pu confier mes peines, et qui, semblable aux Saints dont j'avais lu la vie dans le Nouveau-Testament, eût renoncé à toutes choses, pour vivre selon les règles de ce divin livre. Mais hélas ! je croyais qu'il n'en existait point ; tout, autour de moi, semblait désert, quand je faisais des recherches à cet égard, et je me croyais seul de cet avis... — J'avais demandé plusieurs fois à Dieu de me donner une occasion favorable pour renoncer au monde... C'est lorsque je fus tout-à-fait lancé dans les plaisirs de cette terre, lorsque rien ne semblait plus s'opposer à ce que j'en suivisse le torrent, que le Seigneur jugea à propos de m'arrêter par une maladie assez grave. Je tombai dans une langueur qui me fit faire des réflexions d'autant plus sérieuses, que ma maladie empirait de jour en jour. L'impatience avec laquelle je souffrais mon mal, l'augmentait encore. Ne pouvant plus me livrer aux travaux de la campagne, je me plaçai dans un bureau à Saintes. Là, j'étais plus tranquille, mais ma maladie se prolongeait ; j'étais dans une désespérante position. »

Il vivait à Saintes entouré de bons catholiques, et quoiqu'il remarquât dans l'Eglise romaine des choses qui ne lui paraissaient pas conformes à la Parole de Dieu, comme il ne soupçonnait pas même qu'il existât un autre christianisme que

celui-là, il ne croyait pouvoir mieux faire que d'en suivre exactement les pratiques.

« Chaque jour, poursuit-il, je prenais la ferme résolution de renoncer au monde et à ses vanités, et l'idée que Dieu aurait égard aux sacrifices faits par un jeune homme placé dans une heureuse position temporelle, me donnait l'espoir que je n'irais pas avec les impies après ma mort. J'étais persuadé que Jésus-Christ était venu sur la terre pour nous révéler ces doctrines, et qu'il ne me restait plus qu'à m'y conformer pour MÉRITER le salut. En sorte que j'étais sous la loi et non sous la grâce, et *Christ*, par conséquent, *me devenait inutile*[1]. Quelques personnes m'assuraient que si je persévérais comme j'avais commencé, certainement je deviendrais un Saint, ce qui me faisait grand plaisir. Mais quand je m'examinais de plus près, je reconnaissais que tout ce que je faisais, était bien peu de chose; car le mal se mêlait à toutes mes œuvres : prières, aumônes, jeûnes, rien alors ne pouvait me satisfaire, en sorte que le découragement s'emparait de moi. J'étais troublé et assailli par des doutes; et je m'écriais : Ah! si je pouvais seulement aller dans le purgatoire, je m'estimerais encore heureux; car qui me dit que je n'irai pas en enfer?... J'étais accablé!! J'aurais voulu pleurer, et je ne le pouvais pas. Alors je redoublais d'efforts, je priais, je jeûnais, mais c'était en vain : je ne trouvais pas la paix. Non! mais la crainte me saisissait, et quelquefois elle était fort grande!... L'éternité, me disais-je, l'éternité!... et je travaillais de nouveau.... Il faut comparaître devant Dieu! m'écriais-je encore; il est bon et miséricordieux, m'assure-t-on; mais il est saint et juste, et par conséquent sévère!.. Je tremblais!... »

Sa maladie empirant chaque jour, le ramena chez son père, où il lui fut à peu près impossible de pratiquer sa religion, soit à cause de sa faiblesse, soit par l'opposition de ses parents qui trouvaient une si grande dévotion ridicule. Il fut même sur le point d'abandonner pour cette raison le toit paternel et n'attendait pour cela que l'avis d'un prêtre qu'il voulait consulter. Sur ces entrefaites les médecins conseillèrent les bains de mer, et il partit pour Royan. A son passage par Saintes il voulut voir le prêtre en question; mais il ne le trouva pas, et renvoya l'entrevue à son retour.

[1] Galates V, 4.

« J'arrivai bientôt à Royan, raconte-t-il dans sa notice. On m'avait désigné des personnes chez lesquelles je devais loger; mais la Providence en avait choisi d'autres. En arrivant je ne songeai plus aux premières, tandis que, croyant marcher au hasard, j'arrivai tout naturellement chez celles où Dieu voulait que je demeurasse. C'était le samedi : on me demanda si je faisais gras ou maigre. Je répondis : « Je fais maigre. » — « Eh bien, nous apprêterons du maigre pour vous; car, pour nous, nous sommes chrétiens protestants, et nous ne faisons pas attention à cela. » — Quoi! pensai-je, je loge chez des protestants, chez ces hérétiques qu'on m'a dit être si dangereux!.. Je me promis, dès le lendemain, de chercher de nouveaux hôtes. Cependant, si je craignais les protestants parce qu'on me les avait peints comme des gens abominables, avec lesquels on ne pouvait communiquer sans pécher, d'un autre côté je n'aurais pas été fâché de connaître les motifs qui les avaient déterminés à se séparer de l'Eglise romaine......... Après y avoir réfléchi, je me décidai à rester où j'étais; car je m'y trouvais bien. D'ailleurs, me dis-je, nous ne parlerons peut-être pas de religion; et au surplus, quand nous en parlerions, je suis bien décidé à me tenir ferme : qui sait s'ils ne reconnaîtront pas leurs erreurs? Ah, si je pouvais les ramener dans le giron de l'Eglise! » — Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'on parlât de religion. Un soir, Bergeron rentrant à son auberge, il remarqua un étranger dont l'air calme et réfléchi le frappa. A peine celui-ci se fût-il retiré, que notre jeune frère s'empressa de demander quelle était cette personne. On lui dit que c'était un jeune homme très pieux qui avait renoncé au monde pour se consacrer tout entier à Dieu, et qu'il était à Royan pour donner des leçons de chant sacré. Le portrait qu'on lui en fit, lui rappela l'idée qu'il s'était formée du chrétien, lorsque, à l'âge de 12 ans, il avait lu, pour la première fois, le Nouveau-Testament; et il ressentit le plus vif désir de faire sa connaissance. L'occasion souhaitée se présenta le lendemain soir. Ils se dirent réciproquement à quelle communion religieuse ils appartenaient, et il s'ensuivit entre eux une conversation dans laquelle, comme dans toutes les occasions semblables, Bergeron en appela à l'autorité de l'Eglise, et le chrétien protestant à celle de la Parole du Seigneur.

Cet entretien produisit une vive impression sur le jeune homme. Il ne put voir sans étonnement, le respect que son interlocuteur avait pour le Livre de Dieu, la fermeté de sa

foi, la paix qu'il paraissait posséder. « Quoi! se disait-il, un hérétique jouirait du calme, de la joie du chrétien, et moi qui suis né dans la véritable Eglise, je n'éprouverais que trouble, angoisse, inquiétude! » Il n'en fut que plus inquiet, et, pour calmer sa conscience agitée, il redoubla d'efforts aussi vains que précédemment.

Quelques jours après, arrive dans l'auberge un jeune étranger qu'on lui dit être un colporteur de *bonnes nouvelles*; plusieurs personnes se réunissent; la soirée, passée en entretiens religieux, se termine par une onctueuse prière, puis chacun se retire chez soi. L'étranger dut occuper un lit de la chambre de Bergeron, et les impressions que celui-ci venait de recevoir, se fortifièrent de tout ce qu'il vit et entendit dans cette intimité fortuite. Ce phénomène moral qu'il observait pour la première fois, l'avait tellement étonné, remué, bouleversé, qu'il lui fut impossible de fermer l'œil pendant la nuit. Il ne pouvait comprendre pourquoi on lui avait dit tant de mal des chrétiens protestants, tandis qu'il ne trouvait chez eux que de bons sentiments et qu'il les voyait jouir d'une paix qu'il était loin de posséder. Il alla plusieurs fois aux bains avec le colporteur et le maître de chant, et toujours il eut avec eux des conversations religieuses. Enfin la grande question du salut fut abordée. Laissons parler Bergeron :

« Ils me demandèrent quelles étaient mes convictions et mes espérances? Je leur répondis ce que j'ai écrit précédemment. Ils me montrèrent alors que Jésus-Christ est venu pour sauver les hommes et non pour les condamner; pour me donner la paix, si je la voulais recevoir, et non pour me laisser dans la crainte où j'étais. Ils me firent lire dans le Nouveau-Testament : *Vous êtes sauvés par grâce, par la foi; et cela ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu; ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie*[1]. Tous les catholiques savent que ce n'est point là ce qui est enseigné dans leur Eglise. Ce n'est point sur la grâce qu'ils comptent pour être sauvés, mais sur leurs propres mérites; et ces mérites consistent en prières, en jeûnes, en pénitences, etc., au moyen desquels on obtient les indulgences. Je croyais tout cela, je croyais aussi que plus je ferais de bonnes œuvres, plus Dieu me pardonnerait de péchés, en reconnaissance de la peine que je me donnais et des privations que je m'imposais. —

[1] Ephésiens II, 8-9.

Quelle fut ma surprise quand on me montra que tous les hommes *sont assujettis au péché*, *selon qu'il est écrit : Il n'y a point de juste, non pas même un seul*[1]; que par conséquent, nul ne peut mériter le salut; que, *hors de Jésus-Christ*, *nous ne pouvons rien faire*[2]. Tout cela m'effrayait, terrassait mes espérances, et pourtant je ne pouvais pas reculer; car je croyais l'Ecriture, et celle-ci dit nettement ce qui précède. Heureusement on ne me laissa pas longtemps dans cet état; mais on me fit lire, que *l'Evangile de Christ est la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient*[3]; *qu'il n'y a point de salut en aucun autre qu'en Jésus-Christ*[4]; que ceux qui croient en lui, *sont passés de la mort à la vie*[5]; *qu'il n'y a aucune condamnation pour eux*[6]. Qu'eussent dit tous les autres catholiques à ma place? Pour moi qui, jusque là, n'avais su que ce qu'ils savent eux-mêmes, j'étais dans une grande surprise; à peine pouvais-je en croire mes sens; car j'avais souvent lu cela, et jamais je ne l'avais remarqué pour l'apprécier à sa juste valeur. Quelle douce nouvelle pour ma pauvre âme qui était si *travaillée et chargée!* Oh, alors je compris pour la première fois que l'Evangile est *une bonne nouvelle*, et *que les pieds de ceux qui vont l'annoncer, sont beaux*[7]! Je crus, grâces et mille fois grâces en soient rendues à Dieu, je reconnus l'absurdité de l'idée que j'avais toujours eue que mes œuvres me justifieraient; je me convainquis, au contraire, que tout ce que j'avais fait jusque là pour servir l'Eternel, n'était que péché; car de même qu'un arbre sauvage ne peut produire de bons fruits que lorsqu'il est enté, de même l'homme ne peut faire de bonnes œuvres que quand il est né de nouveau par la foi en Jésus-Christ. . . . .

« Telles sont les convictions qui se sont emparées de mon cœur. Il m'a été bien facile de comprendre que si le Seigneur m'avait affligé dans mon corps, ce n'était que pour me donner la santé de l'âme. Avant que je fusse allé à Royan, je craignais Dieu, et ceci était bien naturel, puisque je me sentais pécheur et par conséquent indigne de paraître devant lui; mais il lui a plu d'envoyer là, comme il le fit autrefois pour Corneille à Césarée, des personnes qui me fissent connaître la voie du

[1] Rom III, 9-10. [2] Jean XV, 5. [3] Rom. I, 16. [4] Act. IV, 12. [5] Jean V, 24. [6] Rom. VIII, 1. On lui cita encore : Rom. III, 23. 1 Jean I, 7. Jean III, 36. [7] Rom. X, 15.

salut. Ainsi, me couvrant maintenant du manteau de la justice de son Fils, je n'ai plus peur de lui, mais je l'aime, parce qu'il m'a sauvé. . . . .

«Les personnes qui prétendent que la doctrine du salut par la grâce, au lieu d'exciter à la piété, porte à se livrer au vice, prouvent que, malheureusement, elles n'ont jamais senti ce que c'est que d'être aimé de Dieu et de l'aimer. Je possède, à cet égard, des témoignages bien certains : c'est qu'avant de savoir que Dieu m'avait pardonné mes péchés par le sacrifice du Sauveur, je n'avais pas pu faire un entier abandon des plaisirs du monde. Je faisais tout avec répugnance, sans y prendre aucun plaisir, en sorte que je servais l'Eternel par force. Tandis que, depuis que je me sens sauvé pour rien, *sans argent et sans aucun prix*[1], par un effet de la bonté et de la charité de Dieu, j'ai pris aussitôt la ferme résolution de renoncer aux choses terrestres et je me sens une force et un courage incomparable pour accomplir cette résolution. . . .

. . «Et comment voudrait-on que je fusse dans la crainte? Cela est-il possible? Je n'ai plus peur, car je suis sauvé. Pourquoi ne le dirais-je pas, puisque j'ai *reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions: Abba! c'est-à-dire, Père. C'est ce même Esprit qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu*[2]. Oh! Chrétiens, bénissons, bénissons Dieu qui est le Rocher de notre délivrance, et crions-lui : *Abba, Père!* car c'est *lui qui nous a aimés le premier*; comment ne l'aimerions-nous pas à notre tour? Comment ne lui témoignerions-nous pas notre reconnaissance en portant des fruits de justice qui tourneront à sa gloire? Nous ne pouvons pas rester oisifs; car son Esprit nous presse, il faut que nous agissions. Pour moi, tout mon bonheur, c'est de m'entretenir des choses célestes, c'est de travailler à l'avancement du règne du Seigneur, c'est de m'appliquer de plus en plus à connaître sa volonté en étudiant sa sainte Parole, pour mieux lui obéir et mieux lui plaire. Ah! qu'on est heureux de servir un si bon Maître! Si les mondains savaient apprécier la vie pure et douce que mène le disciple de Jésus, ils n'appelleraient plus la piété une folie, et ils laisseraient bien vite leurs vanités d'un jour pour s'emparer des vrais biens. Vous tous qui désirez cette paix que je possède, venez et prenez; elle se donne gratuitement. Déposez vos misères, vos péchés

[1] Esaïe LV, 1. [2] Rom. VIII, 15. 16.

aux pieds de Jésus, avec une entière confiance : n'a-t-il pas promis de *soulager* ceux *qui sont travaillés et chargés*?

« Et vous, Catholiques romains, mes anciens coreligionnaires, qui ne pouvez posséder cette paix, résultat de l'assurance du salut, (car ayant été catholique, je sais que l'Eglise enseigne qu'on ne peut jamais être sûr d'être sauvé, et il est clair que tant qu'on redoute une peine éternelle, on ne peut jamais être tranquille), vous qui gémissez sous le poids de vos péchés, allez, allez à Jésus, et il vous soulagera. Laissez là cette multitude de pratiques qui se trouvent en opposition avec la Parole de Dieu, et soumettez-vous entièrement à elle. Croyez que le sang du Sauveur est assez puissant pour effacer vos péchés, et n'essayez plus de les effacer vous-mêmes par vos pénitences et vos prétendus mérites. Renoncez à vous adresser à d'autres qu'à Jésus-Christ ; car *il n'y a qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes*[1]. Déchargez-vous de tous ces préceptes humains qui, selon la parole de Jésus, détruisent les commandements de l'Eternel[2]; ôtez de dessus vos épaules le *joug de cette* loi faussement nommée chrétienne, *que ni nous, ni nos pères n'avons pu porter*[3]. Cessez de trembler à la vue de vos péchés; le Rédempteur s'en *est chargé*, et *fussent-ils rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la neige*[4]. »

(La fin prochainement.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

MES ADIEUX A ROME. Lettre de l'abbé Bruitte, ex-curé de la Chapelle, etc. et maintenant chrétien non-romain, à M. Guyard, grand-vicaire. 2[me] édition revue, corrigée et augmentée par l'auteur. Paris 1844, Delay ; Lyon, Denis ; Lausanne, G. Bridel ; Neuchâtel, Michaud ; etc. Une brochure de 64 p. in-8°. Prix : 5 batz.

LE PAPE ET L'EVANGILE ; ou encore des Adieux à Rome, par J. J. Maurette, curé de Serres en 1841, prêtre démissionnaire. Genève 1844, M[mes] Béroud et Guers ; et aux adresses ci-dessus. Edition nouvelle. Une brochure de 70 pages in-12. Prix : 40 c., soit 2 ³/₄ batz.

LE CATHOLICISME PRIMITIF. Toulouse 1844, imprimerie de K. Cadaux ; etc. Un petit volume de 113 pages in-12.

[1] 1 Tim. II, 5. [2] Marc VII, 8. [3] Act. XV, 10. [4] Esaïe.

CORRESPONDANCE DE DEUX DAMES du XVe siècle sur le protestantisme; 6me édition. Paris 1844, Delay; etc. Une brochure de 56 p. in-12. Prix: 30 c., soit 2 batz.

VOTRE BIBLE N'EST PAS COMPLÈTE. Paris 1844, Delay; etc. Une brochure de 16 pages in-16. Prix: 10 c., soit 3 creutzer.

LE MASSACRE DE VASSY, d'après un manuscrit tiré d'un couvent de Vassy. Par H. Gourjon, ministre de l'Ev.; 2me édition revue et corrigée. Paris 1844, Delay; etc. Une brochure de 24 pages in-8°, avec 2 lithographies. Prix: 75 c., soit 5 batz.

POURRAI-JE ENTRER JAMAIS DANS L'ÉGLISE ROMAINE, aussi longtemps que je croirai toute la Bible? Question soumise à la conscience de tout lecteur chrétien, par C. Malan; 3me édition revue et de nouveau augmentée par l'auteur. Paris 1843, Delay; etc. Un vol. de 307 pages in-12. Prix: 3 fr. 75 c., soit 26 batz.

« Votre Bible n'est pas complète, » est un bon traité sur les livres apocryphes. Tous les autres ouvrages de controverse dont les titres précèdent, sont des réimpressions, déjà annoncées pour la plupart dans ces feuilles. Nous signalerons surtout le dernier; à tout ce que les meilleures sources ont pu fournir de matériaux solides à l'auteur, il unit cette manière animée, dramatique, incisive qu'on lui connaît, et qui se trouve rarement dans les livres de controverse.

Une réponse douce apaise la fureur. Prov. XV, 1.

Un homme pieux qui habitait un village du Massachusetts (Etats-Unis d'Amérique) avait un jour laissé échapper son cheval qui fut longtemps à errer sur les chemins du village. Un voisin le trouva, et au lieu de le ramener dans son écurie, le conduisit au séquestre afin d'obliger ainsi le propriétaire à payer l'amende. Rencontrant bientôt après celui-ci, il lui raconta ce qu'il avait fait, puis ajouta: « Et si je trouve encore une fois votre cheval sur le grand chemin, je ferai de même. » — « Voisin, lui répondit l'homme pieux, il n'y a pas longtemps que, regardant de nuit à travers ma fenêtre, je vis quelques pièces de votre bétail errer dans ma prairie. Sur quoi j'allai aussitôt les tourner pour les ramener dans votre enclos. Et si je les retrouve jamais dans mon pré, je ferai encore de même. » Le rancuneux voisin, frappé et vaincu par cette réponse, s'en fut aussitôt chercher le cheval séquestré, et paya l'amende de sa bourse.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE BONAMICI ET COMPAGNIE,
SUCCESSEURS DE MARC DUCLOUX.

N° 28. — 1844. Du 20 Octobre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : *Missions évangéliques.* — VII. Océanie ; Nouvelle-Zélande. — *Correspondance.* Lettre du Missionnaire Lacroix.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VII. OCÉANIE. — NOUVELLE ZÉLANDE.

Depuis notre dernier article sur cette île, en 1841, les circonstances générales du pays n'ont pas sensiblement changé ; mais l'œuvre de Dieu y a fait les progrès les plus remarquables. — Deux sociétés y travaillent toujours ; et leurs stations, ainsi que leurs ouvriers, s'y multiplient. Nous renvoyons à un autre fois le tableau détaillé de toutes ces stations ; nous nous bornerons pour aujourd'hui à quelques données sommaires, encore les chiffres n'en seront-ils le plus souvent qu'approximatifs.

Les 37 postes ou annexes qui existent aujourd'hui dans l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande, sont occupés par 29 missionnaires, environ 30 catéchistes ou aides européens, et au moins 700 aides indigènes. Les églises comptaient, l'année dernière, 3081 communiants, et plus de 70,000 auditeurs plus ou moins sous l'influence du christianisme. Enfin, 370 écoles environ, reçoivent 20,253 élèves dont une partie d'adultes.

Les missionnaires dont les renseignements nous ont fourni ces données, ajoutent à leurs rapports :

La bénédiction de Dieu continue de reposer visiblement sur nos travaux, ainsi que sur la dissémination des Ecritures. Nonobstant les tentations qu'ont offertes le papisme et le monde, les chrétiens indigènes ont pour la plupart marché d'une manière conséquente avec leur profession de foi, et continué à faire des progrès dans la connaissance et dans la grâce. De nouvelles incursions ont été faites sur le domaine du paganisme, et dans tous les quartiers un nombre considérable de personnes s'est joint à l'Eglise. Au Seigneur toute gloire! — Dans les quatre dernières années (1839 à 1843), le nombre des indigènes qui professent le christianisme sous les soins de la société anglicane seulement, s'est élevé de 2000 à 40,000. En voyant un accroissement si rapide de l'Eglise, on ne peut qu'avoir des craintes quant à la profondeur ou à la permanence de l'œuvre qui s'est accomplie. Nous ne voudrions point donner l'idée que nous envisageons cette Eglise naissante comme toute glorieuse à l'intérieur, que ses membres *regardent tout comme une perte en comparaison de Christ* et qu'ils sont déterminés à ne *vouloir savoir autre chose parmi* les hommes *que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié*. Non ; ce ne sont que de petits enfants en Christ, que nous recommandons comme tels aux prières ardentes de l'Eglise, afin qu'ils *croissent en grâce* jusqu'à ce *qu'ils arrivent à la mesure de la pleine stature de Christ*. Après tout, cependant, il en est un bon nombre, on a lieu de l'espérer, qui ont reçu l'Evangile de manière à sauver leur âme. On voit de saintes vies et d'heureuses morts, qui donnent sur ce point des assurances aussi concluantes que de tels faits peuvent en fournir.

Entre les nombreux témoignages que l'évidence de cet état de choses arrache aux voyageurs de toute catégorie qui visitent la Nouvelle-Zélande, les directeurs de la société des missions citent celui du docteur Sinclair, chirurgien de la flotte anglaise, qui vit la Nouvelle-Zélande, à la fin de 1841.

Par le moyen des travaux bien conduits de votre société, les indigènes sont devenus des chrétiens exemplaires; et maintenant, ils montrent une capacité intellectuelle qui

frappe d'étonnement quiconque va chez eux. Peut-être n'y a-t-il pas de peuple dans l'histoire de l'humanité qui, en si peu de temps, ait été si complétement changé dans son état religieux et moral, et cela par un nombre si petit d'ouvriers et par des moyens si pacifiques. Fort souvent j'ai entendu des chrétiens indigènes, quand on leur proposait quelque achat ou quelque vente le jour du dimanche, ou quelque autre acte contraire à l'un des commandements de Dieu, faire cette réponse décidée : « Non; moi missionnaire! » Et c'était dans des circonstances où la tentation était grande et le secret très-facile à garder.

Ces progrès spirituels frappent d'autant plus, quand on les compare à l'état ancien de ce peuple et à celui où se trouvent encore les tribus restées païennes. Nous lisons là-dessus les détails suivants dans le journal de l'infatigable Waterhouse, envoyé par l'autre société missionnaire pour visiter ses stations dans la mer du Sud, et dont nous avons annoncé la mort prématurée l'année dernière :

Dans un entretien que j'eus avec quelques indigènes, raconte-t-il, j'entendis Aporo (Apollos) maître indigène, s'exprimer de la manière suivante : « Durant notre état de paganisme, nous étions ignorants comme des brûtes. Pareils aux chiens, quand nous voyions dans la bouche des autres quelque chose de bon, nous nous jettions sur eux pour le leur arracher, en les combattant et nous tuant les uns les autres. Une femme était-elle surprise en adultère, les tribus auxquelles appartenaient les parties, se faisaient la guerre et tuaient l'innocent aussi bien que le coupable. Quelqu'un violait-il le *Tapu*[1], aussitôt un meurtre était commis. Nos femmes étaient-elles en couche, nous établissions autour d'elles une sorte de Tapu, et si quelqu'un s'en approchait, nous le laissions faire sans l'avertir, afin d'avoir le prétexte de le poursuivre et de le tuer. Autrefois dans nos guerres, nous ne nous contentions pas de la mort de quelques-uns de nos ennemis, mais nous cherchions la ruine entière de la tribu, afin de nous emparer de leur pays. Quand un meurtre était commis, nous le vengions durant des générations successives, sur les enfants des meurtriers et sur les enfants de leurs enfants. Quand nos amis ou nos proches mouraient, nous les

[1] Ce mot désigne tout ce que les naturels envisagent comme sacré et inviolable.

considérions comme des dieux; nous nous attendions à eux pour qu'ils nous soutinssent dans la guerre, et nous pensions qu'ils venaient nous aider. Nos prêtres prétendaient voir ces dieux, et, d'après leur aspect, ils présageaient si nous aurions ou non la victoire. Notre usage était d'élever autant de tertres que nous voulions représenter de tribus, sur lesquels les prêtres faisaient leur prière. A la nuit, ils disaient que les dieux venaient et les chargeaient de nous instruire du sort de chaque tribu. Tout ennemi qui tombait dans la bataille, était découpé comme un porc; chacun en avait sa portion. Alors nous allumions un feu, nous y rôtissions la peau, et quand la chair était cuite, nous la battions pour la rendre plus délicate et nous la mangions avec nos pommes de terre. Quant aux têtes, on les plantait sur des pieux. » Je lui demandai si lui-même en avait mangé. « Oui, répondit-il, et nous l'estimions aussi exquise que la chair de porc. » — Poursuivant son récit, il nous dit encore : « Notre attention fut pour la première fois détournée de ces choses par l'importation d'articles européens. Il en parut d'abord dans la partie septentrionale de l'île, et il en parvint de là jusqu'ici. C'étaient des haches, des fusils, des bêches, des pipes. Nous prîmes le mousquet pour un dieu et fûmes fort réjouis d'en posséder un. Quand nous en eûmes davantage, nous nous avançâmes, faisant feu et tuant tout ce que nous rencontrions jusqu'à Taranaki et Kavia. — Les bonnes choses nous vinrent aussi du nord. Nous apprîmes que, tandis que nous faisions jouer nos fusils, les missionnaires et leurs gens priaient. L'un d'eux passa chez nous et y laissa deux maîtres d'école indigènes. Un autre maître vint de Mangungu. Par leurs instructions un jeune chef fut conduit à embrasser l'Evangile; ensuite d'autres. Il y en eut ainsi beaucoup qui devinrent chrétiens. Je n'étais point encore converti; mais enfin, lorsque les premiers missionnaires étaient déjà repartis, je vins entendre un maître indigène. Je me reconnus pécheur; je vis que j'allais être laissé en arrière, tandis que d'autres se convertissaient à Dieu. Je sentis de l'amertume sur mes péchés et fus dans une grande détresse. Je commençai à prier Dieu, et je trouvai du soulagement, non en retournant à mes vieilles pratiques, mais en regardant sans cesse à Dieu et en pensant que Christ, le Fils de Dieu, avait fait expiation pour mes péchés. Alors la paix se fit entre Dieu et mon cœur, comme se ferait la paix entre deux tribus qui ont été en guerre. Toutefois ma paix est sujette à des interruptions.

Quand les vieilles choses me reprennent et ont le dessus, ma paix se rompt. Dans le cas contraire, elle demeure et je marche vers le ciel. »

« Pour peu que l'on sache quelle fut la barbarie des indigènes, dit M. Mason en racontant une guerre entre deux tribus, on ne peut s'étonner que les traces n'en disparaissent que par degrés, et que des naturels instruits seulement depuis peu et par des maîtres du pays, aient cédé jusqu'à un certain point au ressentiment après avoir été si violemment provoqués. Vers le milieu d'Août 1840, on fut menacé dans les stations de Taranaki, d'une attaque de la part des gens de Taupo, race hardie et païenne encore, qui habite auprès du grand lac de ce nom dans l'intérieur et qui avait résolu d'exterminer tous les chrétiens depuis Taranaki jusqu'à Vanganui. Force leur fut de se mettre sur la défensive. Ils envoyèrent inutilement des messagers de paix à leurs ennemis : ceux-ci les retinrent prisonniers et refusèrent de les entendre. Il s'engagea donc un combat qui dura trois heures et où les agresseurs furent défaits. En vain je cherchai à calmer les vainqueurs. Ils tuèrent leurs prisonniers, estimant juste de se défaire de ceux qui en voulaient à la vie de tous. Au mois d'avril suivant, les gens de Taupo redescendirent. Les missionnaires allèrent à eux pour s'informer de leurs intentions. Ils dirent que si on leur laissait reprendre les os des leurs, ils ne feraient aucun mal. Mais on ne pouvait s'y fier, et l'on reconnut bien à leurs actes que, sans la précaution que l'on avait prise d'évacuer les villages sur leur route, sans la présence du missionnaire, sans les égards qu'il eut pour leur chef et les soins médicaux qu'il donna à sa fille malade, il eût pu arriver beaucoup de mal. — Les chrétiens avaient enseveli avec égards leurs ennemis tombés dans le combat; tandis que ceux de Taupo, quand ils revinrent, déterrèrent deux cadavres du parti opposé, ensevelis depuis peu, et après en avoir ôté les chairs corrompues, ils en mangèrent les restes. Mais il faut ajouter que ces traits deviennent de plus en plus rares, et que même les païens commencent à les juger mauvais. La guerre et le cannibalisme, on peut s'en réjouir, ont presque cessé. Les anciennes superstitions sont de jour en jour abandonnées.

Mais on a d'autres maux à combattre et qui peuvent devenir de plus en plus redoutables : ce sont ceux qui naissent de l'affluence des colons européens. A la Baie des Iles, où se firent leurs premiers établissements, leur arrivée fut plus

graduelle, et par cela même moins nuisible. Il n'en est pas de même à *Aukland*, port où l'on débarque volontiers en venant de la Nouvelle-Hollande. Cette ville s'est élevée en deux ans. Les colons y abondent. La main d'œuvre y est chèrement payée[1]. Les naturels s'y portent avec une sorte d'avidité; et ce gain si prompt qui les attire, dépeuple les écoles du voisinage, nuit au mouvement religieux, indépendamment des tentations qui en entraînent toujours quelques-uns dans l'immoralité. — Ce voisinage peut aussi amener des conflits sanglants, témoin la malheureuse affaire de Wairoa qui eût pu avoir des suites si funestes. Les colons voulurent terminer par les armes un différend sur des limites de territoire. En vain le chef Puahu s'efforça de prévenir l'effusion du sang et se présenta chez le chef anglais, l'Evangile à la main, pour lui rappeler que ce Livre défend la guerre : la lutte eut lieu, et elle ne fut pas aussi à l'avantage des agresseurs qu'ils l'avaient imaginé. Puahu s'efforça encore, après l'action, de sauver la vie à ceux qui s'étaient rendus. Cependant les naturels, craignant le retour des hostilités, ont cherché plus à l'intérieur, une retraite paisible. Ainsi fut dispersée, par la violence des Européens, une station prospère, où 600 personnes étaient déjà admises à la Cène. On a lieu d'espérer que ces chrétiens, encore jeunes dans la foi, n'ont pas abandonné la profession de l'Evangile, quoique par leur dispersion, ils aient été plus ou moins éloignés des secours spirituels.

Le papisme multiplie ses envoyés. C'est un danger de plus, et un motif de vigilance que nos missionnaires n'ont jamais perdu de vue, quoique les rapports des divers points de l'île où cette erreur se montre, s'accordent à dire qu'elle ne fait pas de progrès marqués.

L'Evêque Pompallier, écrit le ministre Brown de Tauranga, a débarqué l'autre jour ici. Grande excitation parmi les indigènes. A Otumoétai, où il devait officier, je crus un moment que la chose n'aurait pas lieu, la cloche ne se faisant pas entendre; mais en sortant de la chapelle après la prière, je trouvai les maisons du pa[2] désertes : On était accouru au spectacle. Un petit trétau avait été érigé et orné de draperies de diverses couleurs. Le prêtre était activement occupé à

[1] La journée d'un manœuvre, par exemple, équivaut à une valeur de 32 batz, plus de 4 1/2 fr. de Fr.; celle d'un charpentier, de 48 batz, 7 fr.
[2] Village des Indigènes.

arranger un crucifix, trois lampes, des portraits de Marie, une coupe, etc. Je me détournai avec dégoût de cette carricature de *la religion pure et sans tache,* et j'abordai l'évêque. Il me salua gracieusement et s'informa si j'étais un colon. « Non, répondis-je, je suis un missionnaire protestant. » Il dit que c'était sur l'invitation des chefs qu'il visitait Tauranga. Je lui fis observer que notre devoir était de le combattre; que nous le ferions avec la Parole de Dieu et non point avec des armes charnelles. « Vous voulez dire avec la traduction anglaise? » reprit-il; puis il passa à quelques remarques sur l'unité et l'antiquité de l'Eglise romaine. Il ne me laissa pas le temps de lui répondre; mais voyant que les indigènes attendaient, il s'inclina et commença à célébrer la messe. Je me retirai. D'après les rapports qui me sont parvenus, son théâtre n'a produit que peu d'impression sur les naturels, dont le rire fut si fort excité par ses gesticulations, ses signes de croix, ses baisements d'habit, etc., qu'il fut parfois obligé de s'arrêter pour demander le silence. Après le service, il donna des vêtements aux chefs.

Matthieu, l'un de nos aides indigènes eut, quelques jours après, une controverse avec un prêtre. Celui-ci tenant son crucifix, disait : « Nous n'adorons pas ceci; mais c'est un souvenir de Christ. » — « C'est ce que vous dites, reprit M.; mais le Livre, que dit-il? *Tu ne te feras aucune image taillée.* Votre image est l'œuvre de l'homme, et faire un image comme celle-là, c'est violer le commandement de Dieu. » Puis, lui citant Apoc. XIV, 9 à 11, il lui en demanda le sens. Le prêtre répondit qu'il ne savait pas assez la langue du pays pour le comprendre, et il s'en allait. « Arrêtez, dit M.; vous avez cherché cette conversation avec moi, et si vous ne pouvez pas me comprendre, votre disciple Haki-Tara le peut. » « Haki, continua-t-il, *recevoir la marque de la bête,* c'est entr'autres, porter comme toi, ces médailles de la vierge à tes oreilles et ces croix autour de ton cou. Maintenant, Haki, explique-moi ce que veulent dire ces paroles : *Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse?* » — « Je ne sais, » dit Haki. — « Dans ce cas, reprit M., je te le dirai. Cet homme, (en montrant le prêtre) est un conducteur aveugle; ceux qui l'écoutent, qui reçoivent ses doctrines et qui s'inclinent devant les images, sont des aveugles aussi; la fosse, c'est l'enfer, où ils tomberont tous deux, s'ils ne se convertissent. » Le prêtre ne voulut pas rester plus

ongtemps, et s'en alla tout en colère, plus convaincu que jamais, sans doute, que l'église de Rome a bien raison d'empêcher le commun peuple de lire la Bible. — L'évêque romain, dans le but, je présume, de gagner les bonnes grâces des natifs, encourage parmi eux les anciennes danses nationales. A *Matamata*, où il fit de même, il en fut repris par un natif chrétien, comme d'une chose contraire à l'Evangile. — Un vieux chef me disait naïvement qu'il s'était fait catholique à cause de la ressemblance de ce culte avec les anciens rits du pays. « Nous avons nos danses, disait-il, et les catholiques ont les leurs (faisant allusion aux révérences, aux signes de la croix et à toute la pantomime de la messe); nous avons nos flambeaux allumés, ils ont les leurs; nous avons nos ornements, ils en ont aussi, ils portent des croix et des médailles; nous adressons nos prières à Wiro, à Tu et à d'autres dieux du pays, ils prient Pierre, Marie et d'autres divinités encore. » Ce parallèle tracé par un des leurs, pourrait bien ne pas plaire aux papistes; il n'en a pas moins beaucoup de vérité. A quelles habitudes les païens doivent-ils renoncer, à quels sacrifices sont-ils appelés pour devenir catholiques? Absolument à aucun.

A mon retour de Wangarai, écrit M. Colenso, imprimeur de la mission à Paihia, je trouvai que le prêtre avait provoqué M. Williams à une discussion publique en langue du pays à Kororarika. La dispute eut lieu, en effet, les 26 et 27 octobre. D'une part, quatre prêtres; de l'autre, M. Williams et moi. Je ne m'y rendis qu'avec crainte, sentant mon peu de capacité pour ce genre de débats. Mais, grâces à Dieu, sa Parole a été puissante, et l'on ne saurait voir, entre tous les hommes occupés du ministère, une plus grande ignorance de l'Ecriture que celle de ces prêtres. Ils ne surent qu'affirmer effrontément, sans preuve, que nos Nouveaux-Testaments zélandais n'étaient pas la Parole de Dieu. Ils se vantèrent avec triomphe que l'Angleterre revenait à eux, et que le Dr Pusey [1] était un instrument de Dieu, choisi pour ce dessein. Nous ne pensons pas qu'ils recommencent de quelque temps. La dispute n'a point été inutile pour faire sentir à notre communauté protestante ce que sont en réalité les romanistes.

Au milieu de ces difficultés et de ces luttes diverses,

[1] Le chef de la secte qui porte son nom, et qui en effet a une forte tendance au catholicisme.

que soutiennent, en continuant à grandir, les églises de la Nouvelle-Zélande, un renfort puissant leur est survenu. C'est un don généreux de la Société biblique britannique et étrangère. En 1841, elle avait déjà donné 10,000 exemplaires du Nouveau-Testament zélandais, à chacune des deux sociétés de missions qui travaillent dans cette île. En 1843, elle y a ajouté 10,000 exemplaires pour l'une et 5000 pour l'autre, sans compter un don antérieur en argent pour acheter 1000 exemplaires d'une première édition. L'arrivée de ces Nouveaux-Testaments a été partout une grande fête, et elle paraît n'avoir pas peu contribué à contrebalancer les efforts du papisme. — N'oublions pas de mentionner les valeurs considérables mises par l'ancienne *Société pour la propagation du Christianisme*, à la disposition de l'évêque anglican, qui lui ont permis de fonder le *Collége* dit de *Saint-Jean* à Waimate : il compte 9 élèves à l'école préparatoire, et 9 étudiants, dont 6 candidats au saint ministère. La *Société des Traités* a aussi fourni quelques secours, et remis de bons livres aux colons. — Voilà ce que nous apprennent les rapports des missionnaires et ceux des sociétés.

(La fin prochainement.)

CORRESPONDANCE.

Lettre du missionnaire Lacroix.

Nous nous empressons de communiquer aux nombreux amis que notre cher frère et compatriote Lacroix a laissés dans la Suisse française, la lettre suivante reçue de lui par le comité des Missions de Lausanne. Ils nous en sauront gré soit à cause des nouvelles qu'elle renferme sur le missionnaire lui-même, soit à cause des détails intéressants qu'il y donne sur l'œuvre de Dieu à Calcutta.

Calcutta, le 6 juillet 1844.

Messieurs et très-honorés frères,

Il y a déjà longtemps que je m'étais proposé de vous écrire ; mais des occupations nombreuses et pressantes m'ont empêché de le faire jusqu'ici. Je ne veux cependant pas cette fois, laisser partir la malle mensuelle d'Europe sans me rappeler à votre bon souvenir. — Une autre raison qui m'a

empêché de vous donner de mes nouvelles plus tôt, a été une maladie très-grave que j'ai faite, ressemblant beaucoup au terrible choléra spasmodique, qui, pendant les derniers mois, a été fatal à des milliers de personnes à Calcutta et aux environs. Mes amis ont été extrêmement inquiets sur mon compte; mais il a plu au Seigneur de me conserver la vie, et je me trouve actuellement, grâce à sa bonté, entièrement rétabli. Puissé-je me consacrer au service de ce bon Maître, plus complétement que je ne l'ai fait jusqu'à présent!

J'ai eu depuis mon retour aux Indes, d'autres épreuves à subir. Le décès de mon cher collègue et ami, M. de Rodt, vous est connu. Dernièrement la mort m'a enlevé aussi *Radhanath Dassé*, le meilleur missionnaire indigène que nous eussions, et qui avait été mon compagnon d'œuvre dès l'époque de sa conversion qui eut lieu il y a environ douze ans. C'était un homme de beaucoup de bon sens et de lumières, et de grande foi; sa conduite exemplaire l'avait fait estimer de chacun. Il m'était en grande aide, surtout dans les deux églises de néophytes dont je suis le pasteur. Sa coutume était d'aller de maison en maison, instruisant les ignorants, consolant les malades et les affligés, et s'efforçant de rétablir la paix là où elle avait été troublée. Et le voilà, qui m'est enlevé au moment même où j'avais le plus besoin de lui! Que la volonté du Seigneur soit faite! Ce n'est pas à nous à juger Celui qui gouverne l'univers et qui sait bien mieux que nous ce qui nous convient ou ce qui sert à l'avancement de son règne. Radhanath était un bel exemple de ce qu'un être déchu et corrompu au dernier degré, comme le sont les Indous en général, peut devenir par l'influence de l'Evangile; et si la place me le permettait, je pourrais vous citer plusieurs traits de son caractère et de sa vie, qui feraient honneur aux chrétiens d'Europe les plus distingués. Le fait suivant vous le prouvera. — Quelque temps avant sa mort, le missionnaire qui est à la tête du collége de la mission de Londres venait d'expliquer à une classe de jeunes Indous, la signification du mot *irréprochable*; et pour s'assurer qu'ils l'avaient bien compris, il leur demanda s'ils connaissaient parmi leurs compatriotes idolâtres quelqu'un dont on pût dire qu'il fût irréprochable. « Non, répondirent plusieurs de ces jeunes païens; il n'y a qu'un individu de notre connaissance qui soit tel, c'est le chrétien Radhanath. » Quel témoignage dans la bouche de païens! Radhanath est mort de la petite vérole, dont il

fut atteint en soignant, comme un bon samaritain, deux de ses voisins qui l'avaient. Les dernières paroles qu'il proféra, furent une prière au Sauveur de bénir ses quatre petits enfants et de les amener à la connaissance de son nom dès leur plus tendre jeunesse. *Il mourut au Seigneur*; *il se repose de ses travaux et ses œuvres le suivent!*

Ah! chers frères, qu'il est précieux, cet Evangile de Jésus qui opère de si grandes choses. Vraiment; des bords du Gange, je puis lui rendre aujourd'hui le témoignage que lui donnait l'Apôtre, il y a déjà dix-huit siècles, *qu'il est la puissance de Dieu en salut à tout croyant.* Oui, dans tous les pays, parmi les hommes dont la condition et les circonstances sont le plus différentes, cet Evangile de grâce, là où il est reçu avec foi, accomplit un changement aussi bienfaisant que merveilleux. Il dissipe l'ignorance; il tranquillise la conscience; il purifie le cœur; il donne de la force pour faire le bien, et remplit l'âme de la douce espérance d'une meilleure vie, après que les épreuves et les peines de la vie présente seront passées. Voilà les fruits que mon ami l'Indou *Radhanath Dassé* retira de sa foi à l'Evangile, et voilà les fruits qu'en retireront tous ceux, quels qu'ils soient, qui, comme lui, auront recours au bon Sauveur qui *n'a point d'égard à l'apparence des personnes.* — Quant à moi, en qualité de missionnaire, je puis dire que je n'ai jamais vu de vraie conversion s'effectuer que par le moyen de cet ancien Evangile que les Apôtres prêchaient, de celui qui offre à l'hommepécheur un divin Sauveur mort sur la croix pour expier ses péchés, et qui par son Saint-Esprit lui communique, en le régénérant, une vie nouvelle et active pour tout ce qui est juste et bon. Plusieurs prétendus philanthropes, aux Indes, dans le but d'éclairer les Indous et de les rendre meilleurs, ont enseigné à leur jeunesse la philosophie et toutes les sciences de l'Europe. Mais cela n'a abouti tout au plus qu'à leur faire mépriser en secret la grossière idolâtrie vulgaire; tandis que le cœur de ces jeunes gens, comme leur conduite le prouve, est demeuré aussi corrompu, aussi enclin au mal qu'il l'était auparavant; et leurs espérances pour l'éternité sont absolument nulles. Voilà ce qu'ont accompli, d'un côté l'Evangile, et de l'autre les efforts purement humains. Vous étonnerez-vous donc, chers et honorés frères, qu'après avoir été témoin de tout cela durant tant d'années, j'aie résolu, aussi longtemps que je vivrai, de *ne savoir autre chose parmi*

ceux que je suis appelé à instruire, que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié?

La mort de M. de Rodt et de Radhanath me laisse ici presque le seul missionnaire de la société de Londres pour vaquer au soin des Eglises nouvellement formées et à la prédication proprement dite de l'Evangile dans la langue du pays. Cependant je ne me plains pas; seulement je prie que le Seigneur veuille m'accorder sa grâce et sa force en plus grande mesure. Sans doute il a voulu par les évènements douloureux qui viennent de se passer, me faire voir la nécessité de *me retirer de l'homme dont le souffle est dans ses narines*, et de mettre toute ma confiance en lui seul. Et vraiment, s'il n'était pas mon appui, il y aurait souvent de quoi me décourager; car l'œuvre de la conversion des païens ne marche que très-lentement, et plusieurs de ceux qui ont fait profession du christianisme me donnent beaucoup de chagrin par leur conduite inconstante et peu réglée. — En revanche je puis dire que les efforts qui ont pour but de préparer le peuple Indou à embrasser finalement le christianisme, prospèrent et promettent un heureux avenir. Les écoles missionnaires sont très bien fréquentées; la foule accourt entendre la prédication de la Parole; des milliers de traités religieux se distribuent de tous côtés et sont reçus avec avidité; l'ignorance se dissipe, les préjugés diminuent, la connaissance des principes de notre sainte religion se répand au loin. Se pourrait-il que tout cela restât sans fruits? C'est assez improbable.

Quoique nous n'ayons pas à nous réjouir d'un grand nombre de conversions actuelles, cependant il en arrive quelques-unes qui nous soutiennent et nous animent. Deux jeunes Brahmines de très-haute caste, entre autres, qui étaient étudiants à l'Institut de la société de Londres, se sont déclarés dernièrement pour l'Evangile. Il leur en a coûté cher; car tous deux ont eu à quitter père, mère, parents, amis et tout ce qu'ils possédaient au monde. L'un d'eux, nommé *Kali Prussonno*, est neveu d'un des grands-prêtres du fameux temple de Kali-Ghâte et devait hériter de son oncle des propriétés évaluées à 200,000 roupies (400,000 fr. de Fr.) dont, maintenant qu'il a embrassé l'Evangile, il ne touchera pas une obole. Il a renoncé avec joie à tous ces avantages temporels pour l'amour de Jésus qui l'a sauvé, et son plus ardent désir actuellement est de faire connaître ce bon Sauveur à ceux de ses compa-

triotes qui ignorent la voie du salut. Y a-t-il beaucoup de chrétiens en Europe, qui fussent prêts à imiter ce jeune Indou si le Seigneur l'exigeait d'eux? Un pareil exemple de dévouement a fort encouragé mes collègues et moi, en ce qu'il nous a démontré que, bien que l'époque de la conversion entière et complète des peuples de l'Inde ne soit pas encore arrivée, le Seigneur cependant n'oublie pas ses serviteurs, et qu'il bénit leurs efforts.

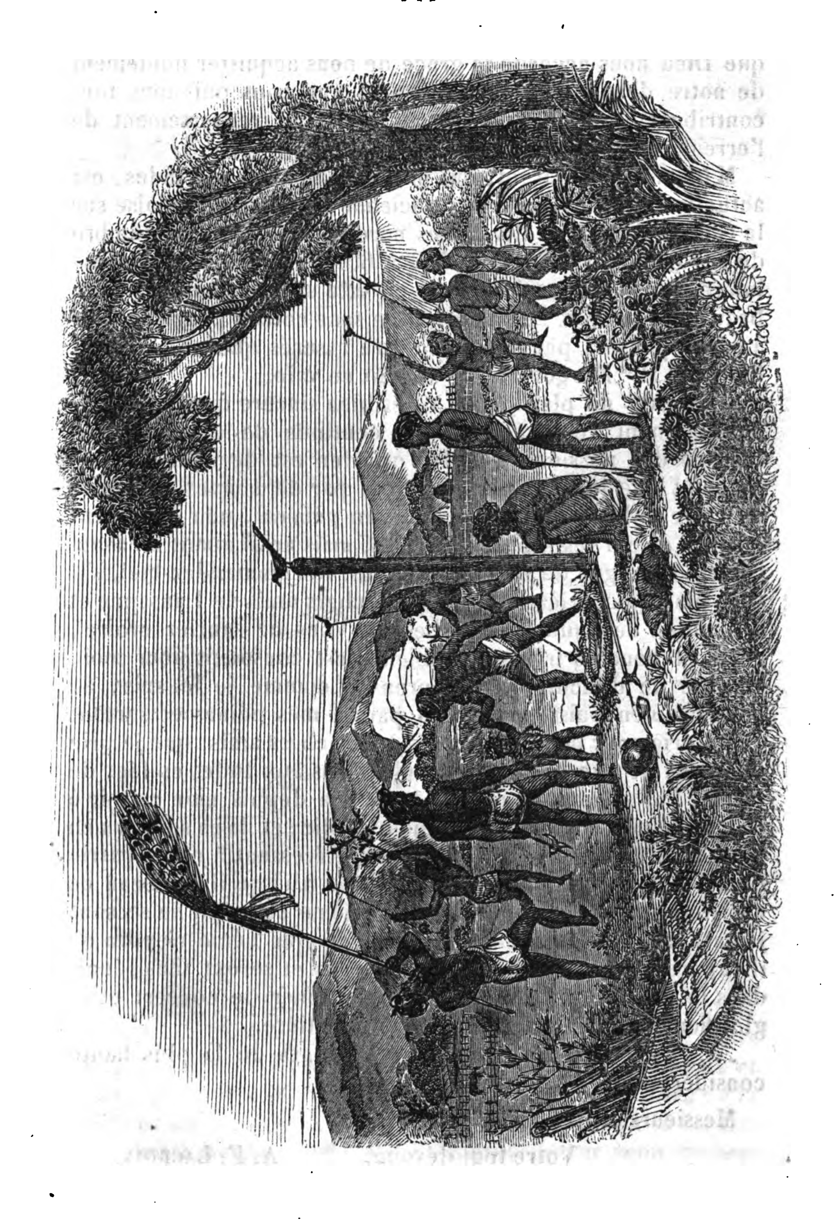
Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que les sacrifices humains qui avaient lieu parmi les peuplades sauvages appelées *Khounds*, qui habitent les montagnes entre Calcutta et Vizigapatam, ont été abolis dans un des principaux districts de ce pays-là. Vous vous rappellerez sans doute que j'avais fait mention de ces sacrifices dans mes séances à l'Oratoire. La victime était attachée à un poteau solidement planté en terre. Les féroces sauvages se précipitaient alors sur elle un couteau à la main, coupaient ses chairs pièce après pièce et se hâtaient de déposer dans leurs champs avant le coucher du soleil les lambeaux de chair humaine obtenus de cette manière; ils pensaient par là se rendre agréable la déesse qui préside aux campagnes et aux moissons. Le gouvernement anglais, avec l'humanité qui le caractérise, envoya, il y a un peu plus de deux ans, le capitaine Macpherson dans ces montagnes, en lui enjoignant de ne rien épargner pour faire cesser cette affreuse coutume. On a reçu de lui, il n'y a pas longtemps, la nouvelle qu'il avait parfaitement réussi dans l'arrondissement de Ganjam où il a donné la liberté à 140 malheureux qui étaient destinés à être sacrifiés; et, vu que la saison où les sauvages célébraient ces rits sanglants, s'est passée cette année-ci sans que l'on ait fait la moindre tentative pour les renouveler, on les considère comme abolis. On espère que sous peu on pourra en dire de même de toute la contrée[1].

Les papistes font ici comme en Europe des efforts inouïs pour établir leur système. Ce sont les Jésuites qui se sont chargés spécialement de cette partie de l'Inde et on les voit de temps en temps arriver en grand nombre à Calcutta. Ils ont déjà érigé des temples, des colléges, même des couvents, et se servent de toute espèce de moyens pour parvenir à leur

[1] Lorsque, en novembre 1842, nous rapportâmes dans ces Feuilles quelques-uns des récits du missionnaire Lacroix, nous ne dîmes rien des *Khounds* et de leurs coutumes barbares, parce que nous en avions parlé

but. Jusqu'à présent, ils s'étaient bornés à réorganiser les catholiques portugais qui sont assez nombreux dans ce pays et qui avaient été plus ou moins négligés par les prêtres de leur nation. Maintenant ils ont fait un pas en avant, et au lieu de s'adresser aux païens, ils en veulent à nos églises naissantes d'Indous convertis. Les missionnaires ne craignent pas qu'ils parviennent à séduire ceux des leurs qui sont pieux et qui aiment la Bible; mais il n'y a nul doute que ces suppôts de Rome n'attirent dans leurs filets plusieurs de ces protestants de nom et de ces individus inconstants qu'on trouve dans toutes les congrégations. En effet, il y a déjà une trentaine de personnes de ce genre et dont la plupart avaient été excommuniées d'églises natives protestantes, qui se sont jointes à eux et qui ont été reçues à bras ouverts. Certes, les temps où nous vivons sont critiques au dernier degré. Partout l'Antechrist s'agite, et il est évident qu'il se propose de faire un dernier et puissant effort pour recouvrer la domination universelle. Cela amènera sans doute de grandes épreuves pour le peuple de Dieu. Quel est donc le devoir des chrétiens en pareil cas? C'est de *veiller* et de *prier*. Alors, quelque acharnée que soit la lutte qui immanquablement doit s'ensuivre, nous pouvons être assurés que rien, non pas même *les portes de l'enfer, ne prévaudront contre* les rachetés du Seigneur. — On ne peut nier qu'il se trouve chez les papistes beaucoup d'enthousiasme, qui les porte à faire de grands efforts et même de grands sacrifices pour avancer leur cause. Il faut donc absolument, pour leur résister et les combattre efficacement, un *contre-enthousiasme* de notre côté, c'est-à-dire l'enthousiasme que donne la vérité et un amour brûlant pour le Sauveur. Ce seront les chrétiens qui en seront animés, qui *seuls* pourront jamais faire tête à Rome, et qui remporteront finalement la victoire sur ce système d'erreur et de superstitions qui a tenu le monde dans l'esclavage pendant si longtemps, qui a obscurci et affaibli le christianisme et l'a empêché d'opérer en principe régénérateur et vivifiant de la race humaine, comme il est destiné à le faire par son grand

récemment, dans le N°. 26, page 430 de la même année. Une vignette jointe à ce N°, représentait le sacrifice humain par lequel ils préparent le plus souvent celui dont parle ici le missionnaire. Aujourd'hui nous offrons à la vue de nos lecteurs ce sacrifice lui-même, dont les victimes sont presque toujours des enfans ou des jeunes gens. Ils sont ordinairement enlevés aux populations voisines et nourris avec soin pour servir plus tard à ces horribles sacrifices.



Fondateur. Prions donc les uns pour les autres, chers frères, que Dieu nous accorde la grâce de nous acquitter fidèlement de notre devoir dans cette crise et que nous puissions tous contribuer, autant qu'il est en nous, au renversement de l'erreur et à l'établissement de la vérité.

Mademoiselle Margot, qui m'a accompagné aux Indes, est actuellement à *Chinsurah*, ancienne colonie hollandaise sur le Gange, à environ dix lieues nord de Calcutta. Le nombre de ses écolières se monte déjà à 60. C'est une sphère très-intéressante que la sienne, et où elle sera à même de faire beaucoup de bien. Les amis qui se sont cotisés pour subvenir à ses dépenses, peuvent donc être assurés que ce qu'ils ont fait pour Mlle Margot n'a pas été fait en vain.

C'est avec un plaisir bien vif et bien sincère que j'ai appris dernièrement, qu'à Genève on continue de s'intéresser à l'œuvre des missions. J'espère qu'il en est de même à Lausanne et que je serai bientôt réjoui par de bonnes nouvelles de votre ville et de votre canton en général, non seulement quant à ce qui regarde les missions, mais aussi quant à l'avancement du règne de Dieu parmi vous. Recommandez-moi, s'il vous plaît, aux prières de tous mes chers amis de Lausanne et du canton de Vaud. J'en ai besoin. Vous ne sauriez croire, chers et honorés frères, combien il est consolant pour moi, entouré de difficultés et d'épreuves comme je le suis, de penser qu'en Suisse on prend part à mes peines et surtout qu'on prie pour moi. Dites aussi à mes chers amis, que je prie pour eux et que beaucoup de chrétiens aux Indes en font de même. J'ai souvent parlé de la Suisse depuis mon retour à Calcutta, tant en particulier qu'en public; et ils ne sont pas en petit nombre, les fidèles d'ici qui s'intéressent à notre patrie et à l'œuvre que le Seigneur y opère. Ah! qu'il est beau ce christianisme qui unit de la sorte, même ceux qui ne se sont jamais vus! Cependant que dis-je? l'époque bénie viendra où ils apprendront à se connaître de près et seront tous réunis dans la maison de leur Père pour l'y louer de concert et le glorifier ensemble pendant l'éternité entière.

..... Je demeure avec les sentiments de la plus haute considération,

Messieurs et très honorés frères,

Votre tout dévoué, A. F. Lacroix.

LAUSANNE, IMPRIMERIE DE BONAMICI ET COMPAGNIE,
SUCCESSEURS DE MARC DUCLOUX.

N° 29. — 1844. Du 3 Novembre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Combat de la liberté et de la vérité religieuse en France ; II. Réveil de Saintes et de la Saintonge, (fin). — Le bonheur du pardon ; Ps. XXXII. — *Nouvelles religieuses.* France ; Mulhouse ; Rochefort. — *Bulletin bibliographique.* Heures de recueillement chrétien. Courte instruction pour les enfants. Le chrétien biblique. Méditations pieuses par Is. Watts. Simple histoire.

COMBAT DE LA VÉRITÉ ET DE LA LIBERTÉ RELIGIEUSES EN FRANCE.

II.

L'œuvre de Dieu à Saintes et dans la Saintonge. (Fin.)

Dans les années qui suivirent 1841, de nouveaux membres, quoique moins nombreux, vinrent encore accroître l'église évangélique de Saintes. Quelques-uns même entrèrent d'une manière active dans les travaux du règne de Dieu. — Au reste ce mouvement ne se borna pas à la ville de Saintes, et plusieurs des églises réformées, dans le département, eurent la joie de voir des disciples de Rome se joindre à elles pour servir le Seigneur en pureté.

Mais à la vue de toutes ces bénédictions, les adversaires ne pouvaient demeurer tranquilles. Les attaques surgirent de toutes parts. Non-seulement les prêtres firent ouïr dans leurs prônes les diatribes les plus sévères contre les colporteurs et les évangélistes ; mais ils défendirent encore la lecture de la Bible, et un desservant alla jusqu'à se permettre de la brûler. Deux fois l'évêque de la Rochelle crut devoir venir en personne prêcher le carême à Saintes ; et il a publié tout récemment dans son diocèse les lettres pastorales les plus

violentes contre les malencontreux novateurs. Une de ses tactiques est de dénigrer le caractère des prosélytes, gens connus de tous d'une manière honorable, et de faire grand bruit au contraire, ainsi que les journaux de son parti, de « nombreux » protestants ramenés au papisme, qui ne sont connus de personne, et dont ils ne peuvent pas citer les noms, même après avoir reçu des réformés les dénégations les plus formelles. L'église de Rome employa d'autres moyens encore, qui sans être bien hostiles aux évangélistes, devaient, dans ses vues, retenir à elle ses fidèles chancelants. Une des églises de Saintes est dédiée à St.-Eutrope, le principal patron de la ville ; cette église ne possédait, comme relique vénérée, que la tête de ce martyr, et des auteurs catholiques affirment que « le reste des ossements a été dissipé par les Huguenots du XVIme siècle. » On n'en a pas moins annoncé, pour ranimer le zèle du troupeau, que tout le cadavre du saint venait d'être retrouvé, et ces restes furent réintégrés avec une grande pompe dans l'église de St.-Eutrope. Toutefois l'année dernière il lui manquait encore un bras, et un ecclésiastique de Saintes se mit en campagne pour retrouver ce précieux débrit. Nous n'avons pas entendu dire quel a été le résultat de ses recherches.... Pauvres âmes, que l'on pense nourrir et édifier au moyen de puérilités semblables! Oh, si chacune d'elles pouvait entendre Jésus lui dire par son Esprit, dans un langage analogue à celui dont il se servit pendant sa vie terrestre : *Laisse les morts* restaurer *leurs morts; mais toi, suis-moi!* — A tous ces moyens généraux, on joignait, occasionnellement des persécutions, des calomnies, et dans les cas les plus doux, des sollicitations particulières. — Un cultivateur fut rencontré, un jour, par un curé qui chercha à le convertir. « Mon ami, disait ce dernier au cultivateur, la religion protestante n'existera bientôt plus; c'est une religion perdue! » Ils se trouvaient en ce moment sur un point élevé d'où l'on aperçoit diverses communes de la Charente-Inférieure... Le cultivateur regarda le prêtre en souriant, et lui dit : « Comment, la religion protestante n'existera bientôt plus? et partout elle construit de nouveaux temples! Voyez, Monsieur, depuis La Tremblade jusqu'à l'Eguille, jusqu'à Saujon, jusqu'à Royan, on trouve dix temples très-récemment édifiés; et l'on n'y a pas construit une seule église catholique! » Un autre de ces nouveaux protestants se trouvait dans le bureau d'une administration à Saintes. « Croyez-vous, lui

demanda-t-on, que la gelée du matin ait fait du mal aux vignes? » — « Je ne sais, répondit-il; mais Dieu est bon, et je me repose sur lui. S'il ne nous donnait que ce que nous méritons...! » A ce langage, on crut reconnaître un converti; on l'interrompit donc par la question un peu brusque : « Vous êtes un de ces catholiques qui sont devenus protestants? » — « Oui, Messieurs, reprit-il; j'en suis un, et je ne dirai pas que je m'en glorifie; mais j'en rends grâces à Dieu. » Les questionneurs qui avaient cru l'embarrasser, se hatèrent de changer de conversation, pour ne pas être embarrassés eux-mêmes; car le prosélyte allait leur prouver qu'il était sorti des ténèbres et venu à la lumière de la vérité.

Cette divine lumière de l'Evangile paraît avoir aussi franchi les limites du sanctuaire. On nous assure qu'il n'y a pas une année, dans une ville peu éloignée de Marennes, un vicaire avait commencé à prêcher d'une manière évangélique, et intéressait beaucoup son troupeau. Mais il ne plaisait pas également à son curé. Celui-ci, sans doute après plusieurs reproches particuliers, doit l'avoir arrêté, un dimanche, au milieu de son sermon, et sommé de « descendre d'une chaire où il professait l'hérésie. »

Malgré cette petite guerre, il paraît qu'une partie de la population, du moins, est favorablement frappée, soit du caractère vrai, simple et touchant des assemblées dans lesquelles les néophytes font une profession publique de leur foi, soit du sérieux, de la délicatesse de conscience et de la charité qui se manifestent dans leur vie. Lorsqu'au mois d'avril passé, les dernières admissions eurent lieu à Saintes, on entendait répéter parmi les nombreux catholiques qui y ont assisté : « Il est bien vrai de dire, qu'il faut voir les choses soi-même avant d'en juger. Ce ne sera pas la dernière fois que nous viendrons au temple; etc. » — Un fait suffira, enfin, pour montrer comment les nouveaux protestants comprennent l'Evangile. Le père de deux de ceux qui ont été admis cette année, n'a pas encore fait abjuration lui-même; néanmoins, il disait à un ami : « Depuis que je connais la Parole de Dieu et que j'y crois, je sens qu'il faut que je *montre ma foi par mes œuvres*. J'avais contracté l'habitude de travailler le dimanche; mais j'ai vu dans la Sainte-Ecriture que le Seigneur le défend; et, dès lors, j'ai compris que je devais m'en abstenir. J'ai déclaré à mon meunier, qui choisissait souvent ce jour-là pour m'apporter la pochée, que je ne voulais plus qu'il en fût

ainsi. Je vendais depuis quelque temps à un voisin, du vin à la bouteille; mais je me suis souvenu que ce vin devait des droits au Gouvernement et qu'il est écrit : *Rendez à chacun ce qui lui est dû, le tribut à qui vous devez le tribut, les impôts à qui vous devez les impôts, etc*[1]. J'ai dit aussitôt à mon voisin que je ne vendrais plus de vin de cette manière, parce que Dieu le défend. » — Et ce sont de tels hommes qu'on ose accuser de vendre leurs âmes!

Si nous nous sommes arrêtés aussi longtemps à la seule ville de Saintes, c'est que ce mouvement, dont les journaux religieux de l'Ouest ont le plus parlé, est aussi celui qui, jusqu'à présent a peut-être produit le plus de fruits en vie éternelle. Mais outre ces conversions isolées qui sont venues accroître d'année en année quelques-uns des anciens troupeaux évangéliques de la Saintonge, cette province, jadis un des boulevards de la réforme en France et dont la population suivait en majorité le culte protestant, paraît être travaillée aujourd'hui, par un esprit de recherche qui ressemble à un retour vers l'antique foi. Ainsi le sang des anciens martyrs, répandu en si grande abondance sur cette terre désolée, semble avoir été la semence bénie d'une nouvelle moisson.

Depuis quelques années déjà, plusieurs communes de la Charente-Inférieure, surtout dans l'arrondissement de *St.-Jean-d'Angely*, avaient manifesté une profonde répugnance pour le catholicisme de Rome. Rien n'avait pu les y ramener, et bon nombre de ces communes ne possédaient plus dès longtemps ni curé ni culte public. Un pasteur appelé dans ces contrées par une famille protestante qui y avait acquis des propriétés, trouva déjà, à cette époque éloignée, chez les habitants du pays, un vif empressement à entendre sa prédication, et le désir d'embrasser le culte évangélique. Dès lors l'œuvre commencée a mûri; et quand de fidèles disciples du Sauveur, émus de compassion pour ce peuple trop semblable à un troupeau qui n'a point de pasteur, lui ont apporté la bonne nouvelle du salut, ils ont trouvé le champs tout préparé pour recevoir cette précieuse semence. On les accueillit d'abord assez mal, parce qu'on les croyait envoyés par les prêtres de l'église romaine; mais les préventions furent bientôt dissipées, et dès ce moment l'Evangile n'a pas cessé d'être annoncé dans de nombreuses réunions.

[1] Rom. XIII, 7.

Un autre mouvement non moins remarquable se manifestait en même temps aux environs de *Pons*[1], où beaucoup de traités religieux avaient été répandus. Un curé en fit brûler quelques-uns et cet acte de violence produisit un effet tout contraire à celui qu'il en avait attendu : les traités furent recherchés avec plus d'ardeur qu'auparavant; et le peuple frappé de l'excellence de leur contenu, perdit un reste de confiance pour les curés qui livraient aux flammes de si bons livres. Bientôt les évangélistes y furent appelés, et trouvèrent des auditeurs avides d'être instruits dans la connaissance du salut selon l'Evangile.

Enfin plus récemment, le canton de *Matha* s'est montré tout aussi disposé à recevoir la Parole de vie. Dans les 25 communes qui le composent, il n'existe que trois curés; et quatre autres communes appartenant à des cantons voisins, n'en veulent pas non plus. Voici ce qui paraît être l'origine de cette répulsion. Les habitants avaient, il y a trois siècles, embrassé la réforme. Plus tard, par le moyen des dragonades et d'un système complet de persécution, on leur imposa la messe et les prêtres. Ils ont conservé dès lors pour ceux-ci une haine profonde, sans se rendre bien compte à eux-mêmes de l'origine de ce sentiment. A l'époque de la révolution, ils chassèrent presque tous leurs prêtres, qui n'ont jamais pu être rétablis. Deux ecclésiastiques romains firent, il y a quelques années, une tentative pour pénétrer dans ce pays; mais ils furent si mal reçus qu'ils dûrent abandonner leur entreprise. « Dans beaucoup d'endroits, dit un de nos frères qui a visité cette contrée, rien ne remplace le culte romain aboli en 1789. A N.[2], le prêtre me dit qu'il connaissait 60 à 80 individus de sa commune qui n'ont jamais été baptisés : ne sont-ce pas là des païens? J'ai voulu savoir si quelque passion dominante n'était point la cause de cette haine; mais l'on m'a assuré que l'ivrognerie y est très-rare, et que les mœurs n'y sont pas plus mauvaises qu'ailleurs. Il y a cependant des exceptions et l'on pourrait citer telle ou telle commune où il serait imprudent de se présenter; ainsi l'on a vu, dans l'une d'elles, des enfants poursuivre dans les

[1] Pons est à 4 lieues au sud de Saintes; St.-Jean-d'Angely à 6 lieues au nord; et Matha, dont il va être question, à 6 lieues à l'est ou plutôt au nord-est.

[2] Village de 800 habitants à 1/2 lieue sud-est de Matha.

champs des prêtres à coups de pierre. » Mais c'est entre St.-Jean-d'Angely et Matha que se trouve la population la plus abandonnée, et qui a le plus souffert de cet abandon. Les paysans y vivent absolument sans aucune espèce de religion ni dans le fonds ni dans la forme; c'est un petit peuple à part, où règne, dit-on, la corruption la plus affreuse. — Eh! bien, il paraît que ces pauvres gens commencent à sentir leur misère et à éprouver un besoin d'instruction. Ces dispositions se sont jusqu'ici manifestées plus ou moins dans 18 ou 20 communes. Ne fallait-il pas se hâter de porter la Parole de vie, à ces pauvres campagnards tombés si bas? C'est ce qui a eu lieu à la demande des communes elles-mêmes. Il paraît que l'autorité supérieure a demandé si ceux qui dirigent ce mouvement sont français, protestants, ministres régulièrement consacrés, et envoyés par un consistoire; enfin, si les populations leur ont adressé un appel sérieux. Les réponses les plus satisfaisantes ayant été faites à ces questions, on peut espérer que la force matérielle n'interviendra pas dans ce réveil, et que les autorités, quelque favorables qu'elles se soient montrées au papisme dans d'autres occasions semblables, comprendront qu'ici du moins, elles doivent se réjouir de voir des populations si misérables sous le rapport religieux, embrasser la religion de la Bible plutôt que de croupir plus longtemps dans un tel état.

Si nous n'avions pas cru devoir limiter à la Saintonge le champ de ces articles déjà plus longs que nous ne l'avions pensé, nous aurions pu signaler des faits du même genre dans les départements limitrophes qui comprennent les anciennes provinces de l'*Aunis* et du *Poitou*, comme nous l'avons déjà fait pour Villefavard, Balledent, etc. qui appartiennent au *Limousin*, province également voisine de la Saintonge. Nous pourrons y revenir. — Toutefois comme ces manifestations ont en effet beaucoup de ressemblance entre elles, nous prendrons indistinctement dans le Poitou et dans la Saintonge le petit nombre de faits suivants qui serviront à caractériser cette œuvre.

« Depuis trois mois j'ai fondé une nouvelle station dans une commune entièrement papiste (écrivait, il y a plus d'un an, un ministre du Seigneur). Voici comment notre bon Père céleste m'y a conduit : — Etant un jour à prêcher à P., lorsque le service fut terminé, un paysan s'approcha de moi et me dit : « M. le pasteur ne viendrez-vous pas aussi prêcher

chez nous? » — « Mon ami je ne vous connais pas, je ne sais d'où vous êtes. » — « Je suis catholique, Monsieur, de St.-M. de B. » — « Mais à St.-M., il n'y a qu'une seule famille protestante, et pour elle seule je ne saurais y aller; je n'ai plus de dimanches libres, et vous comprendrez qu'après avoir prêché à N. le matin, et fait ensuite trois lieues à pied pour venir prêcher ici dans l'après-midi, je ne pourrais marcher encore l'espace d'une lieue pour aller faire le soir une troisième prédication pour 3 ou 4 personnes seulement. » — Mon homme ne se tint cependant pas pour battu, et il insista tellement que je crus voir dans sa persévérance un appel du Seigneur. Il me raconta qu'il avait été éclairé par la seule lecture de la Bible qu'un colporteur lui avait vendue il y a trois ans; c'était la première fois qu'il s'entretenait avec un pasteur et je fus heureux de trouver en lui un frère plein de foi et de simplicité. Je me rendis donc à son village et plusieurs catholiques assistèrent à la prédication que je leur fis, le soir, de la bonne Parole de notre Dieu. »

« Depuis onze mois (raconte un colporteur évangéliste) j'avais vendu à l'instituteur (qui est en même temps sacristain) ainsi qu'à ses élèves, une trentaine de petits ouvrages religieux, entr'autres *le Petit Bûcheron*. Le curé étant allé visiter l'école, observa un enfant qui lisait un de ces livres, et lui demanda où il l'avait acheté; ayant appris que c'était de moi, il prit le traité, le déchira, puis appela l'instituteur, et lui dit : « Comment osez-vous permettre l'introduction de pareils livres dans votre école et surtout venant de ce gueux?... » — Puis il se fit remettre tous les ouvrages par l'instituteur, en lui faisant force menaces. Un seul petit garçon osa résister aux sommations de son maître. Il répondit qu'il avait payé son livre, que c'était par conséquent à lui qu'il appartenait, non au curé, et qu'il ne le donnerait certainement pas. Les parents, ayant appris ce qui s'était passé, furent fort irrités contre le prêtre, et plusieurs furent engagés par là à venir m'acheter ces petits ouvrages, pour voir ce qu'ils pouvaient contenir de si mauvais. A présent tout le monde crie après le curé fanatique; on lui applique mille épithètes injurieuses et l'on dit qu'il finira par se trouver seul à dire la messe. « Vous nous aurez bientôt tous! » me disent-ils souvent. Oh! que Dieu daigne dans sa miséricorde leur montrer leurs erreurs, afin que, renonçant au péché, ils se donnent à Jésus-Christ qui, en les convertissant, les rendra heureux pour le temps et pour l'éternité. »

« J'ai, par la bonté du Seigneur, pu visiter plusieurs familles du bourg de **, qui m'ont très-bien reçu, et avec lesquelles je me suis entretenu des choses qui appartiennent à la paix de l'âme. J'ouvris chaque conversation avec elles d'abord sur les biens de la Providence, sur la bonté de Dieu qui fournit la semence au semeur et le pain à celui qui a faim; je tâchai de leur faire sentir la reconnaissance que chaque créature humaine doit à celui qui le comble de tant de faveurs; mais en même temps je leur montrai quelle est l'ingratitude naturelle de notre cœur, puisque malheureusement la plupart reçoivent ces bienfaits de Dieu sans même penser lui rendre grâce. Je lus ensuite dans chaque famille une portion de la Parole de Dieu, en l'accompagnant de réflexions, puis je terminai en *prêtant* à chacun un petit traité que je les invitai à lire avec attention, afin de pouvoir me dire ce qu'ils en pensaient lors de ma prochaine visite. Ces personnes m'ont paru en général très-satisfaites et m'ont invité à les aller voir souvent, ce que je me propose bien de faire si Dieu le permet. »

« Je viens d'employer ces cinq derniers jours à parcourir les hameaux situés autour de P.. Hélas! l'ignorance des habitants est grande; la plupart ne possèdent aucune instruction quelconque; j'en ai trouvé plusieurs, surtout parmi les femmes, qui, tout en repoussant leur curé, sont enfoncées dans les erreurs de l'Eglise romaine, prétendant obtenir le ciel par leurs pénitences et leurs prétendues bonnes œuvres. Ouvrant le N.-T., je leur lus ces paroles : *Nulle chair vivante ne sera justifiée devant Dieu*; puis je leur prêchai le salut gratuit par la foi en Christ, leur montrant que *c'est un don de Dieu,* qui, comme dit St.-Paul, *ne dépend ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde.* — Cette doctrine leur parut fort étrange; je les invitai donc à la chercher dans la Parole de Dieu, ajoutant que si elles ne possédaient pas ce précieux livre, je pourrais le leur procurer à bas prix. Plusieurs m'ont promis de l'acheter et de venir me voir. »

Voici le résumé de ce qu'à fait dans l'espace d'une année, un évangéliste employé dans ces départements de l'ouest : Il a parcouru et évangélisé 50 à 60 villes, villages et hameaux;— tenu régulièrement au moins deux ou trois, et souvent cinq réunions religieuses par semaine; — visité et consolé un grand nombre de malades et d'affligés; — annoncé l'Evangile dans

plusieurs services funèbres; — et quant au colportage, il a vendu pendant ce temps, 4 Bibles, 651 Nouveaux-Testaments, 900 traités et 649 autres ouvrages religieux de la Société de Toulouse, sans compter beaucoup de traités donnés ou prêtés, qu'il a accompagnés, comme les autres, d'exhortations et de prières.

Au reste ce mouvement dans la Saintonge, bien loin de se ralentir, a offert pendant ces derniers mois, des détails pleins d'intérêt, mais qu'il n'est pas toujours convenable de publier. Plusieurs chrétiens sont allés pendant les vacances aider les évangélistes. Sept ou huit ouvriers ont constamment travaillé à l'évangélisation entreprise, et ils étaient loin de pouvoir suffire aux besoins qui se manifestent de toute part. Il est de toute nécessité, pour y satisfaire, que de nouveaux ouvriers se consacrent à ce beau champ de travail : instituteurs, colporteurs, évangélistes, ministres de la Parole, bibliothèques religieuses, tout ce qui constitue l'évangélisation d'une contrée, y est en trop petit nombre et doit y être multiplié. — Lecteurs, n'oubliez pas la Saintonge; priez le Seigneur qu'il pousse plus d'ouvriers dans cette moisson, et demandez-lui de donner efficace à leurs travaux, non pas tant pour qu'ils amènent un grand nombre d'hommes à changer de culte et d'église, ce qui, seul, est de peu de prix; mais pour que beaucoup d'âmes soient conduites à Jésus le bon Berger, et trouvent en lui le salut et la vie.

BONHEUR DU PARDON.

Psaume XXXII.

V. 1. Psaume de David. Oh ! que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert !

Que d'autres, s'ils le peuvent, placent la source de leur joie soit en eux-mêmes, soit dans le monde; pour moi, je ne cesserai jamais de me réjouir à la pensée que mon péché est couvert devant Dieu ! Quand il ne l'était pas, je n'osais me présenter de bon cœur devant Lui; j'étais comme un homme qui rougit des taches honteuses que le

vice a imprimées sur sa figure, et qui voudrait les cacher aux yeux de ses semblables. Ah! lorsqu'on sait combien le péché nous rend laids et difformes, comme on souffre de voir tant d'hommes se féliciter de mille petits bonheurs insignifiants, et ne pas s'apercevoir le moins du monde que leur péché n'est pas couvert!

V. 2-4. Oh! que bienheureux est l'homme à qui l'Eternel n'impute point son iniquité et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude! Quand je me suis tû, mes os se sont consumés à cause de mes rugissements incessants, parce que jour et nuit ta main s'appesantissait sur moi; et ma vigueur en a été changée en une sécheresse d'été.

Oh! oui, la Parole de Dieu est admirable de justesse et de vérité, lorsqu'elle nous déclare que celui-là seul *dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude,* peut obtenir le pardon de ses péchés; car Dieu ne se montre *miséricordieux* envers l'homme, que lorsque l'homme consent à être *vrai* envers Dieu. Mais qu'il nous est difficile de l'être, grand Dieu! aussi, que de saints sur la terre et de pécheurs dans le ciel! Oh! quels profonds aiguillons la conscience dut enfoncer dans la chair du roi David, pour l'amener à avoir le courage d'être sincère et vrai devant lui-même et devant Dieu! et combien d'hommes n'y a-t-il pas, qui marchent endormis tant que la route est droite et unie, et auxquels il faut, comme à David, le bonheur d'une chute profonde pour s'éveiller et pour sentir les morsures du remords! A voir les hommes si gais, si riants, on dirait que nous sommes arrivés à une époque où la conscience a tout à fait perdu son fil tranchant et ses pointes acérées; mais, croyez-le bien, ce ne sont là que de menteuses apparences; ses douleurs se font toujours sentir, quoiqu'on les dissimule, et même elles sont d'autant plus dangereuses, qu'on cherche d'avantage à s'abuser sur leur nature et leur gravité : semblables à ces maladies intérieures et sourdes sur lesquelles on aime à s'illusionner quoiqu'elles nous dessèchent et nous rongent beaucoup plus que ne le feraient les tourments les plus violents.

En effet, voyez-les, ces hommes qui s'efforcent de dissimuler les angoisses de leur conscience! ils sont in-

quiets, moroses, inabordables, toujours en proie à une fièvre de bouleversements, toujours prêts à se plaindre et à se brouiller avec leurs semblables, parce qu'ils sont en hostilité avec eux-mêmes. Lorsqu'il m'est arrivé de rencontrer, assises et enchaînées d'amour au pied de la croix, quelques-unes de ces âmes longtemps tourmentées, elles se plaisaient à me dire qu'il ne leur manquait autrefois que *le pardon de leurs péchés*. Leur vie passée n'était à leurs yeux qu'un long effort pour se cacher à elles-mêmes et pour cacher aux autres une maladie qui les rongeait secrètement. Quel triste état! et pourtant, que de fronts sereins sous lesquels se cachent des cœurs qui pleurent! Que de masques riants dont on se revêt dans le monde, et qu'on dépose lorsqu'on rentre dans la solitude de son cabinet, en s'accusant pour la millième fois de *s'être trompé soi-même! — Oh! bienheureux est celui dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude, et à qui l'Eternel n'impute point son iniquité!* Pour moi, Seigneur, je ne veux pas rester muet en ta présence; mais daigne, Toi aussi, ne l'être pas devant moi!

V. 5. C'est pourquoi je t'avoue mon péché et je ne te cache pas mon iniquité. J'ai dit : je confesserai mes transgressions à l'Eternel; et voilà, tu as ôté la peine de mes péchés.

Ah! quel moment que celui où une âme angoissée, mais pourtant confiante, entend pour la première fois retentir dans son sein ce grand mot libérateur : « Tu as obtenu ta grâce! » O vous tous, qui avez goûté ce bienfait, je vous adjure de nous dire si vous vous croyez assez éloquents pour pouvoir le dépeindre à ceux qui n'en ont rien éprouvé! Quel abaissement sublime! quelle élévation profonde! et dans ces deux sentiments quel ineffable bonheur, quelle incomparable félicité! Ah! plût à Dieu, esprits satisfaits et gonflés de vous-mêmes, que vous connussiez, que vous pussiez connaître la valeur de ce mot : « Grâce, grâce pure et simple! » Oui, c'est un grand mot, mais qui ne tombe que dans les âmes contrites, et qui ne va bien qu'aux cœurs blessés. Ah! qu'on est largement récompensé, lorsqu'après de longues angoisses, de

chaudes larmes et d'ardents soupirs vers la délivrance, on reçoit l'absolution, d'où jaillit sans fin la source de notre incessante régénération, et qui est aussi inépuisable que le cœur d'où elle s'épanche éternellement sur les âmes pacifiées. Oh! puisses-tu, Esprit de mon Dieu, me montrer, dans tout leur jour, toutes mes fautes, afin que je ne me dise jamais qu'après l'absolution : « Mon âme, va-t'en en paix! » car ce n'est qu'alors que je puis me sentir inondé de force et de joie! ce n'est qu'alors qu'un torrent de vie peut saisir mon âme et l'emporter au-dessus des vagues tumultueuses et brûlantes du monde et de ses péchés. O mon âme, prosterne-toi donc, dans ton silencieux sanctuaire, au pied de l'autel de ton bien-aimé Sauveur; attends que la main de ce miséricordieux et souverain pontife se pose sur ta tête, et que sa bouche divine ajoute à tes larmes cette magnifique récompense : « Mon fils, reçois l'absolution, regarde à moi, crois en moi, et te lèves, et te réjouis, et te revêts, et cours! » Oh! quelle récompense! Auparavant je me traînais, et maintenant j'ai la force de courir! c'est que j'ai senti sa main, sa main chérie et bénissante, et que j'ai chanté ce cantique devant Lui : « Amen, amen, ô mon Sauveur, voici mes deux mains, je te les donne sans retour; je veux t'aimer, t'aimer sans fin; à toi ma vie, à toi ma mort; pour toi, je suis prêt à tout! » Telle est l'issue glorieuse de toutes les absolutions que donne cet unique et souverain pontife; à son école de grâce et de vérité, l'homme intérieur se fortifie, se transfigure, et répète avec Esaïe : *Ceux qui s'attendent à l'Eternel, prennent de nouvelles forces; les ailes leur reviennent comme aux aigles; ils courent et ne se fatiguent point; ils marchent et ne se lassent point*[1].

Mon cher frère, comprends-tu maintenant que la vraie repentance doit être inévitablement aussi féconde en joie qu'elle a pu l'être en larmes? Et quelle joie pourrais-tu comparer à celle qu'inspire au coupable le sentiment de son pardon et la conscience de la grâce divine? comme aussi quelle force peut égaler celle que communique à

[1] Esaïe XL, 31.

l'homme faible cette joie si douce, si intime et si pénétrante? Ah! mon cher frère, lorsque tes genoux défailleront, puise donc de la force dans la joie, et de la joie dans la grâce!

V. 6. C'est pourquoi tous les saints te supplieront au temps convenable; tellement que, si les grandes eaux débordent, elles ne les atteindront point.

Qui peut nous inspirer une confiance ferme et légitime dans la prière, si ce n'est la persuasion puissante que notre Dieu est un Dieu réconcilié et miséricordieux? Aussi n'y a-t-il que les saints de Dieu, les cœurs justifiés par sa grâce, qui aient le vrai courage de la prière, et qui sachent converser librement et familièrement avec Dieu, comme des enfants avec leur père. Et ce saint commerce spirituel, si plein d'intimité, d'abandon et de charme, les délivre si bien de tout doute et de tout souci, que les flots tumultueux de l'angoisse, qui tourmentent et engloutissent tant d'âmes, n'arrivent pas jusqu'à eux. Un Dieu miséricordieux ne peut accorder à ses enfants que des grâces; et quand on a le bonheur de Le posséder ou plutôt d'en être possédé, que peuvent nous être les bons et les mauvais jours, et toutes les créatures ensemble, sinon des sources de bénédictions et des instruments de grâces intarissables! Ainsi qu'on voit une mère offrir son sein à son petit enfant, ainsi Dieu nous ouvre le sien par la voix de toutes ses créatures et de tous les événements de la vie; et quand un âme s'est suspendue à ce sein si élevé, que peuvent contre elle et les grosses eaux et les flots écumants du monde?

O Seigneur, je ne veux ni te le cacher ni te le taire : je ne t'ai pas honoré comme je le devais, pendant tout le cours de ma vie; j'ai méconnu ta souveraineté sur moi, et j'ai par cela même foulé ta grâce à mes pieds; aussi je sens peser sur moi la malédiction qui tombe sur les cœurs rebelles et idolâtres! O mon Dieu, si les hommes pouvaient lire comme Toi dans mon cœur, que je rougirais de honte! et pourtant je ne rougis pas devant *Toi!* Je m'accuse de m'être voué à mon propre service, et pourtant tu es mon Seigneur, mon unique Seigneur qui peux faire de moi ce

que tu veux, car je suis l'œuvre de tes mains! Ah! faut-il s'étonner que je ne puisse jamais avoir la paix dans mon cœur! Pourrait-on être tranquille quand on est ennemi de Dieu! O Seigneur, puisque ton anathème m'écrase lorsque je reste muet, je parlerai; je répandrai mon cœur en ta sainte présence; et puisque je ne puis me laver sans me souiller encore, oh! lave-moi toi-même chaque jour, Seigneur, lave-moi, et je serai net.

Lave et relave-moi chaque jour, source éternellement fraîche et sainte qui coule du Golgotha. Quand je traîne des péchés que tu n'as pas blanchis, l'angoisse et l'abattement me consument; mais quand les eaux de ta grâce m'ont nettoyé, quels flots de vie nouvelle circulent dans mon cœur!

Pourquoi donc, source si belle, te vois-je solitaire et délaissée? Ah! le miroir de tes ondes est si merveilleusement pur, il réfléchi si vivement notre image, que nous n'osons pas nous y voir; et pourtant il le faut pour être blanchi! voilà pourquoi tant d'hommes passent près de toi, se détournent et fuient[1]!

NOUVELLES RELIGIEUSES.

France. *Mulhouse.* Après bien des hésitations et des luttes amenées par l'esprit qui souffle aujourd'hui, les autorités de la ville de Mulhouse viennent de décider que les soins des malades de l'hospice communal seraient confiés à des diaconesses protestantes. En conséquence, trois des sœurs de l'établissement de Strasbourg sont allées, il y a bientôt deux mois, occuper un poste où, avec le secours d'en-haut que nous supplions le Seigneur de leur accorder, elles rendront un honorable témoignage à la foi évangélique, en justifiant la confiance de ceux qui les ont appelées.

— *Rochefort.* Naguère, M. le pasteur Castel prêchait, au bagne de Rochefort, sur ces paroles : *Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui s'amende, que pour quatre-vingt-*

[1] Tiré des *Heures de recueillement chrétien,* chap. IX. Voir le Bulletin bibliographique.

dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance. Au pied de la chaire était un malheureux *double-chaîne*[1] : ce texte l'avait rendu attentif et profondément sérieux. Le pasteur parle de pardon, de miséricorde, de moyens de salut offerts au pécheur. Des sanglots se font entendre et troublent quelques instants le service divin. Un homme se cache la figure entre ses deux mains; c'est le *double-chaîne,* qu'on ne laisse assister à ce culte que de temps en temps. Cet homme, qui a tant pleuré, reste le dernier dans l'oratoire; alors il aborde le pasteur et lui remet une pièce de monnaie pour qu'il veuille bien en disposer, de sa part, en faveur de quelques malheureux. Le pasteur hésite, fait des observations au détenu; la résolution de celui-ci est ferme, elle vient du cœur. Le *double-chaîne* s'est éloigné, lorsque le pasteur s'aperçoit que c'est une pièce de 20 fr. qui a été remise dans sa main; rappelé, le détenu affirme qu'il connaissait parfaitement la valeur du don qu'il a fait, et que son intention a été d'offrir ces 20 fr. pour un acte de charité.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Heures de recueillement chrétien, par A. Tholuck; traduites de l'allemand par A. Sardinoux. Tome I. Paris 1844, Delay; Lausanne, G. Bridel, et Mme Jény Duret; Genève, Mme Beroud; Neuchâtel, Michaud. Un vol. de 250 pages in-18. Prix : 1 fr. 75 cent. soit 12 batz.

A l'élévation des pensées, à la puissance d'imagination, à la chaleur du sentiment, à la foi ardente, on reconnaîtra bientôt dans cet ouvrage le célèbre auteur de *Guido et Julius.* Tholuck composa ces méditations avec beaucoup de rapidité, pendant un temps de repos que la santé le forçait de soustraire à l'étude. Ce sont, en effet, des épanchements du cœur qui, sans voiler les belles facultés du théologien, laissent mieux voir le simple fidèle. Sous ce rapport, les Heures de recueillement sont bien plus à la portée du grand nombre que le premier ouvrage du même auteur, traduit en français. Elles n'étaient guère moins difficiles à rendre dans notre langue, et le traducteur qui n'a pas reculé devant cette difficulté, a quelque droit à l'indulgence, dont, au reste, bien d'autres auraient plus besoin que lui. — On vient de lire dans ce N° même une des Méditations de Tholuck qui donnera une idée de l'ouvrage.

---

[1] Forçats plus intraitables que les autres, et condamnés en conséquence à être liés d'une *double chaîne.*

COURTE INSTRUCTION pour les enfants. Paris 1844, Delay; Lausanne, G. Bridel, etc. Une brochure de 16 pages in-32. Prix: 10 c., soit 3 creutzers.

Suite de questions et de réponses sur la doctrine et l'histoire de la Bible, destinée à en faire connaître les notions les plus élémentaires aux jeunes enfants. Nous croyons que ce petit livre peut, comme quelques autres du même genre, être utilement employé dans l'instruction religieuse de la première enfance.

LE CHRÉTIEN BIBLIQUE; ou caractère du vrai fidèle tracé d'après les saintes Ecritures. Genève 1844, Mme Beroud; Lausanne, G. Bridel, etc. Un petit vol. de 96 pages in-32. Prix: 5 1/2 batz.

Le *chrétien biblique!*... peut-il en exister d'autres? et toute la Bible n'est-elle pas destinée à le former? Toutefois les auteurs de ce recueil ont jugé utile de réunir quelques-uns des passages de la Parole les plus propres à mettre en évidence le caractère du vrai chrétien. Peut-être eût-il été à désirer qu'un livre qui nous montre le chemin et le but, commençât d'abord par nous faire connaître la porte; sans parler de ceux qui liront ce livre, ne sachant pas que c'est *Jésus*, et qui ne pourront ainsi être mis sur la route, tous les traits du caractère chrétien conservent tellement l'empreinte de leur origine de grâce et de pardon gratuit en Jésus-Christ, qu'il est presque impossible de les exposer et d'y exhorter avec efficace, sans bien poser d'avance le point de départ.

MÉDITATIONS PIEUSES PAR Is. WATTS, traduites de l'anglais. Nouvelle édition précédée d'une Notice sur l'auteur. Paris 1844, Delay; Lausanne, G. Bridel, etc. Un petit vol. de 160 pag. in-32. Prix : 1 fr. de Fr., soit 7 batz.

«Voilà un petit livre qui a toujours été mon compagnon de voyage,» disait Wilberforce à l'éditeur actuel des Méditations de Watts. Ce fait est, à nos yeux, une recommandation meilleure que tout ce que nous pourrions y ajouter. Il fournit en même temps sur l'usage de ce petit livre, une idée que justifient également et la forme et le contenu.

SIMPLE HISTOIRE. Paris 1844, Delay; Lausanne, G. Bridel, etc. Une brochure de 12 pages in-18. Prix: 10 c., soit 3 creutzer.

Deux *histoires simples*, en effet, et non moins touchantes, dont l'une est celle d'une jeune fille qui, au sortir d'une maladie, sentit le besoin de s'enquérir du salut, et, après avoir entendu l'exposition de l'amour de Jésus pour les pécheurs, fondit en larmes en repassant dans son cœur, «tout ce que Jésus a souffert pour elle.» L'autre histoire ressemble si fort à la conversion du poète chrétien, Knapp, rapportée sommairement, il y a quinze ans, dans ces feuilles [1], que, sans quelques circonstances différentes, nous dirions que c'est le même fait.

[1] Voyez Feuille Religieuse 1829, N° 34, pag. 547.

IMPRIMERIE DE BONAMICI ET COMPAGNIE, SUCCESSEURS DE MARC DUCLOUX.

N° 30. — 1844. Du 17 Novembre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Se hâter. — La prisonnière de Newgate. — Exemples de l'efficacité de la Bible. — *Correspondance.* Sur un mot de notre dernier numéro. — Pardon des injures. — *Nouvelles religieuses.* Paris. — Bonheur de se retirer vers Jésus ; strophes. — *Bulletin bibliographique.* Cathéchisme historique. Prières chrétiennes. Précis de l'histoire de l'église d'Ecosse.

SE HATER.

Je me suis hâté et je n'ai point différé de garder tes commandements. Psaume CXIX, 60.

Pas un instant ne doit être perdu entre une résolution sainte et sa mise à exécution. Ce n'est pas ici le temps des délais ; il y va de la vie ou de la mort, de la vie ou de la mort éternelles[1]. Bien des âmes précieuses se sont perdues en attendant un moment plus convenable[2]; moment qui, dans la plupart des cas, n'arrive jamais, et que le coupable mépris des avertissements de Dieu l'engage souvent à refuser au pécheur. Aujourd'hui est, avec Dieu, le temps convenable ; des multitudes se perdent par le mot de demain ; *demain* appartient à un autre monde. Aujourd'hui *si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs*[3]. Hâtez-vous !

[1] Deut. XXX, 19. [2] Actes XXIV, 25. [3] Hébr. IV, 3.

Des résolutions sincères, des convictions sérieuses peuvent s'évanouir comme *une rosée du matin qui s'en va*[1], si elles ne sont promptement exécutées. Les liens de l'iniquité se montreront plus forts que nos résolutions, et à l'heure de la tentation, ces convictions que l'on est censé avoir laissés croître, se trouveront aussi impuissantes que *les sept cordes fraîches* employées pour *lier Samson*[2]. — Si les délais sont toujours dangereux, combien plus lorsqu'il est question de l'éternité.

Si donc quelque conviction naît dans votre âme, hâtez-vous de vous mettre sous son influence; si quelque désir mondain ou criminel est attaqué, hâtez-en la crucifixion; si quelque affection est allumée en vous pour le Sauveur, donnez essor à sa voix; si quelque grâce est rendue vivante dans votre cœur, appliquez-la tout de suite à l'action : c'est le meilleur, c'est le seul moyen de fixer les mouvements de l'Esprit dans nos âmes. Qui ne sait qu'en profitant de l'avantage présent, on peut remporter la victoire sur des difficultés regardées, du reste, comme insurmontables, et ouvrir la voie à de nouveaux et de plus constants progrès. C'est par la négligence de cette hâte salutaire, que les convictions vont et viennent souvent comme le flux et le reflux de la mer, avant de se fixer par une conversion véritable.

Je me suis hâté, je n'ai point différé, est le signe de la vie spirituelle. C'est là ce que fit l'enfant prodigue; après avoir dit : « *Je me lèverai et je m'en irai!* » *il se leva en effet et alla à son père*[3]. Quand Matthieu entendit ces paroles : « *Suis moi!* » *il abandonna tout et suivit Jésus*[4]. Quand *Jésus vit* Zachée au sommet du sicomore, et lui cria : *Zachée hâte-toi de descendre! Celui-ci descendit promptement et reçut avec joie le Seigneur*[5].

Ah! si vous attachez du prix à l'espérance d'une éternité bienheureuse, si vous désirez *fuir la colère à venir*, et vous réfugier dans le port, prenez garde à ne pas étouffer les premières convictions; c'est la première aurore du jour

[1] Osée VI, 4. [2] Juge XVI, 7-9. [3] Luc XV, 18-20. [4] Luc V, 28.
[5] Luc XIX, 5, 6.

éternel, la première visite que l'Esprit saint fait à l'âme. Nourrissez-les; exercez-les; *n'éteignez pas l'Esprit*[1]; *Ranimez le don de Dieu qui est en vous*[2]. Tout exercice, tout pas en avant ajoute une grâce à une autre, et accroît la force et la santé. Plus nous faisons, plus il se trouve que nous pouvons faire. *La main desséchée* que nous *étendons* par un simple acte d'obéissance à la parole du Sauveur et dans la dépendance de sa grâce, ne manquera jamais de recevoir une nouvelle mesure de force spirituelle[3]. C'est ainsi que le Seigneur opère en nous mettant nous-mêmes à l'œuvre. — *Hâtez-vous* donc, *ne différez point;* alors nous pourrons, en toute confiance, vous souhaiter une bonne issue et vous bénir *au nom de l'Éternel*[4].

Avez-vous quelque doute à éclaircir, quelque paix à recouvrer, hâtez-vous de chercher; vous perdriez tout par le délai; le travail, pénible aujourd'hui, le serait bien plus lorsque vous auriez repoussé les premières convictions. Le délai ne vous amènerait que plus de sacrifices, plus de douleurs, et un accroissement d'incapacité pour le service de Dieu. Implorez donc sans cesse un nouveau rayon de lumière, une influence plus puissante de la grâce sur vos âmes, et vous ne serez pas désappointés dans vos espérances. L'amour, la joie, l'activité, les consolations divines, sont les centuples compensations[5] que le Seigneur a promises à ceux qui souffrent à son service, et que l'exercice de la foi vous procurera abondamment[6].

LA PRISONNIÈRE DE NEWGATE.

La notice suivante, sur une femme condamnée pour vol à la peine capitale[1], nous a paru si instructive et remplie d'avertissements si sérieux, soit pour les maîtres, soit les serviteurs, qu'il pourra n'être pas sans utilité de la faire connaître. — Les faits qu'elle renferme, furent communiqués

[1] 1 Thessal. V, 19. [2] 2 Tim. I, 6. [3] Marc III, 5. [4] Ps. CXXIX, 8.
[5] Matth. XIX, 29. [6] Bridges.

[1] En Angleterre, le vol qualifié est encore puni de mort; mais la déportation remplace assez souvent cette peine évidemment trop sévère.

par la personne même qui en est le sujet, *Amélie Roberts*, à deux membres de l'association formée par Mme Fry, pour visiter les prisonnières de Newgate, et qui, en cette qualité, furent appelées à voir plusieurs fois cette femme pendant le temps qu'elle passa dans ce qu'on appelle la cellule des condamnés. C'est une chambre petite et sombre, où les prisonnières sous le poids d'une sentence de mort, sont enfermées, à part des autres, pendant le temps qui s'écoule entre leur condamnation et l'exécution de la sentence. C'est là, entourée d'épaisses murailles, de verroux, de chaînes, en un mot, de tout ce qui pouvait lui rappeler avec le plus de force le lieu où elle se trouvait, et la cause qui l'y avait amenée, que la malheureuse prisonnière raconta aux deux dames chargées de la visiter, les particularités des dernières années de sa vie.

Après être restée onze ans comme servante dans sa première place, elle l'avait quittée pour entrer dans la famille de Lady E. R. femme d'une grande piété, qui travaillait de tout son pouvoir au bien spirituel de ses domestiques, en s'efforçant de les amener à la connaissance du Sauveur. La fréquentation du culte de famille, et la régularité avec laquelle Amélie Roberts était tenue d'y assister, lui parut d'abord fort désagréable; car elle n'était point accoutumée jusqu'alors à remplir le moindre devoir religieux. Mais les instructions particulières de sa pieuse maîtresse, qui venait quelquefois s'asseoir auprès d'elle pour lui lire pendant qu'elle travaillait, parurent faire, enfin, une bonne impression sur son cœur; elle sentit le prix de son âme, et finit, non-seulement par se faire aux habitudes religieuses de la famille, mais encore par profiter avec reconnaissance, des occasions qui lui étaient offertes de penser au salut de son âme. Après avoir servi huit ans, dans cette famille, elle fut obligée par la mort de Lady E. R., de chercher une autre place. A cette époque, dit-elle, rien ne la rendait si heureuse, que la lecture de sa Bible et la fréquentation du culte public ou de réunions religieuses; elle sentait si vivement alors l'avantage et la bénédiction qu'elle avait retirés de son séjour dans une famille chrétienne, qu'elle estimait préférable pour elle de chercher à rentrer dans une famille animée du même esprit, fût-ce même avec un très-petit gage, plutôt que de servir dans une famille mondaine pour trente livres sterling par an.

Malheureusement, elle ne put point trouver ce qu'elle désirait, sous ce rapport si essentiel. Elle entra au service d'une

dame, qui avait l'affreuse habitude de s'enivrer; mais elle la quitta au bout d'un an, avec la ferme résolution de n'entrer que dans une famille décidément pieuse. Dans la persuasion qu'elle avait enfin trouvé ce qu'elle cherchait, elle entra au service de M. A. Connaissant la mère de son maître pour une femme chrétienne, elle supposa que son fils lui ressemblait; mais hélas! elle s'était bien trompée. Dans cette famille, n'était élevée aucune bannière religieuse autour de laquelle pussent se rallier les serviteurs de la maison; les occasions qui leur étaient offertes d'assister au culte public, étaient rares, et on n'insistait jamais auprès d'eux sur l'importance de ce devoir. Durant les trois ans qu'Amélie passa dans cette famille, elle n'y entendit qu'une seule fois lire un chapitre dans la Parole de Dieu; ce fut le dimanche qui suivit la mort de la mère de M. A. — Ne pouvant fréquenter le culte public, Amélie devint peu à peu insouciante à cet égard; elle cessa de lire sa Bible. Se refroidissant ainsi par degrés, elle négligea d'abord les formes de la religion, et finit par en abandonner ouvertement les préceptes. Néanmoins les impressions sérieuses qu'elle avait reçues chez Lady E. R. n'étaient pas tellement effacées, qu'elle fût devenue complétement insensible à l'état de son âme; car elle raconta en pleurant, que plus d'une fois, alors, en voyant, depuis sa fenêtre, passer un ministre dont elle connaissait la piété, elle s'était dit: « Oh, combien je serais heureuse, d'être à son service, quand ce ne serait que pour décrotter ses souliers! »

Depuis cette époque, l'histoire d'Amélie Roberts n'est plus qu'une triste preuve des malheureuses suites de la négligence à veiller et prier. — Elle forma une relation, ou, pour se servir de ses propres termes « elle fit connaissance » avec un ouvrier Irlandais, très-mauvais sujet. Ce fait revint aux oreilles de sa maîtresse, qui blâmant une telle liaison, la reprit sévèrement sur ce sujet. Au lieu de produire quelque bien, cette réprimande excita beaucoup de mécontentement et d'aigreur chez la malheureuse Amélie. Elle connaissait sa maîtresse pour être une femme tout-à-fait mondaine, et elle pensa que ses reproches ne provenaient pas d'un véritable intérêt pour elle, mais uniquement de ce que cette dame s'arrangeait bien de son service comme femme de chambre, et de ce qu'elle désirait par conséquent la conserver le plus longtemps possible dans sa maison.

N'étant plus retenue, ni par le sentiment de ses devoirs

envers Dieu, ni par la crainte des conséquences que pourrait avoir sa conduite, elle se révolta avec indignation contre les avis qui lui furent donnés, et résolut de s'en venger de quelque manière. Jusqu'à ce moment, les seuls actes d'infidélité dont elle se fût rendue coupable, avaient été d'un genre si fréquemment pratiqué parmi les domestiques de ce pays, qu'elle se considérait elle-même comme ayant toujours été de la plus stricte honnêteté. Mais si ces pages tombent dans les mains de quelques domestiques, nous leur rappelons avec affection, et d'une manière sérieuse, que donner de la nourriture à un pauvre, ou du savon à une lessiveuse sans la permission de leur maîtresse, c'est une infidélité; une contravention au commandement de Dieu qui dit : *Tu ne déroberas point.* Ils ne peuvent calculer tout le danger auquel ils s'exposent par de telles habitudes! Les dames qui visitent Newgate, sont souvent à même de juger, combien ont été ordinairement légères en apparence, les premières fautes, qui ont amené les coupables dans les murs de cette prison! Il a été prouvé, qu'une infidélité de la plus petite valeur, avait été fréquemment la première cause d'un emprisonnement, suivi d'une condamnation à mort!... Mais revenons à Amélie Roberts.

A l'époque où elle commit le vol qui la conduisit sur l'échafaud, la famille dans laquelle elle servait, était absente. L'homme qu'elle aimait, avait été malade; il fut enfin renvoyé de l'hôpital, dénué de toutes ressources, et elle se trouvait fort embarrassée comment subvenir à ses besoins. Le valet de chambre de la maison, homme d'un très-mauvais caractère, lui offrit de l'aider à sortir de ce mauvais pas, et succombant à la tentation, elle vola de la vaisselle et des bijoux pour une somme très-forte.

L'homme auquel Amélie était attachée, ignora le vol jusqu'au moment où ils arrivèrent ensemble à Bristol; de là, ils s'enfuirent à Monmouth, où ils furent arrêtés tous deux, et enfermés dans la prison de cette ville. Alors, mais trop tard, vint le repentir. — Il tomba entre les mains d'Amélie, un petit livre qui lui rappela les instructions reçues anciennement de Lady E. R. Lorsqu'elle fut transférée à Newgate, les sentiments que ce souvenir fit naître en elle, furent par la toute-puissante grâce de Dieu, fortifiés et développés durant le temps qu'elle passa dans cette prison de Londres, où elle devint un objet tout particulier d'intérêt et de compassion de la part des dames qui la visitent.

Elle fut jugée et son exécution fixée au 2 janvier. C'est alors qu'elle fut séparée de ses compagnes de captivité, et placée dans la cellule, dont nous avons parlé plus haut. Là, elle ne fut d'abord occupée que d'une seule chose : de sauver de la condamnation l'homme qu'elle aimait. Elle y réussit, parce qu'il fut prouvé qu'il avait ignoré le vol, jusqu'après la consommation. — Le 26 décembre, jour de la première visite de ces dames, elles eurent ainsi que les suivants, avec la pauvre condamnée plusieurs conversations intéressantes et dans lesquelles Amélie leur raconta les faits que nous avons rapportés.

Quoique Amélie parût calme, et parlât de religion dans la première visite qui lui fut faite, cependant elle paraissait mettre trop de confiance dans son repentir, et n'être pas assez humiliée de son péché. Une des dames présentes, lui parla alors d'une manière très-forte, sur la gravité du péché, sur la nécessité d'une répentance profonde et sincère et sur le sacrifice de Christ comme seul moyen de salut. Le cœur de la prisonnière fut touché par ces paroles ; ses places fortes furent renversées, et elle devint humble et repentante, mettant toute sa confiance en Jésus-Christ son Sauveur, comme en Celui qui *est venu chercher et sauver ce qui était perdu.* Elle désira qu'on lui lût ce beau cantique de Toplady qui commence par ces mots : « Rocher des sièles, déchiré pour moi, etc..... » et lorsqu'on lui apporta le volume qui le contient, elle le lut avec avidité en disant, qu'elle était l'expression exacte de ce qui se passait en elle.

Le premier jour de l'an, veille de son exécution, les dames qui la visitaient, la trouvèrent dans un état bien différent de celui où elles l'avaient laissée la veille. Elle était couchée sur le petit grabat qui gisait dans sa cellule ; ses traits étaient altérés, et tout en elle, exprimait la lutte pénible par laquelle elle venait de passer. Les vêtements noirs dont la prisonnière s'était revêtue, étaient en harmonie, avec cette scène d'un intérêt si solennel !..... Il y a dans la vue d'un de nos semblables, d'un de nos compagnons de péché, en pleine possession de toutes les forces du corps et de tous les dons de l'intelligence, et qui doit voir sa vie retranchée par une mort prochaine et violente, il y a dans ce spectacle une manifestation extraordinairement saisissante de la nature amère du péché et de ses suites nécessaires !..... Le calme et la résignation de la condamnée, ajoutaient encore à la compassion et à l'intérêt qu'inspirait naturellement sa position. Elle paraissait comme

brisée par le sentiment de son indignité, mais avait placé toute son espérance de pardon en Celui qui *peut sauver parfaitement quiconque s'approche de Dieu par Lui*[1]. Dans sa dernière entrevue avec ces pieuses dames, elle parla encore de sa vie passée, et leur dit, entr'autres, que les maîtres ne savent pas de quelle importance il est de cultiver des sentiments religieux chez leurs serviteurs. Elle répéta qu'elle attribuait sa chute, et la terrible position dans laquelle elle se trouvait, à ce qu'elle avait servi dans des famille où il n'existait aucune habitude religieuse. « Oh! » sécria-t-elle en joignant les mains, « avertissez les domestiques, parlez-leur de moi, racontez-leur mon histoire. Dites-leur que lorsqu'ils ont le bonheur de servir dans une famille pieuse, ils doivent se garder de tout ce qui pourrait les tenter d'en sortir. Mettez-les aussi en garde, contre ce qu'ils appellent « des connaissances, » contre les relations frivoles et légères! car voilà ce qui m'a amenée où je suis aujourd'hui. Oh! oui, avertissez-les de ma part! »

EXEMPLES DE L'EFFICACITÉ DE LA BIBLE,

tirés du dernier rapport de la Société biblique de Nîmes[2].

«Un homme, qui avait adopté les systèmes d'incrédulité que des écrivains trop célèbres ont propagés en France dans le dernier siècle, et qui, malgré cela, était investi de la confiance de plusieurs familles au sein desquelles il se rendait journellement pour donner des leçons élémentaires à leurs enfants, a accepté, il y a quelques mois seulement, une Bible des mains de l'une de nos collectrices; il ne l'a d'abord ouverte qu'avec indifférence et mû par un simple motif de curiosité; aussi ses premières investigations n'ont-elles ni satisfait son âme, ni touché efficacement son cœur. Toutefois, un vague désir de s'instruire l'a porté à reprendre, à plusieurs reprises, une lecture qu'une répugnance, fruit de ses préjugés d'éducation,

[1] Hébreux VII, 25.

[2] Ce rapport lu en assemblée générale, le 31 mars dernier, est le 23me depuis la fondation de la Société, l'une des plus anciennes de France. Les traits que nous aimons à citer ici, peuvent donner une idée du bien que le Seigneur a fait par elle pendant cette suite d'années.

l'a empêché de poursuivre, pendant quelques semaines, jusqu'au bout. Néanmoins, au milieu de ces combats et de ces doutes, de ces hésitations et de ces résistances, son sens moral s'est peu à peu développé; une lumière, de jour en jour croissante, est venue remplacer les ténèbres de son entendement, et, après toutes ces luttes successives, dont il n'a triomphé que par la persévérance en y joignant la prière, il est arrivé à ce degré de foi qui fait aimer les Ecritures; aujourd'hui, il les lit avec amour, et se réjouit chaque dimanche avec ceux qui lui disent : ***Montons à la maison de l'Eternel!***

« Un jeune étranger, qui était placé comme commis-voyageur chez un négociant de cette ville, eut, dans le temps, occasion d'entrer dans ce temple même, dans le but tout naturel de s'enquérir de nos croyances comme de nos coutumes religieuses. Il y a entendu successivement plusieurs sermons, un, entre autres, sur ***la nécessité et l'importance de lire la Bible.*** Elevé dans la religion romaine, ce livre lui était complétement inconnu; il eut honte d'une telle ignorance, et prit en lui-même la résolution immédiate de s'en procurer au plus tôt un exemplaire. Il s'adressa, à cet effet, à l'une de nos collectrices, qui jugea convenable de ne lui donner d'abord qu'un Nouveau Testament de poche; il le prit avec reconnaissance, l'emporta avec joie et consacra son premier voyage à le lire tout entier. Ce ne fut pas sans fruit; car, à son retour et le lendemain de son arrivée, il acheta une Bible complète, qu'il plaça dans son bagage comme l'objet le plus précieux. Depuis lors, il a dit à la personne de laquelle nous tenons ces détails: « Mes habitudes sont complétement changées; autant il y avait de frivolité dans mon esprit et de dissipation dans ma vie, autant il y a maintenant de sérieux dans mon âme et de régularité dans ma conduite. Lorsque je suis dans la voiture, au lieu de prendre part aux conversations futiles et bien souvent scandaleuses par leur impiété, qui se tiennent autour de moi, je lis en silence mon Nouveau Testament, et, pendant le séjour que je fais dans les villes, après m'être occupé tout le jour des affaires de mon patron, le soir, au lieu de fréquenter les lieux publics, où l'on joue et où l'on blasphème, comme c'était mon habitude auparavant, je m'enferme dans ma chambre, et j'y lis, des heures entières, avec bonheur et avec joie, des chapitres de ma chère Bible, dont les *enseignements,* comme le dit le psalmiste, *restaurent l'âme, réjouissent le cœur et éclairent les yeux.* » Si ce jeune homme

n'a pas abandonné son église pour entrer dans la nôtre et devenir protestant, il est devenu, ce qui vaut mieux encore, sincèrement *chrétien.* »

CORRESPONDANCE.

Sur un mot de notre dernier Numéro.

Monsieur,

Permettez à un de vos abonnés, de relever une expression qui doit avoir péniblement frappé plus d'un lecteur, dans l'article de la dernière Feuille Religieuse intitulé : « Bonheur du pardon. » — On y lit :

« Combien d'hommes n'y a-t-il pas, qui marchent endormis
» tant que la route est droite et unie, et auxquels il faut,
» comme à David, le bonheur d'une chute profonde, pour
» s'éveiller et pour sentir les morsures du remords! »

Le bonheur d'une chute profonde!!! Sans doute Monsieur, que si vous aviez su (comme je puis avoir l'honneur de vous le certifier, pour avoir comparé la traduction avec le texte allemand) que le mot de *bonheur* est uniquement du fait du traducteur et ne se rencontre point dans la phrase correspondante de l'original, vous auriez trouvé équitable, de ne pas laisser au célèbre Tholuck la responsabilité d'une expression aussi étrange que dangereuse, et de renvoyer cette responsabilité au traducteur de ses méditations, tout en rendant un juste hommage aux droits que M. Sardinoux s'est acquis d'ailleurs à la reconnaissance du public de langue française.

Si je me permets de qualifier de *dangereuse* l'expression que j'ai cru devoir relever, c'est qu'il me semble qu'elle fournit au pécheur, qui ne se sent pas assez pénétré de l'horreur du mal, ou se croit trop faible pour rentrer dans la bonne voie, même en invoquant le secours de Dieu, qu'elle lui fournit, dis-je, un sophisme dont il ne sera que trop tenté de se prévaloir dans certaines circonstances, pour se plonger toujours plus avant dans le vice, en se *disant,* (peut-être sans le *croire*) qu'il peut au moins espérer par là d'en venir à éprouver enfin ses remords salutaires, qui seront propres à acheminer sa conversion.

Si vous n'envisagez pas la chose ainsi, et que vous jugiez,

Monsieur, qu'il y ait une explication *satisfaisante* à donner à la phrase en question, cette explication ne devrait-elle pas trouver place dans le plus prochain numéro de la Feuille Religieuse? Mais si, au contraire, vous la regardez, ainsi que moi, comme évidemment dangereuse, ne serait-il pas convenable de la signaler comme telle à vos lecteurs et de la condamner ouvertement?

Veuillez recevoir l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur,

4 novembre 1844. Un abonné à la Feuille Religieuse.

Réponse.

Quoique l'auteur de cette lettre ait, malgré nos sollicitations précédentes, gardé à notre égard un anonyme qui nous met plus ou moins dans l'embarras; nous avons néanmoins envers lui un triple sujet de reconnaissance :

d'abord pour avoir rectifié la traduction de Tholuck en nous apprenant que le mot « bonheur » ne se trouve pas dans l'original;

ensuite pour avoir signalé un abus révoltant du passage incriminé, et prémuni contre d'aussi *dangereuses* conséquences, si quelque lecteur de la Feuille Religieuse ou des ***Heures de recueillement*** était jamais tenté d'y tomber;

enfin pour avoir provoqué de notre part une explication qui, en effet, nous paraît nécessaire.

Nous l'avouons, ce mot nous avait nous-mêmes choqués, et en corrigeant les épreuves, nous avons eu, comme on dit, la plume levée pour substituer le mot de « malheur » à celui de « bonheur » qui fait l'objet de la critique. Si nous nous en sommes abstenus, c'est uniquement par la répugnance que nous éprouvons à changer une citation, surtout quand elle est donnée comme spécimen d'un ouvrage. — Restait sans doute le parti de ne pas reproduire la méditation de Tholuck. Mais il nous semblait fâcheux, pour un seul mot, d'en priver nos lecteurs; d'autant plus que ce mot n'est pas tout-à-fait nouveau dans le langage de l'Eglise chrétienne: il a dû rappeler à quelques lecteurs, comme à nous, le célèbre: ***Felix culpa***[1]!

[1] « Bienheureuse faute! » expression qu'un hymne latin de l'Eglise romaine applique à la chute d'Adam, parce qu'elle a été l'occasion du don le

d'un hymne catholique, bien plus hardi et bien moins justifiable, à nos yeux, que l'expression de M. Sardinoux. Au reste, nos craintes quant à cette expression, se rapportaient au scandale que pourraient en prendre quelques chrétiens jaloux, comme ils doivent l'être, de l'honneur de l'Evangile, plutôt qu'à l'abus monstrueux que redoute notre correspondant [1].

Quant à « l'explication *satisfaisante* » de ce mot, qui nous est demandée, nous croyons qu'il pourrait y en avoir une, sans que l'expression cessât nécessairement pour cela d'être « étrange et dangereuse, » lorsqu'elle est isolée de cette explication. Et nous croyons en effet qu'il y en a une; car autrement l'insertion de cette phrase serait un fait injustifiable de notre part. — Un homme est atteint d'une maladie dangereuse dont le germe caché le mine à son insçu; il ne veut pas la reconnaître, il la nie et repousse en conséquence tous les remèdes qui pourraient le sauver. Si, dans cette position, il survient une crise assez caractérisée pour ouvrir les yeux du malade et le forcer de recourir au remède curatif; si, par cette manifestation sensible de la maladie qui ravageait déjà son corps, il peut être amené à la guérison, la crise qui est en soi-même une aggravation du mal, n'est-elle pourtant pas devenue un bien par ses suites? Le malade qui en a souffert, ne le pensera pas, peut-être; mais son médecin et ses amis, en porteront ce jugement-là. Eh bien! il en est de même du pécheur qui ne reconnaît pas la corruption qui le dévore : s'il tombe dans un péché criant qui manifeste les pensées de son cœur, c'est un mal en soi, c'est une aggravation de son état de péché; mais il peut entrer et il est souvent entré dans les plans de cette sagesse adorable qui tire le bien du mal, de se servir de ces chutes pour réveiller la conscience d'un pécheur, et, par suite, l'amener aux pieds de Jésus. Une chute, dans ces cas là, ne doit jamais cesser d'être pour le coupable le sujet d'une humiliation et d'un repentir profonds; mais si elle l'est en effet, elle peut avoir les *résultats* les plus heureux,

plus inappréciable que Dieu ait fait à l'humanité, celui de son Fils unique pour Sauveur. — La même expression avait déjà été employée par St. Augustin dans un sens beaucoup plus rapproché du nôtre.

[1] Remarquez d'ailleurs que l'abus redouté reposerait bien moins sur le mot *bonheur* que sur celui qui précède : *il faut* etc.; car même en lisant, comme nous l'eussions désiré : « Il leur faut le malheur d'une chute profonde, » les pécheurs aveuglés que suppose notre correspondant, pourraient en faire le même abus. Et nous présumons cependant, que le « il faut » est bien de Tholuck.

témoin celle de Simon Pierre ; et ce n'est que dans ce sens, nous voulons dire par ses suites, qu'il est possible de l'appeler heureuse. Bien plus, elle ne le serait pas, et ne saurait jamais l'être, si elle n'était avant tout et en soi, pour le coupable, la source d'une amère douleur.

PARDON DES INJURES.

Nous aimons à signaler les vertus chrétiennes partout où nous les trouvons, espérant qu'elles sont des symptômes de la vraie vie de Dieu dans les âmes. Mais nous nous faisons surtout un devoir et un plaisir de les publier quand elles se rencontrent au milieu de cette Eglise romaine, dont nous sommes quelquefois appelés à relever les erreurs, et qui, par ses déplorables superstitions, oppose tant d'obstacles au développement de la foi vivante et efficace. Nous nous empressons donc d'insérer le trait suivant, qu'un de nos correspondants a bien voulu nous transcrire.

Roch François *Leccia*, habitant de l'île de Corse, avait un fils unique âgé de 14 ans et qui donnait les plus belles espérances. Cet enfant avait pour compagnon d'école un jeune homme nommé *Padovan*. Il y avait rivalité et jalousie entre les deux écoliers. Un jour, les deux enfants étaient à répéter leurs leçons chez le desservant de la commune ; ce dernier se trouvait hors de chez lui. Par malheur, un tiroir du secrétaire renfermait un pistolet. Tout-à-coup une forte détonation se fait entendre : François venait de recevoir un coup de pistolet dans le devant de la gorge ; et quelques moments après il expirait.

Padovan fut arrêté aussitôt par la gendarmerie ; et le père du défunt plongé dans les angoisses les plus cruelles, ne s'occupait qu'à rendre les derniers devoirs à ce fils chéri. Se trouvant sur la place avec toute la population au moment où la gendarmerie conduisait Padovan à Ajaccio, capitale de l'île, Leccia s'avance ; mais le premier craignant quelque intention hostile, le fit reculer. Leccia avec un air calme, le rassura. « Je veux seulement baiser les mains et les pieds du meurtrier de mon fils, » dit-il. En effet il se jeta à genoux, lui baisa les mains et les pieds au milieu des applaudissements d'une population entière.

Ce même jour il pria le père du meurtrier de son fils, de venir manger la soupe chez lui, invitation qui fut acceptée avec cordialité.

Leccia a été ensuite assigné par devant le tribunal d'Ajaccio pour déposer contre Padovan. Il s'est borné à dire qu'ayant pardonné, il suppliait la justice de mettre en pleine liberté le meurtier de son malheureux fils. Padovan n'a été condamné qu'à deux mois de prison [1].

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE. *Paris*. On a souvent déjà appliqué, dans les Eglises évangéliques, le mode de pourvoir aux œuvres de charité, si efficacement mis en usage dans l'Eglise romaine; celui de souscriptions à un sou par semaine, qui est à la portée de tous, et qui, réalisé sur une grande échelle, procure à la Société pour la progagation de la foi (catholique) dont le siége est à Lyon, de quoi répandre son activité dans tout le monde. Il est vrai qu'il n'y a pas dans nos églises cette unité extérieure et par-là même cette centralisation d'efforts, qui rend si frappants les résultats de la société papiste. Néanmoins, nous croyons que l'on ne doit point se lasser d'employer ce moyen au service de la vérité. Dans les réunions religieuses de l'année passée, un homme bien connu par son active philanthropie, proposa d'en faire une mesure générale parmi les protestants français; et cette idée, bien qu'elle n'ait pas trouvé le terrain préparé pour une application générale, a du moins été relevée par un petit nombre d'amis chrétiens qui ont tenté la chose parmi leurs relations. C'est ainsi que cette petite association a, sans qu'il y paraisse, recueilli dans le premier trimestre 791 fr., et dans le second 898 fr. Ces produits sont partagés par égales portions entre la société évangélique de France, et celle des Missions évangéliques de Paris. Le comité qui a entrepris la collecte à un sou par semaine, publie tous les trois mois un bulletin où il fait connaître les faits les plus importants de ces deux sociétés, et qui est remis sans frais à tous les souscripteurs. Le dernier de ces bulletins annonce que près de 7000 fr. ont ainsi été recueillis pendant les 18 premiers mois de la collecte. Le comité offre tous les

[1] Tiré du journal *Le Progressif de la Corse*.

renseignements nécessaires, ainsi que des listes lithographiées et le Bulletin, à tous ceux qui, en se constituant collecteurs, voudraient prendre part à son œuvre[1].

BONHEUR DE SE RETIRER VERS JÉSUS.

Heureux vers toi, Jésus, qui revient à toute heure,
Qui repose à l'abri de ton immense amour,
Qui, gardé par ton bras, dans ta grâce demeure,
Et sent grandir sa vie et sa paix chaque jour!

—

Heureux, qui, des remparts de sa haute retraite,
Triomphant, peut voir fuir ses ennemis vaincus,
Dont les rudes assauts ont trouvé toute prête,
Pour rompre leurs efforts, ta main droite, ô Jésus!

—

Heureuse la brebis que ta douce houlette
Conduit des frais ruisseaux aux parcs toujours herbeux,
Loin des lieux où le loup sur le troupeau se jette,
Où glisse en longs replis le serpent venimeux.

—

Heureux serai-je donc! car ta grâce fidèle
Au pécheur qui te cherche, ouvre toujours les bras.
Je me viens retirer à l'abri de ton aile,
Adorable Sauveur; et tu m'y recevras.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

CATÉCHISME HISTORIQUE ou leçons élémentaires sur l'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament, par demandes et par réponses; avec une carte de la Terre sainte. Arrangé et publié par L. Gauthey, past., Directeur des écoles Normales du Canton de Vaud. Lausanne 1844, librairie de G. Bridel; etc. Un vol. de 108 pag. in-12. Prix 4 ½ batz broché; 5 batz cartonné.

Nous devons déjà à un autre pasteur de ce canton, M. Morel, une bonne histoire sainte, tirée presque textuellement des Livres révélés.

[1] A la suite du séjour de M. Lacroix au milieu de nous, des souscriptions du même genre, à ½ batz par semaine, ont été ouvertes au milieu de nous, en faveur des missions; et nous connaissons plus d'une dame chrétienne qui recueillent ainsi de 80 à 100 livres de Suisse chacune tous les six mois. Rien n'empêche donc que cette mesure qui tend à se généraliser en France, ne soit adoptée de même chez nous.

Le petit cathéchisme que nous annonçons aujourd'hui est un complément nécessaire du premier, et doit servir, dans l'intention de l'auteur, à faire répéter aux enfants ce qu'ils auront appris, soit dans l'Abrégé, soit dans la Bible elle-même. Quant à l'exécution, nous pouvons nous en fier à M. Gauthey, qui connaît mieux que personne les besoins de nos écoles primaires et l'importance de l'enseignement religieux[1].

Prières chrétiennes à l'usage des familles. — Prières du matin; 3me édition, augmentée de prières et courtes méditations à l'usage des malades. Paris 1844, Delay; etc. Un vol. de 220 pag. in-8°. — Prières du soir. Paris 1840, mêmes adresses. Un vol. de 222 pag. in-8°. Prix des 2 volumes 4 fr. soit 28 batz. — Les prières et méditations à l'usage des malades se vendent à part; une brochure de 40 pages in-8°. Prix 50 cent. soit 3 ½ batz.

Ce recueil, annoncé déjà deux fois dans ces feuilles, se recommande par cela seul qu'il trouve un si grand nombre d'acheteurs. Les prières qui le composent, ont été réellement préparées pour le culte d'une famille; ce qui leur donne plus de vie et moins de vague qu'il n'arrive le plus souvent dans cette sorte de composition.

Précis de l'histoire de l'Eglise d'Ecosse, suivi de détails sur la formation de l'Eglise libre et sa séparation de l'état en 1843, par Marc Wilks. Paris 1844, Delay; etc. Un vol. de 204 pag. in-8°. Prix : 4 fr. soit 28 batz.

L'église presbytérienne d'Ecosse fut dès son origine une des plus pures et des plus vivantes de la réformation; mais elle a pris, entre toutes, une importance bien plus grande encore, depuis que, sans rien changer à sa constitution antique, elle est entrée dans une voie de liberté qui peut lui imprimer un nouvel essor. A ce double égard le livre que nous annonçons sera recherché de tous ceux qui s'intéressent aux destinées de l'Eglise. Ils voudront connaître avec plus de détails l'origine et les premiers pas de cette Eglise libre qui semble avoir pris pour devise ces paroles citées par le Dr Chalmers : « Nous avons voulu obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Et ils s'empresseront d'étudier aussi toute l'histoire d'une église qui après 3 siècles d'existence, a retrouvé encore assez de vigueur et de foi pour être capable d'un si beau dévouement.

[1] L'auteur nous prie d'indiquer ici quelques fautes qui se sont glissées dans l'impression de l'ouvrage, et qu'il est très-important de corriger :
Page 26, ligne 2, sa femme, *lisez :* ses femmes
39, — 22, Elkana, *lisez :* Anne
48, — 1, (page et note) Samarie, *lisez :* Sichem.
93, ligne 14 et page 94, ligne 15, Jésus *lisez :* Joses.

IMPRIMERIE DE BONAMICI ET COMPAGNIE, SUCCESSEURS DE MARC DUCLOUX.

N° 31. — 1844. Du 24 Novembre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : *Missions évangéliques.* VII. Océanie. Nouvelle-Zélande ; fin. — *Variétés.* Un évangéliste Indou ; avec vignette. — *Nouvelles diverses.* Orient ; Nestoriens. — *Bulletin bibliographique.* Vie de Zeisberger. Appels de Dieu à Israël.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VII. OCÉANIE — NOUVELLE-ZÉLANDE.

(Fin.)

Après avoir présenté, dans un article précédent, les traits généraux de l'œuvre de Dieu à la Nouvelle-Zélande, nous puiserons aujourd'hui dans les journaux des missionnaires quelques données et quelques faits particuliers sur les principales stations. Nous conserverons le plus souvent les paroles des missionnaires eux-mêmes.

District du nord. C'est le plus exposé aux dangers qui accompagnent la colonisation des Européens. — La *Baie des Iles* possède à elle seule cinq stations, entr'autres : *Paihia*, où l'Evangile fait dans les cœurs des progès encourageants. Près de 300 communiants composent l'église ; le culte est fréquenté par un grand nombre d'auditeurs. *Waimate,* où la mission vend la ferme qu'elle y possédait, les moyens de subsistance devenant plus abondants. On peut espérer que les indigènes ne succomberont pas devant la civilisa-

tion des colons. Quoiqu'ils aient fort à faire sous ce rapport, ils ont le courage d'entreprendre ce qu'il faut et un grand désir d'acquérir les connaissances que possédent les Européens. *Kerikeri*, où règne une profession générale de christianisme; mais c'est un des lieux qui ont le plus souffert de l'arrivée des colons. La mission a imprimé, à la Baie des Iles, la Liturgie dont les Indigènes aiment surtout la partie qui renferme les Psaumes, puis les livres de l'Exode, d'Esaïe et d'autres ouvrages. — Partout le Saint Livre est reçu avec une reconnaissance et une joie, dont la vivacité n'est égalée que par la tristesse de ceux qui ne peuvent l'obtenir. On jugera de l'importance qu'ils y attachent par le fait que, quelques jours après l'avoir reçu, ils apportèrent en argent et en pommes de terre pour la valeur de 24 liv. sterl., comme une marque de leur gratitude envers la Société biblique. Ce trait n'est qu'un exemple de ce qui se passe en beaucoup de stations. — Le missionnaire Warren *d'Hokianga* écrivait : « Dans cette vallée, il y a toute apparence que la cause du romanisme sera dans peu réduite à rien; car les gens qui s'y étaient attachés, l'abandonnent de jour en jour. Quelques-uns d'entre eux ont commencé à suivre nos services. A peine se passe-t-il un jour sans qu'il en vienne à notre station une bande de 5 ou 6, qui arrivent dans le dessein exprès de s'entretenir avec moi sur des sujets religieux et de demander des livres. C'est au don de la Société biblique britannique et étrangère, que j'attribue, sous la bénédiction de Dieu, le déclin rapide du papisme dans ce quartier. Les prêtres ont essayé de détourner le peuple de lire le Nouveau Testament; mais ils n'ont pu. L'esprit des indigènes s'est éclairé, et ils commencent, en conséquence, à ne voir les prêtres et leurs pratiques superstitieuses qu'avec aversion. » — Le missionnaire Taylor de Waimate peint d'une manière frappante, dans le passage suivant de son journal, le contraste de ce qui existe actuellement dans la contrée avec son état antérieur : « Le 6 décembre, dit-il, je fus chargé du service religieux pour les indigènes à Waimate. Cinq cents auditeurs prirent place dans la chapelle; mais comme elle pouvait à peine contenir la moitié des assistants, nous fîmes le service en plein air, à l'ombre de la tour. Le spectacle était intéressant. La congrégation se forma en rangs le long de la pente de la colline sur laquelle l'église est bâtie. Dans le lointain on voyait une plaine fertile qui se dirige vers la base du Pukenin, volcan éteint dont les éruptions ont

donné naissance à cette charmante plaine. Je contemplais la contrée en réfléchissant combien les voies du souverain Créateur sont admirables! Quel spectacle horrible, lorsque le volcan était en pleine activité, qu'il vomissait ses flammes effroyables, et lançait en l'air les énormes quartiers de rochers enflammés qu'on voit encore aujourd'hui parsemés sur le sol comme des monuments vivants des temps anciens! Le bruits des éruptions et la fumée épaisse qui s'entremêlait avec les flammes, devait remplir d'effroi. Et cependant le Seigneur a changé cette scène de désolation en une plaine unie et agréable. Mais quelque étonnant que soit ce changement, il est moins grand que celui qui s'est opéré parmi les habitants; il ne peut lui être comparé. Satan y avait établi son règne : ils ne reculaient devant aucun crime, quelque grand qu'il fût; la terre même que nous foulions aux pieds avait été souillée de sang, et bien près de nous se trouvait un charmant bocage qui servait autrefois à l'accomplissement des cérémonies païennes; même à chaque pas on y rencontrait les traces d'ossements humains à moitié réduits en poudre. Maintenant tout est passé; Satan a été *jeté dehors*. Mille personnes qui étaient autrefois des cannibales et des sauvages cruels, se trouvaient vêtues et assises à nos pieds dans un esprit plein de douceur pour entendre la Parole de vie; dans le nombre des auditeurs on comptait ceux-là même qui avaient le plus activement pris part aux derniers troubles[1]. Certainement ceci est merveilleux, certainement la parole du Seigneur a été accomplie : *Je serai exalté parmi les nations*. Je distribuai ensuite la Cène à 487 indigènes et à 3 Européens. »

[1] Une veuve, Mme Robertson, habitait, avec trois enfants et un domestique âgé, une petite île de la Baie des Iles, en vue de la station missionnaire de Tepuna. *Maketu*, jeune chef âgé de 20 ans, fait un jour une descente dans l'île, tue avec un atroce sang-froid les cinq membres de cette famille, s'empare de ce qui lui convient et met le feu à la maison. Saisi par les autorités anglaises établies depuis peu à la Thamise, il y fut jugé après les débats ordinaires et condamné à mort. Mais les indigènes qui n'avaient pas encore bien compris les intentions des Anglais envers eux, et qui ne se formaient aucune idée du système judiciaire des nations civilisées, manifestèrent une vive inquiétude et même des intentions hostiles, soit envers le gouvernement anglais, soit envers l'ensemble des Européens. On put craindre un instant une guerre civile, qui eût pu devenir une guerre d'extermination. Un mois après le crime, eut lieu à Paihia, une réunion générale de toutes les tribus, qui, par la bonté de Dieu et l'influence de l'Évangile, eut une issue favorable; après avoir examiné le fait, les indigènes approuvèrent, comme légitime, l'exécution du meurtrier, dont le crime d'ailleurs était de la dernière évidence; sur quoi tout rentra dans la paix.

Quartier du centre. A *Waikato*, les Nouveaux Testaments nous sont arrivés en aussi bon état que s'ils sortaient de chez le relieur. J'en voudrais encore une caisse pareille à celle que j'ai reçue ; car les indigènes en ont demandé, non-seulement pour eux, mais aussi pour leurs enfants et leurs amis. Quand ils eurent été prévenus qu'ils pourraient avoir des livres, beaucoup se mirent à apprendre à lire et à lire bien, afin d'en obtenir. Ils ont autant de facilité que les Européens et plus de persévérance. Du reste, leur état religieux, ici, est celui des Laodicéens. Ils ne se sentent pas *pauvres, misérables, aveugles et nus.* Dans le culte, ils ont encore une contenance hautaine, quoiqu'ils mettent de l'intérêt à s'enquérir du sens de certains passages de l'Ecriture. Nous sommes rarement interrompus par des exclamations telles que celles-ci : *O Dieu, sois appaisé envers moi! Que ferai-je pour être sauvé?* — Au 31 mars 1842, la Société des missions comptait dans ce quartier 1575 personnes assistant aux assemblées du culte. Trois seulement étaient tombées en faute de manière à devoir être reprises aucune n'était passée au papisme. Quatre chapelles y avaient été bâties par les indigènes, à leurs propres frais. — A *Rotorua*, localité très-pauvre, le culte compte 1000 assistants. La jeunesse est pour nous. Ils sont très-soigneux de leurs Nouveaux Testaments ; non-seulement ils les tiennent dans une fourre, mais encore, à l'aide de certains crochets, ils ne les laissent s'ouvrir que justement ce qu'il faut pour lire, afin de les ménager. — A *Waikato*, nous nous apercevons aussi des effets fâcheux de la colonisation. L'Evangile en prépare la possibilité ; mais il lui faut un certain temps. Notre peuple a été brusqué dans son développement par l'arrivée subite de tant de colons. J'avance dans la traduction de l'Ancien Testament, et je prépare une grammaire. Nous avons baptisé dans l'année 345 personnes, dont 253 adultes. — A *Hauraki* et aux environs, 1740 indigènes assistent au culte. On vient d'y construire une chapelle pour 500 personnes. Les mauvaises coutumes subsistent plus ou moins dans le peuple ; mais on ne les justifie plus. Les chefs les plus sauvages semblent n'attendre qu'une occasion de se rendre, sans compromettre leur faux point d'honneur. — On a vu à *Waikanui*, les chefs d'une tribu auparavant ennemie, offrir en signe d'amitié à leurs anciens adversaires, une pièce de bois pour la construction d'une chapelle. — La station de *Tauranga* s'accroît en disciples et en maîtres indigènes. Nous avons là 400

membres de l'Eglise, et à *Matamata* 472. Ce dernier lieu a été témoin d'une délivrance remarquable accordée par la puissante main de Dieu à l'un de ses plus humbles adorateurs. Une pauvre femme esclave avait appris à le connaître en Jésus; mais elle appartenait à un maître si ennemi de l'Evangile, qu'un jour qu'il la vit prendre le chemin du *pa* chrétien où elle voulait aller se réunir aux fidèles, il chargea son fusil et lâcha sur elle une balle qui entra par le derrière du cou et ressortit par le devant de l'épaule. Elle tomba sans connaissance, et le cruel sauvage, jugeant qu'elle allait mourir, la traina vers une ancienne fosse à légume, où il la jeta; après quoi il acheva de remplir la fosse de terre et de débris de pieux, jusqu'à ce que la pauvre femme fût, à la lettre, ensevelie. En tombant dans la fosse elle avait repris connaissance; mais le choc d'un des pieux jetés sur elle la lui fit perdre de nouveau. Toutefois dans la nuit elle revint à elle-même, et sentant peser sur elle cet énorme poids, elle ne savait, selon ses propres paroles, si elle était encore dans ce monde ou dans un monde inconnu. Après s'être longtemps débattue, elle parvint à se dégager de dessous les pieux, et à gagner un recoin de la fosse qui était resté libre. Ces mouvements firent tomber la terre qui remplissait les interstices des pieux, et à force de peine elle parvint à se glisser entre deux d'entre eux jusqu'à la surface du sol. Elle fit un nouvel effort pour atteindre le village chrétien où elle trouva secours et protection, et où sa délivrance excita l'étonnement, ainsi que les actions de grâces de tous les frères. Le moins surpris ne fut pas le maître de cette pauvre femme, quand il apprit qu'elle vivait. Les indigènes chrétiens lui firent comprendre que puisqu'il avait, dans son intention du moins, tué et enseveli son esclave, il n'avait plus aucune prétention à faire valoir sur elle; il y renonça, en effet, et dès lors elle est demeurée, libre, avec les habitants du pa chrétien.—L'un des missionnaires a fait dans l'intérieur une tournée de plus de 160 lieues pour prêcher, instruire, examiner les catéchumènes; et il en a baptisé 269, dont 190 adultes qui sont bien au fait des doctrines vitales du christianisme. M. Ashwel, du consentement et aux frais de ses frères indigènes, a aussi fait une tournée d'évangélisation dans l'intérieur, des sources du Waikato jusqu'à la pointe méridionale de l'île, et il a pu proclamer l'amour du Sauveur à 32 *pa* ou villages, dans la plupart desquels la majorité des habitants se réunissent habituellement pour le culte. M. Maunsell de Waikato

eut une fois à se rendre, durant la saison des neiges, jusqu'au lac Taupo, à 20 lieues environ au midi du lac Rotorua. « D'abord, dit-il, je ne pus trouver de guides; aucun ne se souciait d'aller si loin dans une saison si avancée. Il me vint à l'esprit (car je commençais à être inquiet de ne pouvoir faire cette course) de leur offrir un Nouveau Testament; aussitôt 2 ou 3 guides se présentèrent. Le livre fit plus que l'argent. Le sol et le lac sont évidemment des produits volcaniques: ses rives sont généralement sombres, abruptes et stériles. Le mont Tongariro qui s'élève au sud, perpétuellement couvert de neiges, porte à son sommet un cratère qui recommence à être en activité. L'ensemble présente un coup d'œil magnifique.

Quartier de l'est. Le réveil qui s'y était manifesté a été durable. Le travail nécessaire pour satisfaire à tous les besoins augmente par cela même, et d'autant plus encore qu'il faut faire face au papisme qui a choisi ce lieu pour un de ses principaux points d'attaque. Nous avons 12 à 14 journées de chemin à faire pour aller d'une extrémité à l'autre de cette partie du pays. D'aussi longues courses ne peuvent se renouveler fréquemment. Aussi la Société a-t-elle senti la nécessité d'augmenter le nombre de ses ouvriers. Les idoles et les superstitions sont mises de côté, ainsi que la guerre. Tel est, chez ces tribus, le désir de s'instruire, que 8000 personnes s'assemblent le dimanche dans les divers lieux de culte. Ils viennent des extrémités de la Baie de Haukes pour avoir des livres, et sont toujours prêts à les payer; souvent pour se les assurer, ils les paient à l'avance. On a vu, en une seule année, 1,400 catéchumènes se faire instruire, 878 adultes être reçus dans l'Eglise (entre lesquels se trouvaient les principaux chefs), et 363 enfants recevoir le baptême avec leurs parents: nul adulte n'a été admis qu'il n'ait fait une profession claire des vérités de l'Evangile. La conduite de ceux qui ont embrassé le Christianisme est satisfaisante. Plus la communauté chrétienne s'étend, plus il est indispensable qu'elle reçoive une instruction supérieure à celle que peuvent donner les maîtres d'école indigènes, et qu'il soit établi des moyens réguliers d'arranger leurs petits différends[1]. On peut apprécier le zèle des maîtres indigènes par les progrès de l'Evangile dans

[1] Tels que ceux qui s'élèvent entr'eux quand les porcs de l'un font invaon dans les champs d'un autre; etc.

leurs postes respectifs. Ils ont 3,200 auditeurs à Waiapu et Tokomaru; 2,530 à Uaüa et Turanga; 2,950 à Tablecap, Wairoa et Ahuriri. On retrouve dans tous ces lieux les mêmes effets produits par l'arrivée de la Bible. Les indigènes désirent fort de se procurer des vêtements européens, mais beaucoup plus encore le Nouveau Testament. Quelques-uns l'ont payé, sans pouvoir le lire eux-mêmes. « Fournissez-nous » des livres, disaient d'autres, et nous nous joignons à vous. » L'effort des missionnaires papistes se brise devant la puissance de l'Ecriture. A Turanga, un parti de romains a quitté sa croyance; la plupart sont candidats au baptême protestant.

Quartier du sud. — *Kapiti* ou *l'Ile de l'Entrée*[1]. Voici l'origine de cette station : Un naturel, nommé Ripahan ou Matahan, qui avait reçu les principes du Christianisme à Paihia, était revenu auprès de ses amis à Rotorua. En 1827, il visita Kapiti, où il s'employa activement à répandre la connaissance de l'Evangile. En septembre 1839, le principal chef demanda des maîtres à la Baie des Iles. Un autre indigène, baptisé sous le nom de Richard Davis, arriva aussi vers le même temps, sur les côtes du détroit de Cook. Le missionnaire Hadfield leur fut accordé. « En arrivant, raconte-t-il, je trouvai les deux principales tribus en guerre. L'une voulait la paix et l'Evangile; l'autre le contraire. J'obtins une suspension d'armes. Je pris le parti, pour éviter des jalousies, de demeurer, une semaine chez l'une des tribus, et une semaine chez l'autre. La tribu pacifique fit de remarquables progrès. Au bout de peu de temps, j'eus 500 personnes au culte, 100 à l'école, et beaucoup de gens, sans y venir, apprirent à lire au moyen de fragments de livres ou de manuscrits qu'ils s'étaient procurés. L'autre tribu ne montra longtemps que de l'opposition. Néanmoins, petit à petit, nous eûmes accès auprès des jeunes gens, et j'obtins, à Otaki, jusqu'à 200 auditeurs. Les écoles vont bien. J'ai fait des tournées sur la côte jusqu'à Port-Nicholson. Aucun missionnaire n'avait passé par là. Le peuple venait en foule pour entendre ce que j'avais à lui annoncer, et mon âme était sans cesse rafraîchie en voyant leurs besoins et leur désir. » — Une lettre subséquente ajoute : « Les vieilles superstitions disparaissent et n'ont que peu de défenseurs. Les adorateurs de leur ancienne divinité Atua,

[1] Appelée probablement ainsi, parce qu'elle est en effet à l'entrée occidentale du détroit de Cook, qui sépare les deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande.

ne font plus leur culte qu'en secret. Dans les deux tribus, on peut s'apercevoir, de mois en mois, qu'on écoute plus attentivement la Parole. La guerre a tout-à-fait cessé, et les chefs des deux tribus, ennemis à mon arrivée, se visitent sans crainte ni soupçon. Les naturels s'enquièrent des choses du ciel; mais j'ai soin de ne baptiser que ceux qui donnent des marques de foi et de repentance. J'ai établi 18 écoles, où s'instruisent 600 adultes et enfants. En décembre dernier, je visitai des gens de l'une de nos tribus qui habitent de l'autre côté du détroit. Ils me reçurent bien. Ils s'étaient bâti, avec assez de soin, quelques lieux de culte dont l'un a 60 pieds de long. Six mois auparavant, j'y avais établi des écoles; 80 adultes les fréquentent. Ces gens désirent fort d'avoir un missionnaire. » — *Port-Nicholson* et *Waikowaité*, sont des stations faibles encore. *Cloudy-Bay* est déjà florissante, et compte jusqu'à 2000 auditeurs.

District Occidental. *Wanganui*, la plus méridionale des stations sur cette côte, fut fondée par M. Mason, qui y arriva en juin 1840 et fut bien reçu. « Ce lieu, dit-il, tire son nom de la rivière, qui a dix minutes de large; ainsi que la plupart des rivières de cette île, elle a une barre à son embouchure, où l'on ne trouve que deux brasses et demie d'eau à haute marée. Quarante minutes en amont, se voient sur les deux rives des huttes d'indigènes. C'est au milieu de ces huttes que nous demeurons, M. Matthieu sur la rive nord de la rivière, moi sur la rive sud. En remontant le fleuve, j'ai vu de grands villages, et dans quelques-uns des chapelles. Partout on m'écouta avec attention, quand j'annonçai Jésus, le chemin et l'auteur du salut. J'ai employé beaucoup de temps à visiter les indigènes dans toutes les directions. Outre mes services, ordinaires, je dois surveiller 13 chapelles qui ressortissent à ma station, et 3 autres qui se construisent. Elles reçoivent, en tout, environ 1,800 auditeurs; 15 écoles sont fréquentées par 900 personnes de tout âge. Le peuple est bien disposé. Malheureusement des colons y ont établi deux guinguettes et introduit l'usage des liqueurs. Jusqu'à ce jour les naturels ont peu cédé à la tentation; mais ici il n'y a point de police pour réprimer ceux qui aiment le désordre. Nous avons eu aussi à souffrir plus ou moins de deux attaques des gens de Taupo. » — Les indigènes ont élevé une nouvelle église en briques, qui peut contenir 600 personnes; elle fut construite sous la direction de M. Mason, que Dieu a dès-lors retiré de ce monde.

Taranaki-du-nord est une station fondée au sein d'une colonie européenne; elle s'accroît de jour en jour d'européens et d'indigènes; elle comprend une œuvre zélandaise et une œuvre anglaise; la première est souvent entravée par la seconde. *Taranaki-du-sud* a déjà une population nombreuse; mais c'est une œuvre naissante à tous égards.

« Arrivés à *Kawia*, dit le missionnaire Waterhouse, nous ressentîmes un fort tremblement de terre, auquel la contrée paraît être exposée. Ici et à *Mokau*, plusieurs personnes ont abandonné la profession de l'Evangile. Il y a, d'autre part, des encouragements. Les néophytes étudient soigneusement la Parole de Dieu, et il règne parmi eux un grand désir de se la procurer. La vérité connue est généralement pratiquée. »

« Une journée de marche, continue M. W., nous conduisit à *Aotea*, où la culture de la terre frappe agréablement la vue. Le soir nous nous rassemblâmes dans la chapelle avec les indigènes. Je leur racontai ce que j'avais vu de l'œuvre de Dieu dans d'autres îles, les pressant d'embrasser l'Evangile, de donner leurs cœurs à Dieu, et les assurant que nous désirions avec ardeur les voir heureux dans leur âme, propres dans leurs personnes, industrieux dans leurs habitudes, à l'aise dans leurs maisons et affectionnés aux missionnaires. » — Ce poste est d'une grande importance. M. Turton, qui y est stationné, écrivait dès-lors : « Notre station est, je pense, une des plus paisibles et des plus ramassées de toute la mission. Nous n'y sommes pas troublés par l'invasion d'européens immoraux, si ce n'est quand ils passent pour se rendre à leur destination d'Aukland. Nous avons 11 villages ou hameaux, situés des deux côtés de la baie, qui a trois lieues de large à l'entrée. Elle abonde en bancs de sable que la basse marée laisse à nu. Les collines boisées qui la ceignent, offrent une vue romantique, excepté d'un côté où s'étend une plaine ondulée, couverte de fougère. Les indigènes sous nos soins, au nombre de 900, se conduisent d'une manière satisfaisante. J'ai fait en octobre une course au travers des bois et des rivières, souvent par des torrents de pluie. Le soir, en arrivant, nous dressions un abri, faisions un feu assez grand pour que la pluie qui tombait à verse ne pût l'éteindre; et devant le feu, mais sous le couvert, assis sur des fougères humides, nous restions avec les naturels jusqu'à 11 heures à causer, chanter, prier, prêcher et répondre à cent questions sur des sujets bibliques; ou bien, si nous trouvions un village, mieux

abrités, nous restions presque toute la nuit, occupés à ces mêmes choses. La nuit est le meilleur moment pour parler aux Nouveaux-Zélandais; c'est alors qu'ils sont le plus éveillés : telle est l'habitude. J'examinais aussi, quand il y avait lieu, des catéchumènes, et leur administrais le baptême. Je parvins sur ma route à réconcilier deux chefs, qui étaient auparavant ennemis et entre lesquels on pouvait craindre quelque lutte. Ces voyages nous épuisent rapidement. Le district de Kawia, bien que comparativement peu peuplé, offre un sol si accidenté, si difficile à parcourir, que par suite de cette configuration du pays, la mission exige un plus grand nombre d'ouvriers. La contrée est d'ailleurs peu favorable à la colonisation, parce qu'elle ne promet guères de belles récoltes en grain. L'influence du christianisme y est déjà grande, et elle est due au zèle des aides-indigènes qui sont allés de pa en pa, de hameau en hameau, parler à leurs amis et à leurs connaissances. La réception de l'Evangile n'est sans doute que nominale chez bien des individus, et ils retiennent encore plusieurs de leurs superstitions anciennes; mais ils sont sous l'enseignement de l'Evangile : notre tâche est de lutter contre les erreurs qu'ils retiennent et de chercher à gagner leurs cœurs. »

Huit heures de marche pénible conduisent de là à *Waingaroa*. C'est là que réside le chef chrétien, William Naylor. Il disait un jour à un missionnaire : « J'ai libéré tous mes esclaves; qu'en pensez-vous? » — « Cela me plait fort, lui répondit le serviteur de Dieu; car le Livre demande qu'on laisse aller libre l'opprimé; aussi vous proposerai-je comme exemple à tous les chefs. » Un autre jour, ce même indigène qui a été autrefois un grand guerrier, se leva dans une assemblée de chefs à la chapelle, et dit : « Nous sommes fort redevables aux missionnaires. Avant qu'ils vinssent, nos délices étaient de nous tuer et de nous dévorer les uns les autres. Maintenant, nous lisons le Livre (le Nouveau Testament), nous vivons en paix et nous cultivons nos terres. Nous avons reconnu que le Livre est la vérité et que les missionnaires ne nous ont jamais trompés. Nous apprenons de ce livre (il lut 1 Cor. XVI) que ceux qui reçoivent l'Evangile doivent contribuer à le soutenir et qu'on faisait des collectes chez les premiers chrétiens. Nous n'avons pas d'argent; mais nous pouvons donner des kumeras et des pommes de terre. Ce que nous donnons ainsi doit être considéré comme sacré, et nous ne devons rien attendre en retour.

Nos récoltes sont-elles bonnes? donnons abondamment; sont-elles chétives? donnons modérément. Des blancs ont essayé de nous tromper, en nous disant que les missionnaires recevaient de grands biens en Angleterre, en proportion du nombre des convertis qu'ils auraient faits. Mais leurs richesses sont dans le ciel, non sur la terre. » — Un autre chef ajouta « que son esprit et celui de ses gens avaient parlé par William. »

Une troisième Société, celle de l'*Allemagne du Nord* dont le siége est à Hambourg, vient d'entrer aussi dans ce beau et vaste champ missionnaire; et quoique cette œuvre soit à peine commencée, elle mérite d'autant plus notre intérêt, qu'elle est à peu près la première entreprise de ce genre tentée sur le sol encore si peu connu de la Nouvelle-Zélande méridionale. Nous dirons ici quelques mots sur son origine, en attendant, si Dieu la bénit, que nous puissions en donner de réjouissantes nouvelles une autre fois.

On se souvient que la Nouvelle-Zélande se compose de deux grandes îles, l'une au nord et l'autre au midi, séparées par le détroit de Cook qui, assez large vers l'ouest, se rétrécit à l'extrémité opposée. Dans la partie encore large du détroit, et sur la rive méridionale qui forme la côte nord de la seconde île, se trouve un golfe assez profond, qui a la forme d'un angle aigu, s'avançant au midi dans les terres : c'est la baie de *Tasman*[1], appelée aussi *Blind-bay*, ou baie des Aveugles. Là, sur la rive orientale du golfe, s'élève sous le nom de *Nelson*, une ville et une colonie nouvelles, fondées par les soins de la Société anglaise pour la colonisation de la Nouvelle-Zélande. Elle a tracé dans la contrée mille lots chacun de 201 acres, dont un est pris sur le sol destiné à la ville elle-même, 50 sur celui de la banlieue, et 150 sur les terrains plus éloignés. C'est un de ces lots que la Société des Missions de l'Allemagne du Nord a acheté pour le prix fixe de 300 liv. st., dans le but d'y fonder sa première station missionnaire. Quatre de ses ouvriers, dont deux ministres de la Parole et deux

[1] Tasman est le navigateur hollandais, qui, en 1643 découvrit le premier la Nouvelle-Zélande. Il croyait alors qu'elle ne formait qu'un seul continent. Ce fut le célèbre Cook qui, plus d'un siècle après, découvrit qu'un détroit, qui porte son nom, la partageait en deux îles.



aides, sont partis en 1841 pour ces contrées lointaines, dans la compagnie d'un certain nombre d'émigrés allemands dont ils seront aussi un peu les pasteurs; et ils ont débarqué à Nelson le 15 juin 1843, après un voyage assez pénible. Dès leur arrivée ils apprirent que les deux sociétés anglaises venaient de placer à Nelson chacune un missionnaire, qui, connaissant déjà le langage du pays, avait pu prêcher immédiatement aux naturels. Ne voulant pas entrer dans le champ d'autrui, les nouveaux arrivés résolurent de s'éloigner de Nelson, et d'entreprendre leur œuvre, non plus dans la ville, mais dans la pittoresque vallée de *Mouteri*, à dix lieues de distance, au sud du golfe, où se trouve le gros du terrain acheté par leur Société. C'est là qu'iront les chercher les vœux et les prières de ceux qui aiment l'œuvre sainte à laquelle ils se sont dévoués.

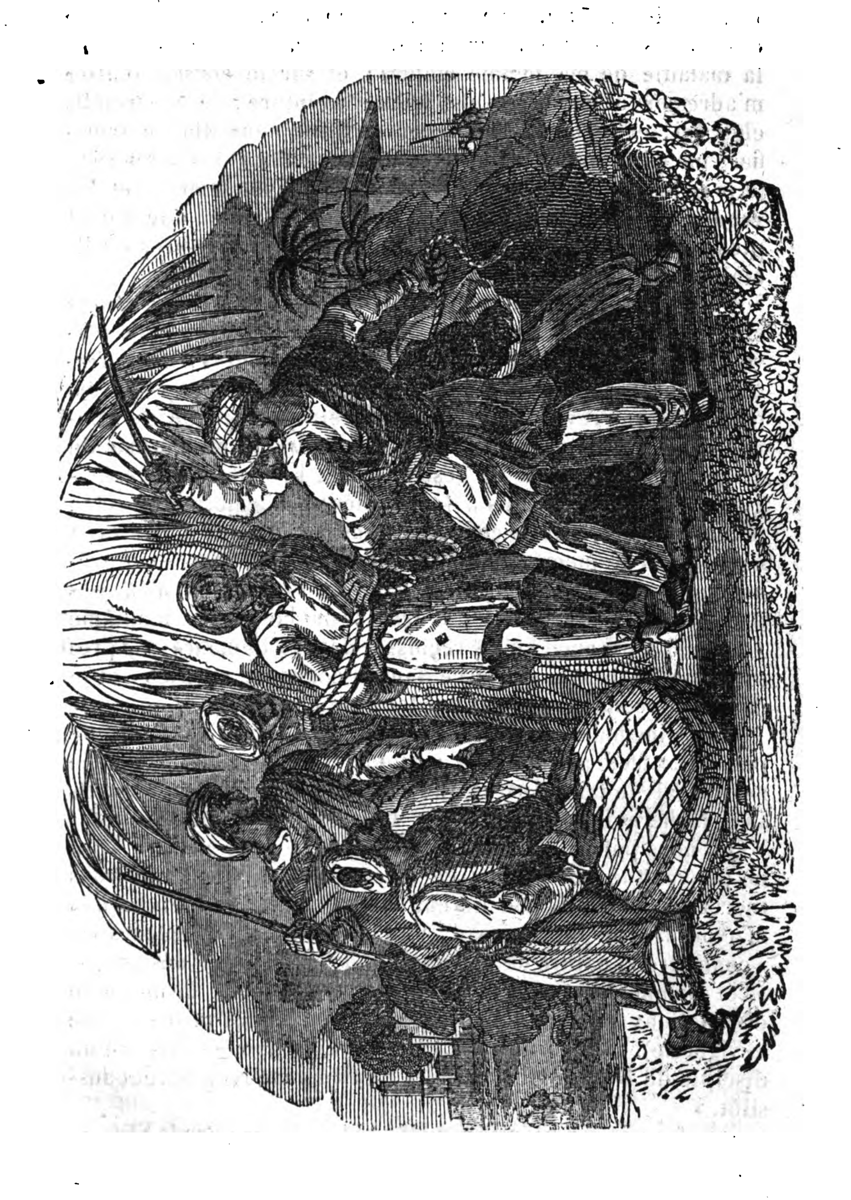
VARIÉTÉS.

Un évangéliste Indou.

George Christie est un évangéliste ou lecteur indigène de la station de *Neyour* (province de Travancore, à l'extrémité sud de l'Inde), où il est entretenu au service du Seigneur par la libéralité d'un chrétien anglais de Liverpool, M. W. Kay. Nous transcrivons ici quelques-unes des circonstances de sa vie, telles qu'il les a écrites lui-même, et dont une fait le sujet de la vignette ci-contre [1].

« Je perdis mes parents à l'âge de quatre ans, et je fus entretenu par ma grand'mère jusqu'à sa mort. Ensuite je passai d'un endroit à l'autre, commettant toute espèce de péchés et endurant beaucoup de peines. Avant et après mon mariage, je marchai longtemps selon mes pensées et mes désirs corrompus, et je formai de mauvaises relations. Plus tard ma femme tomba malade, ce dont je fus très-affligé. Je ne pensais point encore que les afflictions sont la conséquence de notre nature pécheresse; et dans mon ignorance, je prodiguai de l'argent aux sorciers pour qu'ils fissent des enchantements et sacrifiassent aux images des mauvais esprits pour

[1] Une partie de cette notice se trouve insérée dans l'almanach chrétien du *Bon Messager* pour 1845, qui, à côté de beaucoup d'autres choses utiles et intéressantes, renferme toujours quelques traits édifiants tirés des Missions.



le rétablissement de ma femme. Bien que, selon l'habitude des païens, j'eusse beaucoup dépensé à ces choses vaines, la maladie de ma femme empira; et sur le conseil d'aller m'adresser à un diseur de bonne aventure, je me rendis chez lui, et réclamai son secours. Il me conseilla de sacrifier un plus grand nombre d'oiseaux. Pour les acquérir, je pris les joyaux qui pendaient au cou de ma femme, et les vendis. Mais, sur le point de faire cette offrande, elle devint plus malade et s'évanouit; voyant que tous nos préparatifs étaient inutiles, je tombai dans une grande tristesse.

» Je désirai de faire connaître ma détresse aux *lecteurs* chrétiens; mais il y avait une difficulté, c'est que j'avais souvent outragé les chrétiens, leurs missionnaires, leurs *lecteurs*, et blasphémé le nom de Dieu. Bientôt après, ma femme, étant revenue à elle-même et ayant gagné de nouvelles forces, je fis appeler les *lecteurs;* je m'informai du contenu de l'Evangile de Jésus-Christ; j'écoutai leurs enseignements, et me joignis à leurs prières. L'affliction ne cessa point, elle s'accrut au contraire dans ma famille; mais Christ nous donna beaucoup de consolation. Deux ans après cet événement ma femme mourut, à l'âge de vingt-deux ans. Ses dernières paroles furent : « Jésus! ne laisse pas mon âme » dans la souffrance, mais reçois-la dans ta demeure. » Après sa mort, je trouvai ma force dans la confiance en Dieu, et je désirai de connaître mieux la doctrine chrétienne.

» Un dimanche, je reçus l'ordre de quelques *soudras*, de porter un fardeau pour une certaine fête. Je leur dis que je ne pouvais le faire, parce que c'était le jour du Seigneur. Ils s'en fâchèrent beaucoup, me frappèrent, et me dirent : « Qui nous punira, si nous te tuons? » Je répliquai : « Vous ne pouvez tuer mon âme; ce n'est que mon corps que vous tuerez. » Alors ils me lièrent contre un arbre, et, après m'avoir frappé de nouveau, l'un d'eux dit : « Nous devons » connaître la nature de cette religion : en dépit de nos coups, » cet homme ne se plaint pas et ne verse aucune larme. » Je dis : « Ceux qui sont affligés, seront réjouis plus tard » (voyez la vignette). Ils s'écrièrent : « Quel est cet homme? Est-ce un disciple de Devasa-Ghayampilly [1] ? Et ils me relâchèrent aussitôt. »

» Je fus ensuite baptisé par M. Abbs, qui me remit chaque

[1] Catholique romain du pays, que l'on dit avoir souffert le martyre, il y a nombre d'années, avec une admirable patience.

mois une faible somme pour mon entretien, et me fit faire des études. Il y a deux ans, je ne connaissais pas une lettre; aujourd'hui je lis le Nouveau Testament avec peu de difficulté. Je suis maintenant *lecteur* de Locaucauvy, et je parle souvent de religion aux voyageurs. Un jour je me promenais sur le sentier du rajah (grande route) lorsqu'un homme d'une caste élevée s'approcha de moi, et me demanda : « Est-il bon ou mauvais de lire le *Vadam*? » (la Bible) Je dis : « Cela est bon. » — « Comment donc? » — « Pouvons-nous, dans une nuit ténébreuse, trouver le chemin » sans lumière? Ne faut-il pas une lumière pour trouver ce » que nous cherchons? De la même manière, nos cœurs sont » dans les ténèbres par le péché ; mais la véritable lumière a » été manifestée par Christ dans l'Evangile. » — « Bon! dit-il ; » le temps viendra, où tout le peuple apprendra le *Vadam.*» Nous poursuivîmes ce sujet, d'une manière amicale, tout en nous promenant.

» J'ai souvent parlé à des bramines, à des mahométans, à des catholiques romains, et je leur ai donné des livres, qui ont été bien reçus ; quelques-uns même ont promis d'embrasser plus tard notre religion.

» Que moi-même et tous les *lecteurs*, croissions en charité et en connaissance! j'en supplie le Seigneur. Amen! »

NOUVELLES DIVERSES.

ORIENT. *Nestoriens*. Les cruautés exercées envers les malheureux Nestoriens de la montagne, de la part des Turcs et surtout des Kourdes réunis, continuent avec une persévérance et un caractère de barbarie, qui menacent finalement l'existence même de ce peuple. — Il vient en outre de subir une perte qui lui sera bien sensible, si jamais Dieu permet que la paix rentre dans ce pays désolé. L'ami le plus dévoué, l'apôtre moderne des Nestoriens, le missionnaire *Grant*, est mort à Mossoul, le 26 avril, à l'âge de 36 ans, du typhus ou fièvre nerveuse, qui a fait de si grands ravages parmi les Nestoriens et d'autres habitants de la ville. Il est peu d'hommes qui, mourant aussi jeunes, aient autant travaillé que lui. Sa mort a été un sujet de deuil général, auquel n'ont été étrangers, ni le consul français ni les autorités turques elles-mêmes. Les Nestoriens surtout ont vivement senti ce coup.

Mar Simon (l'évêque) disait à ce sujet aux autres missionnaires : « Ma patrie et mon peuple s'en vont ; voilà le Dr Grant » qui est aussi enlevé ; il ne me reste maintenant plus rien » que Dieu. » — Quant aux Nestoriens d'*Ourmiah*, l'œuvre du Seigneur s'y poursuit avec des bénédictions croissantes. Le missionnaire Perkins écrit : « Nos travaux parmi les Nestoriens et nos relations avec eux, prennent de jour en jour une direction plus spirituelle. Un certain nombre d'entre eux deviennent des prédicateurs capables, actifs et fidèles auprès de leur propre nation. Les papistes continueront sans doute à nous entraver ; mais nous avons cette confiance en la bonne main de notre Dieu, que leur rage tournera à sa louange. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

VIE DE ZEISBERGER, missionnaire de l'église des frères de Moravie, par Blumhard, inspecteur de l'Institut des Missions de Bâle. Publié par la Société pour la traduction d'ouvrages chrétiens allemands. Neuchâtel, 1844, J. P. Michaud ; Lausanne, Mme Jenny Duret et G.Bridel ; Genève, Mme Béroud ; etc. Un vol. de 184 pag. in-12. Prix 8 batz.

APPELS DE DIEU A ISRAEL. Esquisse historique, tirée de la Feuille mensuelle, etc. Toulouse 1844, imprimerie de K. Cadaux ; et aux adresses ci-dessus. Un vol. de 180 pages in-8°. Prix : 60 cent., soit 4 batz.

Le nombre croissant des livres qui se rapportent aux missions, est à nos yeux un sujet de joie, non-seulement à cause de l'intérêt de leur contenu et du bien qu'ils peuvent faire, mais aussi comme une preuve que le salut des païens tend de plus en plus à prendre dans les préoccupations de l'église chrétienne la place qui lui appartient. — Qui ne voudra connaître plus en détail la *Vie de Zeisberger*, de ce chrétien morave si dévoué, dont tous les amis des missions savent les travaux de 64 ans chez les Indiens de l'Amérique ? C'est tout à la fois une biographie chrétienne très-instructive et un épisode attachant de l'histoire des premières missions. Aussi remercions-nous, pour notre compte, la Société de Neuchâtel, de cette traduction à qui nous pouvons promettre de nombreux lecteurs. — Le second ouvrage que nous annonçons ici est un résumé de l'histoire des Juifs dans ses rapports avec leur vocation comme peuple de Dieu. Ces articles de la Feuille mensuelle, réimprimés à part pour la 2me fois, renferment beaucoup de faits du plus haut intérêt pour les amis de ce peuple, et sont bien propres à gagner les cœurs à la sainte cause de sa conversion.

IMPRIMERIE DE BONAMICI ET COMPAGNIE, SUCCESSEURS DE MARC DUCLOUX.

N° 32. — 1844. Du 1 Décembre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire : Elisée et le roi de Syrie. — Les amies des pauvres à Hambourg. — *Correspondance.* Que celui qui le lit y réfléchisse. — *Bulletin bibliographique.* Les amies des pauvres de Hambourg. La Famille Fairchild.

ÉLISÉE ET LE ROI DE SYRIE.

(On commencera par lire 2 Rois VI, v. 8 à 20.)

Le roi de Syrie faisait la guerre à Israël, et toutes les fois qu'il formait le plan de l'attaquer sur un point, Elisée miraculeusement averti, en instruisait le roi d'Israël qui déjouait aussitôt les plans de son adversaire; tellement que le *cœur du roi de Syrie en fut troublé.* — Quel étonnant pouvoir l'Eternel avait communiqué à son prophète! et combien est admirable, saisissante la toute-science de Dieu, qui n'en avait transmis à Elisée qu'une imperceptible portion!

Un exemple tiré de la vie d'un martyr anglais, rendra sensible l'influence pratique qu'une vraie connaissance de la toute-science de Dieu doit exercer sur notre conduite de tous les moments. Lorsqu'au temps de la réformation l'évêque Latimer fut pour la première fois amené devant ses juges catholiques, il ne pesait guère chacune des ex-

pressions dont il se servait dans son interrogatoire. « Mais, ajoute-t-il lui-même dans son récit, lorsque j'entendis que derrière la tapisserie une plume traçait toutes les paroles qui sortaient de ma bouche, je devins plus attentif à ce que je disais et je me tins plus sur mes gardes. » — Tel, chers lecteurs, sera aussi l'effet que produira sur nous la conviction sincère que le Seigneur entend tout ce que nous disons. Si nous réfléchissons que, pendant que nous agissons, que nous parlons ou que nous donnons essor à nos pensées, une plume, dans le ciel, retrace chaque mot qui nous échappe, chaque sentiment qui traverse notre cœur, combien de paroles légères, inconséquentes ou pires encore, qui seraient retenues sur nos lèvres, combien de pensées vaines et de frivoles projets, que nous nous hâterions de mettre de côté! combien d'actions irréfléchies que nous éviterions de commettre! L'œil d'un enfant suffit quelquefois pour nous empêcher d'agir comme nous le voulions; à combien plus forte raison notre cœur et notre conscience seraient-ils donc réveillés, si la certitude que l'œil de Dieu est fixé sur nous, était plus constamment présente à notre pensée! Malheureusement c'est là une de ces vérités scripturaires que chacun reconnaît de l'intelligence, mais qui ne pénètre pas jusqu'au cœur, et qui par conséquent influe déplorablement peu sur la conduite. Car pourriez-vous bien croire fermement que Dieu connaît chacune de vos intentions, chacun de vos désirs, chacune de vos démarches, sans que cette croyance produisît un effet marqué sur l'ensemble de votre vie? Non, cela serait impossible : aussi, vous déclarons-nous, à vous qui demeurez dans cette indifférence, que vous ne croyez pas réellement à la toute-science de Dieu. En voici la preuve assurée : vous prétendez que c'est la crainte de Dieu qui vous fait éviter certains actes extérieurs d'impureté ou de licence; et cependant vous ne rougissez pas d'entretenir ou d'admettre dans votre esprit des pensées contraires à la pureté et des désirs de convoitise; or si vous possédiez une foi réelle à la toute-science de Dieu, en serait-il ainsi? N'exerceriez-vous pas alors la même surveillance, la même discipline sur vos pensées que sur

vos actions, puisque vous sauriez que *les* PENSÉES *du méchant sont en abomination à l'Eternel, mais* que *celles de ceux qui sont purs* lui *sont agréables* [1] ? Le véritable motif qui vous empêche de commettre souvent des actions mauvaises, n'est donc pas la crainte de Dieu, mais bien plutôt la crainte de l'opinion des hommes ; car s'il en était autrement vos pensées les plus secrètes, qui sont aussi des actions devant Dieu, seraient gouvernées par sa volonté aussi bien que votre conduite extérieure.

Mais si la toute-science de Dieu est un puissant motif à la vigilance et à la crainte, elle est aussi, pour le racheté de Christ une source de confiance et d'encouragement — Il y a peu de tentations qui se présentent aussi souvent, même à l'homme converti, qu'un incrédulité secrète (dont nous ne nous rendons peut-être pas compte à nous-mêmes) sur l'efficacité de la prière. Dans les grands événements de notre vie, nous allons peut-être avec un certain degré de confiance au trône de la grâce ; mais combien peu d'entre nous savent s'y présenter avec le même abandon et la même assurance dans les petits événements journaliers ? Ne pensez-vous pas cependant, chers lecteurs, que ce même Dieu qui entendait chaque parole prononcée par le roi de Syrie dans son cabinet, prête l'oreille, aussi, à chaque prière qui s'élève du vôtre. Il ne peut en être autrement. Croyez donc, et croyez-le pour votre consolation, que chaque gémissement qui s'échappe d'un cœur contrit (et il s'en élève des millions journellement, de ce monde de misère), oui chacun d'eux est connu de Dieu, ainsi que les besoins et les faiblesses de celui dont il part. Un léger incident de la vie du Sauveur viendra à l'appui de cette vérité consolante. Un jour que Jésus était en chemin pour accomplir un de ses nombreux miracles de miséricorde, entouré de la foule qui l'accompagnait ordinairement dans ces occasions, *une femme malade vint par derrière toucher* le bord de *son vêtement* et fut guérie. *Aussitôt* et quoique *la multitude le pressât* de toutes parts, *Jésus se retourna en di-*

[1] Prov. XV, 26.

sant : Qui est-ce qui m'a touché? Quelle toute-science, que celle qui pouvait ainsi discerner un seul attouchement de la foi! quelle plénitude de pouvoir et d'amour, résidait en celui qui exauça aussi subitement cette prière mentale! et qui pourra douter que ces mêmes attributs de la divinité ne s'exercent journellement encore à l'égard des demandes, même les moins importantes, lorsqu'elles découlent de la foi?

Le roi de Syrie, voyant que tous ses plans d'attaque étaient déjoués, par la connaissance surnaturelle qu'en avait le prophète, résolut de suspendre la guerre qu'il faisait au roi d'Israël, pour tourner ses efforts contre Elisée, et pour s'emparer de lui. *Allez*, dit-il, *et voyez où il est, afin que je l'envoie prendre. Et on vint lui rapporter qu'il était à Dothan. Et il envoya là des chevaux, des chariots et de grandes troupes qui vinrent de nuit et environnèrent la ville. — Or le serviteur de l'homme de Dieu se leva de grand matin, et sortit; et voici, des troupes, des chevaux et des chariots qui environnaient la ville!* Effrayé à ce terrible aspect, il retourne en toute hâte auprès de son maître et lui dit : *Hélas! mon Seigneur, comment ferons-nous?* — Guéhazi venait d'être renvoyé du service de prophète, comme on le voit dans le chapitre précédent; et le serviteur dont il est ici question, ne remplissait que depuis bien peu de temps son office : il ne pouvait par conséquent connaître toute l'étendue du pouvoir surnaturel de son maître, et ce manque d'expérience explique le cri d'effroi qui vient de lui échapper. — Tout en accordant à la défiance du nouveau serviteur l'indulgence qu'elle mérite, convenons que ces craintes auraient été peu honorables pour lui et bien injustes envers son maître, si elles s'étaient manifestées plus tard, après des années passées sous le toit du prophète, à être le témoin de ses miracles nombreux. Mais n'y a-t-il, dans cette réflexion, rien qui puisse atteindre notre conscience? Je m'adresse à vous, qui depuis nombre d'années êtes engagés dans le service de Dieu, à vous, qui avez souvent eu part à ses consolations, souvent goûté ses grâces spirituelles les plus précieuses, à vous enfin, qui de-

vez confesser qu'il est un maître plein de compassion, dont les bienfaits se sont accumulés sur votre tête, et dont les miracles de miséricorde ont souvent frappé vos regards. N'arrive-t-il jamais, néanmoins, qu'au moment où des difficultés inattendues surviennent, où des tentations vous assaillent, vous perdez confiance dans les promesses de Dieu et vous laissez la méfiance se glisser dans votre cœur? N'est-il pas trop vrai que, même parmi les chrétiens sincères, on retrouve quelquefois des traces de cette incrédulité envers le Seigneur?

Et Elisée répondit à son serviteur : *Ne crains point ; car ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux.* Mais c'était en vain qu'il parlait ainsi : le jeune homme regardait autour de lui ; il voyait les troupes des Syriens envoyées pour les surprendre, et nul défenseur ne se montrait à ses yeux. Elisée et lui étaient, en apparence, seuls et sans secours : que pouvaient-ils faire contre de telles forces? — Ainsi c'est en vain que l'on voudrait rassurer l'homme inconverti dont les yeux sont fermés aux grandes et précieuses consolations que Dieu a préparées à ceux qu'il aime ; en vain lui répète-t-on qu'il ne doit rien craindre, mais qu'*avec la tentation Dieu donne aussi l'issue* à ses enfants. Les yeux éclairés par la foi peuvent seuls discerner un bras que le monde ne saurait voir, et la voix consolante du Sauveur n'est entendue que des oreilles ouvertes par la puissance du Saint-Esprit.

Elisée, donc, pria et dit : *Je te prie, ô Eternel! ouvre ses yeux afin qu'il voie! Et l'Eternel ouvrit les yeux du serviteur, et il vit; et voici, la montagne était pleine de chevaux et de chariots de feu autour d'Elisée.* — Oui, chers lecteurs, la prière réussit là où le raisonnement ne peut suffire. Dès que le jeune homme se vit entouré de l'armée céleste, il cessa de craindre les chariots des Syriens; car il connaissait par expérience la vérité de ce que lui avait assuré le prophète : *Ceux qui sont avec nous, sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux.* Oh ! qu'il est difficile, sans un secours particulier d'en-haut, de demeurer dans cette disposition d'esprit, dont le Seigneur disait : *Bienheureux*

sont ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! [1] Les armées célestes entouraient aussi certainement la cité avant que le jeune homme les eût vues, que lorsque ses yeux furent ouverts pour les apercevoir. De même les consolations et les promesses faites au fidèle, sont également assurées, lorsque sa foi éprouve quelque difficulté à les saisir, et quand il en jouit dans leur plénitude. Notre confiance peut chanceler, mais grâces à Dieu, qui ne peut changer, les bénédictions promises restent immuables. Ne négligez donc rien pour atteindre à cette conviction ; et lorsque vous sentirez des doutes ou des tentations vous assaillir, lorsque Satan essaiera de vous persuader que vous, qui pourtant croyez du cœur au témoignage de Dieu, n'osez aspirer encore à la possession de ses grâces ; en un mot, lorsque, semblable au peuple d'Israël, *votre cœur vous manquera à cause de la longueur du chemin* [2], alors tournez-vous vers les promesses miséricordieuses du Rédempteur, promesses qui vous certifient que, bien que vous ne les voyiez pas, vous êtes entourés et gardés par les chariots de feu du Seigneur, que l'*ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent, et les garantit* [3] ; que *ces anges* enfin, *sont des esprits destinés à servir, et envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut* [4]. Le péché, Satan, le monde peuvent dresser leurs armes puissantes contre vous ; mais *ceux qui sont avec nous sont plus nombreux* et plus puissants encore. Quand *l'ennemi viendra comme un fleuve, l'Esprit de l'Eternel lèvera l'étendard contre lui* [5].

(La fin prochainement.)

LES AMIES DES PAUVRES A HAMBOURG.

Nos lecteurs n'auront pas oublié M[lle] Amalia Sieweking, cette sœur de la charité de Hambourg, qui nous a raconté, dans le N° 24 de l'année passée, l'histoire de sa vocation et le commencement de son œuvre. Nous prîmes alors l'enga-

[1] Jean XX, 29. [2] Nombres XXI, 4. [3] Ps. XXXIV, 7. [4] Hébr. I, 14
[5] Esaïe LIX, 19.

gement de faire connaître avec plus de détails l'association charitable qu'elle dirige depuis 12 ans, et qui, il y a un an et demi, comptait 60 membres, 180 familles visitées, et 10 mille marcs (près de 13 mille L. de Suisse) de souscriptions annuelles. Nous nous préparions, pour remplir notre promesse, à extraire des rapports annuels de cette institution, les fruits d'une si longue expérience, lorsque nous les avons trouvés déjà recueillis dans une brochure qui vient de nous être envoyée, et c'est là que nous puiserons ce qui nous paraîtra le plus utile à nos lecteurs. — Quoique le plan et le peu d'étendue de cette Feuille ne nous permettent pas, en général, d'entrer dans le domaine de la bénéficence, nous faisons volontiers une exception en faveur d'une œuvre dont l'exemple, bien médité, nous paraît à tous égards avoir une grande portée. — Il tend d'abord à réfuter les philanthropes qui condamnent toute espèce d'assistance, comme poussant les pauvres dans la voie de l'incurie et de la paresse. Que le monde qui se paie si souvent de mots, désespère de pouvoir «faire la charité, » comme il dit, sans charité, cela se conçoit; mais il appartenait à des femmes pieuses[1] de montrer que le vrai moyen d'assister les pauvres sans danger, c'est de confier l'application de ces assistances aux mains de la vraie charité, de celle qui découle de l'amour pour Dieu et de la connaissance de l'amour immense qu'il a témoigné aux pécheurs en Jésus-Christ. On peut voir dans les rapports de Mlle Sieweking, combien cette charité-là est ingénieuse, prudente, persévérante, dévouée, et habile à faire servir les secours temporels au relèvement spirituel et moral des pauvres. — D'un autre côté, nous voudrions offrir cet exemple aux chrétiens qui, sentant le prix infini des âmes immortelles, dépensent tous les soins de leur charité à cet objet suprême sans doute, mais non pas unique qu'elle doit se proposer. Si Celui qui était *venu chercher et sauver les* âmes *perdues,* n'a pas dédaigné de faire servir presque tous ses miracles à guérir les malades et à rassasier les multitudes affamées, ses disciples pourraient-ils se soustraire à l'obligation de suivre en cela aussi les traces de leur Maître? Non; aucune douleur, aucune misère ne leur paraîtra indigne des soins de leur amour; et la valeur immense des âmes ne fera que les rendre plus empressés à pourvoir

[1] On pourrait en citer d'autres encore que celles de Hambourg.

aux besoins du corps, afin de les gagner par la reconnaissance. Il est vrai que *des dix lépreux guéris* par Jésus, un seul revint chercher à ses pieds une délivrance bien plus précieuse encore[1]; et c'est ce qui arrive tous les jours à ceux qui prennent soin des pauvres ou des malades. Mais n'importe ; quand un âme sur dix, seulement, serait amenée par leur soin aux pieds de Jésus, pourraient-ils regretter leurs peines? — Revenons aux rapports de Mlle Sieweking. Nous renvoyons à la brochure même, pour tout ce qui tient aux soins matériels.

« Nous passons, dit-elle ensuite, à des considérations plus douces et plus élevées, à ce qui regarde plus directement le cœur. Oh! si vraiment le cœur nous guide dans nos visites, quel bien ne nous sera-t-il pas donné de faire! quel soulagement procure aux malheureux la vue seule d'une compassion réelle! Le combat contre la misère est un terrible combat, dans lequel on est bien souvent pris par le découragement, si l'on n'a pas une foi ferme en un amour plus grand que celui des hommes. Mais qu'il se montre un cœur ami, tout disposé à sympathiser, à entendre vos plaintes, et en même temps à rechercher avec vous les ressources que vous pouvez encore avoir, un moyen d'employer, d'utiliser les forces qui vous restent; et voilà, tout de suite, un rayon d'espérance et de sérénité qui vient ranimer votre âme accablée; devenue l'objet de la charité de son semblable, elle est moins disposée à douter de celle de son Dieu.

» Les malades, par exemple, ils aiment à raconter en détail leurs souffrances, leurs petites misères. Hélas! c'est souvent bien long, bien fastidieux peut-être; mais, quoi! leur refuseriez-vous une jouissance, un soulagement qui en est aussi un pour vous dans vos maladies? Peu à peu vous gagnerez ainsi leur amitié, leur confiance, et, quand vous aborderez leurs intérêts éternels, ils écouteront comme on écoute un ami; ils penseront que c'est pour leur bien, par véritable intérêt pour eux, que vous parlez ainsi, et non comme l'émissaire de quelque propagande piétiste qui leur a toujours inspiré un vague effroi. D'ailleurs, est-il besoin de le dire? le but essentiel de ces visites, celui qu'on ne doit jamais perdre de vue, c'est l'Evangile, c'est la Bonne Nouvelle. Annonçons-le avec joie, cet Evangile. Quelle impression pourrions-nous faire, si nous venions communiquer à d'autres d'un air sombre et

[1] Luc XVII, 12-19.

fâcheux une nouvelle qui nous doit aussi combler d'allégresse? Assurément, le malheureux sent doublement le poids de son adversité au milieu de personnes joyeuses, et le Sauveur a dit lui-même : *Pleurez avec ceux qui pleurent!* Mais si cela est vrai quand la source de la joie est inabordable au au cœur malade, il n'en est plus ainsi lorsqu'il y peut venir lui-même puiser abondamment. Dans la larme de compassion que verse le chrétien reluit une douce espérance. L'âme abattue et souffrante se relève auprès de lui, car elle sait que cette paix, que ce calme plein de sérénité ne naissent pas chez son consolateur de sa position meilleure ici-bas, mais d'une assurance, d'une promesse faite aussi pour elle, de la grâce de Dieu en Jésus-Christ.

» Pour visiter avec fruit les pauvres et les malades, il faut donc avoir crû soi-même dans la foi et dans l'amour. Ce qu'on veut obtenir pour les autres, il faut auparavant l'avoir obtenu pour soi, et l'on ne saurait mener personne à Dieu, si l'on ne se tient pas soi-même près de Dieu. Oui, il faut être animé de cette foi qui fait suivre avec bonheur la carrière du renoncement, qui fait les œuvres par pur amour du Sauveur. Il faut une âme pour qui témoigner de la charité soit un besoin comme l'air pour la vie; et non-seulement un besoin, mais une joie, un contentement tel que n'en saurait donner aucune satisfaction des sens. Il faut encore avec tout cela beaucoup de prudence chrétienne, un esprit sage et discret. Le poète, au reste, l'a dit avec vérité : L'œil qui réfléchit le ciel le plus purement, juge aussi le mieux des choses terrestres.

» Peu accoutumées à la vue de toutes les plaies de la misère et de la maladie, nous pourrions nous laisser abattre et demeurer sans force devant cet aspect, si nous considérions seulement le malheureux gémissant sous la verge, sans élever nos yeux plus haut vers la main qui a frappé. La coupe est bien amère à vider, mais n'oublions pas Qui l'a remplie. Puis, disons-nous que de même qu'un médecin sur la terre compte non-seulement sur ses ordonnances, mais sur les soins des parents et des garde-malades, notre Pére céleste aussi, pour que l'œuvre d'amour s'accomplisse dans l'épreuve, compte sur les soins des âmes chrétiennes, que pour ce malade-ci en particulier il a compté sur nous. Voudrions-nous tromper son attente? Ayons enfin toujours présentes à la mémoire, dans nos visites, les divines paroles que rapporte St.-Matthieu [1].

[1] Chap. XXV, 40.

Souvent l'homme que nous allons voir est bien peu aimable, bien peu attrayant; tous ces détails pénibles qu'entraîne une longue maladie unie à la misère, sont bien rebutants pour nous; et puis, rien dans son caractère ne nous attire, notre répugnance s'accroît de jour en jour, nous allons peut-être y céder. Mais voici, tout à coup cette pensée nous revient : C'est le Seigneur, c'est Lui qui dans ce pauvre homme veut être abreuvé, veut être vêtu, visité, soulagé. Oh! comme alors l'aspect change! Avec quelle joie nous nous rendons vers la triste demeure! Et si nous ne la ressentons pas, cette joie, si nous fermons notre cœur et notre main, oh! alors ne parlons pas de notre amour pour Christ.

» N'allons pas, enfin, n'allons pas priser trop haut ce que nous faisons pour nos frères malheureux; cette exagération a souvent amené une pénible mésintelligence entre le bienfaiteur et l'objet de ses bienfaits. Ce n'est jamais qu'une bien faible partie de notre temps, de notre argent, de nos forces que nous leur consacrons. Mais si nous étions tentés d'un mouvement de propre complaisance et d'orgueil, intervertissons un moment les rôles, et mettons-nous à la place de cet homme pour qui nous faisons tant : certainement alors nous nous trouverons de bien négligentes ouvrières, et nous rougirons de ne pas faire plus.

« Revêtues de ces dispositions, dirigeons-nous vers la maison du pauvre. En chemin, rappelons dans notre mémoire ce que nous savons de cette famille, et, si nous l'avons déjà visitée, jetons un coup d'œil sur les notes que nous avons dû prendre. Les bons se réjouiront de ce qu'ils sont ainsi connus de nous, et nous accorderont d'autant plus volontiers leur confiance; les trompeurs craindront d'en imposer à des personnes si bien au fait de leurs affaires. — Si maintenant la timidité, une certaine défiance de nous-mêmes, nous fait craindre de ne pas savoir nous adresser convenablement aux âmes, rappelons-nous que *de l'abondance du cœur la bouche parle,* et que, si nous avons au fond de ce cœur une foi vive, l'amour de Christ et de ceux qu'il aime, les paroles de consolation ne nous manqueront pas.

» Cependant, on demandera peut-être sous quelle forme il vaut le mieux s'adresser aux consciences : par une conversation, de bonnes lectures, la prière? Nous pensons qu'on peut user de tous ces moyens, et que l'instinct du cœur indiquera dans le moment celui qui convient le mieux. Au premier

abord, une conversation paraît de beaucoup préférable, puisque nous verrons, d'après les réponses du malade, s'il a prêté attention, à quel point il en est, et si nos paroles mal comprises n'ont pas fait naître en lui de fausses idées. Mais, obtenir ces réponses n'est pas toujours facile. L'un trouve moyen de retomber sans cesse dans ses lamentations et dans la description de ses maux; et avec beaucoup de charité, il faut une certaine sûreté dans la main pour le ramener vers le ciel. L'autre répond, répond souvent pour souscrire à toutes nos paroles; on sent bientôt que ce *oui* ne part pas du cœur, et pourtant il serait injuste de prononcer ici le nom d'hypocrisie. Non, ce pauvre homme n'a réellement point encore de jugement formé sur ces choses, parce qu'il ne les a point prises à cœur, et ce lui semble un devoir d'accepter et de reconnaître pour vrai tout ce que lui disent des personnes bien intentionnées et plus instruites que lui. Au lieu de cet éternel : « Ah! oui, Madame, c'est bien vrai! » qui vous paralyse, on voudrait, pour tout au monde, entendre une objection qui peu à peu nous amenât à prouver à cette âme qu'elle ne croit pas au fond ce qu'elle pense croire.... Mais, encore une fois, cela n'est pas toujours facile.

» Dieu attache souvent sa bénédiction à une lecture de sa Parole, d'un cantique, etc.; mais il faut aussi de la prudence et du tact pour ne pas fatiguer par une lecture trop prolongée. Peu de personnes se font une idée juste de la faiblesse de tête d'un malade, et combien il lui est pénible de fixer son attention, surtout lorsque les occupations de sa vie l'appellent rarement à en faire usage. Et il importe d'autant plus d'être court, qu'on doit tâcher ensuite de s'assurer si l'on a été compris, ou du moins écouté. On pourrait lire une année entière, sans fruit quelconque, à un homme en apparence attentif et recueilli, mais dont l'esprit serait occupé de tout autre chose.

» Tout chrétien doit, sans doute, être un homme de prière; mais il n'est pas donné à chacun de prier à haute voix devant d'autres, et surtout pour d'autres, et il ne faut le faire à aucun prix lorsqu'on ne s'y sent pas appelé. Des sentiments pieux, l'habitude d'une certaine phraséologie de prière ne suffisent point pour cela : il faut avoir bien compris les besoins de son frère; il faut, de plus, les exposer d'une manière qui intéresse son cœur et l'entraîne à prier avec vous. Il est malaisé, peu convenable peut-être, de vouloir donner ici des conseils; mais on

pourra essayer utilement cette méthode indiquée par Franke, d'implorer la bénédiction de Dieu sur chaque verset, sur chaque pensée qui vous a frappé, au moment même où l'on vient de les lire. Comme cela, on ne risquera pas de se perdre en vains mots, et la Parole ainsi appliquée pénètrera peut-être plus à l'âme; ces courtes élévations l'éveilleront plus que de longues prières qui, quoique improvisées, sont souvent une formule individuelle dans laquelle chacun retombe, qui sont facilement monotones, fatiguantes, et dégénèrent parfois en un parler absolument vide de pensées. Là, moins que partout ailleurs, on ne veut rester court, paraître n'avoir rien à dire; il semble qu'on scandaliserait ses auditeurs, et l'on prie de paroles, en attendant que les idées viennent. Croit-on que des mots puissent s'élever bien haut? Non, la pensée seule leur donne des ailes et les fait monter jusqu'au trône des miséricordes.

» Quant à des prêts de livres, nous n'en repoussons point l'idée. Certainement la parole vivante aura toujours plus d'influence que la lettre écrite; mais s'il y a une seule âme sur cent qu'un livre puisse éclairer, consoler, nous ne devons pas rejeter ce moyen. Il y a cinquante ans peut-être que la Bible pouvait parfaitement suffire aux pauvres; mais nous sommes dans un siècle de lecture, et si nous ne procurons pas des livres, on en trouvera soi-même, et plus aisément, plus volontiers des mauvais que des bons. Nous n'aimons guère les petits romans religieux; mais nous recommandons beaucoup en revanche les biographies chrétiennes. Après nos expériences personnelles, rien n'est plus propre à nous faire avancer dans le chemin du salut que celles des autres. Ces biographies, d'ailleurs, sont en général intéressantes, et captiveront ceux mêmes qui ont encore peu de goût pour les choses de Dieu. Des ouvrages bien faits sur des connaissances utiles, tels que certains almanachs*, certains livres sur l'agriculture, la physique, etc., ne sont point à dédaigner d'une manière générale. Mais un danger est commun à tous ces livres-là, celui d'enorgueillir le lecteur, de lui faire penser qu'il n'est pas fait pour le poste inférieur qu'il occupe dans la société. Les écrits évangéliques, au contraire, tendent tous à réconcilier l'homme avec sa position.

» Le premier but qu'on doit avoir en travaillant sur l'âme du pauvre, le premier et en même temps le plus difficile à atteindre, c'est de lui faire sentir son état de péché. *J'ai*

pratiqué toutes ces choses dès ma jeunesse; voilà ce qu'on nous répond le plus souvent. Sans doute, le riche se complaît tout autant que le pauvre dans sa propre justice, mais elle apparaît chez lui sous une forme moins choquante. Il sait qu'un amour-propre trop crûment mis en dehors, blesse celui des autres, et attire de pénibles mortifications. Le pauvre ne fait pas ces calculs raffinés; il lui importe avant tout d'intéresser à lui, de faire porter sur lui un jugement favorable, et la manière la plus efficace lui paraît être de dire tout simplement la bonne opinion qu'il a de sa personne : « certainement il n'est pour rien dans son infortune; » « il s'est toujours conduit sans reproche.... » Et si l'on est à même de lui citer quelque infraction patente, publique, il la rejette sur la faiblesse humaine; c'est toujours un malheur qui lui est arrivé, presque jamais un péché qu'il a commis : il semble vraiment que ce soit à Dieu qu'il faille imputer sa faute.

» Mais quel tact, quelle prudence chrétienne, pour amener une âme à sentir sa misère! Ce n'est pas tout que de se frapper la poitrine en disant : *Seigneur aie pitié de moi qui suis un pëcheur;* l'orgueil spirituel prend aisément une apparence d'humilité qui trompe tout le monde et le pécheur lui-même. — Un homme est content de lui; sa vie répond à peu près à l'idée qu'il s'est formée de la piété, de la vertu. Ce n'est pas en le pressant dès l'abord de se reconnaître un misérable transgresseur de la loi, que nous l'amènerons captif aux pieds de Jésus. Il faut commencer par élever peu à peu son point de vue, jusqu'à lui montrer enfin pour but la perfection que Dieu demande. Alors nous pourrons espérer que de lui-même il reconnaîtra comme il en était loin. Puis, ne l'oublions pas, il faut avant tout que nous, qui nous adressons à ce pauvre cœur, soyons profondément pénétrées de notre indignité devant Dieu, que nous nous demandions souvent en toute humilité : *Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu?* Il ne faut pas qu'il y ait à cet égard en nous aucune affectation : ce qui part du cœur va seul au cœur.

» On a déjà compris que nous ne sommes point de ceux qui pensent qu'il n'y a rien de bon chez les pauvres, et qui le leur disent avec dureté en leur donnant ou en leur refusant une aumône. C'est là une humiliation irritante qui ne saurait conduire à l'humilité. Une confiance sans motif, dans nos rapports avec eux, ferait certainement beaucoup de mal : mais une méfiance absolue n'en fait-elle pas autant? . . . .

La foi chrétienne nous humilie, d'un côté, en nous montrant un abîme entre ce que nous sommes et ce que Dieu demande de nous; mais elle nous relève de l'autre, nous, objets de l'amour immense de son Fils.

» Nous réclamons donc pour nos frères souffrants beaucoup de bienveillance, mais c'est la bienveillance et la charité de l'Evangile. Tout en désirant que nos cœurs ne perdent pas, par l'habitude, la faculté de s'émouvoir, si précieuse à conserver, nous écartons de toutes nos forces une molle et funeste sensiblerie. Notre Père céleste nous montre que, précisément parce qu'on aime, on ne doit pas craindre de causer la douleur qui amènera du soulagement. Les fausses consolations, toutes celles qui n'ont pas pour base la vérité, ne sont que de vains palliatifs, et ne servent qu'à retarder la guérison. Que de fois l'on a répété aux malades que leurs souffrances leur donnaient par elles-mêmes droit au ciel! Et où a-t-on trouvé cela dans l'Evangile? »

(La suite prochainement.)

CORRESPONDANCE.

Que celui qui lit, y réfléchisse.

Monsieur et cher frère en Christ!

Parcourant hier quelques vieilles lettres, j'en ai trouvé une dont la publication m'a paru pouvoir être utile. Si vous en jugez comme moi, vous pourrez l'insérer dans la Feuille religieuse, en y mettant tel préambule que vous voudrez. Quant à moi, je crois que je me bornerais à mettre en tête : *Que celui qui lit, y fasse attention.* Cette lettre a été écrite il y a 8 ou 9 ans par une dame qui vit encore; mais je doute, si même elle venait à lire cette lettre, qu'elle la reconnût pour sienne [1]. Le peu que je sais de son état spirituel, me ferait craindre qu'elle n'ait continué à chasser de son cœur toute pensée sérieuse, et ce qui est plus triste, qu'elle n'y ait plus ou moins réussi.

[1] Si, contre attente, cette feuille tombait entre ses mains et qu'elle s'y reconnût, plaise au Dieu de toute compassion qu'elle reçoive pour elle-même l'instruction salutaire que nous désirons donner par elle à nos lecteurs. Qu'elle se souvienne qu'il n'est jamais trop tard pour revenir au Sauveur charitable qui l'appelle; qu'il *ne jette point dehors ceux qui vont à lui,* ou qui seulement crient à lui dans leur détresse, avec un cœur humilié et un regard d'attente porté sur sa croix.

Je dois vous dire que le seul changement fait à la lettre est celui de *chère amie*, substitué à un nom propre.

Recevez, Monsieur, etc. P.

25 août.

Je viens t'écrire, chère amie, et, suivant l'amicale demande que tu m'en as faite, te donner de mes nouvelles. Le temps est si laid aujourd'hui qu'il n'y a pas moyen de sortir, et je suis forcée d'exercer au dedans l'activité que je cherche à me donner, et dont il me faut user comme remède. Ainsi t'écrire aura le double avantage de m'occuper et de me procurer la jouissance de me rapprocher de toi. J'aurais bien voulu rester quelques jours de plus dans ta maison : il me semblait, dans ces quelques heures de repos qui ont suivi ma crise, que je me faisais du bien, et que la réalité du caractère chrétien apaisait mon mal. La société des chrétiens quelquefois me gène et me tourmente, d'autres fois m'est douce et agréable. Hélas! je suis maintenant un si malheureux composé!

Le médecin, en me voyant, m'a ordonné des remèdes pour quelques jours. J'ai la tête physiquement soulagée et moins lourde. Mon corps se remettra peut-être ; mais si mon âme n'est pas guérie, je n'aurai jamais de repos. Oh! je sens combien il est mal à moi de répéter le triste tableau de mes maux; mais comment pourrais-je parler d'autre chose? Laisse-moi te dire ce qui pèse sur ma pauvre tête; car cela me soulage et t'engagera à prier pour moi. Fais-le, chère amie, non point en me regardant comme présentant par mes angoisses quelques espérances, mais plutôt comme ayant besoin d'un miracle, d'une seconde conversion que la Bible ne promet pas. Car je suis comme Saül, qui avait besoin de la harpe de David ; je suis comme Caïn qui bâtit une ville pour se distraire. Mon cœur ne peut plus être atteint : tout est dans mon esprit. J'ai des idées, mais point de sentiments. Le nom de Jésus me met mal à l'aise : mon cœur ne le veut pas pour Sauveur ; et tandis que ma tête se dit que lui seul peut me sauver, rien n'est capable de forcer la résistance intérieure qui le repousse. Vois-tu, je l'ai repoussé ; j'ai été de ceux qui ont *cru avec joie*, mais *pour un temps*, et qui ensuite ont *été scandalisés* [1]. Je suis tourmentée par le remords; mais je n'ai aucune repentance. Et ma vie s'écoulera ainsi sous le poids d'heures qui me paraissent des siècles. — J'ai lu hier le traité que j'ai acheté

[1] Matth. XIII, 20-21.

chez toi, intitulé *Louisa* [1] : voilà comment je mourrai. Pour ne pas affliger les chrétiens, ma mort sera douteuse : ils se consoleront sur quelques signes équivoques ; et pendant ce temps, mon âme ira subir son éternelle condamnation, forcée de reconnaître que Dieu est juste ; car j'avais tous les avertissements de la Parole pour me tenir sur mes gardes. Hélas ! cela ne m'a servi de rien. Oh ! priez, priez ! Que ta sœur prie aussi ; et que, de retour chez elle, elle excite tous les siens à supplier l'Eternel de me faire grâce ; afin que mon cœur sur lequel je n'ai aucune puissance, soit changé complétement.....

Adieu, pardonne, excuse, prie, et ne te détourne pas de ton amie, quelque démon qu'elle soit. ***

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LES AMIES DES PAUVRES DE HAMBOURG, ou exercice chrétien de la bienfaisance. Genève, imprimerie de F. Ramboz, 1844 ; se trouve chez les libraires accoutumés. Une brochure de 50 pages 8°. Prix : 4 batz, soit 60 cent.

Cette brochure, que l'on pourrait appeler un Manuel du visiteur des pauvres, nous paraît très-utile pour montrer aux disciples du Sauveur à faire le bien, et aux philanthropes du monde quelle est la divine puissance de l'Evangile qui seul inspire la vraie charité. C'est sous ce double rapport que nous le recommandons. Nous devons de la reconnaissance au journal qui a bien voulu publier d'aussi édifiantes pages, et à la *Société Suisse pour l'impression de livres religieux*, qui en a formé un petit volume afin de les répandre plus abondamment[2].

HISTOIRE DE LA FAMILLE FAIRCHILD ; trad. de l'anglais de Mme Sherwood, précédée d'une préface par M. A. Rochat. 1re partie. Paris 1844, Delay ; Neuchâtel, Michaud ; Lausanne, G. Bridel ; etc. Un vol. de 304 pag. in-12. Prix : 1 fr. 75 cent. de Fr. soit 12 batz.

Entre les nombreux ouvrages qui se poublient chaque jour pour la jeunesse, même dans un esprit chrétien, il n'en est pas beaucoup qui réunissent à un cadre intéressant, à des tableaux animés et vrais, un fonds aussi solide et une instruction aussi pure, que la Famille Fairchild. Nous la recommandons à tous les parents qui n'en ont pas encore mis la première édition entre les mains de leur jeune famille.

[1] Histoire d'une jeune fille qui, pour avoir longtemps repoussé des convictions religieuses et des appels de Dieu, mourut sans pouvoir saisir l'espérance, qui est en Christ, d'une vie bienheureuse.

[2] Elles ont paru d'abord dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, et ont été réimprimées à part par une société qui désire faire dans la Suisse française ce que la Société de Toulouse fait pour la France, et dont c'est, si nous sommes bien informés, la première publication.

IMPRIMERIE DE BONAMICI ET COMPAGNIE, SUCCESSEURS DE MARC DUCLOUX.

N° 33. — 1844. Du 8 Décembre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire. Elisée et le roi de Syrie; fin. — Les amies des pauvres à Hambourg; suite. — *Nouvelles religieuses*. France; Nismes. Irlande. Suède. — *Bulletin bibliographique*. Essais sur le Pentateuque. Commentaire biblique sur l'Evangile de St.-Jean. — Matth. XI, 28.

ÉLISÉE ET LE ROI DE SYRIE.

(On commencera par lire 2 Rois VI, v. 8 à 20.)

(Suite et fin.)

Elisée, après avoir relevé le courage de son timide serviteur, attend avec calme, à Dothan, l'arrivée des Syriens, ses ennemis. Déjà ils ont entouré la ville, et leur proie, semble-t-il, ne peut plus leur échapper. Mais lorsque déjà ils vont mettre la main sur lui, le prophète s'adresse de nouveau à Dieu; et nous voyons, ici encore, une nouvelle preuve de ce que dit un apôtre, que *la prière du juste faite avec ferveur est d'une grande efficace*[1]. Un seul cri de la foi, et toutes les machinations de ses ennemis sont déjouées; leurs plans les plus habilement combinés sont renversés! *Elisée donc pria l'Eternel et dit: Je te prie, frappe ces gens d'aveuglement! Et Dieu les frappa d'aveuglement selon la parole d'Elisée. Et Elisée leur dit: Ce n'est pas ici le chemin* (c'est-à-dire qui vous fera trouver le prophète) *et ce*

[1] Jacques V, 16.

n'est pas ici la ville, (la ville où vous le verrez). *Venez après moi, et je vous mènerai vers l'homme que vous cherchez. Et il les mena à Samarie*, la capitale d'Israël, éloignée de là d'environ quatre lieues. *Et il arriva que, sitôt qu'ils furent entré dans Samarie, Elisée dit : O Eternel, ouvre leurs yeux, afin qu'ils voient. Et l'Eternel ouvrit leurs yeux et ils virent; et voici, ils étaient au milieu de Samarie.* — Qui pourrait peindre leur étonnement et leur effroi, quand ils se virent tout à coup au milieu d'une ville ennemie, entourés de leurs adversaires mortels, qui n'attendaient qu'un signal pour profiter de leur position sans défense et les immoler à leur ressentiment! De quelque côté qu'ils se tournent, ils ne voient que le désespoir et la mort. — Quel contraste nous présente le résultat d'une même prière faite par le prophète en deux différentes occasions! Il avait prié que les yeux de son serviteur fussent ouverts et aussitôt cette grâce, qui lui est accordée, remplit de consolation le jeune homme. Il prie maintenant que les yeux de ses ennemis s'ouvrent aussi, et les voilà remplis de terreur. Dans le premier de ces faits, nous avons un signalé rapprochement avec l'expérience de tout vrai fidèle; dans le second nous entrevoyons le sort des ennemis de Dieu, qui sont ici bas éblouis par l'éclat des faux biens de ce monde.... N'y a-t-il personne parmi nos lecteurs, qui ait lieu de craindre que lui aussi ne soit aveuglé par le dieu de ce siècle, au point de ne plus s'apercevoir des dangers dont il est entouré et des ennemis qui le menacent? Oh! c'est à vous particulièrement que je m'adresse, à vous qui vivez dans l'insouciance à l'égard *de la seule chose nécessaire :* n'êtes-vous donc jamais émus, jamais troublés à la pensée du péril ou vous pouvez tomber à chaque instant, si Dieu jugeait à propos de retirer le souffle qui vous anime, d'un péril devant lequel le plus hardi frémirait d'effroi? Dieu n'a-t-il pas dit : *Celui qui ne croit point, est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu*[1] *!* Si donc vous vivez sans croire, sans vous appuyer avec une foi du cœur sur *le seul* Sauveur *qui ait été donné*

[1] Jean III, 18.

aux hommes, alors, comme le dit la Parole, vous *êtes déjà condamnés*. C'est là une vérité certaine s'il en fut jamais; et cependant vous accuseriez d'un profond manque de charité celui qui vous le dirait individuellement en face. Pourquoi cela? parce que, semblables aux Syriens, vous ne vous apercevez ni du but où aboutissent vos pas ni du danger qui vous menace. Comme eux, vous poursuivez votre chemin sans souci et sans crainte, quoiqu'il soit aussi certain pour vous, qu'il l'était pour eux, qu'arrivés au terme une subite et affreuse destruction vous attend.

Le Dieu qui *ne peut mentir*, a déclaré, que celui *qui vit dans les plaisirs est mort en vivant*[1]. N'y en a-t-il point parmi vous dont la vie, les pensées et les affections soient essentiellement et avant tout données aux choses de ce monde, et qui, par conséquent, ne prenne aucun intérêt aux promesses et aux espérances du salut? Hélas! combien d'entre vous qui, avec des cœurs tout préoccupés des intérêts d'ici bas, et en ne donnant aux choses religieuses qu'une part misérablement petite de votre temps, de vos pensées, de vos affections, refusez de reconnaître qu'une telle disposition d'esprit est incompatible avec le devoir du chrétien ici bas et avec sa destination future! C'est que vos yeux n'ont pas été ouverts; car pour celui qui lit la Bible avec un esprit éclairé, pour celui qui croit les déclarations de la Parole, une telle dénégation est impossible.

Dieu sait, chers lecteurs, que ce n'est pas sans effort, disons même sans répugnance, que nous vous pressons sur ces humiliantes vérités. Il nous serait bien plus doux, sans doute, d'oser espérer que vous avez, tous, les yeux éclairés et que vous vivez de telle sorte dans la foi et dans l'amour de votre Dieu, que votre lit de mort sera entouré de paix, et que le désespoir ne sera pas votre partage dans l'éternité. Mais s'il n'en est pas ainsi, ce serait de notre part une amitié perfide et une charité cruelle, de vous taire une vérité qui peut encore vous être salutaire, et de vous la cacher par cela seul qu'elle froisse les mortelles

[1] I Tim. V, 6.

affections de la chair. Pourrions-nous, d'ailleurs, hésiter de vous la déclarer tout entière, après que Dieu nous a dit dans sa Parole, à nous les sentinelles en Israël : *Quand j'aurai dit au méchant : Tu mourras de mort! et que tu ne l'auras point averti; et que tu ne lui auras point parlé pour l'avertir de se garder de son méchant train, afin de lui sauver la vie; ce méchant-là mourra dans son iniquité, mais je redemanderai son sang de ta main*[1]! Ils nous a donc commandé de mettre ses voies devant les yeux de chacun de vous; et, pendant que vous vivez à leur égard dans l'indifférence, nous n'osons vous appliquer les promesses de consolation et de paix. Si par la grâce de Dieu nous pouvions vous donner la conviction de votre aveuglement spirituel, oh! vous ne différeriez plus d'un seul instant à proférer du cœur cette prière : « Seigneur, *ouvre mes yeux,* afin que je voie l'insuffisance des choses auxquelles, jusqu'à présent, j'ai donné une si grande portion de ma vie! que je puisse enfin me réveiller de mon sommeil de mort et tourner toute mon âme vers les promesses du Sauveur!

Ecoutez encore ces paroles, dictées par l'Esprit de Dieu : *Si notre Evangile est couvert, il est couvert pour ceux qui périssent, desquels le dieu de ce siècle a aveuglé les entendements, savoir des incrédules, afin que la lumière de l'Evangile de la gloire de Christ, lequel est l'image de Dieu, ne brillât point pour eux*[2]. Avez-vous remarqué ces paroles, chers lecteurs, *ceux qui périssent,* parce que *le Dieu de ce siècle a aveuglé leurs entendements?* N'avons-nous donc pas raison de vous rappeler ces choses, de les faire retentir à vos oreilles, et de chercher à bannir de vos cœurs tout repos, toute fausse paix, jusqu'à ce que vous ayez obéi à ce commandement : *Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera*[3].

Mais il est surtout une considération, que nous voudrions vous présenter. Quelque aveuglés que vous puissiez être maintenant, un temps viendra où vous serez forcés de voir, où vous apprécierez clairement, distinctement votre position. Nous avons vu tout ce qu'il y avait d'effrayant

[1] Ezéch. III, 18. [2] 2 Cor. IV, 3. [3] Ephés. V, 14.

dans la situation de l'armée des Syriens, et nous avons compris l'effroi qui a dû les saisir, lorsque tout à coup leurs yeux furent ouverts et qu'ils se virent entourés d'ennemis prêts à les détruire. Mais quel ne sera pas l'effroi mille fois plus terrible du pécheur condamné, au matin de la résurrection! A ses yeux se présentera *le grand trône blanc, et quelqu'un assis dessus, devant lequel s'enfuiront le ciel et la terre; et il ne se trouvera point de lieu pour eux. Et les morts grands et petits se tiendront devant Dieu.* Il n'y aura plus alors d'aveuglement possible, plus d'illusions pour vous séduire; car la Parole de Dieu a déclaré que *tout œil le verra!* Et qui peut décrire l'angoisse inexprimable de celui qui verra approcher comme Juge, ce Jésus qu'il n'a jamais cherché comme Sauveur et comme Ami! — Lorsque nous embrassons, dans une même pensée, tous ceux qui, en bien des lieux divers, liront ou entendront ces pages sans s'être pour la plupart connus ici-bas, combien est saisissante et solennelle la certitude que l'heure viendra où ils se rencontreront tous devant le même Juge, où les yeux de tous seront ouverts, parce que la trompette de l'Archange les aura réveillés pour le jugement!

Oh! mes frères bien-aimés, que l'Eternel nous préserve tous du terrible sort de ce prophète apostat, dont il nous est dit qu'il *entendait les paroles du Dieu fort*, qu'il *avait la science du Souverain*, qu'il *voyait la vision du Tout-Puissant*, et qu'il *avait les yeux ouverts*, mais qui cependant, lorsqu'il parlait de *l'étoile procédée de Jacob*, rendait de lui-même ce triste témoignage : *Je le vois, mais non pas maintenant; je le regarde, mais non pas de près*[1]. Quelle sera la misère inexprimable de ceux qui verront ainsi le Sauveur, mais *de loin*, comme le mauvais riche contemplait Abraham, sans pouvoir s'en approcher, sans espérance quelconque de lui être jamais réuni! Si donc vous voulez le voir de près, si vous voulez que le jour du Seigneur vous soit une journée pleine de joie, humiliez-vous dès maintenant à ses pieds; demandez-lui, dès cette heure, qu'Il vous applique les fruits de sa mort, qu'Il vous sanc-

[1] Balaam. Voyez Nombres XXIV, 16 et 17.

tifie par son Esprit, qu'Il vous prépare pour son royaume. Alors, dans ce grand jour, vous pourrez vous écrier avec allégresse : *Je me réjouirai en l'Eternel et je tressaillerai de joie au Dieu de ma délivrance*[1]. Car *vous triompherez de sa délivrance*[2] *et vous marcherez enseignes déployées au nom de votre Dieu*[3].

LES AMIES DES PAUVRES A HAMBOURG.

(Suite.)

« On entend souvent répéter dans le monde, que les pauvres ne sont susceptibles d'aucune reconnaissance, et que, chez eux, l'inimitié contre les classes aisées s'accroît en proportion des bienfaits de celles-ci. Pour nous, nous sommes bien loin de souscrire à un jugement si sévère, et nous pensons qu'en cela il faut s'en prendre autant à celui qui donne qu'à celui qui reçoit. On tend une aumône avec froideur, sans vraie compassion, sans aucun discernement, de façon à faire plus de mal que de bien; l'on prétend ensuite recevoir en échange un cœur plein de gratitude et d'affection dévouée; et comme alors on ne le rencontre guère, on crie à la corruption des classes pauvres, et souvent on leur ferme à jamais et sa main et son cœur.

» Oh! si le malheureux pouvait croire que la charité seule vous pousse; si vous veniez le chercher dans sa demeure, causer avec lui de ses affaires, lui montrer que vous prenez un intérêt véritable à ce qui le touche, et que son bien vous est cher!....., alors, loin d'avoir cette idée pénible, cette idée qui (mettons-nous à sa place) doit être si dure au pauvre cœur, qu'on lui donne pour se débarrasser de lui, il se sentirait attiré vers vous; vous n'auriez plus à vous plaindre de son insensibilité à toute épreuve, vous verriez que ses yeux connaissent aussi les larmes de la reconnaissance; vous l'entendriez non plus seulement de ses lèvres, mais du plus profond de son cœur, appeler sur vous les bénédictions d'en-haut. Nous ne nierons pas qu'il ne puisse y avoir des âmes sur lesquelles une charité profonde et sincère demeure absolument sans in-

[1] Habacuc III, 18. [2] Psaume XX, 6.
[3] Blunt. Voyez le Bulletin bibliographique.

fluence, des âmes mêmes qui récompensent les bienfaits par la calomnie. Mais, grâce à Dieu, elles sont rares, très-rares; et quand une fois on a éveillé l'affection, la confiance, n'a-t-on pas ouvert dans un cœur la porte à tout ce qu'il y a de beau et de bon?

» Je ne crois pas oublier jamais la lettre touchante que je reçus du pauvre Christophe F. pendant sa dernière maladie à l'hôpital. C'était pourtant un homme si peu recommandable que nous avions hésité longtemps à nous occuper de sa famille. Mais quelques témoignages de vraie charité, des procédés tout autres que ceux auxquels il était habitué, lui avaient ouvert le cœur. Qu'avions-nous tant fait pour lui, cependant? Nous lui avions donné à parfiler de la soie pour abréger un peu les longues heures et le mettre à même de gagner quelques sous. Mais voici ce qui l'avait surtout ému à reconnaissance. De ses quatre enfants, trois étaient devenus rachitiques par défaut de bon air dans la rue étroite qu'ils habitaient, et ils ne pouvaient marcher. Leur mère, sans cesse obligée de s'en occuper, ne travaillait point assez pour subvenir à leur entretien. Nous eûmes l'idée de charger un pauvre homme, auquel, vu son peu d'intelligence, nous ne trouvions aucun emploi, de promener deux ou trois heures par jour ces enfants dans une petite voiture. Le but ordinaire était l'esplanade devant l'hôpital; le pauvre père se traînait alors jusqu'à la fenêtre, et ses yeux éteints se ranimaient à la vue des jeux de ses enfants qui, au milieu de ce bon air, ne tardèrent pas à prendre les couleurs de la santé, et purent bientôt venir à pied voir leur père.

» Les lecteurs qui s'intéressent à ces détails voudront bien me suivre encore dans la maison de Gervais. Ch. Gervais était charpentier, sa femme allait blanchir dans les maisons, et tous deux gagnaient honnêtement leur vie. Il y a trois ans que Gervais se planta profondément une écharde dans le bras. Une terrible plaie ne tarda pas à se former. Ce fut à grand'peine qu'on évita l'amputation; mais sa main à demi paralysée, ses doigts tout contrefaits le rendaient incapable de continuer son état. Que faire? La pauvre femme eût bien voulu travailler jour et nuit pour nourrir son mari et ses enfants; mais durant cette longue maladie il avait fallu vendre, engager ses vêtements, et avec son misérable accoutrement, sa figure épuisée par la mauvaise nourriture, elle n'osait se présenter nulle part. Dès que nous lui eûmes procuré de l'ouvrage, et qu'elle eut pu

manger quelques jours à sa faim, elle reprit une tout autre apparence. Le pauvre Gervais désirait vivement aussi pouvoir la soulager en gagnant quelque chose; nous lui apportâmes un modèle de ces pantoufles en paille tressée, qui sont en usage à Hambourg. Il eut d'abord une peine infinie; la première paire, à laquelle il avait donné tous ses soins et qu'il envoya par sa femme avec anxiété, ne fut pas acceptée. Mais il ne se découragea pas; une autre alla mieux, et maintenant, malgré sa pauvre main estropiée, c'est un des meilleurs ouvriers que nous ayons en ce genre. — Si vous aviez pu assister à la dernière visite que nous leur fîmes! Avec quelle joie, quelles larmes de reconnaissance la pauvre femme nous montrait ses bons vêtements, une couverture neuve et chaude à leur lit, une bonne provision de pommes de terre pour l'hiver, et surtout le reçu d'une grosse somme de loyer arriérée! Avec quel bonheur elle nous parlait de la sérénité de son mari, de sa douceur, de sa bonté envers elle, de son existence toute changée depuis qu'il avait retrouvé de l'occupation! Ah! ces moments-là font du bien; ce sont des faveurs de Dieu, et de puissants encouragements dans une tâche où les pénibles expériences et les déceptions ne manquent pas.

» Nous rappellerons encore ici ce par quoi nous aurions dû commencer, la manière dont Dieu dans sa Parole nous demande d'exercer la charité ; il veut que nous nous occupions de l'âme autant que des besoins du corps. Ecoutons ces magnifiques et encourageantes paroles d'Esaïe : *Si tu ouvres ton cœur à celui qui a faim, et que tu rassasies l'âme affligée, tu prieras, et l'Eternel t'exaucera, tu crieras, et il dira : Me voici.* — Et le Seigneur Jésus pouvait-il nous inviter plus instamment à la charité active et compatissante que par ces paroles : *Quand vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes frères, vous me les avez faites à moi-même.*

» ... Au milieu de l'effervescence qui tourmente de nos jours l'état social, les classes inférieures et supérieures se sont posées comme ennemies les unes en face des autres, et pourtant Dieu ne l'a certainement pas voulu ainsi. Peut-être serait-il donné à des sociétés du genre de la nôtre, si elles se multipliaient, de faire quelque contre-poids aux nombreuses associations désorganisatrices, et de contribuer au rapprochement du riche et du pauvre. Si ces rapports sont tels que nous l'entendons, fondés sur le christianisme, nous croyons vaine cette crainte exprimée par plusieurs, qu'une fâcheuse

comparaison rendra les indigents plus mécontents de leur sort. La religion donne aux choses leur juste valeur; elle place l'homme en face de lui-même et le réconcilie avec sa position, en le faisant aspirer non à occuper un poste plus élevé, mais à remplir dignement sa vocation ici bas, telle que Dieu la lui a tracée.

« Dans ces visites de la charité, il se produit un bien mutuel qui, plus d'une fois, nous a fait ressouvenir de ce qu'écrivait saint Paul à ses frères de Rome : *Je désire extrêmement vous voir pour vous faire part de quelque don spirituel, afin que vous soyez affermis, c'est-à-dire afin qu'étant parmi vous, je sois consolé avec vous par la foi qui nous est commune.* Les grands, les nombreux défauts de la classe indigente, chacun pourrait les citer; mais l'humilité, la résignation sans paroles, la confiance en Dieu de plusieurs, ces touchantes vertus ne brillent pas au dehors, et on ne les saurait apprécier qu'en descendant jusqu'au pauvre et en le voyant longtemps et de près.

Une de mes premières visites, comme présidente de la Société, me conduisit chez une pauvre vieille aveugle qui vivait seule avec sa fille, sans autre moyen de subsistance que le travail de celle-ci. On était au cœur de l'hiver, la chambre n'avait point été chauffée, et la pauvre Jenny tirait à grand'peine son aiguille avec ses doigts bleuis par le froid. Je fus étonnée, parce que, quelque peu que l'ouvrage soit payé, je savais que celui de Jenny devait suffire à peu près à leur entretien. J'appris alors que, pendant une longue maladie de la mère, elles s'étaient arriérées de trois semestres de leur loyer, et elles avaient d'autant plus à cœur d'acquitter cette dette que leur propriétaire était un homme bon, qui jamais ne les avait menacées de les renvoyer. Il y avait ce jour-là dans leur armoire douze francs mis de côté pour cela! — Quelques années plus tard, après notre terrible incendie, un collecteur se présenta chez elles : en voyant leur intérieur, il voulut se retirer; mais la vieille aveugle se fit expliquer ce que c'était, et quand elle apprit qu'il s'agissait d'une souscription d'un schilling par semaine, pour rebâtir cette église de Saint-Nicolas où elle s'était si souvent édifiée, elle voulut absolument souscrire elle-même. Elle parvint, en effet, à se faire cette petite somme en diminuant pendant six jours son déjeûner de moitié, ne se conservant que le dimanche pour manger à sa faim. Recevant souvent des aumônes, elle n'aurait

pas cru donner réellement elle-même, si elle ne s'était pas privée de quelque chose, et elle y trouvait une grande joie.

» Ne dirai-je point un mot de notre pauvre Marguerite, la personne la plus contrefaite peut-être qui soit au monde? Bien qu'elle ne puisse pas marcher, mais seulement se traîner comme un petit enfant, sa chambre est reluisante de propreté. Sa vue cependant s'affaiblit de jour en jour. Un chirurgien de nos amis a bien voulu essayer de l'opérer de la cataracte sur un œil, mais sans succès. Elle voit s'avancer rapidement le temps d'une cécité complète. Elle en est triste, mais sans jamais murmurer. Elle trouve au fond de son cœur tant de sujets de rendre grâce à Dieu! Son bonheur, c'est d'entendre lire la Parole; et la plus grande joie qu'elle ait eue depuis longtemps, c'est d'avoir été conduite à l'église par une dame qui l'a prise deux ou trois fois dans sa voiture. Nous lisons toujours un chapitre ensemble chaque fois que je vais la voir. Un jour elle me dit qu'elle aurait aussi quelque chose de bien beau à me communiquer : c'était un cantique tout à fait approprié à sa situation. Elle l'avait entendu lire une fois et avait eu un grand désir de l'apprendre; mais comment faire? Une occasion de rendre service à une voisine s'étant présentée, celle-ci lui témoigna qu'elle aimerait bien à son tour faire quelque chose pour elle, et Marguerite n'eut rien de plus pressé que de la prier de lui lire ce cantique jusqu'à ce qu'elle le sût par cœur. « Mais, lui demandai-je un jour, ma pauvre Marguerite, le temps ne vous paraît-il pas bien long? » — « Non, dit-elle; le matin je m'occupe à mon petit ménage, et j'y mets bien plus de temps qu'une autre. Ensuite je ne puis travailler, c'est vrai, mais je me mets dans ce bon fauteuil que vous m'avez donné, et je pense. » Je compris que son occupation alors était de prier tour à tour pour tous ceux qu'elle connaissait, de se rappeler divers passages de l'Écriture, de penser à la gloire à venir, à la bonté de Dieu, de se maintenir dans sa sainte présence. Je compris tout cela très-bien, sans qu'elle me l'exprimât pourtant en détail; car Marguerite n'aime pas à faire parade de sa piété. Mais elle est si heureuse ainsi, que, quand quelque voisine vient la distraire par des causeries, elle regrette le plus souvent sa solitude avec Dieu, et la retrouve toujours avec plaisir.

» Je sens qu'il faut me borner, et cette pensée seule peut m'arrêter une fois que j'ai abordé un sujet qui m'est aussi cher. Tant de douces images se pressent dans mon esprit, tant de

dévouements obscurs, de ces vies cachées qui sont de plus hautes prédications de l'Evangile que tout ce qui se peut dire dans les chaires! Hier encore une autre pauvre fille m'est venue voir. D'une intelligence bornée, les hommes méprisent peut-être ma vieille Catherine; mais Celui qui regarde au cœur, connaît la place qu'il lui réserve. Gagnant de moins en moins chaque année, elle en était venue, dans sa misère, à se nourrir de mets qui détruisaient sa santé, et encore ne mangeait-elle pas à sa faim. Nous lui procurâmes d'une maison riche un bon repas par semaine, qu'elle faisait toujours durer deux ou trois jours. Un ménage de deux vieillards infirmes recevait la même faveur d'une autre famille; mais celle-ci étant partie pour la campagne, il s'en trouvait privé. Catherine est venue me demander de céder à ces pauvres gens son bon repas de quinze en quinze jours. J'ai accepté son offre sans lui donner aucun dédommagement; je l'ai même à peine louée de ce qu'elle faisait, et ne lui ai pas laissé voir mon émotion. Je craignais tant de gâter cette âme humble et candide par un sentiment de propre complaisance! Mais nous qui vivons dans le superflu, sommes-nous à même d'apprécier la grandeur d'un tel sacrifice?

Oh! oui, souvent, très-souvent, à l'aspect de ce renoncement, de cette victoire sur la misère, nous avons reçu dans la maison du pauvre cent fois plus de bénédictions que nous n'en avions apporté. N'est-ce pas une vivante instruction pour nous, que de trouver au milieu de telles épreuves la vraie résignation, la vraie joie, la vraie paix? Et n'aurons-nous pas honte ensuite, enfants gâtés que nous sommes, de montrer du chagrin et du dépit au moindre de nos jouets qui se brise? Jamais, nous devons aussi le reconnaître, jamais nous n'avons senti avec autant de force les consolations de l'Evangile, qu'en les présentant aux malheureux.

» Bien des gens qui, comme certains philosophes, se plaisent à rêver l'innocence de l'homme dans l'état de nature, se trouvent déçus partout où ils rencontrent le mal, et reculant avec effroi devant les vices des classes inférieures, ils se détournent d'elles en prononçant anathème. — Pour nous, jamais nous ne nous sommes fait de telles illusions. Nous connaissons la corruption profonde du cœur humain; nous la connaissons d'abord dans le nôtre, puis nous savons ce que dit l'Evangile, que non-seulement la pauvreté, mais tout le mal qui est dans le monde est une conséquence du péché. Si nous

refusons nos secours aux pauvres parce qu'ils sont vicieux, quel droit aurons-nous d'attendre nous-mêmes de la consolation dans nos douleurs? Quoi! parce que nous les trouvons imprévoyants, inconsidérés, sans énergie, nous les condamnerons! Ah! voyons plutôt là un pressant appel à nous occuper de nos frères, à leur venir en aide par nos conseils.

» Les pauvres sont, en général, orgueilleux. Prenons bien garde que ce défaut ne nous rende pas injustes, en nous blessant plus directement que tout autre.—Le mensonge est très-fréquent parmi eux; mais encore ici ne condamnons pas avant de nous être rappelé leur position particulière, avant d'être descendus dans notre propre cœur. Les enfants, qu'on aime à se représenter si purs, ont tous, plus ou moins, un certain penchant au mensonge; c'est à l'œil vigilant de l'éducation de les arrêter dès le premier pas. Mais peu de pauvres ont le temps et la possibilité de veiller sur leurs enfants, et ils apprécient généralement bien mal leurs fautes. Un petit meuble brisé attirera une sévère punition; un gros mensonge, s'il n'en résulte du reste aucun mal actuel, est à peine l'objet d'un reproche. Habitués ainsi à tenir pour une faute très-légère le déguisement de la vérité, nous étonnerons-nous si, plus tard, ces mêmes enfants y ont recours en s'adressant aux riches? Et ceux-ci même ne les y encouragent-ils pas en donnant souvent sans examen? Ah! dès qu'on fait avec les pauvres une connaissance un peu intime, on ne tarde pas à rencontrer, dans leurs circonstances précédentes ou actuelles, bien des motifs non de justification, mais au moins d'excuse, et peu à peu, à cette vue, le mécontentement prend le caractère de la pitié. Nous ne nous lasserons jamais de le dire : Ayons compassion, cherchons à corriger, mais ne maudissons pas.

» Supposons un moment que nous ne fassions en apparence aucun bien, que nous ne rencontrions qu'ingratitude et sécheresse de cœur; serait-ce là un motif suffisant pour abandonner notre travail? Non, non; aucune œuvre chrétienne ne doit être tellement entreprise en vue du succès que, lorsqu'il ne se trouve pas au bout, le découragement s'empare des âmes. C'est une grande faute, c'est une suite de l'orgueil humain, que d'attendre trop de ses efforts. Oh! rendons grâce à Dieu, de ce qu'il veut bien nous permettre de travailler dans un petit coin de son champ, de procurer le moindre soulagement à un malade, de dire une parole d'avertissement à un pécheur, lors même que nous n'aurons pas guéri ce malade,

que nous n'aurons pas vu ce pécheur se convertir. C'est par la foi et non par la vue qu'il nous faut marcher; peut-être n'est-ce qu'au jour de la grande moisson que nous connaîtrons celles de nos graines, jettées en terre, qui auront fructifié. En attendant, soyons bien sûres que, dans le royaume de Dieu, ce qui est véritablement bon, ne saurait être entièrement perdu. Faisons avec amour et conscience tout ce que nous pouvons, et pour le reste remettons-nous-en au Seigneur.

(La fin prochainement.)

NOUVELLES RELIGIEUSES.

France. *Nîsmes.* La maison centrale de détention, dans cette ville, offre un exemple frappant de la liberté des cultes, qui n'est accompagnée d'aucune espèce d'inconvénient. Tous les dimanches, à 9 heures du matin, les catholiques y chantent la messe, les protestants y entendent l'explication de la Parole de Dieu, les Israélites y font la lecture de l'Ancien-Testament en hébreu, et les Mahométans celle du Coran en arabe. Pourquoi ce même régime offrirait-il plus d'inconvénients dans tout le royaume, où de si fortes atteintes sont de plus en plus portées à la liberté des cultes? Serait-ce dans une prison que se serait réfugiée cette précieuse liberté?

Irlande. Un journal religieux du mois de septembre rapporte que quatre prêtres irlandais, dont il donne les noms, ont abandonné, depuis peu de temps, les erreurs de l'église romaine, pour embrasser les doctrines et le culte de l'église anglicane. — Une société spéciale vient de se former en Irlande, dans le but de tendre secours aux prêtres qui quittent Rome pour l'Evangile.

Suède. Un pasteur de Schonen, en Suède, écrit à la Société biblique britannique et étrangère: « Après avoir attendu avec une vive impatience l'envoi de Livres saints que vous m'aviez annoncé, je viens enfin de recevoir les caisses. Dès que la nouvelle s'en fut répandue, je fus assailli au point qu'on me permit à peine de déballer; chacun cherchait à faire prévaloir ses droits pour acheter le précieux volume. Bref, toutes les Bibles furent vendues sur place; chacun se récriait sur la modicité du prix, et plusieurs des acheteurs disaient: « Nous étions à même de vous donner davantage, ayant économisé de l'argent en nous privant d'eau-de-vie. » — « L'archevêque

d'Upsal demande de nouveaux envois de Testaments, ajoute la Société biblique; les 5,000 exemplaires récemment sortis de presse, ne suffisent pas aux demandes pressantes qui arrivent de ce pays. Nous savons d'autre part; que 23,806 exemplaires des saints Livres, out été distribués en Suède pendant l'année dernière. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Essais sur le Pentateuque, ou éclaircissements sur les principales difficultés que présente la lecture des livres de Moïse. Par J. H. Grandpierre, D. T., directeur de l'institut des Missions évangéliques, et pasteur de l'Église réformée des Batignolles. Paris 1844, Delay; etc. Un vol de 316 pag. in-8°. Prix : 6 fr. de Fr., soit 41 1/2 batz.

L'ancienneté si reculée de l'époque, l'enfance de l'humanité à laquelle Dieu daignait alors accommoder ses révélations, la diversité de tout ce qui compose la vie sociale et de famille, l'ignorance des coutumes et des mœurs, sont autant de causes qui tendent à laisser quelque obscurité à nos yeux sur divers détails des premiers livres de la Bible. Lors même que les grands objets de la foi y sont peu intéressés, on est quelquefois arrêté ou distrait par ces obscurités dans le langage, dans les figures, et c'est un service précieux que l'auteur des Essais a rendu à tous les lecteurs des Ecritures, en réunissant dans un volume l'explication des principales difficultés qui peuvent les arrêter. Il les aborde de front et avec franchise; aussi ressort-il toujours de ses dissertations une plus ou moins vive clarté. Quoique le sujet ne s'y prête guère, l'édification, du moins indirecte, n'est pas étrangère à ce livre écrit avec la lucidité et la vie que l'on connaît à l'auteur.

Commentaire biblique sur l'Evangile de St.-Jean par Herman Olshausen, professeur de théologie à Erlangen. Traduit librement de l'allemand sur la 2me édition, avec des notes et additions des traducteurs et la dissertation de Frommann sur le plan de cet Evangile. Publié par la Société pour la traduction d'ouvrages chrétiens allemands. Neuchâtel 1844, J. P. Michaud; etc. Un vol. de 364 pages in-8°. Prix : 4 fr. de Fr. soit 28 batz.

Cet excellent commentaire offre aux lecteurs auxquels il est destiné, bien des vues profondes et lumineuses sur une des portions les plus riches de la Parole de Dieu. Mais il renferme aussi, comme la plupart des livres allemands, quelques opinions particulières qu'il ne faudrait pas adopter sans examen. Lu avec discernement et par des

hommes versés déjà dans cette sorte d'études, il est fait pour porter de précieux fruits.

On nous demande d'annoncer que les Discours de Blunt sur la Vie de Jacob, sont en traduction et paraîtront, si Dieu le permet, vers le commencement de l'année prochaine. — Nous savons aussi qu'une traduction des Discours sur le prophète Elisée, par le même auteur, s'imprime maintenant, et doit paraître pour la fin de l'année. Nos lecteurs pourront déjà s'en faire une idée par la méditation insérée dans ces deux derniers N° et qui est traduite librement du même ouvrage.

Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il faisait la perte de san âme? Matth. VI, 26.

Dans un village de la Poméranie antérieure, est mort il y peu de mois, un vieillard qui avait passé la fin de sa vie chez une de ses filles mariée. Quelque chétif que dût être son héritage, il avait néanmoins excité la cupidité des deux jeunes époux qui eussent bien voulu s'emparer d'une portion plus grande que ce qui devait légitimement leur revenir. Une créance de 25 écus qu'il leur avait prêtés, était surtout l'objet de leur convoitise, et plus d'une fois déjà leurs entretiens avaient roulé sur les moyens de soustraire ce titre afin de ne pas avoir à le payer. Un soir qu'ils en parlaient à demi-voix, leur fille, âgée de 13 ans, était justement occupée à mémoriser le passage que le régent avait donné pour la tâche du lendemain, et comme elle retenait très-difficilement les choses, elle était obligée de les répéter fort souvent à haute voix. Or le passage de ce jour-là était précisément celui qu'on vient de lire en tête de cette histoire. Elle répéta bien cent fois de suite, avec la voix chantante et monotone d'une écolière : *Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, etc.* Les parents ne s'en laissèrent pas d'abord distraire ; mais la répétition incessante d'un verset de la Bible qui condamnait si formellement leur entretien, finit par leur devenir à charge. « Ne pourrais-tu pas étudier bas? » lui dit le père. La jeune fille obéit ; mais au bout d'un moment, l'habitude reprit le dessus, et le malencontreux passage se fit de nouveau entendre. Après quelques injonctions semblables, aussi souvent oubliées que renouvelées ; le père impatienté dit à son enfant : « Va te coucher, à présent ; on ne peut pas dire un mot en

paix, pendant que tu marmottes ainsi ton passage. » La jeune fille obéit encore ; mais préoccupée par la crainte de ne pas savoir sa leçon le lendemain, elle la répéta encore quelquefois avant de s'endormir. Les parents achevèrent alors leur entretien, et allèrent chercher eux-mêmes un sommeil qui ne fut pas si tranquille qu'à l'ordinaire : leur conscience, à son tour, répétait les solennelles paroles qui avaient retenti à leurs oreilles avec tant d'importunité. Le lendemain de bonne heure, l'homme s'en alla battre le grain comme de coutume ; mais avant de passer le seuil de la porte, il dut encore entendre sa sentence de la bouche de son enfant qui, en s'éveillant, voulut s'assurer qu'elle avait bien retenu son passage. C'en était trop : semblable aux gouttes d'eau qui en tombant sur le rocher finissent par le percer de part en part, ce verset de la Parole divine, avait aussi pénétré la dure enveloppe qui recouvrait le cœur de cet homme. Dans la grange, à travers les coups redoublés de son fléau, il entendait sans cesse retentir au dedans de lui : *Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il faisait la perte de son âme ?* — Il n'y tint plus ; tourmenté par sa conscience, il jette le fléau loin de lui et court à la maison, déclarer à sa femme qu'il fallait renoncer au plan concerté la veille, et qu'il ne voulait pas jouer la perte de son âme pour quelques misérables écus. Mais en ouvrant la porte de la maison, il rencontre sa femme qui sortait avec le même poids sur le cœur, la même épine dans la conscience, pour aller lui communiquer la même résolution ; car la puissante Parole de Dieu avait aussi atteint son âme, et y avait pénétré comme un dard qui s'y enfonçait de plus en plus, par les efforts mêmes qu'elle faisait pour s'en débarrasser. Ils ne touchèrent donc point à l'héritage du vieillard, et se contentèrent de leur part légitime. — Mais ce n'est pas tout. Le Seigneur ne laissa pas son œuvre imparfaite. Il leur découvrit, par la grave chute dont il les avait si providentiellement préservés, toute la corruption invétérée de leur cœur ; et par cette connaissance, ils furent conduits à une *tristesse selon Dieu qui produisit la repentance à salut dont on ne se repent jamais.* Maintenant remplis de la joie du salut, ils exaltent la miséricorde du Seigneur, qui, par une voie si providentielle, les a non-seulement gardés du péché, mais encore introduits dans le chemin du salut.

IMPRIMERIE BONAMICI ET COMPAGNIE, SUCCESSEURS DE MARC DUCLOUX.

N° 34. — 1844. Du 15 Décembre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

SOMMAIRE. La prière et la sobriété; 1 Pierre IV, 7. — Une relique en 1844. — *Nouvelles religieuses*. France.

LA PRIÈRE ET LA SOBRIÉTÉ.

Or la fin de toutes choses est proche; soyez donc sobres et vigilants dans la prière. 1 Pierre IV, 7.

L'apôtre Pierre s'adresse, dans cette épître, aux chrétiens dispersés par les persécutions. Après leur avoir rappelé la grâce que le Seigneur leur a faite en les appelant au salut par la foi en Jésus-Christ, il les exhorte à glorifier, dans toute leur conduite, le Dieu de leur délivrance, et entre les moyens qu'il les sollicite d'employer pour parvenir à ce but, sont les deux énoncés dans le verset qu'on vient de lire : *la vigilance dans la prière* et *la sobriété*. — Après avoir expliqué la nature de ces deux devoirs, nous rechercherons comment ils sont liés l'un à l'autre, et nous sonderons, enfin, la force du grand motif qui doit nous porter à les accomplir.

I. La *prière* ne consiste pas dans des expressions bien choisies, ou dans un langage éloquent et fleuri. Elle ne

dépend pas de la force de la mémoire ni de la richesse de l'imagination. L'élévation réelle de l'âme à Dieu par des affections saintes et spirituelles : voilà ce qui constitue la véritable prière, la prière vivante et agréable à Dieu. Prier, c'est ouvrir notre cœur à celui qui l'a fait, qui en sonde tous les replis, qui en discerne tous les mouvements. Hors de là, tout est forme et vaine apparence; là seulement est la sincérité et la vie dans la prière.

Bien que, à proprement parler, prier ne signifie autre chose que demander à Dieu ses grâces, néanmoins on attache ordinairement à ce mot un sens plus large et plus général. Prier, c'est encore nous humilier devant Dieu, lui confesser nos péchés, célébrer son saint nom, lui rendre grâce de ses innombrables bienfaits en Jésus-Christ.

Il est vrai que notre Dieu n'a pas besoin que nous lui exposions nos nécessités : il connaît nos pensées avant que nous les exprimions; il voit notre misère avant même que nous la sentions; car *il sonde les cœurs et les reins* et *toutes choses sont nues et entièrement découvertes devant lui.* — Il est vrai encore, que son cœur paternel n'a pas besoin d'être excité en faveur de ses enfants : son amour pour nous précède le nôtre pour lui : *nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier;* et cet amour qu'il nous a témoigné en nous donnant son Fils et en nous amenant à sa connaissance, ne saurait être rendu, ni plus tendre, ni plus fort, ni plus constant, par nos supplications. Mais quoique Dieu n'ait, quant à lui, nul besoin de nos prières, il lui a plu, à cause de nous, et pour notre propre bien, de nous imposer la douce obligation de le bénir et de l'invoquer. Que de considérations, en effet, nous le commandent!

Et d'abord, rien de plus juste de notre part que de reconnaître ainsi notre dépendance de Dieu. Nous dépendons de lui, de sa Providence, de sa grâce, à tous égards, continuellement, pour l'âme et pour le corps, pour la vie présente et pour la vie à venir; tous les biens dont nous avons joui dans le passé, nous les lui devons. Quoi de plus juste, quel devoir plus sacré, que de lui en rendre de continuelles actions de grâces? — Nous avons sans cesse besoin de son

secours, de sa protection, de sa bénédiction et de son Esprit. Quoi de plus juste, quel devoir plus sacré, que de recourir sans cesse à lui, comme à l'*Auteur de tout don parfait et de toute grâce excellente?*

Prier est encore un de nos plus glorieux priviléges; l'acte le plus digne de l'homme et surtout du chrétien c'est d'élever son âme à Dieu. Nous avons été créés pour vivre dans la communion de notre Créateur : rien ne nous ennoblit comme d'en être capables; rien ne nous rend heureux, comme d'en jouir. Or ce qui établit et maintient la communion de notre âme avec Dieu, c'est la prière de cœur. Par elle, nous nous approchons de lui; nous réclamons sa sainte et miséricordieuse présence; nous lui ouvrons nos cœurs; nous lui contons nos peines; nous nous unissons à lui, comme à l'Ami le plus fidèle, le plus puissant, le plus tendre. Qu'il est coupable et qu'il est malheureux, l'homme qui peut fouler aux pieds un tel privilége; renoncer à une si grande grâce, dédaigner un tel bonheur.

Mais c'est surtout l'utilité de la prière, qui nous en fait sentir la haute importance. La prière est le plus puissant aliment de la vie spirituelle.

D'abord elle calme, console notre âme lorsque celle-ci est affligée, inquiète, troublée par l'épreuve ou par le péché. Donner essor à notre douleur, à nos angoisses, c'est déjà en partie nous en décharger. Rien n'est si insupportable que les peines que nous renfermons en nous-mêmes : elles nous accablent; elles déchirent notre cœur. Au contraire, confier nos chagrins, même à un homme incapable de nous offrir un secours efficace, est déjà un soulagement. Combien plus trouverons-nous une consolation puissante à ouvrir notre cœur au Dieu infini en puissance et en miséricorde, au Dieu de toute consolation! En recourant par la prière à son amour, à son pouvoir, à ses promesses, à sa grâce, notre âme se sent allégée, et trouve, dans l'acte même de la prière, le calme, l'espérance et le repos. Quel est l'enfant de Dieu qui n'en aurait jamais fait l'épreuve?

Un second avantage de la prière, c'est que l'âme, en s'élevant à Dieu, en se rapprochant de Lui, se pénétre davantage de sa misère, acquiert un sentiment plus profond et plus spirituel de ses besoins; croît en confiance et en foi; s'ouvre de plus en plus, si je puis m'exprimer ainsi, à la grâce de Dieu; discerne plus facilement la main du Seigneur lorsque sa requête est exaucée; apprend ainsi à le bénir avec plus de reconnaissance, et à s'attendre plus entièrement à Lui, à cause des nouveaux témoignages de sa bonté, qu'elle reçoit en réponse à ses supplications.

En général, il faut reconnaître que la prière fréquente vivifie et affermit toutes les dispositions saintes et spirituelles que l'Esprit de Dieu produit dans le cœur des fidèles : *la foi*, parce que, en s'élevant à Dieu et embrassant ses promesses, l'âme en sent toujours plus la vérité; *l'espérance*, puisque dans toute véritable prière, elle trouve un nouvel aliment, et par conséquent prend une nouvelle vie; *l'amour*, parce que plus le cœur se tourne vers Dieu, plus il découvre la grandeur de l'amour dont il nous a aimés en Christ, et plus il éprouve le besoin de se donner à Lui en retour, plus il sent la douceur de sa communion sainte, plus il fait l'expérience que *s'approcher de Dieu, c'est tout son bien.* — Il y a plus. L'Esprit de prière tend à rendre l'âme toujours plus spirituelle, par cela seul qu'il la tient près du Dieu infiniment saint et bon, près du Sauveur qui *est la splendeur de sa gloire et l'image empreinte de sa personne.* Nous prenons facilement, et presque sans nous en apercevoir, quelque chose du caractère et des sentiments de ceux avec lesquels nous passons notre vie, surtout lorsque nous avons pour eux du respect et de l'amour. Notre caractère acquiert, avec le leur, une ressemblance toujours plus grande. Cette disposition de notre nature explique comment la prière, lorsqu'elle est fervente et habituelle, tend à retracer de plus en plus dans le cœur du fidèle, l'image de son Père céleste. Prier, c'est nous entretenir avec le Saint des saints; c'est contempler avec foi et avec amour ses perfections adorables; c'est nous unir à lui par le lien le plus étroit qui puisse rapprocher la créa-

ture du Créateur. Comment donc pourrions-nous être des hommes de prières, sans éprouver la vivifiante et sanctifiante influence de ce commerce avec l'Etre tout parfait, sans que sa bonté, sa miséricorde, sa sainteté se communiquent à notre âme par son Esprit, et nous fassent croître dans sa ressemblance?

Mais l'utilité de la prière consiste surtout en ce que, quand nous prions, nous sollicitons et nous obtenons, par les mérites de Christ, une mesure plus abondante de cette grâce de Dieu, qui est la source, l'aliment de la vie spirituelle. *Tout ce que vous demanderez en mon nom*, disait Jésus-Christ, *le Père vous le donnera*. Dieu ayant fait pour nous, de la prière, le grand moyen de communication avec lui, le canal de toutes ses grâces, sa véracité, sa fidélité nous garantissent l'accomplissement de tout ce qu'il nous a promis pour l'amour de Christ. Si nous disposons nos cœurs à chercher sa face, il incline son oreille vers nous pour nous entendre et nous exaucer. Notre Seigneur déclare sans cesse que ses disciples, priant en son nom, peuvent être pleins de confiance. *Il donnera des biens*, nous dit-il, et ailleurs, *il donnera son Saint Esprit à ceux qui le lui demandent*, ce Saint Esprit, source de toute vérité, de toute vie, de toute sainteté et de toute consolation.

C'est à cause de ces promesses faites à la prière, que notre Seigneur et ses apôtres nous la recommandent sans cesse, et par leur exemple et par leurs préceptes. Par leur exemple; car il nous est dit de Jésus-Christ lui-même, qu'il passait des nuits entières en prière; et rien ne frappe plus dans la vie des apôtres que l'esprit de prière dont ils sont animés. Par leurs préceptes : car ils nous y exhortent à chaque page dans la Parole sainte : *Veillez et priez. Persévérez dans la prière. Soyez sobres et vigilants dans la prière. Priez sans cesse.*

Cependant le véritable esprit de prière est rare; il n'est pas facile de s'en revêtir. Mais tout en cherchant à l'obtenir, souvenons-nous, que ce n'est ni le génie, ni la science, ni l'éducation religieuse, qui le donnent, et que c'est Dieu

seul. Que notre première prière soit donc de demander à Dieu l'esprit de prière, afin que nous puissions parler le langage de ses enfants par cet Esprit qui seul peut nous enseigner à prier *en esprit et en vérité,* à prier de cœur, à prier avec humilité et avec foi. Les enfants de Dieu peuvent seuls s'élever à lui, comme à leur Père réconcilié; voilà pourquoi une foule de chrétiens simples et sans science devancent de beaucoup, dans cet exercice divin, ceux qui ne l'ont appris que des hommes et des livres. L'esprit de prière ne s'acquiert qu'à l'école de Dieu. Les hommes peuvent, il est vrai, donner des directions et des règles tirées de la Parole de Dieu, pour guider leurs frères dans l'intelligence de la prière, et pour la leur faciliter; de tels secours ne sont pas inutiles. Mais quelque instruits que vous puissiez être à cet égard, il s'agit encore de suivre ses directions dans votre cœur et d'en pénétrer l'esprit, de les mettre réellement en pratique; et cela Dieu seul peut vous l'enseigner.

Que si vous demandiez : « Que ferai-je pour appendre à prier ? » Nous vous répondrions : Priez pour apprendre à prier; si vous priez beaucoup, l'Esprit de Dieu vous sera de plus en plus communiqué; il vous assistera d'autant plus afficacement que vous l'appellerez plus souvent à votre aide pour élever votre cœur et votre esprit en haut; car c'est une œuvre en laquelle cet Esprit de prière et de supplication met ses délices.

La vigilance dans la prière, que recommande ici l'Apôtre, consiste essentiellement à n'en pas perdre une occasion; à nous y appliquer de tou notre cœur, à éviter tout ce qui nous en détourne, à prendre garde d'y apporter un esprit de formalité, à maintenir toujours notre âme dans la disposition à *prier sans cesse.*

L'Apôtre ajoute : *Soyez sobres.* Ceux qui ne connaissent d'autres joies que celles de la terre, ne peuvent manquer d'en faire leurs délices; car elles sont pour eux le souverain bien.. Mais le chrétien cherche des biens plus excellents; il a des plaisirs plus relevés : en sorte qu'il voit, non-seulement sans envie, mais avec compassion, l'achar-

nement du mondain à poursuivre les vanités de la terre. Ceux qui sont héritiers du Ciel doivent être fort au-dessus de l'amour du monde, *user des choses de la terre comme n'en usant point,* et en détacher leurs cœurs. Telle est la sobriété à laquelle nous sommes ici exhortés. — Sans doute cette exhortation invite tout premièrement le chrétien à fuir toute grossière intempérance, comme absolument contraire à la sainte vocation, incompatible avec les sentiments d'un cœur régénéré, avec les exercices spirituels auxquels il doit se livrer, et enfin avec son avancement dans la voie étroite qui mène à la vie. Il est honteux de voir un homme qui professe d'être chrétien, se livrer aux excès dans le boire et dans le manger ; à plus forte raison, être l'esclave de ces vices. Toutes les joies sensuelles, toutes les convoitises de la chair, tous les genres d'intempérance dégradent l'âme, avilissent l'homme tout entier, et à plus forte raison le chrétien.

Mais la sobriété qui nous est ici recommandée, n'est pas seulement la tempérance dans le manger et dans le boire et le renoncement à toute impureté. C'est la modération d'une âme chrétienne par rapport à toutes les choses de la terre, cette modération qui l'empêche de les désirer trop vivement, d'y placer son bonheur, de se désoler quand elle vient à les perdre.— Tels qui sont sobres dans le sens ordinaire de ce mot, sont cependant spirituellement intempérants ; ivres d'orgueil, de convoitises, de passions, d'amour d'eux-mêmes, d'amour de leurs aises, d'amour du monde; se livrant aux travaux de leur profession terrestre avec une ardeur qui prouve que l'or et l'argent sont leurs divinités. Leur cœur cour sans cesse après leurs idoles ; il n'est jamais fixé sur Dieu et sur les choses de Dieu, mais toujours préoccupé, rempli par tout ce qui est terrestre et passager.

Soyez donc *sobres,* en même temps que *vigilants dans la prière.*

(La fin prochainement.)

UNE RELIQUE EN 1844.

Que celui qui est souillé, se souille encore; que celui qui est juste, devienne encore plus juste. Apoc. XXII, 11.

Les époques qui ont été marquées par une grande vie de la foi dans l'église chrétienne, ont aussi été des temps de réveil pour le catholicisme romain. Celle de la réformation, par exemple, tout en le forçant à réprimer quelques-uns des abus qui l'avaient amenée, fut l'occasion qui, dans le concile de Trente, donna aux doctrines de Rome un ensemble et une fixité qu'elles n'avaient jamais eus jusqu'alors. — La vie nouvelle qui circule de nos jours dans l'église, a produit, sur le papisme, un effet encore plus marqué. Des efforts et une activité extraordinaires font sentir son influence jusque dans les plus petits recoins de notre Europe, jusqu'aux extrêmités les plus reculées des autres continents. Et, toujours semblable à lui-même, les deux grands moyens qu'il met en œuvre pour disputer le terrain à la vérité, sont d'un côté la puissance matérielle des gouvernements, qu'il gagne à tout prix pour sa cause contre ses ennemis, de l'autre, un redoublement de soins pour ranimer dans ses sujets l'attachement à son culte. On ne saurait croire, pour ne parler ici que du dernier, combien le clergé romain est ingénieux à flatter les goûts du peuple, à captiver ses sens, à enchaîner son imagination par tous les prestiges possibles. Chaque jour on apprend de nouvelles inventions dans ce genre, et les feuilles publiques ont assez à faire à signaler tous les pèlerinages, les médailles, les processions, les quêtes, les reliques découvertes ou imaginées, les guérisons et les conversions miraculeuses, les dévotions à la vierge et aux saints, qui se multiplient partout pour attirer et intéresser la foule. Nous avons autre chose à faire qu'à enregistrer tout cela. Mais il peut ne pas être sans intérêt et sans instruction pour nos lecteurs, d'en avoir au moins un échantillon, comme signe des temps. Voici donc le résumé des nombreux détails que les journaux ont fournis sur « l'exposition de la sainte tunique de Trèves. » Le choix en sera justifié par les citations qui terminent cet article.

Trèves est une ville de la Prusse rhénane, qui compte 16 mille habitants et qui est remarquable par sa haute anti-

quité [1], ainsi que par le rôle qu'elle a joué dans l'histoire du catholicisme. Elle est la résidence d'un évêque et possède un grand nombre d'églises dont la cathédrale surtout est en grande réputation. C'est là qu'est conservée avec un soin et une vénération extraordinaires, et depuis un tems immémorial, une robe que l'on prétend être la propre tunique sans couture de notre Sauveur, jetée au sort par ses bourreaux. On lui attribue la vertu d'opérer des guérisons miraculeuses ; et cependant on ne la sort de sa niche murée et de sa triple enveloppe qu'à des époques fort éloignées, et comme une faveur signalée que l'évêque veut bien accorder à ses troupeaux. C'est ce qui a eu lieu cette année durant six semaines à partir du 18 août. A la nouvelle de cette exposition, tous les catholiques des provinces rhénanes se sont émus, et la multitude des pèlerins s'est disposée à faire à pied et en procession solennelle le voyage, assez long pour quelques-uns, qui devait les conduire en présence du saint vêtement. Les paroisses ont été groupées en districts, auxquels des jours spéciaux ont été assignés; hommes, femmes, jeunes gens, ont à leur tour abandonné leurs travaux et leurs demeures pour s'acheminer vers Trèves, conduits par leurs curés. On a vu, par exemple, 2000 habitants de Coblentz, le premier bourgmestre à leur tête, former une procession semblable et faire ainsi plus de 20 lieues de chemin pour accomplir leur pèlerinage. L'affluence fut telle, que la police compta 65 mille pèlerins arrivés pendant la première semaine; 20 mille au moins chacun des jours suivants; 40 mille le dimanche 18 septembre; 600 mille pendant le premier mois, et 800 mille, assure-t-on enfin, durant les six semaines de l'exposition. Outre les auberges ordinaires, 500 bourgeois de Trèves avaient transformé leurs maisons en cabarets; et l'on avait construit hors de la ville plusieurs immenses barraques dont chacune pouvait héberger 2000 pèlerins. Au milieu d'un tel concours, les autorités avaient pris les mesures nécessaires au maintien de l'ordre, et entr'autres celle d'interdire toute discussion au sujet de la relique, afin d'éviter des débats plus sérieux.

» Dans les rues s'agitaient continuellement les flots mobiles d'une foule immense, raconte un visiteur, et les pèlerins, en 2 colonnes serrées, s'avançaient sans interruption vers le dôme

[1] On y voit, entr'autres, un pont sur la Moselle, dont la construction doit remonter à l'an 28 avant Jésus-Christ.

sacré. Deux escaliers, pratiqués de chaque côté du chœur, conduisent derrière le maître-autel où la sainte robe était exposée dans une armoire vitrée et entourée de riches ornements. La procession s'avançait à pas lents par un des escaliers, et en passant devant la niche, chaque pélerin présentait au prêtre d'office un rosaire, une médaille, un livre ou quelque autre objet, qui, par l'attouchement de la relique, doit recevoir une consécration et une vertu particulières ; puis il redescend par l'autre escalier dans la grande nef de l'église. »

Mais sous ces apparences de dévotion se cachait la superstition la plus grossière. « Invoquer la sainte robe ; » ou : « faire ses prières à la sainte robe ; » telles étaient les expressions usitées pour désigner le but du pélerinage. On en a même entendu qui, dans leurs perpétuelles litanies, s'écriaient dévotement : « Sainte vierge, priez pour nous ! Saint Joseph, priez pour nous ! Sainte robe, priez pour nous !.... » Pauvre peuple ! qui sait si, sur le nombre, il n'y avait pas quelques pécheurs humiliés qui, dans leur ignorance, demandaient à *ces citernes crevassées* de quoi épancher la soif de leurs cœurs, et ne savaient pas pour cela s'adresser à la source des eaux vives ! Oh, s'ils eussent connu la charité et la puissance de Jésus ! comme ils auraient laissé là les vains et mensongers lambeaux de sa robe, pour aller tout droit à son cœur de Sauveur !

On s'attend bien que, dans un drame semblable, les guérisons miraculeuses n'ont pas manqué. Aussi a-t-on vu les journaux les moins religieux de la contrée, obligés en quelque sorte par l'entraînement de l'opinion publique, à rapporter avec tous leurs détails les prodiges que la relique devait avoir opérés. — Ils ont beaucoup parlé surtout de la comtesse Droste de Vischering, nièce de l'évêque, qui était incapable depuis longtemps de faire un seul pas sans béquilles. Portée devant la robe, elle fut admise à la toucher, et guérie, dit-on, instantanément. Elle s'en retourna chez elle à pied, laissant dans l'église ses béquilles qui furent suspendues auprès de la tunique, comme un monument de son pouvoir. Il est vrai, que dès lors, on a vu la comtesse, aux bains de Kreuznach, se promener portée plutôt que soutenue par deux hommes. Il paraît certain, qu'en définitive, son mal à plutôt empiré, et les médecins lui ont sérieusement donné le conseil de racheter des béquilles. — Ces bruits ont bien un moment ralenti l'ardeur de la dévotion ; mais d'autres épisodes sont venus faire oublier celui-ci, et la superstition a conservé son empire.

Les offrandes déposées par les pélerins entre les mains du clergé, s'élèvent à des sommes considérables. Mais ce n'est là sans doute qu'une faible partie des richesses qui ont afflué dans Trèves, à cette occasion. Ainsi un seul négociant de la ville, avait, avant la fin de l'exposition, vendu 34 quintaux de chapelets. — L'évêque ne s'était, sans doute, pas attendu lui-même à ce qu'en 1844 il ferait de si bonnes affaires. On assure que depuis celle de l'an 1196, aucune fête semblable n'avait été célébrée à Trèves sur une aussi grande échelle, excepté l'exposition qui eut lieu en 1655, peu après la conclusion de la guerre de trente ans.

Ce qui paraîtra incroyable, c'est que les journaux catholiques français avaient, peu de semaines auparavant, annoncé, la translation de la sainte robe d'Argenteuil [1] dans une nouvelle chasse; ce qui ne les a pas empêchés de publier avec le même empressement tout ce qui concerne la sainte robe de Trèves. Au reste, de compte fait, il existe seize à dix-huit de ces robes conservées dans diverses églises de la catholicité, et toutes également authentiques!....

Mais c'est assez, et trop peut-être, nous arrêter à reproduire ces déplorables puérilités. Le cœur se serre en voyant ce que le Saint Evangile de Jésus est devenu entre les mains des pauvres hommes. Hâtons-nous d'en détourner les yeux, et prêtons l'oreille à une voix, sortie du sein du catholicisme romain, forte et courageuse, pour protester contre ces abominations. C'est la lettre d'un prêtre qui a été citée par plusieurs journaux allemands et suisses, et qui a fait une profonde sensation [2]. Après avoir rappelé les faits, et montré ce qu'il sont d'impie, d'idolâtre, de dangereux et de nuisible, sous le rapport des mœurs aussi bien que sous celui du bien-être temporel des peuples, il continue :

[1] C'est à un morceau de celle d'Argenteuil conservé dans une église de Fribourg, que l'on attribua, il y a peu d'années, la guérison d'un jeune anglais nommé Cliffort; et la Gazette ecclésiastique (catholique) de la Suisse, qui en fit tant de bruit, n'en a pas fait moins cette année à l'occasion de l'autre robe.

[2] Cette lettre a été répandue parmi les catholiques d'Allemagne en nombre considérable. Le journal qui l'a publiée le premier en a vendu à lui seul 50 mille exemplaires; en Silésie, patrie de l'auteur, un seul prêtre en a placé mille; et bien des expressions d'assentiment et de reconnaissance sont parvenues de toutes parts à l'homme qui a eu le courage de dire ce que tant d'autres pensaient. Il est vrai qu'il s'est exposé, par là, à l'animadversion de l'église. Il paraît, au reste, que ses sentiments évangéliques lui avaient déjà précédemment suscité des difficultés, à la suite desquelles il avait, l'année dernière, donné sa démission de chapelain.

« ...... Et l'homme qui expose à l'adoration et au respect ce vêtement, ouvrage fait par la main des hommes, qui fausse les sentiments religieux de fa foule crédule, ignorante ou souffrante, qui ouvre ainsi la porte à la superstition et à son cortége de vices, qui prend l'argent et le pain du pauvre peuple affamé, qui livre la nation allemande à la risée de toutes les autres nations, et qui se plait à rendre plus sombres et plus menaçants les nuages accumulés déjà sur nos têtes, cet homme est un évêque, un évêque allemand, c'est *l'évêque Arnold de Trèves!*

» Évêque Arnold de Trèves, je me tourne vers vous et je vous conjure, en vertu de mon emploi et de ma vocation comme prêtre, comme instituteur du peuple allemand, et au nom de la chrétienté, au nom de l'Allemagne, au nom de ses chefs, je vous conjure de faire cesser le spectacle païen de l'exposition de la sainte tunique, d'enlever ce vêtement à la vue du public, et de ne pas laisser le mal devenir plus grand qu'il ne l'est déjà!

» Ne savez-vous pas, — comme évêque vous devez le savoir, — que le fondateur de la religion chrétienne a laissé à ses disciples et à ses successeurs, non sa robe, mais son Esprit? Sa robe, évêque Arnold de Trèves! elle appartient à ses bourreaux.

» Ne savez-vous pas, — comme évêque vous devez le savoir, — que Christ a dit : *Dieu est esprit, et celui qui l'adore doit l'adorer en esprit et en vérité?* Et partout il peut être adoré, non pas seulement dans le temple de Jérusalem, sur le mont Garizim ou à Trèves devant la sainte tunique.

» Ne savez-vous pas, — comme évêque vous devez le savoir, — que l'Evangile défend expressément l'adoration de toute espèce d'image, de toute espèce de relique? que les chrétiens de l'apostolat et des trois premiers siècles ne souffrirent jamais une image ni une relique dans leurs temples (et cependant ils pouvaient certes en avoir beaucoup)? que l'adoration des images et des reliques est païenne, et que les Pères des trois premiers siècles se moquaient des païens à cause de cela? « Si les images avaient vie, disaient-ils, ce sont elles plutôt qui devraient adorer les hommes qui les ont faites. »

» Evêque Arnold de Trèves, tout cela vous le savez, et mieux sans doute que je ne puis vous le dire. Vous savez aussi les conséquences que l'adoration idolâtre des reliques et la superstition ont eues pour nous, savoir l'esclavage politique

et religieux de l'Allemagne; et cependant vous exposez vos reliques à l'adoration de la foule!

» Et pourtant, quand il serait possible que vous ignorassiez tout cela, quand vous n'auriez en vue que le salut de la chrétienté par l'exposition de la sainte tunique, vous n'en auriez pas moins sur la conscience deux fautes dont vous ne pourriez vous laver. D'abord, il est impardonnable à vous, si réellement le vêtement en question possède une vertu surnaturelle, d'en avoir privé l'humanité souffrante jusqu'en l'année 1844. Ensuite, il est impardonnable à vous d'avoir reçu les offrandes de ces milliers de pèlerins. Comment vous justifierez-vous d'avoir, en votre qualité d'évêque, pris l'argent de la misère affamée de notre peuple? N'avez-vous pas vu, il y a quelques semaines, le besoin pousser des troupes de malheureux à l'émeute et à une mort désespérée? Ne vous laissez pas abuser par le concours de ces centaines de mille; et, croyez-moi, tandis que des centaines de mille pèlerins allemands, pleins, dirai-je de ferveur? se dirigent vers Trèves, des millions d'autres gémissent pleins d'irritation et d'amertume sur l'indignité d'un semblable spectacle. Et cette irritation ne se trouve pas seulement dans telle ou telle classe, dans tel ou tel parti; elle se trouve dans tous et partout, jusqu'au sein même du clergé catholique; aussi le jugement viendra plutôt que vous ne pensez. Déjà l'histoire saisit son burin, livre votre nom, Arnold, au mépris du temps présent et de l'avenir, et vous stygmatise comme le Tetzel[1] du dix-neuvième siècle!

» Et vous, mes compatriotes, que vous habitiez près ou loin de Trèves, réunissez vos efforts pour qu'une telle injure ne puisse pas être plus longtemps infligée au nom allemand. Vous avez divers moyens d'influence, employez-les tous afin de briser définitivement le joug tyrannique de la hiérarchie romaine. Car ce n'est pas seulement à Trèves que se fait le nouveau trafic d'indulgences; vous le savez, à l'est et à l'ouest, au nord et au midi, on spécule sur les rosaires, sur les messes, sur la naissance et sur la mort, et l'esprit de ténèbres gagne de plus en plus. A l'œuvre donc, catholiques ou protestants, il s'agit de notre honneur, de notre liberté, de notre bonheur. Ne permettez pas qu'on jette la boue sur les lauriers d'un Huss, d'un Hutten, d'un Luther. Prêtez des paroles à leurs pensées, et traduisez leurs volontés en action.

[1] Tetzel, dominicain, vendeur d'indulgences, qui excita l'indignation de Luther par l'effronterie de son trafic.

» Enfin, vous, mes collègues, qui voulez et cherchez réellement le bien de vos paroisses, l'honneur, la liberté, le bonheur de la nation allemande, ne vous taisez pas plus longtemps, car vous seriez traîtres à la religion, traîtres à la patrie, traîtres à votre vocation sainte, si vous gardiez encore le silence, si vous tardiez davantage à manifester vos plus chères convictions. Montrez-vous les vrais successeurs de Celui qui sacrifia tout pour la vérité, pour la lumière, pour la liberté ; montrez que vous avez hérité, non de sa robe, mais de son Esprit. »

« Jean Ronge, prêtre catholique. »

On est heureux de savoir qu'au milieu de ces œuvres de ténèbres, quelques enfants de lumière ont cherché à faire pénétrer le Livre de Dieu. C'est la Gazette ecclésiastique catholique de la Suisse qui nous l'apprend; on va voir de quelle manière; et l'on pourra juger par là quelle est la place respective que l'église romaine assigne dans son estime à la sainte robe et à la sainte Parole du Seigneur.

» Ce qui vient de se passer à Trèves, dit le journal, ne démontre-t-il pas avec évidence combien est profondément enracinée dans le peuple catholique, la foi au divin Rédempteur ?.... Tout cela ne rappelle-t-il pas fortement à l'esprit le temps où Jésus vivait sur la terre et où des multitudes le suivaient parce qu'elles vénéraient en lui un prophète qui opérait des miracles éclatants?.... — Et comment ce sont comportés dans cet évènement glorieux, les pharisiens et les sadducéens modernes? Les pharisiens, (j'entends par là les piétistes protestants) sont venus se placer au chemin des pélerins catholiques, pour leur glisser, dans les voitures et sur les bateaux, leurs Bibles ou leurs petits traités, et les engager à ne pas courir ainsi après les trompeurs et les tromperies. Ils prétendaient que le fidèle a dans la Bible la vraie Parole de Dieu et que cela doit lui suffire !... Mais les catholiques ont repoussé avec pitié ces marchands de Bibles, et jeté à l'eau leurs petits traités. »

Ecoutons enfin une dernière voix sur la robe de Trèves. Elle est d'un fidèle serviteur de Christ, du pasteur *Gœbel*, de Winninden près de Coblentz, qui, voyant passer dans ce lieu des multitudes de pélerins, a cru devoir éclairer son troupeau sur ce sujet, en le portant une fois dans la chaire.

Il a montré d'abord quel cas l'Ecriture nous enseignait à

faire des reliques, par l'exemple du serpent d'airain. L'un des symboles les plus significatifs d'une économie toute pleine de figures et de signes, il avait été durant huit siècles, comme une relique au milieu du peuple de Dieu. Mais le pieux roi Ezéchias, bien loin de l'exposer à la vénération des Israélites et de lui attribuer quelque vertu, le fit briser avec toutes les idoles, et lui donna un nom de mépris[1], parce qu'il était devenu un objet de superstition et d'idolâtrie pour le peuple, qui lui faisait des encensements. — En admettant même, (ce qui n'a aucune vraisemblance) que le vêtement exposé à Trèves soit la vraie robe de Christ, elle n'aura guère de prix pour les chrétiens réels qui vivent des grâces spirituelles. Quoique les premiers chrétiens habitassent pour la plupart Jérusalem, c'est-à-dire au milieu des objets les plus saints (dans le sens papiste) l'apôtre ne leur écrit point : « Vous êtes venus à Gethsémané, à Golgotha, au saint sépulcre, etc. » Mais il leur dit : *Vous êtes venus à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste,... à Jésus le Médiateur,* etc.[2] Et quand l'apôtre écrit aux chrétiens qui habitent d'autres contrées, il ne les exhorte pas à visiter les saints lieux pour plaire au Seigneur, mais il leur dit, que *sans la foi il est impossible* de s'approcher de Dieu et *de lui plaire.*— Le prédicateur a montré, enfin, que c'est le chrétien évangélique qui possède la vraie robe de Christ, cette robe de justice qui se compose des mérites de sa vie et de sa mort, dont il recouvre non les corps, mais les âmes de ses rachetés, et dont Esaïe à déjà parlé, quand il disait : *Je me rejouirai en l'Eternel et mon âme s'égaiera en Dieu qui est mon Sauveur; car il m'a revêtu des vêtements du salut, et m'a couvert du manteau de la justice*[3]. C'est cette robe de justice, ou pour parler sans figure, c'est la justice parfaite de Christ qui est et a toujours été la moëlle des enseignements bibliques, le joyau de l'Eglise, et la perle précieuse renfermée dans l'Evangile du salut.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE. Le dernier Bulletin de la *Société évangélique de France* nous montre dans quelle progression rapide s'éten-

[1] *Nehusçtan,* « morceau de cuivre. » Voyez 2 Rois XVIII, 4.
[2] Hébr. XIII, 22-24. [3] Esaïe LXI, 10.

dent ses travaux. Il y a trois mois que son personnel était de 82 ; aujourd'hui il est de 98. Et telles sont les demandes pressantes que des populations entières lui adressent de plusieurs côtés, que pour ne satisfaire qu'aux besoins les plus impérieux, il lui faudrait sur le champ dix ministres de la Parole, qu'elle ne peut trouver. — Voici un exemple de ces appels, qui n'est pas le plus pressant, mais qui porte un caractère remarquable de sérieux et de foi, venant surtout d'une localité qui n'a eu que des colporteurs pour évangélistes :

« Nous, soussignés, habitants du B., comblés des grâces que le Seigneur nous a accordées, en nous envoyant des frères chrétiens qui ont contribué, par leurs exhortations et leurs bons procédés, à nous amener à la foi en Jésus-Christ, notre Sauveur, nous sentons pressés de faire connaître au Comité de la Société Evangélique de France notre reconnaissance pour les grands services qu'il nous a rendus en nous envoyant des agents qui, grâce à notre Dieu Sauveur, ont contribué à nous sortir de notre état d'ignorance. Et puisque, par ce moyen, le Seigneur a usé de miséricorde envers nous en nous appelant des ténèbres à sa merveilleuse lumière, nous avons l'intime confiance qu'il continuera à nous bénir encore en décidant le Comité de la Société Evangélique, à qui nous devons déjà tant de gratitude, à prendre en sérieuse considération la demande que nous lui adressons, de nous envoyer le plus tôt possible un pasteur, pour qu'il puisse nous instruire et nous affermir dans la religion chrétienne..... Nous avons besoin d'un pasteur qualifié pour l'œuvre à faire auprès et autour de nous, c'est-à-dire, d'un pasteur plein de renoncement, de courage et de douceur, d'une charité chrétienne enfin, qui le dispose à nous supporter dans nos imperfections et à attendre patiemment l'œuvre de grâce que nous avons l'espoir que le Seigneur achèvera en nous. Qu'il veuille disposer toutes choses de telle sorte qu'il soit fait promptement une réponse favorable à notre pressant appel. »

Pour pouvoir faire face à toutes ses dépenses et clore sans dette l'exercice courant qui finit au 31 mars 1845, il est nécessaire que la Société reçoive encore, jusque là, des dons pour la somme de 85,000 fr. de France. Appel significatif à quiconque sait et aime donner pour le Seigneur.

IMPRIMERIE BONAMICI ET COMPAGNIE, SUCCESSEURS DE MARC DUCLOUX.

N° 35. — 1844. Du 22 Décembre.

FEUILLE RELIGIEUSE

DU

CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire. La prière et la sobriété; fin. — Les amies des pauvres de Hambourg; fin. — *Nouvelles religieuses.* Portugal; Madère. — *Bulletin bibliographique.* Allons faire fortune à Paris. — Marc V, 34. — Avis.

LA PRIÈRE ET LA SOBRIÉTÉ.

Suite et fin.

Or la fin de toutes choses est proche; soyez donc sobres et vigilants dans la prière. 1 Pierre IV, 7.

II. Après avoir, dans un premier article, recherché la nature de la sobriété et de la prière, montrons d'abord, aujourd'hui, la liaison qui existe entre ces deux devoirs. — Ils sont unis dans la nature des choses, comme dans la Parole de Dieu. Etre sobre est un des meilleurs moyens d'être vigilant dans la prière; être vigilant dans la prière, un des meilleurs moyens d'être sobre. Comme l'intempérance appesantit, charge le cerveau et rend le corps incapable de toute occupation active, de même les joies, les désirs ou les soucis terrestres qui surchargent l'âme, lui ôtent l'intelligence et l'activité qu'exigent les choses spirituelles; elle perd peu à peu la faculté de s'en occuper; elle tombe dans la fausse sécurité; elle meurt quand à Dieu et quant à la vie intérieure. Et comment dans cet

état s'élèverait-elle véritablement à Dieu par la prière? — Au contraire, lorsque l'homme tient son cœur en bride, même par rapport aux jouissances légitimes; lorsqu'il ne le laisse pas s'y livrer avec ardeur; lorsqu'il porte dans les affaires temporelles dont il est appelé à s'occuper, une disposition sainte, un cœur affranchi de l'esclavage du monde et détaché de la terre, l'âme demeure beaucoup plus en état de se fixer sur les choses spirituelles, de se livrer à la méditation et à la prière.

D'un autre côté, comme cette sobriété dispose et prépare à la prière, la prière tend, à son tour, à maintenir l'âme dans la modération à l'égard de tout ce qui est du monde. Elle élève l'homme au-dessus de la terre; elle le dégage de l'influence des choses visibles; elle lui fait sentir l'inexprimable douceur des consolations divines, l'amour et l'excellence de Jésus-Christ; et vivifiant ainsi ses affections pour les choses qui sont en haut, elle le détache des joies trompeuses et basses après lesquelles court le monde. La prière, en nous maintenant dans la communion de Dieu, spiritualise notre âme, nous apprend à regarder avec compassion les joies des mondains, et à dédaigner les vains plaisirs dont ils se contentent. Quelquefois même le Seigneur se plait à se manifester avec tant de gloire et de miséricorde aux âmes qui s'approchent de lui, à les remplir d'une joie si pure et si douce, qu'elles se sentent comme transportées dans un monde meilleur; et de tels sentiments, rendent toujours plus le fidèle supérieur aux trompeuses satisfactions de la vanité. En sorte que, tandis que l'intemperance rabaissé l'homme au niveau de la brute, la prière l'élève à la hauteur d'un ange.

Si donc vous désirez croître dans l'esprit de prière, et en éprouver toujours plus la douce efficace, renoncez plus encore que vous ne le faites, aux trompeuses douceurs et aux vaines joies de la terre; ne permettez pas à vos cœurs de soupirer après les jouissances, les biens, l'estime du monde : car en s'y attachant ils deviendraient sensuels, vains, légers comme le monde lui-même; ils s'appesantiraient; ils perdraient le besoin de s'élever en haut, de

contempler Dieu, de se réjouir en Lui. Mais plus vous sentirez la vanité et l'insuffisance des biens passagers, plus vous avancerez dans le renoncement à vous-mêmes et dans le détachement du monde, plus aussi vous serez préparés à élever votre cœur à Dieu et à rechercher sa communion par la prière, plus Dieu se manifestera à vous, dans sa miséricorde et son amour. — D'un autre côté, désirez-vous devenir de plus en plus supérieurs à la crainte, à l'amour et aux soucis du monde, nourrir en vous toutes les affections spirituelles et saintes, vivre toujours plus pour votre éternelle patrie, *priez sans cesse, persévérez dans la prière.*

Mais vous dites, peut-être : Je ne me sens que peu de disposition à prier ; mon cœur erre toujours çà et là loin de Dieu, quelque effort que je fasse pour aller à lui, pour me tenir au pied de son trône de grâce. La prière me paraît difficile, et quant à moi, presque sans efficace. — Quand il en serait ainsi, gardez-vous d'y renoncer ; si vous n'y trouvez que peu de consolation, assurément vous en trouverez moins encore à cesser de prier ou à prier moins. Si vous cédiez à cette tentation, ou bien vous seriez forcé par votre conscience, de revenir bien vite au trône de grâce, ou bien vous tomberiez dans un état de mort déplorable, et après avoir été sévèrement repris de Dieu, vous seriez bien obligé de revenir à la prière, ou de périr. C'est pourquoi, quelque difficulté, quelque découragement que vous éprouviez, persévérez à prier. Croyez à cet amour qui vous y invite encore et qui est, aussi, prêt à vous recevoir. Quand vous ne pourriez faire autre chose que vous abattre devant le Seigneur, faites-le, et dites-lui : Me voici, Seigneur, à tes pieds. Tu peux, si tu le veux, vivifier mon âme, et j'espère que tu le veux. S'il faut périr, je veux périr à tes pieds. Je ne cesserai pas de crier à toi ; ou si je ne puis pas même crier, je m'attendrai à toi, m'appuyant sur la médiation de ton Fils, me jetant au pied de sa croix, t'invoquant en son nom ; *je ne te laisserai point aller que,* pour l'amour de lui, *tu m'aies béni.*

III. Considérons, enfin, le grand motif que l'apôtre met

en avant pour porter les fidèles à l'accomplissement de ces devoirs. *La fin de toutes choses est proche.* — Cette parole prononcée il y a plus de 18 siècles, était vraie alors; à combien plus forte raison l'est-elle encore aujourd'hui! Comparée à l'éternité, la durée entière du monde est bien peu de chose; et quant au Seigneur qui l'a créé et qui a déterminé le temps de son existence, *mille ans sont devant lui comme un jour*. Mille ans nous paraissent un temps bien considérable, parce que la brièveté de notre vie nous fait illusion, et que dans notre aveuglement, nous ne savons pas nous élever au-dessus du temps pour contempler l'éternité. Mais qu'est-ce, dans le fait, que le plus long temps, qu'est-ce que des millions d'années, auprès de l'éternité! C'est un point dans l'espace infini; en sorte que l'apôtre, ou plutôt l'Esprit de Dieu, qui mesure le temps d'après sa véritable valeur, pouvait bien dire il y a dix-huit siècles : *La fin de toutes choses est proche.*

Toutefois il y a plus, encore. Pour chaque homme, il est vrai de dire, que même selon son imparfaite mesure du temps, la fin de toutes choses est proche : car dès le moment de sa mort, qui est si incertain et toujours si rapproché, le monde visible n'est plus rien pour lui; tout ce qui est de la terre a passé. Cette considération est d'une grande force, et d'une application directe au sujet qui nous occupe. Sachant que toutes choses prendront bientôt fin, que le ciel et la terre passeront, pourquoi, avertis que nous en sommes, nous qui avons l'espérance de biens éternels, désirerions-nous et rechercherions-nous avec ardeur des biens qui passent et qui périssent? Il ne devrait pas nous être difficile d'être sobres et vigilants dans la prière, afin d'avancer d'autant plus rapidement dans la voie étroite du ciel, et de rechercher avec d'autant plus d'ardeur les biens précieux qui nous y attendent; avec une perspective si glorieuse et si prochaine, nos cœurs et nos désirs se détacheront sans efforts de ceux qui sont de si courte durée. Non-seulement ils auront bientôt passé en eux-mêmes; mais ils auront passé encore plus tôt pour chacun de nous, puisque nous *passons tous comme l'herbe*

qui paraît le matin, et qui, le soir, est coupée. Pourquoi donc nos cœurs s'attacheraient-ils à ces choses, auxquelles il nous faudra si promptement renoncer, du milieu desquelles nous serons arrachés, si nous n'y renonçons pas volontairement nous-mêmes, et qu'il nous coûtera d'autant plus de perdre, que nous y aurons mis davantage nos affections?

L'apôtre Paul insiste avec force là-dessus au chapitre VII de sa 1re épître aux Corinthiens. Il exhorte les fidèles à ne pas considérer cette scène terrestre et les événements qui s'y passent, comme les mondains qui s'en exagèrent sans cesse l'importance, qui leur prêtent, en quelque sorte, un caractère d'immutabilité; mais à voir le monde et les choses de ce monde emportés sans cesse dans ce torrent qui entraîne dans l'abîme tout ce qui est visible et passager. *Que ceux qui usent de ce monde, soient comme n'en usant point : car la figure de ce monde passe.*

Oh! qu'il est insensé, l'homme qui s'acharne à la poursuite de tout ce qui passe et de tout ce qui périt; qui ne veut pas s'arrêter, jusqu'à ce que la mort l'arrête et qu'il soit forcé de voir qu'il n'a pas fait la grande œuvre qui lui a été donnée à faire, qu'il ne l'a pas même commencée, qu'il ne s'en est pas même sérieusement occupé! Toutes ces choses dans lesquelles vous êtes absorbés, votre commerce, vos spéculations, vos établissements, vos plaisirs, vos vanités, vos projets de tout genre, que seront-ils dans quelques jours? Voyez : *la fin de toutes choses est proche; soyez donc sobres et vigilants dans la prière.* Faites mieux la part des choses du temps, et la part des choses de l'éternité : plus d'heures consacrées à la prière, et moins au monde! *Affectionnez-vous aux choses qui sont en haut, et non point à celles qui sont sur la terre.* Puisque les choses de la terre vont si tôt vous manquer, dégagez-en vos cœurs; prévenez-en la perte, en les quittant avant qu'elles vous quittent; ne vous reposez pas sur elles, jusqu'au moment où elles vous échapperont, et vous entraîneront avec elles dans l'abîme.

On raconte d'un homme qui entendait lire le Vme chap.

de la Genèse, que vivement frappé de cette peinture simple, concise et énergique de la fin de l'homme que présente la vie et la mort des patriarches, quand il est dit : *Seth vécut 912 ans,... puis il mourut; Enos vécut 805 ans,.. puis il mourut; Méthuséla vécut 969 ans,... puis il mourut;* on raconte, dis-je, qu'il fut tellement saisi par la pensée de la mort et de l'éternité, qu'elle opéra sur lui une révolution complète, et le convertit d'une vie de plaisir à une vie sainte et spirituelle. Assurément l'âme se calmerait et se modérerait dans la poursuite des choses du monde, si elle considérait attentivement et sérieusement leur fragilité et leur terme. Encore un peu de temps, et la jeunesse, la santé, toutes les joies charnelles auront pris fin; encore un peu de temps et toutes les grandeurs, toutes les vanités du monde auront disparu pour toujours.

Mais pour une âme qui connaît Dieu et dont les affections sont placées au-dessus de la terre, il n'est pas de pensée plus douce que la fin prochaine des choses visibles. Cette pensée lui aide à surmonter avec joie les difficultés et les obstacles contre lesquels elle a à lutter dans le chemin de la terre. Elle se voit près de sa patrie; elle sent qu'elle y sera bientôt : *car la fin de toutes choses est proche;* la fin des joies vaines et des soucis nombreux de cette triste vie, la fin des tentations, la fin du péché, le plus grand de tous les maux ; la fin même des jouissances les plus douces et les plus légitimes dans ce monde qui passe, la fin de la prière elle-même à laquelle va succéder le cantique nouveau d'une allégresse éternelle, à Celui qui nous a sauvés!

LES AMIES DES PAUVRES A HAMBOURG.

(Fin.)

« La plus grande objection qui nous ait été faite contre la tendance religieuse de notre Société, c'est que nous favorisons, c'est que nous appelons l'hypocrisie. — Elle est bien grave, et elle repose sur un danger réel ; mais nous la croyons exagérée. Et d'abord il ne faut point légèrement donner ce nom flétrissant d'hyocrisie. De même qu'on s'exerce peu à peu à faire le bien, de même aussi il peut y avoir dans la piété de

petits commencements qui s'appuient d'abord sur l'autorité d'autrui. Sans doute ils ne sont pas la foi qui naît d'un besoin intérieur et profond, mais pourtant ils ont quelque prix; ils peuvent conduire à quelque chose de plus indépendant, de plus élevé; ils ne sont point surtout de l'hypocrisie. Qu'est donc la foi de l'enfant? n'est-elle pas entièrement fondée sur l'autorité de ses parents et de ses maîtres? Plus tard, cette foi devra acquérir une base plus individuelle et plus ferme; mais, jusque-là, l'accusera-t-on, lui, de mensonge, parce qu'il appelle saint et vrai ce qui est tenu pour saint et pour vrai par ceux qu'il respecte et qu'il aime? — Dans un temps qui n'est pas éloigné de nous, les classes inférieures s'appuyaient de l'exemple des hauts rangs de la société pour verser sur la foi de leurs pères la moquerie et le mépris. Un perfide courant de mal ne cesse encore aujourd'hui de descendre de ces rangs supérieurs; ne nous sera-t-il pas permis d'en faire descendre aussi une influence sanctifiante?

» Que le danger d'hypocrisie existe, nous ne le nions pas; nous ne nous faisons aucune illusion à cet égard. Rien n'est odieux, selon nous, comme le partage religieux, surtout quand on s'en fait un gagne-pain, un levier pour ébranler les cœurs. L'incrédulité, oui la plus grossière incrédulité, nous paraît cent fois préférable à l'hypocrisie; l'une excite en nous une compassion profonde, l'autre appelle la condamnation. — Mais sommes-nous sans défense contre ce danger? Nous ne le pensons pas. L'espoir seul de tromper les autres et d'en tirer avantage peut amener un homme à l'hypocrisie. Cet espoir lui est-il enlevé, la tentation n'existe plus guère pour lui. Or nous n'avons pas affaire avec nos pauvres seulement dans certaines occasions où ils sont, pour ainsi dire, endimanchés d'âme et de vêtements. Nous les visitons, nous les surprenons dans leur vie de tous les jours; nous ne les entendons pas seulement parler, nous les voyons agir, et nous sommes à même de juger si leur vie est d'accord avec leurs discours.

» L'hypocrisie religieuse n'est, hélas, pas la seule. La flatterie, que les poètes placent dans les cours et dans les cercles du grand monde, connaît aussi la maison du pauvre. L'homme le plus vulgaire l'emploie souvent avec une rare finesse; c'est à nous de nous tenir en garde par la prière contre les discours insinuants. Un grand étalage de mots, quelque chose d'emphatique pour nous exprimer la reconnaissance et porter aux nues le peu que nous faisons, tout cela, sans doute, ne nous

abusera guère. Mais de plus habiles savent aussi ne dire qu'une simple parole ; leurs yeux se mouillent à peine de larmes, l'expression de leur visage dit seule ce qu'ils sentent. Eh bien, là encore nous avons à défendre notre cœur, et il nous faut exiger quelque chose de plus. Si chaque témoignage de gratitude, par exemple, est accompagné d'une nouvelle demande, il ne nous doit paraître que comme un appât offert à notre amour-propre pour obtenir de nous davantage. Mais quand nous découvrons nous-mêmes des besoins qu'on n'osait nous exposer, quand on s'empresse de nous raconter les secours reçus d'autres personnes, etc., n'est-ce pas là autant de signes de vérité? La reconnaissance à laquelle nous attachons le plus de prix, celle qui est exempte de toute feinte, c'est le bon et consciencieux emploi des bienfaits reçus. De même aussi nous n'appelons la foi sincère, que quand nous en voyons le reflet dans la vie, dans le fidèle accomplissement de la vocation terrestre. »

» ..... Les sommes obtenues par les collectes, ou celles plus considérables provenant de legs, nous les employons immédiatement, ne songeant point à nous créer un capital, et désirant, au contraire, vivre au jour le jour. Bien des gens trouveront ce principe étrange, inexcusable peut-être; mais il nous semble être la conséquence naturelle d'une institution fondée sur la foi et la charité en Christ. Nous éprouvons ainsi d'une manière plus visible, plus palpable, combien tout dans notre œuvre dépend de la bénédiction annuelle, quotidienne du Seigneur, et nous sommes ramenées davantage à la prière. Nous sentons aussi plus vivement peut-être combien il importe de conserver la confiance de nos concitoyens ; nous redoublons d'efforts pour en être dignes, et cette dépendance nous maintient dans une salutaire humilité. »

Toutefois les amies des pauvres de Hambourg ne sont pas si esclaves de cet excellent et chrétien principe, qu'elles ne consentent, au besoin, à posséder un immeuble, non pour avoir un capital et un revenu, mais pour en appliquer l'usage à leurs vues de bienfaisance, lorsque ces vues ne peuvent être remplies sans cela. Ainsi les logements chers ou malsains étaient presque toujours une source d'épreuves, souvent de ruine pour les pauvres, et Mlle Sieweking nourrissait dès longtemps le désir de voir s'élever un vaste bâtiment approprié à leur usage, où des familles bien réglées fussent logées à moitié prix, lorsqu'en 1839 une somme de 25 mille fr. de Fr., fut léguée à

son association charitable : on crut ne pouvoir mieux l'appliquer qu'à cet objet. La maison fut inaugurée en Novembre 1840 en présence de tous ceux qui devaient l'habiter, réunis dans la salle commune du culte. L'admission dans un des douze logements simples mais propres, sains et commodes qui composent le bâtiment, est une récompense accordée aux familles les plus recommandables, dont on exige, sans aucune remise, la moitié du loyer. Un ami chrétien du voisinage vient chaque matin et chaque soir faire un culte domestique auquel assistent, sans contrainte, tous ceux qui en ont le désir ; et des arrangements entre les mères de famille pour la garde des enfants, leur permettent de fréquenter plus assidûment l'église. Nous voudrions pouvoir citer ici les exhortations toutes maternelles que leur adressa Mlle Sieweking lors de l'inauguration ; mais nous sommes obligés de renvoyer à la brochure.

Ajoutons que cette maison a jusqu'ici rempli son but sous le rapport sanitaire comme sous le rapport moral, et que le culte domestique est suivi plus régulièrement de jour en jour. On apprendra aussi volontiers que non-seulement le terrible incendie de 1842 l'a, par la grâce de Dieu, respectée, mais encore que deux nouvelles maisons viennent d'être bâties par suite d'un arrangement entre Mlle Sieweking et la commission chargée de la reconstruction de la ville. La Société des amies des pauvres a, du reste, moins ressenti les suites du fléau qu'on n'aurait pu le craindre. En effet, si d'un côté les loyers se sont accrus, si les professions de luxe sont demeurées sans commande, de l'autre, tous ceux qui peuvent de près ou de loin travailler aux bâtiments, ont encore de l'ouvrage tant qu'ils veulent ; et la Société est si généralement aimée à Hambourg, qu'il n'y a pas eu, chose très-remarquable, de diminution sensible dans ses souscriptions annuelles. Dans toutes les classes on cherche à lui témoigner de l'intérêt ; c'est ainsi que plusieurs boulangers, bouchers, épiciers, etc., permettent de donner sur eux des *bons* jusqu'à concurrence de tant de livres par semaine, pour du pain, de la viande, du riz, du sucre, etc.

Nous serions heureux de penser que les détails qui précèdent engageront quelques femmes chrétiennes à tenter dans diverses localités des œuvres du genre de celle de Hambourg ; car nous sommes, pour notre part, de plus en plus convaincus que des associations libres dans un esprit chrétien, sont le seul bon canal pour faire arriver aux pauvres les aumônes

des riches, en réunissant le plus d'avantages, et en évitant le plus d'inconvénients possible. Nous voudrions citer, à ce sujet, d'après Mlle Sieweking, un auteur allemand, qui nous paraît avoir bien saisi le caractère des divers genres de bienfaisance :

« Le gouvernement, dit-il, (ou les communes, comme chez nous) ne peut agir individuellement, mais par principes généraux, et une inflexible impartialité le dirige lorsqu'il accorde comme lorsqu'il refuse. L'homme privé, au contraire, peut, sans être taxé d'injustice, choisir les pauvres qu'il lui plaît, se laisser entraîner par des circonstances, un caractère qui l'intéresse davantage. L'Etat ne subvient qu'aux besoins pressants, vitaux, tels que la faim, le froid, la nudité; l'homme charitable cherche à alléger aussi des privations d'un autre genre, les humiliations, les chagrins de cœur. L'Etat dénie tout secours à ceux qui ne veulent pas travailler, et cherche à les y forcer par son refus; l'individu s'inquiète peu de l'origine de la misère, elle le frappe, l'émeut, et ne songeant qu'au moment présent, il donne, sans se demander s'il ne fera pas du mal, cet argent qui n'a coûté aucune peine à gagner. Entre ces deux modes d'exercer la charité, il s'en introduit un troisième, qui me semble en réunir les avantages tout en en évitant les dangers : ce sont les associations particulières. Elles ont, en effet, comme fondu ensemble la liberté de la bienfaisance individuelle avec certaines règles de la charité légale. Elles se tiennent à distance de la sensibilité insouciante de l'une, comme de l'abstraite impassibilité de l'autre. Elles examinent, elles pèsent chaque cas particulier, mais en lui-même, pour lui-même, et non d'après des règles générales et posées d'avance. Aussi, plus bénies dans leurs résultats que les particuliers, recueillent-elles plus de reconnaissance que l'Etat. »

Dans l'espérance de voir, en effet, des amies des pauvres mettre la main à l'œuvre parmi nous, voici quelques directions que Mlle Sieweking leur adresse, et par lesquelles nous voulons clore ces citations :

« Simple sans ostentation, telle doit être l'amie du pauvre dans tout son extérieur, aussi bien que dans son caractère; elle aimera à enrichir sa petite caisse de charités, de toutes les dépenses qu'elle épargne sur sa toilette. Lui conseillons-nous par là de mettre sous les pieds tous les usages de convention, toutes les petites exigences attachées à sa place dans la société? Loin de nous cette pensée! La parole de Socrate

à Antisthènes : « Je vois percer ton orgueil à travers les trous de ton manteau, » s'appliquerait à plus forte raison à des chrétiennes, qui ne doivent faire parade de rien, et surtout pas d'humilité.

» L'amie des pauvres doit se soumettre à un ordre minutieux dans ses rapports, soit avec eux, soit avec l'association; tout doit être noté, inscrit. Si l'individu seul a besoin, dans ses affaires, d'ordre et d'exactitude, que sera-ce donc dans une œuvre commune où les moindres rouages doivent cheminer avec ensemble? Elle sera régulière aux séances du comité, afin de conserver un vif intérêt non-seulement à ce dont elle est chargée, mais encore à l'œuvre en général. Sa présence, d'ailleurs, et les explications de bouche qu'elle peut donner, éviteront bien des longueurs.

» A-t-elle quelque proposition à faire, elle doit l'exposer sans crainte, mais ensuite écouter de même sans prévention les remarques qui lui seront adressées. Trop souvent notre amour-propre entre en jeu dans ces choses; nous aimons mieux éluder une objection par quelque réponse évasive, que de la considérer sérieusement. On ne présente guère une proposition sans y avoir pensé longtemps à l'avance, en sorte qu'elle nous est devenue chère, et il faut un certain renoncement pour donner aux arguments opposés leur juste valeur. Mais ce renoncement est absolument nécessaire pour le vrai bien de la Société; aucune délibération sans cela n'est possible, et, sur la mer des discussions vives et piquantes, la charité fait aisément naufrage. Ayons du calme, du silence; abstenons-nous des petites conversations particulières; que chacune attende son tour pour parler, et n'introduise pas un nouveau sujet avant que celui dont on s'occupe soit épuisé. Est-il besoin d'ajouter qu'une fois la décision prise, la minorité devra se soumettre de bon cœur?....

Cette vocation est belle; elle est pleine de bénédictions; elle est selon le Seigneur.... mais elle a aussi ses écueils, et avant de l'embrasser, il les faut considérer mûrement. *Quel est celui qui, voulant bâtir une tour, ne s'asseye premièrement, et ne calcule la dépense pour voir s'il a de quoi l'achever?* Hélas! ce n'est pas à des scènes de bonheur ou d'une douce mélancolie que l'amie du pauvre assistera le plus souvent, mais à des spectacles tels, qu'il faut déjà du renoncement pour n'en pas détourner ses regards. Elle y verra la misère humaine, la misère spirituelle et physique portée à un

point qu'elle est peut-être loin de soupçonner. Encore si elle la pouvait toujours secourir efficacement! mais les cas sont rares où il est possible de faire autre chose que soulager, adoucir quelque peu. Ensuite, et nous voulons le rappeler de nouveau, parce que c'est ici, pour le pauvre cœur, la pierre la plus dure d'achoppement, il faut s'attendre à l'ironie, aux jugements moqueurs ou sévères. Si l'on ne saurait confesser l'Evangile sans offenser le monde, à plus forte raison vous en voudra-t-il quand vous sortirez *activement* de l'ornière qu'il prétend que vous devez suivre. Cette ironie, ces médisances, les pourrez-vous souffrir en toute charité, en toute humilité? Interrogez-vous sérieusement là-dessus, devant Dieu.

Pour celle, maintenant, qui se sent forte dans la foi et dans l'amour de son Sauveur, rien de tout cela ne pourra l'arrêter. Elle sera heureuse et reconnaissante du peu qu'il lui sera donné d'accomplir pour Lui, chez ces petits d'entre ses frères; et elle se sentira en paix, lorsque, *à cause de Lui, les hommes auront dit faussement contre elle toute sorte de mal*. Si, malgré ses efforts et ses prières, elle ne voit aucun changement dans les âmes, elle ne se laissera point abattre, sachant que, dans le royaume de Dieu, rien n'est perdu, et qu'au jour de la moisson des anges, il se trouvera peut-être que mainte graine semée par elle, et qu'elle a pu croire étouffée, a germé plus tard, et a produit des fruits abondants à la gloire de Dieu [1].

NOUVELLES RELIGIEUSES.

PORTUGAL. *Madère*. Le fait de persécution religieuse rapporté dans notre N° 20, n'est pas le seul que l'on ait opposé, dans cette île, aux progrès de la lumière évangélique. Voici quelques extraits des lettres du D[r] Kalley, qui montrent jusqu'où va l'animosité du peuple et des magistrats: « Un jour de dimanche, deux personnes sortant de chez moi,

[1] Dans le cas si désirable, où de tels essais seraient tentés chez nous, il ne faudrait point se borner aux extraits insérés dans ces feuilles, mais recourir à la brochure même d'où nous les avons tirés. Nous offrons aussi, lorsque l'on pourrait en faire usage, les rapports originaux de M[lle] Siewe-king en allemand, qui renferment plus de détails que la brochure. — Au reste, des essais de ce genre ne sont pas entièrement nouveaux chez nous. Il y a longtemps déjà que quelque chose de semblable fut tenté à Yverdon; mais les pauvres, impatients d'une surveillance aussi gênante, lassèrent leurs bienfaitrices, qui n'eurent pas le courage de persévérer. Moins anciennement une association du même genre s'était formée à Nyon, mais nous n'avons pas appris si elle subsiste encore.

furent arrêtées et jetées en prison pour ne s'être pas prosternées devant l'hostie que portait un prêtre. Le mardi de la même semaine, une troisième personne fut emprisonnée pour le même sujet. Le vendredi suivant, plusieurs autres individus furent roués de coups de bâton, saisis par les pieds et par les mains et portés en procession dans l'église où ils furent forcés de se mettre à genoux devant les images. — Avant hier une jeune fille m'apporta quelques feuillets du Nouveau Testament, me disant avec larmes que son père, en ayant pris deux exemplaires, s'était mis à frapper dessus avec un énorme bâton, puis les avait jetés au feu. — Le même esprit qui dicta la sentence de mort de Marie Joaquina, continue à se manifester par les persécutions les plus cruelles contre ceux qui viennent chez moi et qui refusent de se confesser. Plusieurs individus ont été battus et à peu près laissés pour morts. En ce moment un vieillard et une jeune fille sont obligés de se réfugier dans la maison d'un pasteur anglican pour se soustraire aux coups et aux menaces. Devant le tribunal de Funchal, aucun avocat ne veut se charger de la cause des personnes insultées. — Une autre femme a été comdamnée à 6 mois de détention par le même juge ; son crime était, d'après ce que j'ai pu comprendre, d'avoir dit qu'elle aimait bien les saints dans le ciel, mais non leurs images sur la terre, et qu'elle voulait adorer Dieu seul. — Pendant la nuit, on a forcé la demeure d'une autre femme, et elle a été traitée d'une manière cruelle. Elle est maintenant à l'hôpital, et sa vie est encore en danger. J'ai fait connaître son état aux autorités; et depuis longtemps, avec quelques-uns de mes amis, j'ai offert cent piastres de récompense à ceux qui découvriraient les agresseurs. Mais on croit généralement que ce sont des agents de police, et la justice n'a fait, que je sache, aucune démarche à ce sujet. Dimanche dernier, deux officiers de police, se tenant à ma porte, frappèrent deux pauvres femmes qui venaient pour entrer chez moi. Je portai plainte et demandai protection, afin que de pareils actes ne se renouvelassent plus. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'aucune recherche ait été faite, ni aucune mesure prise pour ma sûreté. On dit généralement que les autorités se réjouissent de ces outrages, et que leur intention est de porter plainte à notre gouvernement contre moi comme excitant des troubles, afin de me faire expulser du pays. » — Les dernières lettres, de la fin de septembre, rapportent divers autres faits du même genre. Après quoi

le docteur ajoute : « Quand la prison de Funchal ne renfermait que de bons catholiques, on ne songeait pas à y dire la messe : depuis que Maria Joaquina y est enfermée, on n'y manque jamais; et comme elle refuse d'adorer un morceau de pain, elle est, pour ce crime, jetée dans le cachot le plus dur, et menacée d'être battue ou traînée de force à la messe. La prison renferme aujourd'hui vingt-six personnes dont le seul crime est de lire la Bible, de redire ce qu'elles y ont trouvé et d'obéir à leur conscience; et comme je les crois en général convaincues de l'idolâtrie de la messe, l'inquisition aura beau jeu. Il est probable que bientôt le nombre des prisonniers sera beaucoup accrû, et alors les inquisiteurs seront formellement appelés. — La semaine dernière un homme a été condamné à deux mois de prison par le même juge qui, après avoir déclaré qu'aucune loi ne permettait des poursuites contre moi, laissa casser sa décision par un individu dépourvu de toute autorité judiciaire, et procéda, en vertu de cette sentence illégale, à mon arrestation. Ce prisonnier est un charpentier de Camera-de-Lobos, qui vint, presque aveugle, me consulter à Porta-da-Cruz. Quand il me demanda ce qu'il me devait, je lui répondis que je ne lui demandais rien, sinon qu'il apprît à lire, lorsque sa vue le lui permettrait, et qu'il lût, dans un esprit de prière, la Parole de Dieu. Huit mois après, il revint avec les yeux aussi malades que la première fois; mais dans l'intervalle, il avait appris à lire, et parcouru une grande partie des Ecritures. Je fus surpris de la connaissance qu'il possédait de la vérité, et lui demandai comment il l'avait si vite apprise. Il se mit à sourire et me dit : « O Monsieur, le Seigneur pourrait en cinq minutes m'en apprendre bien davantage. » Il y a quelque temps, que des individus apportèrent devant sa porte, ce qu'ils appellent « la bannière du St.-Esprit, » en lui demandant quelque argent. Il leur répondit que ce n'était point là le St.-Esprit. Mais il lui répliquèrent qu'ils n'en connaissaient pas d'autre. Alors il les rendit attentifs à leur ignorance, leur dit que le St.-Esprit est Dieu, qu'il est présent partout, etc. Mais enfin comme il refusa de baiser la bannière et de leur rien donner, ils le dénoncèrent au curé, qui, après une longue conversation, lui dit, qu'il voyait bien qu'il en savait beaucoup sur tout cela, mais qu'il ferait mieux de garder pour lui sa science. Il fut cité devant le juge, et mis en prison pour ce seul fait. — Je présume que le gouvernement portugais ignore ce qui se passe. Un des journaux de l'île, tire

gloire de toutes ces persécutions, et insistait dernièrement pour qu'on recourût aux flammes et aux gibets, afin d'extirper l'hérésie. L'autre journal n'ose rien dire, par crainte des autorités locales qui inventeront sans doute quelque histoire pour justifier leur conduite. Il ne nous reste d'autre ressource pour faire connaître notre danger, que les journaux anglais qui voudront bien publier ces faits dans l'espérance que la connaissance exacte en parviendra ainsi en Portugal. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ALLONS FAIRE FORTUNE A PARIS! par l'auteur du Mariage au point de vue chrétien. Publié par la société pour l'impression de livres religieux, de Toulouse. Paris, 1844, Delay; Lausanne, G. Bridel, J. Duret; Genève, Mme Beroud; Neuchâtel, Michaud. Un vol. de 200 pag. in-18. Prix, 75 cent., soit 5 batz.

C'est par centaines et par milliers, assure-t-on, que des malheureux, mécontents de leur position, ou gênés dans leurs affaires, affluent à Paris de tous les départements et de l'étranger, dans l'espérance d'y faire fortune, mais en réalité pour y trouver la déception, la misère et même quelquefois la mort. Désirant arrêter le cours de ces lamentables histoires, l'auteur en raconte une qui est vraie dans tous ses principaux traits, et qui peut faire juger des autres. Que ceux qui n'auront pas le courage d'aller jusqu'au bout de ces déchirantes scènes, les fassent lire, du moins, aux personnes de leur connaissance que l'ambition ou les espérances de la vanité menaceraient de précipiter dans ce gouffre. Sans parler de Paris seulement, il nous semble d'ailleurs que partout le livre que nous annonçons, est fait pour guérir de ces malheureuses passions qui agitent tant de cœurs d'hommes. Puisse-t-il, en leur signalant le mal, les conduire au grand Médecin de qui ils *apprendront à être contents de l'état où ils se trouvent!*

Ta foi t'a sauvé; va-t'en en paix. Marc V, 34.

Un des ministres de l'Evangile, employé par la Société évangélique de France, raconte que, dernièrement il a été réjoui et encouragé par le récit d'un mineur occupé dans une exploitation de charbon de terre. — Depuis quelque temps, cet homme suivait avec assiduité le culte, et se sentait effrayé de son état de péché devant Dieu. Une nuit qu'il passait à son travail, chargé de surveiller et de conduire une machine à vapeur qui sert à l'extraction du charbon, il éprouva un sentiment si vif, si profond de sa culpabilité et de sa misère, qu'il

fut comme accablé sous le poid de son indignité. Dans cet état, il recourut au Nouveau-Testament qui était devenu son compagnon fidèle, et sans choix, il l'ouvrit au chapitre Vme de l'Evangile selon saint Marc, au récit de la guérison de cette femme malade depuis douze ans, amenée à la conviction que s'approcher de Jésus avec foi et humilité est le seul moyen qui lui reste pour trouver ce qu'elle cherche depuis tant d'années. — Le mineur s'arrête à chacun des détails de cette touchante histoire, et à tout moment, il interrompt sa lecture par des exclamations telles que celles-ci : « Quelle simplicité de foi! quelle humilité! quelle confiance dans la puissante bonté de Jésus!... » « Oui, ajoute-t-il, par la maladie du péché, je suis aussi misérable et plus en danger que cette femme. Aucun homme, ni toutes les prétendues bonnes œuvres que je saurais faire, ne pourraient me donner la santé du cœur. Ce que je puis faire, c'est d'imiter cette femme, c'est de m'approcher de Jésus, de me jeter à ses pieds, de crier grâce, de le supplier de guérir mon âme. » Puis se rappelant les passages si consolants de la Parole de Dieu, qui invitent avec tant d'amour et d'instance les pécheurs angoissés à se jeter dans les bras du Sauveur, il s'écrie : « Oui, mon Dieu, comme l'enfant prodigue, je me lèverai, et j'irai vers toi, et je te confesserai avec larmes et contrition que j'ai péché contre toi. »— « A ce moment-là, poursuit-il, j'arrêtai la machine, je me retirai les yeux baignés de larmes à l'écart pour n'être vu que de Dieu; je me jetai à genoux, criant au Seigneur plutôt par des soupirs et des sanglots que par des paroles. Après que j'eus ainsi épanché mon cœur dans le sein de Jésus, je me relevai avec le sentiment de la paix de Dieu, et l'assurance de mon pardon. Ces paroles si pleines de consolation : *Ta foi t'a sauvé*; *va-t'en en paix*, me furent appliquées par le Saint-Esprit. Je ne saurais vous dire combien je suis heureux depuis ce moment béni! »

— La Feuille religieuse paraîtra, si Dieu le permet, pendant l'année 1845, de la même manière qu'en 1844, et aux mêmes conditions. — Les abonnés actuels du *canton de Vaud*, qui voudront *discontinuer* leur abonnement en 1845, sont instamment priés d'en donner avis le plus promptement possible, et dans tous les cas avant la fin de l'année, afin d'éviter au bureau des envois inutiles. — Ceux qui, d'ici au 31 décembre, n'auront pas transmis l'avis sus-mentionné, seront censés avoir *renouvelé* leur abonn. pour 1845.

Nos abonnés en France, au contraire, sont avertis que, vu la distance, on n'expédiera la *Feuille religieuse* dans ce royaume qu'à ceux qui auront *expressément renouvelé* leur abonnement.

IMPRIMERIE BONAMICI ET COMPAGNIE, SUCCESSEURS DE MARC DUCLOUX.

N° 36. — 1844. Du 29 Décembre.

FEUILLE RELIGIEUSE
DU
CANTON DE VAUD.

Comme vous avez reçu Christ, marchez en lui.
Coloss. II, 6.

Sommaire. *Missions évangéliques.* I. Afrique occidentale ou les Nègres libres. — *Nouvelles diverses.* France ; Paris. Prusse ; Barmen. Orient ; Arméniens. — Les ossements desséchés. — *Bulletin bibliographique.* Les enfants des Missions. La fille de Sion.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

I. AFRIQUE OCCIDENTALE, OU LES NÈGRES LIBRES.

La statistique abrégée des Missions de l'Afrique occidentale par laquelle nous commençons cet article, pourra donner à nos lecteurs quelque idée de l'activité que les diverses sociétés missionnaires déploient dans cette partie du champs du Seigneur qui est si intéressante, mais où l'œuvre qu'elles poursuivent a déjà coûté tant de larmes et tant de sang.

Douze sociétés sont entrées dans le travail de cette mission. De ce nombre, 3 appartiennent à l'Angleterre; 1 à la Suisse (Bâle); et 8 aux Etats-unis de l'Amérique du Nord, y compris trois sociétés de colonisation, dont le premier but est de travailler à éteindre peu à peu l'esclavage aux Etats-Unis, en transportant le plus de nègres possible dans l'Afrique, leur ancienne patrie, pour y former des établissements chrétiens. — Les 9 sociétés de Missions dont on vient de parler occupent entre elles 40 et quelques stations, dont (en descendant du Nord au Sud)

5 sont dans la *Sénégambie;* 14 sur la côte et dans la colonie de *Sierra-Léone;* 1 dans le pays des *Timanis*, sur la même côte; 3 à *Liberia;* 7 au *Cap-Palmas;* 6 sur la *Côte-d'Or* et dans le pays des *Achantis;* 2 sur la *Côte des Esclaves*, non loin du *Niger*; 1 dans l'île de *Fernando-Po;* 1 sur le fleuve *Gabon;* le reste ne sont que des tentatives qui n'ont encore rien de fixé. — Ces mêmes sociétés y entretiennent environ 54 missionnaires européens, et 110 ouvriers indigènes. — Quatre seulement de ces sociétés ont déjà rassemblé 5,000 communiants. — Une seule réunit plus de 6000 auditeurs dans ses chapelles. — Six ont dans leurs écoles 8000 écoliers[1].

A cette esquisse, ajoutons quelques données de détail, propres à montrer les difficultés, les espérances et la marche actuelle de l'œuvre.

Cette année encore, en moins de cinq mois et demi, le climat meurtrier de ces côtes a enlevé (à notre connaissance) sept ouvriers européens de la mission, dont un était depuis quelques jours seulement arrivé d'Amérique.

Vers la fin de l'année dernière, le missionnaire Merrick, nègre lui-même, originaire de la Jamaïque où il a été consacré au saint ministère, a entrepris, de sa station de *Fernando-Po*, un voyage d'exploration sur la partie du continent africain la plus voisine de l'île. En remontant la rivière *Camarones*, il a visité plusieurs villes où il a trouvé un accueil bienveillant. Il pense qu'une mission pourrait-être facilement entreprise dans ces quartiers et elle l'est très-probablement déjà à cette heure.

Une exploration semblable, tentée de *Liberia* par M. Wilson, a fait connaître aussi un nouveau champ ouvert aux missions africaines. Il a trouvé dans les pays de *Goulah* et de *Quorah*, des séries de villes qui faciliteraient le travail des messagers de Christ, et qui paraissent prêtes à les recevoir.

La station florissante de Cavalla, territoire du *Cap-Palmas*, a dû, vers la fin de l'année dernière, être aban-

[1] Nous ne mentionnons pas à ces derniers égards toutes les 9 sociétés, parce que nous n'avons pas de données précises sur ce qui concerne les autres.

donnée pour un temps par les missionnaires américains. Dans l'espérance de gains plus considérables, les indigènes s'étaient mis sur le pied de vendre leurs denrées à la colonie, plus cher que ne le fixait le traité de commerce conclu avec eux. Le gouverneur de Cap-Palmas en ayant exigé la rigoureuse exécution, les Nègres prirent une attitude hostile, qui s'adressa d'abord à la mission. Ils retirèrent leurs enfants des écoles, défendirent à chacun d'assister au service divin, et menacèrent le personnel de la mission. Un vaisseau de guerre américain, conduit par la bonne Providence au secours de ces frères, arriva devant Cavalla au moment du danger; et le capitaine, homme pieux, après avoir fait de vains efforts pour ramener à la raison les chefs indigènes, reçut à son bord les missionnaires avec leurs propriétés, qu'il conduisit à Cap-Palmas. La présence de ce vaisseau calma, néammoins, l'esprit guerrier des Nègres, et voyant qu'ils ne pouvaient atteindre leur but par ce moyen, ils envoyèrent plusieurs messages aux missionnaires, qui, au mois de Février de cette année, crurent enfin pouvoir retourner joyeusement poursuivre à Cavalla les travaux de leur charité.

La mission bâloise d'Akropong, pays des *Achantis*, donne toujours de grandes espérances, bien qu'exposée aussi à des difficultés du moment. Les nègres convertis, amenés de la Jamaïque et fixés maintenant à la station, offrent aux indigènes le spectacle de la vie chrétienne, et celui d'un culte spirituel, accompagné de paix, d'ordre, d'aisance, de charité et de tout ce qui peut le rendre recommandable dans son contraste frappant avec le fétichisme. Ils se rendent d'ailleurs utiles et actifs pour transmettre aux Achantis, non-seulement la connaissance de l'agriculture et des arts de la civilisation, mais encore celle des vérités salutaires de l'Evangile par leurs conversations journalières et par la tenue des écoles qui tendent à se multiplier dans les villages environnants. Elles se multiplieraient bien davantage encore, par suite de la grande confiance que les indigènes montrent aux missionnaires bâlois, si ce mouvement ne rencontrait une oppo-

sition fâcheuse de la part du roi de la contrée, homme sans énergie, soumis aveuglément à l'influence des prêtres païens, esclave de ses passions, et devenu le fléau du peuple par ses vexations et ses injustices. Les indigènes cherchent un appui contre sa tyrannie auprès des missionnaires qui, quand il est présent, lui inspirent un respect et une crainte assez forte pour le contenir; mais cette autorité remarquable qu'ils ont sur lui, cède bientôt devant celle des prêtres fétiches dont il est constamment entouré. Cette lutte, au reste, ne peut durer longtemps, et nos frères prévoient l'époque plus ou moins rapprochée, où ce prince, abandonné du peuple, sera contraint de laisser le sceptre à son successeur désigné, qui est un ami zélé des missionnaires. En attendant, une vaste école, une ferme avec toutes ses dépendances, une maison d'habitation, une chapelle se construisent, en partie par les soins d'un indigène à qui M. Riis a autrefois sauvé la vie. Sa reconnaissance est si grande qu'il n'a voulu accepter pour tout cela d'autre salaire qu'un petit présent que lui a fait M. Riis; désintéressement d'autant plus beau, qu'il est plus rare chez les nègres. — Malheureusement un des colons les plus actifs pour le bien, est mort cette année; et les missionnaires nouvellement arrivés sont forcés pour éviter la fièvre, de commencer leur séjour en Afrique par une complète inaction : mesure bien pénible sans doute pour des serviteurs de Christ, au milieu de tant de besoins, mais dont la négligence à déjà coûté la vie à beaucoup de leurs prédécesseurs. — Trois nouveaux frères sont encore allés cet été[1] renforcer cette mission, qui n'attend pour s'agrandir que le moment où il plaira au Seigneur de briser les fragiles barrières qui s'y opposent.

Voilà ce que font dans ces contrées ténébreuses, l'amour et le zèle chrétien, sans autre mobile que de travailler pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

Mettrons-nous en parallèle avec ces œuvres chrétiennes,

[1] Ces trois missionnaires faisaient partie de huit nouveaux ouvriers qui ont quitté l'institut des missions de Bâle cette année; les autres sont partis pour l'Amérique, ou entrés au service d'une société de missions anglaise.

les tristes œuvres de la politique et du papisme réunis, que nous retrouvons sur ces côtes africaines, telles qu'elles se montrent dans bien d'autres lieux, envahissantes et peu scrupuleuses sur le choix des moyens? — L'extrait suivant d'une lettre du missionnaire James, datée de Cap-Palmas 9 Janvier 1844, nous fera comprendre l'étendue de cette activité :

Les Français s'emparent de tous les points les plus importants de la côte, où il leur est possible de mettre le pied. Le bruit se répand que toutes les missions catholiques de cette contrée devront exclusivement être occupées par des français, membres d'un nouvel ordre religieux appelé « le sacré cœur de Marie, » et fondé en 1840 à Bordeaux. La mission de Cap-Palmas à été récemment fortifiée de sept prêtres et de trois laïcs de cet ordre; on y attend bientôt un nouveau renfort de onze personnes, au nombre desquelles doit être un évêque. Ils s'efforcent de dire à quiconque se trouve en contact avec eux, que les ressources ne leur manqueront pas; et leurs enentreprises montrent assez qu'ils peuvent disposer de beaucoup de monde. — Si les protestants évangéliques ne s'élèvent pas incessamment à des efforts bien plus considérables qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, l'on peut craindre, à vues humaines, que *l'homme de péché* n'aît bientôt le dessus dans ce pays.

Ce n'est assurément pas cette prodigieuse activité de l'Eglise romaine qui sera, en elle-même, un sujet de blâme ou de reproche de notre part. Nous pouvons la voir avec douleur, puisqu'elle tend à répandre la superstition et à retarder les progrès du pur Evangile. Mais nous devons surtout y chercher un exemple stimulant pour redoubler de sacrifices, de prières et de travail. — Il n'en est plus ainsi, quand nous voyons la nature inique et révoltante des moyens qui sont quelquefois employés. En voici un exemple.

Fleuve Gabon.

Dans notre Feuille de l'année dernière[1], nous avons déjà parlé de la tentative infructueuse faite par le prince de Joinville pour obtenir du roi William, sur la rive méridionale du fleuve une concession de terrain où il pût

[1] Nº 36, page 602.

construire un fort, et nous avons dit que plus tard cette concession avait été obtenue sur la rive septentrionale. Voici quelques détails sur ce triste évènement; ils sont empruntés aux récits des missionnaires américains.

Il ne se passait presque pas une semaine sans que le peuple fût sollicité à se mettre sous la *protection* de la France; mais il avait toujours rejeté positivement toutes les propositions qui lui étaient faites dans ce but. La nuit du 27 Mars, M. Amouroux, patron d'un vaisseau marchand qui se trouvait de l'autre côté du fleuve, vint à la ville du roi *Glass,* apportant une cruche d'eau-de-vie qu'il lui envoya par un homme mal vu du peuple pour son intempérance, et ils burent l'un et l'autre de cette liqueur jusqu'à ce qu'ils fussent tout à fait ivres. Alors il fit appeler *Dane* l'un des fils du roi, et lui présenta un papier, affirmant que c'était une lettre d'amitié au roi Louis-Philippe, dans laquelle était exprimé le vœu que les vaisseaux français continuassent à faire le commerce dans cette contrée comme de coutume. Il se garda bien de dire qu'il était un agent de son gouvernement, parce qu'il savait qu'alors on aurait convoqué le *palaver*, c'est-à-dire l'assemblée du peuple. Ivres comme ils l'étaient, ils signèrent tous les trois le papier.

M. Amouroux se hâta de se rendre à bord d'un vaisseau de guerre français, et le lendemain matin, ce vaisseau était à l'ancre devant la ville du roi Glass, tirant un salut dont personne ne comprenait le motif. Après le salut, le commandant du vaisseau se rendit à la maison du roi, et lui lut le papier qu'il avait signé. L'interprête répéta ensuite les mêmes paroles que M. Amouroux avait dites la nuit précédente. Le commandant demanda au roi s'il avait réellement signé le papier. Le roi répondit affirmativement. Et ainsi le traité fut ratifié, d'un côté par le roi Glass, et de l'autre par le lieutenant *Darrican*.

« Quel traité? » demanderez-vous.... Aussitôt que l'affaire fut terminée, le lieutenant Darrican vint à la maison des missions pour donner connaissance aux missionnaires de ce qui avait été fait. Et comme aucun d'eux n'y était dans ce moment, il informa Mme Wilson, qu'elle-même, ainsi que nous tous, nous étions sur le territoire français; que le roi avait signé un traité par lequel il cédait la souveraineté de ses états au roi Louis-Philippe; et que, si nous avions besoin de pro-

tection, nous devions nous adresser à la France. Le lieutenant Darrican eut la bonne foi de dire que M. Amouroux s'était procuré la signature du roi pendant la nuit, et qu'il l'avait appelé, à son mouillage, à deux heures du matin, afin qu'il vînt ratifier le traité.

Dès que l'on eut connaissance de ce qui s'était passé, tous les principaux du peuple s'assemblèrent à la maison du roi, et passèrent le jour entier à délibérer sur ce qu'il y avait à faire, jusqu'après le coucher du soleil. Ils dressèrent une protestation portant : 1° que la signature du papier avait été obtenue d'une manière déloyale ; 2° que le roi Glass et les deux autres individus qui l'avaient signé, n'avaient point le pouvoir de faire un semblable traité, c'est-à-dire une telle cession de territoire.

Cette protestation fut remise à son excellence M. Bouet, gouverneur du Sénégal, commandant les forces françaises sur la côte occidentale d'Afrique, lorsque, le 28 Mars il arriva dans les eaux du fleuve. Le roi, et les deux autres personnes qui avaient signé le papier, y joignirent une seconde protestation, dans laquelle ils se plaignaient qu'on leur eût fait signer un tel acte, sur le contenu duquel on les avait trompés. « Si cette affaire ne concernait que nous seuls, ajoutaient-ils, nous serions moins sensibles à une telle injustice. Mais la pensée que, sans le savoir et contre notre volonté, nous avons été faits les instruments d'une perfide trahison envers notre pays, nous cause une plus grande amertume de cœur que nous ne saurions l'exprimer. En conséquence, nous en appelons à votre honneur comme gentilhomme et à votre justice comme gouverneur, vous demandant de nous rendre un acte qui a été obtenu de nous d'une manière aussi contraire à la justice. »

Ce malheureux peuple a encore adressé d'humbles pétitions au roi Louis-Philippe et à la reine Victoria, et il a réclamé la protection des vaisseaux anglais qui sont en croisière dans ces parages. Mais il est très probable que toutes ces démarches n'aboutiront à rien, et que les sujets du roi Glass seront traités comme ceux de la reine Pomaré. Cependant il leur reste encore une ressource : si le gouvernement français persiste dans ses injustes prétentions, plutôt que de se soumettre à un joug qu'ils détestent, ils paraissent décidés à abandonner la contrée pour s'en aller chercher ailleurs une patrie où ils puissent vivre en liberté.

Hâtons-nous de détourner nos regards de ces œuvres

ténébreuses, pour les porter de nouveau sur les humbles travaux des serviteurs de Jésus.

Achantis.

Nous avons vu[1], que M. Freemann, avant de revenir à Cap-Coast, avait installé le missionnaire Brooking dans la station de *Coumassie*, et que cette station commençait à donner quelques espérances. M. Brooking ne tarda pas à être remplacé par le missionnaire George *Chapman*, et c'est la correspondance de ce dernier qui nous a fourni les détails qu'on va lire.

Coumassie le 24 Mars 1844. — Nous pouvons espérer, que le moment n'est pas très-éloigné où les efforts tentés pour la conversion des Achantis seront couronnés d'un grand succès. Cependant cette œuvre doit nécessairement rencontrer une forte opposition, et exiger de ceux qui y travaillent beaucoup de patience et de persévérance.

Nos congrégations continuent à s'accroître. Le dimanche, l'après-midi surtout, un assez grand nombre de personnes viennent entendre la Parole de vie. Leur attention est bien propre à nous encourager; et quelquefois leurs yeux pleins de larmes nous prouvent que leurs cœurs ont senti la puissante influence de l'Evangile. Je puis ajouter aux personnes dont j'ai fait mention dans ma précédente lettre, un respectable chef, *Adu Osai*, qui me paraît chercher le salut de son âme avec sincérité et humilité. Les deux jeunes gens dont je vous ai déjà parlé, montrent toujours un grand désir d'être instruits plus à fond de ces grandes vérités par lesquelles ils peuvent être sauvés.

L'un d'eux a montré sa sincérité, il y a peu de jours, en livrant aux flammes son fétiche, le fétiche dans lequel, dès sa jeunesse, il avait appris à mettre sa confiance. Les circonstances qui ont accompagné ce fait, sont intéressantes. Les compagnons de sa jeunesse, ayant appris ce qu'il se proposait de faire, s'assemblèrent, pour être témoins de la destruction du premier fétiche brûlé à Coumassie, par motif de conscience. Lorsque tout fut prêt, on apporta deux ou trois grands tambours, et, tandis que le dieu était suspendu au-dessus des flammes, l'un des assistants, imitant le signal donné lors des exécutions par le royal *tambour des morts*, fit en-

[1] N° 36 de ces Feuilles en 1843, page 598.

tendre ce son bien connu, et au neuvième coup l'image longtemps adorée tomba dans le feu, tandis qu'un second tambour répondait au premier.... Ainsi périssent tous les dieux des Achantis!

Outre ceux qui se sont unis à nous, il y a dans la ville beaucoup d'hommes respectables et influents, qui sont persuadés que le christianisme accomplira le grand dessein qu'il proclame, et que, surmontant tous les obstacles, il deviendra la religion du pays. J'ai entendu plusieurs fois exprimer cette persuasion. Il y a peu de jours, après une cérémonie qui avait eu lieu à *Bantama*, la ville sainte, un vieux et respectable chef me fit demander. Il me dit en confidence, que, tandis qu'il était à Bantama, beaucoup de choses avaient été dites par le roi et par d'autres personnes au sujet de la mission; et qu'après en avoir beaucoup parlé, ils étaient tombés d'accord que notre but et nos motifs sont réellement bons, et qu'il était de leur intérêt de nous favoriser. Le vieillard continua : « Beaucoup d'autres choses ont été dites; mais je ne puis pas vous les répéter maintenant. Attendez un peu, et ne vous découragez pas. Je suis vieux et mes cheveux sont tout blancs; mais j'espère vivre assez longtemps pour vous voir obtenir de grands succès. »

Dans le mois dernier, j'ai visité la ville de *Jabin*, pour y prêcher aussi l'Evangile. Le roi avait déjà fait informer la reine *Sarvi*, que je me proposais de lui rendre visite. Cette dame âgée et vénérable, eut beaucoup de plaisir à voir qu'elle et son peuple n'étaient pas oubliés de nous. Comme une preuve de ses sentiments de bienveillance et d'amitié, elle fit assembler son peuple au nombre de neuf à douze mille hommes et insista pour me faire une réception publique. Le lendemain, j'exposai à la reine l'objet de ma visite et lui demandai la permission de prêcher à son peuple. La chose m'ayant été accordée, je prêchai à trois heures de l'après-midi, sous les branches d'un magnifique bananier, devant environ quatorze cents personnes, dont la plupart écoutèrent avec une profonde attention les grandes vérités de l'Evangile. Le surlendemain je prêchai de nouveau à la même place, ainsi que dans la matinée et dans l'après-midi du dimanche, et chaque fois j'eus de six à huit cents auditeurs.

A la fin du dernier service, j'avais annoncé que mon intention était de repartir pour Coumassie le lundi matin, lorsqu'arriva un messager de la reine Sarvi, qui me faisait dire qu'elle

regrettait beaucoup de n'avoir pas pu assister aux services des jours précédents, mais que si je consentais à rester un jour de plus, elle, sa suite et ses chefs, se réuniraient pour entendre la Parole du grand Dieu. Quoique très-désireux de retourner à Coumassie, je ne pouvais pas me refuser à une telle demande. Le lendemain, dans l'après-midi, je prêchai sur les vers. 6 à 8 du Ve chapitre aux Romains : *Lorsque nous étions encore sans force, Christ est mort en son temps pour nous qui étions des méchants ; etc.* Les questions qui me furent adressées par plusieurs personnes me prouvèrent, que non-seulement elles avaient entendu la Parole, mais que Dieu avait fait naître en elles le désir de comprendre mieux le pouvoir qu'elle a de sauver. Durant mon séjour à Jabin, je reçus de nombreux témoignages de bienveillance, et il ne se passa pas un jour sans qu'on m'envoyât beaucoup de choses pour ma nourriture et celle de mes gens.

Lorsque je quittai la ville, le peuple me demandait avec instances de lui faire bientôt une seconde visite. « La parole que vous nous avez dite, est bonne ; nous voulons l'entendre encore ; nous n'avons jamais entendu ces choses auparavant ; nous croyons que ce que vous dites est vrai et nous désirons le mieux apprendre ; revenez vers nous, mais revenez bientôt ! » Telles étaient les paroles qui sortaient des lèvres de cette multitude. Jamais je ne me suis senti plus complétement résolu de me *dépenser moi-même* pour ceux qui ne connaissent pas le Sauveur ; mais en voyant ces dixaines de milliers je m'écrie : *Que suis-je au milieu de tant de gens?*

Jabin n'est pas la seule ville importante des environs de Coumassie à laquelle nous puissions porter le message de la divine miséricorde ; tout le peuple des contrées voisines désire être visité par des missionnaires. Quand la chose pourra avoir lieu, on en verra bientôt de grands résultats. Dans la capitale, des liens bien forts et bien difficiles à rompre, retiennent ceux qui désirent renoncer aux coutumes de leurs ancêtres. Il n'en est pas de même dans les villes de province ; à quelque distance du siége du gouvernement on jouit d'une beaucoup plus grande liberté. Lorsque le moment sera venu où deux missionnaires seront placés à Coumassie, un champ vaste et important pourra être cultivé. L'Evangile peut maintenant être prêché sans aucun empêchement dans plusieurs villes populeuses qui sont à peine à une journée de distance. Il est aujourd'hui prouvé que le climat de l'intérieur de l'Afri-

que n'est point malsain comme celui des côtes ; en sorte que l'évangélisation de ce continent n'exigera pas un aussi grand sacrifice d'hommes qu'on avait d'abord lieu de le craindre.

Le Rapport de la Société des missions cite un fait bien réjouissant, c'est que le chef de la ville de Bantama a voulu que ses cinq fils suivissent l'école du missionnaire. Mais il ajoute un autre fait bien triste, et qui doit nous inspirer la plus profonde compassion pour ce pauvre peuple, c'est qu'à Coumassie, dans l'espace de quatre mois, huit cents personnes sont tombées sous le couteau du sacrificateur, c'est-à-dire du bourreau.

Timbo.

Nos lecteurs se souviennent, sans doute, que M. *Thomson*, attaché comme interprête à la société des missions anglicanes, après être heureusement arrivé à *Timbo*, avait obtenu du gouverneur de Sierra-Léone la permission de poursuivre son voyage jusqu'à *Ségo*, ville considérable, située sur le Niger, à moitié chemin entre Timbo et Tombouctou [1].

M. Thomson fut retenu longtemps à *Darah*, ville peu éloignée de Timbo, par une maladie grave. Impatientés de ce long retard, les hommes qui devaient porter son bagage l'abandonnèrent, et il ne lui resta que son jeune fils et un de ses gens qui, par un sentiment de compassion, n'avait pas voulu consentir à le quitter. Cependant, *Abu-Bakar*, Iman de Timbo, lui témoignait beaucoup de bienveillance et paraissait disposé à favoriser la mission de tout son pouvoir. M. Thomson le représente comme un homme supérieur, qui désirait le bonheur de son peuple et l'abolition de l'esclavage. Mais ses excellentes qualités ayant indisposé contre lui des chefs ambitieux et intéressés, ils le déposèrent, et *Omar*, l'un des chefs les plus opposés à M. Thomson, devint Iman des Foulahs. — Toutefois le Seigneur, *qui tient en main les cœurs des rois et les incline où il veut*, a su venir au secours de son serviteur. M. Thomson écrivait de Darah le 29 Mai 1843.

Dieu m'a donné un nouveau témoignage de sa miséricorde

[1] Voyez le N° 36 de ces Feuilles en 1843, page 600.

et de sa bonté, en faisant que ceux qui cherchaient ma vie sont maintenant en paix avec moi. Par la désastreuse révolution qui vient d'avoir lieu dans cette malheureuse contrée, le juste et humain *Abu-Bakar* a été déposé, et le sanguinaire Omar est maintenant maître du Foulah Jallo. Mais Dieu a tellement changé ses sentiments à mon égard, que, tandis qu'il y a à peine trois mois, il disait que ma tête servirait à orner son entrée triomphale à Timbo, depuis qu'il est devenu Iman, il manifeste le plus grand désir de me donner une bonne opinion de lui, en me témoignant toute sorte d'égards, et en m'offrant ses services les plus empressés pour faire réussir mes desseins, soit ici, soit dans l'intérieur du pays. Certainement, *c'est ici le doigt de Dieu!*

Nous ajoutons avec regret, que M. Thomson est mort à Darah, vers la fin de l'année dernière. Il est une des sept victimes du climat africain, dont nous annoncions la perte tout à l'heure.

NOUVELLES DIVERSES.

FRANCE. *Paris.* La Société des Missions évangéliques voit chaque jour son activité prendre une plus grande extension et, une extension plus bénie. Le seul côté de son œuvre qui parût encore languir, vient d'être relevé d'une manière très-encourageante : trois élèves seulement restaient dans son institut ; tous les trois, ils devaient aller rejoindre leurs frères, et malgré les appels du comité, aucun élève nouveau ne se présentait pour les remplacer. Aujourd'hui onze jeunes chrétiens se préparent dans l'institut même, pour leur belle vocation, sans compter un douzième, qui a été reçu dans l'école normale de la Société évangélique et un treizième qui fait ses études à l'université de Tubingue. — Le 13 Novembre, les trois élèves prêts à partir, ont été solennellement consacrés au saint ministère. L'un d'eux part immédiatement avec son épouse, un médecin qui se consacre aussi à l'œuvre des missions, et la fiancée de l'imprimeur déjà établi au sud de l'Afrique. Les deux autres élèves consacrés ne partiront qu'au printemps. Ce seront donc six personnes de plus à entretenir dans ce beau champ de travail, et il faut au Comité, pour cela, quarante mille francs de plus que ses recettes ordinaires. — Au sud de

l'Afrique, son œuvre continue de prospérer. Les deux stations nouvelles ont été fondées dans des circonstances encourageantes et les anciennes prennent un développement croissant. On en jugera par l'impression qu'en a reçue, à son arrivée, le missionnaire Maytin, l'un des derniers partis d'Europe : « Les missionnaires, écrit-il, n'ont pas fait connaître aux églises de France toute la grandeur de l'œuvre que Dieu a faite par leur ministère. Vous auriez versé bien des douces larmes si vous aviez pu assister à la réception dans l'Eglise de Christ des candidats de Thaba-Bossiou et de Morija. Je ne sais si des scènes plus touchantes ont eu lieu au sein de l'Eglise primitive. Quant à moi, je puis bien dire, que, quoique je sois dans ce pays depuis quelque temps, je ne suis pas encore fait aux émotions qu'elles produisent. Les larmes coulent en abondance; on s'humilie et on adore celui qui opère de pareils prodiges. Mais aussi, c'est un admirable réveil que celui qui s'est manifesté sur la station de Morija, en particulier. Quand pourrai-je voir à Bérée [1] ce qu'on admire avec tant d'intérêt sur les autres stations! Dieu le sait; mais s'il y déploie la puissance de son bras, les murs du paganisme y seront bientôt renversés! Je sais que de grandes difficultés m'attendent, mais j'espère que je combattrai au nom et par la force du Dieu des armées.

Prusse. *Barmen*. A l'occasion du 25e anniversaire de la Société des Missions du Rhin, qui a été célébré l'année passée, un orateur a rappelé, que c'est M. Blumhardt, directeur de l'Institut de Bâle, qui, dans une visite qu'il fit à Barmen en 1818, fournit la première pensée de cette société, dès lors si abondamment bénie. Elle a déjà envoyé, soit au sud de l'Afrique, soit à Bornéo, 50 missionnaires, dont 5 sont morts. Son Institut compte habituellement douze élèves qui se renouvellent à mesure que les plus anciens entrent en activité. Elle publie une Feuille de Missions très-populaire qui compte 18,000 souscripteurs, et qui, par ses bénéfices, a fourni les moyens de fonder l'Institut. Les comptes de l'année précédente s'étaient clos avec un déficit de 6000 écus (environ 16,000 L. de Suisse) [2]; et aujourd'hui, non-seulement ce vide a été comblé, mais de plus la Société se trouve avoir quelque avance. — Ce n'est

[1] La nouvelle station qu'il vient de fonder.

[2] C'est ce déficit qui engagea la Société des Missions de Lausanne, à la fin de 1842, à lui envoyer un secours de 50 louis.

pas tout encore. Des encouragements d'un genre nouveau étaient préparés du Seigneur pour cette Société. Au mois de Juin dernier, elle a vu arriver inopinément sur les bords du Rhin, cinq jeunes gens envoyés par ses missionnaires du sud de l'Afrique. Quatre sont des jeunes gens pieux de la ville du Cap, qui ont à cœur de se vouer eux-mêmes à l'œuvre des missions, et qui viennent s'y préparer dans l'institut de Barmen. Ils ont aidé comme régents, un pasteur évangélique du Cap, qui, à côté de son ministère, travaille beaucoup pour les missions, et instruit entr'autres 500 enfants païens ou mahométans dans ses écoles. Ces quatre jeunes gens, dont le cœur paraît rempli d'amour pour Jésus, désirent recevoir l'imposition des mains comme ministres de la Parole, et retourner la porter à ces multitudes du sud de l'Afrique, où il y a encore bien plus de travail que d'ouvriers. Le cinquième est un jeune indigène, fils d'une esclave libérée, qui doit être formé pour maître d'école, ou même pour missionnaire, s'il plaît à Dieu, par sa grâce, de soumettre décidément son cœur. — Une assemblée générale de la Société, tenue à Barmen le 26 Juin[1], à décidé la fondation de trois nouveaux postes missionnaires parmi les *Grands-Namaquois* et les *Damaras;* un de ces postes sera établi dans un lieu de la baie de la Baleine où les vaisseaux peuvent aisément aborder, c'est-à-dire sur un point de la côte occidentale de l'Afrique d'où l'on pourra arriver au Cap en deux jours de navigation, tandis que, par terre, il faudrait neuf à dix mois d'un trajet pénible et dangereux en vagons attelés de bœufs. C'est la première station fondée sur cette côte, et par sa position, elle facilitera puissamment l'œuvre de Dieu dans toute la contrée. L'assemblée a résolu encore l'entreprise d'une nouvelle mission parmi les *Métis* des monts *Karriés,* non loin des frontières de la colonie du Cap et de la Cafrerie. Enfin elle a décidé l'envoi de quatre nouveaux ouvriers choisis entre les élèves de son institut, et destinés à aller renforcer les Missions du sud de l'Afrique.

ORIENT. *Arméniens.* Un missionnaire de l'Orient écrit : « Je viens d'apprendre qu'un célèbre évêque arménien, animé de sentiments évangéliques, a été nommé par l'empereur de

[1] Cette assemblée générale qui délibère, n'est pas la réunion de tous les donateurs de la Société, mais celle des députés de toutes les associations auxiliaires disséminées dans la province du Rhin.

Russie, *Catholicos* ou Patriarche d'Etchemiatzin [1]. Le doigt de Dieu se montre d'une manière bien sensible dans cet évènement. Les vues éclairées de cet évêque l'avaient depuis longtemps fait expulser de la Georgie et reléguer dans la Russie d'Europe. Maintenant l'empereur vient de le rendre à son pays natal et de le placer à la tête de l'église arménienne. Là il ne peut manquer d'exercer une grande influence, et favorisera, sous la bénédiction de Dieu, la réforme religieuse qui a commencé chez cette nation. » — Cette réforme est surtout sensible parmi les Arméniens de Constantinople, où non-seulement un nombre croissant d'individus reçoivent l'Evangile dans sa pureté et dans sa force vivifiante, mais où ils sont animés d'un esprit missionnaire qui propage l'œuvre de Dieu avec rapidité.

LES OSSEMENTS DÉSSÉCHÉS.

Ezéchiel XXXVII.

Du haut des Cieux jette, Seigneur,
Un regard de pitié sur ces lieux dont le crime
Fit, d'un séjour de paix, un séjour de douleur.
Vois le péché dévastateur,
Frappant sans se lasser victime sur victime.

Ces morts couchés dans le tombeau,
Pourraient-ils bien encor renaître à l'espérance,
Et ces os desséchés revoir un jour nouveau?
Seule, ô Dieu, ta toute-puissance
Peut offrir à nos yeux un spectacle aussi beau.

Tes enfants font de vains efforts
Pour publier au loin la Parole éternelle;
Tes serviteurs en vain répéteront aux morts:
« Reveillez-vous, sortez dehors! »
Si ta grâce, ô Seigneur, n'accompagne leur zèle.

[1] Ce siége central de l'Eglise arménienne n'est pas éloigné de Chouchi, où nos frères de Bâle ont eu longtemps une mission. Le nouveau patriarche, qui avait été dans le temps en relation avec eux, leur a écrit depuis sa nomination, d'une manière qui confirme les espérances du missionnaire anglais.

Prends ton vol, Esprit saint, descends;
Oh! fais passer sur eux ta bienfaisante haleine!
Que tous ces os épars et blanchis par le temps,
Reprennent vie, et leurs accents
Béniront le Sauveur qui vint briser leur chaîne.

De même, quand retentira
La trompette d'en haut, la terre déchirée
De son sein entr'ouvert les morts rejettera.
L'enfant de Dieu s'élancera
Vers cette Canaan si longtemps désirée.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Les enfants des Missions. Recueil d'histoires pour les enfants. Strasbourg 1844; veuve Levrault; Paris, Delay; Lausanne, G. Bridel et Mme. Jenny Duret; Genève, Mme. Béroud; Neuchâtel, Michaud. Un vol. cartonné de 144 pages in-8°, avec fig. Prix : 75 cent. soit 5 batz.

La fille de Sion, ou le rétablissement d'Israël. Poëme en 7 chants, avec notes et éclaircissements bibliques. Neuchâtel 1844, chez Gerster; et aux mêmes adresses que ci-dessus. Un vol. de 166 pag. in-8° contenant le 1er chant. Prix : 2 fr. de France soit 14 batz.

Encore deux ouvrages relatifs aux missions auxquels nous aimons à consacrer les dernières lignes de cette année. L'un est, croyons-nous, la traduction d'un petit livre qui se publie en allemand à Bâle, et qui offre à la jeunesse une suite de traits édifiants ou de descriptions attrayantes, relatifs aux enfants des missionnaires ou des païens convertis par eux. C'est là un bon livre d'étrennes que nous recommandons aux parents. — *La Fille de Sion* est l'ouvrage d'un homme bien connu par son ardent amour pour les enfants d'Israël, et à qui nous devons déjà l'histoire de la conversion de Cappadose. Il a voulu mettre à contribution tous les dons qu'il a reçus du Seigneur, pour les gagner à Christ, et, comme St. Paul, il s'*est fait tout à tous*, *afin d'en sauver*, *si possible*, *quelques-uns*. Les strophes de ce premier chant présentent sous une forme concise et sentencieuse, les faits et les vérités les plus propres à rendre les Israélites attentifs à leurs voies; mais ce n'est là que la moindre partie du volume; le reste est rempli par des notes nombreuses et instructives, qui traitent chaque point plus à fonds. Ainsi tout, depuis l'érudition jusqu'à la poésie, doit concourir à éclairer ce peuple *aimé de Dieu à cause des pères*, et qui doit nous être si cher à nous-mêmes, comme celui d'où nous *est venu le salut*. Nous demandons au Seigneur de bénir cette œuvre de la science et de la charité, en lui donnant accès dans le cœur de bien des membres de son ancien peuple.

IMPRIMERIE BONAMICI ET COMPAGNIE, SUCCESSEURS DE MARC DUCLOUX.





